



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

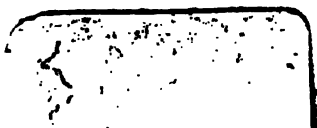
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



✓





STANFORD UNIVERSITY  
LIBRARY

AUG 8 1990

*W. Gilling*

*D. a. 44. a.*





5243

# Litterarische Analekten,

herausgegeben

von

Fried. Aug. Wolf.

---

Erster Band.

---

Berlin,

bei G. C. Nauck, 1817.



# Litterarische Analekten,

vorzüglich für

alte Litteratur und Kunst,

deren Geschichte und Methodik.

---

Herausgegeben

von

Fried. Aug. Wolf

---

I.

---

Berlin,

bei G. C. Nauck, 1816.

RW-SIC 8190

---

*Inhalt des ersten Bandes.*

---

I.

Seite

- I. Richard Bentley. Von dem Herausg. 1 — 89.  
II. Rich. Bentleii Epistola ad Godofr.  
Richterum. 90 — 95.  
III. In quatuor Epigrammata Graeca,  
Anthologus non comprehensa. Scr.  
Fr. Jacobs. 96 — 107.  
IV. Notae criticae in M. Corn. Frontonis  
Epistolas Graecas. Scr. idem. 108 — 127.  
V. Neueste archäologische Verdienste der  
Engländer. Von A. Hirt. 128 — 163.  
VI. Commentatio ad Tibulli I, 9, 23  
sqq. Scr. I. G. Huschke. 164 — 184.  
VII. Zur Erklärung von Hor. Serm. I,  
4, 11. V. d. Herausg. 185 — 204.

~~100~~



STANFORD UNIVERSITY  
LIBRARIES

AUG 8 1990

*W. Gilling*

*D. a. 44. a.*





5243

# Litterarische Analekten,

herausgegeben

von

Fried. Aug. Wolf

---

Erster Band.

---

Berlin,

bei G. C. Nauck, 1817.



# Litterarische Analekten,

vorzüglich für

alte Litteratur und Kunst,

deren Geschichte und Methodik.

---

Herausgegeben

von

Fried. Aug. Wolf

---

I.

---

Berlin,

bei G. C. Nauck, 1816.

PC 8190

---

## Inhalt des ersten Bandes.

---

### I.

Seite

- I. Richard Bentley. Von dem Herausg. 1 — 89.  
II. Rich. Bentleii Epistola ad Godofr.  
Richterum. 90 — 95.  
III. In quatuor Epigrammata Graeca,  
Anthologiis non comprehensa. Scr.  
Fr. Jacobs. 96 — 107.  
IV. Notae criticae in M. Corn. Frontonis  
Epistolas Graecas. Scr. idem. 108 — 127.  
V. Neueste archäologische Verdienste der  
Engländer. Von A. Hirt. 128 — 163.  
VI. Commentatio ad Tibulli I, 9, 23  
sqq. Scr. I. G. Huschke. 164 — 184.  
VII. Zur Erklärung von Hor. Serm. I,  
4, 11. V. d. Herausg. 185 — 204.

	<i>Seite</i>
VIII. <i>Sur la vie et les écrits de Mr. Lar-</i> <i>cher. Par J. F. Boissonade</i>	205 — 218.
IX. <i>Einige Verse aus einer verdeutschten</i> <i>Odyssee.</i>	219 — 222.
X. <i>Sonette von Petrarca. Deutsch von J.</i> <i>D. Gries.</i>	223 — 226.
XI. <i>Das Preussische Trier, eine classische</i> <i>Stadt. Von J. B. M. Hetzrodt.</i>	227 — 232.
XII. <i>Miscella litteraria. Scr. Editor.</i>	233 — 236.
XIII. <i>Griechische Ausgaben mit Capi-</i> <i>tälchen.</i>	237 — 239.
XIV. <i>Christoph Wase's Schriften. Von</i> <i>I. G. Huschke.</i>	240 — 245.
XV. <i>Appendix notarum criticarum in</i> <i>Frontonis Epistolas Graecas. Scr.</i> <i>Fr. Jacobs.</i>	246 — 250.
XVI. <i>Zu Quintilian XII, 6, 2. Von G.</i> <i>L. Walch.</i>	251. 252.
XVII. <i>Über eine bestrittene Cäsur im</i> <i>Griechischen Trimeter. Von C.</i> <i>W. Ahlwardt.</i>	253. 254.
XVIII. <i>Andenken an G. H. C. Koës.</i> <i>V. d. H.</i>	255 — 257.
<i>Zusatz zu S. 68.</i>	258.



## II.

Seite

- I. *Commentatio ad Hor. Carm. I, 1, 29.*  
 Scr. Editor. . . . . 261—276.
- II. *Ex familiaribus interpr. Cic. de nat. deorum I, 1—10. Scr. idem.* . . . 277—320.
- III. *De Pherecydis fragmentis. Scr. A. Matthiae.* . . . . 321—331.
- IV. *Der Achat der heiligen Kapelle. Von A. Hirt.* . . . . 332—343.
- V. *Athens Denkmäler, von Lord Elgin. Von Demselben.* . . . . 344—356.
- VI. *Über ein dem Philodemus beigelegtes Epigramm. Von Fr. Jacobs.* 357—373.
- VII. *Coniecturae de nonnullis locis Plutarchi. Scr. idem.* . . . . 374—387.
- VIII. *De voce ἀνδραγαθία. Scr. E. H. Barker.* . . . . 388—395.
- IX. *Io. Nic. Niclas. Scr. F. Hülsemann.* 396—402.
- X. *Mélanges littéraires. Par Mr. de Villoison.* . . . . 403—418.
- XI. *Quaestiones epistolicae de orthographicis quibusdam Graecis. Scr. Editor.* . . . . 419—471.
- XII. *Miscella critica. Scrr. A. Seidler, C. F. Heinrichius et Editor.* 472—483.

	Seite
XIII. <i>Mala aut inelegans Latinitas in scriptis recentiorum.</i>	485—492.
XIV. <i>Zusätze über Rich. Bentley. Von d. H.</i>	493—499.
XV. <i>Etwas über John Taylor. — V. Dcmis.</i>	500—502.
XVI. <i>Eine Ovidische Elegie.</i>	503. 504.
XVII. <i>Sonette von Petrarca. Deutsch von J. D. Gries.</i>	505—508.
XVIII. <i>Mancherlei. Von Verschiedenen.</i>	509—521.

---

An

H. W. G. H.

Statt einer Vorrede. <sup>1</sup>

---

Sie fragen, v. Fr., oft so theilnehmend nach meinen amtlichen, öfter nach meinen freigewählten Beschäftigungen, daß ich Ihnen die Antwort auf eine und andere dieser Fragen unmöglich länger schuldig bleiben darf. Doch, da Ihnen die letztere Thätigkeit des Erkundigens besonders werth dünkt, was hindert mich, endlich mit etwas bedrucktem Papiere zu antworten, das mir seit kurzem durch fremde Beiträge zu einem Bändchen anwächst? So kann ich vielleicht am ersten für meine verrufene Briefscheu Ihre Nachsicht hoffen, und zeige mich Ihnen auf der Stelle in einer Thätigkeit, wie Sie solche bei dem Stillstande des in dem unbequemsten Zeitraume angefangenen Museums der Alter-

---

<sup>1</sup> Dieser Brief ist wirklich als solcher geschrieben worden, und zu dem hiesigen Zwecke nur etwas erweitert. Wenn darin nicht alles jedem Leser verständlich ist, oder dessen Theilnahme anspricht, so ist derselbe Fall mit allen Briefen aus alter und neuer Zeit. Man durchläuft dergleichen Stellen obenhin, und beachtet den wesentlicheren Inhalt.

thums- Wissenschaft gewünscht haben. Lieb wäre mir's außerdem, wenn Sie mich zugleich die Absicht erreichen ließen, Ihnen, als dem Freunde mehrerer der trefflichen Männer, in deren Gesellschaft ich diesen neuen Gang trat, die ganze Unternehmung nach ihrem erwarteten Ertrage zu empfehlen, indem ich Ihnen einige Rechenschaft davon ablege. Wollen Sie mir dann erlauben, diesen Brief den zunächst erscheinenden Bogen vorzudrucken, so bedarf es für künftige Leser des Buchs keines einleitenden Wortes. Weniger ausführlich aber, als Sie es wünschen, werde ich über viele von Ihnen angeregte Punkte sein müssen. Nicht als ob's mir heute an Lust zu schreiben fehlte; aber ich bin noch allzu müde von einer kaum wieder überstandenen, Zeit und Kräfte verzehrenden Wanderung, der dritten schon oder vierten, die mein dem höhern Alter sich zuneigendes Leben dem nun zur Ruhe gebrachten Dämon der allgemeinen Unruhe verdankt.

Wie viel ich überall diese zehn Jahre über für mich, meine gewohnte und geliebte Wirksamkeit, verloren habe, gehört unter die Dinge, die sich nicht wohl aussprechen lassen, am wenigsten in einem Briefe. Das Schicksal der Landes- Universitäten, das ich Anfangs mit jedem Mitgliede derselben theilte, wird Ihnen aus meinen damaligen Briefen noch im Andenken sein: das Eigenthümliche aber einer Lage, wie ich weiterhin die meine ändern weniger dankbaren vorgezogen habe, kann dem so Entfernten, überdies durch halb wahre

Gerüchte vielfach Getäuschten, nicht mit Wenigem klar werden: manches darin scheint sogar aufmerksamen Beobachtern der Nähe zu entgehen. Dafür soll Ihnen künftighin kein Faden des Gewebes von Umständen unklar bleiben, wodurch dieser Zustand herbeigeführt ist, *quam veluti fides arcana sodalibus cum chalcidaro scriptis* — ein Geschäft, womit ich schon jetzo mir dann und wann eine Nebenstunde, oder was auch Gelehrten lange Weile heisst, ausfülle; wie ehemals ein berühmter Mathematiker auf einer vielbesuchten Universität ernsthaft versicherte, manchmal für die liebe lange Weile zu studieren. Dann werden Sie, hoffe ich, jene Vorwürfe gern zurücknehmen, die Sie mir und Andern bisher gemacht haben. Denn es wäre wahrlich unbillig, unsere jetzt von vielen Seiten erschwerten Bemühungen nach der Zahl und Grösse ihrer Wirkungen zu würdigen, Hiezu kommt: mehr als Einmal haben wir die Ruinen von neuem aufbauen müssen; heftigere Stürme haben die neuen Baue wieder zerstört; seit kurzem erst fangen wir an, einem dauerhaften und erfreulichen Zustande entgegenzusehen. Indess wird es gegenwärtig, mancher veränderter Verhältnisse wegen, weit mühsamer für einen Lehrer der Philologie und Litteratur, auch von jüngern, kräftigen Männern unterstützt, das zu leisten, was dem obwol unbegünstigten Einzelnen vor etlich und zwanzig Jahren gelang. Um von vielen Dingen nur Eines zu erwähnen: da die deutsche Armuth ein schwieriges und von Zeit zu Zeit kostbarer werdendes Studium nicht um sein

selbst willen treiben kann, die meisten Stellen aber, für welche zunächst philologische Kenntnisse gesucht werden, noch immer mehr abschreckend sind als einladend; woher soll da Jünglingen, die ihre Zeit jetzt höher berechnen, die uneigennützigste Neigung zu jenen Studien kommen, und ältern Lehrern, die nicht mehr an den Zuhörern lehren, der Muth, ohne Unterlaß zu solchen Kenntnissen anzureizen?

Bei dieser Lage der Sachen wäre es vielleicht, so lange Freiheit dazu war, mir nicht ungeziemend gewesen, jenen mehr welt- als staatsbürgerlichen Rath eines Ihnen noch wohlbekannten hiesigen Musageten zu befolgen, und das Auditorium in das größere Publicum zu verlegen. Denselben Rath wiederholte am Ende von 1806 auch ein anderer unserer gemeinschaftlichen Freunde, und mit recht triftigen Beweggründen. Die Mittheilung durch den Druck, schrieb er unter anderm, hat vor der mündlichen außer dem großen Vorzuge des weitem und längern Wirkens noch einen nicht weniger wichtigen, daß der Leser mehr Schwierigkeiten findet, das Geschriebene nach seinem Modul umzubilden, als der Zuhörer das Gesprochene. Freilich: nur verdunkeln sich, um die anderweiten Vortheile von beiderlei Unterricht hier nicht zu vergleichen, solche Vorzüge gar sehr für jemand, der sich seit langer Zeit an den zarten Reiz gewöhnt hat, welcher in der augenblicklichen Entwicklung unserer Gedanken vor gespannten Zuhörern liegt und in deren von dem Lehrer leise empfundenen lebendigen Ge-

genwirkung, wodurch in seiner Seele auf Stunden und Tage eine geistvolle Stimmung geweckt wird, die der Sitz vor den leeren Wänden und dem gefühllosen Papiere so leicht niederschlägt: ja, die Wahrheit zu gestehen, das Schreiben wird in die Länge wirklich dem beschwerlich, dem Einmal der Mund fertiger oder doch kühner geworden ist als die Feder, weil er aus seinen Alten den *labor scribendi et laboris occultandi* kennen, und an den Schriftsteller mehr Ansprüche machen gelernt, als er selbst erfüllen zu können hoffte. Denn einem Manne von Ihrer Einsicht brauche ich nicht zu sagen, wie verschieden in Form und Ton und Bezweckungen eine Vorlesung von einem Buche sein müsse; daher es eine gar schlechte Sitte von Anfängern ist, dem Zuhörer eigene Schriften anzuprobieren, und ganz und gar nicht ungewöhnlich, den guten Autor mit dem mittelmäßigen Docenten in Einer Person vereinigt zu finden, oder auch umgekehrt.

Doch es durfte wol für jemand, der, wie ich, niemals Schriftsteller, sondern nur Lehrer sein wollte, ebenso geziemend scheinen, nachdem er ein halbes Leben daran gewendet, Andern allerlei Nahrung zu bereiten, und über dem Kochen das Genießen versäumt hatte, endlich sich etwas freiere Mufse zu ruhigem, genufsreichem Studieren auszubedingen; zumal nun es an rüstigen Jüngern nicht fehlt, um die Pflanzungen, die den Sturm überdauerten, zu warten, und gedeihlicher zu pflegen. War es doch bei den Römern, sobald sich ein eigentlicher Lehrstand bildete, und bis in die an Barbarei gren-

## VIII

zenden Jahrhunderte, erst herkömmlich, nachher gesetzlich, öffentlichen Lehrern, namentlich unsern ältern Collegen, den griechischen und lateinischen Grammatikern und Rhetoren, schon nach zwanzig im Amte zugebrachten Jahren, Befreiung von allen Berufsgeschäften zu bewilligen, nebst Belohnungen, die bei der damaligen Welt einen Werth hatten. Gleichwohl sah man unter den übrigen Ständen jener Zeit selten so junge Veterane, wie die neuere, die überhaupt ihre Ehrenkränze niedriger gehängt hat, zum Vorschein brachte. Doch es finden sich selbst in der Geschichte heutiger Gelehrten, ohne derer zu gedenken, die im Schoosse von Akademien auf verdienten Lorbern ruhen, häufig da und dort ähnliche Befreiungen, wovon dann den Staaten wieder eigene Vorthelle zugewachsen sind, die nicht eben von den Gebern beabsichtigt wurden, als welche nur Ruhm suchten in Dankbarkeit.

Auf mich zurückzukommen, so wissen Sie, the. Fr., daß ich mich beinahe ganz habe in den alten *Ludus* einschließen lassen: also däuchte mir's selbst am Ende, bei den angedeuteten Umständen, für Seele und Körper am heilsamsten. Auch körperlich, sage ich. Denn schwer hat meine Gesundheit jene jahrelangen, abscheulichen Ferien gebüßt, worin ich den erzwungenen Versuch machte, mich zu einem sitzenden Leben zu gewöhnen, und darüber in Gefahr kam, ein Schriftsteller und unheilbar siech zu werden. Nemlich die Unterbrechung des sitzenden Studierens durch bestimmte Stunden mündlichen Vortrags, die Manchem schon bei zwei bis drei ste-



handbleibenden Vorlesungen als Arbeit erscheinen, ist mir allmählich fast zum diätetischen Bedürfnis, zur nothwendigen Erholung geworden. Denn seit langem erlaubt mir meine Organisation nicht mehr ein anhaltendes Studiren, wie es viele ältere Gelehrten betrieben, ein Ernesti z. B., der noch in seinen Siebzigern von der Mahlzeit an den Schreibtisch ging, oder unser von Staatsgeschäften in unermüdetem Studiren ausrunder Diez, der bei seiner neulichen orientalischen *Vannus critica* selten vor zwei Uhr seine Lichter ausgehen liefs. Eben darum war mir meine frühere Lehrstelle auf einer blühenden Universität, wo zahlreiche Auditorien gewöhnlich waren, so erwünscht und angenehm, daß den Gedanken, mich von ihr zu trennen, lediglich die Furcht vor einer ausländischen Regierung eingeben konnte. Wäre nur die Trennung von jenem Wohnorte nicht mit so unersetzlichen Verlusten für meine fernere gelehrte Wirksamkeit verbunden gewesen. Aber Sie erinnern sich meiner damaligen Klagen, welche Bücher und vieljährige Sammlungen mir dabei abhanden gekommen, oder (denn wohl gewählt war das meiste) entwandt worden sind, und wie lange ich nachher noch den Gebrauch selbst der schönen Reste entbehren mußte. Was mir hierauf die leidige Muße der beiden nächsten Jahre überwinden half, jene deutschen Übersetzungs-Spässe und metrischen Spiele, daraus mögen auch, meine ich, die Gäste wenig mehr Nutzen oder Vergnügen geschöpft haben, als die bekannten Köche Unlust.

Allein wie begierig ich, sobald es den Umständen nach thulich war, zu meinem ursprünglichen Berufe zurückgekehrt bin, können Ihnen theils die hiesigen Lections- Verzeichnisse beweisen, so wenig Sie mich darin wollen wiedergefunden haben, theils der unselbsüchtige Entschluß, vor einer zuweilen sechsmal geringern Zahl von Zuhörern zu lesen, als ich ehemals vor mir zu sehen gewohnt war. Hernach gab ich Ihnen von außeramtlicher Thätigkeit einen Beweis durch den 1812 übersandten Anfang einer in meiner frühesten Jugend entworfenen Ausgabe des Platon. Bald aber mußte es sich fügen, daß dieser erneute Eifer, wo nicht gehemmt, doch unterbrochen und verzögert wurde. Zuerst verschwanden auf Einmal viele geschickte Hände aus der Buchdruckerei, die allein, der gewählten Typen halber, den Druck fortsetzen konnte. Denn um diese Zeit erfolgten bei uns die erhabnen Anstrengungen jedes Standes, mit neuen Beunruhigungen für den schönen Zweck, die ehemalige Ruhe und Ordnung wiederzugewinnen. In kurzem verlautete zunächst aus gehäuften Buchhändler-Anzeigen, wie die geschäftigern Pressen zu Leipzig für die Weidmann und Tauchnitz und Schwickert und Weigel dermaßen mit Platonen besetzt wären, daß schwerlich für die Hälfte der künftigen Ausgaben und Abdrücke Käufer übrig zu bleiben schienen. Voraus war der letzte dieser Sosier geeilt, (dessen Ausgabe, laut seiner Ankündigung, nun allernächst vollendet sein wird,) mit einem Herausgeber an der Spitze, der

die nahe Ausführung meines Vorhabens von mir drei Jahre vorher urkundlich erfuhr, viel früher aber an sich erfahren hatte, daß ich mich mit diesem Schriftsteller vor andern beschäftigte. Was Sie über den Vortritt des fleißigen, jetzt unheilbar erkrankten Mannes und seiner sanft nachwandelnden Genossen sagen, ebendas urtheilten hier und anderswo mehrere Parteilose; mir war es nichts ganz unerwartetes, und sofern gleichgültig; um so gleichgültiger, da ich diesen Heindorf, nach ehemaliger sicherer Bekanntschaft, auch noch seit der Erscheinung seines letzten Bandes einzelner Dialogen, bloß zu einer untergeordneten Mitarbeit, etwa zu genauem Excerptiren von Varianten oder zur Fertigung eines tüchtigen Wort-Registers, geschickt hielt. Sonst empfand ich in der That eben keinen Verdruss darüber; eher hatte ich ja wol einiges Recht, mich des reichen Platonischen Segens zu freuen, und dem jetzigen Zeitalter Glück zu wünschen zu solcher Ergiebigkeit an Bearbeitern, die sich in dem vorigen nach des guten Fischer's Beispiel nicht einstellen wollten. Unbequem aber mußte es mir sein, da kurz darauf die Schranken sich immer mehr anfüllten, mich länger dort finden zu lassen, wo es so gedräng herging und so scharf gelaufen werden sollte; anständiger hingegen, die Zeit abzuwarten, wo alle die rasch betriebenen Vorarbeiten fertig sein würden; auch auf die Gefahr, ob mir vielleicht das Leben versagen dürfte, nach den Letzten noch der Letzte zu sein, gleichsam ein ἑταῖρος bei der ungraden Zahl der Kampfgenossen. Vollends be-

stärkte mich in diesen Gedanken die endlich aus Oxford eingegangene Nachricht, daß wir die von Dr. Clarke aus Griechenland mitgebrachte älteste Hdschrift des Platon durch eine Ausgabe von Gaisford nach ihrem ganzen Gehalte würden benutzt sehen, <sup>2</sup> ebendie Hdschrift, um derentwillen

---

<sup>2</sup> Da vielen unserer Leser eine genauere Nachricht von diesem schon vor und während der großen Welt- und Bücherperre berühmt gewordenen Codex des IX. Jahrh. (s. *Millin's Magazin encyclop.* 1803 T. V. p. 367) willkommen sein wird, so gehen wir hier den Inhalt davon, nach *Catalogus s. notitia MSS. qui a Col. E. D. Clarke comparati in Bibliotheca Bodl. adservantur*, Oxon. 1712. 4. S. 68. Es sind darin 24 Dialogen enthalten: *Euthyphro, Apol. Socratis, Crito, Phaedo, Cratylus, Theaetetus, Sophista, Politicus, Parmenides, Philebus, Symposion, Phaedrus, Alcibb.* 1. 2., *Hipparchus, Erastus, Theages, Charmides, Laches, Lysis, Euthydemus, Protagoras, Gorgias, Meno.* Daß auch die den Rändern hin und wieder beige-schriebenen Scholien nicht unbedeutend sind, und zur Vervollständigung der Ruhnkenischen Sammlung dienen, beweisen die Auszüge ebend. von S. 70 — 93. Von den übrigen Funden der beiden verdienten Engländer, Eduard Daniel Clarke u. J. Martin Cripps, des letztern für die griechischen Redner, ist vielleicht anderswo in diesen Blättern die Rede. Von dem erstern (vorm. Fellow vom Jesus-College zu Cambridge, L. D. und Prof. der Mineralogie daselbst) haben wir *Travels in various Countries of Europe, Asia and Africa*, seit 1810 in zwei Abthh. in 4. erhalten, und eine kleine, der Inschriften wegen jedem Philologen schätzbare Schrift: *Greek Marbles brought from the shores of the Euxine, Archipelago and Mediterranean*, 1809 in 8., beides zu Cambridge gedruckt.

mein Unternehmen vorher auf Jahre war aufgeschoben worden: ein hinreichender Grund zu neuem Aufschub für einen Herausgeber, der immer an das Sprichwort glaubte, daß zum Laufen nicht schnell sein gehört. Man rühmt überdies dem Codex so viel Eigenthümliches nach, daß er gewiß noch längeres Warten nicht unbelohnt lassen wird. So will man uns nächstens aus ihm belehren, daß wir durch die bisher verglichenen Codd. in vielen Wörtern nicht einmal die richtigen Formen gewonnen haben; daß z. B. der eine von Sokrates' Anklägern nicht *Μέλιος* geheissen, sondern *Μέλιτος* u. s. w.

Auf mehr als Eine Art also wurde meine neue Thätigkeit gestört; ja, ich möchte sagen, sie wurde mir auf gewisse Weise verleidet. Sie werden denken: wie dies? Aber meinen Sie denn, daß einem so mühevollen Werke zur Ermunterung die einzige Aussicht auf die Nachwelt genüge? Noch hat, so viel ich erfuhr, keiner der gelehrten Landsleute davon Kenntniß genommen, aufser ein Recensent in der Wiener A. L. Z., der es indessen nicht übel nehmen dürfte, wenn jemand ihm dafür eine eigene für ihn zu schreibende griechische Grammatik anböte; obwohl er selbst mit in der Rennbahn laufen soll. Andere haben bis jetzt gelehrter geschwiegen, und so ist grade der Theil meiner Arbeit unbeachtet geblieben, dem ich am ersten kundige Richter und Beschauer gewünscht hätte: ich rede von den lateinischen Übersetzungen der ersten Trilogie, die mir bei weitem das Liebste sind, was ich

jemals in dieser Sprache geschrieben, und wobei das *Nonum prematur in annum* doppelt erfüllt ist, wofür so Viele jetzt, dem Sylbenmaße zu Trotz, ein *Novum* vorziehen mögen. Ganz recht traf ich's

also, da ich in der Ankündigung dieserlei Zugabe des Textes *praeter saeculi morem et desideria* nannte, auch mehrmals bei mir im Stillen dachte: *Quis leget haec?* Ob dasselbe auch von den Nachbarvölkern jenseit des Rheins und Canals gelte, weiß ich nicht; von Deutschland aber scheint es offenbar immer wahrer zu werden: eine Ahndung, die von den Gelehrten-Schulen der meisten Gegenden unerfreulich bestätigt wird. Denn, bei aller Hoffnung auf verbesserte Schul-Einrichtungen zu mehrerer Wiederherstellung der alten Gelehrsamkeit, erhält man kaum aus einer und der andern Gegend jährlich etliche gute lateinische Programmen über würdige Gegenstände, wie sie ehemals an vielen Orten durch Sitte oder Gesetz vorgeschrieben waren. Sie müssen nemlich wissen, daß ich noch immer pedantisch genug denke, um dem Gebrauche des Lateins für diese, nach Klopstock's Ausdruck, Schul-Nothdurften wieder eine viel größere Allgemeinheit zu wünschen. Denn wo andersher als aus den Gymnasien soll man die Verbreitung gelehrter Sprachkenntnisse erwarten, wenigstens die Liebe zu ihnen? Bei dem allen will ich Ihnen nur gestehen, daß mich weder diese Klte noch irgend ein Umstand so leicht abgezogen hätte von der fernern Betreibung der unternommenen Ausgabe, als das Zusammentreten jener Poussines, die mir diese

Mühe abzunehmen wetteiferten; worüber ich sonst, was die Sache betrifft, nicht anders denke, als J. Fr. Gronov dachte, da jener Franzos ihm den Vorsatz vereitelte, die *Anna Komnena* herauszugeben: <sup>3</sup> wiewohl beide Fälle in Hinsicht einiger Kleinigkeiten ungleich sind. Möglich indeß, daß einmal noch ich selbst oder ein künftiger ungestörter Ausführer meiner Plane Ursache finden wird, den betriebsamen Vorarbeitern zu danken, daß sie durch Zusammentragen des vielfachen Stoffes die Bahn zu einer Ausgabe ebneten, in welcher Platon's Schriften dereinst als schöne Kunstwerke der Weisheit aufzustellen sind, rein und befreit von allem gröbern Bau- und Besserungs-Schutt, vor dessen Anfahrung die Musen mein Alter bewahren wollen. Bei Ihnen, m. Th., dem meine Denkungsart genugsam bekannt ist, bin ich sicher, durch das Gesagte in keinen Verdacht einer Herabsetzung solcher Bemühungen zu fallen: ich habe ja selber oft dazu aufgemuntert, auch Gelegenheiten geschafft, worohne keine kritische Architektonik thätig werden kann.

---

3 Der berüchtigte Vorgang ist keinem Gelehrten unbekannt, der sich um die Geschichte der älteren Litteratur bekümmert. Für Andere citiren wir Gronov's Äußerungen darüber in der *Epist. ad A. Clementium* p. 681, besonders Folgendes: "*Interceptus est liber in Gallia, traditusque P. Possino, ut verteret ac publicaret. Id quum per litteras indicasset mihi Cramoysius, respondi, nos omnes bono publico profiteri operam: qua in re si alius alium ante-verteret, non simulates suscipiendas, sed grates agendas, quod labore sublevati essemus.*"

So dankenswerth aber das Ausziehen, Sammeln und Ordnen von Lesarten ist, so würde, denke ich, der Litteratur und den Beuteln der armen Philologen ein schlimmer Dienst geleistet, wenn man die allerhöchst zum Drittel nutzbaren Materialien alle, noch dazu mit den immer wieder gedruckten Texten, besonders bei bändereichen Werken, in die Welt schicken wollte. Doch meinethalben treibe man's, wie es beliebt: *αὐτὰρ ἐγὼν βασῶμαι ἐμὰν ὁδόν*. Übrigens ist es meine Schuld nicht, wenn ich Ihnen von der Sache weitläufiger schrieb, als ich mich bisher gegen jemand auszusprechen geneigt war. Niemand hat aber so angelegentlich darüber gefragt als Sie, dem sogar eine öffentliche Erklärung an das Publicum über die Unterbrechung der versprochenen Ausgabe schicklich dünkte. Allein wegen des Publicums bin ich anderer Meinung, sollte dieses auch größern Antheil an so etwas nehmen, als es nimmt. Es kauft unsere Schriften, wann sie gedruckt sind, und schaltet dann damit, wie es will; oder läßt sie ungekauft: wo sollte ihm ein besseres Recht herkommen, versprochene Schriften wie alte Schulden einzufordern, <sup>4</sup> oder sich zu beklagen, daß noch nicht alle vollständig seien, als danach

---

<sup>4</sup> Sogar von seinen ungestüm fordernden Freibürgern sagt Cicero an Varro: „*Munus flagitare, quamvis quis ostenderit, ne populus quidem solet, nisi concitatus.*“ Je ne manere in dem politischen Freistaat hatten manche Ähnlichkeit mit schriftstellerischen Werken in dem gelehrten.



nach zu fragen, ob ein Schriftsteller in seinen Einsichten selbst und überhaupt zu Vollständigkeit oder Ganzheit gelangt sei?

Mittlerweile nun, so lange diese Unterbrechung dauert, bin ich auf den Gedanken gekommen, eine ähnliche Thätigkeit nach aufsen zu wenden; woraus mir, unter freundschaftlicher Mitwirkung verschiedener Gelehrten, der Plan des in diesen Bogen angefangenen und halbjährlich fortzusetzenden Werkes entstanden ist. Es gibt jetzt keine Zeitschrift des Umfanges und Zweckes, den die unsrige haben soll. Längst aber war man darüber einig, daß jede gehaltreiche Wissenschaft, neben den Blättern, die zur Anzeige und Beurtheilung neuer Schriften dienen, ihre Bibliothek oder ihr Magazin, Archiv, Museum, oder wie man sonst dergleichen Sammelwerke betiteln mag, unterhalten müsse, als einen Vereinigungspunkt für bald ausführlichere Abhandlungen, bald kürzere Aufsätze, denen ihre Verfasser den Rang selbständiger Schriften nicht geben wollen. Oft enthalten grade Arbeiten der Art die schätzbarsten Aufklärungen dieser und jener nicht gemeinen Materie; weshalb man das schnelle Verschwinden der einzeln ausgeflohenen und die Schwierigkeit ihrer habhaft zu werden, mit allem Recht bedauert. Besonders bedarf solcher Sammlungen die allgemeine, sogenannte schöne Litteratur, vornehmlich die alt-classische, nebst der Geschichte der Kunst; da diese Gebiete, ohne der Erklärung so vieler darunter begriffener Denkmäler zu erwähnen, überall eine Menge ungelöster Auf-

## XVIII

gaben darboten. Hier ist manchmal eine abgerissene Bemerkung, ein zufälliger Fund eines unbeachtet gebliebenen Datums, selbst ein Zweifel, der neue Schwierigkeiten erregt, öffentlicher Mittheilung und Aufbewahrung werth. Beiher eröffnet sich uns ein in dem letzten Menschenalter ziemlich vernachlässigtes Feld in der neuern Litteratur und Bücherkenntniss unserer Studien; wohin gleich der beiliegende erste Aufsatz über Bentley gehört. Er ist ein Überbleibsel eines kleinen, ehemals mir bei Pfennigen und Hellern zusammengesparten Capitals, womit die Verhältnisse niemals erlauben wollten zu wuchern, da ich die meiste Zeit von größern Bibliotheken entfernt lebte. Aber nicht bloß ergründende historische, kritische, ästhetische Forschungen oder Materialien dazu, auch unterhaltende Beiträge dürfen unsern Studien nicht fehlen, wenn diese nicht den Geruch des Schulstaubes behalten sollen, den sie schon längst bei gebildeten Ausländern verloren haben. Dort liest selbst der sogenannte Weltmann zur Erholung einen gelehrten Aufsatz, der ihn unter dem Namen von Litteratur anzieht und durch seine Form nicht abschreckt; politischen Zeitungablättern sogar sind dergleichen Gegenstände nicht fremd, die unsere elegante Welt den eigentlichen Litteratoren überläßt. Der Fortbildung eines Volks kann es nicht anders als förderlich sein, wenn solche Scheidewände, so viel ohne Nachtheil der Gründlichkeit geschehen mag, immer mehr hinweggeräumt werden.

Doch bei diesem so weiten Umfange, wovon

nur der Orient, ein heterogenes und für sich allzu geräumiges Fach, ausgeschlossen bleibt, wird unser vornehmstes Augenmerk wieder auf den engeren Kreis von Gegenständen zurückgehen, der am meisten den alterthümlichen Philologen und höhern Schulmann beschäftigt. Griechenland also und Rom mit ihren Schriftstellern und Kunstwerken, und was in neuern Zeiten sich an beiderlei Denkmäler berichtigend, erläuternd, nachbildend angeschlossen hat, soll unsern Hauptinhalt ausmachen. Aber nicht in sofern allein hoffen wir das Bedürfnis des gelehrten Schulmannes zu berücksichtigen; noch näher wird ihn dasjenige angehen, wodurch hie und da die Methodik seiner Sprach- und Alterthumskunde erläutert werden wird. Sollte hiedurch etwa mancher Artikel ein mehr pädagogisches Ansehen gewinnen, so wird dies nicht ohne Vortheil für unsere übrigen Leser sein, weil oben die Entwicklung der guten Methode meistens zugleich die tiefere Einsicht in die Sachen begründet. Endlich werden wir durch gewisse Aufforderungen noch zu einem wirklich pädagogischen Nebenzwecke verlockt, zu allerlei gelegentlichem Rath über den Unterricht in Gelehrten-Schulen. Da von diesen heiligen Werkstätten, wie gesagt, alle gründlichere Gelehrsamkeit und Bildung ausgeht, zumal bei unserer Nation, die überdies lange schon das Verdienst hat, für jede Art des öffentlichen Unterrichts thätiger und erfindsamer zu sein als andere, so wird man solchen Mitarbeitern, die selbst Schulmänner sind oder früher waren, von Zeit zu Zeit gern einen

. 830. 4.  
März 1832.  
1 954 5-7.

beurtheilenden Blick in das Innere deutscher Gymnasien vergönnen, um ihre Erfahrungen den berufenen Leitern höherer Lehranstalten und deren Lehrern vorzulegen, damit weiterhin so viele ungleiche und willkürliche Anordnungen solchen weichen mögen, die als die zweckmäfsigsten und durchbildendsten sich empfehlen.

Mit dieser Mannichfaltigkeit von Inhalt und Gegenständen wird sich, wie Ihnen die nächste vollständige Lieferung zeigen soll, eine ebenso grofse Verschiedenheit der Behandlung und der Vortragsart verbinden. Eigentliche Recensionen neuer Werke bleiben zwar, wie billig, den Litteratur-Zeitungen überlassen; jedoch wird nichts hindern, auf dort vergessene oder zu kurz oder ungerecht abgefertigte Schriften in kurzen Relationen aufmerksam zu machen, besonders bei Werken, die der Geschichte der Kunst einen bisher unbekannten Stoff liefern, und neuerlich entdeckte und unbeschriebene Denkmäler darstellen, überhaupt wo sich etwas findet, wodurch Kunst oder Wissenschaft nützlich zu fördern ist, der Anlaß komme aus neuern oder ältern Büchern. Dies alles wird endlich, nach Wahl der Verfasser, in drei Sprache neben einander geschrieben werden; deutsch vorzüglich, aber auch in den zwei andern Sprachen, <sup>1</sup> Einmal (aus welchem Verdienst, bleibt ungefragt,) der gröfsten Allgemeinheit gelangt sind, und je unterrichteten Ausländer mehr oder weniger gänglich. Warum nicht durchaus lateinisch, <sup>2</sup> vielleicht mancher Gelehrte fragen. Aber so

diese Sprache ihre vormaligen Rechte zum Theil wiedererwerben muß, so rietzen fürztz noch andere Zwecke, wofür unser Unternehmen berechnet ist; hierunter, offenherzig zu sagen, der Wunsch, durch die Mischung dem Verleger mehr Absatz zu verschaffen. Ohnehin haben die *puri puti philologi* bereits ihre beliebten Zeitschriften an den bloß philologischen *Acta* von Beck und Thiersch, denen wir einen möglichst langen und ungestörten Fortgang wünschen. Doch es gibt überhaupt ja Fälle, wo auch der Philolog von strenger Förmlichkeit, wenn er sich die Fertigkeit zutraut in mehrern Sprachen zu schreiben, bald der zu behandelnden Sachen halber rathsam finden muß eine der neuern Sprachen zu gebrauchen, bald wieder der Form wegen, wodurch die Sachen eine mannichfaltig bezweckte Darstellung erhalten. In diesem Betracht sind die verschiedenen Sprachen dem Schriftsteller gewissermaßen, was dem Mahler seine verschiedenen Tinten und Halbtinten sind. Ein jeder also der beitragenden Verfasser wählt diejenige Sprache, worin er entweder seinem Gegenstande am meisten Genüge leisten, oder er selber sich für die Classe von Lesern, die er dermalen im Auge hat, am vortheilhaftesten ausdrücken zu können meint. Nur versteht sich, daß das Letztere seine Beschränkung leiden müsse. Denn wollte man es auf jede nicht ganz werthlose heutige Sprache ausdehnen, so möchte die gute Absicht sich wieder selbst zerstören. Daher werden wir nicht einmal die uns sonst so werthe englische Sprache zum

. 830. 4.  
März 1832.  
1 934. 4.

Worte kommen lassen; um so weniger, da die Engländer in Zeitschriften, wo sie sogar der französischen Sprache Eingang gestatten, die ihnen näher verwandte unsrige wie geflissentlich perhorresciren.

So viel mag Ihnen, v. Fr., vor der Hand über den Plan und die Zwecke genügen, womit die neue Zeitschrift, der wir den anspruchlosen Titel *Analekten* geben wollen, unternommen ist. Mißfällt Ihnen die künftige Ausführung nicht, so füge ich nur die Bitte hinzu, daß Sie jene mit guten Wünschen, und, wenn es Ihre Muße erlaubt, mit eigenem Antheil fördern mögen u. s. w.

B. d. 18. April,  
1816.

IV.

---

I.

*Richard Bentley.*

*J. H. Monk, the life of Bentley. Lond. 830. 4.  
Vgl. Berlin Jfrh. f. Lit. u. Wiss. 1832.  
Bd. 954-57.*

Geraume Zeit sammelte der Verfasser des folgenden Aufsatzes zu einer Lebensbeschreibung Bentley's, die zugleich dessen Schriften nicht oberflächlich beurtheilen und ihren Geist darstellen sollte. Erst vor kurzem gelang es ihm durch günstige Zufälle und freundschaftliche Mittheilungen, die Materialien dazu, wovon einige auch in England selten sind, in ziemlicher Vollständigkeit vor sich zu sehen: da es ihm aber jetzt an Stimmung der Seele fehlt, um es auf ein des großen Mannes würdiges biographisches Denkmal anzulegen, und da überhaupt ein solches gerechter Weise seinen gelehrten Landsleuten zu überlassen ist, so begnügt er sich, für Leser, denen die Quellen seiner Biographie nicht reichlicher fließen, den gesammelten Stoff kunstlos zusammenzustellen, nebst wenigen in die Gelehrten-Geschichte und Kritik näher eingehenden Bemerkungen.

Richard Bentley wurde den 27 Jan. 1662 zu Oulton geboren, einem Dorfe im westlichen Theile von Yorkshire, unweit der ansehnlichen Stadt Wakefield. Viele nennen daher diese Stadt seinen Geburtsort, jener alten Sitte gemäß, nach welcher z. B. Pindar immer ein Thebaner heisst. Sein Vater, Thomas, stammte aus einer guten Familie, die aber in den Bürgerkriegen herabgesunken war. Er war ein wohlhabender Hufschmidt, der bloß für ein tüchtiges Gehäuse zu dem Geiste seines Sohnes gesorgt zu haben scheint; seine Erziehung besorgte vorzüglich sein mütterlicher Großvater, ein vormaliger Major in Carls I Dienst, Rich. Willis, in Verbindung mit der Mutter, einer Frau von feinem Verstande und einigen Kenntnissen. Von dieser erhielt er den ersten Unterricht im Donat, wobei er schon starkes Gedächtniß und schnelle Fassungskraft gezeigt haben soll. Bald zeichnete er sich noch mehr durch diese Fähigkeiten und durch große Lernbegierde aus, als er, nach der guten Englischen Sitte unter Mehrern zu lernen, auf die lateinische Schule zu Wakefield gebracht war; wo ihm außerordentliche Fortschritte, besonders in den alten Sprachen, den Vorzug vor allen Mitschülern erwarben. Nirgend wird aber, weder jetzt noch weiterhin, einer seiner Lehrer auch nur namentlich erwähnt.

Eben war er in sein funfzehntes Jahr getreten, da er in das Johannis-Collegium (St. John's College) zu Cambridge kam (1676). Zum Aufseher (Tutor) bekam er daselbst einen gewis-



sen Johnson, ein Name, der ihm später lästig wurde. Nach dem dort empfangenen Baccalaureat, dem niedrigsten Grade aller höhern akademischen Weihen, wurde er im Jahre 1683 Oberlehrer (*School-Master*) an der kleinen Schule zu Spalding in Lincolnshire. Aus diesem ihm zu engen Raume erlösete ihn in etlichen Monaten der bekannte Dr. Stillingfleet, um ihn, nach der Empfehlung des genannten Collegiums, zum Begleiter und Aufseher seines Sohnes auf einer der Englischen Universitäten zu machen. Bentley, dem die Wahl des Ortes überlassen war, zog Oxford vor, hauptsächlich wegen der Bodley'schen Bibliothek, deren handschriftliche Schätze bereits sehr bedeutend waren. Die Beschäftigung mit den dasigen Handschriften, deren er viele genau verglich, legte den Grund zu seinem ganzen Studienplane, und half die kritische Spürkraft entwickeln, worauf er nachher seinen Namen gründete; da er neben der Theologie aus dem großen Umfange der Alterthums-Studien vorzüglich die kritischen in beiden Sprachen zum Lebensgeschäft erwählte. Besonders machte er sich, wie er selbst erzählt,<sup>1</sup> im drei und zwanzigsten Jahre, zu gründlicherer Kenntniss des Hebräischen, mit einer Art von Hexapla zu thun, denen er in einem zweiten Quartbande eine Sammlung von Lesarten und Verbesserungen des Textes beifügte, gleichsam

---

<sup>1</sup> In den *Proposals for printing a new Edition of the Greek Test.* nach d. Ausg. v. 1721. S. 35.

zur Fortsetzung von *Cappelli Critica sacra*. Jetzt setzte er sich mit seinem ältern Bruder <sup>2</sup> der väterlichen Erbschaft wegen aus einander, und verwandte seinen ganzen Antheil sogleich zum Ankauf eines kleinen, aber ausgewählten Büchervorraths. Im J. 1684, wo er überall die Kreise seiner künftigen Thätigkeit zog, wurde er bei seinem Collegium, was sie nennen *Meister der Künste*; in welcher Eigenschaft er 1689 auch mit dem Wadham - College der Universität Oxford in Verbindung trat. <sup>3</sup> Bald hierauf erhielt er von Stillingfleet, nunmehrigem Bischof von Worcester, eine Präbende bei dessen Kirche und eine Anstellung als Haus-Caplan, wozu ihn sein Gönner, bei dem er schon lange als ein Glied der Familie lebte, im J. 1692 installirte.

Gegen dieses, sein dreißigstes Jahr zeigte sich B., von Dr. Will. Lloyd veranlaßt, zuerst öffentlich als Philolog, zwar mit einer kleinen Schrift, die aber durch Scharfsinn, gereiftes Urtheil und vielseitige Gelehrsamkeit auch dem Sechzigjährigen Ehre gebracht hätte. Es war die Epistel an John Mill, den Oxfordischen Theologen, der sich im Anfange des nächsten Jahrhunderts als kri-

---

<sup>2</sup> An diesen Bruder James steht ein Brief in der unlängst von Dr. Burney besorgten Sammlung Bentley'scher Briefe S. 256.

<sup>3</sup> Weshalb ihn die *Fasti Oxon.* von A. Wood am Ende des II B. als einen versprechenden gelehrten Mitbürger auführen.

tischer Bearbeiter des N. T. berühmt machte. Der gelehrte Brief diente als Anhang zu der von Hody und Chilmead veranstalteten Ausgabe des spätern Chronisten Malelas, <sup>4</sup> und trug B.'s Namen schnell ins Ausland zu den Gelehrten, die diese Richtung der Studien am meisten hochachteten. Daher jetzt schon Männer wie Ez. Spanheim und Graevius ihn als ein neues, glänzendes Gestirn britischer Gelehrsamkeit priesen, und sodann Andere noch andere Titel auf ihn häuften, wie sie eben ihren lateinischen Perioden bequem waren. <sup>5</sup>

B. trieb aber in diesen Jahren so wenig bloß

<sup>4</sup> Io. Antiocheni cogn. Malalae Historia chronica e Ms. Cod. Bibl. Bodl. nunc primum edita c. interpr. et notis Edm. Chilmeadi — Acc. Epistola Rich. Bentley ad Io. Millium. Oxon. 1691. 8. Der Brief ist in die nachher zu erwähnenden Leipziger *Opuscula philolog.* R. B. mit aufgenommen worden.

<sup>5</sup> Spanh. ad Iulianum p. 19. ad Callim. p. 455. 605. (T. 11. p. 521. 685. Ern.) Graev. Praef. ad eund. (Ern. T. 1. p. 633.) et Dedicat. Rubenianae Diss. de vita Fl. Mallii Th. 1694. Diese Gelehrten vereinigten sich gleichsam über den Titel, *novum et lucidum litteratarum Britanniae sidus* oder *splendidissimum Brit. lumen*. Bald hernach war B. genöthigt, auf altclassische Weise die hohen Worte in seiner ersten Streitschrift zu wiederholen für Gegner, die ihn nicht kannten oder nicht kennen wollten. Andere Ehrenbezeichnungen, die manchmal an die Beiwörter von Zeus in Lucian's Timon erinnern, wie *perspicacissimus, supra captum saeculi sui doctus, magnum hodie litterarum incrementum*, übergehen wir.

Kritik oder Philologie überhaupt, daß er vielmehr 1692 von Stillingfleet und Lloyd (Bisch. v. Litchfield) zu dem Auftrage empfohlen wurde, der erste Redner im Boyle'schen Institut zu werden; ein Zeichen, wie gegründet bereits sein Ruf als Theolog war. Denn da Rob. Boyle seine Stiftung zur Bestreitung des damaligen atheistischen Wahnsinns ernstlich gemeint hatte, so erforderte sie bei ihrer Eröffnung einen Mann, der das Gewicht dieses Geschäfts kannte, und die Waffen zu schwingen verstand, welche die zeitige Philosophie gegen die Feinde der geoffenbarten und selbst der natürlichen Religion an Hand gab. Hiezu setzte er sich in Briefwechsel mit Is. Newton,<sup>6</sup> und lernte sich der mathematischen Lehrart zum Beweise des Daseins Gottes so geschickt bedienen, daß man diese Grundwahrheit des Christenthums durch seine gelehrten, auch dem Philologen noch lesenswerthen Vorträge auf lange Zeit gesichert glaubte. Der allgemeine Beifall, den sie erhielten, veranlaßte den Wunsch der Vorsteher sie gedruckt zu sehen; und er gab acht derselben heraus,

---

<sup>6</sup> Newton soll B. sehr geschätzt und aufs freundschaftlichste behandelt haben. Zum Beweise werden vier Briefe von jenem an B. angeführt, die lange übrig waren. In der gedachten Sammlung findet sich keiner. Aber eine Familien-Nachricht sagt, auf B.'s Betrieb vorzüglich habe N. sich zur Herausgabe seiner Principia entschlossen. "*Such were Sir Isaac's modesty and diffidence! We will not compare his conduct with that of other Philosophers*". Vgl. Rich. Cumberland's *Memoirs* pp. 12. 71.

die nachher das Vorbild für seine Nachfolger im Institut und sehr verbreitet wurden, auch in fremde Sprachen übersetzt. <sup>7</sup> Vielleicht war es eine Folge des hiedurch erworbenen Ruhms, daß ihn 1696 die Universität Cambridge, doch rite, zum Dr. der Theol. ernannte.

Indessen war B. um diese Zeit mit classischer Gelehrsamkeit vielfach beschäftigt, am meisten, seitdem er (1694 Anfangs) die Aufsicht über die königl. Bibliotheken zu St. James erhielt. Vorzüglich zogen ihn eine Zeit lang drei sehr ungleiche Schriftsteller an, Philostratus, Manilius und Hesychius; <sup>8</sup> vorhin das weitschichtige Unter-

<sup>7</sup> *A Confutation of Atheism, or eight Sermons preached at Boyle's Lectures. Lond. 1694. 4.* Zum viertenmale schon 1699. Später noch im ersten B. der Boyle'schen Reden, Lond. 1739. Von D. E. Jablonski wurden sie lat. übersetzt Berl. 1696. 8., deutsch von C. M. Seidel; auch französisch. B. selber spricht auf Anlaß eines Spottes der Gegner in der *Phal. Diss. p. 424*: "*Perhaps it's no great Discretion in him to cast such an oblique slur upon my Lectures against Atheism. They were preached upon an Establishment of the Great and Good Mr. Boyle, to whom this Gentleman has the honour to be related; and though they are much below what I could wish them, yet the World has received them favourably, and they are translated into more Languages than one.*"

<sup>8</sup> Von dem Philostratus kam er zuerst und auf immer ab, zur Freude des Leipziger Olearius (s. dessen Vorr. S. X. XI.), über den Andere sich wieder nicht freuten. Wie früh er an den Manilius ging, sieht man aus der Vorrede zur *Phal. Diss. S. XLIV*. Noch vorher in der *Ep. ad*

nehmen einer Sammlung und Erläuterung aller Fragmente griechischer Dichter. Einen Anfang hievon, bei welchem es aber zu großem Nachtheil der Litteratur geblieben ist, sandte er 1695 an Graevius nach Utrecht, für die angeblich von dessen Sohne dort besorgte, im J. 1697 erschienene Ausgabe des Kallimachus, mit vielen andern schätzbaren Anmerkungen über den Dichter; ein Beitrag, der dieser Ausgabe einen viel höhern Werth verschafte, als die zuerst hier gedruckten, sonst unverächtlichen Collectaneen des Preufs. Ministers Ez. Spanheim.

Wie aber jene Stelle (als *Keeper of the Royal Libraries*) für ihn die Ursache großes Verdrußes und weit größeres Ruhms geworden, verdient hier genauer erzählt zu werden, da es einen Streit betrifft, der für die höhere Kritik höchst wichtig ist, und bei gebildeten Engländern noch in frischerem Andenken steht, als bei uns etwa Lessing's Kämpfe mit Klotz und Goeze. Wir

---

*Mill. p. 39* bewies er durch treffliche Proben, was er für den Hesychius hätte leisten können, versichernd, daß er, wenn er Lust hätte, auf 5000 Fehler herauswerfen könnte. Es ist daher sehr zu bedauern, daß Alberti keinen Zugang zu seinem Nachlaß fand. S. dessen *Vorr. p. XVII*, und etwas weiter einen Brief von B. an Biel v. 13 Aug. 1714, wo er seines beschriebenen Exemplars gedenkt. Die Fragmenten-Sammlung muß er bald aufgegeben haben. *Ep. ad M. p. 20* sagt er: *Fragmenta omnium poetarum Graecorum cum emendationibus et notis, grande opus, edere constitueram; nunc, ut aiunt, ἄλλος βίος, ἄλλη διαίτα.*

meinen den Streit über die Echtheit jener griechischen Briefe, welche in den Zeiten der Unkritik dem alten Phalaris zugeschrieben wurden; eine Sammlung meist sehr höflicher Schreibereien eines spätern Halbgriechen, einem der gräulichsten ältern Tyrannen Siciliens. Den ersten Anlaß gab ein bedachtloser Londoner Buchhändler, Namens Bennet, der dem jungen Edlen zu Oxford, welcher damals eine neue Ausgabe des sogenannten Phalaris als eine Probe seiner griechischen Kenntnisse liefern wollte, allerlei Äußerungen zu Ohren brachte, die B. in dessen Laden über das undankbare Unternehmen sich habe entfallen lassen. Vermuthlich liefs der junge Charles Boyle, nachmaliger Graf Orrery, sich von seinen Studien-Directoren und durch ein Urtheil des berühmten W. Temple verführen, der kurz zuvor in einem Versuch über alte und moderne Gelehrsamkeit, wo er die ältesten griechischen Schriften für die schönsten erklärt, das Unglück hatte, nächst dem Homer die Fabeln Aesop's und Phalaris' Briefe als Muster der Schreibart auszuzeichnen.<sup>9</sup> Von diesen Briefen war eine Handschrift

---

<sup>9</sup> *Sir W. Temple's Essay upon ancient and modern Learning* steht auch im ersten B. seiner *Miscellanea* (L. 1697. 8.) Das obige wunderliche Urtheil, wobei zugleich das Alter und die Echtheit dieser Briefe gegen die längst erhobenen Zweifel Politian's u. A. behauptet wird, ist der erstern Schrift Bentley's vorgesetzt, und daraus mit in die Lennep'sche Übersetzung aller dieser Streitschriften aufgenommen. Man hat nemlich (daß wir dies für nicht

zu St. James; Bentley wurde durch Bennet um deren Mittheilung für Boyle gebeten, und trug nicht lange Bedenken sie herzuleihen. Als er aber um die Mitte des Jahres (1694) eine längere Amts-Reise zu thun hatte, und der Codex schon mehr Tage in fremden Händen gewesen war, als diese vielleicht Stunden bedurft hätten ihn zu vergleichen, verlangte er ihn zurück, und erhielt ihn vor geendigter Vergleichung. Zu Anfang von 1695 trat die Ausgabe ans Licht, mit folgendem Stachel in der Vorrede: "*Collatas etiam curavi usque ad Fpist. XL. cum Ms. in Bibliotheca Regia, cuius mihi copiam ulteriorem Bibliothecarius pro singulari sua humanitate negavit.* Manchen Andern von Bentley's Alter und Kraft hätte dergleichen Neckerei auf der Stelle zu einer öffentlichen Erklärung aufreizen mögen. Er, der zänkisch

---

Englisch wissende Leser sogleich bemerken) von diesen Abhandlungen eine lateinische Version van Lennep's mit der Aufschrift: *R. Bentleyi Diss. de Phalaridis, Themistoclis, Socratis, Euripidis aliorumque Epistolis, et de Fabb. Aesopi: nec non eiusdem Responsio, qua Dissertationem de Epp. Phalaridis vindicat a censura Caroli Boyle. Omnia ex Anglico in Latinum sermonem convertit Io. D. a Lennep*, hinter der griechischen Ausg. des holländischen Gelehrten, Groning 1777. 4. Jener Anhang ist wieder gedruckt unter dem selbstgewählten Titel, *R. B. Opusc. philoll. L.* (d. i. immer Leipzig; bei Englischen Büchern ist es London) 1781. 8. Man hat diesen Abdruck unserm damals noch jugendlich gelehrten Böttiger zu verdanken.



gescholtene, schwieg über zwei Jahre, bis er von seinem Freunde, W. Wotton, dem Verfasser einer Schrift ähnlichen Inhalts und Titels mit jener Temple'schen, um die Prüfung der obigen Behauptung über Phalaris' Briefe für die zweite Auflage seines Buches von 1697 gemahnt wurde, als um eine Schuld, die er schon für die erste Ausgabe übernommen hatte.<sup>10</sup> B. gab diesen Zusatz in Englischer Sprache, worin Wottons Buch geschrieben war; wodurch dann sogleich die Controverse außer dem Bezirk des bloßen Gelehrten und auf eine Bühne gezogen wurde, die auch winzige Schöngeister übersehen und zur Noth besteigen konnten. Es sind kurze Abhandlungen über die Unechtheit der dem Phalaris und andern

---

<sup>10</sup> Nicht also in aufwallender Hitze, wie es zuweilen vorgestellt wird, oder aus eiteler Rachsucht, drängte sich Bentley hervor. S. seine *Pref.* zu der *Phal. Diss.* p. XII, wo Wotton mit Namens - Unterschrift bezeugt: "*When the second Edition of my Book was in the Press, I renew'd my request to him and challeng'd his Promise. He desir'd me to excuse him; because now the case was alter'd, and he could not write that Dissertation without giving a Censure of the late Edition of Oxford. But I did not think that a sufficient reason, why I should lose that Treatise to the World, by receding from the Right and Power, that he had given me to demand it.*" In Wyttenbachs Erzählung *Bibl. crit.* T. 1. 2. p. 67 nimmt sich der Vers, Ὡς φάτο, τὸν δὲ ὑρακτα χόλος λάβεν οἶον ἀνοῦν, sonderbar aus neben dem *Biennio post.* Jenes Buch ist Will. Wotton's *Reflections upon ancient and modern Learning.* Zuerst 1694. 8., dann mehrmals aufgelegt.

ältern Griechen beigelegten Briefe und über Aesop's Fabeln, (Engl. betitelt a Dissertation upon the Epistles of Phalaris, Themistocles, Socrates, Euripides and others, and the Fables of Aesop,) nebst eingemischten Erläuterungen über die ihm vorgerückte *besondere Humanität*; wobei er auch einige Fehler "der neuen Herausgeber" aufdeckt. Diese Rüge mit der pluralischen Benennung Boyle's, die auf mehrere Beistände des vornehmen Jünglings deutete, jägt auf Einmal das ganze Collegium, wo dieser studierte, (Christ-church College, Oxford) in den Harnisch. Es wird 1698 eine allgemeine Gegenschrift gedruckt, gewöhnlich Boyle gegen Bentley benannt, <sup>11</sup> und bald andere Schriften mehr, ein Lästerbüchlein über Bentley's *Humanität*, <sup>12</sup> ein wissenschaftlicheres von J. Freind

---

<sup>11</sup> Der Titel ist: *Dr. Bentley's Dissertations on the Epistles of Phalaris and the Fables of Aesop, examined by the Honourable Charles Boyle Esq. L. pr. for Tho. Bennet.* 8. Auch dies Buch ist späterhin wieder gedruckt worden, zum viertenmal 1745. Heut weiß man, daß Boyle nur die *Species facti* über die Klatscherei Bennet's geschrieben: das Übrige, die Quasi-Kritik, hatte zu Verfassern seine Directoren, John Freind und vornehmlich Franc. Atterbury, nachherigen Bischof von Rochester.

<sup>12</sup> *A short Account of Dr. Bentley's Humanity and Justice to those Authors, who have written before him, with an honest vindication of Thomas Stanley &c. &c.* Den langen Titel des Pamphlets gibt die

gegen die Abhandlung über Aesop, <sup>13</sup> eine Ausgabe dieser Fabeln von A. Alsop, <sup>14</sup> eine voreilige Übersicht der Streitigkeit von J. Milner <sup>15</sup>

Vorrede zu den *Opusc. philoll. p. XI*. Fast unbekannt aber ist eine Widerlegung hievon geworden von einem gewissen Whately, einem kühlen, ganz partheilosen Manne von Sachkenntniß und gebührender Hochachtung gegen Bentley: *An Answer to a late Book, written against the Learned and Reverend Dr. Bentley, relative to some Manuscript Notes on Callimachus &c. L. 1699.* 8. theilweise seit kurzem eingerückt in das *Class. Journal No. XVII. ff.* Die Erwähnung Stanley's bezieht sich auf eine grobe Verläumdung der Partei, als habe Bentley bei seinen Fragmenten des Kallimachus eine unvollendete Vorarbeit dieses Gelehrten plagiatistisch genutzt. Das damals oft, und, wie es bei Cabalen geht, noch spät wiederholte Gerede war so nichtig, daß Wh. erweisen konnte, kein Wort, wenigstens kein Gedanke würde zum Kallim. gefehlt haben, wenn Sir Edw. Sherburn ihm auch kein Mst. von dem Herausgeber des Aeschylus geliehen hätte. Der Verf. hat einen wackern Charakter. Er fühlt sich, sagt er, zum Schreiben gezwungen: seine Natur könne dem Unwillen nicht widerstehen, wenn ein Löwe von einem Mückenschwarme gemißhandelt werde.

<sup>13</sup> *Examination of Dr. Bentley's Diss. upon Aesop. L. 1798.*

<sup>14</sup> Der kleine Oxforder Bachalar nennt in der Vorr. zu seinem *Delectus Aes. fabb.* (1698.) *Richardum quendam Bentleium, virum in voluendis Lexicis satis diligentem.*

<sup>15</sup> *A View of the Dissertation upon the Epp. of Ph. L. 1698.* Dieser M. mochte meinen, der Kampf wäre beendet. So dachte man in diesem J. ziemlich allgemein, hielt Bentley's Sache anfänglich für verzweifelt, bald für

und manch anderes zu Gunsten Boyle's.<sup>16</sup> Auch der gelehrte Wirrkopf H. Dodwell bei Oxford sollte in Reihe und Glied treten, und blieb wirklich nicht unthätig; doch gestand er ehrlich, er habe sein Lebenlang aus einer Schrift gleiches Umfangs nicht so viel gelernt als aus der Bentley'schen. Weniger bescheiden waren jüngere Oxfordische Meister der Künste, die damals nicht leicht eine Arbeit ihrer Hände ausgaben, ohne dem furchtbaren Manne zu C. im Vorbeigehen einen Stich zu versetzen. Unterdeß wartete Bentley ab, bis die Gesellschaft beisammen war, immer allein stehend gegen die Menge, obgleich auch ihm, sowohl auf seiner Universität als von andern Orten, Anträge zu Hülfsstruppen geschahen; so daß es fast zu einem gelehrten Bürgerkriege zwischen den beiden Metropolen der Englischen Gelehrsamkeit gekommen wäre, wenn nicht der, welcher den Krieg gab, auch den Frieden gewollt hätte. Er erschien noch Einmal und zum letztenmale 1699, um alle Besonnenen in die Flucht zu schlagen, mit der ausschließlich den Phalarideischen Briefen gewidmeten berühmten *Dissertation*, insgemein

---

verloren, und Boyle's Partei siegerisch. Vgl. *a short Review of the Controversy between Mr. Boyle and Dr. Bentley*. 1701.

<sup>16</sup> Von W. King erschienen *Ten Dialogues of the Dead, relating to the Controversy concerning the Epp. of Ph. L.* 1699. 8. Am feinsten glaubte ein Smalridge zu thun, der bewies, B. könne nicht Verf. seiner Abhandlung

genannt Bentley gegen Boyle, worin er seinen kürzern Aufsatz über diese rhetorischen Uebungs-Briefe Punkt vor Punkt rücksichtlich auf die Boyle'schen Rettungen durchging, erweiterte, durch neue Gründe bestätigte, mit einer offenbar humanen Ausführlichkeit, die auch den Antheil nehmenden Halbgelehrten alles verständlich und überzeugend machen sollte und endlich machte.<sup>17</sup> Er war Willens, auf ähnliche Weise die ganze frühere Abhandlung zu überarbeiten, besonders noch Dr. Freind über die Aesopischen Fabeln vorzunehmen, verlor aber hernach die Lust dazu: was Tyrwhitt in Absicht des Aesop mit Recht bedauert, wo B.'s Scharfsinn manche neue Schwierigkeit

---

sein, aus den gleichen Gründen, als womit er den Phalaris bestritten habe. Der Einfall soll neuerlich wieder, wie sich schöne Geister zuweilen begegnen, in Weiskii *Praef. ad Or. Cic. pro Marcello* vorgekommen und hie und da gelobt sein. Bentley nennt ihn in seiner größern Schrift *p. CVIII. an insipid Banter, which seems rather to have been writ in a Tavern than in a Study*. Um den Ausdruck zu verstehen, muß man wissen, daß der gelehrte Gegenstand sehr bald die Unterhaltung aller Trinkhäuser von London ausmachte.

<sup>17</sup> *A Dissertation upon the Epistles of Phalaris. With an Answer to the Objections of the Hon. Charles Boyle, Esq. By Rich. Bentley, D. D. Chaplain in Ordinary and Library-Keeper to His Majesty. L. 8. Die Preface CXX. S., das Buch 549; das Ganze über doppelt so stark als das Boyle'sche. Der Seltenheit halber wurde dieser Druck, den wir immer citiren, neuerlich wieder aufgelegt, verbunden mit den übrigen bei Wotton*

würde zu heben gefunden haben.<sup>18</sup> Allein er verließ unwillig den ungleichen Kampf, und trug es weiterhin mit aller Gleichgültigkeit, wie etliche große und kleine Poeten und Lacher zu Boyle's Hülfe aufflogen oder herbeiflatterten,<sup>19</sup> wenn gleich dadurch sein Name in den Mund von Hunderten der großen und schönen Welt gerieth, denen

---

vorkommenden Aufsätzen *on the Epistles of Themistocles, Socrates, Euripides — of Aesop, as originally printed, with occasional Remarks on the Whole*. L. 1777. 8. Man hätte nur zwei bis drei der gegenseitigen Schriften auch mitdrucken sollen. Die *Remarks* sind ein Aushänge-Schild des Verlegers Bowyer: sie tragen die berühmten Namen von Warburton, Lowth, Mr. Upton, W. Clarke, Dr. Salter, Dr. Owen und Mr. Toup. Das Beste darunter ist von Salter und Owen, durchaus nichts Neues von Toup. (Lies Tuhp, nicht Taup. So Bentley hinten mehr wie i als e.) Übrigens steht alles Wichtigere, was sich in dieser zweiten Aufl. findet, auch in Lennep's Uebersetzung.

<sup>18</sup> *Diss. de Babrio* (L. 1776.) p. 25: *Dolendum est, magnum Bentleium dissertationem suam de Aesopo, eo modo, quo illam de Phalaride, non retractavisse. Multa, quae hodie obscura sunt in hac materia, sine dubio illustra fecisset singularis illa, qua in his litteris pollebat, eruditio et sagacitas. Sed ille, adversarios Diss. secunda Phalaridea, velut fulmine, prostravisse contentus, a pugna impari indignabundus recessit.*

<sup>19</sup> Ein Garth sogar, der schwache Autor einer komischen Epopöe in Boileau's Manier (*Dispensary*), erklär-

nen ihre Unwissenheit das Recht gab, hohes litterarisches Verdienst gering zu achten, und den siegreichen Helden als einen gelehrten Pedanten zu verlachen; was bereits vorher von seinen Nachbarn, sogar durch Spottbilder, war bewirkt worden.<sup>20</sup> Ganz andere Eindrücke machte der Ausgang des Streites auf die wenigen größern Gelehrten des Auslandes, welche Englisch lasen: diese halfen seinen

---

klärte Boyle für einen Diamant, und Bentley für dessen Folie. Witziger mischte Swift sich ein, in: *A full and true Account of the Battle fought last Friday between the ancient and the modern Books in St. James Library*, L. 1697, 8, und nachher bei dem Märchen von der Tonne S. 215—255. Swift war als Schützling des bis 1699 lebenden Temple und als Oxfordischer Magister im Geheimniß der Partei; daher sein Spott desto bitterer war. Am Ende läßt er Wotton und Bentley von Boyle anspießen, "wie ein Paar Schnepfen mit dem Bratspieß des Koches." Weiterhin griff Pope den „slashing Bentley“ an, zuletzt noch nach dessen Tode im 4. B. der Dunciade. Hievon unten. Dieser Dichter hielt sich seit 1715 persönlich beleidigt, weil Bentley in seiner Gegenwart vor einer Gesellschaft über den Englischen Homer das Urtheil der Nachwelt ausgesprochen hatte. Es wurde ihm eigentlich abgedrungen; lange wich er aus; endlich sagte er mit seiner runden Art: Gute Verse sind es, nur Homer nicht.

<sup>20</sup> So wurde ihm von armseligen Geschöpfen mitgespielt, die nicht einmal wagten in den Wassern um die Englischen Parnasse ihre Stimmen zu erheben. Sie ließen ihn in Phalaris' Ochsen kriechen, mit der Mundschrift: *I had rather be roasted than Boyled. Lieber möchte ich mich braten lassen als kochen.*

Triumph feiern, vor andern ein Deutscher, der hochgelehrte Hamburger Bibliothekar, der ihn damals als den *Varro von England* begrüßte. <sup>21</sup>

Noch vor dem Ende des Jahrhunderts, als er von der Hauptthat seines Lebens ein wenig ausruhte, und seiner Universität nur durch guten Rath nützte, der aber schlecht verstanden wurde, <sup>22</sup> sah er ein neues angenehmes Ereigniß für seine Privat-Umstände. Er wurde 1700, unter Wilhelm III, zum Vorsteher des Dreieinigkeits-Collegiums (*Master of Trinity, Cambridge*) ernannt,

<sup>21</sup> S. die Zueignung von *Procli Vita scr. Marino Neap. Ed. Io. A. Fabricius. Hamb. 1700. 4.* Schon vorher (1697) schrieb der philologisch gelehrte Leibnitz an Burnet: „*Quoique j'estime infiniment le jugement de Mr. le Cheu. Temple, je trouve néanmoins qu'il n'est pas assez instruit des découvertes de notre siècle. Et quant aux anciens, il pouvoit choisir des ouvrages incomparablement meilleurs que les lettres attribuées à Phalaris. C'est une chose très-certaine à mon avis, que ces lettres ont été forgées long temps après, et toute personne informée souscrira au jugement de Mr. Bentley.*“ *Falleri Otium Honor. p. 111.*

<sup>22</sup> Es betraf den Plan, zu *Cambridge* eine Folge lateinischer Classiker, gleichsam zum Gebrauch des Herzogs v. Gloucester, in Tonson's schöner Druckerei zu besorgen. R. begnügte sich, die Lettern dazu aus Holland zu schaffen, die gelehrte Besorgung überhieß er Andern. Daher die nicht sehr geachteten Ausgaben, des Horaz von Jac. Talbot 1699, des Terenz von Jo. Leng 1701, des Vergil von H. Laughton 1701, des Catull, Tib., Prop. von Annesley, nachh. Graf v. Anglessey 1702.



einer der einträglichsten Stellen dieser Art; <sup>23</sup> wogegen er dann seine Pfründe zu Worcester aufgab, das Jahr darauf aber wieder das Archidiakonat von Ely erhielt. Nunmehr verband er sich mit der glücklich gewählten Gefährtin seines fernern langen Lebens. Diese Frau beschrieben viele, mit fast zu alterthümlicher Kürze, bloß als gut und fromm; <sup>24</sup> selbst ihren väterlichen Namen las man nirgend, bis ihr Enkel Cumberland ihn nannte. <sup>25</sup> Durch diesen erfuhren wir endlich von ihrem bedeutenden Vermögen, von ihrer Verwandtschaft mit großen Häusern, von der Trefflichkeit ihrer Sitten; früher erhielt sie nur das zweideutige Lob, sie habe niemals des Mannes

<sup>23</sup> Die Stelle, welche von der Krone besetzt wird, trug und trägt noch jährlich 1000 Pf., damals ein gutes Gehalt. Daher sagte B. unter Freunden, mit Anspielung auf Psalm 18: Mit Gott bin ich über die Mauer gesprungen. Trinity nemlich stößt hart an St. John, wo er zuerst seine Studien gemacht hatte. Wie bedeutend die Würde eines Oberhauptes bei diesem College ist, sieht man daraus, daß der gegenwärtige Master, Dr. Mansel, zugleich Lord Bischof von Bristol ist.

<sup>24</sup> Wie ein Bentley unmöglich über alle Bücher mit der hohen Kirche gleich denken konnte, entfiel ihm einmal gegen seine Braut eine Bedenklichkeit über den Propheten Daniel. Darüber kam er, wie erzählt wird, in Gefahr, ihre Hand zu verlieren. (Q. d. ἀποφιλολογῆσαι τὸν γάμον, wie dort ἀπογῆσθαι.)

<sup>25</sup> In den schon Anm. 6 erwähnten, unten näher anzuführenden *Memoirs on his Life* p. 15.

Studien gestört. Recht sehr aber scheint dies die neue Meisterschaft gethan zu haben. Wahrscheinlich war das Amt damals mit zeitversplitternder, eines solchen Gelehrten unwürdiger Arbeit verbunden; wenn anders die Klage, die er darüber in der Vorrede zum Horaz führt, nicht in Unmuth übertrieben ist. Doch eben dieser mit praktischer Geschäftigkeit beladenen Stelle sollten wir die kritische Bearbeitung jenes Dichters zu danken haben. B. suchte Aufheiterung in einer gelehrten Arbeit, die sich nach und nach in Nebenstunden abmachen liesse, und häufige Störungen litte, und wählte dazu diese, die ihm dann die zehn folgenden Jahre grölstentheils hinnahm: denn früher muß er den Horaz noch nicht zum Augenmerk eigener Kritik gemacht haben.<sup>26</sup> Sobald aber der nöthige Apparat zusammengebracht war, ging das Emendiren rasch von statten, und die mit Anmerkungen beschriebenen Blätter nafs in die Druckerei. Indefs wurde diese Beschäftigung durch einige kritische Nebenarbeiten unterbrochen, zu denen er von Zeit zu Zeit durch auswärtige und einheimische Verehrer gelockt wurde.

Das Vornehmste hievon, was durch den Druck bekannt geblieben, ist viererlei. Zuerst veranlafte ihn Tib. Hemsterhuys, der, als angehender

---

<sup>26</sup> Nur zwei bis dreimal wird Horaz in der *Ep. ad Mill.* und in den Schriften über den Phalaris citirt, und keine der nachherigen Anmerkungen wird vorweggenommen. *Z. B. Diss.* p. 233 unten.

Professor zu Amsterdam, etwas unvorbereitet die neue Ausgabe des Pollux übernommen hatte, ihm brieflich über eine Anzahl verdorbener Bruchstücke griechischer Komiker Licht zu geben. Hierauf antwortete er dem lernbegierigen Jüngling auf der Stelle in den zwei Briefen, welche Dav. Ruhnkenius 1789 der zweiten Auflage seines *Elogium Hemsterhusii* beiducken ließ.<sup>27</sup> Denn B. scheint sich, wie um Anderes der Art, so um diese meist trefflichen Verbesserungen weiter nicht bekümmert

---

<sup>27</sup> Für Jünglinge unserer Zeit stehe hier Ruhnkenius' schöne Erzählung S. 11 in Opuscul. L. B. 1707. 8: "*Hemsterhusius editor (quis enim tali aetate se ipsum contemnat?) de hoc opere satis bene sentiebat. Brevi post a Rich. Bentleio, Britanniae Aristarcho, litteras accepit, quibus quidem opera Polluci navata eximie laudabatur: at eadem litterae Bentleianas emendationes in Comicorum loca, quibus Pollux a se dictis auctoritatem conciliasset, complectebantur.. In quibus locis restituendis Hemsterhusius quoque consumpserat studii plurimum, pulchre intelligens, summam rei in illis verti. Enimvero, lectis Bentleii animadversionibus, videt, inanem operam suam fuisse, illum omnia divinitus expediisse. Quotum animo Hemsterhusium fuisse putatis? Ita conturbatus est, ita sibi ipse displicuit, ut Graecas litteras in perpetuum repudiare statueret. Nec per mensem unum et alterum ausus est scriptorem Graecum attingere. Hoc si alii evenisset, quam astute id dissimulasset, quantam diligentiam et cautionem, ne in vulgus emanaret, adhibuisset? At ille, o callidum hominem! id narrare discipulis, et crebris sermonibus usurpare solebat. Nescio, quid alii sentiant: mihi quidem numquam maior, quam cum haec de se ingenue fatebatur, visus est Hemsterhusius."*

zu haben; so daß sich dadurch die Äußerung des andern Briefes (nur dieser hat ein Datum in 1708) bestätigt, die manchem übervornehm dünken könnte: er lege wenig Werth auf solche Emendationen; sie entstünden ihm unter den Händen von selber; das Niederschreiben wäre die größte Mühe dabei.<sup>28</sup> So erstaunlich dies klingt, so wird es doch der vorsichtig urtheilende Leser nicht unwahr finden: ja, er darf vermuthen, daß, wenn man B. auf einige Zeit mit dem Athenäus, Stobäus und ähnlichen Schriftstellern in einen Schuldthurm oder auf eine Wartburg hätte einschließen können, er den sämtlichen Fragmenten der griechischen Dramatiker eine andere Gestalt würde gegeben haben, als worin Grotius und die nächsten Vorgänger sie gelassen hatten. Doch wie vieles sonst mag B. über seine unselige Meisterschaft von Trinity die Nachwelt haben verlieren lassen! Nützlich war es daher, daß ihn noch andere Herausgeber zur Durchsicht und Vermehrung ihrer Arbeiten einluden. Also that zunächst John Davies bei seiner Aus-

---

<sup>28</sup> "*Non tam grande pretium emendationum meis statuere soleo, ut singularem aliquam gratiam inde sperem aut exigam: facile enim et quasi sponte mihi solent subnasci.*" Und am Ende desselben zweiten Briefes: "*Defessus sum taedio scribendi; quod longe maiore opera mihi constituit quam emendationes ipsae.*" Überhaupt schrieb er Weniges in Ruhe. Schon zu Callim. Epigr. 49 spricht er von höchster Eile, wie im siebzigsten Jahre vor dem Milten. Natürlich geht dies meistens auf die Zeit der letzten Ausarbeitung, die zuweilen, wie es pflegt, gedrängt wurde.

gabe von Cicero's Tusculanen (1709), wozu B. einen beträchtlichen Anhang von Anmerkungen und Kritiken lieferte, die zwar nicht immer für Ciceronischen Stil befriedigend sind, jedoch viel Neues und Gedachtes enthalten; <sup>29</sup> darunter Be-

---

<sup>29</sup> Nur diese erste Ausgabe, die seltener ist als die zwei folgenden, gibt als Anhang *Bentleii Emendatt. ad Cic. Tusculanas*. Erst die vierte von 1738, nach D.'s Tode gedruckte, hat den Anhang wieder. Daraus haben einige, wie Harwood im View p. 182, eine Entzweiung gefabelt, weil B. den Herausgeber verächtlich *iuvenis* genannt, und illiberale Anmerkungen über die Noten desselben gemacht habe. So etwas wird mit einem *Vermuthlich* (*I suppose*) in die Nachwelt hineingeklatscht, wenn Litteratoren ihre Augen nicht wohl aufthun. Das Vorwort ist überschrieben: *Amicissimo iuveni, virtute, ingenio et eruditione praestanti*. D. war nemlich fast zwanzig Jahre jünger (geb. 1679 + 1731). Die zweite Ausg. ist sogar durchweg im Texte aus B.'s Handexemplare, nur allzu übereilt, verändert worden. Es ist die, welche Ernesti als die beste Davisische gebraucht und beständig anführt. Da aber Jac. Gronov, B.'s erster Feind in Holland, die Emendd. über den Cic. in einer Schrift über den Minucius auf seine Weise angegriffen hatte, so nahm B. sich vor, den Brief mit Hülfe vieler Collationen umzuarbeiten und zu bereichern; die Collatt. kamen ihm aber nachher abhanden. Aus den unvollendeten Entwürfen dieser Umarbeitung hat Gaisford die neueste Ausg. Oxf. 1805. vermehrt. Folglich ist der Anlaß zu der Feindschaft beider Männer erdichtet, und ohne Zweifel die Feindschaft dazu. Denn 1718 wurde Cic. de N. D. gewidmet *Viro summo, R. B.*, und ebenso ehrenvoll wird er 1727 und 1730 in den Ausgg. de Legg. und de Divin. erwähnt. Auch im J. 1711 erhielt D. einen freundschaftlichen

weise, wie er damals schon mit den römischen Komikern und der Metrik umzugehen pflegte.<sup>30</sup> So that ferner Lud. Küster, zu dessen Ausgabe des Aristophanes (1710) er eine Zugabe von Bemerkungen über den Plutus und die Wolken mittheilte.<sup>31</sup> Endlich fügte es sich in demselben Jahre, daß der nach Holland geflüchtete und dort nach allerlei gelehrter Arbeit umgreifende Io. Clericus (le Clerc) diesen kundigsten und schärfsten Beurtheiler seiner Sammlung von Menander's und Philemon's Fragmenten sich auf den Hals ziehen sollte. Die Sache kam zufällig. B. war in einer Gesellschaft, wo man sich die Nachricht erzählte, wie einige Grofse nächstens den gelehrten Arminianer nach England zu einer guten Pfründe rufen wollten: sogleich versprach er, binnen wenig Wochen zu zeigen, was an dem zuletzt erschienenen Machwerk des Mannes wäre. Noch am Ende von 1709 schickte er seine Verbesserungen und Rügen an seinen damaligen Freund Franz Hare, der als Caplan bei dem holländischen Kriegsheere

---

Brief von B. Vgl. die Briefsammlung S. 212 mit *Monthly Rev.* 1808 im *April*, und nachher die Anmerk. 40.

<sup>30</sup> Z. B. über I, 44 und III, 12, wo die Bacchiaci in *Ter. Andr.* III, 2 zuerst entdeckt wurden.

<sup>31</sup> Annoch finden sich zu diesen Noten die ersten Anzeichnungen im britischen Museum auf den Rändern einer Frobenischen Ausg. Man wird solche nach und nach in dem *Class. Journal* oder im *Mus. crit. Cantabr.* abgedruckt geben, nach dem Vorgange Elmsley's.

stand, mit den Worten: "*Edantur haec a cl. Petro Burmanno, qui Praefationem, ac si velit, Dedicationem praemittat.*" Dies that dann eiligst Burmannus, dem der Auftrag Bentley's, dessen Hand er aus einigem Briefwechsel kannte, gar willkommen war. Zugleich setzte er eine Vorrede davor, die auf den armen Flüchtling eine Stand- und Schandrede für ewige Zeiten bleibt, <sup>32</sup> geschrieben in jenem ungezogenen Tone der ehmaligen Philologen und deren Ahnherren, wie eines Cicero, der seinen Gegner, einen Consular, einen

---

<sup>32</sup> Im J. 1709 erschien: *Menandri et Philemonis reliquiae — c. notis H. Grotii et Io. Clerici*. Im December desselben Jahres endigte Bentley *opera extemporali*, wie er unterschrieb, seine *Emendatt. in Men. et Ph. reliquias ex nupera edit. Io. Clerici* — unter dem Namen *Phileleutherus Lipsiensis*, gedruckt *Trai. ad Rh.* 1710. Des panegyrischen Lateins wegen darf kein Humanist die Vorrede überschlagen. Wer sie noch nicht gelesen, lasse sich durch ein paar Stellen reizen. Z. B. *Si qui supersint, qui in Clerico aliquid adhuc eruditionis latere credant, eos simul cum eruditorum omnium ordine rogates volo, ut hodie frequentes in funus, quod vivo videntique Clerico ducitur, ire volint, et Galluli huius exsequias, quae decet, pompa prosequantur.* Und gleich zu Anfang die schallende Periode: "*Si ullum in rep. litteraria impudentiae et simul inscitiae praemium esset propositum, id omnium suffragatione solus sibi auferret Clericus; qui cum per omnem iuventutem in sordidae et barbarae philosophiae luto volutatus esset, vir factus, nihil facilius aut certe ad rem faciendam accommodatius credidit, quam profiteri Graecas et Latinas litteras, quas numquam attigit etc.*"

Esel schelten durfte.<sup>33</sup> Vier Jahre nachher ließe B. das Buch zu Cambridge wieder auflegen, doch ohne die unmenschliche Vorrede, die er selbst vermuthlich so weder gewünscht noch erwartet hatte.<sup>34</sup>

Jetzt war er der Beendigung seines Horaz nahe, dessen Druck die letztern Jahre mehr durchgespielt als betrieben war: da entspann sich gegen den Meister des Collegiums ein gewaltiger Streit des Vice-Meisters, der sieben Senioren und Fellows, der mit giftiger Leidenschaftlichkeit über

33 In Pison. c. 30 "*Quid te, asine, litteras doceam? Non opus est verbis, sed fustibus.*" Dergleichen Sprache erlaubte das elegante Alterthum wenigstens dem gereizten Feinde. Jene Rede ist obenein im Senat gesprochen.

34 Noch verdient hier ein Bentley'scher Brief Erwähnung bei Burney S. 201 ff., eine höchst würdige Antwort, mit neuer Züchtigung, auf eine unwürdige Zuschrift von Clericus. — Ferner fällt in diesen Zeitraum ein anderer Brief, den Brunck seinem Anakreon beiducken ließ, an François Gacon, den bekannten *Poëte sans fard*, der 1712 über den A. schrieb, und für zwei Stellen bei dem Englischen Kritiker Rath erbeten hatte. Es ist dies ebender Aufsatz, der in der Vorrede zur Marcelliana gemeint wurde bei der Verwunderung, wie B. dem ehemals gemeinen Glauben an das Alter dieser Spielereien habe beipflichten können. Doch jetzt, indem wir den ganzen Brief aufmerksam lesen, erscheint sein Urtheil etwas anders. Er sagt kurz weg: Nicht wenig sei in diesen Gedichten unecht; aber es sei Weniger Sache, dies von dem Echten zu unterscheiden. So spricht jemand, der dormalen nicht Lust hat, auf den Gegenstand einzugehen. B. hatte ja auch kurz vorher dem Boxen von Baxter und Barnes über ihren lieben Anakreon in großer Nähe zugeschaut als bloßer Liebhaber.



zwanzig Jahre fortgeschleppt, vielen Andern in seiner Lage das Leben würde verbittert haben. In die Länge fehlte wenig, so wurde daraus ein Handel wie jener gegen Phidias, als habe der herrliche Künstler von dem zum Standbilde der Athene empfangenen Golde veruntreut. Wiewohl, eigentliches Unterschlagens von Geldern des Collegiums wagte ihn niemand zu beschuldigen, wohl aber eigenmächtiger Schritte in Verwendung derselben und in allerlei neuen Anordnungen zu selbstischen Zwecken, wie man sagte, und zur Bedrückung der alten akademischen Freiheit. Er muß unter andern zu bauen gefunden haben: darauf ging der Vorwurf der Verschwendung, und späterhin wird der edle Stil und die Bequemlichkeit der Wohnungen gepriesen, die B. dem Collegium bereitet hatte. Es sind dies dieselben Gebäude, die vor zwei Jahren, grade nach einem Jahrhundert, unsern allgefeierten Sieger von Belle - Alliance aufnahmen, als er dort, unter so manchen Wundern der neuesten Zeit, die Würde eines rechtlichen Doctors empfing. <sup>35</sup> Schon vor 1709 fing die

---

35 Der General - Feldmarschall, Fürst Blücher von Wahlstadt, hielt sich 1814 am 4ten Jul., in der Zeit des sogenannten Commencement, im Trinity - College auf. S. Leipz. L. Z. 1814, No. 226 und andere gelehrte Zeitungen, wo man, wie ich von dem Verf. höre, Jul. statt Jun. ändern muß. — Das Gebäude wird von demselben Gelehrten, der um gleiche Zeit dort war, als eines der größten und vorzüglichsten unter den Cambridger Collegien gerühmt. Es hat aber wahrscheinlich nach B.'s Zeit noch Vergrößerungen erhalten.

Unzufriedenheit mit dem Vorsteher an; und man wandte sich mit dem vierzigsten Artikel der Statuten (*de Magistri, si res exigat, amotions*) an den Bischof von Ely, als General-Visitor. Da aber bald in Frage kam, ob das Recht der Oberaufsicht diesem Bischof gebühre oder dem König, und mehrere Bischöfe darüber hinstarben, viele Parteischriften gewechselt und neue Anschuldigungen vorgebracht wurden, so verwickelte sich seit dem genannten Jahre die Sache so kraus, daß deren genauere Darstellung für spätere und ausländische Nachkommen nur langweilig sein könnte.<sup>36</sup>

---

<sup>36</sup> Einen umständlichen Bericht von dem Handel gibt Gough in den *Anecdotes of Brit. Topography* p. 114 ff. Von damals, besonders 1710, ausgeflogenen Pamphlets sind die vornehmsten: *A true Copy of Articles against Dr. Bentley, exhibited to the Right Reverend Father in God, John More, Lord Bishop of Ely, by many of the Fellows of Trinity-College in Cambridge; together with the College-Statute de amotione Magistri, and several other Clauses of the College Statutes, with references to the Articles*, L. 1710. 8. — *The present State of Trinity-College in Cambridge, in a Letter from Dr. Bentley, Master of the said College, to the Right Rev. John, Lord Bishop of Ely. Published for general information by a Gentleman of the Temple*, L. eodem. Dieser Schrift, die von Bentley ist, folgten sogleich etliche Beantwortungen. Wozu wäre es aber, dergleichen Parteischriften näher anzugeben, da wir sie ehemals nicht einmal an dem einzigen Orte Deutschlands, wo sie sich am ersten erwarten ließen, beisammen fanden. Übrigens dehnte sich der Proceß darum so lange, weil das Recht der Visitation von Trinity immer von dem Bischof von Ely auf die Kro-

Genug, daß man ihm weder Unsittlichkeit, noch Bestechlichkeit, noch sonst unziemliches Betragen beweisen konnte, so gern es die von seiner Größe bedrückten Genossen gewünscht hätten. <sup>37</sup> Nach

---

ne und von dieser auf jenen geschoben wurde. Auch jetzt ist es damit bei diesem Collegium nicht so einfach als bei den meisten andern auf beiden englischen Universitäten: es hat zwei Visitors, den König über die Fellows, den Bischof von Ely über den Master.

<sup>37</sup> Hierüber ist nur Eine Stimme, und nicht bloß unter seinen Vertheidigern: denn auch hier fanden sich deren. Aus Einer solcher Schriften (*A Review of the Proceedings against Dr. Bentley in the U. of Cambridge in Answer to a late pretended Full and impartial Account etc.* in *Biogr. Brit.* p. 236 Anm.) geben wir eine Stelle in wörtlichem Auszuge: „Wenn ich an den Zustand des Collegiums vor B.'s Zeit denke, und denselben mit der jetzigen Blüte vergleiche, so erstaune ich über die niedrige Undankbarkeit jener Elenden, die, nicht zufrieden, diesem großen Manne den für die Erhöhung des Glanzes und Ansehens ihrer Gesellschaft schuldigen Ruhm und Dank zu rauben, sich sogar nicht schämten vorzugeben, als ob Trinity durch seinen Wohlthäter zu Grunde gerichtet wäre. Hat denn Bosheit oder Stumpfsinn etlicher Meutmacher je noch etwas aufgebracht, was die Hochachtung gegen ihn vermindern könnte, außer etwa bei Leuten, die einen edlen und hochsinnigen Mann mit einem stolzen und hochmüthigen verwechseln? Nur solche schreien über Verschwendung und Plünderung, weil dies Collegium jetzt eines der artigsten in Europa ist, und über Verarmung desselben, nachdem er dessen Einkünfte durch seine gute Haushaltung jährlich um 1200 Pf. vermehrt hat. Seine Widersacher sollten, mein' ich, empfinden, daß ein langer Panegyrikus herauskäme, wenn man B. für seine Verwaltung gebührend loben wollte. Aber es gibt

gewissen Andeutungen Whiston's war B. während des Handels, obwohl er dessen Anstifter, wie früher die Boyle'sche Partei, von Herzen verachtete, doch nicht gegen allen Ärger gewaffnet; was auch das ihm zugeschriebene leicht erregbare Feingefühl nicht anders erwarten läßt. Gleichwohl besaß er allzuviel körperliche und moralische Ener-

---

ein Genus hominum, das eine so natürliche Antipathie gegen alle Trefflichkeit hegt, daß es keinem Verdienst an Andern Gerechtigkeit widerfahren lassen kann. Selbst ein berühmter Rechtslehrter, der in dieser Sache die Gegenpartei berathen hatte, erklärte, wie ich höre, B. müsse ein sehr guter und tugendhafter Mann sein, "weil der ganze Verlauf der Untersuchung gegen ihn nichts habe darthun können, was mit solchem Charakter in Widerspruch stände." Ähnlich urtheilt ein Geschichtschreiber der Zeit, der seiner Sachen halber unverwerfliche Oldmixon *History of the Stuarts* p. 629. Er findet die Hauptsätze der Anfeindungen B's in seiner strengen Abstellung gewisser statutenwidriger Mißbräuche im Collegium, und sagt in dem Lobe seiner Verwaltung, er habe selbsteigenes Geld auf die Verbesserung und Verschönerung von Trinity verwandt. Will man nach diesen Lobrednern einen mehr in der Mitte stehenden Beurtheiler hören, so möchte dies der neueste, von jener Zeit so weit entfernte Biograph sein. Dieser gibt zu, "B. habe allerdings die Regierung seines Collegiums mit höher Hand geführt, und sei in einigen Fällen wol nicht frei von Fehlschritten geblieben; meistens aber wären die ihm gemachten Vorwürfe durch die Bosheit (immer *Malice*) seiner Gegner bis zu falschen Anklagen gesteigert worden. Doch habe er das Glück gehabt, jene am Ende in eben die Schlingen verstrickt zu sehen, die man ihm gelegt habe." *S. Class. Journ. X. p. 279.*

gie, um sich dadurch in seinen gelehrten Beschäftigungen beunruhigen zu lassen; die gute Zucht aber und selbst die Studien des Collegiums, die er befördern wollte, litten darunter dermaßen, daß er endlich selbst die Entscheidung eifrig betrieb. Nachdem so für Rechtsverhandlungen, die bis ins Oberhaus gebracht wurden, große Summen vergeudet waren, endigten sie sich 1731 zum Vortheil des Vorstehers.

Die in den Anfang der Fehde fallende Erscheinung seines Horaz (1711) macht sowohl in B.'s Leben als für die lateinische Sprachkritik einen entscheidenden Zeitpunkt. B. näherte sich mit starken Schritten der Höhe seines Ruhms, und gespannt war die Erwartung auf ein Werk, dessen Gleichen England noch nicht gesehen habe. Nun kann man denken, wie der Anblick eines an 7 — 800 Orten veränderten Schriftstellers, mit welchem so viele Leser von Jugend auf im Reinen zu sein wählten, ein Gemisch von Erstaunen, Scheelsucht, stiller Bewunderung und lautem Murren erregen mußte. Das letztere ertrug er, unter dem allgemeinen Beifall der Einsichtigsten, unbeachtend entweder, oder doch schweigend, zum Theil von plumpen Gesellen, wie deren einer im J. 1717 Rich. Johnson war, ein übrigens gelehrter und noch jetzt unvergessener Schulmann, <sup>38</sup> der dem

---

<sup>38</sup> Sein Buch, das niemand fehlen darf, der B.'s Horaz näher prüfen oder geprüft sehen will, besteht aus zwei Abtheilungen. Der Haupttitel: *Aristarchus Anti-Bentleia-*

bald nachkommenden Cunningham keinesweges  
nachsteht, welchen neuerlich eine ungebührliche  
Schä-

---

nus, autore Rich. Johnson, Ludi - Magistro Nottinghami-  
ensi, verspricht XLVI Bentleii errores super Q. H. F. Oda-  
rum libro I, spissos nonnullos et erubescendos; item per  
Notas universas in Latinitate lapsus foedisimos XC. Den  
Beschluss macht ein Stück einer englischen Ballade, nach  
Bentley'scher Manier behandelt. Der Verf. ist derselbe  
Johnson, welcher *grammatische Commentarien* und *Noctes  
Nottinghamicae* geschrieben hat, zwei zur lat. Grammatik  
gehörende Bücher, beide Englisch, die von den besten Gram-  
matikern, z. B. Raddiman (*Gramm. Lat. institutt.* Ed.  
IX. 1768. 8.) oft in Ehren angeführt werden. In jener  
Schrift über den Horaz beleidigt zwar der schulmeister-  
liche Ton eines, mit B. verglichen, beschränkten Kopfes;  
jedoch möchte man wünschen, B. hätte sich herabgelassen,  
manches von demselben Getadelte in folgenden Ausgaben zu  
überarbeiten oder abzuändern. Aber er muß oft gedacht  
haben: ὃ γέγραφα, γέγραφα, zufrieden mit den Beifalls - Be-  
zeugungen der Classe, für die er geschrieben hatte. Von die-  
sem Beifall zeugt dieser Gegner selbst in der Vorrede p. vi:  
"Elapso anno uno atque item altero, cum ab adversariis,  
quos tres vel quatuor habuit, nihil viderem argumento  
dignum prodiisse, neque de iis quicquam dictum, in quibus  
B. maxime peccaverat: caeteris eum in deliciis esse,  
ut unicuique Horatii interpretem, laudibus in  
coelum ferri, librum adolescentibus abique in  
manus tradi, quo demum poetae tanti veros sen-  
sus atque elegantias, quo in multis linguae Lat.  
rationem internoscerent" etc. Vor Johnson reg-  
ten sich schon Mehrere, anfänglich in Journalen, wie le  
Clerc, darauf ein Philargyrius Cantabrig. in einem  
*Aristarchus ampullans*, 1712, und eine Gesellschaft witziger  
Übersetzer: *Odes, Epodes and Carm. Sec. in Latin and*  
Eng-

Schätzung über B. erheben wollte. Bei manchen Irrthümern indess, die ihm gegen die Regeln der Kritik und Auslegungskunst und gegen den guten Geschmack nachgewiesen wurden, wuchs der Ruhm des Werkes, als des höchsten neuern Musters feiner Wahrnehmungen, vielseitiger Belesenheit und tiefdringendes Scharfsinnes; ja, wir haben noch zu unserer Zeit treffliche Gelehrten gekannt, die lieber ältere gute Lesarten mit B. bestreiten wollten als mit Andern vertheidigen.<sup>39</sup> So wird auch im

---

*English; with a Translation of Dr. B.'s Notes: to which are added Notes upon Notes, 1713, in 24 Heften, die einzeln herauskamen. — Sogar die Dedication des Hor. an Rob. Harley, Graf v. Oxford, blieb nicht unbekrittelt. Sie ist unterschrieben: VI. Idus Dec. ipso Horatii natali.*

<sup>39</sup> Ein solcher war der liebenswürdig furchtsame Reiz. Oft sagte er dem Verfasser, es käme ihn ein wahres Zittern an, wenn er da, wo sein Gefühl der Dialektik B.'s widerstrebe, dessen Gründen bessere entgegensetzen wollte. Ähnlich urtheilt ein neuerer Engländer: "Von jeder Lesung dieser Anmerkungen steht man auf, wie von einer Cena dubia, wo die leckerste Genußbegierde befriedigt wird durch einen Reichthum ausgewählter Nahrung, nicht allein den Geschmack zu verfeinern, sondern jede höhere Seelenkraft zu stärken. Man verläßt ihn mit der erneuten Überzeugung, daß er, bei allen seinen Grübeleien, nichtigen Chicanen und Verwandlungen der Poesie in Prose, gleichwohl der erste Kritiker ist, dessen Stimme gehört zu werden verdient. Noch nach seinem Tode hat er über die Angriffe seiner Feinde triumphirt, und eine gerechte Wagschale hat entschieden, daß seine Irrungen von zahlreichen glänzenden Entdeckungen weit überwogen werden. Nichts können ihm No-

zweiten Jahrhundert das Ansehen des B'schen Horaz sich erhalten; und wer darin, neben so vielen entschiedenen Verbesserungen, vielleicht allzuviel Kühnheit und mehr Scharfsinn als Wahrheitssinn sähe, würde, als neuer Gegner, nur mit einem ihn Anmerkung vor Anmerkung verfolgenden und mit gleich ausgebreiteter Gelehrsamkeit gerüsteten Commentar auftreten dürfen. Aber sollte dies dereinst auch aufs glücklichste geschehen, welch ein Mann bleibt er dennoch in der Reihe seiner Zeitverwandten! Man vergleiche seinen Horaz mit dem in demselben Jahre herausgekommenen Homer von Barnes: kaum sollte man denken, daß diese Männer zu Einer Zeit gelebt, und so nahe Nachbarn gewesen wären. <sup>40</sup>

---

benbuhler anhaben, wie Baxter, Cunningham, Dawes. Kurz, er ist einer der seltenen Männer, die, einerlei ob sie eben Recht haben, oder ob Unrecht, stets Aufmerksamkeit gebieten und verdienen, immer unterrichtend, auch wo sie nicht überzeugen, immer den Leser bereichernd mit Kenntnissen, mit belebter Forschlust und heilsamer Übung im Urtheilen; wodurch man bei reifendem Nachdenken und wachsender Gelehrsamkeit weiterhin selbst die Fehler großer Führer erkennen und vermeiden lernet."

<sup>40</sup> Auf welchem Fuß B. mit seinen Altersgenossen gestanden, wünscht man natürlich am liebsten bei denen zu wissen, die in näherer Verbindung mit ihm lebten. Was den um wenige Jahre ältern Cambridger Professor Barnes anlangt, so sieht man etwas davon aus einem Briefe, den er unmittelbar nach der Erscheinung von dessen Homer an J. Davies (auch in Cambridge) geschrieben



Ein paar Jahre darauf finden wir B. unvermuthet auf einem entlegenern Kampfplatze: er schrieb

---

hat, und der am Ende der zweiten Ausg. der *Phal. Diss.* steht. Bentley fand Ursache, gewisse Winke der Barnesischen Vorrede zur Ilias, wo Reiskisch geschimpft wird, auf sich zu ziehen, und schrieb diesen vorzeigbaren Brief, um ihm zu drohen: "*si magis me irritaverit.*" Indem er die schonende Denkkungsart äußert, nicht öffentlich dem Verkaufe des Werkes schaden zu wollen, auf dessen Verlag Barnes versicherte sein Vermögen verwandt zu haben, schreibt er seinem Freunde, wie im Vertrauen, ein paar Bemerkungen über den unkritischen Leichtsinne nieder, womit der Text geändert sei. Die merkwürdigste Rüge geht auf Il. 5, 101, wo er ein wenig hart drein schlägt: Für die einzige Verfälschung *Αὔρα* verdiene der Barn. Homer verbrannt zu werden. — Ein künftiger Ausleger hat den gedachten Brief näher zu vergleichen. — Da aber Barnes gleich im nächsten J. (1712) starb, so scheinen die Drohungen folgenlos geblieben zu sein. Lange vorher schon mag dieser, trotz seiner Esther und anderer griechischer Poesien weder mit Grammatik und Quantitäts-Lehre, noch mit Kritik und höherer Philologie vertraute Gelehrte an Bentley's derben Urtheilen kein Behagen gefunden haben: z. B. Barnes verstehe ungefähr so viel Griechisch als ein Schuhflicker zu Athen. Wie mußte auch der Verfasser der *Epist. ad Millium* über den etliche Jahre darauf erschienenen Euripides und dessen Fragmenten-Sammlung erstaunen! Gleichwohl vergrößerte er, so viel uns bekannt, in Druckschriften die Verachtung nicht, in welcher der Mann längst stand; über den Phalaris behandelte er ihn vielmehr ganz ehrbarlich. Schlimmer machten es die Studenten zu Cambridge. Diese nannten ihn den *Sub-Professor linguae Graecae*, und bestimmten ihm die bekannte Grabschrift: *Felicitis memoriae, exspectans iudicium.*

1713 gegen den sogenannten Freidenker A. Collins. <sup>41</sup> Die Gegenschrift hat noch jetzt ihr Interesse nicht verloren, da sie Geist, Gelehrsamkeit und Witz zu gleichen Theilen vereint. Dafür wurde sie von demselben Gelehrten, an welchen sie gerichtet war, von Hare, noch in ebendem Jahre mit öffentlichem Dank und ungewöhnlichen Lobpreisungen erwiedert. <sup>42</sup> B. erwarb sich durch dies

---

<sup>41</sup> *Remarks upon a late Discourse of Freethinking in a Letter to F. H. D. D. (Francis Hare, Dr. of Divinity) by Phileleutherus Lipsiensis 1713. 8.* Kurz vor B. schrieben Hoadly und Whiston auch dagegen; aber erst B. stellte Collins in seiner ganzen Blöße dar, obgleich er seinen Plan nicht vollendete. Von seiner Gegenschrift hat man eine französische Übersetzung, die wegen guter Anmerkungen von vielen dem Texte vorgezogen wird, unter dem Titel: *La Friponnerie laïque des prétendus Esprits-forts d'Angleterre — Amst. 1738. 8.* nach der siebenten vollständigen Ausg. des Originals v. 1737. Die Anmerk. sind in der jetzt noch lesbaren deutschen Übers. von F. E. Rambach, Halle 1745, benutzt, wo von dem französischen Titel folgende Erklärung gegeben wird: "Da C. alles, was Religion heißt, in eine *Friponnerie ecclesiastique* oder *geistliche Schelmerei* verwandeln wollte, so konnte ihm nicht besser Recht widerfahren, als dafs man ihm erweislich machte, dafs er als ein Laicus nichts als *Friponnerie laïque* oder *weltliche Schelmerei* begangen." Priestcraft war Collins' Wort.

<sup>42</sup> *The Clergyman's Thanks to Phileleutherus for his Remarks — in a Letter to Dr. Bentley. 1713. 8.* Ebenfalls anonym; so wie B. bei der Fortsetzung seiner Schrift und deren verschiedenen Auflagen immer nur als der Freiheitsfreund aus Leipzig erschien, ohne jemals jemand unbekannt zu sein.

neue Verdienst neuen Anspruch auf die 1716 erledigte Stelle eines königl. oder ersten Professors der Theol. zu Cambridge, mit welcher er wieder eine Vermehrung seiner Einkünfte <sup>43</sup> und wahrscheinlich viele neue Freunde gewann. Dies Amt aber hatte er nicht lange angetreten, als er sich einen zweiten Streithandel, zur Episode des gröfsern, zuzog. König Georg I. besuchte im J. 1717 die Universität, und bestimmte durch ein Mandat, nach alter Sitte, etliche Personen zu Doctoren der Gottesgelahrtheit. B. bekam den Auftrag, die sogenannte Creation im Senat-Hause mit den üblichen Gebräuchen zu verrichten. <sup>44</sup> Für diese

---

<sup>43</sup> Wiederum 1000 Pf. nach *The Cambridge University Calendar for 1814* p. 23, wo bei 1717 Bentley als Prof. Reg. S. T. aufgeführt wird. Bei der Bewerbung um dieses Amt hielt er eine Vorlesung über I Io. V, 7, um die Interpolation der Stelle zu erweisen. Da aber seine Beweise den englischen Theologen nicht allgemein genügten, so hat Rich. Porson (in gewissen Briefen an den Archidiak. Travis) die Materie noch einmal vorgenommen; jedoch auch er soll noch nicht allgemeine Überzeugung erzwungen haben. In Deutschland war man hierin gelehriger.

<sup>44</sup> Man kann diese ältern Ritus aus der Rede kennen lernen, die B. den 6. Jul. 1725 bei der gewöhnlichen jährlichen Promotion gehalten hat, und aus den Noten dazu: *Hic pileus imponitur — Hic clausus datur liber — Hic apertus — Hic minimo digito annulus imponitur — Hic candidati in cathedra collocantur — Hic osculo excipiuntur*. Die Oratiuncula ist gleich der ersten, Lqñdoner Ausg. seines Terenz vorgesetzt. Man hat sich gewundert, wie sie dahin kam. Vermuthlich wollte B. so, um seinem Publi-

Handlung forderte er, aufser dem alten Herkommen, einem uns unbekannten Goldstück, von jedem der Candidaten noch vier Guineen, und weigerte sich, vor geleisteter Zahlung das Schöpfungsgeschäft vorzunehmen; und obgleich man ihm heftig zusetzte, wich er doch keinen Schritt zurück. <sup>45</sup> Hierauf gingen am Ende von 1718

---

cum den Ausgang des hier erzählten Handels anzuzeigen, und die wiedererlangten Doctoral-Rechte. *Nam quod quis rite non habet, nemini dare potest*, wie es in der Universitäts-Sprache heisst,

<sup>45</sup> Jenes Goldstück heisst "A broad Piece of Gold," die früher übliche Gebühr für den Promotor, wie es scheint. Es mag ein Jacobus vom Werthe etlicher Guineen gewesen sein; von fünf, glaubt unser Beresford, den ich darum befragt habe. Noch sähe man deren dort in Münzcabinetten, sagt er; im Umlauf fast nicht mehr: jetzt seien übrigens die Doctorhüte in viel höherm Preise. — Da damals den Doctoranden das längere Harren auf den Kopfschmuck unangenehm war als die erhöhte Taxe, so entschloß sich ein Theil derselben, an der Spitze Middleton, solche zu bezahlen gegen einen Revers, daß B. nach wider ihn ausgefallenem Spruche zurückzahlen sollte. Wiefern B. die Taxe eigenmächtig erhöhen durfte, können wir nicht ermessen: seinen Landsleuten muß es nicht allgemein aufgefallen sein. Theils hätten, sagen sie, schon vorher Andere, bis auf Proctors und Pedellen, ihre Gebühren erhöht; theils sei das Doctormachen eine Arbeit, die jeder D. D. verrichten könne; daher sei B. berechtigt gewesen "*to set what price he pleased upon his own labour.*" Anders stellt natürlich Middleton die Sache vor in der oben (Anm. 37) erwähnten Schrift: *A full and impartial Account of all the proceedings in the Univ. of C. against Dr. Bentley, by a*

Ungunst, Neid und Rachsucht einer großen Partei auf der Universität so weit, daß er, vornehmlich auf Betrieb Middleton's, eines seiner jüngsten Geschöpfe, durch den Vice-Canzler von seinen akademischen Würden erst suspendirt, dann, als ein Ungehorsamer gegen die *alma Mater*, entsetzt und degradirt wurde.<sup>46</sup> Auch dies Verfah-

---

*Member of the Univ.* 1719. Nach diesem Pamphlet und dessen Second Part schrieb M. noch gegen B. in Universitäts-Sachen: *Some Remarks upon a Pamphlet, intitled, The Case of Dr. B. etc.* und *A true Account of the present State of Trinity College in C. under the oppressive Government of their Master, Rich. Bentley* LATE D. D. Alles in 8vo und noch von 1719. Man hat sich aber geschämt, etwas hievon in die nach seinem Tode gesammelten vermischten Werke aufzunehmen. S. Anm. 55.

<sup>46</sup> Die ihm zugefertigte Entscheidung (eine Grace, in der Rechtssprache,) lautete folgendermaßen: "*Cum Reverendus Vir, Richardus Bentley, Collegii Trinitatis Magister, ad summos in hac Universitate titulos et honores vestro favore dudum promotus, adeo se immemorem et loci sui et vestrae autoritatis dederit, ut debite summonitus ad comparendam et respondendum in causa coram Procancellario, obedientiam recusaverit, ministrum Universitatis summonentem indignis modis tractaverit, Procancellarium et capita Collegiorum opprobriis impetiverit, iurisdictionem denique Universitatis, longo usu, Regiis chartis et autoritate Parlamenti stabilitam, pro nihilo habendum esse declaraverit; cumque idem Richardus Bentley super his causis ab omni gradu suspensus fuerit, et postea per tres dies in iudicio exspectatus comparere tamen neglexerit: placeat vobis, ut dictus Rich. Bentley ab omni gradu, titulo et iure in hac Universitate deiciatur et ex-*

ren sah B., zumal da von Verlust an Einkünften nicht die Rede war, ziemlich gleichgültig an, ohne sich zu einem der Auswege zu erniedrigen, die man ihm offen liefs; viel zu stolz, um nicht zu glauben, er besitze eine ganz andere Würde, als die für einen alten Jacobus feil wäre. Nach fünf Jahren endlich wandte er sich an den König um rechtliche Hülfe, und erhielt von dem höchsten Gerichtshofe (*King's Bench*), daß auch diese Sache zu seinen Gunsten ausging, die Universität aber den Befehl erhielt, ihn in alle seine Rechte und Würden wieder einzusetzen; <sup>47</sup> natürlich zu schwerem Kummer der Gegenpartei, von der er längst den litterarischen Petalismus oder Ostrakismos ver-

---

*cludatur.*" Das ungeziemende Benehmen gegen den minister Universitatis bestand darin, daß B. den Pedell, der ihm die erste Grace brachte, dermaßen anliefs und aufer Fassung setzte, daß der Mann unverrichteter Sache nach Hause kam. Unter andern sagte ihm B., das ganze Verfahren gegen ihn sei nichtig, und es werde ihm alles gleichgültig sein, was der Vice-Canzler mit etlichen seiner guten Freunde bei einer Flasche Wein (*over a Bottle*) beschließen würde.

<sup>47</sup> Der Befehl an die Universität im März 1724 war in folgendem Latein geschrieben: "*Placeat vobis, ut, iuxta tenorem Mandati, R. B. restituatur ad omnes et singulos Gradus academicos, a quibus disiectus fuit et exclusus, una cum omnibus franchisiis, privilegiis et commoditatibus eisdem spectantibus et concernentibus.*" Was jetzt Middleton that, wird nicht berichtet: doch sagen einige, er habe um Verzeihung bitten müssen, um förmlicher Bestrafung zu entgehen.

dient hatte. <sup>48</sup> Schon das vierte Menschenalter würde von solchen Armseligkeiten, die damals die Augen einer der ersten Nationen auf sich zogen, <sup>49</sup> keine Kenntniß nehmen, wenn nicht der Mann, an welchen sie verübt wurden, Bentley gewesen wäre. Bei diesem Anlaß aber dürfen wir einen Fehler nicht verschweigen, den viele ihm damals nachsagten, eine gewisse Neigung zu Guineen, doch nicht eben zu unrechtmäßig erworbenen, auch nicht um sie zu sammeln: wiewohl die Wahrheit der Sage auch so noch zweifelhaft ist, wenn man des biedern Cumberland's Zeugniß hören will. Auf jeden Fall hat auch seiner Feinde keiner ihm je eine unredliche Handlung, die aus solcher Quelle geflossen, aufbürden können. <sup>50</sup>

---

<sup>48</sup> Nach dem berühmten Volksschlusse der Ephesier bei Cicero Tusc. V, 36: "*Nemo de nobis unus excellat; sin quis exstiterit, alio in loco sit.*"

<sup>49</sup> Einer seiner ältern Biographen sagt: "*The proceedings of the University against Dr. B. in the year 1717, which were represented as violent and unjustifiable, as the effects of a power falsely usurped or scandalously abused, and as arising from the malice of a party disaffected to the government, raised the curiosity and drew the eyes of the whole nation upon them.*"

<sup>50</sup> Nach Cumberland wußte er vom Gelde so gut als nichts ("*he had no use of money, and dismissed it entirely from his thoughts*"); aller solcher Sorgen war er durch die gute Haushaltung seiner Gattin entbunden, die alles in bester Ordnung hielt, seine Tafel immer reichlich und gastlich beschickte u. s. w. Der neueste Schriftsteller über B.

Gegen sein sechzigstes Jahr, da er sich seiner bloßen Menschheit an einem Orte zu getrösten hatte,<sup>51</sup> wo jeder gern etwas mehr sein mag, ging er an die Ausführung eines lange gehegten Vorhabens. Seit mehreren Jahren hatte er, der niemals sein Vaterland verließ, mit eigenem, nicht gerin-

---

sagt indels: "*In his private character, it is generally allowed he was too fond of money, but still without being avaricious: his turn was, on the contrary, rather extravagant than otherwise.*"

<sup>51</sup> Die verächtlichen Parteimacher schämten sich nicht, ihn in ihren damaligen Schriften statt Dr. Bentley nur Mr. B. zu nennen, sie, denen es Ehre gewesen wäre, würdige Schüler Bentley's zu heißen. — Aus den letzten Jahren des Streites ist eine kritische Revision des Nikander, um dessen Text-Berichtigung ihn sein Freund, der Arzt Mead, ersucht hatte. In dem Briefe v. 10 Aug. 1722, womit er diesem die am Rande verbesserte Ausgabe der *Theoria* zuschickt, sagt er ihm sehr artig, ein so gelehrter Arzt hätte leicht selbst dem krankenden Nikander aufhelfen können, wenn ihn nicht die ungeheure Praxis an den Patienten der volkreichsten Stadt der Welt von der Sorge um einen griechischen toten Poeten losspräche. Darauf fährt er kaltblütig fort: *Me itaque, qui malevolorum quorundam beneficio sic satis, ut nunc est, otiosus sum, vicariam tibi operam navare voluisti.* Dieser Text ist unlängst abgedruckt in No. III. und IV. des von Elmsly, Blomfield und Monk herausgegebenen *Museum criticum* or, *Cambridge classical Researches* 1814. 8., und wird, wenn unsere Hoffnung nicht täuscht, den verdienstvollen deutschen Herausgeber desto balder zu der Vollendung seiner Ausgabe einladen, deren gewiß kein gelehrter Philolog gern länger entbehren wird.



gem Geldaufwand durch John Walker, ein jüngeres Mitglied von Trinity,<sup>52</sup> und durch seinen Neffen Thomas Bentley,<sup>53</sup> in Paris und an-

---

<sup>52</sup> Von zwei Walkers ist dieser durch einige philologische Beiträge bekannt. B. nannte ihn gewöhnlich, zum Unterschiede des andern, clarissimus Walkerus. Als Freund von Davies gab er diesem von seiner Parisischen Reise handschriftliche Collationen zu *De Finibus* und einen Anhang von Verbesserungen zu *De N. D.* Noch wird er in Davies' Vorreden zu *De Legg.* und *De Div.* gerühmt, von Thom. Bentley in der Ausg. *de Finibus*, von Pearce bei *Cic. de Off.* Der andere, Richard W., soll der in der Dunciade verspottete sein, ein nicht allzu gelehrter, aber angenehmer Mann, der durch stets gute Laune den Master unterhielt, und deshalb insgemein dessen Lustigmacher genannt wurde. Er war lange Vice-Master von Trinity. Man erzählt von ihm, (und vielleicht hören das einige deutsche Philologen nicht ungern,) daß er den schon siebenjährigen B. bewog Tabak rauchen zu lernen, um den Seniores im Collegium nichts nachzugeben, die alle rauchten. Einmal erhielt Trinity-College den Besuch eines vornehmen Reisenden. B. nahm den Fremden mit akademischem Ceremoniel auf, den Vice-Master neben sich, und redete jenen in der Sprache an, die den Universitäts-Gelehrten von jeher so natürlich war als den Vögeln das Singen: *Ego sum Magister huius Collegii, et hic est Vice-Magister meus.* Worauf der Fremde sagte, er zweifle nicht, daß W., wie er einem B. an Würde zunächst stehe, ebenso allein ihm an Gelehrsamkeit nachstehen werde. Da erwiderte W. mit trockenem Ernst: *Spero equidem.*

<sup>53</sup> Dieser Thomas machte sich zuerst 1713 als Coll. S. Trin. Alumnus, durch den Octav-Auszug aus der größern Ausg. des Horaz (mit einigen Veränderungen nach des

del<sup>55</sup> bekannt, und durch die weder in historischer noch in kritischer Hinsicht so ruhmwürdige Biographie Ciceró's berühmt gemacht hat, ihm hat man es meistens zu danken, daß das außer dem Bereich seiner Gegner begierig erwartete Werk nicht zu Stande kam.<sup>56</sup> In den nächsten Jahren

<sup>55</sup> Wer *Middleton's miscellaneous Works* (L. 1755. 5 Voll. 8.) nicht hat, kann das Vornehmste von seinen Schriften, doch mit Unrichtigkeiten gemischt, erzählt finden in *Rathlef's Gesch. iztlebender Gelehrten* I. Th. oder in *Windheim's* Vorr. zu der *Abh. von dem Rathe zu Rom*, Gött. 1748. 8. Den veredelten Hederich'schen Stil hat man hier obenein. Will jemand seine theol. Zänkereien kennen lernen, so dienen *Jablonski Institut* H. Chr. T. III. p. 351. ss. v. *Einem Kirchengesch. d. XVIII. Jahrh.* B. 2. S. 542 etc.

<sup>56</sup> Nach der ersten Auflage der oben zu Anfange angeführten *Proposals* kam, (um die bedeutendern Schriften, die wir selbst in Händen hatten, zu erwähnen,) zuerst Middleton mit *Remarks, paragraph by paragraph, upon the Proposals lately publish'd by Richard Bentley, for a new Edition of the Gr. Test. and Lat. Version. By a Member of the University of Cambridge.* L. 1721. 4. (Mit dem Motto aus einer Rede Bümmanns: "Doctus Criticus et assuetus urere, secare, inclementer omnis generis libros tractare, apices, syllabas, voces, dictiones confodere, ac stilo exigere, continebitne ille ab integro et intaminato Divinae Sapientiae monumento crudeles ungues?") Sogleich gab B. eine zweite Aufl. der *Proposals*, nebst dem auch vorher als Specimen gedruckten letzten Cap. der Apokalypse und einem fingirten Briefe als Antwort: *Dr. Bentley's Proposals for printing a n. E. of the G. T. and St. Hierom's Latin Version. With a full Answer to all the Remarks*

drei Jahre vorher die Ausgabe angekündigt,<sup>54</sup> trat er 1720 mit einem Subscriptions-Plane hervor, worin er jenen Walker als Theilnehmer des Unternehmens nannte. Nunmehr konnte er aber schon keinen Schritt thun, wo die collegiale Genossenschaft ihm nicht in den Weg trat, geheime Hindernisse knüpfte, offene Angriffe sich erlaubte. Jenes thaten viele, die, in frommer Absicht vielleicht, fürchteten, er würde mit dem heiligen Buche wie mit dem Horaz verfahren; letzteres geschah, sogleich 1721 von Middleton, der, Anfangs namenlos, darauf in eigenem Namen auftretend, darzuthun suchte, daß B. weder die zu dem Werke nöthigen Talente noch Materialien besitze. Diesem Manne, der, damals noch durch nichts bekannt, nachher sich durch mancherlei Streithap-

---

recht geflissentlich, z. B. in den Emendd. zum Menander p. 68. 124, als *sagacissimum* oder *celeberr. Britannum illum, cuius emendationes ad Callimachum etc. summa cum voluptate et fructu legi*. Mit Wahrheit aber redet Thomas B. von seiner römischen Reise, auf der er ja den Vatic. Cod. des N. Test. für den Oheim verglich. Endlich, dieser Neffe ist derselbe, der, um den Oheim zu rächen, Pope zum Zweikampf forderte. Der Dichter fand an seinem wahnschaffenen Körper einen guten Grund sich der unpoetischen Beweisart zu entwinden, und bat ein paar militärische Freunde um Vertretung; worüber Thomas sofort den Muth verlor.

<sup>54</sup> In: *Two Letters to Dr. B. and the Doctor's Answer*, dated Trin. Coll. Jan. 1. 1717; Vgl. *Bibl. Angloise* T. II. p. 25. VIII. p. 83.

schriften den Zufällen einer ungewissen Zukunft überliefs. <sup>57</sup>

Kurz hiernach schritt er wieder zu einer ganz ver-

---

57 Über B.'s Verdienste in dieser Rücksicht hat man am ungleichsten geurtheilt seit der ersten auswärtigen Erwähnung des Unternehmens bei Wetstein (Prolegg. p. 153.), der ihn zuerst dazu aufforderte. Recht scheinen allerdings die zu haben, die B. hier weder als Editor noch als Conjectural-Kritiker in seinem Elemente fanden: wiewohl er bestimmt versprach, keine Conjectur in den Text zu bringen. Hierüber haben sich längst die gelehrten Einleiter ins N. T. vereinigt, seit Michaelis Th. I. S. 328 ff. Wie viel an der Nachricht sei, daß er die Sache besonders darum aufgegeben, weil das Parlament ihm die gesuchte Freiheit abgeschlagen, das Papier dazu aus Frankreich ohne Accise einzuführen, ist uns unbekannt. Bei Engländern erinnern wir uns nicht dergleichen gelesen zu haben. Noch im Jahr 1724 schreibt Hare vor dem Terenz p. XXVI: "Erat quidem cum non modo vehementer sperarem (sollte gewiß *optarem* heißen), sed et certa spe confiderem hanc operam a viro in his litteris facile principe susceptum iri, cl. nostro *Bentleio*; sed iam plures anni sunt, quod omnis spes illa decollavit: consilium, quod de tempore in tempus Vir eruditiss. distulerat, gravioribus negotiis subinde alio trahentibus, videtur in solidum deposuisse ex eo tempore, quo ad Regiam Th. cathedram in Academia Cantabr. evectus est, et ad novum Foedus ex antiquiss. Codd. pristino aitori restituendum animum adiecit, ut Gr. textum ab ipsa variorum lectionum mole, quam recentiores Codd. invexerunt, liberaret, et Hieronymi Versionem ab erroribus purgatam talem daret, qualis e doctiss. Patris manu exiit; opus profecto grande, et tanti viri diligentia, acumine, iudicio imprimis dignum!" Das Bedauern geht eben auf den Terenz.

verschiedenen Arbeit fort; ein Übergang, den tausend Theologen für einen lebensgefährlichen Sprung gehalten hätten. Als nemlich Hare, der sich um diese Zeit, und vielleicht eben hierüber, mit ihm verfeindete, 1724 und 1725 eine metrische Ausgabe des Terenz erscheinen liefs, über dessen Sylbenmafsse er die ersten richtigern Begriffe von B. erst empfangen zu haben selbst gesteht; <sup>58</sup> kam

---

58 In dem Aufs. „de metris comicis p. XLIII vor seiner Ausg. (L. 1724. 4.), wo eher Dankbarkeit als eine Spur von Feindschaft sichtbar ist. Allein jene Erwähnung seines Namens nahm B. vielleicht für keine Vergütung der Keckheit Hare's, in ein Feld einzufallen, das er sich seit langer Zeit, und nicht ohne Wissen seines Freundes, vorbehalten hatte: (denn vor Zeiten war das *Falcem ne in alienam messem* ein moralisch-philologischer Grundsatz:) wenigstens ging B. sogleich an die Bearbeitung dieses Dichters, während H. eine um mehrere Bogen stärkere zweite Aufl. beeilte. Denn schon 1726 folgte B.'s Terenz dem Hare'schen. — Hier noch Einiges von dem ganzen Verhältnifs, worin jener mit diesem Gelehrten stand. In frühern Jahren gab es für B. keinen begeistertern Lobredner; ob er an ihm einen ebenso sichern Freund bei Gelegenheiten hatte, wo man auf Freundschaft rechnet, ist zweifelhaft. Wenn ihm in den Remarks für seine Verschwiegenheit über die Schrift gegen le Clerc gedankt wird, so soll das nicht als Ernst gemeint sein. Diese Schrift, wo sich B. als Verfasser offenbar vermummte, hatte, durch irgend eine Verwirrung, vor dem Drucke das Schicksal in fremde Hände zu gerathen, unter andern eines Bürgermeisters zu Amsterdam, wodurch bald ein öffentliches Geheimnifs aus der Sache wurde. Gewifs ist ferner, dafs B. in der zweiten Auflage der Remarks die Buchstaben F. H. D. D. aus der

B. rasch auf diesen alten Vorsatz zurück, und lieferte 1726 den Dichter zugleich mit Phäder und

Überschrift wegliess: aber hieraus schliesst man voreilig auf Erkältung. Denn *Markland* nennt (*Ep. crit. ad Fr. Hare, Cantabr. 1723*) Bentley noch dessen grossen Freund. Doch der Zeitpunkt ihrer Entzweigung ist weniger ungewiss, als die Ursache, wovon nur wenige etwas erfahren haben müssen. Kundigere deuten an, die Ursache sei keines von beiden würdig gewesen. In der Vorrede zu der *Friponnerie laïque* wird gradehin der Terenz als Anlaß angegeben, Erklärt erscheint aber die Feindschaft deutlich in der B.'schen Ausgabe, wo H.'s Name weder in den Noten genannt wird, noch in dem Schediasma über die Metra, das ganz dem oben erwähnten Aufsätze entgegengesetzt ist. Wo B. in seinen Widerlegungen nicht bei allgemeinen Ausdrücken bleibt, bezeichnet er ihn durch *Vir eruditus*, manchmal durch *Quidam*, *Est qui*, *Nonnemo*. Hieraus entstand dann von H.'s Seite völlige Erbitterung. Im ersten Schmerze, daß sein Terenz gleich nach der Erscheinung, und der Phäder, den er auch zu geben vorhatte, vor der Geburt vernichtet sein sollte, schrieb er in aller Eile die *Epistola crit. ad eruditiss. Virum H. B. (Bland), in qua omnes doctiss. Bentleii in Phaedrum Notae atque Emendationes expendantur*, L. 1726. Hier geschehen die Angriffe auf B. meistens mit grosser Heftigkeit; und in der That, er hatte beim Phäder mehr als irgendwo Gelegenheit dazu gegeben. Der Brief wurde sofort 1727 in dem vollständigsten Burmannschen Phäder nachgedruckt, nach des Verlegers Wunsche, wie Burmann versichert, "*licet initio repugnarem;*" wodurch dann von B. auch Burmann mehr entfernt wurde, der sich sonst rühmt, B.'s Freundschaft von seinem Lehrer Graevius geerbt zu haben. Noch mag hier die Schlussstelle des Briefes stehen, eine obwohl lange Peroration, wo B. Tadel und Lob mit allem Scheine von Gerechtigkeit

P. Syrus in einer neuen Gestalt. Das Verdienst dieser auf alten vorzüglichen Hülfsmitteln beruhenden

keit zugemessen erhält: "Haec dicta sint ad hanc Phaedri editionem, de qua tantam spem conceperam; quibus me fidem liberasse, et quod receperam, abunde praestitisse confido, ut non verear pronuntiare, omnium, quotquot viderim, nullam esse, quae veram auctoris manum minus referat. Num in Terentio, opere per triginta fere annos promisso, sed iam tandem *festinatius, ut evenit, deproperato*, melius Viro doctissimo successerit, viderint quibus plus otii atque ingenii est: ego quidem pauca tantum et leviter inspexi, in iis vero paucis ubique video hominem supra modum gloriae appetentem, alieni laboris malignum obrectatorem; ubique festinationis temerariae magis nescio an superbae indicia, et in optimi auctoris textu interpolando licentiam non ferendam. In his vero quae ad Phaedrum dedit, quot ineptiae? quot hallucinationes? quot *operas nimium celeris, curaque carentis* argumenta? quot *philavrias* et *αὐθαδίας*, quot plagii, quamque aperta exempla? quam multa denique mali commatis, cum quae bona et sua, sint perquam pauca? Haec sane cogunt invitum tandem discedere ab existimatione illa, quam hactenus habueram de summa viri doctissimi in his litteris praestantia. In aliis quidem eruditionis partibus dudum liquet nihil illum egregie praeter ceteros posse, immo in nonnullis vix etiam mediocriter. In re *antiquaria* hospitem esse luculenter probavit doctiss. Chishullus praecleara defensione Commentarii ad Inscr. Sigeam; quo nihil iucundius, utilius aut reconditae eruditionis plenius Idem in Patrum scriptis evidentissime ostendit ingeniosiss. Middletonus, in Animadversionibus in N. Test. specimen prius memoratis. In studiis vero *theologicis sacrisque* litteris quam parum sit exercitatus, aperte nimis indicant et *Praelectiones* perpetuo, pro pudor! intermissae per omne illud tempus, ex quo ad primariam Theologiae cathedram

den Behandlung des Terenzischen Textes ist jetzt hinlänglich anerkannt; und in Deutschland wol

---

evectus est, et *Disputationum* vix melior, conditio: (Auch in England also bestand damals die Pflicht eines Professors in *Docendo et Disputando*, wie nach den guten alten Statuten unserer Universitäten:) in quibus Regius Professor partes suas quam strenue sustineat, quam raro quamque invitus deserat, dicant Academici. Hic certe in *Urbe* (in London) commoratur Vir doctiss. tum maxime, cum promuneris ratione id minime faciendum erat. Sed in humanioribus studiis, in Poetarum scriptis, in veteribus Comicis, in re metrica, in his eum *FACILE PRINCIPEM* credidi. *EST PROFACTO*, sed non eo quo putaram sensu: nondum enim summum in hisce studiis fastigium assecutus est, ut non etiamnum quo crescat habeat; nec ideo in re metrica principatum obtinet, quod in eodem stadio certatim magnoque numero currentes longe post se reliquerit: hic enim solus secum certavit, cum alii fere hanc eruditionis partem vel prorsus neglexerint, vel leviter attigerint. Neglexerunt autem quam adolescentes non didicerant, quia illa se facillime carere posse iam viri facti probe scirent. In dimetiendis enim pedibus, ac perpendendis syllabis consensescere, id, inquit Quintilianus, tum miseri, tum in minimis occupati est. Neque enim, qui se totum in hac cura consumpserit, potioribus vacabit. — Quanto autem cum fructu, quantoque rei literariae commodo, aliis studiis tempus suum impenderint, qui levioribus hisce nullum dari voluerunt, testantur praeclara in omni litterarum et scientiarum genere monumenta, quae eximii illi Viri elaborarunt, quos Vir doctiss. tanta solet cum contemptione spernere, quod in verborum syllabis versuumque Comicorum pedibus et numeris perscrutandis et ad digitos exigendis noluerint adultioris iam aetatis tempus sibi misere perire. Quasi Fortunae Graeciae in eo verterentur, aut haec eruditionis pars, in qua ipse primas tenet, uni-



zuerst, seitdem Reiz und Hermann durch Unterricht und Schriften die Theorie der alten Metra

---

ca esset, cui verae doctrinae laus et nomen merito competere-  
rent; aliae vero omnes prae ea plane sorderent, earumque  
pretium aestimandum esset ex incuria illa, qua ipse eas tra-  
ctavit; cum sit omnium minime utilis, nedum necessaria;  
ut quae nec bonum civem nec prudentem virum faciat, nec  
ad rerum vel divinarum vel humanarum cognitionem quic-  
quam conferat. Ex eo enim tantum, quod a plerisque vix  
inspecta sit, reconditum quid et *μυστηριώδες* esse existimatur,  
cum in se tamen nihil illa sit facilius, si suo tempore pri-  
misque in annis addiscatur. Unus certe *Theologiae* locus,  
unum *sacrae scripturae* caput, una in *Historicis* aut *Chro-  
nologicis* quaestio, ut de scientiis vel de Iuris prudentia ni-  
hil dicam, plus sibi temporis et studii saepe postulat, quam  
tota de Trimetris et Tetrametris doctrina, ut a primis usque  
elementis in abditissima eius mysteria penetres. Quod in eo-  
rum gratiam dicendum putavi, quos ob rei metricae ignoran-  
tiam, etsi alio fere omni doctrinae genere praestantes, Vir  
doctissimus tam inhumaniter tamque indignis modis laceravit.  
In hoc igitur uno genere, in quo alii operam suam ponere  
detrectarunt, ipse primas habeat, et Principatus nomen non  
tam amet habere, quam mereri, bonas litteras quantum pos-  
sit, (potest autem egregie,) promovendo, et hanc spartam,  
quam sibi sine rivali nactus est, non iactando, sed ornando;  
sententiae illius memor *vero Iove* dignae, quam Phaedrus  
suo tribuit, III, 12, 18. *Nisi utile est quod facimus,  
stulta est gloria.* Von den mancherlei Betrachtungen,  
die sich dem Leser dieser Ergießung darbieten, heben wir  
nur Eine aus. Wenn Hare bei allem Guten, was er sagt,  
die Schätzung gelehrter Bemühungen lediglich nach der  
Gemeinnützigkeit abmifst und von einem bischöflichen Ge-  
sichtspunkt ausgeht, warum vergaß er denn so ganz die  
theologischen Verdienste seines Gegners? Und warum

zu erläutern anfangen. Es fehlt zwar auch in dieser Ausgabe nicht ganz an kühnen Muthmaßungen und unhaltbaren Veränderungen, die B. nach seiner unlöblichen Sitte gleich in den Text erhob; doch werden nachfolgende Kritiker hier von seinen Lesarten weit weniger abweichen dürfen, als bei sonst einem der von ihm bearbeiteten Schriftsteller.

---

handelte er früher nicht selbst nach diesen Grundsätzen, und wählte sich statt des Terenz, wo er doch bloß dem Vollkommenern vorzuziehen sich herausnahm, ein oder anderes Kapitel der christlichen Dogmatik oder Polemik zur Erläuterung? wenn ihm der Zugang zu den noch nutzbarern Wissenschaften verschlossen war, die, neben dem Griesen und Wüldigen ihrer Gegenstände, auch einen schönen Einfluß haben auf unsern Verkehr mit der Welt? Man sieht, H. verkleinert nur dermalen die Art von Verdienst, die er sich bei weitem am liebsten erworben hätte: dafür verdiente er dann mit Recht in den Tadel eingeschlossen zu werden, den der greise Newton aussprach, daß Männer, wie B. und H., sich über ein Komödien-Buch (a Play-book) mit einander herumschlugen. Als Bischof endlich (von Chichester) hätte er sich vollends solcher secularischer Kenntnisse ganz abthun sollen, die weder etwas einsekeln, noch eine höhere Nutzbarkeit gewähren: warum beschäftigte er sich dann aber noch mit den Psalmen nicht nach ihrem Inhalt, sondern nach der für griechische und römische Ohren unhörbaren Metrik, über die er wiederum von Lowth und andern seiner Landsleute angegriffen und widerlegt wurde? Denn wir setzen als gewiß voraus, daß derselbe Hare Verf. des zweibändigen Werkes ist über die Psalmen zur Herstellung ihrer Verse (L. 1736. 8.), woran unser Saxius mit Unrecht zweifelte. Über den von H. hier erwähnten Chishull unten, wenn sich noch Gelegenheit findet.

In den übrigen Lebensjahren, die er von ausen ungestörter zubrachte, scheint er sich in begaglicher Ruhe bald mit diesem, bald mit jenem Gegenstande zu thun gemacht zu haben, wie ihn frühere Vorarbeiten lockten, und dies oder jenes mehr zur Herausgabe gereift war. Er verlor aber jetzt die Neigung, selbst als Herausgeber zu erscheinen, und überließ diese Sorge Andern; da er das Glück hatte, in seiner Umgebung und eigenen Familie kundige und redliche Personen zu finden, denen er solches anvertrauen konnte. Vornehmlich muß er sich in diesem Zeitraume, außer dem N. Testament, zu dem er zuweilen zurückkehrte, mit dem Homer, Lucrez, Manilius und Lucanus beschäftigt haben. Von diesem historischen Dichter wollte er nächst dem Manilius schon längst eine neue Recension geben; worin ihm aber erst Oudendorp, dann der ältere Burmann zuvorkam.<sup>59</sup> Daher die Ausgabe, nur in den drei

---

<sup>59</sup> S. des breitem den Anf. von Burmann's Vorr. zu seinem Lucan, wo von dem *Vir satis irritabilis* zu Cambridge die Rede ist. Sonderbar sticht mit der nachherigen so späten Erscheinung die frühe Versicherung über den bevorstehenden Druck des L. ab. Schon gegen 1720 nemlich "*pollicitus erat Vir Ill. novam Lucani editionem; immo LXIIII se typis committere mihi nuntiaverat.*" Im J. 1740, als Burmann in der Vorrede zum Lucan dies erzählte, was er auch schon vor dem Phäder gemeldet hatte, sah man noch keinen Lucan von Bentley, und wie viel 20 J. später fertig war, wird sogleich bemerkt werden. Es scheint nach allem diesem, B. pflegte nach dem

ersten Büchern vollendet, lange nach seinem Tode von dem oben gedachten Rich. Cumberland, seinem Enkel, zum Druck befördert wurde. <sup>60</sup> Selber besorgte er nur noch Ein Werk, den letzten Absprung aus seinen gewohnten Kreisen, die von seinen Verehrern nicht weniger als von Feinden so verschrieene Ausgabe von *Milbon's verlernem Paradiese* im J. 1732. Auch hiezu war ihm der er-

---

Überblick dessen, was er bei gewissen Hülfsmitteln für einen Autor leisten zu können hoffte, den Druck schneller anfangen zu lassen, als solchen Arbeiten nützlich ist; sodann aber muß er mit großer Raschheit unter dem Drucke fortgearbeitet haben. Daher seine öftern Versicherungen von Eile und Extemporalität, wovon Hare in der angef. Epistel p. 5 eine nachtheilige Auslegung macht.

<sup>60</sup> Nicht über vier Bücher, wie Andere sagen, sind die Anmerkungen ausgearbeitet, sondern über drei, wie der kleine Vorbericht sagt, und der Augenschein lehrt. Dieser Lucan ist außerordentlich selten. Noch 12 Jahre nach seinem Erscheinen war er in dem bücherreichen Leipzig unbekannt. S. *Fabric. B. L. edit. Ern.* T. II. p. 146. Aber Harles gibt den Titel richtig an: (*M. A. L. Pharsalia cum notis Hug. Grotii et Rich. Bentleyi. — Multa sunt condonanda in opere postumo. — Strawberry-Hill, 1760.* 4.) so richtig nemlich als sein Vorgänger Sax. T. I. p. 576. Aber dieser besaß selbst in seiner sehr reichen Bibliothek die Ausgabe nicht; er kannte sie bloß aus des Berlinischen Badenhaupts Bücherverzeichniß S. 254. — Unter den Vorbericht ist eine Vignette angebracht, wo unterhalb der Büste von B. Bücherrollen liegen mit den Aufschriften: Ep. ad Millium, Boyle's Lecture, Sermons (einzelne Predigten), Phalaris, Horaz, Freethinkers, Terenz, Milton, Manilius.

ste Gedanke nicht neuerlich gekommen, sondern von der Königin Caroline mitgetheilt worden, welche, als Prinzessin von Wales, ihm, Sam. Clarke und andern Gelehrten oft den Zutritt erlaubte, und an B.'s Unterhaltung viel Gefallen fand. Einst bezeugte die hohe Frau den Wunsch, B. möchte sich, nach so vielen Bemühungen um das Alterthum, auf ähnliche Weise um die vaterländische Litteratur verdient machen. Dieser Eingebung folgte er, ohne viel Vorbereitung, <sup>61</sup> noch im höchsten Alter; er fand aber in der berühmten Blindheit des Dichters und in der Besorgung des Werkes durch einen fremden Herausgeber Gründe genug, aus seinem Milton einen zweiten Horaz zu machen, ohne doch im Texte mehr als orthographische Unrichtigkeiten zu verändern. <sup>62</sup>

---

<sup>61</sup> Ziemlich, wie allenthalben, heisst es am Ende der Vorrede: die Noten seien ein Extempore, unter der Feder schnell in den Druck gegangen, ohne Besorgniß des Verf. "durch Tadel magerer oder fetter durch Beifall zu werden."

<sup>62</sup> Bei manchen Mißgriffen, die sich sogar dem Ausländer aufdringen, enthält die stattliche Ausgabe einiges, was nachherige Revisoren, ein Zach. Pearce und Th. Newton, nicht so ungünstig beurtheilten, als Pope in dem Verse: *Made Horace dull and humbled Milton's strains*: einiges auch, was sie loben. Dahin gehört besonders die große Richtigkeit und Genauigkeit des Drucks, die früher höchst vernachlässigt war. Verschiedene der von ihm vorgeschlagenen Änderungen sind freilich gar kalt und prosaisch, wie etliche auch von Aristarch beim Homer; anderswo macht er die Analogie am unrechten Orte gegen den Sprachgebrauch

Dem Milton schickte er 1739 noch den *Manilius* nach, aber durch einen zweiten Bruders-

---

geltend; desto brauchbarer sind die Nachweisungen von M.'s Reminiscenzen aus den Alten. Billiger als Andere urtheilt Todd, der neueste Besorger einer Edit. *Variorum*, in der Vorrede: "*His specious pretences of an interpolated Text, and his arbitrary method of emendation were received with derision and disgust; yet there are some notes, in the Edition, which bespeak the invitiated taste of this eminent Scholar, and to which the classical reader will allways thankfully subscribe.*" Doch wir wollen hier für Freunde der kritischen Litteratur aus dem unter uns seltenen Werke die ersten vier Anmerkungen selbst hersetzen:

V. 6. *That on the secret top Of Horeb.*] *Secret Valleys, secret Caves*, come frequently in Poetry; but *secret top of a Mountain*, visible several Leagues off, is only met with here. Our Poet dictated it thus, *That on the sacred top Of Horeb*; from *Exod. III, 5. Moses came to the mountain of God, Horeb. And God said, Put off thy shoes from off thy feet; for the place whereon thou standest is HOLY ground.* So our Author, V, 619. VI, 25. *Sacred Hill.* And *Spenser*, in *Fairy Queen*, I. 10. 54; and as frequently in the Classic Writers, *Mons Sacer, ἱερόν ὄρος*. Some perhaps may prefer the present Reading, *Secret top*; because in most Countries the high Mountains have against rainy Weather their Heads surrounded with Mists. True; but yet it's questionable, whether in the wide and dry Desert of *Arabia*, Mount *Horeb* has such a cloudy Cap. I have in my Youth read several Itineraries, where the Travellers went up to the Top of *Horeb*; and I remember not, that they take notice of its Cloudiness. And a just Presumption lies against it from Holy Writ, *Exod. XVII*; where the *Israelites*, encamp'd at the foot of *Horeb*, could find no Water; which was provided miraculously, when

sohn, Rich. Bentley, als welcher Vorrede und Zueignung schreiben mußte. Den Text mit den

*Moses* smote the Rock with his sacred Rod: for all Natural History informs us, and Reason vouches it, That a Mountain, whose Head is cloudy, has always running Springs at its Foot. But allowing all, and granting that *Horeb* was like the *European Hills*; yet no Poet hitherto has on that account said *The Secret*; but the *Cloudy, Misty, Lazy, Grey Top*. Nay, allow further, That *Secret Top* is a passable Epithet; yet it is common to all Mountains whatever: but *Horeb*, whose *Ground was holy*, *Horeb the Mountain of God*, Exod. III, 1; 1 Kings XIX, 8, deserved a Peculiar Epithet. If therefore (which the best Poets have adjudg'd) a Proper Epithet is always preferable to a General one; and if *Secret* and *Sacred* are of a near Sound in Pronunciation; I have such an Esteem for our Poet; that which of the two Words is the better, That, I say, was dictated by *Milton*.

V. 13. *To my adventurous Song, etc.*] Some Acquaintance of our Poet's, entrusted with his Copy, took strange Liberties with it, unknown to the blind Author, as will farther appear hereafter. 'Tis very odd, that *Milton* should put *Rime* here as equivalent to *Verse*, who had just before declar'd against *Rime*, as *no true Ornament to good Verse, but the Invention of a barbarous Age, to set off wretched Matter and lame Meeter*. I am persuaded, this Passage was given thus:

*Invoke thy aid to my adventurous WING,  
That with no middle flight intends to soar  
Above th' Aonian Mount; while I Pursue  
Things unattempted yet in Prose or SONG.*

Let's examin the Particulars: *WING*, the properest here of all Metaphors, which is justified and prov'd by the following Words, *Flight*, and *Soar*.

So III, 13. *Thou I revisit now with bolder Wing.*

Anmerkungen; eine seiner allerfrühesten Arbeiten, lieferte er diesem Herausgeber fertig, <sup>63</sup> ja über-

And IX, 45. *Damp my intended Wing.*  
 Nor let it be objected; that in the IX, the Wing is *intended* by the Poet, but here the Wing it self *intends*. For that is an allow'd Figure, an frequent in the best Writers.  
 So II, 727. *O Father, what intends thy Hand, she cried.*  
 And 738. *That my sudden Hand*  
*Prevented spares to tell thee yet by Deeds,*  
*That it intends.*

V. 15. *While it pursues.*] The Author, I believe, gave it in the first Person. *While I PURSUE*; as III, 15.

*While in my flight I sung of Chaos.*

V. 16. *In Prose or Rime*] The Author gave it,  
*Things unattempted yet in Prose or SONG.*

But the 13th Verse being once chang'd into *Adventurous SONG*, that Word could not be here repeated; and so for *SONG* was substituted *RIME*. It may be said, He took *Rime* from *Ariosto*, Cant. I.

*Cosa, non detta in PROSA mai, ne in RIMA.*

But *Ariosto's* Poem is in Rime, *Milton's* neither in Rime nor Prose: So that this Argument is even *yet unattempted* in either of them. But it's V, 150.

*Flow'd from their lips in Prose or numerous Verse:*  
 And in the *Mask*, one of his Juvenile Poems;

*For I will tell you now*  
*What never yet was heard in Tale or Song.*

<sup>63</sup> Schon 1799 sah er die Ausgabe des M. als fertig an, nach der Vorrede zur *Diss.* p. LXIII: "*M. had been publish'd already, had not the dearth of Paper, and the want of good Types and some other occasions hinder'd.*" Durch den Horaz und Anderes wurde er auf längere Zeit von der Arbeit abgezogen. Bei ihrer endlichen Erscheinung



vollendet: denn ein Drittheil Änderungen weniger würde der mit Conjecturen überfüllten Ausgabe mehr genützt, und dem Kritiker viele gegründete Vorwürfe erspart haben. <sup>64</sup> Überhaupt läßt sich

---

aber wurde sie nur von eigentlichen Philologen und größern Bücher-Liebhabern beachtet. Selbst die Engländer haben sie mehrmals in Lebensnachrichten von B. übersehen. In dem Register zu der neuen Auflage der *Phal. Diss.* heißt es, sie sei erst nach seinem Tode herausgekommen. — Von großer Wichtigkeit hielten manche, darunter einst Reiz, der mich zuerst darüber im J. 1785 belehrte, die dort in der Vorrede S. XIII über das Zeitalter des M. gemachte Bemerkung: es müsse auch darum nothwendig der Anfang des Augustischen sein, weil sich in dem Gedicht noch kein *ingenii, consilii, spatii* finde. (*Bentl. Ter. Andr. II, 1, 20.*) Die Bemerkung aber ist täuschend, so scheinbar sie ist. Die Sache wird hier im Vorbeigehen erwähnt, weil mich nach langer eigener Täuschung ganz vor kurzem die Durchlesung und das Nachsuchen eines genauen Jünglings anders belehrt hat. Jene neuern Genitive sind, Einen zweifelhaften Fall ausgenommen, allerdings nicht im Manilius; aber ebenso wenig *spatii, consili* etc., nur ein einzigesmal *negoti* III, 92. So wunderbar dies ist, mag man es für absichtliche Umgehung dieser Genitiv-Formen oder für bloßen Zufall nehmen wollen, so ergibt sich doch daraus jene Folgerung nicht, da durch Nichts auch Nichts erweisbar ist. Das allersonderbarste ist, daß auch kein *dubii, medii* und dergleichen adjective Casus vorkommen.

<sup>64</sup> Wenn Valckenaer in der Epistel an Röver B.'s glückliche Entdeckung vieler dem M. untergeschobenen Verse bewunderte, war dagegen Hemsterhuys (nach Ruhnck. in dessen Elog.) oft unzufrieden mit seiner Lizenz in Veränderung der Lesarten gegen alle handschriftliche Spuren.

nicht in Abrede stellen, daß B.'s hoher Scharfsinn und geistreiche Divination späterhin in hin und her fahrenden Spitzsinn und in bloß sinnreiche Vortwechselei ausartete. Die Abnahme seiner Kräfte (der geistigen, scheint es, eher als der körperlichen) bezeugt vor allem sein unlängst bekannt gewordenes Hand - Exemplar des Homer, das unserm neuesten Commentator der Ilias so viele Spielwerke von unmäßiger Willkührlichkeit und besonders das seitdem allbesprochene Digammona geliefert hat. 65

---

Weiter und über die Grenze der Wahrheit trieb diesen Tadel der neuere Englische Herausg. des M., Burton.

65 Über dies senile ludibrium Bentleiani ingenii wird niemand hier Ausführlichkeit erwarten; ohnehin gehört mehr als Ein Blatt dazu, was daran wahr und brauchbar scheint, seine rechten Grenzen einzuschließen. Bisher war die Rede darüber meist einseitig, entweder mit strengem Ernst, wie bei *Foster on Accent and Quantity*, bei *Dawes* und *Murgess* in den *Miscell. crit.*, außer Andern im *Heynischen Homer*, vorz. T. VII, zuletzt in den wunderbaren, noch bei Heyne hinausschwärmenden *Prolegomenen* von *Payne Knight*; oder mit leichtem Scherz, auch wol derbem Pott, wie bei *Porson* in der Beurtheilung von *P. Knigh's Alphabet*, im Anf. des Jahrg. 1794 des *Monthly Review*, und, durch zufällige Übereinstimmung, fast zugleich in unsern *Prolegg. ad Hom.* p. CXVI. und in den *Hom. Briefen* n. Heyne S. 59. Beiläufig ist immer merkwürdig, daß B. sich mit dieser Entdeckung erst gegen sein siebzigstes Jahr, wie halblaut, ins Publicum wagte, wofern er sie nicht damals erst machte: beim *Milton* nemlich IV, 387, und zwar allein an dieser Stelle.

Was B. sonst von angearbeiteten Sachen, handschriftlichen Sammlungen und Randbemerkungen hinterlassen, fängt erst jetzt an außer England ein wenig bekannter zu werden. Zuerst kam seine Bibliothek im Ganzen, nach testamentlicher Verordnung, an den eben genannten Dr. R. Bentley, der zuletzt als Pfarrer zu Nailstone in Leicestershire lebte.<sup>66</sup> Bei ihm blieben z. B. die Papiere zum N. T., zu deren Bekanntmachung vor kurzem die Hoffnung näher gerückt wurde, bis zu dessen Tode in den letzten Achtzigern. Einen guten Theil Bücher aber nebst Resten seines literarischen Briefwechsels und einigen vollständigen Ausarbeitungen schenkte dieser Neffe schon früh an R. Cumberland, der aus den letztern eben den Lucan edirte, und seine Notiz der verlorenen griechischen Komiker schrieb.<sup>67</sup> Aus den Händen beider Verwandten kam hierauf das Meiste und Vorzüglichste seines Nachlasses, ein sehr be-

---

<sup>66</sup> S. *Cumberland's Memoirs* p. 72. Schon wufste man etwas hievon aus beiläufigen Erwähnungen, z. B. aus *Squire's* Vorz. zu *Plut. Is. et Os.*, wo es von diesem Bentley heisst: "Ric. Bentleius nepos (dies Wort nach dem gemeinen neuern Sprachgebrauche), cui supremæ voluntatis exsequendæ operumque postumorum curam commisit Patruus."

<sup>67</sup> In einer von ihm herausgegebenen Zeitschrift, *The Observer* Vol. VI. Woraus einige artige Übersetzungen komischer Bruchstücke eingerückt sind in Rob. Walpole's *Fragmente dieser griech. Dichter*, Cambr. 1705. 8.

trächtlicher Haufe von Papieren, theils in das britische Museum zu London, theils an die Universität zu Cambridge, und erwartet nunmehr baldige Bekanntmachung in Zeitschriften und anderswo durch dortige thätige Gelehrten dieses Faches.<sup>68</sup> Schon ist daraus vor neun Jahren eine für die Charakteristik B.'s schätzbare Sammlung von Briefen durch Carl Burney herausgegeben worden, oder eigentlich nicht herausgegeben; da der vortreffliche Mann nur 150 Exemplare davon zu Geschenken hat abziehen lassen, so daß er jetzt zur gerechten Strafe selber keines mehr besitzt.<sup>69</sup>

B.

---

<sup>68</sup> Dazu ist neulich im *Mus. crit. Cantabrig.* ein willkommener Anfang gemacht worden durch den vorhin gedachten Abdruck des *Nikander* und (Vol. I. p. 194) einiger *Curas posteriores* zum Horaz, die wir, da sie wenig Raum einnehmen, nächstens weiter verbreiten wollen, damit niemand zu viel davon erwarte.

<sup>69</sup> *Rich. Bentleii et doctorum Virorum Epistolae, partim matuae. Accedit Rich. Dawesii ad Io. Taylorum Epistola singularis.* L. 1807. 4. Am lesenswürdigsten für B.'s Charakter sind die Briefwechsel mit dem von ihm hochverehrten Graevius und mit dem Oxforder Ed. Bernard. Da Dr. Burney auch schon gedruckte Briefe hat geben wollen, so hätte er einen nicht übersehen sollen, der in einer jetzt vergessenen Schrift eines Gottfr. Richter steckt, welches Büchleins indeß bei Sax. T. VI. p. 222 gedacht wird. Jener Richter verglich für B. den Leipziger Codex des Manilius; wodurch er in einigen Briefwechsel mit dem Manne kam. Sonst hat es der gute Jüngling nur

B. hinterließ drei Kinder. Das älteste, wieder Richard genannt, wurde, bei sorgsamer väterlicher Erziehung, ein nicht namenloser Dichter und ein Mann von Litteratur, der auf mehrere Jahre des Vaters Nachfolger in der Bibliothek von St. James war. Von seinen beiden Töchtern ist die jüngere, Joanna, bei den Engländern noch einigermaßen im Andenken, als die Phöbe des Dichters Byron in einer beliebten Schäfer-Ballade.<sup>70</sup> Sie wurde nachmals an einen Cumberland verheirathet, der als Lord Bischof von Kilmor in Irland starb, einen Enkel des wohlbekannten Bischofs von Peterborough;<sup>71</sup> und sie war die Mutter des mehrmals erwähnten, nicht bloß in England berühmten Dramatikers, der im höchsten Alter erst im Anfange unseres Jahrhunderts gestorben ist.<sup>72</sup>

---

zu einer Conrector-Stelle in Weimar gebracht; doch, wie gesagt, auch zu einer Stelle im Saxius.

<sup>70</sup> John Byron, der die Joanna als Kind kannte, da er Studirens halber im Trinity-College war, wo ihn B. als einen Jüngling von angenehmen Sitten achtete. Sein anapästisches Gedicht, *Colin to Phoebe*, das durch Obiges für den Litterator anziehend wird, soll das erste sein in der Manchester-Ausg. v. 1773. 12. Zuerst stand es im *Spectator*.

<sup>71</sup> Des Verfassers der *Disquisitio philos. de legibus naturae*, L. 1672. 4. Er war durch diese Schrift der erste Widerleger von Hobbes, vor Sam. Pufendorf.

<sup>72</sup> Der Mann war, was bei Komödienschreibern in andern Ländern selten ist, zugleich gelehrter Litterator. Als  
Litt. An. No. 2. E

Bentley aber starb in der Mitte von 1742 zu Cambridge, wenige Jahre nach seiner Gattin, im 81sten seines bei fast gleichmäßiger Gesundheit zugebrachten Lebens: <sup>73</sup> Dort liegt er

---

solcher hat er unter anderm eine ganz lesbare Übersetzung der Aristophanischen Wolken drucken lassen. *S. Comedies of Aristophanes*, L. 1812 8. Vorzüglich erwähnenswerth ist hier die kurz vor seinem Tode erschienene Autobiographie: *Memoirs of Rich. Cumberland, written by himself. Containing an Account of his Life and Writings, interspersed with Anecdotes and Characters of several of the most distinguished Persons of his time, with whom he has had intercourse and connexion.* L. 1806. 4. Der Verfasser wird das Vergnügen, das ihm die Lesung dieses Werkes verschafft hat, durch einige Auszüge weiter unten mit den Lesern theilen.

<sup>73</sup> Körperlich nicht allein war er, eine leichte paralytische Lähmung ausgenommen, bis zur letzten kurzen Krankheit gesund, sondern genoß auch immerfort den Gebrauch seiner Seelenkräfte. Seine Augen blieben bis zuletzt so scharf, daß er die kleinste griechische Schrift ohne Gläser lesen konnte. Ja, er starb an einer Krankheit, die viel öfter die Jugend als das Alter treffen mag, an einer Brust-Entzündung, die man damals, wie gelehrte Ärzte sagen, *inflammatio pleurae* nannte. Plötzlich wurde er davon befallen, als eben sein ordentlicher Arzt und Freund Dr. Wallis nicht einheimisch war. In diesem hilflosen Zustande äußerte er, nach seiner Meinung würde ein schneller Aderlaß nöthig sein: bald aber kam der noch junge Heberden dazu, welcher abrieth; und B gab nach. Als es zu spät war, erklärte Wallis, B. habe zu der rechten Maßregel gerathen, zu ebender, die er selbst für diesen Fall würde genommen haben: So wäre also der Kritiker vielleicht noch

auch begraben in der Capelle von Trinity-College, wo am Ende von 1808 an seiner Seite Rich. Porson, ein ihm glücklich nacheiferndes Mitglied desselben Collegiums, viel zu früh die Ruhestätte fand. <sup>74</sup>

---

einige Jahre erhalten worden, wenn man bei der letzten seiner Conjecturen nicht erst auf fremde Bestätigung gewartet hätte.

<sup>74</sup> Der Grabstein Bentley's, unweit des Altars, führt die einfache Inschrift:

H. S. E.

Richardus Bentleius

S. T. P. R.

Obiit XIV Jul. 1742

Aetatis 30.

Hier, am Schlusse der Lebensnachrichten, ist es bequem, die bedeutendsten Schriften nachzuweisen, ohne die sich wenigstens B.'s Leben nicht schreiben läßt, wenn gleich auch alle wieder dazu nicht genügen. Da er selbst in seinen Werken nicht leicht, außer in der *Phal. Dissertation*, und auch in dieser selten und obenhin, einiges Persönliche einmischt, und ebenso wenig etwas darüber von seinen vertrautern Freunden geschrieben ist, so müssen wir uns meistens nur an die nicht übereinstimmigen Nachlebenden halten; so entbehren wir denn fast aller Belehrung über einen der wichtigsten Punkte in dem Leben eines solchen Mannes, über die Art und den Gang seines Studierens. Anderweitige Nachrichten über B. wurden zuerst gegeben in der *Biographia Brit.* Vol. II. p. 734 ff., besser in deren zweiter Aufl. mit Dr. Kippis' Zusätzen, Vol. II. p. 224 ff. vgl. mit den *Addenda* vor Vol. III; aus welchem Werke, nemlich der ersten oft mangelhaften Bearbeitung, dieser Artikel nach Heilmann's Übersetzung in den deutschen *Niceron* Th. IV, S.

Sein Bildniss, das der Ausgabe des Manilins vorgesetzt ist, im acht und vierzigsten Jahre seines Alters aufgenommen, hat, dem noch herrschenden Glauben zufolge, grofse Ähnlichkeit.<sup>75</sup> Wir möchten darüber, ohne uns ein physiognomisches Urtheil anzumafsen, die Bemerkung machen, dafs es mit dem Charakter, der aus seinen Schriften und Handlungen hervorgeht, gar sehr übereinzustim-

---

391 ff. aufgenommen ist. Ferner findet sich einiges in *W. Bowyer's biograph. and literary Anecdotes*, L. 1782 oder den hieraus gezogenen *Bamberger'schen Anekdoten v. d. berühmtesten grofsbrit. Gel. des 18. Jahrh.* B. II. S. 276 ff., zuletzt ein Aufsatz im *Class. Journal* No. X. 1812. S. 276. Doch auch hier, wo man lauter Geprüftes erwarten sollte, fehlt es nicht an Parachronismen und andern Irrthümern. Man mufs daher noch vergleichen, was von B. vorkommt in *Tower's British Biography* Vol. VII, im *New biograph. Dictionary* Vol. II., und zerstreut in *Budgell's Leben von C. Boyle und dessen Familie*, (wiewohl einer trüben Quelle für Boyle's Gegner,) endlich in den *Selbstbiographieen Whiston's und Cumberland's*. Noch erinnern wir uns eines *Herder'schen* Aufsatzes in schönen Worten über B. im 5. Bande seiner *Adrastea*: Gutes läfst sich aber wenig davon sagen. Es schienen uns nur Reminiscenzen aus dem *deutschen Niccron* (der französische hat keinen Artikel von B.); und die eigenen Urtheile des sonst hochachtbaren Mannes zeugen bei solchen Dingen selten von Sachkunde.

<sup>75</sup> Diesem Kupferstiche ist, nach mündlichen Erzählungen von Reisenden, das Gemählde ähnlich, das in Trinity-Hall hangt. "Es hat etwas Auffallendes," sagt *Wendeborn* (IV. S. 335); "der Krieker sieht ihm aus den Augen."



men scheint. Ein großsüßiger, freier Blick in das Leben, Festigkeit und Ruhe der Seele, frohe und behagliche Gemüthsstimmung liegen deutlich in diesem Gesichte, dessen Betrachtung anziehender wird, wenn man das Verfertigungs - Jahr (1710) hinzudenkt, wo er eben die hitzigste akademische Hetze bestand. In solchen Zeiten (und er sah deren öfter) kam ihm ein rüstiger, kraftvoller Körper zu statten, in dessen Organisation jedoch ebenso viel Mildes als Strenges gemischt war. Leuten, die ihn zuerst sahen, erregte sein ansehnlich würdevolles Äußeres, mit stark hervortretenden Gesichtszügen, <sup>76</sup> das Vorurtheil von rauher, trotziger Sinnesart und gebieterischem Wesen; wer ihn aber näher kennen lernte, fand einen gemüthvollen und zartfühlenden Mann. Er vermochte nicht leicht Rührendes ohne Thränen zu lesen; und Anblicke, die ihm zu Herzen gingen, brachten ihn zuweilen bis an die Grenze der Besinnung. Wirklich fiel er einst, in einer Sitzung über die so eben gedachte Streitigkeit in Ohnmacht, als er seinen alten Freund, den Bischof More, feindselig gegen sich auftreten sah. Im häuslichen Kreise war er, wie Salter's und Cumberland's Berichte und Anekdoten beweisen, <sup>77</sup> meistens heiter, freundlich

---

<sup>76</sup> In Deutschland hat man wol ein Geschichtchen von B. erzählt, das große Dickleibigkeit anzeigen würde, viel größere als Kritiker sonst zu haben pflegen. Dies will sich aber durch nichts bestätigen.

<sup>77</sup> Zwar lernten beide ihn erst in seinen höhern Jahren

milderte. Ausgebreitete Bekanntschaften liebte er nicht, am wenigsten unter den Ständen, die den

---

fsen Gelehrten machen, als ihr seid." "Wie so?" sprach B. in einem angenommenen höhern Tone: "Wenn ich nun mehr vergessen hätte, als du je wufstest?" (Psaw, Arthur, how can that be, when I have forgot more than thou ever knewst?) — Zuweilen gab er uns unterhaltende Erzählungen von seiner eigenen Schulzeit, zeichnete mit Laune die Manieren verschiedener Lehrer und beschrieb die Strafen, die sie ihm gegen Recht und Billigkeit auferlegt hatten, als ob er in ihren Lectionen unthätig gewesen wäre. Die Dunse, pflegte er zu sagen, konnten nicht merken, daß ich etwas meinem Gedächtniß tiefer einzuprägen oder in genauere Überlegung zu nehmen suchte, als mir wäre möglich gewesen, wenn ich in das Geplärr meiner Mitschüler eingestimmt hätte. — Bei Tische und nach der Mahlzeit überliefs er sich in der Familie dem zufälligen Gange der Unterhaltung mit ruhigem und heiterm Sinne. Hier war es, wie es scheint, wo seine Joanna ihre herrliche Bildung empfing. Dieser Mutter verdanke ich alles, was ein Sohn seinen Eltern oder ein Schüler seinem Lehrer verdanken kann. Sie war eine sehr unterrichtete Frau und von originalen Ideen. Einst kam sie im Gespräch mit ihrem Vater, an welchen ihr ganzes Herz hing, auf seine Schriften, und bedauerte, daß er so viel Zeit und Talent auf die Kritik fremder Werke verwandt habe, anstatt auf selbständige Compositionen. Darauf schwieg er eine Zeitlang, wie in sich gekehrt: endlich sagte er, ihre Bemerkung sei ganz richtig; er fühle selbst, daß er seine Naturgaben vielleicht noch anders hätte anwenden sollen: indess habe er früher etwas zur Ehre Gottes und zum Besten seiner Mitmenschen gethan; nachher aber habe ihn der Genius der alten Heiden an sich gelockt, und in der Verzweiflung, sich auf einem andern Wege zu ihrer Höhe zu erheben, sei er ihnen auf die Schultern gestiegen, um so

Gelehrten gern zum Spielzeug ihrer Musse herabwürdigen; überhaupt zurückhaltend mit seinem Umgange gegen jeden, bei dem er nicht ausgezeichnete geistige oder moralische Eigenschaften fand. Er lebte sehr vertraut und in ununterbrochener Einigkeit mit Sam. Clarke, Is. Newton, <sup>78</sup> Rich. Mead, Dr. Wallis, Rog. Co-

---

über ihre Köpfe hinwegzusehen.“ — Doch genug der Auszüge aus einem Werke, das uns auf wenigen Blättern über die eigenthümlichen Sitten des Mannes besser belehrt, als ganze Biographien. Selbst wahre Kleinigkeiten machen dem Leser Vergnügen, wenn sie ihn zur Anschaulichkeit führen. Denn wir denken, wie Adam Smith, der zu sagen pflegte, er sei froh zu wissen, daß Milton statt der Schnallen in den Schuhen Riemen getragen habe. So erinnert sich Cumberland noch aus seinem Knabenalter der kleinsten Umstände häuslicher Umgebung, z. B. des großen Armstuhls, worauf B. studierte, und seines Hutes von “formidabler Dimension,” den Pope quakerhaft nannte; und was seiner eigenen Beobachtung oder Erinnerung entgangen war, konnte ihm späterhin seine belobte Mutter ergänzen, ingleichen Rich. Walker, endlich eine alte Haushälterin, Debora, die schon Is. Newton's Bettmacherin gewesen, sodann an Bentley vererbt war, und von beiden manche unterhaltende Einzelheit zu erzählen wußte. Übrigens haben reisende Engländer mir neuerlich versichert, daß dieser treuherzige und wahrheitsliebende Enkel mehr als irgend ein Schriftsteller beigetragen habe, den Ruf, worein B. von seinen zahlreichen Feinden als ein scharfer, borstiger Kritiker bis auf die neueste Zeit hineingeschrieen war, niederzuschlagen, und den allgefürchteten Mann (*tremendous Bentley*, nach Gibbon's Ausdruck) zu dem *extinctus amabitur idem* zu verhelfen.

78 Nachträglich wollen wir hier unserer 6ten Anmerkung

tes, <sup>79</sup> Lud. Küster, Ez. Spanheim, solange diese beiden in England waren, und so mit mehreren der vorzüglichsten und loyalsten Zeitgenossen. <sup>80</sup> Wuchs sein Umgang bis zu solcher Freundschaft, so war er treu, aufrichtig und warm; und er litt desto schmerzlicher, wenn er sein Vertrauen später getäuscht sah. Erlebte Fälle dieser Art scheinen ihm in den spätern Jahren die Geselligkeit et-

---

beifügen, was wir eben bei zufälligem Blättern im 6ten B. des Brit. Plutarch finden, daß die gedachten vier Briefe Newton's an B. über das Dasein Gottes 1756 gedruckt sein sollen. Wie aber oder durch wen, wird nicht bemerkt: sie seien vom J. 1692.

<sup>79</sup> Ein hoffnungsvoller, aber vor seiner Reife verstorbener Fellow von Trinity, an welchem man für sogenannte Experimental - Philosophie und Astronomie einen zweiten Newton erwartete. Denn dieser selbst hatte bei dessen erstem Auftritt gesagt: "Now the world will know something." Eine Zeit lang war er Willens, durch einen sachlichen Commentar den Manilius zu erläutern; im J. 1713 aber veranstaltete er eine zweite Ausg. von Newton's Principien. Geb. 1682, † 1716. B. machte ihm eine lange, lobpreisende Grabschrift.

<sup>80</sup> Gelegentlich mag hier bemerkt werden, was der ihm wohlgesinnte Verf. von: *The Case of Dr. Bentley Reg. Prof. of D. truly stated* erzählt. "Obgleich bei seiner Degradation eine Mehrheit von 103 Stimmen gegen 50 gesprochen hätten, habe er doch die Ehre gehabt, zu Freunden alle diejenigen zu zählen, die wegen fester Anhänglichkeit an die neue Regierung bekannt gewesen." Den letztern Wink vergleiche man mit einem ähnlichen in der obigen Anm. 49.

was verleidet zu haben, nicht bloß mit Dünklingen, gegen die er von jeher eine zurückstoßende Aussenseite gehabt hatte; wodurch er eben zuerst sich so viele Abgeneigte zuzog. Beträchtlicher aber mehrte sich die Zahl seiner Widersacher seit der nicht mehr zu verheimlichenden Niederlage des Boyle'schen Anhangs, und weiterhin durch die als bedrückend angeklagten Einrichtungen, die er zur Verbesserung der Studien und Sitten in seinem Collegium machte. Hier bedurfte es, wie es scheint, Eines thätigen Verhetzers, um ihn von neuem in Handel zu verwickeln und im halben Königreiche in übeln Ruf zu bringen; wozu ohne Zweifel noch gewisse politische Mißhälligkeiten der Gelehrten beider Universitäten beitrugen, die sich damals in die bekannten Parteien der Whigs und Tories theilten. Von B.'s eigener Denkart in solcher Hinsicht ist wenig bekannt geblieben: nur so viel, daß er ein heftiger Gegner des papistischen Systems war, und daß er, als guter Protestant, seine Neigung für die Hannover'sche Thronfolge auch auf der Kanzel nicht verhehlte: <sup>81</sup> was freilich ihn der Hochkirche schlecht empfehlen mußte.

---

<sup>81</sup> Dies erhellet aus zwei bei Oldmixon am S. 30 angef. Orte abgedruckten Stellen einer von B. zu Ende von 1716 im Stift Ely gehaltenen Predigt. Das Jahr vorher hatte er zu Cambridge gegen Papisterei gepredigt, worüber er sich noch 1717 öffentlich vertheidigen mußte in: *Reflections on the scandalous Aspersions cast on the Clergy by the Author of the Remarks on Dr. Bentley's Sermon on Popery.*

Sollte durch alles dies die Menge seiner Gegner noch nicht erklärt sein, so nehme man hinzu, daß seine ursprüngliche Natur, eine Feindin aller Verstellungskunst, nie Gelegenheit gefunden hatte, die geschmeidigern Formen des Umgangs anzunehmen; daß ihm die moderne, dünliche Bescheidenheit immer zuwider war, die sich nichts beilegt, um von Andern recht viel zu erhalten; daß daher auf der andern Seite sein Selbstgefühl und seine Freimündigkeit oft ungebührlich weiter gingen, als den meisten schwächern Naturen erträglich sein kann. Denn wie er unter den Lebensregeln des Simo bei seinem Terenz das *adversus nemini, numquam praeponens se illis* aus allerlei scheinbaren Gründen aus dem Texte stiefs, so befolgte er es auch wenig in seinem Betragen, und hoffte wol gar Verzeihung, wenn er, nachdem er von den gelehrtesten Zeitgenossen sich häufig als den gelehrtesten Litterator Englands hatte preisen gehört, hie und da sein *εὐχομαι εἶναι* selber aussprach.<sup>82</sup> Noch gehen Geschichtchen von sei-

---

82 Terent. Andr. I, 1, 35: — facile omnes perferre ac pati;

Cum quibus erat cumque una, iis sese dedere;  
Eorum studiis obsequi: [adversus nemini;  
Numquam praeponens se illis:] ita facillime  
Sine invidia laudem invenias, et amicos pares.

So nach Bentley's Text. — Vor der *Diss.* sagt er in Hinsicht auf den Salmasischen Hochmuth: "A little haughtiness and warmth, when accompany'd with merit, will be forgiven" etc. p. CII. nicht ohne an sich selbst zu denken.

ner Ruhmredigkeit umher, die, bei allem Mangel an historischer Gewißheit, den Haß seiner Gegenpartei gleichsam verewigen mußten. So mußte es vieler Unwillen reizen, die wenigstens nach seinem Tode auf den Platz erster Litteratoren hinaufzurücken hofften, wenn er die Anwartschaft auf diesen Titel nur Einem der bescheidensten zusprach. Bin ich todt, sagte er, so wird Jos. Wasse der gelehrteste Mann in England sein. Solchen Stolz, erzählt man, habe er noch auf andere Weise die Genossen seines Collegiums empfinden lassen. Vor den ältern Fellows habe er gewöhnlich den Hut nicht abgezogen, wohl aber vor jüngern Studierenden; und da man nach der Ursache dieser Unterscheidung fragte, habe er geantwortet: Aus den Jünglingen könnte noch etwas werden; die Andern hätten ihr Theil dahin; von denen liefse sich nichts weiter erwarten.<sup>83</sup>

Allein ebendieser furchtbare Mann, der von seinen Widersachern, wie der Homerische Achilles, immer ehrsüchtig, herrisch, zänkisch gescholten wurde, wann hat er seine Angreifer über die Grenze der Gerechtigkeit verfolgt? ja, wo hat er selbst jemand angegriffen, um ihm eine verdrüßliche Stunde zu machen, wie man ihm so oft that? Dafs der Zweck der Gegner an seinem Hochsinn scheiterte, gereicht doch nicht ihnen zur Rechtfer-

---

<sup>83</sup> Englisch klingt es naïver: "That the young ones might come to something; but for the others, they never could be good for any thing."

tigung und Ehre, sondern ihm, dem ihre Personen, wo nicht verächtlich, doch gleichgültig waren, während nur die bestreitbaren Sachen seine Hitze entzündeten. War ein solcher Streit vorüber, so sah man ihn, ohne Nachgefühl des Geschehenen, mit seinen Gegnern in Verhältnisse treten; wie einst mit Theilnehmern der Boyle'schen Clique <sup>84</sup> und mit Boyle selbst, der ihn zu Cam-

---

<sup>84</sup> Der Name mag hart scheinen, hier vielleicht gar unzeitig. Aber lange Beschäftigung mit dem Leben eines mit solchen Waffen bestrittenen Mannes muß auch kältere Seelen erhitzen. Nicht anders also verdient noch heute ein Haufe von Leuten genannt zu werden, der, statt mit Gründen zu streiten, gegen den überlegenen Mann eine Cabale anzettelte, die eigentlich sein ganzes Leben fortgewirkt hat, ja über das Grab hinaus. Wie wüthend sie ihn gleich Anfangs anfielen, zeugen die lächerlich - schreckhaften Drohungen, womit sie ihre Rache ankündigten. Sie sagten, sie gehörten zu einer Körperschaft, deren Rache unsterblich wäre, und droheten unter anderm, sein ganzes Leben hindurch monatlich gegen ihn ein Buch zu schreiben, ein ordentliches Buch, und zwar ein lateinisches, um allen Universitäten Europa's seine *Schande* kund zu thun. Man kann den Haß, der ihm geschworen, und die Anstalten, die gegen ihn gemacht wurden, mit jener Verfolgung des gelehrten Italiäners Castelvetro vergleichen, der durch Annibal Caro's und seiner Spielfgesellen Pasquille und Schmähschriften nach und nach in ein Labyrinth von Widerwärtigkeiten gestürzt wurde; was, als eine Folge einer Kritik über etliche Verse, in der litterarischen Welt fast beispiellos ist. S. *Muratori* vor den *Opere varie critiche di Lod. Castelvetro*, 1727. 4. — Hier, wie an einem Abort, wollen wir endlich, was Anmerk. 19 versprochen wurde, der bis über B.'s Tod hin-



bridge besuchte; auf noch edlere Art näherte er

ausgehenden Spöttereien von Pope gedenken. Wir meinen vornehmlich jene berühmte Stelle des erst 1742 herausgekommenen letzten Buches der *Dunciade* von V. 201 an, wo der Dichter, Cambridge bezeichnend, so fortfährt:

Where Bentley late tempestuous went to sport  
 In troubled waters, but now sleeps in Port.  
 Before them march'd that awful Aristarch;  
 Plow'd was his front with many a deep Remark;  
 His hat, which never veil'd to human pride,  
 Walker with rev'rence took, and lay'd aside.  
 Low bow'd the rest: He, kingly, did but nod;  
 So upright Quakers please both Man and God.  
 Mistrefs! dismiss that rabble from your throne:  
 Avaunt — is Aristarchus yet unknow'n?  
 The mighty Scholiast, whose unweary'd pains  
 Made Horace dull, and humbled Milton's strains,  
 Turn what they will to Verse, their Toil is vain,  
 Critics like me shall make it Prose again.  
 Roman and Greek Grammarians! know your Bettes:  
 Author of something yet more great than Letter;  
 While tow'ring o'er your Alphabet, like Saul,  
 Stands our Digamma, and o'ertops them all etc.

Am bekanntesten sind die letztern vier Verse wegen der Persiflage des Digamma. Der vorher bespottete Walker wurde oben beschrieben Anmerk. 52. Über die Worte, *now sleeps in Port*, erfährt man durch den satirischen Commentator, daß sie auf akademische Weingelage anspielen sollen. Übrigens bemerkt auf Anlaß dieser Verse *Jo. Warton* (*Essay on the Writings and Genius of Pope* T. II. p. 295): "Pope habe vorzüglich von Swift einen ganz unvernünftigen Haß eingesogen gegen B., von dem doch alles, was er geschrieben, die stärksten Züge eines eindringenden Verstandes bei tiefer Gelehrsamkeit trage, und der in

sich Collins. <sup>85</sup> Über den Ton, den er seiner ersten Streitschrift gegeben hat, urtheilen jetzt seine Landsleute so, wie jeder des Englischen kundige Leser denken muß: sie finden den Ton darin viel gemäßiger, als die Gegenpartei durch ihr schandbares Benehmen, ihr prahlhaftes Herausfordern und Hohnsprechen verdiente. Am Ende fand man, nachdem man lange an Boyle feinen Witz und Sprache der schönen Welt bewundert hatte, bei Bentley nicht bloß bündigere Beweise aus tiefer Alterthumskunde, sondern auch kräftigern Witz und eine solchen Schriften geziemende Schärfe und echte Humanität, d. i. Wahrheitsliebe und Redlichkeit. Nach diesem glorreichen Siege aber sieht man ihn neue Streitigkeiten entweder ganz vermeiden, obgleich Jac. Gronov, Alex. Cunningham, P. Burmann und Andere ihm Anlässe gaben, oder leicht und ohne Leidenschaft abfertigen. Nur Middleton und Hare machen Ausnahmen. Wiewohl, den letztern behandelt er kalt-

---

seinem Streite über Phalaris gegen ein großes gerüstetes Heer von Witzlingen den entschiedensten Sieg gewonnen habe."

<sup>85</sup> Nach einer Familien-Nachricht unterstützte er insgeheim diesen Mann, seitdem derselbe in Verfall seiner Vermögens-Umstände gerathen war. B.'s zarte Denkart ließe ihn besorgen, er selber möchte etwas dazu beigetragen haben, indem er ihn als Schriftsteller in übeln Ruf gebracht hätte." S. Cumberland p. 11.

kaltblütig genug, aufser an einigen Stellen, wo dessen Wißdünkel gerechten Unwillen gegen den ehemaligen Vergötterer erregte, det den ganzen Zchnitt seiner Ausgabe und einige bessere Grundsätze über die Metrik aus Bentley's mündlichen Belehrungen gezogen hatte, und nun drohete, nach dem Terenz nächstens auch den Plautus herauszugeben. Was aber Middleton betrifft, so erschöpft er freilich in Schimpfreden gegen diesen fast den Vorrath seiner Sprache, und speiet ihm die ganze von ihm aufgeregte Galle aus vollen Backen ins Gesicht. <sup>86</sup> Doch wer das Betragen dieses Verhetzers während des ganzen episodischen Processes aus den Verhandlungen kennt, muß B.'s Leidenschaftlichkeit hier sehr verzeihlich, sehr menschlich finden. Überall, sagt ein Engländer, bei allen Fehlern oder Schwächen, die der Mann gehabt haben mag, bleibt er ein viel zu ehrwürdiger Charakter, als daß Neider und hämische Halbgelehrten ihm etwas anhaben könnten.

Wir sind unvermerkt von dem Menschen zu dem Gelehrten übergegangen; zwei Charaktere, die natürlich innig verbunden sind, und einer erklärbar aus dem andern; wenngleich zuweilen beide sich zu widersprechen scheinen. Denn hie und da gibt es Gelehrten, die gleichsam durch den Schreibtisch umgeschaffen werden. Zu diesen aber gehör-

---

<sup>86</sup> Middleton selbst hat die ganze Ladung aus der die Ausgabe des N. T. betreffenden Hauptschrift zusammengetragen. S. dessen *Miscell. Works* III. p. 332. f.

Litt. An. No. 1.

F

te B. nicht. Vorzüglich zeigt sich dies in seinem Stil, der in beiden Sprachen, der lateinischen wie der englischen, ganz derselbe bleibt, durchaus ein lauterer Abdruck seiner freien und offenen Denkungsart. Man sieht, es liegt ihm lediglich an der Entwicklung von Sachen; auf den Ausdruck wendet er wenig Mühe, weniger vielleicht als er sollte: wobei er gleichwohl einer der sprachrichtigsten Latinisten ist, die England bis auf den heutigen Tag gesehen hat; ja ein Schriftsteller, der im Allgemeinen alle Forderungen befriedigt, welche Verstand und Phantasie an den Vortrag in denjenigen Gattungen machen, in welchen er gearbeitet hat. Seinen Stil in der Muttersprache möchten wir in mancher Hinsicht mit dem Lessing'schen vergleichen. Ebenso kernhaft ist er wenigstens; wenn gleich noch nicht im Geschmack der neuern Schule Swift's und Addison's.

Was er für die wichtigsten Gegenstände des gelehrten Alterthums und dessen ganze Kunde geleistet, und wie er auf sein eigenes und das nächste Zeitalter eingewirkt, könnte nur aus einer Vergleichung der frühern und spätern Zeiten hervorgehen. Eigentliche Vorgänger hatte er in seinem Vaterlande sehr wenige: überhaupt niemals hätte philologisches Forschen schlechtere Aufmunterung finden können, als es damals fand. Lange hatte es zuerst gewährt, bis England mit dem übrigen Europa in großen Talenten für dies Gebiet der Wissenschaften wetteifern konnte. Spät erst gediehen

die auf Sprachkenntniss allein beschränkten Vorarbeiten eines Grocin, Colet, Linacre, die sich in Italien durch Griechen gebildet hatten; langsam war die Wirkung von Erasmus' Aufenthalt auf den englischen Universitäten; sehr vorübergehend auch, wie natürlich, der griechische Hofgeschmack zur Zeit von Elisabeth und Lady Gray, die, nach ihres Lehrers Zeugniß, <sup>87</sup> den Phaëdon las, wie andere Weiber den Boccaccio: dagegen hatten die Nachbarn schon ihre Scaliger, Lipsius, Casanbonus, Grotius, Salmasius, und manche ähnliche Heroen, als England kaum ein paar Männer hatte, wie Spencer und Selden, die sich jedoch mehr mit antiquarisch-historischen und biblischen Studien als rein-philologischen beschäftigten. Zu den letztern Studien gingen zunächst Thom. Gataker in Cambridge und Jo. Pearson (Bisch. v. Chester) fort. Diese dürfte man vielleicht mit dem mehresten Rechte Bentley's Vorgänger nennen; auch erkennt er selbst gelegentlich des letztern Mannes hohes Verdienst um philologische Kritik, welches auf classischere Schriftsteller angewandt, in dem herrlichsten Lichte gegläntzt haben würde. Zugleich mit Pearson, dessen Alter noch in B.'s Jugend fiel, lebten in Holland Nik. Heinsius und J. F. Gronov, Grä-

---

<sup>87</sup> S. Rog. Ascham's *Works* p. 272. Für die ältere Philologie Englands dient zum Überblick unseres Eichhorn an Daten reiche *Gesch. der Litt.* 3 Bd. 1 Abth.

fens Lehrer, wovon jener die Kritik der römischen Dichter, dieser die der Prosaisten trefflich förderte: denn die griechische Litteratur erwartete dort erst ihren Wiederhersteller in Hemsterhuys.

Da B. gewiß keinen ihm genügenden Jugendlehrer fand, und damals Bondische und Farnabische Ausgaben in den Schulen herrschend waren, so darf er unbedenklich als ein Autodidakt angesehen werden, der nur bei jenen hochberühmten schriftlichen Lehrern Unterricht suchen konnte. Und sofern ist der erste Auftritt, den er mit seinem kritischen Briefe machte, eine höchst ausgezeichnete Erscheinung; ebendaher aber wird auch erklärlich, wie er an dem kritischen Geschäft so ganz hängen blieb und keinen Schritt that, die Studien des Alterthums nach ihrem vollständigen Ertrage zu betrachten. Denn dies lag noch nicht in den Bedürfnissen des Zeitalters, auf welches wol der Einzelne wirken, aber es doch nicht umbilden kann. Allein desto verdienstlicher war die Untersuchungsart, die er an Gegenständen der höhern Kritik theils sonst, theils vorzüglich in dem Werke über den sogenannten Phalaris darlegte, wo er alle die Künste zusammen meisterhaft anwandte, welche frühere Kritiker bei ähnlichen Problemen einzeln versucht hatten. Fast war nur, was zu bedauern ist, die ganze Aufgabe allzu leicht für ihn. Denn das Ergebniss, daß jene Briefe declamatorische Aufsätze eines Schönschreibers aus den spätern Jahrhunderten seien, war schon vorhin von

berühmten Philologen ausgesprochen worden; <sup>88</sup> dem unsrigen blieb nichts übrig, als der Materie durch die Behandlung einen neuen Werth zu geben, und das, was auch dem halbgebildeten Gefühl sich darböt, durch eine lange Induction grammatischer, historischer, chronologischer und litterarischer Beweise zu fester Überzeugung zu erheben; wobei er von seinem Wege so viele beiläufige Erläuterungen und Entdeckungen mitbringt, daß diese bei weitem den Hauptgewinn überwiegen. Das Ganze endlich lehrt, daß, wenn B. seinen Beobachtungsgest und Scharfsinn öfter hätte auf solche Gegenstände richten wollen, die zugleich freie Divination und weitläufige Belesenheit in Anspruch nehmen, er darin nicht kleinere Verdienste sich erworben und manches vorweggenommen haben würde, was nachher die seinem Vorbilde folgenden Gelehrten über neue und schwerere kritische Aufgaben zu leisten Gelegenheit fanden.

Übrigens läßt sich bezweifeln, ob B. über den

---

<sup>88</sup> Schon von Coelius Rhodiginus und gleichzeitigen, deren auch B. Erwähnung thut. Er hätte noch Erasmus nennen können in *Opp.* T. III. P. I. p. 553 (L. B. 1703), der daselbst auch die Briefe von Brutus als unecht auszeichnet. Es sind aber hiedurch die dem Br. beigelegten griechischen Briefe gemeint, nicht die beim Cicero gedruckten, wie es Middleton verstand in *Epistles of Cicero to Brutus* etc. p. IX. Wir bemerken beiläufig diesen Irrthum M.'s nach einer am Rande des letztern Buches in unserm Exemplar mit J. M. Gesner's Bleifeder hinzugeschriebenen Anmerkung.

Gebrauch seiner außerordentlichen Talente, in bloßem Bezug auf eigentlich philologische Arbeiten, reiflich genug nachgedacht und seinen Genius darüber gehörig ausgehorcht habe. Zwar scheint es, er fühlte, daß ihm die Kritik der Prosa schwerlich mehr als einem Nik. Heinsius verdanken dürfte; daher er sich fast bloß zu den Dichtern wandte: allein wiederum unter diesen hätte er vielmehr die komischen und überhaupt launigen als andere zur Bearbeitung wählen sollen; wie er denn den Horazischen Sermonen und Episteln viel nützlicher geworden ist als den Oden. Besonders ist zu beklagen, daß er sich von dem doppelten Vorhaben abziehen ließ, theils den Hesychius herauszugeben, theils der Kallimachischen Sammlung <sup>89</sup> ähnliche Fragmenten-Sammlungen der griechischen Dichter nachfolgen zu lassen. Worin wir aber bei einem Manne von B.'s Reichthum an Ideen und gewandter Dialektik den größten Verlust für Gelehrsamkeit setzen müssen, ist dies, daß die Sitte der englischen Universitäten ihn nicht stärker veranlaßte zu mündlichen Vorträgen über seine Wissenschaft. Denn so würde er vieles, was er in Schriften zufällig nie berühren konnte, wenigstens angeregt, anderes durch neue Ansichten aufgehellet haben; oder er hätte auch, was das Höchste ist, einigen Zuhörern den Charakter seines Gei-

---

<sup>89</sup> Nihil in hoc genere praestantius aut magis elaboratum. *Valck. Diatr. in Eurip.* p. 4 A. Vgl. oben S. 8.



ates eingehaucht, der in andern Mischungen neuer Persönlichkeiten die Wissenschaft mannigfacher und reicher hätte gestalten müssen.

Doch, wie unlängst durch Eine Ausgabe weniger Tragödien Porson unter seinen Landsleuten gleichsam eine neue Schule stiftete, so fehlte es auch dem weit fruchtbarern Schriftsteller Bentley nicht an Schülern und Nacheiferern. Es gehörten vor Andern dazu: Taylor, Markland, Tunstall, Toup, Tyrwhitt; und die Celebrität, welche diesen Studien noch unter seinen Augen in England und Holland zu Theil wurde, war großentheils sein Werk. Unter seinen Altersgenossen aber verursachte die Erbitterung der Parteien, daß er als Litterator, wie als Mensch, den größten Theil seines Lebens hindurch verkannt und verfolgt, oder doch mit Malignität gelobt wurde; <sup>90</sup>

---

<sup>90</sup> Man kann sogar sagen, daß dies alles bis nahe an unsere Zeit-geschichen ist, und neuerlich haben Engländer selbst die späte Anerkennung von B.'s Werth als einen Schandfleck ihres Vaterlandes erkannt. In dem britischen Plutarch hat, so viel ich sehe, B. nicht, wie sein Freund Clarke, einen Platz gefunden; auch in vielen neuern Schriften der Nation zeigen sich Spuren der Neigung, seinen Namen in Schatten zu stellen. Zwar ziemt einem Deutschen nicht, Verdachte solcher Art zu streuen; jedoch möchten wir wol wissen, wie es z. B. komme, daß in der bibliographischen Namenliste hinter *James Playfair's System of Chronology* ein Garth, Hare, Middleton, Pearce stehe, Bentley aber nicht, der doch in *J. Blair's ältern Zeittafeln* nicht vergessen war. Den Ton hiez zu gab vorzüglich

bis endlich die eifrigen Lobpreisungen, die ihm von Potter, Needham, Clarke, Davies, Pearce, Chishull <sup>91</sup> und vielen Andern ertheilt wurden,

Warburton an, in *Divine Leg.* II, 3, und im Briefwechsel mit Hurd p. 10 f., wo sonderbarer Weise die unwandelbare Bewunderung, die Clarke und Andere gegen B. hegten, aus ihrer Furcht vor seiner zermalmenden Kritik hergeleitet wird; eine ganz neue Quelle, nur des Schwächlings würdig, dessen Bewunderung kein Vernünftiger achtet. Dieser Warburton, von dem B. sagte, er habe einen wahren Heißhunger nach Gelehrsamkeit, nur scheine es ihm an guter Verdauung zu fehlen, bedankte sich für dies Urtheil dadurch, daß er ihm, als Kritiker, jenes in *Cicero's Brutus* c. 67 erwähnte *genus acuminis* beilegte, in *reprehendendis verbis versutum ac sollers, sed saepe stomachosum, nonnumquam frigidum, interdum etiam facetum*; ein feines Unlob, das allenfalls auf seine spätesten Arbeiten passen dürfte. Mit der meisten Malignität wurden zuletzt seine Verdienste von dem Bischof Lowth verkleinert, einem sonst billigen und nicht ungelehrten Manne, der sich dann dafür eine derbe Rüge von dem oft genannten Cumberland zuzog. Es scheint fast, wenn B. bloß in Boyle's Institut gepredigt und die Collins widerlegt hätte, so wäre sein Andenken bei den geistlichen Herren gesegneter geblieben.

<sup>91</sup> Denn auch dieser Chishull, den Hare oben Anm. 58 S. 51 wie einen überlegenen Gegner von B. vorstellte, gehört zu seinen aufrichtigen Lobrednern. Wir wollen noch am Schlusse ein Wort über die wenig bekannte Sache beifügen. B. hatte ihn in einem vorzeigbaren Briefe, aber mit Achtung beurtheilt über dessen Erklärung der Sigeischen Inschrift. Der Brief, der in französischer Sprache geschrieben ist, wurde endlich 1795 bekannt durch die *Acta literar. Soc. Rheno-Traj.* T. II, p. 6—18, und macht nun erst die *Notarum appendicula* in *Chish. Antiq. As. Christ. aeram*

die Oberhand gewannen, und von Hemsterhuys, und dessen Schülern, Valckenaer und Ruhnkenius, bald nachher auch von Deutschen, und von diesen allgemeiner wiederholt, seinen Namen, wie den eines zweiten größern Aristarch, der Unsterblichkeit empfahlen.

F. A. W.

---

*antec.* (L. 1728 f.) p. 41 sqq. verständlich. Nach Hare's Anspielung auf diesen sehr friedlichen Streit sollte man etwas ganz anderes vermuthen. Jetzt sieht man, B. wollte, da er, entfernt vom Hause und ohne Bücher, seine Gedanken, wahrscheinlich für einen Weltmann, niederschrieb, den gelehrten Reisenden bloß auf dies und jenes aufmerksam machen, und verbat ausdrücklich alle öffentliche Dispute. Gleichwohl ließ Ch. Gegenbemerkungen drucken; aber mit welcher Bewunderung von B., dies zeigen die wiederholten Ehrenworte: *Vir vere magnus, litteratorum princeps, in erudita omni antiquitate felici ingenio exercitatissimus*, und, da er nirgends mit Namen genannt wird, am klarsten p. 47: *unus Horatii amicus et vindex*, wobei er sich die unverwehrte Freiheit nimmt, den *imus faber* in Hor. A. P. gegen Bentley's *unus* in sein Recht einzusetzen.

---

## II.

*Richardi Bentleii Epistola*  
ad Godofr. Richterum. <sup>1</sup>

Litteras a te nudius tertius accepi longe gratissimas, in quibus ultro operam tuam polliceris in describendis veterissimi exemplaris Maniliani variis lectionibus. Hanc tuam erga me et meliores litteras tam promptam ac prolixam voluntatem, stultus sim, si repudiem; inhumanus, si non gratissime agnoscam. Liceat igitur posthinc in amicorum meorum

<sup>1</sup> Subiunximus hic epistolam Bentleii, de qua supra p. 64 in nota monebamus, quum rarior Richteri libellus nuper opportune nobiscum communicatus esset ab amico quodam litterariae rei peritissimo. Insignem Manilii codicem Lipsiensem in bibl. Paullina ad Aristarchi Cantabrigiensis usum prior conferre coeperat a. 1693 Joa. Fr. Fellerus; huic Felleri in eadem opera successit iuvenis ille, codicis varietates accuratius excerptas pollicitus. Responsum, a Bentleio acceptum, is mox typis evulgavit p. 39 libri, qui ita inscribitur: *Godofridi Richteri, Bernbacensis, Specimen observationum criticarum in varios auctores Gr. et Lat. Praefationem praemisit Io. Francisc. Buddens.* Jenae MDCCXIII. 8. Ceterum haec epistola, quamvis paullo negligentius scripta, haud ingrata legentibus erit vel propter monitorum utilitatem, vel quia pro auctario Burnesianae epistolarum *συγγραφή* esse potest. Ed.

numero te quoque recensere, et amicitiae recentis tesseram Manilianas lectiones a te exspectare. Scias autem, me ab aliquot annis semel atque iterum ex eodem vestro Codice nactum esse excerpta quaedam, sed mutila et imperfecta, quod ex aliis Codicibus paris ferme cum vestro aetatis certo mihi compertum. Quattuor tantum, quod sciam, in tota Europa nunc exstant exemplaria, quae annorum DC aetatem prae se ferunt: Gemblacense scilicet, unde olim Jos. Scaliger posteriorem suam editionem adornavit; Venetum in bibliotheca S. Marci; Vossianum in Academia Leidensi et vestrum illud Lipsiense. Cetera omnia, quorum non pauca penes me habui, sunt notae recentioris et ab exscriptoribus passim interpolata. Gemblacense autem illud, quod omnium optimum et veterrimum est, ipse oculis meis diligentissime olim perlustravi, minutissimas quasque variationes scrupulose notavi. Ceterorum collationes, quae Gemblacensi in plerisque omnibus adstipulantur, amicorum opera comparavi: unde facile erat deprehendere, iuvenes illos, qui Lipsiensis libri excerpta mihi subministrabant, vix decimam lectionum partem attigisse. Quamobrem, si operam et mihi et auctori ipsi utilem navare vis, oro te atque obtestor, ut minima quaeque observare et in Boeclerianae editionis margine notare ne dedignere; quanto mendosiora et absurdiora tibi videantur, tanto fidelius et diligentius. Quippe ex illis contaminatissimis, quae alius forte spreverit et velut indigna notatu praeterierit, ego haud raro pulcerrimas emendationes eruo et extundo. Ce-

terum, quum Maniliani codices prae illis reliquorum poetarum sint portentose et paene supra fidem inendosi, in magnam utique molem exsurgerent tua excerpta, si ex ora tui codicis in chartam puram transcriberes, mihi quoque non necessarium et ideo ingratum laborem iniungerent singula rursus in mei codicis marginem inserendi. Patere ergo, ut illud abs te inpetrem, ut ipsum codicem tuum Boeclerianae editionis ad me huc transmittas, ubi semel omnes variantes lectiones in eius margine descriperis: quod tuum insigne beneficium duobus novae editionis exemplaribus pensabo. Illud quoque et heic et in aliis (si quando olim in MSis conferendis operam tuam collocabis) te admonuisse non erit inutile; multa scil. in vetustis MSis sub tempore renascentium litterarum iam ab annis circiter trecentis interpolata fuisse, et novas lectiones intrudi solitas, prioribus erasis. Eas, si quae in vestro codice fuerint, ut sine dubio sunt, facile erit tibi dignoscere vel a colore atramenti, vel a ductu litterarum, vel a vestigiis rasurae, quae nunquam evanescit. Illud igitur diligenter curabis, ut singula loca indices, quae a manu secunda et interpolatrice sint mutata; et, si fieri poterit, deprehendas, quid olim a prima manu scriptum fuerit, sub rasura illa nunc latitans. Porro, ne integra verba describendo totum marginem editionis tuae oppleas, satius fuerit, litteras tantum lineola subducta notare, et in margine variantes reponere hunc in modum. Pag. postrema tuae editionis, versu undecimo,

sua lumina }  
e sublimia } unt

*Cumque vaga est illa et terris  
sua lumina condit*

Et versu ibid. 15.

m . *Tunc conferta licet coeli ful-  
gentia templa*

lu-deest-um *Cernere seminibus densis totis-  
que micare*

Ms. 1. 2. vaht 2. *Floribus aut siccae curvum per  
littus arenae,*

deest dum 1. *Nec spatium stellis, mundo nec  
ma cedere summam.*

Has enim crediderim variationes codicem ve-  
strum exhibere, ut ex aliis codicibus licet coniice-  
re. Quis vero non portenta haec dixerit? Scaliger  
certe, qui omnia illa in codice Gemblacensi vide-  
rat, nihil illinc expiscari potuit. Ex his tamen ve-  
stigiis sic veram tibi lectionem restituo:

*Cumque vagae stellae tenebris sua lu-  
mina condunt.*

*Et*

*Tum conferta licet coeli fulgentia tem-  
pla*

*Cernere luminibus densis totumque mi-  
care*

1. *Stipatum stellis mundum, nec cedere  
summa*

2. *Floribus aut siccae curvum per lit-  
tus arenae.*

Atque ex hoc specimine tu coniicito, quantum  
emendationum in toto libro proferre possim. In

illa utique pagella plus triginta dabo: ut, praefiscine dixerim, si quando otium nactus editionem meam procurare possum, iam tum primum in lucem prodire poeta ille iure videri possit.

Quod ad quaestiones tuas adtinet, sic meam sententiam paucis habeto. In Aeliani loco (*V. H. II, 32*) Ἀλκαῖον potius legerim, quam Ἀλκείδην. Quum enim non, ut alias, iudicio et ratione, sed sola auctoritate dirimenda sit haec controversia, stultum fuerit, pluribus et vetustioribus testibus fidem demere, paucioribus et recentioribus habere. Quaeris insuper de notatione nominum Sileni et Satyri. Sine dubio vidisti, quid ὁ πάνυ Bochartus, qui omnium felicissime has origines rimatus est, de his verbis prodiderit in suo Phaleg, ubi prius a הִלֵּשׁ deducit, posterius a טַגִּשׁ, ingeniosius tamen, ni fallor, quam verius; ut pleraque omnia, quae in illo admirandae eruditionis opere exsequitur, exceptis, quae manifeste et toto colore suam produnt originem. Certe, si in ulla eruditionis parte, in hac praecipue τῶν ἐτυμολογιῶν opus est solido et subacto iudicio: quo qui destituuntur, turpissime se dare solent et deridendos propinare. Ea enim est indoles linguarum Orientalium, ut si (pro more hominum, qui in ea re hodie lauream quaerunt) vocalium nulla ratio habeatur, consonantium autem permutatio tam patienter admittatur, quidvis ex quovis poterit deduci, et tota verborum graecorum supellex ex Oriente deportari. Superiore saeculo Goropius Becanus, vir aliqui doctus et ingenio non vulgari, omnia linguae Ebraicae vocabula



la ex Brabantici deducere adgressus est: vix magis insanus, quam qui hodie omnia nostra ex Ebraeis petere conantur, febriculosi coniecturis et inanibus suspicionibus freti. Hanc tu ut ingeniorum pestem fugias, auctor tibi ero. Nullus enim solidae doctrinae fructus, nulla apud cordatos homines gloria provenire hinc poterit. Nunquam igitur tibi dixero, unde Sileni aut Satyri adpellati sint: at, quod longe melius est, id tibi in aurem instillavero, ut in his senticetis ruspandis nolis ingenium tuum et bonas horas conterere. Vale et fac primum me certiore, ecquid de lectionibus Manilianis a te debeam expectare. <sup>2</sup>

---

<sup>2</sup> Temporis notam non habet epistola, ne anni quidem. Facile est annum supplere MDCCIX ex Praef. ad Manilium p. XIV. EDITOR.

---

## III.

*In quatuor Epigrammata Graeca,  
Anthologiis non comprehensa.*

In *Michaëlis Fourmontii* schedis, quas bibliotheca Reg. Paris. paucis adhuc peregrinatoribus aperuit, <sup>2</sup> inter alios versus ineditos epigramma est in duos pueros Theophanem et Nirum, praematura morte parentibus, Architeli et Elpidi, ereptos:

*Τὶς μοιρῶν μίτον ἄμμις ἐκλώσατο παιασποδῶρον  
Ἑλπίδος ἐκ μητρὸς καὶ πατρὸς Ἀρχιτέλευς;  
τοὺς νέον ἀνθήσαντας ὑπὸ κροτάφοισιν ἱούλον  
ἤρπασεν ἡ προπετὴς Μοῖρα διωξαμένη,*

Θειο-

<sup>2</sup> Bekkero olim discipulo meo quum Parisinum iter confecissem, hinc discedenti unum prope hoc mandatum dedi, ut, si posset, Fourmontianas inscriptiones, tam ambitiose celebratas, inspiceret describeretque, quo appareret tandem, quid ex iis germanum, quid adulteratum esset. Conf., si tanti est, *Hom. Briefe an Heyne*, p. 49. Exinde ab illo speciminis instar accepi m. Nov. 1810 magno de numero excerpta aliquot Epigrammata, neque edita adhuc, nec per se spernenda: ex quibus tria ad excell. Anthologiarum restauratorem missa, nunc cum auctario notarum recipimus. Ed.

Θειοφάνη Νιρόν τε νέους δ' ἐμαρήνατο δαίμων  
ἄμφω προωδήβας, ἔρνεσιν εἰδομένους.

In hoc epigrammate v. 1 non uno vitio laborat. Ultima eius verba ΠΑΙΔΣΟΛΩΡΟΝ sic videntur corrigenda: ΠΑΙΔΕΣΑΛΩΡΟΝ. Habet tamen μίτος ἄωρος quod offendant. Quare praeterea corrigendum suspicor:

Τίς Μοιρῶν μίτον ὕμιν ἐκλάσσειτο, παῖδες,  
ἄωρον;

*Quis vobis, pueri, Parcarum fila ante tempus rupit?* Ἄωρος θάνατος est apud Plutarch. T. II. p. 110 E, ἄωρος τάφος ap. Alciph'r. 1 Epist. 36 p. 162 ed. Bergl. Vocem aliunde non cognitam ἀωροθάνατος servavit Phrynich. Appar. Soph. in Bekkeri Anecd. T. I. p. 24. Non ininus recte scripseris: παῖδε, πρόωρον. Crinagor. in Anth. Palat. T. I. p. 502 nr. 643 τί πρόωρον ἐφίεις Μοῖραν τῇ πάντως σεῖό ποτ' ἐσσομένη. Plutarch. T. II. p. 101 F. περὶ τῆς τοῦ νιού σου προώρου μεταλλαγῆς τοῦ βίου. Prior tamen correctio lenior est. Iam in nostra huius versus lectione iunge verba Μοιρῶν μίτον, ut in epigr. ἀδ. sp. DLXXXII, ἀλλ' ἐμὲ Μοιρῶν βάσανος ἐξήρπαξε μίτος. Ibidem DCCXXIV Μοιρῶν οὐκ ἔφυγεν τρισσῶν μίτον. Sic etiam λίνα Μοίρης in ep. Ioannis Anth. Palat. p. 294 nr. 555 et τά γε μὰν λίνα πάντα λειλοῖπει Ἐκ Μοιρῶν ap. Theocr. I, 139. Item in disticho inedito, quod et ipsum in chartis Fourmontianis servatur:

Ἐνθάδε Σωσιπάτρα κεῖμαι ἐνὶ σήματι τῷδε,  
Μοίρης ἀμβροσίης ἐκτελέσασα μίτον.

De verbo ἀποκλῆν pro κείρειν, ἀποδρίπειν usurpato dixi in Notis crit. ad Anthol. Palat. p. 547. Quodsi quis lectionem ἐκλώσατο tueri voluerit, sensum habebit impeditiorem: *Quaenam Parcarum breve vobis nevit filum?* Quasi alia sororum alia sit invidiosior. In nostra correctione quomodo τίς accipiendum sit, docent similia. Ep. ἀδεσπ. DCCXVIII. Τίς μου τὴν Σειρήνα κακῶς κακὸς ἤρπασε δαίμων; Himer. Or. XXIII. § 7 p. 776 τίς ἀπέκτειρε δαίμων τῆς ἐμῆς ἐστίας τὸ χρυσὸν βόστρυχον; — V. 2 Ἐλπίδος. Hoc nomen latet in inscriptione ab Hammero edita in libro cui titulus, *Topographische Ansichten* p. 171, ubi ΕΛΠΙΔΙ scriptum. Totam emendatam dedi in Notis crit. in Anthol. p. 52. — V. 3 ἀνθήσαντας Ἰουλον. ora puer dubiae signans lanugine vestis. Anthol. Latin. T. II. p. 79 nr. CXIX, ubi Burmannus similia conguessit. Nostro loco ἀνθεῖν transitive significat, ut in epigr. in aurigarum Stat. nr. 18 Ἰουλον ἀνθεῶν πρῶτον οὗτος.... Προφύριος. Eustath. de Amor. Ism. p. 136 ed. Lips. ὁ μετ' αὐτὸν νεανίσκος νῦν πρῶτως (Cod. Monac. πρότερον) ἤνθει τὸν Ἰουλον. Vid. Schaefer in Append. ad Aristoph. Plut. p. 550. — V. 5 ἐμαρηνάτο. Hoc quoque sensu transitivo, quod a bonorum scriptorum usu abhorret. — V. 6 ἔρπειν εἰδομένους. Sic crebro de adolescentibus Epigrammatarii, quibus obversabatur Homericum, ὁ δ' ἀνέδραμεν ἔρπει ἴσος. Vid. Animadverss. in Anth. T. III, 2. p. 260. Diversus est usus vocis ἔρπος de sobole; quo sensu Orpheum in Argonaut. v. 503

scripsisse suspicor: *Αἰνῆος φίλον ἔρνος, ὃ οἱ τέκε*  
*δία γυναικῶν, pro φίλος υἱός, ὃν οἱ τέκε.* De arbo-  
 rum *fructibus* solus, quod sciam, Coluthus voce  
*ἔρνος* utitur v. 59, 128, 145, ubi Iuno ad Paridem:  
*Εἰ με διακρίνων προφερέστερον ἔρνος ὀπάσσης, Πάσης*  
*ἡμετέρης Ἀσίας ἡγήτορα θήσω.* In quo loco si quid  
 novandum, non *εἶδος* scripserim cum Lennepio,  
 sed *εὖχος*. *Εὖχος ὀπάζειν*, ut ap. Pindarum Isthm.  
 II, 20 *Ἰσθμίαν ἵπποισι νίκαν . . . ὀπάσαις.* Ibidem  
 Isthm. I, 11 *ἐπεὶ στεφάνους ἔξ ὤπασε Κάδμου στρα-*  
*τῶ ἐξ ἀέθλων.*

En aliud epigramma ex iisdem schedis Four-  
 montianis ductum, in quo maritus coniugis duo-  
 rumque liberorum luget obitum:

*Μητρός καὶ θυγατρὸς παιδὸς τ' ἔτι τύμβος ὅδ' εἰμὶ,*  
*οὐ λάχον ὠκίστην ἀτραπὸν εἰς αἶδην.*  
*ὧν ὁ μὲν ἐν κούροισιν Ἀλεξάνωρ ἐκαλεῖτο,*  
*ἡ δ' Ὑγεία, γάμου πρόσθεν ἀποφθιμένη.*  
*ἄρῃεν δ' ἡμῶν παιδείην ὤπασε Μοῦσα,*  
*ἣν Ἀΐδης φθονερὸς νόσφισεν αὐξομένου.*  
*καὶ μήτηρ μὲν ἔχει παῖδας δύο, τρισσὰ δὲ πένθη*  
*νῦν κλαίει γαμέτης ἄμμιγα καὶ γενέτης.*

V. 4 *Ὑγεία.* *Tampia Hygia* occurrit in Muratorii  
 Thes. T. II. p. 655, *Ὑγείη* in ep. ἀδέσπ. DCCXXVII.  
 Etiam *Ὑγεῖνος* in Append. Anthol. Palat. nr. 207  
 T. II. p. 822. V. 5 *ἄρῃεν ἡμῶν* i. e. *παιδὶ καὶ*  
*αὐτῷ* πρὸ τοῦ γάμου θανόντι, fere ut meliores libri  
 in Orph. Argon. 646 *κοῦρον ἔτ' ἡΐθεον. Παιδὸς*

ἡϊθέου est in epigr. Pamphili Anth. Palat. p. 236 nr. 201, ubi lectio suspecta *Diversus est locus Callimachi H. in Del. 293 θυγατέρες Βορέας καὶ ἄρσενες οἱ τοῦ ἄριστοι ἡϊθέω*. In nostro autem loco fere malim: ἄρρενα δ' ἡϊθέω παιδείην ὥπασε Μοῦσα. i. e. γενναῖαν. — V. 4 ἦν Ἀΐδης — νόσφισεν αὐξομένου, quam Orci invidia abstulit, αὐξομένου αὐτοῦ. Aeschyl. VII adv. Theb. 963 ἀπάλεσε δῆτα, καὶ τὸ τοῦδ' ἐνόσφισε. Sed rectius, ni fallor, scribes:

ἥς Ἀΐδης φθονερός νόσφισεν αὐξόμενον.

Anthol. Palat. p. 251 nr. 297 τοὺς δέ... ἀκλαύστους κτερίων νόσφισαν Αἰνεάδαι. Eurip. Suppl. 539 εἰ τοὺς θαιόντας νοσφιῖς ὧν δεῖ λαγεῖν. — φθονερός. Crebra in luctu iuvenum querela de Orci invidia, a qua nec Christiani abstinuerunt. Vid. Gregor. Naz. epigr. nr. 35, 100, et Vales. ad Euseb. Vit. Constantin. T. II. p. 220 a. Erinnyas de filii morte accusat Himerius Or. XXIII, § 7 p. 778 τίς Ἐριννύων τὸ παρειῶν ἄνθος ἐσύλησεν, puerumque p. 774 Ἐριννύων καλλώπισμα appellat, qui antea καλλώπισμα Χαρίτων fuerit. Eiusmodi quid obversatum esse videtur Colutho in loco depravato v. 236 de Hyacintho:

ὅν ποτε κορυζοντα σὺν Ἀπόλλωνι νοήσας  
δῆμος Ἀμυκλαίων, ἡγάσσατο μὴ Διὶ Λητῷ  
σχυζομένη, καὶ τοῦτον ἀνήγαγεν.

Infelicem Lennepii coniecturam praetermitto. Mili corrigendum videtur: ὅν ποτε... Δῆμος Ἀμυκλαίων ἡγάσσατο ΜΗΝΙ' ἈΛΗΚΤΩ σχυζομένη. quod a ΜΗΔΙΙ una lineola differt. Amyclaei puerum cum

Apolline indentem admirabantur; quam populi admirationem aegre ferens Alesto, puerum abstulit. Pronomen τοῦτον pro αὐτὸν accipias licet, ut in Anth. Palat. p. 495 nr. 39 et alibi. Sed malim sane: καὶ κοῦρον ἀνήγαγεν. Verbo ἀνάγειν pro ἀπάγειν usus est Xenoph. Cyrop. VII, 1, 45, ad quem respicit Suid. in ἀναγαγών. — V. 8 ἄμμιγα i. e. ἅμα. Sophocl. Trachin. 842 μελαγχάϊα δ' ἄμμιγά νιν αἰκίζει "Γποφόνια δολόμυθα κέντρα. Schol. ἅμα τῷ φάσματι τῆς ὕδρας. Theocrit. Epigr. 5: ἃ δὲ βακόλος ἄμμιγα θελξει Δάφνις.

Adiiciam duo alia epitaphia, non ita pridem edita. Prius a Rev. *Georgio Renouardo* Sami repertum, et a. 1813 cum amicis communicatum, nuper autem in Museo Cantabrig. Vol. I. p. 350 typis exscriptum, tale est:

Ἡ γενεῇ δόξῃ τε καὶ ἐν Μούσῃσι Τύριννα  
 ἔξοχος, ἡ πάσης ἄκρα φέρουσ' ἀρετῆς,  
 ἐννεάδας τρισσὰς ἐτέων ζήσασα, τοκεῦσιν  
 δυστήνοισι ἔλιπον δάκρυα καὶ στοναχάς.  
 πᾶς γὰρ ἐμοῦ φθιμένης χῆρος δόμος· οὔτε γὰρ  
 αὐτὴ  
 λείπομαι, οὔτ' ἔλιπον βλαστὸν ἀποικομένη.  
 αἰτὶ δὲ πατρώου καὶ ὑπορόφουιο μελᾶδρου  
 λειπὴ τοῦμόν ἔχει σῶμα λαχοῦσα πέτρη.  
 εἰ δ' ἦν εὐσεβέων ὅσιος λόγος, οὔ ποτ' ἂν οἶκος  
 οὐμὸς ἐμοῦ φθιμένης ταῖςδ' ἐνέκυρσε τύχαις.

V. 1 Passovius haerebat in nomine Τύριννα, idque cum Γύριννα permutandum censebat. Cogitasse

videtur vir doctissimus de puella illa Lesbia, cuius nomen Sapphus versus servavit ap. Hephaestion. p. 37 *Εὐμορφότερα Μνασιδικὰ τὰς ἀπαλὰς Γυρήνω*. ubi Scholiasta *Γυρίνω* habet p. 76. Longinus autem in Prolegg. ad Hephaest. p. 173 ed. Toup. *Γυρίνω*. *Γυρηνοῦς* corrigit Cornel. de Pauw. Dorvillius in Vanno crit. p. 528 *Γυρίνας*, aut *Γυρινοῦς*, aut *Γυρινῶς*, ut *αἰδῶς*, *ἀχῶς*. Hanc correctionem amplectitur, Dorvillio non memorato, Toupius ad Longin. p. 391, comparans Choeroboscum in Collect. Ald. p. 268, ubi *τὰς ἀπαλὰς Πυρινῶς*. Haec nominis forma verior videbatur Valckenario ad Callim. Eleg. p. 150, qui eam reddendam existimabat Maximo Tyrio Diss. XXIV, 9. p. 478 ed. Reisk. *ὅτι γὰρ ἐκείνη Ἀλκιβιάδης, καὶ Χαρμίδης, καὶ Φαῖδρος, τοῦτο τῇ Λεσβίᾳ Πυρινῶ, καὶ Ἀτθίς, καὶ Ἀνακτορία*. Vulgo *Γύριννα*. Scr. *Γυριννώ*. Facit huc locus Etymol. M. p. 222 ed. Lips. *Γυριννώ· ὄνομα κυρίου Λεσβίας κόρης· εἴρηται παρωνύμως παρὰ τὸ γυρίνος, ὃ δηλοῖ τὸν βάτραχον. γυριννώ ὡς ἐρατὸς Ἐρατώ, καὶ κλέος Κλεῶ καὶ Κλειώ*. — V. 2 πάσης ἄκρα φέρουσ' ἀρετῆς. ut de Hierone Pindar. Ol. I, 20 κορυφὰς δρέπων ἀρετᾶν ἅπο πασᾶν. Non tulissent, ut arbitror, locutionem τὰ ἄκρα φέρουσα dum viri doctissimi, Wesselingius et Valckenarius, quibus ad Herodot. L. IX, 78. p. 727, 21 in dictione *Αἰγινήτων τὰ πρῶτα φέρων* media vox videbatur requiri. Sic tamen locutus est Parrhasius ap. Athen. L. XIII. p. 543 D. *Ἑλλήνων πρῶτα φέροντα τέχνης*, et Libanius, purioris graecitatis diligens sectator, T. IV. p. 86, 2 *τοιγαροῦν ἀνδρεία μιν Ἀχιλ-*



λεὺς φέρει τὰ πρῶτα. Ib p. 105, 7 ἀλλ' ὅτι τὰ πρῶτα φέρει τοῦ Τροϊκοῦ στοχασάμενοι. Notanda locutio ap. Philostr. Vit. Soph. I, 18. p. 507 ἐφέροντο δὲ ἄρα τὴν πρώτην τῶν μὲν βασιλεῖ χαριζομένων, ubi tamen Salmasius τὰ πρῶτα corrigit. — V. 6 οὐτ' ἔλιπον βλαστόν. Sensu translato apud veteres usitatius est βλάστημα et βλάστη. ut de Niobe poeta ap. Plut. T. II. p. 116 C. βλάσταίς τέκνων βοιδομένα. Βλάστημον dixit Aeschyl. Suppl. 317. — V. 7 καὶ ὑπορόφοιο. De καὶ in hac quoque sede interdum ante vocalem producto monuit Spitznerus Dissert. de Product. brev. Syllab. p. 36. Frequentior eadem licentia in fine quarti pedis. Vid. Herm. ad Orph. p. 728. Epigrammatis tamen auctorem vix dubito scripsisse: ἀντὶ δὲ πατρῶου τε καὶ ὑπορόφοιο μελάθρου. — V. 8 λειτῇ est in marmore pro λειτῇ. Sic saepe etiam in Codd. In epigr. Leonidae Anth. Palat. p. 183 nr. 226 membranae exhibent: λειτὸς δ' ὁ σχεδὸν ἀμπελεών. Ibid. p. 282 nr. 472 eadem ἐν λειτῇ κεκλιμένος βιοτῇ, et p. 283 nr. 478 τροχιῇ λειτὰ παραξίεται. — λειτὴν πέτρην Britannus editor interpretatur *a rude stone or rock*. Et *simplicem* significat et *exiguam*. Τῷ μεγάλῳ opponitur τὸ λιτὸν ap. Callim. H. in Apollinem v. 10 ὅς μιν ἴδῃ, μέγας αὐτός, ὃς δ' οὐκ ἴδῃ, λιτὸς ἐκείνος. Sic in Anthol. Palat. p. 300 nr. 592 λιτῷ μέγαν ἀνέρα χῶσαι Σήματι. Ibid. p. 210 nr. 18 Ἀνέρα μὴ πέτρῃ τεκμαίρεο· λιτὸς ὁ τύμβος Ὀφθῆναι· μεγάλου δ' ὁστέα φωτὸς ἔχει. Sic etiam hoc loco accipiendum epitheton aut de μικρῷ σήματι, ut in epigr. Glauci Anth. Pal. p. 248 nr. 285 ὀλίγον πέ-

της βάρος, aut, quod malim, de sepulcro rupi inciso. — V. 19 εἰ δ' ἦν εὐσεβέων ὅσως λόγος. *Si pietate aliquem redimi fatale fuisset, Mausilia stabilis prima redempta forem.* Anthol. Latin. T. II. p. 232. nr. CCCXIV.

Accedat his denique epigramma sepulcrale, quod apud Aquileiam repertum edidit Coray V. cl. ad Plutarchi Vit. T. IV. p. 351. Est in Basillam Miniam, cui Heraclides in ipso theatri, ut videtur, ambitu monumentum extruxerat:

Τὴν πολλοῖς δῆμοισι πάρος, πολλαῖς δὲ πόλεσσι  
δόξαν φωνάεσαν ἐνὶ σκηναῖσι λαβοῦσαν  
παντοίης ἀρετῆς ἐν μέμοις, εἴτα χοροῖσι,  
πολλάκις ἐν θυμέλαις, ἀλλ' οὐχ οὕτω δὲ θανούσῃ,  
τῇ δεκάτῃ Μούσῃ, τὸ λαλεῖν σοφὸς Ἡρακλείδης  
μειμάδι Βασίλῃ, στήλῃν θέτο βιολόγος φῶς·  
ἣ δὴ καὶ νίκης οὔσα ἴσῃν βλου ἔλλαχε τιμὴν,  
μουσικὸν εἰς δάπεδον σῶμ' ἀναπανασαμένη.

ταῦτα

οἱ σύσκηνοί σου λέγουσιν·

εὐφύχει Βασίλῃ· οὐδεὶς ἀθάνατος.

Quum in primis versibus structura verborum laboret, cl. editor corrigit: Τῇ ὃν πολλοῖς δῆμοισι πάρος.. δόξαν.. λαβοῦσῃ. Praeterea malim v. 1 πολλὰις τε πόλεσιν. V. 3 ἐν μέμοις, ἔν τε χοροῖσιν. Similia de se praedicat Eucharis ap. Gruterum p. DCLV. *Docta, erudita paene Musarum manu, Quae modo nobilium ludos decoravi choro, Et graeca in scena prima populo apparui.* — V. 4

της βάρους, aut, quod malim, de sepulcro rupi inciso. — V. 19 εἰ δ' ἦν εὐσεβέων ὅσιος λόγος. *Si pietate aliquem redimi fatale fuisset, Mausilia stabilis prima redempta forem.* Anthol. Latin. T. II. p. 232. nr. CCCXIV.

Accedat his denique epigramma sepulcrale, quod apud Aquileiam repertum edidit Coray V. cl. ad Plutarchi Vit. T. IV. p. 351. Est in Basillam Mimam, cui Heraclides in ipso theatri, ut videtur, ambitu monumentum extruxerat:

Τὴν πολλοῖς δῆμοισι πάρος, πολλαῖς δὲ πόλεσσι  
δόξαν φωνάεσσαν ἐνὶ σκηναῖσι λαβοῦσαν  
παντοίης ἀρετῆς ἐν μίμοις, εἴτα χοροῖσι,  
πολλάκις ἐν θυμέλαις, ἀλλ' οὐχ οὕτω δὲ θανούσῃ,  
τῇ δεκάτῃ Μούσῃ, τὸ καλεῖν σοφὸς Ἡρακλείδης  
μειμαδι Βασίλῃ, στήλῃν θέτο βιολόγος φῶς·  
ἣ δὴ καὶ νέκυς οὔσα ἔσθην βίου ἔλλαχε τιμὴν,  
μουσικὸν εἰς δάπεδον σῶμ' ἀναπανασμένη.

ταῦτα

οἱ σύσκηνοί σου λέγουσιν·

εὐψύχει Βασίλῃ· οὐδεὶς ἀθάνατος.

Quum in primis versibus structura verborum laboret, cl. editor corrigit: Τῇ ὦ πολλοῖς δῆμοισι πάρος.. δόξαν.. λαβούσῃ. Praeterea malim v. 1 πολ-  
λαῖς τε πόλεσσιν. V. 3 ἐν μίμοις, ἔν τε χοροῖσιν.  
Similia de se praedicat Eucharis ap. Gruterum p.  
DCLV. *Docta, erudita paene Musarum manu;  
Quae modo nobilium ludos decoravi choro, Et  
graece in scena primo populo apparui.* — V. 4

ἀλλ' οὐχ οὕτω. Haerebat in his cl. editor: Ἄλλ' οὐδέ τοῦ τετάρτου τὸ τελευταῖον ἡμιστίχον ΑΛΛΟΤΧΟΤ-ΤΩΔΕ ΘΑΝΟΤΣΗ, ἔρῳται τῇ γραφῇ. πλὴν εἰ μή τις νοητῶς μὲν ὁπωςοῦν, οὐ μὲν ἐμμέτρως, γράφειν βούλοιτο. Ἀλόχῳ τῇδε θανούσῃ. Cave quid mutes. Agitur de morte ἐν ταῖς κιβδηλοῖς σφαγαῖς, quas appellat Achill. Tat. L. III, 20. p. 140. Sic plane de Philistione, mimographo et mīmo, epigramma in Anth. Pal. p. 229 nr. 155:

Ὁ τὸν πολυστένακτον ἀνθρώπων βίον  
γέλῳτι κεράσας Νικαεὺς Φιλιστίων  
ἐνταῦθα κεῖμαι, λείψανον παντὸς βίου·  
πολλάκις ἀποθανών, ὥδε δ' οὐδεπώποτε.

In nostro epitaphio ΔΕ fortasse permutandum cum ΓΕ — ἀλλ' οὐχ οὕτω γε. Sic negatio hanc particulam saepenumero sibi adiungit. Vid. Schaefer. ad Theocrit. p. 211 sq., ad Sophocl. T. I. p. 241. — V. 6 “Δηλοῦται ἐκ τοῦ ἔκτου, ὅτι Μιμάδας ἐκάλουν τὰς ἐπὶ σκηνῆς γυναικας, ὥσπερ καὶ τοὺς ἄνδρας, οὐ μόνον Μίμους, ἀλλὰ καὶ Βιολόγους, ὡς τὰ κατὰ τὸν βίον συμβαίοντα μιμουμένους.” Verba sunt cl. editoris. Forma μιμᾶς est etiam in fragm. Aelian. ap. Suid. T. II. p. 377 κρίσεως δ' ὡς ἐν ἀκολάστοις εὐθείας οὐ διήμαρτε περὶ τὴν αἵρεσιν τῆς μιμάδος· σὺν κάλλει γὰρ λαμπρῷ τοῦ σώματος, ποικίλως ἥσκητο τὴν εὐαπάτητον παιδείαν. ubi novissima verba non id sonant, quod latinus interpres dedit: *egregie quoque norat artem variis illecebris iuvenes decipiendi*; sed potius: *mens quoque eius varia eruditione, qualis in Mima requiritur, exercitata fuit*. Sed εὐαπάτητον mutandum videtur in

εὐαπατηλόν; ubi cogitandum de illa ἀπάτη, qua nos falli volumus in iis artibus, ubi σοφώτερος ὁ ἀπατηθεὶς τοῦ μὴ ἀπατηθέντος, ut est in nobili dicto Gorgiae ap. Plutarch. T. II. p. 348 C. Cf. Spanheim. ad Aristoph. Ran. 941. — Vox βιολόγος, Lexicis addenda, exstat in Glossario ap. Stephan. p. 22; *Atellani, σκηνικοί, ἀρχαιολόγοι, βιολόγοι*. Hinc petitam vocem interpretatur Salmasius ad Scriptt. hist. Aug. T. II. p. 530, mimicos scurras ita appellatos fuisse existimans, quod *sententias ad vitam utiles* iactarent. Quam interpretationem refellit locus Longini, ubi βιολογεῖν ita cum ἡθολογεῖν coniungitur, ut alterum alterius sit interpretamentum, II. T. p. 40 ed. Toup. *Τοιαῦτα γὰρ πού περὶ τὴν τοῦ Ὀδυσσεύος ἡθικῶς αὐτῶ βιολογούμενα οἰκίαν, οἷον εἰ κωμῶδια τις ἐστὶν ἡθολογουμένη*. De ἡθολόγοις autem non dubitatur, quin sic appellati sint mimi, quod *vitam hominum quotidianam exprimere solerent*, quae Valesii sunt verba ad Ammian. Marcell. XXX, 4. p. 596. Quare τοὺς ἡθολόγους cum μίμοις et γελωτοποιοῖς iunxit Diodor. Sic. L. XX, 63, p. 453, 10, ubi vide Wesseling. Philistionem, supra commemoratum, quem γελωτοποιὸν appellat lemma in membr. Palatinis, κωμῶδιας βιολογικὰς scripsisse narrat Suid. T. III. p. 603, quod adiectivum non magis comparet in Lexicis, quam βιολόγος. — Ceterum in hoc versu epigrammatis nostri bis brevis syllaba longae locum occupat. — V. 7 οὐσα ἴσην. Vocalem elidendam marmorarius perperam exhibuit, cuius negligentiae plurima sunt in lapidibus exempla. — V. 8 “μουσικὸν δάπεδον, ἴσως τὸ

θέατρον αὐτὸ λέγει, ἐν ᾧ τεθάρθαι τὴν Βάσιλιν  
 εἰκός." Coray. — Mox notanda erit vocis σύσκη-  
 νος significatio a Lexicographis neglecta, de *acto-  
 ribus scenicis, scenae sociis*. Sic fere Plutarch. T.  
 II. p. 27 F. quum de Sophocle dixisset, pergit de  
 Euripide sic: καὶ ὁ σύσκηνος αὐτοῦ πάλιν, ὃς ᾄς ὅτι  
 τὴν Φαίδραν καὶ παρεγκαλοῦσαν τῷ Θησεῖ πεποίη-  
 κεν. Cf. Wyttenb. animadv. T. XI. p. 257. In  
 formula: εὐψύχει, Βάσιλλα, οὐδεὶς ἀθάνατος cl. edi-  
 tor εὐτύχει corrigendum suspicatur. Illud verum.  
 In epitaphio Catiliae Marcianae, quod post plures  
 alios Bonada exhibuit T. II. p. 137 ΟΤΧΙ τεκοῦσα,  
 οὐδεὶς ἀθάνατος, ubi quaedam apographa ΤΧΙ ha-  
 bent, recte emendavit Gudius, ΕΤΨΤΧΕΙ, quod  
 in marmoribus ΕΤΨΤΧΙ scribi solet. Cf. Reine-  
 sium p. 731 et 826. Burmann. ad Anthol. Lat.  
 T. II. p. 118. Similiter θάρσει defunctis acclama-  
 bant. In inscriptt. Pocockianis p. 64 Cap. VI, Sect.  
 I, 1 ΘΑΡΣΙΨΤΧΗΟΤ.. ΙΣ ΑΘΑΝΑΤΟΣ. Scribe;  
 θάρσει, ψυχὴ, οὐδεὶς ἀθάνατος. Ibid. p. 65 nr. 3:  
 ΘΑΡΣΙ ΣΤΥΝΚΙΕ ΣΤΡΑΤΩΜΑΝΕ ΟΤΑΙΣ ΑΘΑ-  
 ΝΑΤΟΣ legendum: θάρσει, σύμβιε, οὐδεὶς ἀθά-  
 νατος. Similiter Latinorum aliquis ap. Gruter. p.  
 686: *Vivite felices, moneo, mors omnibus instat*,  
 si mutila verba recte supplevit Burmann. in An-  
 thol. T. II. p. 208. Scrib. m. Mart. 1816.

F. J.

## IV.

*Notae criticae in M. Corn. Frontonis  
Epistolas graecas.*

Inter reliquias M. Cornelii Frontonis, rhetoris Hadriani aevo clarissimi, quas e Codice palimpsesto bibliothecae Ambrosianae vir infatigabilis et ad reconditos antiquitatis thesauros eruendos natus, Angelus Maius, incredibili labore nuper in lucem protraxit, etiam epistolae sunt aliquae, nisi dissertatiunculas appellare malis, graeco sermone conscriptae, quae, ut monimentum studii a latino rhetore in graecis litteris positi, eruditorum attentione non indignae videntur. <sup>1</sup> In quibus epistolis quum loca sint haud pauca, aut in ipso Codice perperam scripta, <sup>2</sup> aut a doctissimo editore in illa festinatio-

<sup>1</sup> Ipse Fronto de illis litteris non magnifice sentiebat. Sic enim ille in Ep. ad Marcum Caesarem p. 40: *Epistulam matri tuae scripsi, quae mea impudentia est, graeco, eamque epistulas a te scribas implicui. Tu prior lege, et si quis insit barbarismus, tu qui a graecis litteris recentior es, corrige.* Cf. finem illius ad matrem Marci epistolae p. 408 sq.

<sup>2</sup> "Illud moneo, universam Codicis graecam scripturam tot mendis scaterē, ut ea plane ab amanuensi latino et graece fere ignaro exarata videatur." Maii verba sunt ad p. 398.

ne, qua operis recens detecti editionem properabat, non satis feliciter tractata, ea corrigere operae videbatur pretium, ne postea lectores illarum deliciarum curiosi, quibus ad librariorum errores tollendos tempus non suppetit, frustra in illis haereant.

Ep. I. in qua docere conatur, pulchro puero non-amantem (τὸν μὴ ἐρῶντα) amante exoptabiliorum esse, his verbis incipit: ὃ φίλε παῖ, τρίτον ἤδη σοι τοῦτο περὶ τῶν αὐτῶν ἐπιστέλλω, τὸ μὲν πρῶτον διὰ Λυσίου τοῦ Κεφάλου, δεύτερον δὲ διὰ Πλάτωνος σοφοῦ, τὸ δὲ δὴ τρίτον διὰ τοῦδε τοῦ ξένου ἀνδρός. Verba nihil aliud significant, quam Frontonem illi puero primum Orationem Lysiae de eodem illo argumento misisse, tum Phaedrum Platonis, illisque se iam addere dissertatiunculam de illa re a se ipso compositam. Quod enim editor existimat, Frontonem tres de amore epistolas scripsisse, primam ad imitationem Lysiae, alteram ad Platonis exemplum compositam, id argumentis idoneis destitutum est, ipsisque Frontonis verbis refutatur. Nam quod dicit, διὰ τοῦδε τοῦ ξένου ἀνδρός, de se ipso loquitur, quod Maium non fugit: cum hac autem interpretatione coniectura viri doctissimi consistere nequit. Ceterum lege, διὰ Πλάτωνος τοῦ σοφοῦ. — Mox p. 380 lin. ult. editor verba: ἔστω σοι τεκμήριον, ὡς εὐλογα. ἀξιῶ, ὅτι οὐκ ἀπορῶ λόγων non recte vertit: *hoc tibi argumento erit, ut iure censeo, verba mihi non deesse.* Quod a Frontonis modestia abhorret. Sensus est: hoc tibi argumento sit, ea quae posco *rationi* esse consentanea, quippe quae mihi (in illa infantia mea) tot *verba* suppedi-



tent. Ludi apparet in verbis εὐλογα et λόγων οὐκ ἀπορῶ.

P. 381 τοῦ σοῦ κάλλους αἰσδομαι οὐδενὸς ἦντων τῶν ἄλλων. Scr. f. αἰσθάνομαι. — Ibid. ὅπερ δὲ ἐπὶ τῶν πυρεττόντων καὶ τῶν εὖ μάλα ἐν παλαιστοῖς γυμνασασμένων ὁρῶμεν οὐκ ἐξ ὁμοίας αἰτίας ταυτὸν συμβαίνειν. Perperam editor Cod. lectionem ὅπερ mutavit in ὥςπερ. Omnia sana sunt et perspicua, modo post ὁρῶμεν conima ponas. Respondent pro-nomini in proxima enuntiatione, τοιάνδε τινα pro τοῦτο, sive τὸ αὐτά.

P. 384 λειτόν τε ἅμα καὶ ὄλισθον. Primum vocabulum non vertit editor. Scr. λειτόν. nisi fortasse legendum est, quod in loco lacero affirmari nequit, λῆτον. Lucian. in Tragop. v. 227 T. X. p. 15 ὀλίσθω περιπεσὼν λείας ὁδοῦ. Ὀλισθος autem h. l. non est lapsus, sed locus lubricus. Ap. Liban. T. IV. p. 614, 30 orator morosus aediles sugillat, urbis adeo negligentes, ὥστε λίμας ὅλας ἐν αὐτῇ συνεστάναι, καὶ ὀλισθούς εἶναι τῆς ἀγορᾶς πανταχοῦ. ubi quum Cod. Bavar. ὀλίθους exhibeat, Reiskius λίθους legendum perperam statuit. — Sequitur ap. Frontonem: ἀλλ' οὐκ ἐμοὶ γὰρ ἐπ' ὀλέθρῳ προσέτης, οὐδὲ ἐπὶ βλάβῃ τινὶ ὁμιλήσεις. restitue lectionem Cod. ab editore mutatam, ΠΡΟΣΕΙ, accedes. Male ap. Liban. T. IV. p. 835, 12 οἱ πόδες οἱ μὲν ἐβουλόμην οὐ προσῆσαν. rectius Cod. Monac. nr. 96 προῆσαν. Scribendum enim, οὐ προήεσαν. Sic etiam p. 1064, 12 scr. ὡς δὲ εἰς ὄρος προήεσαν, pro προσήεσαν, et paulo ante, ἄνδρες δὲ ἄρτι πύλειως ἐξήεσαν, pro συνήεσαν. Obiter corrige apud eundem

T. IV. p. 73, 17 ἃ δὲ Κάλχας ἤκουεν . . οὐκ ἐς αὐ-  
τοὺς ἀνῆει τοὺς θεοὺς, pro ἂν εἶη. Sic p. 91, 26  
ἡ νόσος ἀπῆει. Cod. Monac. ἀπείη. Sophocl. Trä-  
chin. v. 166 ἡνίκ' ἂν χώρας ἀπείη. quaedam editt.  
ἀπῆει.

P. 384 l. ult. ἡδείους. Sic in Anthol. Palat.  
p. 574. nr. 36 ἡδαιον ἐμοὶ τόδε. Ibid p. 510 nr. 23  
τάχειον, et saepissime alibi, etiam in marmoribus.

P. 386 l. ult. τό τε κατ' ἐμέ. Scr. τό γε.

P. 388 l. 4 ἀποθούμεθα. Scr. ἀπωθούμεθα. —  
Ibid. τὰ θηρία ἐπίσταται γεύγειν μάλιστα πάντων  
τοὺς κυνηγέτας, καὶ τὰ πτηνὰ τοὺς ΘΙΗΡΕΤΤΑΣ.  
Sic Cod. Θηρευτὰς scripsit editor. Frontonem ΊΞΕΤ-  
ΤΑΣ dedisse vix dubito. — Ibid. τῶν μηδὲ πως  
ἐσωρακότων. Scr. ἐωρακότων.

P. 390, 7 σοὶ δὲ ἐν τῷ τοιῷδε κάλλει οὐκ ἔσθ' ὅτε  
καρπώσῃ πλέον ὑπ' ἔρωτος. Sic editor. Tu restitue  
lectionem Codicis: σὺ δὲ . . . deinde scribe: ὅ τε  
καρπώσῃ i. e. καρπώσῃ. — Ibid. med. ἀρχήλοι δὲ οἱ  
ἐρασταὶ τοῖς ὄντως καλοῖς οὐδὲν ἤττον ἢ τοῖς δικαίως  
ἐπαινουμένοις οἱ κόλακες· ἀρετὴ ἡδε καὶ δοξὴ καὶ  
τιμὴ καὶ σκερδὸς κόσμος θαλαττὴ μὲν . . . In his  
verbis omnia sincera sunt usque ad κόλακες, nec  
admittenda verborum transpositio, qua textum re-  
stituere conatus est editor. Proxima vereor ne  
mutila sint. Nec suffecerit, puto, scribere: ἀρετῇ  
γὰρ ἔπεται δόξα καὶ τιμὴ καὶ κέρδος. Post haec  
verba autem novae periodi faciendum initium: κό-  
σμος θαλάττῃ μὲν . . . ad quam enuntiationem refe-  
renda sunt proxima, κάλλους δὲ ἡμεῖς ΘΙ τήν᾽ ἄλλως  
ἐπαινοῦντες. Maius edidit: ἡμεῖς θ' οἱ, cum de-

buisset, ἡμεῖς οἱ. — Sequitur: οὐχὶ ἐρασταί, οἷς ἀβλίωτον ἂν εἴη *ΙΣΤΕΡΟΜΕΝΟΙΣ* (ἐστερημένοις editor in textu) τῶν παιδικῶν. Scr. οὐχ οἱ ἐρασταί, οἷς ἀβ. ἂν εἴη *ΣΤΕΡΟΜΕΝΟΙΣ*.

P. 392 ἀλαζονεύονται τε καὶ ἐπιδέλνυνται, καὶ ὥς εἰπεῖν ἐξορχοῦνται τὸν ἔρωτα. vertitur: *atque ut ita dicam amorem saltant*. Nihil minus. Ἐξορχισθαι τὸν ἔρωτα est *prodere amorem et prae se ferre*, idque cum quadam inverecondia, quae velanda detegit, arcana vulgī oculis spectanda offert. Sic Alciphr. L. III, 72. p. 448 οἱ τὰ τῆς θεοῦ ἐν Ἐλευσίνι μυστήρια ἐξορχησάμενοι. Themist. Or. XXVI, p. 352 B. ὥς περ τοὺς ἐξορχουμένους τὰ μυστήρια τῶν θεῶν. Suidas in Ἀστυάνασσα T. I. p. 361 ἔγραψε περὶ σχημάτων συνουσιαστικῶν· ἣν ὕστερον παρεξήλωσαν Φιλαινίς καὶ Ἐλεφαντίνη, αἱ τὰ τοιαῦτα ἐξορχησάμεναι ἀσελγήματα. Achill. Tat. IV, 8. p. 163 ἐν γὰρ τοῖς κακοῖς ἐξορχήσομαι τὰ μυστήρια. Heliodor. VI, 15. p. 125 ἥτις πρὸς τοῖς ἄλλοις, οὐδὲ ἐπὶ σαυτῆς, τὰ οὕτως ἀπόρρητα καὶ σιγῇ καὶ σκότῳ φυλάττομενα μυστήρια δρᾶν ὑπέμεινας, ἀλλ' ἤδη καὶ ἐπὶ μάρτυσι τοιούτοις ἐξορχῇ τύχας. *Prodendi* significatio, ubi idem est quod *destituere*, locum habet in loco difficiliore Plutarchi Vit. Artax. c. 22. T. V. p. 300 de Antalcida, ἐξορχησαμένῳ ἐν Πέρσiais τὸν Λεωνίδα καὶ τὸν Καλλικρατίδαν, i. e. προδόντι καὶ ἀφακίσαντι τὴν τοῦ Λεωνίδα καὶ Καλλικρατίδου σεμνότητα καὶ μεγαλοφροσύνην. quo sensu etiam accipiendum est idem verbum ap. eund. T. II. p. 807 B. ubi respiciens locum Herodoti VI, 129. p. 498 de patre historiae. *δοκεῖ μοι*, inquit, *καθάπερ Ἴπποκλείδης*

κλειδης... ἐξορχούμενος τὴν ἀλήθειαν (i. e. ἀφανίσαις καὶ διαφθείρας), οὐ φροντὶς Ἡροδότῳ. Paulo aliter apud eund. T. II. p. 1127 B. ἃ δὲ Μητροδώρος ἐν τῷ περὶ φιλοσοφίας ἐξορχούμενος πολιτείας γέγραπεν: ubi ἐξουθενίζειν significat, non, ut Amyotus vertit, *abjurant toute entremise du gouvernement.*

P. 392 ὡς τούτῳ δὴ μάλιστα σε ΔΕΧΕΑΖΩΝ καὶ προσεξόμενος. Editor, δειλάζων. Quamvis futurum nonnunquam cum praesenti copulatur, (vid. not. critic. in Anthol. Palat. p. 105) verius tamen videtur, δειλάσων. — *Ib.* lin. penult. τὰδ' ἐστὶν ἀσχῆ. Scr. τὰ δ' ἐστ.

P. 394 l. 2 βρυχωμένων ἢ χραιμετιζομένων. Scr. χραιμετιζομένων. — Tum: τούτοις ἔοικεν ἐρώτων ἀσμάτα. Scr. τὰ τῶν ἐρώτων ἄσμάτα. Sequitur: εἰ γοῦν ἐπιτρέψαις αὐτὸν τῷ ἐραστῇ χρῆσθαι ὅτε οὐ καὶ ὁπότε βούλοιτο. vertitur: an igitur te amanti trades, ut sive ei libeat, sive secus, te utatur? Male utique. Cohærent hæc cum sequentibus et in hunc modum scribenda sunt: εἰ γοῦν ἐπιτρέψαις σαυτὸν τῷ ἐραστῇ χρῆσθαι ὅ,τι σοι καὶ ὁπότε βούλοιτο, οὐτ' ἂν... Thucyd. VII, 85 καὶ αὐτῷ μὲν χρῆσθαι ἐκέλευεν ἐκείνόν τε καὶ Λακεδαιμονίους ὅ,τι βούλονται. Isocrat. Encom. Helenæ p. 346 ἀπορῶ δ' ὅ,τι χρῆσθαι τοῖς ἐπιλοίποις. — *Ib.* l. 7 ὑπὸ λύτης εὐθύ ΣΕ ΙΟΙΤΟ ἂν καὶ βαίνειν προθυμῶτο. Suspiciatur editor: ΕΥΘΥΣ ΕΙΟΙΤΟ. quod non intelligo. Suspiciari licet, εὐθύς ὁργῶ τε καὶ β. sed propius ad lectionem Cod. scribes: ΕΥΘΥΣ ΘΙ-ΙΟΙ ΣΟΤ. De verbo διγίῃν protervitatē in contrectando notionem habente vide Gataker. de St.

N. T. p. 79, s. — *Ib.* l. 12 ὅτι πάντα θεῶν δῶρα καὶ ἔργα ὅσα ἐς ἀνθρώπων χρείαν (χρείων editum) τε καὶ τέρψιν καὶ ὠφέλειαν ΑΦΥΚΤΑΤΑ μὲν αὐτῶν πάνυ καὶ ΠΑΝΙΗΘΕΙ, γῆν γημι καὶ οὐρανὸν καὶ ἥλιον καὶ θάλατταν, ὕμνῳ καὶ θαυμάζειν πεφύκαμεν, ἔργῳ δ' οὐ. vertitur: *Deorum dona, quotquot ad hominum usum et delectationem et utilitatem omnino necessaria sunt.* Haec sensum praebent optimum, sed cum graecis non conspirant, ubi editor correxit, πάνυ καὶ παντὶ ἤθει, parum feliciter. Vocabulum ἀφύκτατα graecum non est, nec μὲν αὐτῶν in hac verborum structura locum habet. Scribendum, ni fallor: ὅσα ἐς ἀνθρώπων χρείαν τε καὶ τ. κ. ὠ. ΑΦΙΚΤΑΙ (τὰ μὲν αὐτῶν πάνυ καὶ ΠΑΝΤΗ ΘΕΙΑ) γῆν γημι καὶ οὐρανὸν κ. τ. λ. Bene dicitur ἀφῆχθαι εἰς τέρψιν, pro oblectare, εἰς χρείαν, usui esse, quod periphraseos genus illustrat cl. Boissonad. ad Philostr. Heroic. p. 353. In dictione πάνυ καὶ πάντῃ synonyma, quod in talibus fieri solet, cummulata; πάντῃ enim nonnunquam idem quod πάνυ. Ut in Eurip. Fr. Incert. CXXX, ἀκόλαστα πάντῃ γίνεται δούλων τέκνα, ubi frustra Masgr. πάντα corrigit; Achill. Tat. L. II, 35. p. 70 τὸ μὲν γὰρ μέγεθος πάντῃ μέγας. Ap. Polybium L. IV, 40, 5 olim legebatur: τὰ δὲ κοιλήματα πάνυ ἢ πάντως ὠρισμένα. Sed ex perpetuo usu Polybii Schweighaeuserus πάντῃ πάντως correxit.

P. 396 l. 2 οἱ δὲ ΘΥΩΝ Αἴ, οἱ δὲ οἶνον. notanda seiunctio particularum δὲ αὐ, nisi Fronto scripsit: οἱ δὲ ΘΥΩΜΑΤΩΝ, οἱ δὲ ... *Ibid.* l. 11 π.

θανός εἶναι δόξει. ex pluribus editoris correctionibus vera est, δόξεις. Excidit Σ ob sequens E. — *Ib.* lin. 13 ὅτι τῶν ἀνθῶν ἂν ἴστί τι. delendum ἂν, ut iterum in verbis, ἀτιμότερον γοῦν ἴσθιν ἂν φούτων καὶ ἀνθῶν.

P. 398 l. 3 ῥοικας, ὦ παῖ, τὸ ἄνθος τοῦτο ἰδεῖν ἐθέλειν· ἀλλ' ἐγώ τε σοὶ δ' ἐπιδείξω ΤΙΧΟΣ ΠΡΟΣ ΤΟΝ ΙΛΙΣΟΝ ἅμα ἄμφω βαδίσαιμεν. Audacter hunc locum mutavit editor, ἐπιδείξω τυχῶν, πρὸς τὸν κῆπον: in notis etiam παράδισον proponit. Corrigen- dum videtur: ἀλλ' ἐγωγέ σοι ἐπιδείξω· ΤΙΧΟΣ πρὸς τὸν ΙΛΙΣΟΝ ἅμα ἄμφω βαδίσαιμεν, 'ad Illisi ri- pas floribus pictas. De τάχος adverbialiter posito exempla cumulare nihil attinet. Non minus recte scripseris, διὰ τάχους.

II. p. 401 κάμπεσθαι δὲ ἐπὶ θατέρῳ τῶν πλευ- ρῶν μὴ δύνασθαι. Scr. ἐπὶ θάτερα. Sequitur: κῆ- γω δ' ἐπειδὴν τι συντάττω προθυμότερον, ἡκάμπῃς τις εἰμί, καὶ τῶν ἄλλων πάντων ἀφίμενος ΕΠΕΚΕΙΝ Ο ΜΟΝΟΝ Γ' ΕΜΕ ΑΓΑΝ ἐπιστρέπτει. In postre- ma voce non videtur haesisse editor, qui in prae- cedentibus edidit ΕΠΕΧΩΝ, male utique. Scri- bendum suspicor: ΕΠ' ΕΚΕΙΝΟ ΜΟΝΟΝ ΊΕ- ΜΑΙ ὃ ἄγαν ἐπιστρέφει. In his ἐπ' ἐκεῖνο et ἱεμαι certissima sunt. Heliodor. L. VI, 15. p. 127 ἐμμανές πρὸς αὐτοὺς ἱεται. Achill. Tat. II, 23 διὰ τῶν θυ- ρῶν ἱεμαι δρόμῳ. *Ib.* II, 28 πάλιν ἐπὶ τὴν θυγατέρα ἱεται. De scrofa Xenoph. Cyrop. IV, 1, 17 ἐπειδὴν τις αὐτῶν θηρᾶ τι τῶν τέκνων, οὐχέτι φεύγει, ἀλ- λ' ἱεται ἐπὶ τὸν λαμβάνειν πειρώμενον. — Sequun- tur haec: Κατὰ τὴν ὕαιναν καὶ τοὺς ὄφεις δὲ φασιν

τὰ ἀκόντια οὕτω πως ΑΓΕΙΝ κατ' εὐθύ. vertitur: *ita et serpentes dicuntur spinam dorsi eodem modo movere directim.* quod et linguae usui et naturae serpentis adversatur. Hoc scimus, serpentes quum praedae inhiant, in eam recto impetu, ad iaculi instar, ferri. Iam vide, an Fronto scripserit: καὶ τοὺς ὄφεις δὴ φασὶ κατὰ τὰ ἀκόντια οὕτω πως ΑΤΤΕΙΝ κατ' εὐθύ. In his ἄττειν saltem lenissimum est. Sic in Philostr. Vit. Apoll. V, 42. p. 216 ἦγεν in ἦττειν mutandum esse docui in Additam. in Athen p. 161. Etiam apud Aelian. H. An. XIII, 11. p. 735 ἡ δὲ ἀλώπηξ καὶ αὐτὴ κατ' ἔχρος ἐδί. legendum suspicor: κατ' ἔχρος ἄττει. — *Ibid.* lin. 11 καὶ τὰ δόρατα . . . ὅταν εὐθείαν ἄξῃ. Scr. τὴν εὐθείαν ἄξῃ.

P. 404 l. 2 εἰ δὲ δὴ καὶ τῶν ἀνέμων φαίην ἐπαίρεισθαι μάλιστα τὸν οὐρίον, ὅτι δὴ ἐπ' εὐθύ φέρει τὴν ναῦν, ἀλλὰ μὴ εἰς τὰ ΠΛΑΝΑ ἀπονέυει. Hanc lectionem quodammodo defendi posse, non dubito; iusta tamen antithesis postulare videtur, ut legatur: εἰς τὰ ΠΛΑΓΙΑ. — *Ib.* l. 5 ἡ τετάρτη ἂν εἴη ταύτη εἰκὼν καὶ αὐτὴ βία. Scr. αὕτη εἰκὼν. Sequitur: εἰ δὲ προσθείην καὶ τε τῆς γραμμῆς. Coniunctionem τε editor uncinis inclusit. Scribe καὶ τὸ τῆς γραμμῆς. — *Ib.* l. 12 εἰ δ' αὖ φίλλας καὶ ἔρωτος αὐτὴ μετεῖη, μᾶλλον ἂν ἔτι ἡ εἰκὼν εἴκοι. Scribe αὐτὴ μετεῖη. — *Ib.* l. 15 εἰ δὲ κατ' εὐθύ ἔβλεπεν τε καὶ ἐβάδιζεν, οὐκ ἂν ὤμωξεν. Scr. ὤμωξεν. non plorasset. — Sequitur: καὶ γὰρ αὐτὴ τις ἀπθανος ἡ τοῦ Ὀρφέως εἰκὼν. Scr. αὕτη.

P. 406 l. 1 ἔπειτα δὲ καὶ ὕμνων ἐμμενῆμην . . .

ὥςπερ οἱ ἔρασταὶ τοὺς φιλάτους ἐπὶ πάσῃ τιμῇ. novissimam vocem dubiae lectionis esse monet editor. Corrigan licet, ἐπὶ πάσῃ ἀφορμῇ. Sed etiam τιμῇ sensum habet. — *Ib.* l. 5 ἀλλὰ γὰρ τέκνωσις (Cod. τέχνωσις) τῶν εἰκόνων ἘΠΕΙΟΠΕΙ καὶ ἐπιφύεται. Editor in textu posuit ἐπόρρωε. Tu scribe, una littera leviter inmutata, ΕΠΕΙΣΠΕΙ, quod, ut ἐπιρρεῖν saepissime, de copia sponte affluente usurpatur. Vid. Dorvill. ad Charit. p. 121. — *Ib.* l. 8 τὸν Πρωτογένη τὸν ξογράφον φασὶν ἔνδεκα ἔτεσι τὸν Ἰάλυσον γράψαι· μηδὲν ἕτερον ἐν τοῖς ἔνδεκα ἔτεσιν ἢ τὸν Ἰάλυσον ΠΡΑΦΟΝΤΑ ΕΜΟΙ οὐχ ἕνα, δύο δὲ ἅμα Ἰαλύσω ΕΙΡ... ΦΕΣΘΗΝ... Sic Cod. Perperam editor: ἢ τὸν Ἰάλυσον· γράφων δ' ἐγὼ οὐχ... ἐφῆσθην. Nihil certius, quam Frontonem scripsisse: ἢ τὸν Ἰάλυσον γράφοντα· ἐμοὶ δ' οὐχ εἷς, δύο δὲ ἅμα Ἰαλύσω ΕΓΡΑΦΕΣΘΗΝ.

P. 408 l. 5 ὁ δὲ ἕτερος υἱὸς βρεχμοῦ βασιλέως. In Addendis p. 555 editor monet, in Codice non βρεχμοῦ esse, sed μεγάλου. Sequitur: ἐκείνου μὲν οὕτω παῖς, ὥςπερ Ἀθηνᾶ τοῦ Διός, ΣΟΣΔΕΣΩΝΙΟΣ, ὡς τῆς Ἥρας ὁ Ἡγαιστος. Verba post Διὸς e textu circumscripsit editor. At facile intelligitur, aliquid desiderari ad concinnitatem. Lege itaque: ΣΟΣ Δ' ΕΞ ΩΔΙΝΟΣ. Agitur enim de M. Aurelio, Antonini per adoptionem, Domitiae Calvillae ex partu filio. De filiis adoptivis Calasiris ap. Heliodor. II, 23. p. 133 παῖδες.. ἀμήτορες ἐμοὶ γεγονότες· τύχη γάρ μοι θεοὶ τούτους ἀπέδειξαν, καὶ ἀπέτεκον αἱ ψυχῆς ὠδίνες, καὶ γύσεις ἢ διάθσεις ἐπ' αὐτοῖς ἐνεμασθη. Liberi partu editi interdum



ipsi ὠδῖνες appellantur; ut Iphigen. ap. Aeschyl. in Agamemn. 1409 ἔθυσεν αὐτοῦ παῖδα, φιλότατην ἐμοὶ Ὠδῖν', ἐπωδὸν ὀρχηλέων ἀημάτων. De Diana Eurip. Iphig. in Taur. 1071 Λατοῦς ὠδῖνα φησαν. Callimach. H. in Del. 119 θῆρες . . ὁμοτόκους ὠδῖνας ἀπηρέισαντο λίσσιναι. — Sequitur ap. Frontonem: ἀπίστω δέ τε ποδῶν ταύτη τοῦ Ἡφαίστου εἰκόν. Ver- titur: *quamquam hanc Vulcani imaginem amoveri- siē satius*. Quod a rhetoris mente alienum. Scr. ἀπίστω δέ τὸ ποδῶν ταύτη τοῦ Ἡφαίστου εἰκόνη, *sed pedum vitium ab hac Vulcani imagine absit.* — Ib. l. 12 ἔτι κατὰ τοὺς γεωμέτρας αἰτήσομαι τῶ- μοιον. novissima vox depravata, cuius probabilem emendationem nunc non reperio. Veniam rogat Domitiam Fronto, si quid ipsi exciderit non satis purum aut atticum, causa addita, *ὁλσθα γὰρ ὅτι ἐν αὐτοῖς ὀνόμασι καὶ αὐτῇ διαλέκτῳ διατρέβω*. Haec verba non possunt significare, quod latinus inter- pres dedit: *nosti enim in graecis vocabulis et dia- lecto me haerere*; nec omnino in hoc contextu sen- sum habent expeditum. Fortasse corrigendum: ὅτι ἐν ἄλλοις ὀνόμασι καὶ ἄλλῃ διαλέκτῳ διατρέβω, *me in aliis (latinis sc.) vocabulis alioque sermone versari.*

III. p. 412 Consulatu deposito, Fronto promit- tit, se ad Calvillam festinaturum esse, τῶν τὸν στά- διον δραμόντων προθυμότερον· ὡς ἐκείνολγε βραχύ- τατον χρόνον ἐπὶ τῆς ὑεπληγος ἐπιστάωντες, ἔπειτα ἀφαιῖνται τρέχειν· ἐγὼ δὲ τοῦτον ἤδη μῆνα δεύτερον εἰργομαι τοῦ πρὸς ὑμᾶς δρόμου. male vincta oratio. Scribendum videtur: ὅμως ἐκείνολ γε . . *quamquam*

*illi quidem...* *Ib.* l. 11 πᾶσας τὰς πανταχόθεν γυναικάς ἐπὶ ταύτην τὴν ἡμέραν ἀθροίζεσθαι, "Ita in Cod. ΠΑΝΤΑΧΟΔΕΝ vel dorice vel mendose." Maius. Mira dubitatio. Quid enim negotii erat πανταχόθεν scribere? Herodian. L. I, 15, 8 τὰ δὲ πανταχόθεν ζῶα ἡθρολίζετο αὐτῷ.

P. 414 Domitiam omnibus artibus et virtutibus instructam praedicat, Minervae similem: τῶν ἄλλων δὲ γυναικῶν ἙΠΙ τῆς ἀρετῆς μέρος ἐκάστης ἐπισταμένης. Scribe sensu flagitante: "ΕΝ ΤΙ τῆς ἀρετῆς μέρος. Iam bene respondent proxima: οἷος ὁ τῶν Μουσῶν ἔπαινος ἐκ μιᾶς τέχνης καθ' ἐκάστην διηρημένος. — *Ib.* lin. 9 εἰ δὲν ἐγὼ πρὸ θύρας εἰσαγωγέας τις εἶναι λαχὼν τῶν τῆς ἐορτῆς ἀξίων. Scr. εἰ δ' ἦν ἐ. π. θύρας... ἀξίων.

P. 416 l. 5 γυναικεία δὲ τις αὐτῇ θεὸς παρὰ ταῖς πλείσταις τῶν γυναικῶν θρησκεύεται, ἡ Ἀπάτη. τις γοῦν Ἀφροδίτης τάχος) ὁ ἐκ πολλῶν τινῶν καὶ ποικίλων ΘΗΛΕΙΩΝ κατασκευασάμενος ..... Quamquam lubrica in loco mutilo crisis, verisimile tamen, rhetorem scripsisse: γυναικεία δὲ τις αὐτῇ θεὸς... ἡ Ἀπάτη. τῆς γοῦν Ἀφρ. ὁ τόκος ἐκ πολλῶν τ. καὶ π. ΘΗΡΙΩΝ κατασκευασάμενος.... reliqua desunt.

IV. p. 420 l. ult. ὅθεν δ' ἂν ῥᾶστα παραψυχῆς τύχοις πείρα. Μαθὼν ἔγωγε ἄλλους σοφίαν διδάξω. Sic Maius edidit. In Cod. est ΠΕΙΡΘΑ et ΑΛΛΑ ΟΥ ΣΟΦΙΑΝ. In his certum est, editorem quae iungenda erant, male divulsisse. Scribendum enim: ὅθεν δ' ἂν ῥᾶστα παραψυχῆς τύχοις πείρα μαθὼν ἔγωγε.. διδάξω, πείρα μαθὼν. Oppian, Hal. III. 101

πειρη δὲ μαθὼν ἀποπαύεται ὁρμῆς. Plura vide ap. Abresch. in Lectt Aristaen. p. 272. Quae interposita sunt, ἀλλὰ οὐ σοφίαν, fortasse sic corrigenda: ἀλλ' οὐ σοφία, *experientia, non philosophorum praeceptis edoctus*. — In fine epistolae post τιθέμενος aliquid excidisse videtur. Tum scribe: ὥς (ὅς Cod.) ἐφ' ὅσον γε ἡμῖν οὗτος περίεστιν, (ἀντερραστής [ἀτ' ἐραστής Cod.] γὰρ εἶναι σοι φημι καὶ οὐκ ἀποκρύπτομαι) Post haec verba nova est lacuna.

V. p. 424 l. 5 τὴν ἐκ παιδείας φιλλαν. Scr. παιδείας. Sequitur: Εὐσταθεῖσαν παιδίαν δὲ ταύτην λέγω τὴν τῶν ῥητόρων. Sic certe edidit Maius, de *constantī* arte rhetorica quaedam in notis monens, quae ab h. l. aliena sunt. Nam vocem εὐσταθεῖσαν depravatam esse, in oculos incurrit. Tu lege et distingue: τὴν ἐκ παιδείας φιλλαν συσταθεῖσαν· παιδείαν δὲ ταύτην λέγω τὴν τῶν ῥητόρων. Thom. Mag. p. 824 συνίσταται τις τινί, ἀντὶ τοῦ γνώριμος γίνεται. Apud Xenoph Hier. c. 11. 12. p. 237 ed. Schn. τούτων δὲ τῶν πολέμων ὅσα μὲν ἔχει χαλεπαὶ ὁ σὺν ταῖς πόλεσι, ταῦτα καὶ ὁ τύραννος ἔχει. Fortasse scribendum: ὁ συστάς πόλεσι. et paullo post § 14 ἃ δὲ ἔχουσιν ἡδέα οἱ συστάντες (pro συνόντες) πόλεσι πρὸς τὰς πόλεις. — In proximis verba rursus male sunt divisa: αὕτη γὰρ δοκεῖ μοι ἀνθρωπίνῃ. Τισὶν εἶναι τῶν φιλοσόφων θεία τις· ἔστω. Post τισὶν editor δὲ interposuit de suo. Scribe: αὕτη γὰρ δοκεῖ μοι ἀνθρωπίνῃ τις εἶναι· καὶ ἡ τῶν φιλοσόφων θεία τις ἔστω. — *Ibid.* βοήθησον οὖν τὰ δυνατὰ Κορηλιανῷ ἀγαθῷ ἀνδρὶ ΔΑΜΟΦΙΛΩ καὶ (φίλῳ) καὶ οὐ φιλοσόφῳ. Monet editor,

Frontonem dorica voce usum esse etiam in disputatione quadam ap. Gellium II, 26. Hoc ad Cod. lectionem *δαμοφιλη* tuendam nihil facit. De *φιλη*, quod uncinis circumscriptum, non constat, utrum Codicis sit lectio, an editoris additamentum. Codicis esse puto, sed obscurum ibi et ambiguum. Verba depravata sic videntur restituenda: *ἀγαθὸν ἀνδρῶν ΚΑΜΟΙ ΦΙΛΩ, καὶ ῥΗΤΟΡΙ* (aut καὶ ΣΟΦΙΣΤΗ) καὶ οὐ φιλοσόφῳ.

V. p. 428. Appianus amico persuasurus, ut munera ipsi ab eo oblata accipiat, et civitates et deos munera non repudiare docet: καὶ τοὺς θεοὺς δὲ τῷ νόμῳ τῶν πόλεων προσθέναι ταῦτα, παρὰ τῶν ἀνδρῶν καταδεικνύουσιν οἱ θησαυροὶ τῶν θεῶν. Sic haec scripta et distincta dedit cl. editor. In Cod. est ΟΙ ΘΕΟΙ. Hinc apparet scribendum esse: καὶ ὅΤΙ ΘΕΟΙ... ΠΡΟΣΙΕΝΤΑΙ ταῦτα παρὰ τῶν ἀνδρῶν (fort. ἀνδρώπων), καταδεικνύουσιν... Ad θεοὶ articulum onitti posse, docuit Schaefer Meletem. p. 4. Recte scripsimus προσίενται. Infra p. 436 τὰς πόλεις μεγάλα δῶρα παρ' ἀλλήλων προσίεσθαι. ubi Cod. προσίεσθαι. P. 440 δεῖ τὰ πεμπόμενα μὴ προσίεσθαι. Cod. προσίεσθαι. Ad verba νόμῳ τῶν πόλεων cf. p. 430 l. 7. — Ib. l. 11 ὅτι καὶ μαρτυρῆσαι περίοντι δυνατόν ἐστι καὶ ἀμείψασθαι. πάλιν ξένιον μὲν οὐ γὰρ θεοῖς, οὔτε πόλει πέμπεται. Scribe et distingue: καὶ ἀμείψασθαι πάλιν. Ξένιον μὲν οὔτε θεοῖς... Sequitur: τὰ σεμνότερα ΔΑΙΕΙ τοὺς σεμνότερους. Dedit cl. editor: πᾶς τις δαίει τοῖς σεμνότεροις. nam *splendidiora quisque apponit splendidioribus*, quod vereor ut multis probaturus sit.

Scribendum enim: τὰ στενότερα Δ' ΑΕΙ τοῖς σεμνοτέροις, πέμπεται sc. Similiter ap. Liban. T. III. p. 416. 3 τὸ γὰρ ἔξ ἀγαθῶν πεφυμέναι πολλήν εἰς τὸ ΔΕΙΝ ἀρετὴν ἐπιτηδεύειν ἀφορμὴν ἔχει ἄν. Scribendum: εἰς τὸ ΑΕΙ ἀρετὴν ἐπιτηδεύειν. — *Ib.* lin. 5 *ab ult.* Τί γάρ ἐστι φιλίας καὶ τιμῆς βαρύτερον, ὧν οὐδεὶς ὡς γ' ἀρεῖον οὐδέν ἐστιν. Interpolavit hunc locum editor, οὐκ οἶδιν ante ὡς γε inserens. Malim sane: ὧν οὐκ ΑΓΝΟΕΙΣ ὡς γ' ἀμεινον οὐδέν ἐστιν. — In sequentibus quamvis laceris et obscuris, hos tamen video, interpolationes cl. editoris non optimi esse commatis. Certe verba, οὐδὲ θναίμην οὐδέποτε θεάτρῳ, φασίν, pro formula iurandi rhetorum et sophistarum haberi possunt: nunquam in posterum auditorum frequentia plausuque fruar! De θεάτρῳ sophistarum vide Cresoll. in Th. Rhet. III, 12. Wolf. ad Libanii epist. 1001. p. 468.

P. 430 l. 8 miror editorem in loco similiter corrupto plura tamen in textu mutasse. In verbis: οὐχ ὡς τουτον ἐπιδεικνύντων θράσος ἐνβολας fortasse latet: ὡς του τῶν ἐπιδεικνύντων θράσος ἐνβολας. non ut alicuius eorum, qui confidentiam animi prae se ferunt. In proximis lectio Cod. ΤΙΟΔΕΟΤΞΙ in marginem relegata, offert ὑπὸ δέους.

VII. p. 432 l. 1 οὐκ ἂν ἀπορησόμενος ΔΕ ΕΚΕΙΝΟΣ πεθανῶν λόγων, ὅς πρὸς τὸ πρῶτον ἐνθύμημα τῶν ἀπὸ σοῦ προτεθέντων ἐνίσταται. Verbum in prima enuntiatione excidisse apparet, in qua ΔΕ male abundat. Hinc. corrigendum suspicor: οὐκ ἂν ἀπορησόμενος ΔΟΚΕΙ ΕΚΕΙΝΟΣ. — *Ib.* lin. 2

de causis privatis: ἔνθα οὐτε ὁ τόνος τῶν δικαστηρίων, οὐτε τῶν δικαζόντων ὁ ἀριθμός. *strepitus tribunalium*, quem latinus interpres offert, ab h. l. alienus est; nec τόνος hoc significat. Vide an fuerit: οὐτε Ὁ ΟΓΚΟΣ τῶν δικαστηρίων, *splendor ille et gravitas*, qua tribunalia in causis publicis conspiciuntur. Ὅγκος *dignitatis* significationem et *amplitudinis* habet apud Plutarch T. II. p. 780 A. καὶ γὰρ οἷτοι βαρύτητι φωνῆς καὶ βλέμματος τραχύτητι καὶ ἀμυξίᾳ διαίτης ὕγκον ἡγεμονίας καὶ σεμνότητα μμεῖσθαι δοκοῦσιν. Philostr. Iun. p. 862 θεῶν γὰρ παρουσίαν οἱ ποιηταὶ ἐς τὴν ἑαυτῶν σκηνὴν ἐξάγονται, καὶ πάντα ὅσα ὕγκου καὶ σεμνότητος καὶ ψυχαγωγίας ἔχονται et sic passim. — Ib. l. 12 Ταῦτα ἅμα πλεῖστον ὅσον διήνεγκε τὰ δημόσια τῶν ἰδίων. Frustra editur διασημαίνει ante πλεῖστον inseruit, non recte vertens: *Illud quoque indicio est, quam vehementer publica differant a privatis*. Iungendum πλεῖστον ὅσον. Ceterum malim: ταῦτα ἅρα πλεῖστον ὅσον διήνεγκε.

P. 43: lin. ult. ἐκάστη δὲ ἡμῶν τῶν ἰδιωτῶν εἰ μὴ φηλάττοι τὰς θύρας.. ὁ θυρωρός... οὐκ ΑΝΟΡΘΩΣΟΙΚΤΡΙΟΙΤΟΤΑΚΑΤΑ τὴν οἰκίαν. Duplicem correctionem proposuit editor. In textu exhibuit, οὐκ ἂν ὀρθώσοιτο κυρίῳ τὰ κατὰ τὴν οἰκίαν, in notis: οὐκ ἂν ὀρθῶς οἱ κύριοι τότ' ἂ κατὰ τὴν οἰκίαν. quarum posteriorem non intelligo. Scribendum procul dubio: οὐκ ἂν ὀρθῶς οἰκουροῖτο τὰ κατὰ τὴν οἰκίαν.

P. 434 l. 16 ἅμα ταῦτα μὲν ἔάσειν μοι δοκῶ. Scribe: ἀλλὰ ταῦτα. De harum vocularum permu-

tatione dixi in Additam. ad Athen. p. 13. Ap. Liban. T. IV. p. 114, 10. ὁ γὰρ ἐμὸς πατήρ... ἦν μὲν εὐτυχὴς καὶ λαμπρὸς, ἀλλὰ τὰ πρῶτα τοῦ βίου. Scribendum videtur: εὐτυχὴς καὶ λαμπρὸς ἅμα τὰ πρῶτα. Contra ap. Dion. Chr. Or. IV. p. 180. 20. νῦν μὲν ὑψηλὸν καὶ μακάριον πολλοῖς φαινόμενον, πάλιν δὲ αὐτὸν ταπεινὸν τε καὶ ἄθλιον, ἀλλὰ πρῶτῃ καὶ μάλιστα αὐτῷ δοκοῦντα. non ἅμα scribendum cum Reiskio, sed αὐτῷ, *multis miser visus et abiectus, sed nobis prius, quam sibi ipsi*.

P. 436 l. ult. emendanda distinctio: τοῦτο μὲν οὖν, δίκαια ποιῶν, ἐν ζητήματος μέρει καταλείψας ἀμφισβητήσιμον, τὸ τῶν πόλεων λέγω.

P. 440 l. 5 παρὰ τῶν ζώντων τα... ταῦτα οὐ προσεσόμεθα. In Cod. προσεσόμεθα. quod cur editor immutaverit, prorsus non intelligo. Praeterea legerim, τὰ αὐτὰ ταῦτα. — Ib. l. 13 βαρὺ γὰρ ὄντως... τὸ δέχεσθαι τὰς τοιαύτας προτιμήσεις. ΕΝΑΙΣΟΤΙΜΩΝ ἕτερον δηλὸς ἐστὶν αὐτὸς αὐτὸν ἀτιμάζειν. Mire editor exhibuit: ἐν αἰσῇ τιμῶν ἕτερον, quum deleta distinctione legendum sit: τὰς τοιαύτας προτιμήσεις, ἐν αἷς ὁ τιμῶν ἕτερον... Ibid. l. ult. οὐδὲ γὰρ ἵππον ἀναβαλεῖν ἄν, ἀφ' οὗ καταβάς αὐτός τις καὶ βαδίζων, ἐμὲ δὲ ἱππάζεσθαι ἀξιόλη. Particula adversativa verbum finitum excidisse arguit. Fortasse: ἀφ' οὗ καταβάς αὐτός τις εἴη βαδίζων.

P. 442 l. 2 οὐδὲ ἱμάτιον δεξιάνην ἂν ἐν χειμῶνος ὥρα, εἴ τις ἀποδύμενος ΠΥΠΩΗ μὲν αὐτός. Scr. ΠΙΓΩΗ. — Ib. l. 3 πόπανα καὶ τε μέλι. Scr.

τὸ μέλ. — Ib. l. 14 τὰ ὑπὸ σοῦ.. διαθηκῶν περὶ  
προτεθέντα ἐνθυμήματα. Scr. διαθηκῶν περί.

P. 444 l. 6 καὶ οὐδὲν διήνεγκεν εἰ παρέχοντος  
λαμβάνοι τις, ἢ ἀπο... αἰτεῖν οὐδὲ λαμβάνειν αὐτὰ  
δῶρα χρή αὐτοὺς μὲν πέμποντας πεισιτέρους ἀποδεί-  
ξει, τοὺς δὲ λαμβάνοντας πλουσιωτέρους παρασκευά-  
σει. Hic locus, quem ab editoris interpolationibus  
liberatum dedi, sic leni paucarum litterarum mu-  
tatione restituendus esse videtur: εἰ παρέχοντος λαμ-  
βάνοι τις, ἢ ΑΤΤΟΣ αἰτῶν· οὐδὲ λαμβάνειν ΤΟΙ-  
ΑΤΤΑ δῶρα χρή, Ἄ ΤΟΤΣ μὲν πέμποντας πεισιτέ-  
ρους... In his παρέχοντος absolute est positum:  
*nihil interest, utrum munera ab alio oblata, an  
ipse poscens eadem accipias: quum ne accipere  
quidem, par sit eiusmodi munera, quae mittentes  
pauperiores reddant, accipientes autem opulen-  
tiores.*

P. 446 l. 1 Ὁ δὲ τὰ βαρύτερα δῶρα πέμπον,  
οὐχ ἦτον λυπεῖ τοῦ βαρείαν πέμποντος ἐπὶ τὸν συ-  
σφαιρίζοντα· ἢ μετὰ τὴν κύλην προπίοντος τῷ συμ-  
πότῃ. In his primum notanda ellipsis vocis σφαί-  
ρα; deinde κύλην pro κύλικα positum. Remittit  
lectores editor ad Athen. L XI. p. 470 E. ubi ἦτη-  
σε κύλην legebatur usque ad Schweighauserum,  
qui multorum correctionem κύλικα in textu po-  
suit. Quam correctionem hic Frontonis locus ever-  
teret, si lectio satis esset certa. Quod mihi secus  
videtur. Quid enim Frontonem movere poterat,  
ut, in tanta synonymorum copia, voce rarissima  
uteretur, nec alibi facile obvia, praesertim quum  
alias talia minime sectetur? Quare illum quoque



valde suspicor non κύλην scripsisse, sed κύλικα. Sed hoc ut incertum sit, dubitari saltem non potest, μετὰ τὴν. in μεγάλην mutandum fuisse. — *Ib.* l. 5 ὥσπερ δὲ τὸν οἶνον ἐν τοῖς σῳφροσι συμποσίοις ὁρῶμεν κιρνάμενον ἀκράτῳ μὲν πάνυ ὀλίγῳ, πλείστῳ δὲ τῷ ὕδατι· οὕτω δὴ καὶ τὰ δῶρα μὲν εἶναι προσήκει πολλῇ μὲν σωφροσύνῃ, ἐλαχίστῳ δὲ ἀναλώματι. Suspecta locutio, τὰ δῶρα εἶναι προσήκει σωφροσύνῃ; sed μὲν inepte abundans depravatam esse locum ostendit. Scribendum autem: οὕτω δὴ καὶ τὰ δῶρα ΜΙΧΘΗΝΑΙ προσήκει πολλῇ μὲν σωφροσύνῃ.. qua correctione admissa, omnia sibi in duabus his enuntiationibus ad amussim respondent. — *Ib.* lin. 15 τοῖς δὲ μικροῖς δώροις τό τε συνεχὲς πρόσεστι, καὶ τὸ ἀμετάγνωστον, τί τελέσαι μικρὰ πέμψαντι. Sic haec, omissis interpolationibus, dedimus, ut in Cod. esse videntur. Fortasse scribendum: καὶ τὸ ἀμετάγνωστον, καὶ τὸ τελέσαι μικρὰ τῷ μικρὰ πέμψαντι. — *Ibid.* l. 3 ab ult. Ὁμολογήσης δ' ἂν καὶ τοῦτο, ὡς εἴ τις ἑαυτῷ μὲν ἔπαινον παρασκευάζει, ἕτερον δὲ ἐπαινοῦ ἀποστεροῖ, οὐ δίκαιος· ὁ δὲ μέγала δῶρα πέμπων, αὐτῷ μὲν ἔπαινον παρασκευάζεις..... ἐμὲ δὲ ἐπαινοῦ ἀποστερεῖς. Post δίκαιος, ἐστὶ videtur excidisse. Praeterea scribendum: ΣΤ ΔΕ μεγάλη δ. πέμπων. — In proximis: ἐν δὲ τοῖς μικροῖς τῶν δώρων ΤΟΣΟΣ ἔπαινος τῷ μὲν πέμψαντι, ὅτι οὐκ ἡμίλησε, τῷ δὲ λαβόντι, ὅτι οὐκ ὑπερηφάνησεν. Scribe: ἸΣΟΣ ἔπαινος: et ὅτι οὐκ ὑπερηφάνησεν.

P. 448 l. 8 ματεῦσαι .: μὴ χροῖμενος.. καὶ ΣΤ' ΑΤ-ΡΩΤΟΤ τὸ δῶρον ἐμοῦ πέμψαντος οὐκ ἂν ἔλαβες. In loco mutilo, quem cl. editor insigniter interpo-

lavit, hoc tamen mihi intelligere videor, ineptissimam esse lectionem *σταυρωτοῦ*. Certe in verbis: *si quidem ne tu quidem carnificis donum a me missum recepturus esses*; Frontonis urbanitatem vehementer desideramus. Scribendum autem, ni egregie fallor: καὶ ΣΤ ΓΑΡ ΤΟΣΟΥΤΟ δῶρον ἐμοῦ πέμψαντος οὐκ ἂν ἔλαβες. — *Ibid.* l. ult. triplicem in muneribus accipiendis et reddendis rationem esse docet; *prima*in, ut quis, deterioribus acceptis, meliora reponat; alteram, ut deteriora melioribus; tertiam denique, ut *ἴσα ἴσοις*. Sed tertia haec positio depravata est: *τρίτον δὲ καὶ δικαιότατον, πέμπεται ΤΩΙΑΥΤΩΙ, καὶ τότε ἴσοις δώροις ἀμείβεσθαι*. In quibus verbis editoris interpolationibus locus esse non videtur. Sensum restitues scribens: *τρίτον δὲ καὶ δικαιότατον, ΠΕΜΠΕΙΝ ΤΙ ΤΩΝ ΑΥΤΟΥ, καὶ τότε (num τοῦτο?) ἴσοις δώροις ἀμείβεσθαι*. Cum his bene cohaerent sequentia: *Τοῦτο δὲ ὁ ποιῶν ὁμοιότατος (ἔσθ) ἐμοὶ τῷ αὐτῷ δὴ τὰ πεμφθέντα ἀποπέμποντι*. ubi si *ἔσθ* est ex membranis, scribendum, *ὁμοιότατός ἐστιν*. si ab editore adiectum est, tolli debet.

Haec hactenus; in quibus subitariis coniecturis etiam facilia plura et cuius succurrentia omittere nolui. Scrib. m. Aprili 1816.

F. J.

## V.

*Neueste archäologische Verdienste  
der Engländer.*

Wir hoffen von unsern Lesern Dank zu verdienen, wenn wir ihnen, auſser andern auf die Kunst des Alterthums bezüglichen Aufsätzen, von Zeit zu Zeit längere oder kürzere Beurtheilungen der vorzüglichern Schriften vorlegen, wodurch mehrere Nachbarvölker sich um das antiquarische Studium gegenwärtig verdient machen. Vor andern fesseln unsere Aufmerksamkeit hier die Engländer, die selbst den für uns ungünstigsten Zeitraum zu schönen Fortschritten zu benutzen Gelegenheit hatten. Für diesmal wollen wir von zweien ihrer Hauptwerke reden, wovon das erstere an prachtvoller Ausführung alles weit übertrifft, was uns bis jetzo in der Art vorgekommen ist.

## A.

Es sind dies die von der Gesellschaft der Dilettanti, denen dies Studium längst so viel Wichtiges verdankte, bereits im J. 1809 zu London in Großfolio bekannt gemachten Überreste aegyptischer, etruscischer, griechischer und römischer

mischer Sculptur. <sup>1</sup> Die Zeichnung der Denkmäler ist sorgfältig, und die meisten der Tafeln zeigen eine seltene Vollendung. Der Herausgeber, der die Stücke aus mehreren Sammlungen in Großbritannien auswählte, ordnete und beschrieb, nennt sich nicht; es scheint aber R. Payne Knight zu sein, dessen Museum viel Treffliches hergegeben hat. Die Absicht dabei ist nicht bloß, die Denkmäler durch gelehrte Erklärungen zu erläutern; der Standpunkt ist höher gefaßt. Die Monumente sollen auch in artistischer Rücksicht, und nach dem Grade ihrer Schönheit und Kunstvollkommenheit gewürdigt werden. Es geht daher eine lange Einleitung voran, welche eine Übersicht der Kunstgeschichte bei den alten Völkern, und eine Beurtheilung des Stils ihrer verschiedenen Kunstepochen enthält. Zu diesem Zweck sind die Denkmäler als Belege ausgewählt. Nach dem Streben des Werkes muß sich also auch unsere Anzeige richten. Am zweckmäßigsten scheint es aber, die Ordnung, die der Verf. beobachtete, umzukehren, das ist: zuerst die Monumente ohne alle Beziehung auf Kunstgeschichte durchzugehen, und dann erst zu sehen, was der Verf. durch ihre Anwendung auf Kunstgeschichte geleistet hat.

Treulich ist überall die Gröfse, die Ergänzung.

---

<sup>1</sup> *Specimens of Ancient Sculpture Egyptian, Etruscan, Greek and Roman: selected from different Collections in great Britain, by the Society of Dilettanti. Vol. I. S. 128, Tafeln 75, nebst einer Einleitung von 81 S.*

gen, das Material, das Auffinden und die ehemaligen und jetzigen Besitzer der Denkmäler angegeben. Alle Monumente in Erz sind aus der Sammlung des R. Payne Knight, die meisten Marmor aus der von Townley im britischen Museum, und dann kommen noch einzelne Stücke aus den Sammlungen von T. Hope, Lord Yarborough, und den Grafen Egremont, Lansdown, und Upper Ossory hinzu.

Taf. 1, 2. Zwei kleine Figuren in geschlagenem Erz, und in altägyptischem Stil: die erste ein sitzender Iupiter Ammon mit dem Widderkopfe, und die andere ein stehender Osiris. Dem Verfasser scheint kein anderes Monument des Ammon mit dem Widderkopfe bekannt zu sein; uns sind aber mehrere vorgekommen, aber nicht in Erz, sondern in Porcellan mit grünlicher oder bläulicher Glasur. An dem Osiris sind die zu beiden Seiten der hohen Mütze vortretenden Stierhörner merkwürdig. Sie zeigen die Beziehung des Osiris zu Apis, indem letzterer das Symbol des erstern war. Ein in seiner Art einziges Denkmal ist auch der Osiriskopf der ersten Vignette, dessen innere Masse von Holz äußerlich mit einem dünnen Plättchen von Erz belegt ist. Taf. 3. Ein in altägyptischem Stil sehr schön gearbeiteter Kopf in grünem Basalt (oder richtiger zu sagen Basanit). Der Verf. nennt ihn gleichfalls Osiris, aber er ist weiblich, und würde daher besser Isis heißen. Taf. 4. Eine kleine Gruppe in Erz: Iupiter und Iuno, die sich umarmen. Nach früherer Gewohnheit wird das

Monument etruscisch genannt, obwohl es jetzt ausgemacht ist, daß der Stil solcher Werke altgriechisch ist. Taf. 5 und 6. Der Kopf eines Apollo in Marmor, von drei Seiten gezeichnet. Mit Recht hält der Verf. ihn wegen der schraubenartigen Locken um die Stirn für eine Kopie nach einem frühern Werke in Erz, wo man die Locken noch einzeln arbeitete und dann anlöthete. Taf. 7. Ein weiblicher Marmorkopf, der uns eher eine Ceres, als eine Venus, wie der Verf. will, zu sein scheint. Auch dieser wird mit Recht wegen der Bearbeitung der Haare für eine Kopie nach einem frühern Denkmale in Erz gehalten. Taf. 8. Hermen eines alten Bacchus in Marmor, der gleichfalls nach Erz kopirt sein soll. Wir sehen das Werk aber als ein wirkliches Original in Marmor an, und finden darin eher den Charakter des bärtigen Mercur, als des Bacchus. Taf. 9, 10. Ein kolossaler bärtiger Hercules-Kopf, von zwei Ansichten gezeichnet. Dieser scheint uns eher als der vorige nach einem Original in Erz kopirt zu sein. Taf. 11. Hercules in flach erhabener Arbeit, die That mit der Hindin vorstellend: ein Werk, des Myron'schen Zeitalters würdig, obwohl die Muskeln noch stark vortreten, und Haare und Bart noch mit ängstlicher Unbeholfenheit gemacht sind. Taf. 12. Kleine Figur des Apollo in Erz mit langlockigen Haaren nach alter Art. Auf der ausgestreckten Rechten hält er ein Reh, wie er auch auf Münzen von Milet vorkommt. Taf. 13. Eine kleine Figur einer streitenden Minerva in Erz auf einem Fußgestelle

mit vier Treppenstufen. Der Charakter der Göttin hebt sich in diesem kleinen Werke sehr schön heraus. Der Verf. will es eher Bellona als Minerva genannt wissen. Taf. 14. Ein junger Heros, ein Pferd mit der Rechten zurückhaltend, in der Linken eine kurze Keule, und hinter dem Pferd ein Windhund. Der Verf. sieht in dieser flach erhobenen, sehr schönen Arbeit einen der Dioskuren. Taf. 15. Die kleine Erzfigur eines spiegeltragenden Telamon, der in der Rechten eine Schminkbüchse zu halten scheint. Der Ritter Hamilton brachte das Werk aus Großgriechenland. Taf. 16. Bildniß-Herme eines bärtigen Alten: unrecht ein Bacchus genannt. Taf. 17. Ein Bildniß-Kopf in Erz und in natürlicher GröÙe eines jungen Mannes mit geschornem Barte, wovon aber ein dünner Streif, doch auch dieser kurz abgeschnitten, um die Backen und unter der Nase hinläuft. Dieses Werk ward im Jahr 1771 auf einer der Inseln des Sees von Bolsena gefunden, und wird deswegen für etruscisch gehalten. Was bei dem ersten Anblicke jedem auffällt, ist die große Ähnlichkeit dieses Kopfes mit einem Manne, der seit 20 Jahren von sich reden machte, und der nun glücklich auf einer entfernten Insel in Verwahrung gegeben ist. Taf. 18, 19. Ein fragmentirter Kopf in Erz von Mercur. Taf. 20, 21. Ein Bildnißkopf ohne Bart, von Erz in natürlicher GröÙe mit einer ledernen eng anschließenden Mütze auf dem Kopfe, die unter dem Kinn gebunden ist. Wahrscheinlich ein Auriga. Taf. 22. Schöner kolossaler Kopf der Minerva. Der obere

Theil des Helmes mit der Eule ist ergänzt. Taf. 23. Ein jugendlicher Kopf mit einer Binde um den Oberkopf und abgeschnittenen Haaren. Der Verf. nennt ihn einen Apollo; wahrscheinlich ist es aber ein siegender Jüngling in den heiligen Spielen. Taf. 24. Ein schöner Juno-Kopf mit dem Schleuder-Diadem: hier ein Adonis oder Atys genannt. Taf. 25. Marmor-Statue einer Minerva: gefunden bei Ostia 1797; ähnlich der in der Villa Albani. Es scheint ein vorzügliches Werk zu sein; nach der Meinung des Verf. eine Kopie nach der des Phidias im Parthenon. Taf. 26. Sehr schön drapirte Hygea, mit der Minerva zugleich gefunden. Der Kopf ist neu. Taf. 27. Ein weiblicher Idealkopf mit einer wulstigen Binde um das Haupt. Der Verf. sieht darin das Bildniß einer Dichterin. Taf. 28. Apollo-Herme von zwei Seiten gezeichnet. Taf. 29. Der Discobolus des Myron: nach dem Verf. die beste Kopie von den drei noch vorhandenen (der Referent kennt deren fünf mit der gegenwärtigen). Taf. 30. Ein Jünglingskopf mit krausen Haaren, und einer sich kreuzenden Binde um die Stirne: wahrscheinlich ein Sieger in den Spielen. Taf. 31. Jupiterskopf, den der Verf. vergeblich dem Zeitalter Polyclet's aneignen möchte. Taf. 32. Kleine Figur in Erz von Jupiter Stator, sehr schön, im J. 1792 zu Paramythia in Epirus gefunden. Taf. 33, 34. Kleine Erzfigur von Mercur: gefunden im J. 1732 in dem Sprengel von Lyon: Der Verf. macht eine sehr begeisterte Beschreibung von der Schönheit des Monumentes. Taf. 35, 36, 37. Kopf



der Niobe, schöner als der der florentinischen. Der Bildhauer Nollekens brachte ihn in Rom an sich, und verkaufte ihn dann an Lord Yarborough. Taf. 38. Kleine Figur in Erz von einem unbärtigen Hercules: er diente als Handhabe an einem Gefässe: gut im Charakter. Taf. 39. Herme des alten Bacchus, die zu den schönsten und wohlgehaltensten dieses Gottes gehört. Taf. 40. Marmorstatue des unbärtigen Hercules über Lebensgrösse, mit dem Discobolus (wie dem Ref. bekannt ist) in der Villa Hadriana gefunden. Der Verf. nennt diese Statue, mit Ausnahme des Faunus zu Holkam, die schönste männliche Figur in England. Auch das Kupfer entspricht diesem Lobe. Taf. 41. Statue der Venus in Marmor, die Beine bis auf die Hälfte bekleidet. Sie besteht aus zwei Stücken, die in der Mitte der Figur zusammengesetzt sind. Der Verf. hält sie so schön, wie die Mediceische. Taf. 42. Ein sehr schöner Marmorkopf, den wir nicht für eine Venus, sondern für eine Ceres halten. Taf. 43, 44. Kleine Figur in Erz von Apollo in Par-mythia gefunden. Die Beschreibung dieser wundervollen Figur ist dem Verf. sehr gelungen. Taf. 45, 46. Venuskopf von Marmor, gröfser und schöner als die Mediceische. Nach der Zeichnung möchten wir dies Urtheil nicht unterschreiben. Taf. 47. Kleine Figur in Erz von Vulcan oder eher Ulysses. Taf. 48. Ein schöner Marmorkopf einer jugendlichen Diana. Taf. 49. Minerva-Kopf, woran vieles ergänzt. Taf. 50. Ein Amor in Erz, dessen Unterleib in ein Gewinde von Blätterwerk ausläuft. Die

Idee, so wie die Arbeit, ist sehr gefällig. Taf. 51. Der Kopf eines jugendlichen Merkurs mit dem Hute. Dieses Werk von seltener Schönheit besitzt jetzt der Graf von Lansdown. Schade, daß der Charakter in der Zeichnung nicht besser gegeben ist. Taf. 52, 53. Eine kleine Figur in Erz von dem stehenden Jupiter, gefunden zu Paramythia in Epirus. Taf. 54. Der Marmorkopf eines bärtigen griechischen Heros mit dem Helm: angeblich Ajax. Taf. 55, 56. Ein Kopf in Erz von einem jugendlichen Seegott mit Krebscheeren zwischen den Haaren über der Scheitel, und statt der Augenbraunen und des Bartes zackige Seeblätter, so wie auch an der Brust. Der Verf. nennt dieses seltene Monument einen mystischen Bacchus. Wir würden es für einen Portunus oder Palaemon nehmen. Es ward bei Aquila im J. 1775 gefunden. Taf. 57. Marmorkopf eines unbärtigen Hercules. Taf. 58. Herme eines unbärtigen Hercules mit verschleiertem Kopf und Oberleibe. Dem Verf. ist dieser Hercules eine Venus Architis. Taf. 59. Der Kopf eines Faunus, der das Lob, welches ihm der Verf. gibt, nicht zu verdienen scheint. Taf. 60. Herme eines unbärtigen Hercules, gekrönt mit Blättern der Weispappel. Taf. 61. Ein jugendlicher Kopf im Charakter des Mercur. Taf. 62. Die Statue eines Apollo Musagetes von geringer Bedeutung. Taf. 63. Die kleine Figur in Erz eines sitzenden Serapis mit dem Modius auf dem Kopfe. Auch dies schöne Bild ist zu Paramythia, unweit Janina in Epirus, gefunden. Taf. 64. Der Kopf ei-

ner Venus, den der Verf. zu einem Apollo macht. Taf. 65. Ein sehr schöner Kopf in Erz, den der Verf. für einen Bacchus hält; es ist aber offenbar der Kopf des Hermaphroditen, der in zwei Monumenten mit dem Pan gruppiert ist; das eine im Museo Pio-clementino, das andere in der Villa Aldobrandini zu Rom. Taf. 66. Eine sehr schöne Bildnis-herme, die viel Ähnlichkeit mit Demosthenes hat. Taf. 67. Eine Maske in Erz von Bacchus, die als Zierde eines Gefäßes diente. Taf. 68. Die Statue eines Camillus, der mit beiden Händen ein geopfertes Ferkel vor sich hält. Am Tronk hängt die Scheide mit dem Schlachtmesser. Taf. 69. Statue eines Silen, die mystische Wanne auf dem Kopfe tragend. Taf. 70. Zwei kleine Figuren von Erz von Priesterinnen der Isis, nicht, wie der Verf. meint, von der Göttin selbst. Taf. 71. Die Statue eines dem Bacchus ähnlichen Faunus mit sprossenden Hörnern über der Stirn, wovon zwei Exemplare sich in der Sammlung von Townley befinden, beide auf dieselbe Weise fragmentiert. Auf dem Tronk findet sich die Inschrift: *ΜΑΑΡΚΟΣ ΚΟΣ-ΣΟΤΤΙΟΣ ΜΑΑΡΚΟΥ ΑΠΕΛΕΤΘΕΡΟΣ ΚΕΡΑΙΩΝ ΕΠΟΙΕΙ*. Es wäre nun die Frage, ob der Tronk, worauf diese Inschrift steht und die uns in dem Künstler einen Freigelassenen erkennen läßt, wirklich zu der Statue gehörte? — Denn da die Beine bis über die Kniee, so wie auch beide Arme der Statue ergänzt sind, so begreift man schwer, wie der Tronk (angenommen, daß er wirklich zur Statue gehöre) nicht auch zugleich gelitten haben

sollte. Übrigens wäre es nichts seltenes zu sehen, daß die Restauratoren sich erlaubten, zwei antike Stücke zusammenzusetzen, um dem einen durch das andere einen höhern Werth zu geben. Da des angegebenen Umstandes wegen der Verdacht hier so natürlich ist, so hätte wohl bestimmt angezeigt werden sollen, ob der Tronk wirklich und ursprünglich zur Statue gehört habe. Taf. 72, 73. Marmorbüste einer römischen Matrone mit einem nicht üblichen Haarputz. Taf. 74. Bacchischer Genius in Erz. Taf. 75. Eine Gruppe in Erz von geringer Größe: in der Mitte befindet sich ein Centaur mit dem Füllhorn auf der Schulter, rechts Hercules und links Aesculapius. Wahrscheinlich stellt der Centaur den Chiron vor, als Erzieher beider Göttersöhne.

Nach dieser Übersicht der Monumente kommen wir auf die Einleitung zurück, wo der Verf. seine Ansichten über die Entstehung, den Wachs-  
thum und den Verfall der Kunst bei den Alten darlegt. Wir können ihm aber, um nicht zu weitläufig zu werden, nur summarisch folgen.

Über die Kunst der Aegypter ist manches, wenn gleich nicht neu, jedoch treffend gefaßt. Unter den Ursachen, weswegen die aegyptische Kunst auf einem gewissen Punkt beschränkt blieb, fügt der Verf. auch das Düstere und Unfröhliche des religiösen Dienstes bei. Aber in Wahrheit wissen wir sehr wenig hierüber. Die Klagefeste über den Tod des Osiris können hier nicht als Beweis gelten; war doch der Klagedienst des aegyptischen Gottes unter

dem Namen Adonis oder Atya auch zu den Griechen übergegangen. Der Osiris-Dienst hatte aber auch seine sehr heitern Seiten, wie der von mehreren andern Gottheiten; man erinnere sich an die Feste zu Bubastis und zu Canopus. Überdem ist fast kein Musikinstrument bei den Alten, wovon man nicht Abbildungen in den ägyptischen Denkmälern fände. Der Grund des Stillstandes der Kunst dieses Volkes scheint uns hauptsächlich der zu sein, daß sie von der Hieroglyphik ausging, und daher bloß den Verstand in Anspruch nahm. Diese Schranken durfte die Kunst nicht überschreiten, um nicht Mißverständnisse zu veranlassen.

In § 13 nimmt der Verf. die Meinung wieder auf, daß die andern Völker in ihrer ganzen Kunst den Aegyptern nichts zu danken hätten, weil diese den Seefahrern den Zugang an ihren Küsten versagten. Allein man bedenke, daß dieses Verbot gegen die Seeräuber gerichtet war, deren es in jenen frühen Zeiten viele gab. Übrigens gingen von Aegypten nicht nur Kriegsheere, sondern auch Kolonien aus; und die Anwohner, wie die Phoenicier und Israeliten scheinen anhaltende Verbindung mit Aegypten beibehalten zu haben. Unter Psammitichus erhielten aber auch die Griechen freien Zutritt. Sie dienten als Söldner im ägyptischen Heere, und selbst als Leibwache des Königes, und Naucratis ward ihnen als Sammelplatz für ihren Handel und Gottesdienst eingeräumt. Erst seit dieser Epoche aber fängt die Kunst und die wissenschaftliche Bildung bei den Griechen an, War-

um sollten aber jetzt die Griechen selbst zu erfinden sich bemühen, was sie schon erfunden und bis auf einen gewissen Grad vervollkommenet in Aegypten schauen konnten?

Über die Phoenicisch-punische Kunst sind die Bemerkungen unbedeutend; und in Rücksicht der Etrusker tritt der Verf. mit Recht auf die Seite von Lanzi, daß in ihren Kunstwerken alles auf einen griechischen Ursprung hinweise.

Die griechische Kunst wird bis 1400 Jahre vor Chr. hinaufgerückt. Aber einige mythische Sagen reichen zu einer solchen Behauptung nicht hin; und angenommen, daß auch da und dort ein früheres Bildwerk vorhanden war, so konnte dies nur äußerst roh oder ein Werk von Fremden sein, wie die Löwen über den Thore von Mycenae, wovon wir weiter unten das Nöthige sagen. Homer weiß noch nichts von griechischer Kunst und von griechischen Künstlern. Alles, was in dieser Art in seinen Gedichten vorkommt, weist auf Fremdes, besonders Phoenicisches und Eingebrahtes hin. Die Kunst geht der wissenschaftlichen Bildung nicht voran, und beide sind im Verhältniß zu den orientalischen Völkern sehr jung bei den Griechen und bei ihren italischen Stammverwandten. Erst zwischen der 40sten und 60sten Olympias zeigen sich die ersten, noch sehr rohen, Techniken in der Bearbeitung des Marmors, im Treiben und Gießen des Erzes. Auch die Münzen und Gemmen aus dieser Zeit zeigen ebenso, wie die größern Bildwerke, noch die rohesten Anfänge. Wir betrach-

ten zwar die Griechen als die Erfinder des Münzens; denn es ist keine Spur vorhanden, daß irgend ein Volk vor ihnen dem Metall ein Gepräge gegeben hätte, um den Handel und Wandel zu erleichtern. Aber dies geschah nicht in den Zeiten des Theseus oder des Phidon, sondern erst im Zeitalter des Solon.

Nach dem § 34 will der Verf., daß der Erzbildner Gitiadas schon im Zeitalter des ersten Messenischen Krieges gelebt habe. Aber dies geht aus den Stellen bei Pausanias (III, 17 und 18) nicht hervor, sondern vielmehr das Gegentheil. Denn die Dreifüße mit den Götterfiguren, welche Gitiadas verfertigte, waren nicht unter den zehn Tripoden begriffen, welche nach der Angabe schon im ersten Messenischen Kriege gemacht waren. Auch würde Pausanias sich auf das offenbarste widersprechen, indem er in demselben Kapitel, wo er von den Werken des Gitiadas in dem Tempel der Minerva Chalcioecos spricht, zugleich der aus Erz verfertigten Statue des Jupiter von Learchus von Rhegium erwähnt, mit dem Beisatze, daß dies das älteste Werk aus Erz sei. Nun war aber dieser Learchus ein Schüler des Dipoenus und Scyllis, welche um die 50ste Olympias blühten. Denn daß er nach andern ein Schüler des Daedalus gewesen sei, widerlegt sich von selbst, da in den Zeiten, wo dieser mythische Künstler gelebt haben soll, noch kein Rhegium existirte.

In § 41 nimmt der Verf. mit dem unkritischen Plinius an, daß der Bildhauer Malas (der Verf.

schreibt Malus) schon im 8ten Jahrhundert vor Chr. geblüht habe, und daß die drei schönen Köpfe Taf. 4, 7 und 8 in jener frühen Zeit gemacht wären. Wahrlich Werke, die wir nicht vor Phidias verfertigt glauben können. Ebenso verhält es sich mit den Denkmälern Taf. 13—22, die er in's 6te Jahrh. vor Chr. setzt, die aber ohne Ausnahme wenigstens zweihundert Jahre später gearbeitet sind.

Nach Plinius (34, 8) soll Polyclet der erste gewesen sein, der seine Statuen auf einem Beine aufstehen liefs. Der Verf. (§ 54) macht aber dagegen die Einwendung, daß schon in den Münzen früherer Zeit ein solcher Stand vorkomme. Allein er hat nicht Acht gegeben, daß Plinius hier von der Vervollkommnung der Bildgießerei spricht, wo er dem Polyclet das Eigenthümliche zuschreibt, daß er zuerst seine Statuen auf Einem Beine aufstehen liefs. Hier ist von einem technischen Verfahren die Rede, was Phidias noch nicht kannte, das ist: den Statuen in Erz das Gleichgewicht zu geben, daß sie ohne Stütze, wie dies immer bei den Statuen in Marmor der Fall ist, und früher auch in Erz gewesen sein muß, auf einem Beine aufstanden. Dies geschah durch die Kenntniß, gewisse Theile der Statue im Innern dichter und voller, und andere dünner und hohler zu gießen.

In § 42 und 43 behauptet der Verf. gegen Plinius mit Recht, daß Rhoecus und Theodorus von Samos, die ersten griechischen Bildgießer, nicht vor Cypselus, sondern erst im Zeitalter des Polykrates lebten. Aber im § 62 macht der Verf. sie



15ten und 16ten Jahrh. dachten anders: Noch erinnert der Verf. hiebei an die fragmentirte Gruppe der Knaben, die über das Spiel mit den Astragalen in Zank geriethen. Wäre dies Werk von Polyclet, wie Winkelmann meint, so müßte Polyclet nach dem Verf. auch nicht besser als Myron gewesen sein. Denn die Gruppe verrathe weder Großheit, noch Schönheit, noch Würde, noch Gräzie. — Man erschrickt fast vor solchen Kunstansichten in unsern Tagen. — Aber der Verf. tröstet sich, daß der Stil des Zeitalters nicht allgemein so war, und ergötzt sich an einem, nach der Zeichnung sehr mittelmäßigen, Jupiters-Kopf Taf. 31, den er für ein Werk Polyclets, oder wenigstens für eine Kopie nach diesem Meister hält. — Die zwei kleinen Statuen in Erz von Jupiter und Mercur Taf. 32 und 33, die auch aus dem Polycletischen Zeitalter sein sollen, sind sehr schön, aber nicht so, daß sie nicht auch viel später gemacht sein könnten.

Bei dem schönen Kopfe der Niobe Taf. 35, der allerdings den der Statue zu Florenz übertrifft, zeigt sich der Verf. geneigt, die Gruppe der Niobe eher dem Scopas als dem Praxiteles zuzuschreiben, und dies des ernstern Stils wegen. Ist man denn jetzt nicht einverstanden, daß diese beiden Künstler gleichzeitig lebten, und einen ähnlichen Stil hatten? — Auch die Gegenstände Taf. 38, 39, 40, 41. werden der Zeit des Scopas zugetheilt. Wir streiten nicht: denn nach der Zeichnung sind alle wirklich des schönsten Zeitalters würdig, besonders die Herme des alten Bacchus und die Statue des unbärti-

bärtigen Hercules, die man auch in der Zeichnung nicht genug bewundern kann. — Zu diesem Zeitalter rechnet der Verf. noch die Dioskuren auf Monte Cavallo, das Original (?) des Borghesischen Fechters und den sterbenden Fechter. Zu bemerken ist, daß der Verf. den Borghesischen Fechter und den Torso des Hercules für Kopieen hält, weil die Namen der Künstler, die ihnen beigeschrieben sind, nicht in der Liste der berühmten Meister vorkommen; welches nicht denkbar wäre, wenn diese Meister solche vortreffliche Werke wirklich erfunden und nicht bloß kopirt hätten. Hiebei scheint aber der Verf. nicht bedacht zu haben, daß das Wort Gemacht (*ΕΠΟΙΕΙ*) nicht bloß das physische, sondern auch das intellectuelle Vermögen ausdrückt, und daß wohl im Alterthum es keiner gewagt hätte, auf die Kopie seinen Namen zu setzen, ohne zugleich das Original namhaft zu machen, nach welchem er kopirte, so wie dies Menophantus bei der Venus im Pallast Chigi zu Rom gethan hat. Der Verf. nennt ferner den sogenannten Fechter des Agasias einen Heros: welche geringe Begriffe muß er von der Heroen-Bildung der Alten haben! Für uns scheint die Meinung des französischen Künstlers ausgemacht zu sein, der die Statue für einen Sphaeristes hält, und gern nehmen wir unsere ehemalige Meinung zurück, daß sie den Spartaner Isadas vorstelle. In Rücksicht des sterbenden Fechters (der im Capitol zu Rom, nicht aber, wie der Verf. meint, in Florenz, sich befindet) bleiben wir aber bei unserer ehemaligen Meinung, daß er den

von Manlius im Zweikampf erlegten Gallier vorstelle, und folglich nicht in den Zeiten des Scopas, sondern später in Rom gefertigt war.

Mit Praxiteles (§ 81) soll der reizende und weichliche Stil beginnen, wodurch das Höhere und Kraftvollere des vorhergehenden Stils verloren haben soll. Hiernach würde sich also der Stil des Praxiteles mit einer höhern Vervollkommenung in der Kunst nicht vertragen? — Zu dieser Epoche rechnet der Verf. die Venus Medici, und den Apollo und Mercur vom Belvedere. Hierbei bemerken wir bloß, daß wir den Apollo von dem Meister der Gruppe der Niobe gemacht glauben, und daß er ursprünglich auch zu dieser Gruppe gehörte. Dies angenommen: würde nicht Scopas, sondern Praxiteles der Meister der Gruppe sein. Zu dieser Epoche werden ferner gerechnet die auf den Taf. 43—51 gezeichneten Gegenstände. Mit dem überaus vortrefflichen Merkurs - Kopf, und auch mit dem Original des Apollo in Erz sind wir einverstanden, allein die übrigen, obgleich guten Werke, können auch später gefertigt sein.

In das Zeitalter des Lysippus setzt der Verf. die kleine Figur in Erz von Iupiter Taf. 52, und das Original (?) vom Torso des Hercules im Belvedere. Mit Recht wird die Annahme verworfen, die vier Venetianischen Pferde seien aus dieser Epoche. Sie gehören eher zu den Arbeiten unter den römischen Kaisern. — Aus einer Stelle bei Plinius, den Lysippus betreffend, schließt der Verf. zu viel, wenn er annimmt, daß, weil dieser Meister in Ei-

nigem von den Verhältnissen älterer Meister abwich, und die Menschen machte, wie sie erscheinen, und nicht wie sie sind, er nur das Ganze berücksichtigte, und das Einzelne vernachlässigte. Im Gegentheil versichert derselbe Plinius, daß dieser Meister die kleinsten Dinge mit feinsten Besonnenheit behandelte. Vernachlässigung verträgt sich nicht mit wahrer Kunst, und in guten Denkmälern kommt dergleichen nicht vor.

Den Laokoon, den Barbarinischen Faun, und den Kopf Alexanders, dem er eher den Namen Achilles geben möchte (Achilles mit Sonnenstrahlen um's Haupt!) setzt er in's Zeitalter nach Lysippus. Auch sollen die Gegenstände auf der Taf. 55—60 aus dieser Periode sein. Uns scheint nach der Zeichnung, der Hercules-Kopf Taf. 60 ausgenommen, keines dieser Denkmäler einen so ruhmvollen Platz in der Kunstgeschichte zu verdienen.

Jetzt soll der Fall und das Kopiren eintreten. Kopien dieser Zeit sollen sein: der Torso vom Belvedere und der Gladiator Borghese. Doch soll noch manches für die Kunst an den Höfen von Alexandria, Antiochia und Pergamus geschehen sein. Den vollen Verfall der Kunst setzt er erst in die Zeit des Falles dieser Reiche. Die Römer haben die Schuld, das Aufhören des echten Studiums der Kunst beschleunigt zu haben. Werke aus dem letzten Jahrhundert vor den Kaisern sollen die Taf. 61—68 enthalten. Auch dies sind willkührliche Annahmen. Die Köpfe Taf. 65 und 66, so wie die klei-

ne Figur in Erz von Serapis könnten der Arbeit nach auch den besten Zeitaltern angehören.

In den folgenden Paragraphen gibt der Verf. eine düstere Schilderung von den Römern. Sie konnten nur plündern, und höchstens Portraite machen. Als Beispiele des Stils zwischen Augustus und Traian nennt er die Gegenstände auf der Taf. 69 und 70. Dem Stil von Hadrian bis Severus wirft er Künstelei, besonders in den Gewändern und in der Bearbeitung der Haare, vor. Aus dieser Zeit sollen sein die Werke auf den Tafeln 71, 72 und 73. und aus Severus und seiner Nachfolger Zeiten die Taf. 74 und 75.

Wenn wir aber zum Lobe des Verf. in kunstgeschichtlicher Rücksicht nicht viel Rühmliches zu sagen wissen, und sein Verfahren nur zu oft an die Manier von d'Hancarville erinnert; so müssen wir ihm dagegen Dank wissen für die Reihe schöner Monumente, die hier zum erstenmal erscheinen, und die mit so vieler Sorgfalt dargestellt sind. Möge bald ein zweiter Band nachfolgen, damit man allmählig erfahre, welche seltene Schätze die Privatsammlungen Englands enthalten.

#### B.

Das zweite Buch, von welchem wir einige Nachricht geben wollen, ist Gell's Reise durch die argolische Provinz Griechenlandes.<sup>2</sup> Es ist ange-

---

<sup>2</sup> *Argolis by W. Gell Esq.* London 1810, groß 4to, Text ohne Vorrede S. 170, Kupferstiche 28.

nehm zu sehen, daß ungeachtet der großen Schwierigkeiten es unter den Engländern immer gewöhnlicher wird, Griechenland zu bereisen; und wenn dies durch Männer von Geist und Kenntniß geschieht, wie Hr. Gell sich in dem vorliegenden Werke ausweist, so darf der Freund alterthümlicher Studien die Hoffnung nähren, die Zeit werde nicht mehr ferne sein, wo uns Griechenland eben so bekannt sein wird, wie jetzt Italien.

W. Gell machte seine Reisen in den Jahren 1801, 2, 5 und 6. Seine Absicht scheint zu sein, die Ausbeute seiner Beobachtungen allmählig in besondern kleinern Schriften bekannt zu machen. Für die Leser Homer's gab er bereits die Ebene von Troia, und seine Reise durch Ithaca. Hier legt er seine Forschungen von dem genannten Theile, der großen südlichen Halbinsel dar. Der Verfasser durchstreifte das Land nach allen Richtungen, und so konnte er zugleich die Mittheilungen anderer Reisenden, besonders die des Hrn. J. Hawkins benutzend, eine viel genauere Charte, als die frühern sind, liefern. Von einigen der wichtigern Plätze sind Topographien beigelegt, von andern die Ansichten. Zwar sind hiedurch die Nachforschungen in dem Gebiete von Argos noch nicht erschöpft, und manches bleibt für künftige Reisende nachzuholen. Alles ist aus einem solchen Lande wichtig und belehrend, und vieles hat der Reisende nur angedeutet, was eine Zeichnung und nähere Beschreibung verdient hätte. Dazu rechnen wir die hie und da vorkommenden Überreste und Fragmen-

te von architektonischer Kunst, und von Inschriften; besonders müßte der Gewinn sehr bedeutend werden, wenn die Umstände erlaubten, Nachgrabungen anzustellen, wie z. B. in der Gegend von Jero, wo der viel besuchte Wallfahrtsort des Aesculapius, unweit Epidaurus, noch eine Menge Spuren alter Gebäude zeigt. Leicht möchten allda die Entdeckungen eben so wichtig werden, als die in den letzten Jahren gemachten in der Insel Aegina und zu Phigalia. Aber auch ohne Rücksicht auf mögliche Entdeckungen würde der reisende Architect sich durch genaues Ausmessen der dortigen Monumente, besonders des Tholus und des Theaters von Polycler, welches noch das am besten erhaltene in ganz Griechenland sein soll, sehr verdient machen.

Bei der Angabe der Reisewege, welche der Verf. machte, halten wir uns nicht auf. Unter den Ausichten bemerken wir die von der Höhe der Feste Larissa über das vorliegende Land, die vom Meerbuse von Nauplia, die von Jero, der zugleich die Topographie der ganzen Gegend beigefügt ist, und dann die von der Ebene von Troezen. Auch bloß mahlerisch betrachtet, machen sie eine wundervolle Wirkung. Von den Überresten des Jupiter-Tempels zu Nemea wird nur die Ansicht gegeben, da bereits dies treffliche Denkmal, ein Muster der Dorischen Bauart, mit seinen Maßen aus den Ionian Antiquities hinlänglich bekannt ist.

Von dem berühmten Tempel der Argivischen Here ist die Ortslage noch nicht mit Sicherheit aus-

gemittelt. Von dem Theater zu Argos, das an der untern Anhöhe der Larissa liegt, gibt es noch bedeutende Überbleibsel. Unweit Phlius ist noch eine antike Brücke, die nicht gewölbt ist; sondern steinerne Balken, horizontal gelegt, bilden den Übergang. An den Wegen finden sich manche Stellen mit großen Haufen von Steinen, welche die Landesbewohner Anathema nennen, und vorgeben, es seien Verwünschungs-Denkmale verhaßter Personen, die irgend einer zu häufen anfang, und andere des Weges Kommende durch den Beitrag eines Steines vergrößerten, bis allmählig daraus ein solch bleibendes Denkmal entstand. Allein sollten unter diesen Steinhaufen nicht mehrere sein, welche nach Pausanias (VIII, 13 und X, 5) zu Ehren der im Kampf Erschlagenen errichtet wurden? — Merkwürdig ist auch, daß das wahrscheinliche Grabmal des Aepytus, dessen schon Homer (Il. II, 604) gedenkt, und so wie es Pausanias (VIII, 16) beschreibt, noch vorhanden ist, bestehend in einem Hügel, dessen Fuß mit einem steinernen Unterbau umgeben ist; nur ist es seitdem in der Mitte durchgehauen worden, wahrscheinlich von solchen, welche Schätze darin zu entdecken hofften. Eine andere Merkwürdigkeit dieser Art ist eine ruinirte Pyramide von 40 Fuß in's Gevierte auf dem Wege von Argos nach Epidaurus, doch nicht dieselbe, von welcher Pausanias (II, 25) sagt: daß diejenigen allda begraben wären, welche zuerst mit Schilden fechtend, in dem Kampfe zwischen Akrisius und Proe-



tus geblieben sind. Letztere Pyramide war näher bei Argos.

Auf Inschriften stieß der Reisende noch an manchen Stellen. Über dem Theater zu Argos, wo jetzt eine Capelle den alten Venus-Tempel ersetzt, ist eine, die sich auf diese Göttin beziehen soll. Auch an der großen Kirche daselbst befinden sich, außer andern Fragmenten, zugleich einige Inschriften; ein gleiches bei der Moschee. Mehrere durch die Zeit und das Moos unleserlich gewordene Steinschriften sieht man auch zu Jero, und eine zu Troezen. Es scheint nicht, daß Hr. Gell sich die Mühe gegeben habe, dieselben zu kopiren. Gestochen gibt er nur eine in der Larissa gefundene, wovon ihm Hr. Baker die Abschrift mittheilte. Sie scheint des hohen Alters wegen zu den merkwürdigsten zu gehören, und befindet sich noch unter den unedirten, die früher Fourmont gesammelt hat. Der Verdacht der Unächtheit, welcher seit langer Zeit auf der Fourmontischen Sammlung ruhte, wird dadurch einigermaßen gehoben. Das Nähere über diese wichtige Inschrift, so wie über andere noch nicht bekannt gemachte des Fourmont wird der neue Thesaurus sämmtlicher Überreste griechischer Inschriften liefern, welchen einige meiner gelehrten Collegen auf Unkosten der Akademie der Wissenschaften jetzt sammeln und bearbeiten. Mit Vergnügen machen wir die Freunde der philologischen Wissenschaften auf das Fortschreiten dieses wichtigen Unternehmens vorläufig aufmerksam.

Was uns vor allem andern in dieser Reise in-

teressirt, sind die Cyklopeischen Baue zu Mykenae, Tiryns, Argos und Nauplia. Der Verf. hält sich hiebei auch am umständlichsten auf. Von den Mauern der drei ersten Städte werden Zeichnungen, und von Mykenae und Tiryns auch Grundrisse gegeben. Am genauesten sind die Zeichnungen von dem Löwenthore der Festung und von dem Schatzhause des Atreus zu Mykenae.

Die Mauern von Tiryns baute Proetus, und die von Mykenae Perseus, der Enkel seines Bruders Akrisius; und die Mauern von Argos sind, wie ihr Bau zeigt, ohne Zweifel aus demselben Alter. Nach der Sage nahm der nach Lycien verwiesene Proetus, wo er Sthenoboea, die Tochter des dortigen Königs Iobates heirathete, bei seiner Rückkehr die Cyclopen mit, welche ihm die Festung von Tiryns aufführten; und Cyclopisch nennet das ganze Alterthum auch die Mauern von Mykenae und Argos. Als Werke der Cyclopen nennt ferner Strabo (VIII, p. 369) die großen Hölen mit labyrinthischen Gängen bei Nauplia.

Soviel ist also gewiss, daß die Alten diese Baue nicht als das Werk der Eingebornen, sondern als das fremder eingewanderter Werkleute betrachteten, und zwar sollen diese zunächst aus Lycien unter dem Namen der Cyclopen dahin gekommen sein, welche durch Händearbeit ihren Unterhalt suchten. Diese Arbeiter besaßen für jene Zeit eine ungemeine Kunstfertigkeit. Sie verstanden die Steine in sehr großen Massen zu brechen, und nicht bloß roh auf einander zu schichten, sondern

auch nach dem Winkelmaße zu behauen. Sie besaßen die erforderlichen mechanischen Kenntnisse, solche mächtige Lasten zu bewegen, und in dem Baue, öfters in beträchtlicher Höhe, an ihre Stelle zu setzen.

Aber wer waren die Cyklopen? — Außer den ungastfreundlichen Hölen-Bewohnern in Sicilien, nennen die Mythen auch die in Erz arbeitenden Gehülfen Vulcan's so, ihnen gleichfalls nur Ein Auge in der Mitte der Stirne aneignend. Auf gleiche Weise, mit Einem Auge auf der Stirne, werden die mit den Greifen um das Gold kämpfenden Arimaspen gebildet. Diese Vorstellung, und daß nur nach Metall Suchende und Hölen-Bewohner, wie Polyphem, so gebildet wurden, führt natürlich auf die Idee von Bergleuten, welche zum Behuf des Sehens in den unterirdischen Gängen die Lampe an der Stirne tragen, und so ward dichterisch und artistisch in der Darstellung das zum Sehen Helfende für das sehende Organ selbst genommen. Daher der Namen Cyklops (Rundauge); und hierin liegt nach unserer Meinung der einzige wahrscheinliche Grund, warum Cyklopen und Arimaspen in den Kunstwerken mit einem Auge auf der Stirn vorgestellt wurden. Daß aber auch frühere Bauarbeiter den Namen Cyklopen führten, darf auf diese Weise nicht befremden, indem sie das Baumaterial zuerst aus den unterirdischen Brüchen zu Tage fördern mußten, und als Werke der Cyklopen sind die unterirdischen Stollengänge bei Nau-

plia in der Nachbarschaft von Tiryns und Argos bekannt.

Diese bauenden Cyklopen kamen aus Lycien. Eine frühere Cultur, als in Griechenland, scheint allerdings in jenen asiatischen Küstenländern leicht anzunehmen zu sein. Die Phönicischen Küstenfahrer mochten sich schon früh dort angesiedelt, und einen höhern Grad von Cultur verbreitet haben. Ein Berg in Lycien führte noch spät den Namen des Dädalischen, welche Benennung leicht auf einen frühern Betrieb des Bergbaues leitet, und also auf das Dasein sogenannter Cyklopen, wovon dann ein Theil um so lieber mit Proetus nach dem Peloponnes wandern mochte, da vielleicht der Bergbau, um sie zu nähren, nicht mehr hinreichend ergiebig war. Merkwürdig ist auch, daß im ganzen Homer keine Spur von Schreib- oder Briefkunst vorkommt, als die des Proetus mit seinem Schwiegervater Iobates, bei welchem Proetus während seiner Verbannung leicht die unter Griechen noch wenig oder ganz unbekannte Schreibkunst erlernen konnte. Bellerophon, der die auf einem gefalteten Täfelchen geschriebenen verderblichen Zeichen überbrachte, mochte unwissend einer solchen Kunst, wenig Böses hiervon gehandelt haben. Daß in diesen Mythen mehr Geschichtliches liege, als manche gern zugestehen, erhellt auch aus dem, daß der Lycier Glaucus, ein Nachkömmling Bellerophon's, in der Mitte des heißen Kampfes vor Troia mit Diomedes als einem Stammverwandten Geschenke wechselt und Gastfreundschaft

stiftet. Solche zusammenhängende Sagen können unmöglich bloße Dichtung sein.

Das hohe Alter der Baue von Tiryns und Kenae erweist sich aber auch aus ihrer Anlage. Denn wenn dieselben gleich von kühnem, unmancher Rücksicht kunstreichem Unternehmen; so hat doch die Befestigungsart solcher Mauern noch viel Unvollkommenes, welches zugleich ein Beweis gibt, daß die Belagerungskunst damals noch wenig Fortschritte gemacht hatte. Die Mauern sind zwar äußerst fest, und nicht zu durchbrechen; aber sie werden noch von keinen außerordentlich vorspringenden Thürmen geschützt; eine Anordnung, die bei spätern Festungswerken fehlt, und die schon im Troianischen Kriege bekannt war. Thürme haben nicht nur die Mauern von Troia, sondern auch die Griechen haben verschanztes Feldlager mit vorspringenden Thürmen versehen. Dagegen kommen nirgend, weder in Italien, noch in Griechenland, wo man Cyclopeische Mauern trifft, Thürme vor. Auch auf den Mauern, wo von Strecke zu Strecke Thürme vortreten, das rohe Cyclopeische Mauerwerk nicht mehr; denn die Thürme erfordern eine genaue und feste Verbindung in den Winkeln mit den Mauern, welche nur durch regulär behauene Quadern möglich ist.

Was das Wölben betrifft, so war dies allerdings eine sehr späte Erfindung der Griechen im Pericleischen Zeitalter: (S. meine Bauk. n. d. Grundsätze der Alten), und viele Jahrhunderte nach Proet

und dem Troianischen Kriege liefs sich im Steinbau nicht anders construiren, als wie wir das Löwenthor und das Schatzhaus des Atreus zu Mykenae erbaut sehen. Eine andere Bauweise kannten auch die vielerfahrnen Aegypter und andere orientalische Völker nicht. Aber merkwürdig ist es, wie richtig, die Kenntnifs des Wölbens abgerechnet, man diese Steinbaue von Mykenae geführt sieht; und es lohnt der Mühe, da sie die einzigen schönen Überreste dieser Art bei den griechischen Völkern noch sind, dafs wir sie etwas näher in Betrachtung ziehen.

Ueberall, wo noch Thür- oder Thoröffnungen vorkommen, verengen sie sich von unten nach oben, und sind dann mit einem einzelnen gewaltigen Steine, der den Sturz bildet, horizontal überlegt. Der Stein über dem Löwenthore ist 15 Fufs lang, und 4 Fufs, 4 Zoll hoch; und über dem Eingange des Schatzhauses von Atreus ist der wagrecht gelegte Stein 27 Fufs lang, 16 Fufs breit, und an vier Fufs dick. Da aber der Stein gebrechlich ist, und der Sturz durch die darüber zu legenden Last leicht bersten könnte; so brauchte man die Vorsicht, denselben in der Mitte nicht zu belasten, sondern darüber von beiden Seiten her die Steine über einander vortreten zu lassen, bis sie oben in einer Spitze zusammen trafen, so dafs auf diese Weise ein hohles Dreieck in der Mitte über jedem Sturze entstand. Diese Hölung oder Oeffnung suchte man dann allgemein, wie es scheint, und wie wir es noch über dem Löwenthore sehen,

mit einem nicht dicken Steine, so groß als das Dreieck der Öffnung war, zu blinden. Mit solchen vortretenden Steinen über einander sind auch die Gänge in den Mauern von Tiryns überdeckt, und nicht anders verfuhr man, wenn eine Brücke zu machen war, wie noch der Überrest einer solchen Brücke über das bei Mykenae fließende Wasser zeigt. Aber am prachtvollsten sieht man diese Constructionsweise in dem schön erhaltenen Schatzhause des Atreus. Dieser Rundbau hat einen Durchmesser von 47 Fuß und 6 Zoll, und erhebt sich in gleichen Reihen von wagerecht über einander gelegten Quadern, wo die obere Lage über die untere immer um ein geringes in schräg abgeschnittener Linie übertritt, bis zur Höhe von nahe 50 Fuß, wo die Steine in der Mitte so zusammen laufen, daß ein einzelner Stein das Ganze schließt. Dies war aber nicht der einzige Bau solcher Art. Eine andere Ruine bei Mykenae scheint eine gleiche Form und Construction gehabt zu haben; und Pausanias (IX, 38) beschreibt das Schatzhaus des Minyas zu Orchomenus in Boeotien auf eine Weise, daß man das Übereinstimmende mit dem des Atreus nicht verkennen kann. Ähnliche Bane kommen nach den Zeichnungen von Houel auch noch in Sicilien vor.

Nicht minder merkwürdig sind im Innern des Schatzhauses von Atreus die erzenen Nägel, welche reihenweise über und neben einander in die Quadern getrieben sind, und wovon man noch viele Reste sieht. Diese Nägel hatten wahrscheinlich die

Bestimmung, Platten von ähnlichem oder vielleicht von edlerem Metall, mit dem man das Ganze der Wände überzog, zu befestigen. Dies erinnert wieder an die orientalischen Baue, an die Phoenicischen Tempel, und an den von Salomon, dessen Decke und Wände gleichfalls mit Goldblech überzogen waren. Auch mag der ältere Tempel des Apollo zu Delphi, von welchem nach Pausanias (X, 5) die Sage war, daß er von Erz errichtet gewesen sei, so wie der der Athene Chalkioecos zu Sparta, dessen Bau man dem Tyndareus und seinen Söhnen zuschrieb (Paus. III, 17) auf eine ähnliche Weise mit Erz überzogen gewesen sein. Ferner läßt sich von dem erzenen Gemache, worin Akrisius seine Tochter Danaë einschloß, nicht wohl ein anderer Begriff machen.

Noch sind am Eingange des Schatzhauses von Atreus die Seitenpfosten und der Sturz zu bemerken. Diese haben schon förmlich die drei Bänder, wie wir es bei den spätern Werken der griechischen Kunst vorgeschrieben finden, und an dem obersten Bande des Sturzes sieht man die Holungen von ehemals eingetriebenen Nägeln, deren Köpfe in geschweiften Bogenlinien eine Art Zierde (Fries) bildeten.

Wir kommen nun zur Betrachtung der bildlichen Vorstellung über dem Hauptthore der Festung Mykenae. Über demselben sind auf dem Steine, welcher die dreieckige Öffnung blendet, und der 11 Fuß, 6 Zoll lang, 9 Fuß und 8 Zoll hoch und 2 Fuß dick ist, zwei Löwen in erhabener Ar-



beit dargestellt, zwischen welchen man auf einem Sockel einen Fuß in Form einer verkehrt stehenden altdorischen Säule errichtet sieht, über deren Wulst und Ringen eine viereckige Platte, über der Platte vier runde neben einander angebrachte Kämpferchen, und über diesen wieder eine Platte liegt, letztere in ihrer Oberfläche beschädigt. Die Löwen stellen die Hinterfüße auf dem Sturze des Thorons auf, die vordern Füße ruhen aber auf der Höhe des Sockels. Ihre Köpfe, die meistens zerstört sind, sehen gegen einander, getrennt durch die in der Mitte verkehrt stehende Säule.

Alter und Vorstellung machen dies Denkmal merkwürdig. Beide weisen wieder auf das Eingeborne und Fremde hin. Denn so roh die Arbeit des Reliefs auch im Ganzen ist, bleibt es doch undenkbar, daß es von den Eingebornen selbst gemacht sei: die Bildkunst bei den Griechen beginnt erst im Zeitalter der sieben Weisen (um die 40ste Olympias), sich aus ihren rohesten Anfängen zu entwickeln. Die Verfertiger des Reliefs mußten dieselben mit Proetus aus Lycien eingewanderten Baukünstler sein.

Und die Vorstellung? — Diese hat im Ganzen das Ansehen eines Wappenschildes aus dem Mittelalter, für das man es auf den ersten Anblick nehmen müßte, wenn nicht der Stein so gut mit dem Ganzen verbunden wäre, und nicht schon Pausanias (II, 16) dieser Löwen gedächte. Übrigens sah dieser Reisende auch nur die Ruinen von Mykenae, denn die Stadt ward schon im ersten Jahre der

78ten Olympias von den Argivern zerstört (Diod. XI, 65).

Herr W. Gell versucht selbst verschiedene Wege, eine Erklärung für die räthselhafte Vorstellung aufzufinden. Er erinnert dabei an Persepolitische und Aegyptische Monumente. Ferner gedenkt er der beiden Löwen von Nemea und dem Berge Cithaeron, die Hercules erlegte, so wie auch des Schildes von Agamemnon, auf dem ein Löwe gebildet war.

Nach unserer Meinung wäre zuerst auszumitteln, was die zwischen den Löwen stehende Säule bedeute; und darin glauben wir den Fuß oder die Stütze eines Opfertisches zu sehen, der unten auf einem Sockel befestigt ist, und oben über sich die Opferplatte trägt. Hiemit scheint auch die runde Öffnung in der Mitte der Kehlung des Sockels zu stimmen. Man muß sich nemlich einen solchen Opfertisch von geschlagenem Erze und die Säule hohl denken, die Oberfläche des Tisches aber in der Mitte zwischen dem erhöhten Rande etwas vertieft, und mit einer Rostplatte versehen, durch welche die Asche von den Brandopfern in die hohle Säule fiel, die man dann durch die Rundöffnung im Sockel herauszog. Ferner läßt sich bloß denken, daß eine Säule umgekehrt stehe, oder von oben stärker als von unten sei, wenn sie als einzelner Fuß die Bestimmung hat, eine Art breiterer Platte über sich zu tragen. Auch scheint es in diesem Falle passend, daß die innere Hohlung der Säule von oben weiter sei als von unten.

Angenommen nun, daß wir wirklich einen solchen Opfertisch vor uns sähen; würde es sich leicht ergeben, daß man in den rechts und links stehenden Löwen die Wächter des Heiligthumes erblickte, wie dort die Cherubim zur Seite der Bundeslade im Salomonischen Tempel. — Aber warum Löwen? sollen diese nur hier sein, als allgemeines Symbol des Muthes und der Stärke? oder haben sie eine Beziehung auf irgend eine individuelle Gottheit? —

Uns scheint das Letztere der Fall. Löwen sind die Begleiter der großen phrygischen Göttin, der Magna mater, und die Wächter ihres Thrones. Dieser Göttin waren die Höhen heilig (Strabo X. p. 473), und auf Höhen schützten sich die Menschen zuerst durch Festungswerke, deswegen die Göttin als Städtebewahrerin auch zum unterscheidenden Symbol die Mauerkrone auf dem Haupte trägt. Der Dienst der Magna mater war weit in Phrygien und in den angrenzenden Gegenden von Asien verbreitet; und so begreift es sich, wie die Lycischen Cyklopen über das Hauptthor einer Festung die bedeutenden Symbole einer Göttin setzten konnten, die gleichsam ihre Nationalgottheit war, und als Schützerin der Städte angesehen ward. Die Griechen jener frühern Zeit nahmen mit den fremden sie schützenden Bauen den Dienst der in andern Gegenden verehrten Göttin um so leichter auf, da sie damals selbst noch wenig von den Genealogieen der Götter wußten, und ihre Namen und Ordnung und Charakter noch nicht unterschie-

den (Herod. II, 53). Ein solcher Opfer-Altar in der Festung hieß Hestia oder Vesta, welches dann der besondere Name einer Göttin wurde, die ursprünglich mit der Phrygischen Göttin eins war, später aber getrennt wurde.

Dies ist es, was uns bei der Beschauung des seltenen Denkmals befiel. Die Sache ließe sich leicht weiter ausführen, wenn wir uns nicht besännen, daß wir hier keine eigene Abhandlung zu geben haben.

Um mögliche Irrungen bei weniger Erfahrenen zu verhüten, bemerken wir schließlic, daß auf der 7ten Platte das Fragment eines Kapitäl von grünem Marmor, und eines Pilasters von rothem Marmor vorkommt, beide mit Verzierungen, und auch in Mykenae gefunden. Leicht könnte dies Andere, wie den Verfasser, veranlassen, zu glauben, diese beiden Fragmente seien gleichfalls aus jenem hohen Zeitalter. Aber, wie wir nicht zweifeln können, sind es Überreste der Zierden von einer noch allda vorhandenen, aber verfallenen Kirche aus dem Byzantinischen Zeitalter.

A. H.

## VI.

*Commentatio ad Tibulli I, 9, 25  
comparatos cum fragmento Euripidis,  
tractavit Valckenarius in Diatribe de Arist  
Iud. Philos. Peripatetico Alexandrino.*

Tibullus Lib. I, El. 9, v. 23 — 26.

*Nec tibi celandi spes sit peccare paranti.  
Est deus, occultos qui vetat esse dolos.  
Ipse deus tacito permisit lena ministro  
Ederet ut multo libera verba mero.*

Versus 23 ita hoc loco exhibetur, quemadmodum constitutus est a Scaligero, secuto Eclogaria sive cerpta illa, quibus et vetustatem et auctoritatem tribuebat maximam. In qua lectione *spes* isti eo offendit Ianuarius Gebhardum, ut profiteri non besceret, Scaligerum ea confinxisse, quae nusquam exstiterint, et lectoris credulitate abusum sua in somnia pro Tibulliano sensu venditasse. Sed Bruhnius rem comprobavit ex Adversariis Scaligeri quae tum erant penes Tib. Hemsterhusium, et tunc ea lectio nunc firmatur quatuor libris, et comparatis, tribus Voss. et Hamb. Tamen Io. Henr. Vossius revocavit lectionem, mea sententia interpolatam et falsam:

*Nec tibi celari fas sit peccare paranti.*

Neque enim credibile est, Tibullum ab usu loquendi recessisse in sententia solemni. Nimirum ubique improbi *sperare* dicuntur pro, *sibi persuadere*, *opinari*, fore ut facta ipsorum celentur; idque Graecorum, quibus semper in his rebus testimonii dictio est, exemplo. Nam, ut illi *sperare*, ita hi ἔλπεσθαι hoc sensu ponere solent, vel, quod idem est, δοκέειν. Eustathius p. 616, 11: τὸ δὲ ἔλπομαι ταύτόν ἐστι τῷ δοκέω, ad Homerum Il. η, 191 — 199.

ὦ φίλοι, ἢ τοι κληῖρος ἐμός, χαίρω δὲ καὶ αὐτὸς  
θυμῷ· ἐπεὶ δοκέω νικησέμεν Ἑκτορα δῖον.  
ἀλλ' ἄγετ', ὅσῳ ἂν ἐγὼ πολεμήϊα τεύχεα δύω,  
τόσῳ ὑμεῖς εὐχεσθε Διὶ Κρονίῳ ἀνακτι  
σιγῇ ἐφ' ὑμέλων, ἵνα μὴ Τρῳῆς γε πύθωνται.  
ἢ καὶ ἀμφαδίην, ἐπεὶ οὐτινα δείδιμεν ἔμπης.  
οὐ γάρ τίς με βίη γε ἐκὼν ἀέκοντα δῖηται,  
οὐδέ τ' αἰδοίη· ἐπεὶ οὐδ' ἐμὲ νῆδρά γ' οὕτως  
ἔλπομαι ἐν Σαλαμῖνι γενέσθαι τε τραφέμεν τε.

Igitur Euripides sententiam Tibulli ita exprimit  
Rhes. 939.

οὐδὲν δ' Ὀδυσσεὺς, οὐδ' ἂν Τυδείδης τόκος  
ἔδρασε, δράσας μὴ δόκει λεληθέναι.

Quo loco monendum est, falli Bockhium de Graec.  
Trag. princip. p. 153 scribentem, „Μὴ δόκει plane  
Hebraicum.” Immo plane Graecum est. Euripides  
Hipp. 119.

μέταια βάζει· μὴ δόκει τούτου κλύειν.

Med. 366.

ἀλλ' οὐτε ταύτη ταῦτα· μὴ δοκέει πῶ.

Eandem sententiam Pindarus ita persequitur Ol. I, 102.

εἰ δὲ θεὸν

ἀνὴρ τις ἔλπειται τε λασί-  
μεν ἔρδων, ἀμαρτάνει.

Horatius I Epp. 16, 54.

Sit spes fallendi, miscebis sacra profanis.

Cicero III, Offic. 8, 8. *Atque etiam ex omni deliberatione celandi et occultandi spes opinioque removeunda est* — cetera non discrepant a sententia Peregrini apud Gellium XII, 11., quod caput ita inscribitur: *Errare istos, qui spe et fiducia latendi peccent, quum latebra peccati perpetua nulla sit.* Iam Peregrinus omnes tunc peccare proclivius existimabat, quum latere posse id peccatum putarent impunitatemque ex ea latebra sperarent. *At si sciant, inquit, homines nihil omnium rerum diutius posse celari, repressius pudenterque peccabitur.* Virgilius Aen. I, 542.

*Si genus humanum et mortalia temnitis arma,  
At sperate deos memores fandi atque nefandi.*

Eat nunc aliquis et lectionem, *Nec tibi fas sit, quam multi sane libri habent, nobiliorem dicat et accommodatiorem altera, Nec tibi spes sit, hancque adeo, ut Gebhardus, a Scaligero confictam esse criminetur.* Illud dubium videri possit, scripseritne Tibullus *celandi*, quod praeter Excc. Scal. servant

omnes Gebhardi libri, Hamb. Goth. Bern. an potius *celari*, quod legitur in Guelf. 3. Monach. Voss. 4. Verum qui lectionem, *Nec tibi spes sit*, probaverit, probet etiam necesse est lectionem *celandi*, quum praesertim verbum *celari* absolute positum significet potius *falli* quam *fallere* alterum vel, quod parum profuerit improbo, *se abscondere*; contra vero *celare* respondeat Homérico ἐπικρύβειν. Quamquam etiam adsumi potest *peccatum* e verbo *peccare*. At tum aures offendit eiusdem soni repetitio. Scilicet! Non offendit Homerum Od. VI, 408.

ὅπποτε θυμὸς ἄνωγε· διώκω δ' οὐτιν' ἔγωγε

neque vero Virgilium Aen. X, 554.

*Tum caput orantis nequicquam et multa parantis —*

Eiusmodi exempla magno numero congegit Burmannus ad Lotichium p. 493, nec tamen similes versus condonans Propertio v. c. I, 8, 11.

*Nec tibi Tyrrhena solvatur funis arena.*

I, 17, 5.

*Quin etiam absenti prosunt tibi, Cynthia, venti. —*

Edd. veteres usque ad Scaligeranam recensionem ita:

*Nec tibi celanti fas sit peccare; paranti —*

V. 24.

Est deus, *occultos* qui vetat *esse dolos*.

Veteres editores qui, quod modo diximus, versu superiore interpunctionem adposuerunt verbo *peccare*, cetera ita copulare conati sunt: *paranti*



Sit *deus, occultos* qui vetat esse dolos.  
vel etiam *vetet*, ut est in libris Askew. Monach.  
aliis. Quod Muretus ita explicat: si clam peccare  
*paras*, praesto *sit deus* ille, qui dolos occultos esse  
non patitur. Sed longe maiorem efficaciam illud  
habet:

Est *deus, occultos* qui vetat esse dolos,  
non *vetet* — quod Heynius olim praeferendum cen-  
sebat — quandoquidem “praestantissimi scriptores,  
ut innumeris aliis locis, ita quando *sunt qui*, vel  
*est qui*, praecedit, rei simpliciter ac sine ulla du-  
bitatione enuntiandae indicativum aptare solent:”  
ut scribit Iac. Frid. Heusingerus ad Cic. I Off. 24,  
12. Ovidius III Am. 9, 18.

Sunt *etiam*, qui nos *numen habere* putant.  
Ib. v. 46.

Sunt *quoque*, qui *lacrimas continuisse* negant.  
Ita utroque loco habet Tibulli editio princeps a.  
1472 fol., cui adiuncta est ista Ovidii Elegia. Vulgo  
*putent, negent*. E contrario recte *vetet* legebant,  
qui *paranti sit deus* construebant, adsumentes co-  
gitando verbum *peccare* vel potius *celare*, quod  
per se fieri potest. Ovidius III Am. 14, 41.

*Nil equidem inquiram nec, quae celare parabis,  
Insequar, et falsi criminis instar erit.*

V. 25 — 26.

*Ipsa deus tacito permisit lena ministro  
Ederet ut multo libera verba mero.*

Hic libri scripti monstra alunt lectionum, *love, lo-*

ne, lena, saepe, seua, laeva. Ed. princ. 1472 leua.  
Edd. Venet. leno. Scaliger emendavit:

*Ipsa deus tacito permisit vela ministro.*

Qua de re ita scribit in Castigationibus: "Proverbialiter *permittere vela*, tradere libidini ac voluntati. Quod sane elegantissimum est. *Deus permisit ministro*, ἀνέκεν τὸν θειράποντα. Nam de vino loquens Homerus hoc verbo utitur super eadem sententia." Nempe Od. ξ. 463 — 66, quem locum procul dubio spectabat Scaliger:

εὐξάμενός τι ἔπος ἐρέω· οἶνος γὰρ ἀνώγει  
ἥλιός, ὅς τ' ἐφέηκε πολύφρονά περ μάλ' αἰῆσαι,  
καί θ' ἀπαλὸν γελᾶσαι, καί τ' ὀρχήσασθαι ἀνῆ-  
κεν,  
καί τι ἔπος προσέηκεν, ὃ περ τ' ἄρ' ὀήτοιν ἄμει-  
νον.

Sed hic locus Homeri nullum Scaligeri coniecturae fert praesidium nec, quo modo *permittere vela* idem esse possit atque ἀνίεναι, ulla ratione apparet. Ergo Broukhusius, qui emendationem istam in contextum admisit, "Ego, inquit, *tacitum Dei ministrum* capio de doloso vini liquore, cuius liquoris vapore, tamquam velo quodam aciem mentis obnubit subrepens sensim ebrietas. Et ad tale velum respexisse puto Horatium L. I, Sat. 4, v. 89.

*Condita quum verax aperit praecordia Liber*  
et L. III Od. 21, v. 15.

*Tu lenis tormentum ingenio admoves*  
*Plerumque duro: tu sapientium*

*Curas et arcanum iocoso  
Consilium retegis Lyaso.*

Nimirum reiecto velo, quo contextus subierat, Bacchus aperit et sub divum rapit abstrusa mentis sobriae consilia, saepe et facinora in occulto delitescunt. Vereor, ne Broukhusius decipi se passus sit vernaculae linguae consuetudine, qua *obnubilari* dicuntur *ebrii*. Refragatur *velato* huic *Baccho* tota antiquitas, quae non nisi *candidum*, sincerum, *veracem* novit, et potius homini taciturno vel doloso velum tribuit, quod ille subeundo sensim removens hominem reddit hilarem, apertum, loquacem. Hoc nemo elegantius expressit Menandro in Fragmento apud Suidam v. Ἀπαμφίσαντες, ἐκδύσαντες. καὶ Ἀπαμφιῖ, ἀποκαλύπτει. Μισονμένῳ.

Ἀπαμφιῖ γὰρ τὸ κατάπλαστον τοῦτό μου  
καὶ λανθάνειν βουλόμενον ἢ μέθῃ ποτέ.

hoc est *excinnuabit*, revelabit. Vulpius igitur, quid sis *permittere vela ministro tacito* melius intellexit explicans: flagitii conscio et adiutori, qui sobrius os obsignatum habebat, ebrietatis opera *potestatem loquendi facere*. Haec nota est loquendi quasi proverbialis formula de iis, qui liberiore et uberiore oratione utuntur. Cicero IV. Tusc. c. 4. *Utrum igitur mavis? statimne nos vela facere, an quasi e portu egredientes paullulum remigare?* Ib. c. 5. *quaerebam igitur utrum panderem vela orationis statim, an eam ante paullulum dialecticorum remis propellerem.* Qua metaphora utitur Plato Parm. p. 137. Α. πᾶν μοι δὸν μὲν μεμνημένος μάλα φοβεῖ-

σῆται, πῶς χρὴ τηλικόνδε ὄντα διανεῦσαι τοιοῦτόν τε καὶ τοσούτου πλῆθος λόγων. ubi etsi non prorsus necessaria, tamen admodum est probabilis Cornarii emendatio πέλαγος λόγων. Propertius III, 9, 3:

*Quid me scribendi tam vastum mittis in aequor?  
Non sunt apta meae grandia vela rati.*

Sed hoc quam alienum sit a tacito ceteroquin ministro, per ebrietatem animi operata recludente, nemo non intelligit. Falsa igitur est Scaligeri emendatio, *permisit vela*. Ab hac multum differt, longeque est illa probabilior Santenii coniectura, *permisit lora* Bibl. Crit. Vol. I, P. I, p. 81 sive, quod mihi ipsi in mentem venerat, *permisit frena*. Ait quidem Heynius: Quam longe remota et abhorrentia sunt a leni elegiae spiritu et mollitie coniecturae *permisit lora! permisit frena!* In *Statio* te versari putes. — Sed rectius scripsisset vir praestantissimus, in *Platone*. Nam etsi multi utriusque generis scriptores hoc usurparunt, nemo tamen aptius Platone, quandoquidem eodem loco utramque locutionem coniungens, quid inter hanc illamque intersit, omnium optime explanat. Nempe in *Protagora* T. I, p. 358 A. Hippias Socrati, perplexa loquenti, multoque contra fluenti Protagorae hanc fert conditionem: μήτε αὖ τὸ ἀκριβὲς τοῦτο εἶδος τῶν διαλόγων ζητεῖν τὸ κατὰ βραχὺ λᾶν, εἰ μὴ ἡδὺ Πρωταγόρα· ἀλλ' ἐφεῖναι καὶ χαλάσαι τὰς ἡνίκας τοῖς λόγοις — μήτ' αὖ Πρωταγόραν, πάντα καλῶν ἐκτείναντα, οὐρά ἐφέντα, φεύγειν εἰς τὸ πέλαγος τῶν λόγων, ἀποκρύψαντα γῆν. Non igitur

tur dubium est, quin *permittere frena* homini tacito per ebrietatem sine ullo verborum timore dici possit Bacchus is, qui *Λύσιός ἐστι καὶ Λύδιος (Λυαῖος)*, *μάλιστα δὲ τῆς γλώττης ἀφαιρεῖται τὰ χαλινὰ καὶ πλείστην ἐλευθερίαν τῇ φωνῇ δίδωσιν*, apud Plutarchum Sympos. L. I. qu. 1. Tom. V. p. 476 ed. Wyttenb. In ista autem lectione, quam Vossius e codice Guelf. 3 in contextum intulit:

*Ipsa deus tacito permisit laeva ministro —*

ego non manum Tibulli agnosco, sed magnam librarii indocti *scaevitatem* vel *sinisteritatem*. Huic longe praefenda est lectio a Mureto probata:

*Ipsa deus tacito permisit saepe ministro —*

in qua nemo offenderet, si libris scriptis sine aberratione confirmaretur. Nam quod obicitur, particulam illam post aoristum tempus *permisit* superesse, id satis refutat Horatius III, Carm. 2, 29.

*saepe Diespiter*

*Neglectus incesto addidit integrum:*

*Raro antecedentem scelestum*

*Deseruit pede Poena claudo.*

Verum enimvero emendationes istae et lectiones, quas adhuc recensimus, verendum est, ne omnes sint inanes et alienae. Quidni enim servetur *lena*? quam lectionem exprimunt Codd. haud pauci, Stadian. Vindob. Monac. Goth. alii. Ea cur offensioni fuerit librarlis, ratio in promptu est. Nempe loco *lena* non suo infertur. Atqui hoc genus hyperbati auctores habet gravissimos tum Graecos tum Latinos poetas, in his ipsum Tibullum v. c. II, 3, 14.

*Quicquid erat medicae vicerat artis amor.*

Quae profecto mira est verborum mixtura, concinnior tamen illa Homeri Il. o, 343 :

ὄφρ' οἱ τοὺς ἐνδρίζον ἀπ' ἔντεα, τόφρα δ' Ἀχαιοὶ  
τάφρω καὶ σκολόπεσσιν ἐμπλήξαντες ὀρυκτῇ,  
ἔϊθα καὶ ἔνθα φέβοντο.

Sed simillima verborum structura est apud Horatium I Serm. 1, 88.

*At si cognatos nullo natura labore  
Quos tibi dat retinere velis servareque amicos,  
Infelix operam perdas.*

Quem locum peregre explanaui nuper F. A. W. Euripides Med. 1.

εἴθ' ὦφελ' Ἀργοῦς μὴ διαπτάσθαι σκάφος  
Κόλχων ἐς αἶαν κυανέας Συμπληγάδας.

Hanc orationis formam in eodem argumento expressit etiam Theocritus XIII, 21.

σὺν δ' αὐτῷ κατέβαινεν Ὀτρεὺς εὐεδρον ἐς Ἀργῶ,  
ἅτις κυανεῖαν οὐχ ἤφατο Συνδρομάδων ναῦς,  
ἀλλὰ διεξάει — βαθὺν δ' εἰσέδραμε Φᾶσιν —  
αἰετὸς ὥς, μέγα λαῖμα.

Quod non intelligens Reiskius vocem inauditam *μεγάλαιχμος* substituit verbis *μέγα λαῖμα*. Sed quot veterum poetarum loca coniecturis suis non contaminarunt recentiores Critici, huius plagiasmi immemores? Nolo describere, quae de hac re disputavit Lobeckius ad Sophoclis Ai. 475, p. 294. Praestat opem ferre locis temere sollicitatis a viris quibusdam doctis, sed, ne extra oleas evagari videar,

non nisi iis, quae attigi in Commentario ad Tibullum. Igitur agmen ducat, ut par est, Homerus II, 125.

οὐ κεν ἀλῆος εἴη ἀνὴρ, ὃ τόσσα γένοιτο —  
οὐδέ κεν ἀκτῆμων ἐριτίμοιο χρυσοῖο —  
ὅσσα μοι ἠνείκοντο ἀέθλια μώνυχες ἵπποι.

Ubi medium versum ejiciendum censet Bentleius. Quo iure, dixi ad Elégiam primam v. 1. Nunc novum argumentum accedit ab insolita verborum structura repetendum. — Theocritus IX, 35. de Musa:

πᾶς μοι πᾶς εἴη πλεῖος δόμος· οὔτε γὰρ ὕπνος,  
οὔτ' ἄρ' ἐξαπίνης γλυκερώτερον, οὔτε μελίσσαις  
ἄνθρα, ὅσσον ἐμὴν Μῶσαι φθίαι.

Hic locus fortasse huc non pertinet. Adposui tamen propter insignem censoris cuiusdam stuporem, scribentis, me ad Elegiam tertiam v. 49 inter se comparasse formulas ἔαρ ἐξαπίνης et ἔαρ ἀσπάσιον in versu Homérico apud Hippocratem:

ὥς δ' ὅπότε ἀσπάσιον ἔαρ ἤλυθε βουσὶν ἐμῇ.

Sed huic satis respondebo in commentario recentato. Nunc cum eodem versu Theocriti comparabo locum Tibulli, qui haud dubie huc pertinet II, 4, 27—30.

*O pereat, quicumque legit viridesque smaragdus,  
Et niveam Tyrio murice tingit ovem.*

*Hic dat avaritiae causas et Coa puellis  
Vestis, et a rubro lucida concha mari.*

Vossius, insignis Tibulli interpolator, copula et pe.

riodum et sensum conturbare scribens, post Broukhusium sic edidit:

*Hic dat avaritiae causas; hinc Coa puellis  
Vestis, et e rubro lucida concha mari.*

Hoc profecto est et periodum conturbare et sensum. Nempe manum ille emendatricem admovit loco sano, corrupto non admovit. Latet mendum non in copula *et* sed in pronomine *Hic*, et versus ita legendus est:

*Haec dat avaritiae causas et Coa puellis  
Vestis et a rubro lucida concha mari.*

Nihil autem frequentius est quam copulae traectio. Callimachus Del. 323.

— — ἃ Ἀηλιάς εὐρετο νύμφη  
παίγνια κουρίζοντι καὶ Ἀπόλλωνι γέλαστών.

Quem locum composui cum hoc Tibulli versu El. I, 51:

*O quantum est auri potius pereatque smaragdi.*

Nunc eundem componam cum loco quodam Theocriti, ab omnibus adhuc Criticis parum accurate tractato, nuper etiam a Graefio, Epistolae Criticae in Theocritum auctore, quam inchoatam Petropoli Rostochium mihi misit vir humanissimus. <sup>1</sup> Theocritus I, 95.

---

<sup>1</sup> Absolutus nuper prodiit eximius liber hoc sub titulo: *Epist. cr. in Bucolicos Graecos* ad Illustriss. S. Ouvaroff — Scripsit, cum e cathedra Instituti paedagogici Latina ad Graecam vocaretur, Dr. C. F. Graefe, Cons. aul., eques, prof. ord. lit. etc. in 4. pagg. 228. En.



ἦνθ' ἔγε μὲν ἁδέϊα καὶ ἡ Κύπρις γελάοισα —  
 λάθρῃα μὲν γελάοισα, βαρὺν δ' ἄνὰ θυμὸν ἔχοισα —  
 κῆπε, τὸ θῆν τὸν Ἔρωτα κατεύχεο, Δάφνι, λυγρὴν  
 ἄρ' οὐκ αὐτὸς Ἔρωτος ὑπ' ἀργαλίῳ ἐλυγίσθη;

Queruntur de importuna verborum positione viri docti, versum 95 alii aliter emendantes, perperam omnes. Ego hunc locum unum omnium in toto Theocriti volumine sanissimum dixi ad Tibullum I, 6, 1.

*Semper, ut inducar, blandos offers mihi vultus,  
 Post tamen es misero tristis et asper, Amor.*

Necdum a sententia discedo. Ecquid enim in versu illo reperitur, quod offensioni esse possit? Num fortasse ἁδέϊα ἡ Κύπρις? Statim dicam, quam apposite Venus hic dicatur ἁδέϊα, et unde hoc epitheton huc translatum videatur. At est tamen importuna verborum positio. Atqui eadem usus est Callimachus, nec importunior haec est positio quam illa. Ergo locus sanus est, et ita construendus: ἦνθ' ἔγε μὲν ἡ Κύπρις ἁδέϊα καὶ γελάοισα — κῆπε. Ceterum *blanda* Venus plane ita describitur a Theocrito, sicut *spes* exsulis *fallax* ab Euripide Phoen. 407.

αἱ δ' ἐλπιδες βόσκουσι φηγάδας, ὥς λόγος.

ΠΟ.

καλοῖς βλέπουσί γ' ὄμμασιν, μέλλουσι δέ.

ΙΟ.

οὐδ' ὁ χρόνος αὐτὰς διεσάφησ' οὔσας κενάς;

ΠΟ.

ἔχουσιν Ἀφροδίτην τιν' ἡδέϊαν κακῶν.

Ergo

Ergo nihil incongrui, nihil importuni inest in loco Tibulli, quem adhuc pertractavimus:

*Ipse deus tacito permisit lena ministro  
Ederet ut multo libera verba mero.*

Venio nunc ad fragmentum Euripidis, quod me comparaturum esse cum loco Tibulli professus sum. Quo loco subit mirari, quid sit quod, non dicam, iuvenes in hac palaestra parum exercitati, sed viri in re critica primores signiferique hoc negotium, quod procul dubio longe est difficillimum, emendationem dico veterum scriptorum, tam levi saepe brachio tractent, tam festinanter, ut non in medio cursu vel extremo spatio, sed in ipsa adeo operis, quod instituunt, ingressione pedem offendant et prolapsione ruant.

Iuvat huic loco paullulum immorari, si forte possim eiusmodi aliquot exemplis proferendis cohibere impetum eorum, qui nunc, ubi in locum aliquem difficilem vel etiam corruptum inciderunt, statim ad coniecturam confugiunt, tamquam ad virgulam divinam, qua quidvis in quodvis mutant, idque non in commentariis proponunt, quod nemini non facere licet, sed in ipsum adeo scriptoris, quem in manibus habent, contextum temere inferunt, quod

*Non homines, non Di, non concessere columnae.*

Toupius, in primariis aetatis nostrae Criticis sine dubio censendus, *Curas posteriores* in Theocritum ad emendandam Scholiastae primam observationem

ita confert, ut minime confirmet illud Euripidis dictum:

*αἱ δευτεραί πως φροντίδες σοφώτεραι.*

Nam quod scribit Theocritus Id. I, 1.

*Ἄδύ τι τὸ ψιθύρισμα καὶ ἃ πίτυς, αἰπόλε, τήνα,  
ἃ ποτὶ ταῖς παγαῖσι μελίσσεται· ἄδῃ δὲ καὶ τὸ  
συρλόδες· μετὰ Πᾶνα τὸ δεύτερον ἄθλον ἀποισῇ*

hoc igitur Scholiastes ita μεταφράζει, mea sententia, eleganter et accurate: ἀλλὰ σὺ ἡδέως συρρίζεις, καὶ τοσοῦτον τοὺς ἄλλους νικᾷς, ὥς οὐδεὶς τὸ ἔπαθλον ἀνθαιρήσεται, εἰ μὴ — Quid vero Toupius? Lego, inquit, et distingo: ὥς οὐδεὶς τὸ ἔπαθλον ἀναιρήσεται, εἰ μὴ —. Nempe incidere vir ingeniosus forte fortuna in locum Luciani de Gymnasiis, καὶ ὁ κρατήσας ἄριστος δοκεῖ τῶν καθ' αὐτόν, καὶ ἀναιρεῖται τὰ ἄθλα. Enimvero aliud est ἀναιρεῖσθαι τὰ ἄθλα, aliud ἀνθαιρεῖσθαι τὰ ἄθλα. Illud universe est, *victoriae praemium reportare*, hoc *victoriae praemium alteri praeripere*, aemulando, contendendo, obtrectando. Euripides Hec. 658:

*γυναῖκες, Ἐκάβη ποῦ ποῖ ἡ παναθλία,  
ἡ πάντα νικῶσ' ἄνδρα καὶ θῆλιν σποράν —  
κακοῖσιν; οὐδεὶς στέφανον ἀνθαιρήσεται.*

Iam Schneiderus nostras, maius quid ausus, Apologiam Socratis Xenophonteam, sicut alias Orphei Argonautica, eo potissimum consilio illustravit, ut ex linguae ipsius proprietate demonstraret, hunc libellum Xenophonti prorsus esse abiudicandum. Incipit autem libellum auctor ita: Σωκράτους δὲ

ἄξιόν μοι δοκεῖ εἶναι μεμνησθαι καὶ ὥς, ἐπειδὴ ἐκλήθη εἰς τὴν δίκην, ἐβουλεύσατο περὶ τῆς ἀπολογίας καὶ τῆς τελευτῆς τοῦ βίου. Hic Schneiderus: Dicitur quidem ἡ δίκη εἰςκαλεῖσθαι, sed qui καλεῖσθαι εἰς δίκην pro *accusari criminis publici* dixerit, velim mihi demonstrari scriptorem Atticum ab iis, qui hanc Apologiam Xenophonti adscribunt. — Quodsi salus huius libelli ab hac locutione penderet, nullus Xenophontis liber hoc auctore dignior esset. Nam Xenophon ipse ita scribit Memorr. II, 9, 5. καὶ εὐθὺς τῶν συκοφαντούντων τὸν Κρίτωνα ἀνευρήκει πολλὰ μὲν ἀδικήματα, πολλοὺς δ' ἔχθρους, καὶ αὐτῶν τινα προεκαλεῖτο εἰς δίκην δημοσίαν. Schneiderus in Indice v. προκαλεῖσθαι τινα εἰς δίκην δημοσίαν, *criminis publici accusare aliquem*. Aristophanes Nub. 1220. ut alibi:

ἀτὰρ οὐδέποτε γε τὴν πατρίδα κατασχυνῶ  
ζῶν, ἀλλὰ καλοῦμαι Στρεψιάδην.

His duumviris tertius nunc accedat Valckenarius, utroque illo longe cautior, qui omnes antiquitatis Graecae recessus et libros noverat, qui ingenii sobrii infinitaque lectione subacti specimina tum alibi saepe exhibuit, tum in praeclara illa de Aristobulo commentatione tot tam exquisitae doctrinae documenta dedit, ut, si hunc solum illius librum haberemus, nemo foret, quin ei praecipuum quendam locum inter recentioris aetatis Criticos assignandum censeret. Atqui hic talis tantusque vir primo statim illius commentationis capite, ea proposuit, quae viro tantam nominis claritatem ade-

pto vix condones. Quod primum caput nunc paulo accuratius examinabo. Agitur de fragmento Euripidis, cuius quinque priores versus apud Iustinum, Clementem et Eusebium ita leguntur, εἰ τις vel

ὅστις δὲ θνητῶν οἶεται, τοῦτ' ἡμέραν  
κακὸν τι πράσσω, τὸν θεὸν λεληθέναι,  
δοκεῖ πονηρά, καὶ δοκῶν ἀλλοκεται,  
ὅταν σχολὴν ἄγουσα τυγχάνῃ Δίκη·  
τιμωρίαν τ' ἔτισεν ὧν ἤρξεν κακῶν.

Hanc fragmenti particulam exprimunt, quae leguntur apud Tibullum v. 3:

*Ah miser, etsi quis primo periuria celat,  
Sera tamen tacitis Poena venit pedibus*

et v. 23.

*Nec tibi celandi spes sit peccare paranti etc.*

Et comparavit iam versus istos Graecos cum Tibullo, nisi fallor, Scaliger. Et recte Valckenarius: Nihil est in his suavissimis versibus, quod Euripidi minus conveniat; nihil quod non eiusdem aliis possit harum simillimis sententiis confirmari. — Tamen idem interpolatoris cuiusdam Iudaei vel Christiani vestigium deprehendisse sibi videtur, qui τὸν θεόν substituerit v. 2, “ubi posuerat more suae gentis poeta,

— — τοὺς θεοὺς λεληθέναι.”

Hoc non putaram. Potuit ita scribere Euripides; nemo negat. Sed nunc non quaeritur, quid scripserit Euripides, sed quid dixerit Valckenarius. No-

lo alteram lectionem exemplis eiusdem poetae. conquirendis firmare. Verum Pindarus, ut vidisti, eandem sententiam, ita exprimit:

εἰ δὲ θεὸν ἀνὴρ τις ἔλπεται τι λαθέμεν, ἄμαρ-  
τάνει.

Xenophon Oecon. c. VII, 31. εἰ δέ τις παρ' ἃ ὁ θεὸς ἔφυσσε, ποιεῖ, ὥσως τι καὶ ἀτακτῶν τοὺς θεοὺς οὐ λήθει, καὶ δίκην δίδωσιν ἀμελῶν τῶν ἔργων τῶν ἑαυτοῦ, ἢ πράττων τὰ τῆς γυναικὸς ἔργα.

Sequuntur quinque versus, superioribus illis apud eodem scriptores annexi, sed valde suspecti:

ὄρα' ὅσοι νομίζε' οὐκ εἶναι θεόν,  
δὲς ἑξαμαρτάνοντες οὐκ εὐγνωμόνως·  
ἔστιν γὰρ, ἔστιν· εἰ δέ τις πράσσει κακῶς  
κακὸς πεφυκώς, τὸν χρόνον κερδαινέτω·  
χρόνῳ γὰρ οὗτος ὑστέρῳ δώσει δίκην.

Huic particulæ convenit versus Tibulli 24.

Est deus, *occultos qui vetat esse dolos.*

Non video, quamobrem Valckenarius auctorem horum versuum potius scripasisse assermet, ut legitur apud alios v. 1.

ὄρα' ὅσοι δοκεῖτε οὐκ εἶναι θεόν —

Nam hiatus tam turpem peior etiam versificator facile evitaverit. Idem addit ad v. 2 “ἑξαμαρτάνειν” ter minimum Sophocles adhibuit El. 1045. Antig. v. 754. Phil. 94.” Quasi non multo frequentius id verbum posuerit Euripides, semel ita plane, quemadmodum positum illud videmus in isto fragmento, et loco haud dissimili Suppl. 1080 (1110 Herm.)

οἱ μοι. τί δὴ βροτοῖσιν οὐκ ἔστιν τόδε,  
 νέους δις εἶναι καὶ γέροντας αὐτὸ πάλιν;  
 ἀλλ' ἐν δόμοις μὲν ἦν τι μὴ καλῶς ἔχῃ,  
 γνωμαῖσιν ὑστέραισιν ἐξορθούμεθα,  
 αἰῶνα δ' οὐκ ἔξεστιν. εἰ δ' ἤμιν νέοι  
 δις καὶ γέροντες, εἴ τις ἐξεμάρτανεν,  
 διπλοῦ βίου λαχόντες, ἐξορθούμεθ' ἄν.

Sed illud imprimis miror, quod scripsit vir praestantissimus p. 4. "Qui ad dicta etiam eiusmodi attendi satis diligenter, nusquam in Euripideis memini me legere aut in aliis poetis Atticis locutionem, δοκῶ οὐκ εἶναι θεούς." Miror, inquam, hoc imprimis. Nam ita Euripides ipse scribit Hec. 492.

ὦ Ζεῦ, τί λέξω; πότερά σ' ἀνθρώπους ὄραν;  
 ἢ δοῖαν ἄλλως τήνδε πεκτῆσθαι μάτηρ  
 ψευδῇ, δοκοῦντας δαιμόνων εἶναι γένος —

Xenophon Memor. I, 1, 5. ταῦτα δὲ τίς ἂν ἄλλω πιστεύσειεν ἢ θεῶ; πιστεύων δὲ θεοῖς, πῶς οὐκ εἶναι θεοὺς ἐνόμιζεν; Plato Apol. Socrat. p. 60. ed. Bip. ἐγὼ γὰρ οὐ δύναμαι μαθεῖν, πότερον λέγεις, διδάσκειν με νομίζειν εἶναι τινὰς θεοὺς. — καὶ αὐτὸς ἄρα νομίζειν εἶναι θεοὺς, καὶ οὐκ εἶμι τοπαράπαν ἄθεος. οὐδὲ ταύτη ἀδικῶ — οὐ μέντοι οὐς-πέρ γε ἢ πόλις, ἀλλ' ἐτέροις. Atque ita Latini, *puto esse deos*. Cicero de Nat. Deor. I, 23. Quid de sacrilegis, quid de impiis periurisque dicemus?

— *Tubulus si Lucius unquam,  
 Si Lupus aut Carbo, aut Neptuni filius,* —

ut ait Lucilius, *putasset esse deos*, tam periurus aut tam impurus fuisset? Ovidius III Am. 9, 34.

*Cum rapiant mala fata bonos, ignoscite fasso,  
Sollicitor nullos esse putare deos.*

Pergit Valckenarius p. 5. "Illud vero

— τὸν χρόνον κερδαινέτω.

(nam sic etiam Clemens scripsisse videtur) nusquam invenietur apud Tragicos: significat hic, opinor, *tempus* huius vitae, quo peccat impune, *in lucro ponat*" Nihil aliud significare potest. Quamvis vero nullus umquam Tragicus locutionem, τὸν χρόνον κερδαίνειν, usurpaverit, quod equidem ignoro, tamen Euripides ipse eodem de Hecuba loco v. 522 similiter scripsit:

διπλᾷ με χρήζεις δ' ἄκρ' οὐα κερδᾶναι, γύναι.

Unde consequi videtur, auctorem fragmenti hunc ipsum Euripidis locum ob oculos habuisse. (Xenophon Apol. Socrat. 9. αἰρήσομαι τελευτῶν μᾶλλον, ἢ ἀνελευθέρως τὸ ζῆν ἔτι προσαιτῶν, κερδᾶναι τὸν πολὺν χεῖρω βίον ἀντὶ θανάτου.) "Comici censuit ista Clemens; his enim subiungit: *συνάδει δὲ τοῦτοις ἡ τραγωδία διὰ τῶνδε, Ἔσται γὰρ ἔσται* etc. Suntne itaque *Diphili*? Nec *Diphili* sunt, neque *Euripidis*, neque alius Attici poetae istius aetatis, aut huic proximae. Hoc si cui dictum videatur calidius, liceat saltem dixisse, *Euripidis* illos non videri." Valckenarius p. 2. Certe frequentior locutio ista fuisse videtur apud Comicos quam Tragicos. Philemon fragmento comediae incertae 39, v. 10.



184      **Comment. ad Tibulli I, 9, 23.**

καὶ γὰρ πίσης ὧν μεγάλα κερδαίνει κακὰ.

**Terentius Hec. III, 1, 6.**

*Nam omnibus nobis, quibus est alicunde ali-*  
*quis obiectus labor,*

*Omne quod est interea tempus, priusquam id*  
*rescitumst, lucret.*

**L. d. 9 Maii,**  
**1816.**

**I. G. H.**

---

## VII.

*Zur Erklärung von Hor. Serm. I, 4, 11:  
Cum flueret lutulentus, erat quod tollere velles.*

Ein Brief an einen gelehrten Schulmann.

Erst heute kann ich auf die andere Hälfte Ihres Schreibens antworten. Sie wundern sich, wie ich in ehemaligen Vorlesungen die Erklärung von *tollere* dort durch aufheben, zum Erhalten, zum Aufbewahren, nur mit flüchtigem Tadel berühren mochte, und wünschen meine Meinung darüber ausführlicher entwickelt. Hierin kann ich Ihnen desto leichter willfahren, da Sie mir in den mitgetheilten neuen Bereicherungen unserer Litteratur <sup>1</sup> so mancherlei Stoff dazu darbieten. Vielleicht wäre selbst eine öffentliche Widerlegung jener Deutung eine Art von Pflicht gegen einen Freund, der seine bessere Einsicht nicht mehr selber behaupten kann; den beiden andern aber dürfte es erwünscht sein, wenn noch ein Prüfender hinzuträte, der dem Geschiedenen zugleich und der

<sup>1</sup> *Quintiliani I. O. ed. G. L. Spalding, Vol. IV. cur. Ph. Batmann und Des Hor. Satiren erkl. von L. F. Heindorf.*

Wahrheit zu ihren Rechten hülfe. Ohne längern Umschweif also nehmen Sie hier, was Ihnen beliebt meine Meinung zu nennen: aber unter der Bedingung, daß Sie sich endlich abgewöhnen bei sprachmäßigen Erweisbarkeiten weiter von Meinungen zu reden. Ich dünkte, Sie hätten Gelegenheit gehabt, von der weiland Meinungs - Philologie die jetzige unterscheiden zu lernen, bei welcher man immer im Klaren ist, nicht eben über jede ihrer Aufgaben, wohl aber darüber, wo das Meinen aufhören muß und das Wissen anfangen.

Nach Ihrer Vorstellung werde ich ungefähr so gesagt haben: Ganz richtig verstanden die Mehrsten seit Baxter und Gesner die Stelle, wie unser Wieland: "kein Wunder, wenn's ihm dann so trübe floß, daß seinen Versen stets was abzuwischen war." Vollständiger jedoch und mehr in dem angefangenen Bilde würde es heißen: "Da er (der schreibselige Lucilius) schlammig floß, so gab es bei ihm vieles, das man erst abläutern (filtriren) mochte, um ihn nemlich genießbarer zu machen." Das bei *quod* dunkel gedachte *aliquid* bedeute in solchen Fällen nicht Einiges, Weniges, sondern ein gut Theil, wie unser Manches. *Tollere* heiße, dem bewährtesten Gebrauche zufolge, niemals hervorheben zum Aufbewahren, sondern überhaupt aufnehmen oder hinwegnehmen, dann häufig das grade Gegenheil von jenem, wegschaffen; wie insgemein *tolluntur vitia, menda* etc. Die Wendung mit *cum* oder *quum* sei im Latein sehr gewöhnlich, statt:

bei dem trüben Flusse seiner Poesie konnte man wünschen, nöthig finden u. a. w. Übrigens werde der Sinn durch Vergleichung einer spätern Stelle in den Satiren und noch einer bei Quintilian aufser allen Zweifel gesetzt.

Hätte ich über den obigen Vers ganz so viel gesagt, so war das, denk' ich, übergnug, so lange kein neuer Widerspruch Mehr forderte. Nichts ist zweckwidriger als ein erklärender Vortrag, der weniger den Schriftsteller aus ihm selbst und aus allgemeiner Sprachkunde heraus entwickelt, als die Mißverständnisse früherer Ausleger verfolgt, und ihre gelehrten Vorräthe, die man besser in ihrer ursprünglichen Gestalt aufsucht, nach der Reihe durchmustert oder durchbeutelt. Selten kann diese Lehrart zu dem Hauptziel alles mündlichen Erläuterns führen, dem auch das sorgfältigste schriftliche an Wirkung nicht beikommt, zu dem Anregen des echt philologischen Geistes bei Zuhörern, die dessen empfänglich sind. Überall ist es ja meist Weniges, was aus wohl verdauter Gelehrsamkeit gewonnen wird für geistigen Nahrungssaft.

Jetzt, scheint es, soll ich nicht so kurz abkommen. Sie selbst klagen über mehrerlei Doppelsinn in dem so leicht hingeworfenen Verse: ganz als ob Sie dem alten Chrysippus seine verrufene Mehrdeutigkeit aller menschlichen Rede bestätigen wollten. *Cum* könne doch auch wenn heißen, auch obwohl; zunächst sei die Art und die Masse des Unraths in *lutulentus* unbestimmt; noch hätten die Worte *tollere velles*, vom Herauswerfen ge-

braucht, etwas Unbequemes, vornehmlich das active *tollere*; und für den andern Sinn des Verbums führten ja schon ältere Ausleger gute Beweistellen an, eine z. B. aus der *Arts*: dann liefse sich wol zu *erat* ohne allen Zwang ein *tamen* hinzudenken, um den Satz so zu fassen: "obwohl (wenn) er trübe daherfloß, gab es dennoch Manches bei ihm, was man auszuheben und beizubehalten geneigt war." Allerdings erlaubt die Sprache dies und jenes dergleichen, so lange noch nicht die Bedeutung des leitenden Hauptwortes gesichert ist. Am wenigsten braucht man sich hier, zur Feststellung des wahren Sinnes, um die schmutzige Synonymik von *lutum*, *limus*, *coenum* zu bekümmern, oder gar um die Masse. Wir dürfen nur in das *lutum* nichts hineinragen, was nicht *lutum* ist, nicht etwa *lapides stirpesque raptas* aus dem sonst bei Dichtern gewöhnlichen, aber sehr verschiedenen Bilde des Waldstromes. Auch muß sich von selber verstehen, daß *lutulentus* neben dem *fluere* nicht ganz schlammig heißen, weil, was eitel Schlamm ist, nicht wohl fließen kann; das Fließen aber dem geschwätzigen Poeten gar nicht sollte abgesprochen werden. Alles beruht hier nach auf dem herrschenden Sprachgebrauche von *tollere*. Wäre nun dieser in solcher Verbindung wirklich schwankend, so hätte entweder der Dichter fehlerhaften Doppelsinn verschuldet, und müßte sich dafür von den jüngsten Quintilius (*arguens ambigue dictum*) meistern lassen, oder er schrieb in einer schielenden, wortarmen Sprache,

die ihm keinen bestimmten Ausdruck hergab. Zwischen diesen zwei Auswegen bleibt Ihnen fürs erste die Wahl; davon scheide ich aus.

Aber heißt denn, fragen Sie, *tollere*, neben seinen umfassenden Grundbedeutungen, (in die Höhe heben, hinwegnehmen) nicht auch hervorheben zum Erhalten, ganz wie das Deutsche aufheben? Nichts liegt doch näher bei einander als emporheben und hervorheben zur Benutzung. — Wohl sehr nahe; wenn nur auch nach dem lateinischen Gebrauche. Denn hierauf allein wird es ankommen; da sonst freilich sogar *eiicere* im Mittelalter, wie *παρεκβάλλειν*, die letztere Bedeutung hat annehmen können; wie *Eiiciendae* erstaunlicher Weise für *παρεκβολαί* vorkommt. Wäre ich heute nicht zu aller gelehrten, übrigens sehr ersprieflichen Neckerei verstimmt, so wollte ich Ihnen leicht ein Dutzend Beispiele vorlegen, die Sie Stunden lang hin und her täuschen sollten, bessere nemlich als die seither angeführten: *ex magno tollere acervo*, oder *tolle pira* (Epp. I, 7), nimm die Birnen weg, von dem Orte nl., wo nichts weiter zum Wegnehmen liegt. Denn es gibt noch weit täuschendere Stellen, wenngleich nicht in den Wörterbüchern; einige z. B., wo *tollere* mit dem Zusatze von etwas zum Gebrauch Aufzuhebendem vorkommt, und Wörter dagegen treten, wie *abiicere*, *cremare* u. d. Doch dies nur bei Gegensätzen solcher Art; was wohl zu bemerken ist: denn das eben ist das Schlimme. Gleichwohl betrachten Sie, um Ihr

grammatisches Gefühl zu schärfen, einen Fall wie diesen: ob er in einem Alten steht oder nicht, ist gleichgültig: *Aristippus servis stipatus cum ad amnem auriferum venisset, Tollite, inquit, pueri.* Gold, versteht sich, aus *auriferum*, wie dort *lucrum* aus *lutulentus*. Ob aber die Sklaven mit dem Goldsande machen werden, was Andere mit Unrath, ist zu zweifeln; indess, das Verbum an sich hindert nicht, daß einer so Aristippisch (Serm. II, 3, 100) denken könne, *ut sublatum aurum mos proiecisset*. So wird man denn am Ende zu der einzigen Redensart flüchten müssen, in welcher das Erhalten mit dem Emporheben ungetrennt liegt, zu *tollere puerum*. Sie lächeln? Wirklich ist dies, so fremdartig und isolirt es in der Sprache dasteht, von etlichen Franzosen nicht unverschmäh't geblieben. <sup>2</sup> Sonst zeigt sich bekannt-

---

<sup>2</sup> S. die Anmerk. des ältern Übersetzers Dacier, oder des neuesten geschmackvollen, Daru. Der letztere sagt: "*Tollere ne signifie point ici ôter, mais prendre, choisir, adopter: c'est une metaphore prise de l'usage d'élever les enfans.*" Hierbei ist eben dies lobenswerth, daß man verzweifelte zu der Bedeutung erhalten auf einem andern Wege zu kommen, als auf diesem schlechten. Viel schlimmer war der neue Einfall eines unserer deutschen Notenschreiber, (für die studierende Jugend), der durch veränderte Komma's die Wortfügung erzwang, *erat garrulus atque piger*. So etwas hat das Glück auf immer neu zu bleiben, weil es niemand von Ansehen wiederholen mag; da sonst, was anfangs allzu neu war, oft nachher als alt und wohlbekannt wiederholt wird von den Schülern mit kurzem Gedärm.

lich der vorherrschende Sinn des Hinwegschaffens in so vielen Ausdrucksarten, worin oft ein völliges Vernichten liegt, gleichsam ein so weit Wegheben, daß darauf gänzlich Verschwinden folgt. Daher *tollere ex oculis, e medio*; weshalb dann *tollere* gern phraseologisch verbunden wird mit *auferre, delere, interficere*. Noch ersieht man, wie weit die erlaubte Zweideutigkeit des Verbums gehen könne, aus den Wortspielen Varro's und Cicero's bei Gellius I, 17. Suet. Aug. 12. Ner. 39 etc. Nimmer aber und nirgend kann *tollere* statt *servare, retinere, reponere* stehen, noch, was die Hauptsache ist, mit dieserlei Verben zur Phrase verbunden werden, aus dem durch die Lexikologie erweislichen Grundsatz: weil, was zuweilen die Folge einer Handlung ist, nicht darum ohne ausdrückliche Zustimmung des Gebrauches zur beständigen Wortbedeutung werden kann. Dies war so wenig je mit *tollere* der Fall, als mit *auferre, detrahere*, oder mit — *furari*: obgleich z. B. nichts gewöhnlicher ist, als stehen um aufzubewahren, vielleicht um es dereinst an die Familie zu vererben.

Doch Einen sichern Beweis der gewünschten Bedeutung bringt Lambinus aus A. P. 368: *Hoc tibi dictum tolle memor*. Dieses einzige Beispiel (wen sollte nicht schon die Einzigkeit befremden?) ist eben keines; es ist aus unklarer Anschauung der allgemeinen Bedeutung aufgegriffen, und das *reponere* ist falsch, wodurch man *tolle* dort erklärt. Ganz eigentlich ist *tollere* (f. *tollere de terra*) Ent-



fallenes aufheben, aufnehmen: daher *tolle tibi dictum* der Gegensatz ist des in beiden Sprachen geläufigen Ausdruckes, ein Wort auf die Erde fallen lassen (ἐπος χαμαίπερ); folglich ist jenes: nimm es auf, oder zu Herzen, was in einen ganz andern Ideenkreis einspielt, der gegenseitigen Deutung aber ungefähr so viel helfen dürfte, als wenn wir, zur letzten Kurzweile, die übrigen tadellose Zusammenstellung machten, *ex patet hominem tollere ac servare*, um *tollere* zum eigentlichen Synonymon von *servare* oder *conservare* zu steineln.

Diese nicht allzu vergnügliche Ausführlichkeit, womit ich Sie Ihren Wunsch mußte büßen lassen, möchte auch ohne irgend eine Parallel-Stelle den Sinn des besprochenen Verses festsetzen können. Es tritt hiez zu noch, als Seitenbeweis, der durchgängige Gebrauch des *tollere* beim Schriftwesen; worauf eben unser Bild des Redeflusses hindentet, und wovon sich, nach allen Regeln des Stils, der Ausdruck nicht zu weit entfernen darf. *Tollenda* können nur Stellen sein, die als überflüssig, üppig, langweilig (Serm. I, 10, 69. A. P. 445 ss.) getilgt oder ausgestrichen zu werden verdienen, *delenda*, *expungenda*, *recidenda*; nicht des Aufhebens oder Auszeichnens würdige, *deligenda*, *excerpenda*, *probanda*, oder, in gallischem Latein, *adoptanda*. Schwerlich möchte jemand hieran zweifeln; eher vielleicht, wenn wir hinzufügen, daß es in der Sprache, auch bei jener Vergleichung, durchaus kein angemesseneres Wort gebe

be für herauswerfen, wegschaffen; außer allenfalls Eines, das nicht sogleich jeder errathen wird, weil es ungewöhnlicher ist und weniger passend.

Jetzt zu der zweiten Stelle, Sermon. I, 10, 50, wo Hor. den Verfechtern des Lucilius offenbar Trotz bietend, sein ersteres Urtheil, als zu gelind ausgesprochen, in den Hauptworten wiederholt und bekräftigt: *At dixi fluere hunc lutulentum, saepe ferentem Plura quidem tollenda relinquendis*. Die hier hinzugekommenen drei Worte müßten, sollte man denken, längst jeden Zweifel gehoben haben. Umgekehrt: da Einmal alles hier verkehrt gehen sollte: sie haben das Mißverständniß vermehrt, indem man *relinquere* für das nahm, wofür *tollere* zu nehmen war, für wegwerfen, *reicere*. "Alderdings (will man erklären) habe ich gesagt, er fließe trübe, jedoch so, daß er mehr Gutes als Verwerfliches mit sich führe" Man muß sich eingebildet haben, *relinquere* könne heißen, unbeachtet lassen, was des Aufhebens (in jederlei Sinne) unwerth scheint, *negligere, omittere*: wie das spätere Latein z. B. recht gut sagt *relinquere curam rei*. Freilich könnte so auch jenes sein; es ist aber wieder nicht so. Nicht einmal *relinquere sententiam* läßt sich für sich sagen statt *deserere*. Wir dürfen unbedenklich jedem so viel Zeit geben, als er verlangt, jene so unerhörte Bedeutung aufzuspüren. Die gewöhnliche und natürliche ist bei solchen Gegensätzen immer nur, unberührt lassen; beibehalten, was keines An-

derns oder Umbildens bedarf; besonders wiederum bei Schriften wird es dem *tollere*, *corrigere* entgegengesetzt. Auch in eigentlichem Sinne ist es nie schlechthin liegen lassen, wofür das Latein überall kein einzelnes Verbum hat; vielmehr heißt es übrig lassen und überlassen; doch letzteres nur bei eigenen Wortfügungen, wie in jenem saubern Exempel hinter dem *Tolle pira — Porcis haec comedenda relinques*. Nach welcher Analogie man begreiflicher Weise von einem kritisch verbesserten Werke sagen mag: *multa vitiosa sustulimus, nonnulla etiam aliorum naribus* (mit unter, *rostris*) *rimanda reliquimus*. Ein anderer Sprachgebrauch ist, wo der bloße Dativ da-  
beisteht; noch ein anderer, der hiesige absolute, wonach man von einem Kunstrichter, wie Quintilianus sagt: *alia tollere me iubet, alia relinquere* d. i. stehen lassen, behalten, *servare, retinere*, welche Verba sonst und in Prosa hierfür gebräuchlicher sind. Wollen wir demnächst den Blick wieder auf das gewählte Bild wenden, so ist es da nicht anders. Was man beim Abläutern zurückläßt, was zurückzubleiben werth ist, dient zum Genuße: (welcher Freund der Reinlichkeit gösse es sonst nicht lieber weg?) schlimm aber steht es um den Schriftsteller, wenn des Überrestes weniger ist, *relinquenda pauciora, tollenda plura*. Und ganz so mußten nothwendig Lucil's Verehrer gleich ersten Blickes den obigen Vers verstehen; obschon das Verhältniß des Unraths zu dem edleren Nafs dort nicht ausgespro-

chen, nur angedeutet war. Hätte Hor. hievon das Gegentheil sagen wollen, so hätte er seine Gegner nicht so gegen sich aufgebracht; er hätte auch keinen spätern Kunstrichter wider sich gehabt; nur Einen großen Gegner hätte er dann gehabt — sich selbst in jener Billigkeitsregel A. P. 351: *Ubi plura nitent in carmine* etc. Denn, zeigt sich beim Abklären mehr Gutes und Schmackhaftes, so ist ein Werk schon eher lobwürdig als tadelnswerth, und der Dichter verdient als unverächtlich geschätzt zu werden. Ist hingegen des Schmutzigen mehr, so mag immer ein Nachkömmling aus dem Unrath Goldkörner aufscharren, wie Virgil, nach der Sage der Grammatiker, gestand, *se aurum colligere de stercore Ennii*: gleichwohl gibt dies einem Dichter noch keinen allgemeinen Werth und keinen Rang über der Mittelmäßigkeit. Ebendies aber war nach dem Urtheil unseres Dichters der Fall mit den mehresten oder allen ältern Dichtern Roms: des Geschmacklosen war bei ihnen mehr als des Treflichen, und durch alles Filtriren des kahnigen Flusses war von ihnen wenig Genießbares zu gewinnen.

Dies alles ist von Seiten der Gedanken so einfach, als streng erweislich aus dem Redegebrauche. Daß man jemals hier Schwierigkeiten der Erklärung fand, scheint das einzige zu sein, was schwer zu erklären ist; wenn es nicht etwa daher kam, weil man ein einfaches Bild erwartete, nicht ein doppeltes, vom Flusse und vom Filtriren. Statt an eine dem Genusse dargebotene Feuchtigkeit zu denken, die wir, wie ein Gedicht, vor uns ha-

ben, dachte man (wie Od. III, 29, 36) an einen Waldstrom, an ein vorbeiströmendes Wasser, das sich freilich so nicht trinkbar machen läßt; als wovon hier allein die Rede sein kann. Wie sich nun mit meiner Erklärung der Zusammenhang vertrage, mögen Sie selber prüfen: ich dachte immer, der vertrüge sich mit nichts anderm. Überdies will ja der Context jedesmal erst aus wohlbegründeter Wort - Erklärung entwickelt sein, nicht diese aus jenem. Das Denteln aus dem bloßen Context ist ein leidiges Nothmittel der Dollmetscherei, das hie und da zu einem ungefähren Sinne verhilft, und bei manchem Schriftsteller gute Dienste leisten mag: hier bewährt sich der bestimmte Sinn grammatisch, und zu gleichem Ergebnis drängt Zweck und Absicht der ganzen Stelle. Weit ist H. entfernt, seinen Tadel bis an die Grenze des Lobes mildern zu wollen: weder ist diese Halbschönheit seine Weise sonst, noch konnte sie ihm jetzt gefallen. Ebenso wenig kann Ihnen die nächstfolgende Erwähnung Homer's (bei dem aber nicht an ein Lesen nach den Bemerkungen der Alexandrinischen Kritiker oder an die frühere Gestalt seines Textes zu denken ist), unmöglich kann Ihnen der Fortschritt, *Age quae so — Homero*, Anstoß erregen, wie wenn es bei Vater Homeros ebenfalls *plura tollenda* gäbe; da es hier sehr gleichgültig ist, wie viel oder wie wenig ein Kunstrichter von Augustischem Zeitgeschmack aus dessen Redseligkeit hinwegwünschte: denn was die de la Motte, Mercier und ihres Gleichen im Homer tadelten,

davon hatte bereits dies Zeitalter eine starke Vor-  
 alindung, weil es schon seine Forderungen an  
 ihn als vollkommenen Dichter machte, nicht ihn  
 als historische Erscheinung aufzufassen verstand,  
 wie wir seit einiger Zeit thun. Jetzt lesen Sie end-  
 lich die zweite Stelle wegen der Gedankenfolge noch  
 einmal, und weiter in den Text hinein; ich will  
 unterdeß noch die neuen Bedenklichkeiten heben,  
 womit man unlängst den wahren Sinn angefoch-  
 ten hat.

So hat einer der neuesten Erklärer bemerkt:  
 der Satz, *saepe ferentem — relinquendis*, der durch  
 bloßen Schein eines eigenen Gedankens täuschte,  
 forderte offenbar die Bedeutung des Aufbewah-  
 rens. Abgesehen davon, daß Bedeutungen, d. i.  
 historische Thatfachen, nicht so postulirt wer-  
 den können; dieser Zusatz enthält so wenig eine  
 leere Umschreibung des *lutulentum fluere*, daß die-  
 ses, für sich allein, ein viel zu unbestimmter Ta-  
 del sein würde; hier, sage ich, wo auf das *plus  
 minusve luti* so viel ankommt. Das Ganze, worin  
 auch das *quidem* unrecht gedeutet ist, hat diesen  
 ganz einfachen Sinn: *Fluere hunc dixi lutulentum,  
 et ita quidem ut etiam plura saepe ferret tollen-  
 da rel.* Also sogar *saepe plura ferentem*? Wenn  
 uns nur nicht der alte Poet durch längeres Bespre-  
 chen noch schlechter wird, als er zu sein braucht.  
 So nothwendig aber solch ein Zusatz hier war, so  
 wenig tautologisch darf der Halbvers dünken, *erat  
 quod tollere velles*. Denn an diese Verbindung,  
*quum l. flueret* (für *ῥέοντος ὁλεσθῆναι*), wird sich

niemand stoßen, wer nicht das Latein in gemeines Deutsch übersetzen mag; sonst müßte auch Folgendes tadelhaft sein: *quum lutulentum esset flumen eius, non pauca inerant quae percolando liquandoque exempta velles.*

Noch bringt der ährenlesende Marcilius ein Stellchen des ältern Seneca herbei aus *Exce. Controvv. ex IV Praef.*, das er nur nicht ganz vollständig abgeschrieben hat: *Multa erant quae reprehenderes, multa quae suspiceres, cum torrentis modo magnus quidem, sed turbidus flueret; redimebat tamen vitia virtutibus, et plus habebat quod laudares, quam quod ignosceres.* Was Marcilius mit diesem Beweise seiner Belesenheit, (durch die er sich, nach Scaliger's Kraftsprache, zum Ignoranten studiert hatte,) was er eigentlich damit wollte, wußte er vermuthlich selber nicht. Nicht einmal für eine leise Anspielung auf unsere Verse kann jemand die Stelle halten, der bedenkt, daß der trübe Fluß, wie anderswo der klare, auch der goldene (Cic. *Act. IV*, 38), ein oft gebrauchtes Bild der Alten war, und daß der Rhetor einen ganzen Haufen Bücher mehr gelesen hatte, als heute auf unsern Bretern stehen. Noch macht ein daherstürzender Strom, womit ein feuriger Redner oder Declamator verglichen wird, auch keinen geringen Unterschied.<sup>3</sup> Endlich wer-

---

<sup>3</sup> An ein Abläutern z. B. ist dabei natürlich nicht zu denken. Bei dem Strome nemlich genügt Größe oder Stärke und Trübheit. Und dies Bild ist auch bei den

den Seneca's Worte erst dann dasselbige bedeuten, wenn man sie umkehrt: *plus habebat quod ignoscere, quam quod laudares; non enim ille virtutibus redimebat vitia: alioquin* — A. P. 351.

Was ich von der Gewöhnlichkeit der Vergleichung bemerkte mit dem Durchseihen von edlerer oder weniger edler Feuchtigkeit durch das im Alterthum täglich gebrauchte *colum*, kann jeder Sammler solcher Redebäumen von Platon herab häufig bestätigt finden. Eben fällt mir ein ähnliches Beispiel in die Hand, bei Quintilian XII, 6, 4, wo der Zusatz *annis liquata*, als ein bekanntes und nicht unliebliches Bild, in eine Stelle Cicero's, wie zum Überflusse, hineingeschoben ist.

Zuletzt haben wir es noch mit einer wirklichen Parallel-Stelle in eben diesem Autor zu thun, oder, soll ich sagen, man macht uns damit zu thun. Quintil. sagt X, 1, 94: *Ego quantum ab illis* (den unmaßsigen Bewunderern Lucil's), *tantum ab Horatio dissentio, qui Lucilium fluere lutulentum, et, esse aliquid quod tollere possis, putat* Um aller guten Dinge Zahl voll zu machen, soll endlich auch diese schlichte Anführung des erstern Verses etwas anderes sagen, als sie sagt; ebendas, was man oben dem Dichter aufdrin-

---

Neuern sehr gangbar, die es wieder nicht aus dem ungelesenen Seneca Rhetor schöpften. Ganz so nennt H. Blair *Lectures on Rhetoric* T. I. p. 200 den Stil von Bolingbroke; *a torrent that flows strong, but often muddy*.



gen wollte. *Tollere* soll zum drittenmal heißen hervorheben, auswählen, und das Urtheil, daß sich aus L. nur Etwas (Weniges) ausheben lasse, nicht alles bei ihm tadellos sei — dies Urtheil soll dem Q. ein allzu kärgliches Lob gedünkt haben. Als ob Q. dort bei H. hätte Lob erwarten können, wo alles von *naris* weiter in eitel Tadel überzugehen das Ansehen hat. Doch der neueste Herausgeber, indem er T. IV. p. 710 Voraussetzungen aufstellt, die durchaus unstatthaft sind, bringt für seine Erklärung noch anderes bei, das Sie besser selbst bei ihm nachlesen werden. Dafür will ich Ihnen wegen des Andern, dem hier sein sonstiges so löbliches Bestreben nach guten Sprachgründen völlig mißglückt, noch ein Wort sagen über das *possis* bei Q., woraus dieser gern den Sinn von *tollere* errathen möchte. Bei der entgegengesetzten Bedeutung, meint er, wäre das von H. gebrauchte *velis* der allein passende Ausdruck gewesen. Es blieb ihm also dunkel, wie die ethische Farbe, die das *velles* in H.'s Munde hat, der fremden Anführung schlecht geziemend hätte; wenn auch Q. sonst gewohnt wäre, dergleichen Worte treulich wiederzugeben. Wohlwollend sagt Horaz: man wünschte seinen Fluß durch Abklären zu verbessern, man möchte sich selbst diese Mühe geben, *velles tollere*. Denn daß in dieser Redeart, statt der gemeinen *sublatum velles*, eine gewisse Gutmüthigkeit liegt, fühlt jeder, der nur an unsern Ramler denken will. Was man aber geneigt ist einem so überströmenden Poeten wie L.

zu thun, das muß man auch im Stande sein zu thun; man muß sich zutrauen können Unrath zu finden, d. h. erst auf das *posse* folgt das *velle*, und jenes in der Prosa gewöhnlichere Wort war grade das schicklichere für den Rhetor. Wer schriebe so gern, *multa sunt in hoc poeta, quae reprehendere, corrigere, mutare velis*, als *quae — possis oder liceat*? Aufser diesem Worte wiederholt Q. des Dichters Stelle mit seltener Genauigkeit: denn seinem *aliquid*, das nicht weniger und nicht mehr ist, als H.'s Ellipse sein will, wird man doch keine Wichtigkeit beilegen, um es mißzuverstehen. Hiernach bleibt denn keine Spur übrig, daß Q. den H. minder deutlich gefunden oder anders gefaßt habe als wir (Sie müssen sich nun schon mit einschließen lassen): es grenzt sogar, allem Obigen zufolge, an baare Unmöglichkeit, daß er ihn habe anders verstehen können.

Völlig so dachte ohne Zweifel über die letztere Stelle schon Turnebus, der eben durch sie die wahre Erklärung im H. schützte, *Advv. XV, 9*. Er sagt, Quintilian's Gewicht sei groß genug, um Erde und Meere aufzuwiegen, geschweige eine so gehaltlose Gegenmeinung. Solch ein Ciceronischer Trumpf wirkte auf den ersten angesehenen Gegenmeiner dergestalt, daß dieser, nachdem er beide Verse bei H. falsch gefaßt hat, doch die gebührende Scheu trägt, sich auch mit dem gelehrten Rhetor einzulassen. Er schließt seine Anmerkung mit treuherzigem Unmuth: "des Mannes Ansehen rühre ihn nicht." Dieser Ausle-

ger, der so zuerst Irrthum auf Irrthum pflanzte, war, wenn dies anders die Freunde trösten kann, kein geringerer als Lambinus; und ihm folgten, so viel ich mich erinnere, noch Andere von Namen. Wer hat sie gleich zur Hand? wer mag sie nachsehen? Wie gewiß Lambinus aber seiner Sache war, beweisen seine erwiedernden Trümpfe. Er wird am Ende ordentlich hitzig und grob, indem er dem Turnebus, dem bescheidensten der damaligen Kritiker, ein *Rumpantur licet alii* zuruft, ohne zu bedenken, daß das *rumpi* einmal an ihn selbst kommen könnte; wenn es anders für einen solchen Gelehrten der Mühe werth wäre, sich über ein paar verkehrte Erklärungen zu Tode zu ärgern, bei so viel andern Verkehrten in der Welt.

Wer das Spiel von Meinungen gern historisch beschauet, sieht sich, wo es möglich ist, auch nach ihren entfernten Anlässen um. Oft mögen es wenige Zeilen sein, die in früherer Jugend gelesen oder gehört, lange nachher in einem Winkel des Gehirns nachklingend wirken. Hier stack die Autorität, die zuerst wirkte, sicher in den Scholien, die unter den Namen Acron und Porphyrio gehen; wozu noch, damit wir alle Scholien gegen uns haben, der gerühmte Commentator Cruquii hinzukommt. Was bringen denn aber jene vornehmen Interpreten? Besehen Sie sie genau; ich wette, sie werden Ihnen bald so unbedeutend und zugleich so lächerlich unter sich selbst dünken, daß es, auch wo solche Stimmen gelten dürften,

sehr unsicher wäre ihnen Gehör zu geben. Das Beste unter dem Zeuge klingt ungefähr so, wie wenn man zu diesem gleichbedeutenden Texte: *saepe ferentem plura notanda*, beigeschrieben fände, *Scilicet asteriscis*. Indes ähnliche arge Mißgriffe gegen den unbezweifelten Sinn des Dichters finden sich öfter bei aufmerksamer Lesung dieser gepriesenen alten Scholien. Woher haben wir aber Grund, dergleichen alles für Weisheit alter Grammatiker zu halten? Es ist offenbar, und verdient einst im Einzelnen erwiesen zu werden, daß es gar keinen lat. Scholiasten gibt, dessen alten, manchmal sehr nutzbaren Fetzen, nicht vielerlei Lumpenwerk von spätern Mönchen angeflickt wäre, das aus einem Codex in den andern übergetragen, so in unsere Ausgaben gerathen ist. Noch ist kein einziger dieser Scholiasten nach recht alten Handschriften von den Zusätzen des Mittelalters gereinigt: natürlich; denn die Sache hat Schwierigkeiten, die kaum jemals zum Zwecke gelangen lassen. Haben wir doch sogar Scholiasten, die noch jetzo nicht fertig sind, und gleichwohl schon übervollständig, wie der über den Lucanus ist, dessen erste Anlage dennoch erweislich bis ins dritte Jahrh. zurückgeht; bei den Horazischen geht sie noch etwas weiter zurück.

Was sollen uns nunmehr Autoritäten, die selbst bei sicherem Alter da nichts erweisen, wo es uns nicht an Mitteln gebricht zu entscheiden. Habe ich Ihnen dies erleichtert, und so daß die Stellen niemand ferner plagen dürfen, so finde ich mich

für das lange Geschreibe belohnt, das freilich jetzt auf zehn Zeilen zusammengehen kann. Der Fall war aber in der That sonderbar, wo nicht einzig, daß durch Mißkennen zweier gewöhnlicher Wörter in einem sichtbar unverdorbenen Texte zwei bis drei Stellen falsch erklärt wurden. Hiezu kommt: es ist ein anderes, eine Entscheidung geben zu gläubigem Auffassen; ein anderes, eine Entwicklung, die das Wahre finden, das Gefundene nicht wieder verlieren läßt. So etwas schienen mir Ihre *Dubia* zu verlangen. Bei dem allen glaube ich keinesweges, wenn wir die Verhandlung recht hartnäckigen Gegnern (jene beiden erwarten Sie ja nicht darunter) mittheilen, daß für alle sogleich die verjährten Ansichten außer Umlauf kommen werden. Ohnehin ist, trotz aller Weitläufigkeit, hier manches ungerügt geblieben, was von dem gereinigten Boden zu leicht aufzufliegen schien. Auch will dergleichen seine Zeit haben, und

*Viele der Eichelnesser ja gibts im arkadischen Lande,*

*Die sich entgegen dir stellen etc.*

B. den 14 Jan.  
1816.

F. A. W.

## VIII.

*Sur la vie et les écrits de*  
*Mr. Larcher.* <sup>I</sup>

**M.** *Pierre-Henri Larcher* naquit à Dijon le 12 octobre 1726 d'une très - ancienne famille de robe, alliée aux premiers noms du parlement de Bourgogne. Son père étoit conseiller au bureau des finances. Il le perdit de fort bonne heure, et resta sous la tutelle de sa mère, femme excessivement sévère, et qui le destinoit à la magistrature; mais il se

<sup>I</sup> Obtulit nobis amicorum aliquis hanc notitiam defuncti Cel. *Larcheri*, viri eximiae doctrinae ac de Graecis litteris bene meriti, excerptam ex iustiori commentario Io. Fr. *Boissonadii*, cui praeter alia elegantis cruditiois specimina nuper debuimus editum *Tiberium Rhetorem de Figuris duplo auctiorem, una cum Rufi Arte rhetorica*, Londini, 1815. 8. *Rufus* quidem iste est, quem adhuc sine nomine ediderat *Th. Galeus in Selectis Rhetoribus, recensis a Fischero*, L. 1773. 8. ubi vide p. 188 — 204. Annotationes addidit novus Editor, in quibus, ut fit, *materiam superat opus*. Ac vellemus hanc editionem pignus esse omnium Rhetorum minorum aliquando simili modo repetendorum, quibus ob summam raritatem alterius vol. Aldini vel instructissimae bibliothecae carent. In Germania, quamvis diligenter quaerendo, nullum adhuc exemplum vidimus huius voluminis. Ed.

sentoit une autre vocation. Après avoir fini, chez les Jésuites de Pont-à-Mousson, ses humanités, le jeune Larcher, entraîné vers la littérature par une passion d'autant plus irrésistible qu'on la vouloit contrarier, s'échappa, en quelque sorte, de la maison maternelle, et vint s'établir à Paris dans le collège de Laon, où il put se livrer, sans réserve et sans obstacle, à l'étude des lettres et des sciences. Il pouvoit alors avoir dix-huit ans. Sa mère ne lui fit d'abord que 500 liv. de pension; et, pourtant, avec cette somme, il trouvoit le moyen d'acheter des livres. Deux ou trois ans après, sa pension fut portée à 700 liv. "Oh! pour lors," disoit-il en riant à Mr. de la Rochette, "je me trouvai à mon aise, et je pus *bouquiner* commodément."

Il est probable que, pendant les premières années de son séjour à Paris, Mr. Larcher avoit déjà rassemblée une assez nombreuse bibliothèque; car, vers cette époque, ayant à l'insu de sa famille, formé le projet de visiter l'Angleterre, pour y faire connoissance avec les gens de lettres de ce pays, et se perfectionner dans la langue Angloise qu'il aimoit passionnément, il vendit ses livres pour fournir aux frais de ce voyage.

Il ne paroît pas que Mr. L. ait rien publié avant sa traduction de l'*Electre* d'Euripide, laquelle parut en 1750. Il ne mit point son nom à cette traduction, comme non plus à quelques autres de ses travaux littéraires. C'est sous ce voile de l'anonymie qu'il publia encore en 1763 la traduction

des *Amours de Ciénéas et de Callirrhoe*,<sup>2</sup> livre néimprimé depuis dans la *Bibliothèque des Romans grecs*, T. VIII et IX.<sup>3</sup>

En 1765, il traduisit *l'Essai de Chapman sur le Sénat romain*, avec un petit nombres de notes, où il relève, avec modestie, quelque légères méprises échappées à l'auteur.

L'année 1767 vit commencer les querelles de Voltaire et de Mr. Larcher. Quoique lié avec plusieurs des écrivains qu'on appeloit philosophes, et même assez favorable à quelques-unes de leurs théories, Mr. L. ne voyoit pas sans une généreuse indignation les coupables excès de Voltaire. Lorsque parut la *Philosophie de l'Histoire*, l'abbé Mercier de S. L. et quelques autres ecclésiastiques, qui savoient que Mr. L. méprisoit fort l'érudition de Voltaire, et qu'il étoit lui-même fort érudit, allèrent le trouver dans son modeste réduit, l'invitèrent à dîner, et l'engagèrent à réfuter le nouvel ouvrage. Il se défendit long-temps, mais enfin il promit d'y travailler. Ces Messieurs le harcelèrent

---

<sup>2</sup> Voltaire, tom. 16, p. 4. Mr. Larcher, préf. d'*Hérodote*, p. XXXIV.

<sup>3</sup> Mr. Harles (Bibl. Gr., t. 8, p. 151) dit que cette traduction est de Mercier; c'est une erreur. L'abbé Mercier de Saint-Léger n'est le traducteur d'aucuns des romans compris dans ce recueil. Le seul morceau de cette collection qui appartienne à lui, est le *Mémoire sur la traduction de Parthénus par Fournier*. V. les *Mélanges de Mr. de La Rochette*, tom. 2, p. 3. 26. 268.



tant, qu'il leur porta un premier cahier, auquel il ne vouloit point donner de suite. Mais la lecture de cette ébauche les enchantâ; on lui prodigua mille éloges; et comme il vouloit laisser son papier, on le lui enfonça dans la poche, et on l'accompagna jusqu'au bas de l'escalier, en lui faisant promettre qu'il continueroit. Voltaire avoit sans doute connoissance de cette espèce de complot: il dit dans *l'Avis des éditeurs* au-devant de la *Philosophie de l'Histoire*: "Un répétiteur du collège Mazarin, nommé Larcher, traducteur d'un vieux roman grec, fut chargé par ses camarades d'écrire un libelle pédantesque contre les vérités trop évidentes énoncées dans la *Philosophie de l'Histoire*." Ce libelle est le *Supplément à la Philosophie de l'Histoire*, ouvrage plein d'érudition, de l'aveu de Voltaire lui-même, <sup>4</sup> et qui causa à l'irascible vieillard des accès de fureur. Il tâcha de répondre par la *Défense de mon oncle*; production honteuse où il s'est emporté contre son adversaire aux excès les plus condamnables. La qualité de répétiteur au collège Mazarin, qu'il y donne à Mr. L., est un de ses mensonges les plus innocents. Mr. L. répliqua par la *Réponse à la Défense de mon oncle*. Il y fait de pénibles efforts vers la plaisanterie; ce n'étoit pas avec cette arme qu'il pouvoit lutter contre Voltaire. Le sarcasme et l'amère ironie étoient les  
armes

---

<sup>4</sup> Tom. 90, pag. 148. "Il y a beaucoup d'érudition dans ce petit livre, et les savans le liront." Ed.

armes de son ennemi : le véritable rôle de Mr. L. étoit d'être érudit et raisonnable.

Ces deux ouvrages de Mr. L., et le premier surtout, eurent beaucoup de succès ; ils commencèrent sa réputation. Le *Supplément à la Philosophie* parvint même à une seconde édition ; et, quoique les écrits polémiques survivent rarement à la querelle qui les a fait naître, on peut encore aujourd'hui rechercher ceux de Mr. Larcher, à cause des discussions savantes qu'il y a répandues ; surtout à cause de la traduction qu'il y a jointe de l'*Apologie de Socrate*, par Xénophon.

Voltaire, dont les ressentiments étoient implacables, ne cessa de persécuter Mr. L. qui cessa de lui répondre. Mr. L. étoit trop estimé pour que les injures de Voltaire pussent lui nuire ; et Mr. Brunck, dans la préface de ses *Poëtes gnomiques*, l'a témoigné avec une énergique vérité. Les amis même de Voltaire, comme la Harpe <sup>5</sup> et d'Alembert, <sup>6</sup> furent choqués de la violence de ses emportements.

Mr. L. avoit prouvé par ces ouvrages, qu'il avoit une érudition peu commune, et étoit très familiarisé avec Hérodote. Sur cette réputation, des libraires de Paris, possesseurs d'une traduction manuscrite d'Hérodote par l'abbé Bellanger, s'adressèrent à lui pour qu'il voulût la revoir et la disposer pour l'impression ; car l'abbé étoit mort sans

---

<sup>5</sup> Correspondence T. 2, pag. 222.

<sup>6</sup> Voltaire, T. 90, p. 403.

avoir eu le temps d'y mettre la dernière main. Se figurant qu'il ne s'agissoit que de corriger quelques négligences, et tout au plus d'ajouter quelques remarques, Mr. L. ne refusa point d'en être l'éditeur. Mais il ne fut pas long - temps sans reconnoître les défauts de cette traduction, et il résolut d'en faire une nouvelle. Il s'y prépara par de longues études. Il revit soigneusement le texte d'H. sur les manuscrits de la Bibliothèque royale, et lut, la plume à la main, la plus grande partie des anciens, afin d'y recueillir tout ce qui pouvoit éclaircir les obscurités de son auteur. Il consulta les voyageurs, les critiques modernes, en un mot tous les écrivains où il crut pouvoir trouver quelque secours. Il étoit dans toute la ferveur de ses études historiques, quand Mr. de Pauw publia ses *Recherches philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois*. Cet ouvrage, plein de paradoxes, eut un succès de vogue, et Mr. L., voulant ramener le public à des idées plus justes, écrivit, dans le *Journal des Savans* de 1774, une docte réfutation des erreurs de Mr. de P. sur les Egyptiens.

L'année suivante, Mr. L. fit paroître son *Mémoire sur Vénus*, que l'Académie des Inscriptions venoit de couronner. Ce Mémoire, qui étoit le fruit des recherches infinies, et où l'on peut dire que le sujet est à peu près épuisé, fut composé par Mr. L. pendant une grave maladie qui ne lui permettoit pas de se livrer aux travaux sérieux et pénibles qu'exigeoit la traduction d'Hérodote. <sup>7</sup>

---

<sup>7</sup> Brunck, *Anal. Graeca*, T. 1, pag. XXVI.

Une autre interruption occasiona la traduction de la *Retraite des dix mille* de Xénophon en 1778. Elle fit honneur à son auteur, mais comme helléniste et érudit, plutôt que comme écrivain; et il est permis de croire que Mr. de Juvigny a été plus poli qu'exact, quand il a dit <sup>8</sup> que "cette excellente traduction lui paroissoit rendre toutes les beautés et toute l'élégance de l'original." La Harpe <sup>9</sup> l'appelle une *assez bonne* traduction; ce qui est plus juste. Quoique Mr. L. n'eût pas absolument dans le style toutes les qualités que doit avoir un traducteur de Xénophon, son ouvrage n'en est pas moins recommandable à cause de l'exacte intelligence du texte et de l'importance des remarques.

Le *Mémoire* sur Vénus et la traduction de X. augmentèrent singulièrement la réputation de Mr. L., et l'Académie des Inscriptions le choisit, le 10 mai 1778, pour remplacer Mr. Le Beau. Mais les nouveaux travaux académiques <sup>10</sup> le détournèrent

<sup>8</sup> *De la Décadence des Lettres et des Mœurs* etc. p. 21.

<sup>9</sup> *Correspond.* tom. 2, pag. 223.

<sup>10</sup> Voici l'indication des *Mémoires* qu'il a fournis au Recueil de l'Académie: I. *Sur les Vases théricléens* (tom. 43, pag. 196.) — II. *Sur les Vases murrhins* (*ibid.* p. 228.) — III. *Sur quelques Epoques des Assyriens* (t. 45, p. 351.) — IV. *Sur les Fêtes des Grecs omises par Castellanus et Meursius* (*ib.* p. 412) Continué dans le tom. 48, p. 252. — V. *Sur une Fête particulière aux Arcadiens* (*ib.* p. 434.)

peut-être un peu de sa traduction d'Hérodote, qui ne parut qu'en 1786. On peut, sous le rapport du style, faire à Mr. L. d'assez graves reproches; mais la richesse du commentaire, l'importance des recherches géographiques et chronologiques, font de la traduction d'H. un des plus beaux monumens de l'érudition françoise. Mr. de Sainte-Croix <sup>11</sup> a dit que Mr. L. avoit, par sa chronologie d'Hérodote, mérité la reconnoissance de la posterité; et Mr. Wyttenbach <sup>12</sup> ne s'exprime pas avec moins de force sur le mérite de ce grand ouvrage.

---

Il s'agit des *Molies*. — VI. Sur l'Expédition de Cyrus-le-Jeune (tom. 46, p. 14.) — VII. Sur Phidon, roi d'Argos (ib. p. 27.) — VIII. Sur l'Archontat de Créon (ib. p. 51.) — IX. Remarques critiques sur *Etymologicum magnum* (t. 47, H. p. 105.) Ces Remarques ne sont imprimées que par extrait. Le manuscrit complet a été donné à la Bibliothèque impériale, par les héritiers de Mr. L. — X. Recherches et conjectures sur les principaux Evénements de l'histoire de Cadmus (t. 48, p. 37.) — XI. Sur l'Ordre équestre chez les Grecs (ib. p. 84.) — XII. Sur Hermias, avec l'Apologie d'Aristote, relativement aux liaisons qu'il eut avec ce prince (ib. p. 208.) — XIII. Sur la Noces sacrée (ib. p. 323.)

II Examen des Hist. d'Alex. p. 581.

<sup>12</sup> Bibl. crit. III, 2, p. 153: Quo opere, dit-il, quantum incrementi allatum sit, cum ad intelligentiam Herodoti aliorumque scriptorum, tum ad iudicium et cognitionem omnis illius historiae et antiquitatis, si diserta epitome significare velimus, vix nobis centum paginae sufficiant. — I, 4, p. 97: Larcherus is est quem non dubitemus omnium, qui nostra aetate veteres scriptores in linguas vertunt

Au commencement de 1785, le roi créa dans l'Académie un comité de huit membres chargés de faire connoître, par des notices et des extraits, les MSS. de la Bibliothèque royale. Mr. L. fut nommé; mais il refusa, <sup>13</sup> et sa place fut donnée à Mr. de Vauvilliers. Il est à regretter qu'il n'ait pu ou n'ait pas voulu accepter. Ayant une grande connoissance de la langue grecque, une grande habitude de lire les MSS., il est hors de doute qu'il eût très-utilement coopéré aux travaux du comité, et nous lui aurions probablement l'obligation de lire aujourd'hui, dans les *Notices des MSS.*, le Vocabulaire étymologique d'Orion, dont il avoit fait, pour son usage, une copie qu'il a depuis envoyée à Mr. Wolf. C'est en reconnaissance de ce présent que Mr. Wolf lui a dédié son édition de quatre Discours de Cicéron. <sup>14</sup> Le mot ἀντίδωρον, employé par Mr. Wolf, ne seroit pas facile à entendre,

---

*recentiores, antiquitatis linguaeque Graecae scientissimum vocare.* Voyez aussi M. Chardon de La Rochette, *Mélanges*, T. 3, pag. 115.

<sup>13</sup> Peut-être craignoit-il d'être associé à Mr. de Vilhoison, qu'il aimoit fort peu, parce qu'au fait Mr. de Vilhoison étoit fort peu aimable. Au contraire, personne n'étoit plus obligeant, plus communicatif, plus aimable que Mr. Larcher.

<sup>14</sup> *M. Tulli Ciceronis quae vulgo feruntur Orationes quatuor: I. post reditum in Senatu, II. ad Quirites post reditum, III. pro domo sua ad Pontifices, IV. de haruspicum responsis. Recognovit, animadv. integras L. Marklandi et I. M. Gesneri suasque adiecit F. A. Wolfius. Berolini, impensis F. T. Lagardii, 1801. 8.*

sans cette explication. Mr. W. a promis de publier Orion, et il est fort à désirer qu'il puisse tenir cet engagement. <sup>15</sup> Orion peut servir utilement à corriger le grand Etymologique, ou à le compléter: très-souvent il cite les noms des auteurs où il prend ses exemples, et cette exactitude le rend précieux. <sup>16</sup>

Pendant la révolution, Mr. Larcher vécut dans une retraite profonde, ne s'occupant que de littérature, et particulièrement de la révision de son Hérodote dont il préparoit une seconde édition. Il fut peu tourmenté. On le traduisit devant le comité révolutionnaire; et ses papiers que l'on visita ne causèrent pas un médiocre embarras aux commissaires, gens peu chargés de grec et de latin. Pendant une nuit, il eut une sentinelle à sa porte; mais une bouteille de vin endormit le factionnaire, et le lendemain matin, muni d'un petit *assignat* que Mr. L. lui donna, il partit et ne revint plus. La persécution n'alla pas plus loin; et même, quand le gouvernement republicain, devenu plus tranquille et plus sage, eut la fantaisie d'encourager les hommes de lettres, Mr. L. reçut en 1795, par décret, une somme de 3000 livres. D'après cette espèce de faveur, on peut s'étonner qu'il n'ait pas été compris dans la première formation de l'Institut. Au reste, il ne tarda pas à y entrer en 1796; ce ne fut pourtant pas sans quelque résistance. Ses

---

<sup>15</sup> Editionem adhuc tempora retardarunt. Ed.

<sup>16</sup> M. Bast, ad Gregor. Cor. p. 459.

opinions politiques et religieuses étoient trop en opposition avec celles qui prévalaient à cette époque, pour que ce choix ne déplût pas à beaucoup de personnes; mais ses amis le servirent vivement, et l'emportèrent. Il disoit, en plaisantant, qu'il s'étoit surtout déterminé à accepter, parce qu'on l'avoit prévenu que les membres de l'Institut étoient payés en argent.

Mr. L. fut attaché à la section des *langues anciennes* de la classe de *littérature et beaux-arts*; mais pendant tout le temps que dura l'ancienne organisation de l'Institut, il ne fut aucun mémoire. Lorsque l'Institut fut divisé en quatre classes, Mr. L. entra dans la troisième, et redevenu en quelque sorte, par ce changement, membre de l'Académie des Inscriptions, il reprit ses travaux, et composa quatre dissertations<sup>17</sup> qui parôîtront dans les Recueils de la classe. La dernière lui avoit coûté beaucoup de travail, et donné tant de fatigue, qu'il en avoit pris du dégoût pour ce genre de recherches. "J'ai lu," écrivoit-il à Mr. Wyttenbach, <sup>18</sup> une dissertation où je m'étois proposé de démontrer qu'ils se sont trompés ceux qui ont écrit que Callistène avoit envoyé, de Babylone, à Aristote, des

---

<sup>17</sup> I, *Sur les premiers Siècles de Rome*; II, *sur le Phœnix*; III, *sur la Pseudonymie de la harangue de Démosthène, en réponse à la Lettre de Philippe*; IV, *sur les Observations astronomiques envoyées à Aristote par Callisthène*.

<sup>18</sup> Philom. II, pag. 264.



observations faites par les Chaldéens, lesquelles remontoient à 1903 ans avant Alexandre; <sup>19</sup> ou que, si Callistène a envoyé de telles observations, elles ne peuvent pas être plus anciennes que l'ère de Nabonassar, dont le commencement tombe en 747 avant notre ère. J'ai lu et relu, pour cette dissertation, la *μεγάλη Σύνταξις* de Ptolémée. Tout ce travail, qui n'est peut-être qu'un radotage, m'a extraordinairement fatigué; c'est au point que je suis à peu près dégoûté des mémoires et des dissertations." Heureusement c'est à 84 ans qu'il commençoit ainsi à se dégoûter un peu de l'érudition.

La nouvelle édition d'Hérodote parut en 1802. Les notes sont fort augmentées, et il en est plusieurs qui contiennent les résultats de quelques mémoires qui devoient faire partie du Recueil de l'Académie des Belles - Lettres, et dont la suppression de cette savante compagnie avoit empêché la publication. <sup>20</sup> *L'Essai sur la Chronologie* offre surtout des changements remarquables. Dans sa première édition, Mr. L. avoit hazardé quelques idées peu d'accord avec les vérités chrétiennes. Devenu, avec l'âge, et mieux savant et plus pieux, il a effacé toutes ces hardiesses.

Je devrois peut-être ne pas rappeler l'entreprise malheureuse d'un littérateur fort célèbre, qui

<sup>19</sup> Porphyry, ap. Simplicium Comment. ad Aristot. de Coelo, Lib. II. p. 123, a, edit. Ald.

<sup>20</sup> Traduction d'Hérodote 2<sup>e</sup> édit. T. I. p. LV.

essaya, en 1808, de prouver que cette Chronologie étoit un tissu d'erreurs. Mr. L. l'avoit, dans ses notes, critiqué avec plus de vérité que de politesse. Par forme de représailles, ce littérateur voulut aussi attaquer Mr. L., et il ne mit dans sa critique ni politesse ni vérité. <sup>21</sup> Mais je laisse cette querelle oubliée; en parler plus longuement, ce seroit abuser de l'exactitude.

Lorsque l'*Université impériale* fut mise en activité, Mr. le Grand-Maitre nomma, de son propre mouvement, Mr. L. professeur de littérature grecque dans la Faculté des Lettres de l'Académie de Paris. Mr. L. se trouvoit trop âgé pour exercer les fonctions qui lui étoient confiées, et ne vouloit point accepter. Mais Mr. le Grand-Maitre insista, et, pour lever les scrupules du vénérable professeur, il le dispensa formellement de toute espèce de leçons; pensant que ce seroit un grand honneur pour l'Université naissante, que de pouvoir orner la liste de ses fonctionnaires de ce nom Européen.

Voici ce que Mr. L. écrivoit alors à son ami Mr. Wyttenbach: "Vous me demandez comment je me porte, et ce que je deviens. Je me porte aussi bien que peut se porter un homme de 84 ans. Apprenez de plus que je viens d'être fait docteur ès-arts dans la nouvelle Université; mais il me faut vous

---

<sup>21</sup> Chronologie d'Hérodote, conforme à son texte. Par C. F. Volney. Paris 1808. 8. Cui libro nuper novum volumen accessit. En.

avertir qu'il y a grande différence entre *docte* et *docteur*, et que l'on peut fort bien être l'un sans l'autre. Si vous en doutez, regardez-moi. En même temps j'ai été nommé professeur de littérature grecque (le 6 mai, 1809), et, comme je ne puis exercer par moi-même, l'on m'a donné un suppléant, etc "

Mr. L. continuoit de jouir de cette bonne santé dont il parle dans cette lettre, et tout portoit à croire que sa fin étoit encore éloignée, lorsqu'une chute assez légère, qui lui avoit foulé et fait enfler une main, le força de garder le lit. Cet accident n'inquiétoit personne, et l'on ne pensoit pas qu'il pût avoir aucune suite. Mais il en étoit résulté dans les mouvements du malade une gêne assez grande; et ayant voulu, dans un moment où sa garde étoit absente, changer d'attitude, il tomba de son lit qui étoit très élevé. Cette seconde chute fut suivie de symptômes alarmans: bientôt la tête s'embarrassa; les premières voies furent obstruées; et Mr. Larcher s'éteignit, presque sans souffrances, le 22 décembre 1812, à l'âge de 86 ans, laissant une mémoire glorieuse et l'exemple d'une vie sans reproche.

P.

B.

## IX.

*Einige Verse**aus einer verdeutschten Odyssee.*

(IV, 561 — 569.)

*Nicht ward dir es beschieden, o göttlicher Fürst,  
 Menelaos,  
 Tod und Verhängniß daheim in dem Roßland  
 Argos zu leiden:  
 Nein, zu Elysions Flur und der Erd' Umgrenzun-  
 gen werden  
 Götter dich einst hinführen, wo thront Goldhaar  
 Rhadamanthys —  
 Dort lebt arbeitlos und behaglich der Mensch sein  
 Leben;  
 Nie ist da Schnee, nie rauscht Platzregen da, nim-  
 mer auch Sturmwind;  
 Selbst Okeanos sendet des Wests hellwühlende  
 Hauche  
 Immer dahin, die Bewohner mit Frühlingsluft sanft  
 kühlend —  
 Weil du ja Helene hast, und Eidam ihnen von  
 Zeus bist.*

E. G. L.

*N a c h s c h r i f t.*

Der hinter diesen Buchstaben verborgene, uns selbst unbekannte Mittheiler dieses Bruchstückes erzählt uns in einer demselben beigelegten naiven Zuschrift, wie er seit manchen Jahren in der schönsten Abgeschiedenheit von der Welt an einer Übersetzung der Odysee arbeite, in welcher er das Allerhöchste, wozu die Kunst am Ziele der Laufbahn reize, mit redlicher Liebe angestrebt habe. Er äußert, seine Arbeit folge zum Theil ganz neuen Grundsätzen. Gleich Anfangs habe er sich dermaßen in Ketten und Banden geschnürt, daß er fürchtete, die deutsche Heldensprache werde sich darin kaum einen Schritt fortbewegen können; bald nachher habe ihm der Erfolg zu schmeicheln geschienen, und das Eisen den Mann angezogen. So habe er nicht allein Längen und Kürzen genau unterschieden, und überall Homer's Hexameter in wirkliche, dem Deutschen lesbare Hexameter umgegossen, sondern auch dieselben Füße, Gliederungen und Einschnitte sorgfältig wiederzugeben oder den alten Sylbentanz wirklich sylbenweise nachzutanzten gesucht: wobei er uns bereden will, daß hiedurch vorzüglich in so wunderschön gemessenen Versen, dergleichen z. B. die obigen wären, die griechische poetische Musik auch ungelehrten Ohren hörbar werde.

Wir verstehen, als bloße Liebhaber, von diesem allen nicht genug, um uns ein gültiges Urtheil über das Beginnen des sich als jung verrathenden

den Verfassers anzumassen; obgleich wir ihn aller Aufmunterung werth achten, und gar nicht der Meinung vieler angesehenen Gelehrten und Geschäftsleute sind, denen in den deutschen Sechsfüßlern schon einige Ähnlichkeit mit dem Gange und Klange der griechischen am Schlusse derselben völlig genügen soll. Allein wir denken, wer sich mit einer so kleinlichen Beschäftigung abgeben möge, die beinah der Stickerei von Damenkleidern beikommt, der müsse entweder sehr jung und unerfahren sein und ohne alle Kenntnifs des Werthes der dem Menschen verliehenen Zeit, oder sich gegründete Hoffnung zu einer guten Schadloshaltung machen dürfen. Leider scheint aber der Übersetzer, nach gewissen Äußerungen seines Briefes, sich eher in dem erstern dieser Fälle zu befinden. Ganz deutlich läßt er merken, daß er sich bei weitem mehr zu den dürftigen, als zu den reichen Schriftstellern zu zählen habe, indem er sich ein Viertel der freien Muse wünscht, die von den Glücklichen der Erde auf etlichen hundert Quadrat-Meilen binnen Einem Jahre verschwendet oder auf Ardelionen-Geschäfte verwandt werde. Indefs schmeichelt er sich mit der Möglichkeit, durch öffentliches Vorzeigen solcher und ähnlicher Musiv-Steine, als Proben eines dereinst zu vollendenden Kunstwerkes, im deutschen Vaterlande einen wohlhåbigen und muthvollen Verleger zu erwecken, der ihm noch zehn Jahre lang die nöthige Leibesnahrung zukommen lasse, (Kleidung bedürfe er bei seiner Eingezogenheit fast nicht,) und ihn dann gebührend

belohne, wenn seine Arbeit durch die Entscheidung von fünf Richtern "πέντε κριτῶν" gebilligt sein werde. So weit klingt alles ziemlich der Vernunft gemäß, wie wir uns ihrer in dem prosaischen Leben zu bedienen haben. Weit aber über alle Grenzen der Weltkenntniß schweift seine am Ende beigefügte Bedingung dessen, was er gebührenden Ehrenlohn nennt.

Er meint in der Bestimmung davon billig und bescheiden zu sein, wenn er um ein Weniges unter der Summe bleibt, die einem seiner Vorgänger, dem weil. hochbelobten englischen Übersetzer Pope, der viel kürzer arbeitete, an reinem Gewinne zufiel. Er verlangt nemlich für den Bogen (20 Verse auf der Seite) nicht weniger als 630 Rthlr. Gold, wobei auf Einen Vers etwas über 2 Rthlr. kommt. Hievon aber will er sich durchaus nichts abdingen lassen. Er schließt vielmehr mit der unmuthig duren Erklärung: falls etwa den Herren Buchhändlern jene Ehrengelühr zu abschreckend dünke, mit der übrigens alle künftige Auflagen des Werkes, bis zur letzten Leipziger Messe oder Auflösung der menschlichen Dinge, auf Einmal bezahlt sein sollten, so werde er die Unternehmung fördersamst aufgeben, seine bisherige Handschrift zu dem Schicksal der Scaliger'schen Papiere zu Leyden verdammen, und sich nach vortheilhafterer Arbeit bei einer eintäglichen Schreibbehörde umsehen.

*HERAUSG.*

## X.

*Sonette von Petrarca.*

## I.

*(Sonetto 25.)*

Je mehr dem Tag' ich nahe, der beschieden  
Zum letzten Ziele ward den ird'schen Plagen,  
Je rascher, leichter, scheint die Zeit zu jagen,  
Je eitler, was von ihr ich hofft' hienieden.

Ich sage meinem Sinn: Bald ist's entschieden;  
Nicht viel mehr werden wir von Liebe sagen.  
Die Erdenlast, so hart und schwer zu tragen,  
Zergeht wie frischer Schnee; dann gibt es Frieden

Denn auch mit ihr wird jene Hoffnung weichen,  
Die zu so langem Wahn verführt die Seele,  
Und Lachen, Weinen, Furcht und Zorn des Lebens.

Dann sehn wir klar, wie man so oft sich quäle,  
Um unheilsame Dinge zu erreichen,  
Und wie so oft man seufze ganz vergebens.



## II.

(Sonetto 28.)

Einsam, gedankenvoll, die öd'sten Lande  
Geh' ich durchmessend, langsam und verdrossen,  
Und wend' umher den Blick, zur Flucht ent-  
schlossen,  
Wo Menschengspur sich eingedrückt dem Sande.

Nicht anders zu entgehn bin ich im Stande  
Dem scharfen Späh'n zudringlicher Genossen,  
Weil Gang und Blick, der Fröhlichkeit verschlos-  
sen,  
Von außen zeugt von meinem innern Brando.

So daß ich glaub', es haben schon vernommen  
Berg, Wald, Gefild' und Fluß, von welcher Weise  
Mein Leben sei, das Andern ich verhehle.

Doch weiß ich nicht auf einen Pfad zu kommen,  
So rauh und wild, daß Amor nicht sich weise,  
Und er nicht mir, und ich nicht ihm erzähle.

III. (So-

## III.

(Sonetto 120.)

Geht, heiße Seufzer, um das Eis zu brechen,  
Das, feind der Milde, hält ihr Herz umzogen;  
Und dringt ein sterblich Flehn zum Himmels-  
bogen,  
Mag Tod, mag Lohn an meinem Gram mich  
rächen.

Geht, schmeichelnde Gedanken, um zu sprechen  
Von dem, was ihrem schönen Blick entzogen;  
Bleibt doch ihr Stolz, mein Stern mir ungewo-  
gen,  
Wird Hoffnung bald und Irrthum mir gebrechen.

Wohl könnet ihr, wenn auch nicht völlig, sagen,  
Dafs, wie ihr Zustand friedlich ist und heiter,  
So unsrer dunkel sei und voll von Plagen.

Geht sicher jetzt, denn Lieb' ist euer Leiter;  
Und darf zu trau'n ich meiner Sonne wagen,  
So quält vielleicht mich bald kein Unglück  
weiter.

**IV.**

(S o n e t t o 121.)

Gestirn' und Element' und Himmel gaben  
Wetteifernd jede Mühe sich, zu bauen  
Ein lebend Licht, in welchem sich beschaun  
Sonn' und Natur, die sonst nichts Gleiches haben.

So neu, so reizend ist es, so erhaben,  
Dass ird'sche Blicke sich zu ihm nicht trauen;  
So scheintet Amor Mild' und Huld zu thauen  
Aus ihrem Aug' in unermessnen Gaben.

Die Luft, berührt von diesem holden Schimmer,  
Wird so entflammt von Ehrfurcht und durch-  
drungen,  
Dass ich's nicht sagen kann, und denken nim-  
mer.

**Da fühlt man nicht der Sinne Forderungen,  
Nur die der Ehr' und Tugend; wann nun immer  
Hat höchste Schönheit niedre Gier bezwungen?**

**J. D. G.**

## XI.

*Das preussische Trier,  
eine classische Stadt.*<sup>1</sup>

Die alten Trierer (Treviri), ein Volk aus deutschem Stamme, gehörten zu den mächtigsten des gallischen Belgiens. Ihr Gebiet erstreckte sich von dem Lande der Rheinser bis an den Rhein, und umfasste den ungeheuren Ardennen-Wald. Mehrere ihrer Nachbarn zwischen der Maas und dem Rhein standen unter ihrem Schutze.<sup>2</sup> Nur nach mehrjährigem Kampfe gelang es den Römern, sie, wie die übrigen Gallier, unter ihre Gewalt zu bringen; doch blieben sie noch immer groß, selbst als Besiegte; Rom behandelte sie nicht als eine bloß eroberte Provinz, sondern mit der Achtung, die es seinen Bundesgenossen zu bezeigen gewohnt war, und Trier war der Sitz der obern Beamten

<sup>1</sup> Vgl. mit diesem Aufsätze eine ausführlichere Schrift über denselben Ort: *Notices sur les anciens Trévirois; suivies de recherches sur les Chemins Romains qui ont traversé le pays des Trévirois. Par J. B. M. Hatzfeldt* Juge au Tribunal de première instance de Trèves etc. 1809.<sup>2</sup> 8. 222 S. stark.

<sup>2</sup> *Caesar B. Gall.* IV, 6. V, 3. VI, 29, 33.

von Belgien.<sup>3</sup> So stieg in zunehmendem Verhältniß das Ansehen und der Wohlstand dieser Stadt, bis sie gegen das Ende des dritten Jahrhunderts zu einer Höhe gelangte, die vor und nach ihr kaum eine Stadt in einer römischen Provinz erreicht hat.

Als Constantin der Gr. die Verwaltung des römischen Reiches unter vier Praefecti praetorio vertheilte, und dem einen den Orient, dem zweiten Illyrien, dem dritten Italien, dem vierten Gallien mit Spanien und Britannien anwies, wurde der Sitz dieses letztern nach Trier verlegt, wo zugleich der Statthalter (Vicarius) von Gallien residirte;<sup>4</sup> und nebst dem wurde Trier die Hauptstadt der ersten unter den belgischen Provinzen.<sup>5</sup> Ihr war indeß eine noch höhere Bestimmung vorbehalten. Schon vor Constantin hatten mehrere Kaiser, namentlich Maximinian und Constantius, sich zu Trier aufgehalten; allein unter ihm und seinen Nachfolgern, bis zum Verfall der römischen Herrschaft im Occident, war Trier eine der gewöhnlichsten Residenzen der Kaiser.

Der Theodosische und Justinianische Codex enthalten, von den Jahren 314 bis 390, mehr als hundert Gesetze, die von Trier datirt sind; von allen Kaisern, welche in dieser Zeit regiert haben, so wie von ihren Familien, finden sich häu-

---

<sup>3</sup> Tacitus *Histor.* I, 23. IV, 74. *Vopisc.* in *Floriano* etc.

<sup>4</sup> Pagi *Crit. in Ann. Bar.* ad a. 332 seq.

<sup>5</sup> *Notitia prov. et civit. Gallias.*

fige Münzen aus allen Metallen, die hier geprägt worden; <sup>6</sup> und mehr als alles dieses bezeugen die noch stehenden Überreste römischer Gebäute und Denkmäler, was Trier einst gewesen ist. <sup>7</sup> Dahin gehören: die Brücke über die Mosel, deren Pfeiler ohne Zweifel ein gallisches Werk sind; der Pallast Constantins, welcher unter den fränkischen Königen ein Königshof, in der Folge der Pallast der Churfürsten war, und neuerlich unter französischer Regierung in Casernen umgeschaffen wurde; die Ruinen der Constantinischen Bäder, in der Nähe des Pallastes, wo jetzt das Akthor steht; in einiger Entfernung davon, vor der Stadt, die Reste des Amphitheaters; die Vorderseite der Domkirche, welche von römischer Bauart ist; mehrere Thürme in der Stadt; und das vor allem merkwürdige Prachtgebäude, so wie ganz Deutschland keines aufzuweisen hat, welches wahrscheinlich von der Nordseite das Stadtthor bildete; es ruhet auf vier über ein-

---

<sup>6</sup> Die *Notitia dignitatum imp. Occ.* zählt, mit Einschluss von Trier, nur sechs Münzstädte.

<sup>7</sup> Mit seinen ersten Regierungsjahren hatte Constantin bereits angefangen, der Stadt eine ihrer Bestimmung würdige Gestalt zu geben. „Video hanc fortunatissimam civitatem,“ sagt Eumenius in einer hier im Jahre 309 an diesen Kaiser gerichteten Lobrede c. 23, „ita cunctis moenibus resurgentem, ut se quodammodo gaudeat olim corruisse, auctior tuis facta beneficis; video circum maximum, aemulum credo Romano; video basilicam et forum, opera regia, sedemque iustitiae in tantam altitudinem suscitari, ut se sideribus et coelo digna et vicina promittant.“

ander stehenden Säulenreihen dorischer Ordnung; im 11ten Jahrhundert wurde es unter dem Namen des h. Simeon zur Kirche gemacht, und durch neu hinzugefügtes Bauwerk zu diesem Zwecke zugerichtet; jetzt ist das Meiste dessen, was die Kirche bildete, zerstört, und das aus den Trümmern der neuen Umgebungen hervorblickende Monument macht bei jedem Kunst- und Alterthumsfreunde den Wunsch rege, daß die letzte Hand angelegt werde, um es von dem, was noch wegzuschaffen ist, zu befreien, und ihm seine ursprüngliche majestätische Gestalt wiederzugeben.<sup>8</sup>

Dahin gehören ferner die beiden Sommerpaläste der Kaiser, zu Pfälzel, eine Stunde unter Trier, und zu Conz am Einflusse der Saar in die Mosel, wo auch aus jener Zeit eine steinerne Brücke über die Saar übrig ist, welche im Jahr 1787 hergestellt wurde;<sup>9</sup> das von dem K. Constantin erbaute Castell zu Neumagen, sechs Stunden unter Trier;<sup>10</sup> die Trümmer einer Wasserleitung zwischen Ruwer und Trier und die berühmte Säule zu Igel, zwei Stunden über dieser Stadt, an der StraÙe nach Luxemburg. Dahin gehören endlich die sieben gro-

---

<sup>8</sup> Schon vor 12 Jahren hatte N. dies befohlen; aber die Ausführung wurde von Jahr zu Jahr verschoben.

<sup>9</sup> Von dieser Brücke redet *Auson. de Mosella* v. 91. 92. Von Conz sind auch einige Gesetze datirt, als L. 17 Cod. Theod. de ann. et trib.; L. 3 de denunc.; L. 1 de natural. fil. etc.

<sup>10</sup> *Auson. Mosella* v. 11.

sen Straßen, die von Trier nach allen Theilen des römischen Reiches geführt haben. Die davon alenthalben noch sichtbaren Überreste kommen genau mit den Angaben des gleichzeitigen Itinerarii Antonini und der Peutinger'schen Charte überein.

Doch was noch übrig ist, macht nur einen Theil dessen aus, was gestanden hat; das Meiste wurde durch die Einfälle der Barbaren,<sup>11</sup> durch die Verwüstungen der Normänner im neunten Jahrh., durch die spätern Kriege mit Frankreich und durch die Unwissenheit des Mittelalters zerstört; Manchem auch eine ganz neue Form gegeben; auch wurden die Reste der Denkmäler, die von der Stelle geschafft werden konnten, sogar anderswohin versetzt.<sup>12</sup>

So steht denn das alte Trier bloß noch in der Geschichte, aber nur wenige Stufen unter den beiden Hauptstädten des römischen Kaiserreichs; ein Vorzug, den es schwerlich dem Zusammentreffen äußerer Umstände ausschließlich zu danken hat, sondern wozu ohne Zweifel auch seine von der

---

<sup>11</sup> Schon im 6ten Jahrh. war Trier in der Lage, bloß in seinen Ruinen bewundert zu werden:

*Ducitur hinc fluvio per culmina prisca Senatus,  
Quo patet indicium ipsa ruina potens.*

*Venant. Fort. Hodoepor.*

<sup>12</sup> Kaiser Karl hat das Beste, was zum Fortbringen geeignet war, zur Verschönerung der Stadt Aachen abführen lassen. *Freher Comment. in Aus. Mosellam.*



Natur begünstigte Lage, die noch immer dieselbige ist, so wie die Treue und der Biedersinn seiner Bewohner, der noch immer in seinen Enkeln fortlebt, das Ihrige beigetragen haben.

Als in dem fünften Jahrh. das römische Staatsgebäude zusammenstürzte, wurde auch Trier, gleich andern Städten, unter dessen Trümmern verschüttet; fünfmal verheerten es die Barbaren; und dann erst kam es unter die Oberherrschaft der fränkischen Könige.

T.

J. B. M. H.

---

## XII.

*Miscella litteraria,*  
*in quibus quidam rumores arguuntur,*  
*in Anglorum novis Diariis sparsi.*

1. Unus rumorum, de quibus per libri huius occasionem nobis dicendum videtur, ad doctam antiquitatem pertinet. Proponitur enim (in *Class. Journal*, N. XVI. p. 386) haec quaestio: "A Buxtorfio in Introd. ad Germanico-Hebraeam linguam dicuntur Iudaei Germaniae in sua dialecto habere *Iosephi historiam Iudaicam*, sed multa continentem, quae absint a Graecis exemplaribus. Quaeris igitur, qualis sit ista translatio, quae inter tantam studiorum incitamenta numerari potuerit."

Sic quaerenti personato *Philoni*, qui ibi subscriptus est, facile satisfacere poterunt *I. A. Fabricius* in *Bibl. Gr.* Vol. III. p. 249 ss., *Clericus* *Bibl. choisie* T. XXV. p. 39 ss., *Struvius* *Dissert.* de doctis impostoribus §. 4, alique in illis libris laudati. Etenim sub initia saeculi XII fuisse fertur in Gallia theologus quidam Iudaeus, qui sumpta persona *Iosephi Gorionidae*, (*Bell. Iud.* V, 1) clari scriptoris, Iudaicam historiam mire interpolatam Hebraice edidit. Vult iste videri esse idem, qui a Romanis captivus abductus fuerit: sed id meram fraudem esse, et frustra laborasse, *Io. Fr. Breit-*

*hauptum*, Ictum olim Gothanum, in editione sua, ut impostorum numero hominem eximeret, nemo hodie dubitat. Atque his dudum scriptis cognovi a Viro quodam Iudaicarum rerum scientissimo, libri istius translationem quandam ferri in idioma Hebraeo - Germanicum factam, Hebraicisque vocibus pernixtam, et talibus quoque characteribus impressam. Ediderunt eam fratres tres; *Ioannes Sophér*, *M. Gampel* et *Sal. Salmann*, Amstelod. ap. *Naphtali Herz Levi* et *Koschmann* 502 (i. e. 1742) 8. Interpres ibi proditur fuisse Grammaticus *Menachem Mann*, filius *Sal. Levi*. Sed uti Hebr. textus misera fraus est, sic translatio eius nihil habet, unde sanus homo eruditior fiat. Eiusmodi autem notitiam semel dari, non inutile videbatur.

2. Alter rumor (in eiusd. Diarii N. VIII. p. 445) ad nostra tempora pertinet, et ad ipsum eum, qui haec scribit. Varia ibi narrantur de eruditis Germanis, eorum quelaboribus, plura tamen ex incertis auditionibus vel perperam accepta; in his aliquid, quod coargui quamprimum et mea interest et fortasse etiam aliorum: ne quando accidat, quod mihi saepe risum movit, ut primum a *M. G. Müllero*, mox ab aliis Editor laudarer trium Platonis dialogorum, *Protagorae*, *Ionis*, *Theagis* 1782 in 8. cum Animadversionibus, quarum a duobus doctis etiam utilitas praedicatur. Illo autem loco Anglici libri aliquis H., ubi consilia confert de nova recensione *Thesauri Stephaniani*, diserte narrat se penes me *Ha-lae* vidisse I volumen eius *Thesauri* a *Io. N. Nicola* renovati variisque modis locupletati; iam tum

(circiter ante hos decem annos) universum illud opus ab eodem absolutum fuisse, sed iacuisse in museo meo volumen I, quasi specimen, ut librarium redemptorem alliceret. Lepidum hoc commentum est; nec minus vanum aliud, quod me quoque, ut videtur, auctoritate ibidem narratur de *Irmisco*, editore *Ilerodiani*. Numquam ego id inaudisse memini. Sed de conatu illo consilioque *Stephani* in Germania *repetendi* olim audiui sane ex bibliopola quodam Lipsiensi, cui *I. M. Gesneri* doctissimus ille discipulus *Niclar* talem conditionem obtulerat; neque eam librarius eo tempore (scil. ante diluvium a. 1806) aspernari velle videbatur. Ego vero, qui egregium Virum illum nonnisi ex eius libris cognoram, neque umquam videram, ne ullam quidem operis litteram tum oculis usurpavi; nec postea laboravi scire, ad quem defuncti copiae librariae pervenerint: quam rem fortasse Lüneburgici collegae eius nos docebunt.

3. Alibi proditus rumor quidam, qui et ipse ad me pertinet, non minus vanus est, de *Demosthenica adv. Leptinem oratione* Halae iterum curis meis impressa anno 1810. Nondum ad hunc usque diem in Germania facta est illius editionis repetitio, cui, quamvis iam tum exemplaria paene omnia vendita essent, tempora haud magis favebant quam aliis maioribus conatibus. Prodibit autem liber mox a. 1817 in textu ad aliquot Codd. Parisiis a Bekkero collatos paullo castigatior, in Commentario et imprimis in Prolegomenis, ea maxime in parte, quae ad publicos Atheniensium reditus spe-

ctat, locupletior atque ab erroribus olim commissis purgatio.

Huc 4. adicere libet diversum quiddam, etsi ipsum quoque rumorem, qui verusne sit an falsus, vicissim nos ab eruditis Anglis, qui uni optime poterunt, edocendi erimus. Tribus abhinc aut quatuor annis nuntiabat fama, ab aliquo peregrinantium in monte *Atho* repertum esse magnum numerum fabularum Menandri ac Philemonis: ad LXXX narrabatur. Quum olim simili spe saepe lactati sint philologi, eiusmodi fabulae fidem habere difficile est novis peregrinatoribus, quorum tamen plurimum interest, quid verum sit, cognoscere. Sed nova dubitatio ea de re nobis nuper injecta est lecto, quod de Perill. Elgini curis quaerendorum in Graecia codicum relatum est in *Memoirs on the subject of the Earl of Elgin's Pursuits in Greece* p. 37. "The late Dr. Carlyle — examined many collections in Constantinople and in the neighbouring islands; more than 30 monasteries on Mount *Athos*; and various other religious establishments throughout Greece and the islands of the Archipelago. From these, they brought home a great many MSS. which to them appeared valuable; as well as a particular catalogue and description of such as they were obliged to leave behind them." Mirum profecto esset, si magna illa copia MSS. tales tamque antiquos thesauros contineret, eorum ibi non disertiore mentionem factam esse. Ser. d. 2 Maii, 1816.

## XIII.

*Griechische Ausgaben*  
mit Capitalchen.

Es gibt solcher Ausgaben, mit Uncialen oder, was hier einerlei ist, Capitalchen in 4. gedruckt, aus dem Ende des funfzehnten Säc. gerade fünf, die nach ihrer steigenden Seltenheit so auf einander folgen:

*I. Planudis Rhetoris Anthologia epigrammatum. Graece. Ex recensione I. Lascaris Rhinduceni. Florentiae per Laur. Francisci de Alopa Venetum M. CCCCLXXXIV.*

*II. Apollonii Rhodii Argonautica Graece. Cum Scholiis Gr. Flor. 1496.*

*III. Euripidis Tragoediae quatuor Medea, Hippolytus, Alcestis, Andromache. Graece.*

*IV. Callimachi Hymni cum Scholiis Gr., seorsim literis minutis impressis.*

*V. Gnomae monostichoi ex diversis poetis secundum ordinem Alphabeti. Musaeus Graece.*

Sie sind sämmtlich von *Ianus* oder *Johann Lascaris* besorgt und aus Einer Druckerei, der bei I angezeigtten.

Die Schönheit dieser Ausgaben für jene Jugendzeit der Typographie gibt ihrer Seltenheit wenig

nach. Die letztere ist so groß, daß alle fünf hent zu Tage schwerlich wo außer in der Laurentiana zu Florenz und in England vorhanden sein möchten. In England sind sie viertmal, nach *W. Beloe's Anecdotes of Literature* etc. Vol. III. p. 310, den wir hier benutzen. Am wenigsten selten finden sich noch die beiden erstern, wiewohl hie und da unvollständig. So fehlt in manchen Exx. der Anthologie das griechische Epigramma von Lascaris und dessen lat. Brief an Petrus Medicus. Mehr von dieser Ed. princ. der Anthologie s. nach Maittaire und Panzer (der jedoch unrichtig hier Scholien angibt) vorzüglich in unseres Jacobs *Prolegg.* p. CXI. in *Animadv. in Epigr. Anthol. Gr.* Vol. I. P. I.

Wie I. Lascaris ohne Zweifel der erste war, der in Italien die größern Typen der griechischen Münzen und Inschriften in den Druck einführte, so sah dasselbe Land in unserer Zeit aus Bodoni's Werkstatt der weit verschönerten Kunst ein und das andere Muster gleichartiger Buchstaben hervorgehen, welche Bücher den Litteratoren bekannt genug sind.

Nur die Anthologie trägt den Namen des Orts, des Buchdruckers und des Jahres. Der Apollonius hat bloß Ort und Jahr; die drei übrigen haben keine dieser Bezeichnungen.

Sonderbarer Weise sind alle jene Werke mit Accenten gedruckt, da doch diese Schnörkeleien des spätern Alterthums bei den Capitalchen vollends

gar keine Autorität haben. Übrigens haben die Accente in allen fünf viele Ähnlichkeit mit den neuerlich von R. Porson in England eingeführten und dort gefallenden Formen; doch ist der Circumflex fast ein völliges A.

Noch eine Seltsamkeit gehört zur Notiz dieser Ausgaben: diese, daß weder Aldus in seinem Drucke der XVII Stücke des Euripides (1503) jener vier von Lascaris edirten Bücher, noch H. Stephanus in seiner Anthologie und in seinen Gnomen der Florentinischen Ausgaben mit einem Worte Erwähnung thut. Doch über dergleichen Stillschweigen ist oft wieder Stillschweigen das beste, da jenes mehr als Eine Ursache haben kann, zuweilen auch keine.



## XIV.

*Christoph Wase's Schriften.*

Dieser treffliche, aber beinah gänzlich in Vergessenheit gerathene Philolog des 17ten Jahrhunderts (auch der fleißige Saxe hat ihn in seinem Onomasticon ausgelassen: sonst wüßten wir wahrscheinlich seine Geburts- und Todeszeit, wovon uns bisher in andern litterarischen Werken nichts vorgekommen ist) hat folgende zum Theil wenig oder gar nicht bekannte Schriften herausgegeben:

1. *Chr. WasI Senarius, sive de legibus et licentia veterum poetarum.* Oxon. e theatro Sheldoniano 1687. 4. Von diesem Buche besitze ich ein Exemplar, dem der ehemalige Besitzer desselben, Ioannes Gottlob Koch, diese Notiz beigeschrieben hat: Hic liber in Catal. biblioth. Christ. n. 5567 \*, raritatis signo, notatur, et vocatur summe necessarius his, qui legere Plautum, et cognoscere metri comici naturam cupiunt. Um so mehr muß man sich wundern, daß diesen ersten *praecursor in metricis*, wie ihn einer unsrer ersten Litteratoren in einem Schreiben an mich nannte, weiterhin kein Mensch erwähnen mag. Oder kann jemand das Gegentheil hievon erweisen?

2. *Metra Horatiana.* Diese kleine Schrift, die ich niemals gesehen, war auch in England völlig in

in Vergessenheit gerathen, bis endlich im J. 1780 John Loveday derselben wieder erwähnte in einem Briefe an John Nichols, den dieser in der zweiten Ausgabe seines interessanten und lehrreichen Werks, *Literary Anecdotes of the eighteenth Century* etc. Vol. III. S. 469 bekannt gemacht hat, und der also lautet: Nov. 27, 1780. Thanks, in the gross, for some curious articles in Mr. Nichols's last packet. To mention only one of them: Christopher Wase was one of the most eminent Philologists which England could boast of in the age. In 1687 he published in 4to "Senarius s. de legibus et licentia veterum Poetarum, Oxon." But as for the sheet of "Metra Horatiana," it is well if, from the fugitive size of it, it may not too much have escaped the notice of the Learned.

3. *Ein lateinisches Lexicon.* Dieses Werk, dessen Titel ich nicht genauer angeben kann, da sich dasselbe auch auf der hiesigen Bibliothek nicht befindet, wird als eines der vorzüglichern Wörterbücher von Dr. Littleton in der Vorrede zu dem seinigen gerühmt, wie auch in der Vorrede zu der in England veranstalteten neuen Ausgabe von Rob. Stephani Thesaurus, enthaltend eine Geschichte der latein. Wörterbücher seit der Wiederherstellung der alten Litteratur bis zum J. 1677, wo das englisch-lateinische Lexicon von Elisha Coles erschien. Über diese Vorrede findet sich in dem eben angeführten Werke, *Literary Anecdotes* Vol. V. S. 176 ff., ein Artikel überschrieben: "Remarks on Stephens' Thesaurus," und darin S. 208 folgende Stelle: Christo-

pher Wase, fellow of King's College in Cambridge, and afterwards superior Beadle of law in Oxford, published likewise a Latin Dictionary, the second edition of which was printed in MDCLXXV. This is a compendium of Calepine; but "done with so much judgment," saith Dr. Littleton in his Latin Preface to his Dictionary, "that one can hardly find any thing in it which savoureth of barbarism." However, it seemeth to be rather designed for the use of those who have made some proficiency in the Latin tongue, than for such as are only beginning to learn that language. Desto besser. Hier sind Littleton's eigene Worte: Latine quidem doctis et in re litteraria aliquo usque provectis prospectum erat satis dudum in uno *Calepino*, cuius compendium edidit *Wasaerus* noster consilio non malo, eo-que iudicio, ut vix quidquam uspiam in eo reperias, quod barbariem resipiat.

4. *Gratii Cynegeticon latine edidit, in versus anglicos transtulit, notisque eruditiss illustravit Christoph. Wase. Londini 1654, 12.* So schreibt Harles. <sup>1</sup> Zweifelhaft wird diese Angabe zum Theil

---

<sup>1</sup> Da dieser Bibliograph häufig Titel ungesehener Bücher anführt, (s. S. 56 oben, Anmerk. 60) so möchte es kaum der Mühe lohnen, die von unserm Freunde nicht bezeichnete Stelle aufzusuchen; um so weniger, da ich, einst das hier gemeinte Buch selbst in Händen gehabt habe: *The Poem of Hunting, written by Gratius Faliscus, translated into English Verse, with Notes. By Chr. Wase. L. 1654. 12.* Ganz ebenso finden wir den Titel auch von Andern angegeben, die Ausgabe aber (denn der lateinische Text

durch einen Brief von Henr. Newton an Gisb. Cuper, wo es heisst: *Recepi tandem ab Amico Nobili ex Britannia, hucusque quidem valetudine impedito, illam annotationum Christophori Wasii in Gratii Cynegeticon partem, quae de Formidine ac Venatu Siciliensi agit; quamque ab uno ex Domesticis qualiterqualiter Gallice conversam, hinc demum tibi in obsequii pignus lubens mitto: cui si ullatenus satisfacere aut placere possit, novum sane mihi beneficium, neque minimum, post mortem quoque, Optimus quondam contulerit Praeceptor. Atque utinam ei licuisset, quod saepius mente agitabat, ipsum Auctorem denuo recognitum in publicum dedisse, ut textu atque opere emendatiorem pleniorumque, ita et suis etiam commentariis, uberioribus multo ac communi doctorum sermone elucubratum: Neque enim solummodo critica plurimum valebat, sed politiori ac omnimoda litteratura penitus imbutus, insignis quoque erat Poeta.* Florent. 1708. (S. Henr. Newtoni Epistolae p. 148.) Diese Wasesche Schrift hat ein sonderbarer Artikel im Allgem. Gelehrten-Lexicon mit der folgenden in eine zufällige Verbindung gebracht.

---

fehlt nicht dabei) so empfohlen von Pope-Blount: *„De Gratia F. optime meruit Chr. Wase, qui versibus Anglicanis elegantissimis expressit atque commentario illustravit.“* Auf dieser zweifellosen Notiz und der Verwechslung der Namen Gratius und Grotius beruht offenbar das weiterhin erwähnte litterarische Qui pro quo, wodurch seit Jöcher hie und da ein Katechismus in ein Jagdbuch verwandelt erschien. *ERRATUM.*

Jöcher sagt nemlich: „Wase (Christian) hat Grotii cynegeticon ins Englische übersetzt und 1654 mit Noten zu London ediret.“ Dafs Wase nicht Christian, sondern Christoph, oder nach englischer Schreibart Christopher hiefs, bedarf keines neuen Beweises. Was aber Grotii Cynegeticon betrifft, so wollen wir zwar nicht in Abrede sein, dafs hier ein blofser Druckfehler obwalten könne; möglich wäre indessen wol, dafs Jöcher ein gewisses seltenes Werkchen von Grotius, „Institutio catechetica,“ in eine „Institutio cynegetica,“ oder Grotii catechismon in Grotii cynegeticon verwandelt hätte, zumal da Wase wirklich jenes Grootische Werkchen zwar nicht in englische, aber doch in griechische Verse übersetzt hat, unter dem Titel:

5. *Metaphrasis graeca Grotiani Catechismi*; welche griechische Übersetzung zugleich mit einer englischen von Franc. Goldsmith zusammenge- druckt enthalten ist in folgendem Werk: *Hugonis Grotii baptizatorum puerorum institutio, alternis interrogationibus et responsionibus. Cui adjicitur Graeca ejusdem Metaphrasis a Chr. Wase regalis Coll. Cantab. una cum Observatiunculis in Graecam Metaphrasin ad calcem appensis. Quibus accessit Praxis in Graecam Metaphrasin per Barthol. Beale, cum graecis Testimoniis ex Sacra Pagina et indice locupletissimo.* Lond. typis J. Ma- cock — 1668. Angehängt ist: *The english Version of Hugo Grotius his Catechisme. By Francis Goldsmith, Esquire. Together with the testimonies collected out of Holy Scripture, by N. G.*

(Nicholas Grey.) Übrigens hatte Grotius seinen Catechismus ursprünglich nicht in latein. Versen, wie Wood Athen. Oxon. Tom. II, p. 253 zu verstehen gibt, sondern in holländischen Versen geschrieben, und späterhin erst in lateinische umgesetzt. Dies bezeugt Wase selbst in einem jener Ausgabe ebenfalls beigedruckten lat. Gedicht in Clavein Grotiani Catechismi graecis versibus expressi, a B. B. factam, wo es heisst:

*Grotius haec docuit patrio sacra carmine Belgas:*

*(Qualia Iudaeos legifer ante Senex)  
Iusserat et tota iactatos aequore Cives  
Nocte dieque pios ferre sub astra modos.  
Hinc Pax, hinc Pietas, hinc merces certa la-  
borum*

*Desluet; hinc Naucae non rude vulgus erit.  
Nequicquam dixit, Batavi repulere Magistrum; *scilicet in m.*  
Scilicet inter opes non sapuisse vacat.  
Mox dedit et Latio, quae gratus ut hauserat  
Anglus,*

*Hic Patria; Graia reddidit ille sono.*

Göttingen, d. 1. Mai  
1816.

J. G. H.

## XV.

*Appendix notarum criticarum*  
*in Frontonis Epistolas graecas.*

Allata ad me his diebus nova M. Cornelii Frontonis editione, a celeberr. triumviris Berolinensibus egregie adornata, actum me egisse intellexi, quod graecas illius scriptoris epistolas et dissertationes a vitiis, quibus in Mediolanensi exemplo laborant, liberare suscepi. Longe enim plurima prorsus eundem in modum, atque ipse faciendum existinavi, emendata ab illis editoribus sunt, alia autem, nec pauca illa, rectius atque ingeniosius. Neque hoc ita eventurum esse dubitabam, postquam illam editionem parari audiveram; quem nuntium nisi serius accepissem, nunquam correctiones meas in lucem edidissem, aut cominisissem ut certamen cum viris doctissimis suscepisse viderer. Ceterum dum rhetoris nostri graece balbutientis reliquias denuo perlustro, nova coniecturarum seges subnata est, quibus utatur, si volet, qui postea Frontonem sub incudem revocabit.

Pag. 382. 3. (p. 35. §. 3. ed. Berol.) ῥοικας, ὧ παῖ, πρὸ τοῦ λόγου παντὸς βούλεσθαι μαθεῖν, τί δὴ ποτε ΓΕ μὴ ἐρῶν ἐγώ, μετὰ τσαύτης σπουδῆς γλῆχομαι τυχεῖν ὥπερ οἱ ἐρῶντες. Bekkerus particulam

γε delendam censet, ut ex praecedente syllaba ortam. Sed vide potius an fuerit: τί δὴ ποτε ὍΓΕ μὴ ἐρῶν ἐγώ. Ut p. 436. 7. ὁ γὰρ τοὺς ἰδιώτας ἐγὼ φάσκων. In proximiis τοῦτο δέ σοι γράσω πρῶτον ὅπως ΤΕ ἔχει fortasse scribendum: ὅπως ΓΕ ἔχει. — P. 388 l. 3 ab ult. (p. 37 §. 11) εἰ γοῦν κ. τ. λ. Hic locus *Buttmanno* praeunte hunc in modum videtur corrigendus: εἰ γοῦν τῶν μηδέπω σε ἐωρακότων τις πυθάνοιτο, ὁποῖός τις ΕΙ τὴν ὄψιν, ἐμοὶ μὲν ἂν πιστεῦσει ἐπαινοῦντι, μαθὼν ὅτι οὐκ ἐρῶ. τῷ δὲ ἀπιστήσῃ, ὥς οὐκ ἀληθῶς, ἀλλ' ἐρωτικῶς ἐπαινοῦντι. — Quae sequuntur p. 390 l. 9 (p. 37 §. 13.) nisi mutilata sunt, sic licet refingas: ἀχρεῖοι δὲ οἱ ἐρασταὶ τοῖς ὅπως καλοῖς, οὐδὲν ἤττον ἢ τοῖς δικαιῶς ἐπαινουμένοις οἱ κόλακας. Ἀρετῇ [γὰρ] ἘΠΕΤΑΙ δόξα καὶ τιμὴ οὐκ εἰς κέρδος. Κόσμος θαλάττη.... — P. 396 l. 2 (p. 39 §. 19) καὶ οἱ μὲν τινες κέρδους ἐρῶσιν, οἱ ΔΕ ΘΥΩΝ ΑΤ, οἱ δὲ οἶνον. Acute *Niebuhrus* ὍΨΩΝ correxit ex sequentibus: ὅμοιον κέρδει καὶ ὄψω καὶ μέλιτι. Nec tamen certa emendatio. Non minus enim probabiliter scripseris, una littera restituta: οἱ Δ' ΞΘΥΩΝ, quod proximo ὄψω accurate respondet. Praeterea lege: ΑΑ-ΑΟΙ δὲ οἶνον. De ἄλλος post ὁ μὲν illato vid. *Matthiae* Gr. gr. § 288 f. p. 401. — In eadem pag. lin. penult. (p. 40 §. 20) *Heindorfius* merito haesit in verbis, ἀλλ' ὍΔ' ἘΝ ΓΗΙ πεσὼν ἀπόλλυται, corrigitque: ἀλλὰ γ' ἐν γῇ πεσὼν ἀπόλλυται. Vide an contextui sit aptius: ἀλλ' ὍΤΑΕΝ ἤΤΤΟΝ πεσὼν ἀπόλλυται. Ultima syllaba forte oblitterata, ἤττον facile in γῇ depravari potuit. — P. 398 l. 3 (p. 40 §. 21)



ὅσας, ὦ παῖ, τὸ ἄνθος τοῦτο ἰδεῖν ἐθέλῃν· ἀλλ' ἐγὼ  
 τε σοι δ' ἐπιδείξω τυχὸν πρὸς τὸν Ἰλισὸν ἅμα ἄμφω  
 βαδίσαιμεν. In his ἔξω τυχὸν latere praeclare vi-  
 dit *Heindorfius*; cuius vestigia secutus legendum  
 suspicor: ὅσας, ὦ παῖ, τὸ ἄνθος τοῦτο ἰδεῖν ἐθέ-  
 λειν· ἀλλ' ἐγὼ ΣΕ· ΣΟΙ Δ' ΕΠΕΙ ΔΟΞΕΙ, ἔξω  
 τυχὸν πρὸς τὸν Ἰλισὸν ἅμα ἄμφω βαδίσωμεν. vi-  
 deris, o puer, illum florem videre velle; at ego te  
 (videre cupio sc.), quando tibi placebit, extra moe-  
 nia ad Ilissum ambo eamus una. Qued ad Ἰλισὸν  
 attinet, cuius orthographiae exemplum desiderabat  
 cl. *Buttmann*, sic scribitur in loco *Clidemi* in *Bek-  
 ker*i *Anecdotis* Tom. I, p. 326, 31. — P. 404 l. 5 ab  
 ult. (p. 59 §. 12) ἰδοὺ ἄν.. μὲν... ἀπολογήσομαι. In  
 loco lacero hoc saltem mihi intelligere videor, non  
 ἰδοὺ sed εἰ δὲ scribendum esse. — P. 406 l. 7 (p.  
 59 §. 14) ἥτις ἱκανωτάτῃ εἰκὼν ἂν προσαγορευοίτο,  
 εὔσα ἐκ ζωγράφου. non hoc vult auctor, imaginem  
 illam, qua iam usurus sit, omnium esse aptissi-  
 mam, sed eam maiore quam reliqua iure imaginem  
 appellari, ut a pictore desumtam. Quare vide, an  
 non ἱκανωτάτως scribendum sit. — P. 408 l. 7 (p.  
 60 §. 17) ἀπίστω δὲ ΤΕ τῶν ποδῶν ΑΥΤῆ τοῦ  
 Ἡρατοῦ εἰκὼν. non poenitet coniecturae antea pro-  
 positae. Sed fieri possit, ut in αὐτῇ substantivum  
 lateat, v. c. ἀπίστω δὲ Ἡ τῶν ποδῶν ΑΩΒΗ ΤΗι  
 τοῦ Ἡρατοῦ εἰκὼν. — P. 412 l. 7 (p. 64 §. 2)  
 ὥς ἐκεῖνοί γε. haec male tentavi. Sensus in vulga-  
 ta bonus et integer. — P. 416 l. 5 (p. 65 §. 7)  
 γυναικεῖα δὴ τις ΑΥΤῆ θεὸς παρὰ ταῖς πλείσταις  
 τῶν γυναικῶν θρησκεύεται ἢ Ἀπάτη. In αὕτῃ ne-

minem haesisse miror. Scribe *ἈΠΤΕ*. — P. 424 l. 10 (p. 238 § 2) καὶ φίλῳ καὶ οὐ φιλοσόφῳ. Aut φιλομαθεῖ legendum cum *Buttmanno*, aut φιλόλογῳ. — P. 428 l. 5 (p. 230 § 8) ὧν ΟΥΔΕΙΣ ὥς γ' ἄρειον οὐδέν ἐστι. Leniore nunc medela adhibita scribo: ὧν ΟΙΔΑΣ ὥς γ' ἄρ. Haec verbi forma a Frontonis graecitate non abhorret. Quum autem *Maio* teste postrema haec verba in Cod. lectu sint difficilia, praeterea scribendum auspicor: ὧν οἶδας ὅμως ὅτι ἄρειον οὐδέν. Mox in verbis pessime affectis: τί δὲ βαρὺ ἦν ὅλως, ἢ τί ἂν ἐγὼ βαρὺ ἔχοιμι; hoc mihi saltem intelligere videor, legendum esse εἰ δὲ βαρὺ... fortasse etiam praeterea: εἰ δὲ βαρὺ ἐστίν "Ο ΔΩΣΩ, ὃ τι ἂν ἔχω βαρὺ ἔχοιμι. si onerosa sunt, quae dabo, cum omnia, quae habeo, onerosa mihi sint praecor. In verbis: ἐξ οἴκου εἰς οἶκον ME FE ΤΥΘΕΙΝ lege: ἜΜΕ ΗΕΡΙΘΕΙΝ. — P. 430 l. 3 (p. 230 § 9) ἐννόησον δὲ κακέينو, ὅση μὲν ἡδονὴ τῷ πέμψαντι ληφθέντων, ὅση λύπη μὴ ληφθέντων ἐγγίγνεται. Scr. τόση λύπη. Ceterum varians lectio τοῦτον non pertinet ad hunc locum, sed ad verba, οὐχ ὥς τούτων ἐπιδεικνύντων. — In eadem pagina (p. 231 § 10) verba depravatissima: φίλῳ δὲ ΟΥΧ ΩΣ ΤΟΥΤΟΝ ἐπιδεικνύντων θράσος εὐνοίας, ἀλλὰ ΚΑΙΤΟΥΤΩΝ ΤΠΟΔΕΟΤΣΙ fortasse in hunc modum restitui possunt: φίλῳ δὲ ΟΥ ΤΟΣΟΥΤΟΝ ἐπιδεικνύντων θρ. εὐν., ἀλλὰ ΚΡΤΗΤΟΝΤΩΝ ΤΠΟ ΔΕΟΤΣ. — P. 440 l. penult. (p. 234 § 15) οὐδὲ γάρ ἵππον ἀναβαλεῖν ἂν, ἀφ' οὗ καταβάς ΑΥΤΟΣ ΤΙΣ ΚΑΙ βαδίζων, ἐμὲ δὲ ἱππάζεσθαι ἀξιολή. ἄλλος τις corrigit cl. *Niesbühr*. malim equidem: ἀφ' οὗ κα-

250 Append. notarum in Frontonem.

ταβὰς Ὁ ΔΕΣΠΟΤΗΣ ἩΚΟΙ βαδίζων . . . i. e. ὁ κύριος, quo sensu poeta ap. Plutarchum T. II, p. 758 B.

Οὐ γὰρ με νύξ ἔτικτε δεσπότην λύρας,  
οὐ μάντιν, οὐδ' ἱατρόν, ἀλλ' εὐνήτορα  
ψυχᾶς.

Sic haec scribenda videntur, pro ἀλλὰ θνητὸν ἅμα ψυχᾶς, ad quam emendationem manu ducit Plutarchus: ὅτι δέ τις ἐκεῖ κομιστὴρ ἐνθύνος καὶ ἀρωγὸς ἐν τέλει γενομένων κατευναστῆς καὶ ψυχοπομπός. — P. 448 l. 8 (p. 237 §. 27) ΜΑΤΕΥΣΑΙ ΜΗ χρώμενος . . . Latere videtur: ἈΛΛΑ ΠΑΤ-ΣΑΙΜΗΝ ΑΝ.... post quae verba si exciderit, σοὶ μάρτυρι χρ., sensum habebis satis expeditum: ἀλλὰ παυσάμην ἂν σοὶ μάρτυρι χρώμενος· καὶ σὺ γὰρ τοσοῦτο δῶρον ἐμοῦ πέμψαντος οὐκ ἂν ἔλαβες. — Ibid. l. penult. (p. 237 §. 30) τρίτον δὲ καὶ δικαιοτάτον πέμπεται τῷ αὐτῷ καὶ τότε ἴσοις δώροις ἀμείβεσθαι. Haec pessime corrupta vide an sic scribenda sint: τρίτον δὲ καὶ δικαιοτάτον Ἄ πέμπεται τῷ αὐτῷ κατὰ τὸν Ἡσίοδον μέτρῳ ἀμείβεσθαι. Respicitur locus Hesiodi in E. καὶ Ἡ. 357 εὐ μὲν μετρεῖσθαι παρὰ γείτονος, εὐ δ' ἀποδοῦναι αὐτῷ τῷ μέτρῳ. Lucian. Imagg. § 12 T. VI, p. 15 οὐκοῦν, ὦ Πολύστρατε, μῦθον ἀντὶ μύθου ἀμειψαι, αὐτῷ τῷ μέτρῳ φασίν. Et haec quoque hactenus. Scrib. mense Iul, 1816.

F. J.

## XVI.

*Zu Quintilian XII, 6, 2.*

*Modus mihi videtur quidam tenendus, ut neque praepropere destringatur immatura frons, et quicquid est illud adhuc acerbum proferatur. Nam inde et contentus operis innascitur, et fundamenta iaciuntur impudentiae, et, quod est ubique perniciosissimum, praevenit vires fiducia. Nec rursus differendum est tirocinium in senectutem. Nam quotidie metus crescit, maiusque fit semper, quod ausuri sumus: et, dum deliberamus, quando incipiendum sit, incipere iam serum est.*

(Ed. Spald. T. IV. p. 554. sqq.)

**Zu richtigem Verstehen** mancher Stelle reicht es hin, in langen Sätzen, die von den Abschreibern oder ersten Herausgebern zerrissen oder durch größere Interpunctionen getrennt sind, den Gliederbau der Perioden wohl aufzufassen, und diesen durch geänderte Zeichen dem Leser zur Überschauung zu bringen. Dies letztere haben oft die neueren Herausgeber vernachlässigt, woraus dann Schwierigkeiten entstehen, die an sich keine sind. So in den ausgezeichneten Worten von *Modus* bis *serum est* darf man nur nach *proferatur*, nach *fiducia*,

nach *senectutem* Kola setzen, und es fällt in die Augen, daß dies Ganze Eine Periode ist, wovon die beiden Hauptsätze jeder seinen beweisenden Nebensatz gleich hinter sich hat. Wie nemlich *nam inde* unmittelbar sich anschließt an *proferatur*, so *nam quotidie* an *senectutem*. Folglich antwortet das *nec*, vor *rursus*, dem *neque* nach dem Alles leitenden *ut*. Dieses *ut* sollte nun freilich *differendum sit* erwarten lassen; aber der Einschritt hatte sich dem Verfasser durch den erstern, etwas längeren Causalsatz so verdunkelt, daß sich das kleine Anakoluthon, wie von selbst, aufdrang. Ein kleines, sage ich: wie dergleichen in allen Sprachen vorkommt, und natürlich ist, ja oft gesetzmäßig. Denn das Regelrichtige ist auch im Grammatischen hie und da unrecht, und *latine scribere* etwas anderes als *grammaticae*.

Vor etlichen Jahren hat ein, wo ich nicht irre, sächsischer Gelehrter eine besondere Abhandlung von den Anakoluthen der alten Schriftsteller geschrieben, die mir nicht zu Gesicht gekommen ist. Ich zweifle aber nicht, daß darin ganz ähnliche Beispiele vorkommen werden. Denn der Typus jenes periodischen Gliederbaues steht so fest, daß er eine ordentliche Regel bildet; und ich selbst würde, wenn es nöthig schiene, leicht ein paar Dutzend gleichartiger Beispiele zusammenbringen können.

h.

---

## XVII.

*Über eine bestrittene Cäsur  
im griechischen Trimeter.*

Ein *vitio creatus Censor* der neuesten Übersetzung der Aristophanischen Wolken (in d. Heidelb. Jahrb. 1815 Febr. S. 163) tadelte Verse, wie:

*O weh mir Jammermenschen! wie wird mir's  
endlich gehn?*

als *Unsenare*, und suchte diese Cäsur in der Mitte lächerlich zu machen, indem er aus einem deutschen Kirchenliede, *zwei Verse in Einen* zusammenkleisternd, verglich:

*Von Gott will ich nicht lassen; denn er läßt  
nicht von mir.*

Er stellt nemlich die Regel auf: nach einer hörbaren iambischen Hephthemimeris muß entweder ein Spondeus, oder ein Trochaeus, oder ein Pyrrhichius eintreten. Daher müßten, meint er, Verse verdorben sein, die wie *Elq.* 186 lauteten:

*Πατήρ δέ σοι τίς ἐστίν; Ἐμὸν μαρῶτατος.*

Wäre diese Bemerkung richtig, so würde man eine artige Zahl von Versen des Komikers zu ändern bekommen; zuerst nemlich alle gleich diesen:

*Λευκός τις ἀνιπήδησεν, ὅμοιος Νεκία*

*Ἐκκλ. 428.*

## 254 Über eine bestrittene Cäsur.

Ἐπὶ τῶν κραδῶν ἄδουσιν Ἀθηναῖοι δ' αἶ

Ὅρν. 40.

Εὐριπίδῃ, τί ἐστίν; ὑφίσθαι μοι δοκεῖ

Βατρ. 1220.

Nun ist es freilich leicht an solchen Versen zum Kritiker zu werden, wenn man eigenmächtige Apostrophationen vornehmen will, wie ἀνεπήδησ' u. s. w. Aber der Gewinn hievon würden meistens nur Verse sein, wie jener berüchtigte:

*Belobteste Zair', ich hätte fast vermeint:*  
wogegen der verfälschte geistliche Vers doch eben nicht schlechter wäre.

Was mag aber der *Censor*, dem die letzte Anmerkung zu dem Bruchstück aus den Acharnern (Berl. 812. 4.) viel zu wenig Gerechtigkeit anthut, was mag er mit Versen machen, wie

Ἀλλ' ὥνπερ οὐνεκ' ἦλθον, ἔα μ' εἰπεῖν. Δέγῃ

Θεσμ. 176.

oder wie

Ἴθι νῦν, κάλεσόν μοι τὸν Δί'. Ἰή, ἰή, ἰή

Ελπ. 195?

Ohne gewaltsame Operationen, z. B. wenn etwa Zeus in ein bloßes Δ verschrumpfen soll, kann man solche Verse, deren es mehrere gibt, unmöglich jener nagelneuen Regel anpassen. Es bleibt folglich nichts übrig, als daß die Regel selbst eben so unwahr sein muß, als neu sie ist; daß sie auf einen unerweisbaren *Ungedanken* hinauslaufen muß; daß wir uns die Verbesserung oder vielmehr Verkrüppelung obiger und ähnlicher Verse dringend verbitten müssen.

α.

## XVI.

*Andenken an G. H. C. Koës.*(Aus einem Briefe des Hrn. Prof. Brøndsted.) <sup>1</sup>

Als der auch von Ihnen ersehnte Koës <sup>2</sup> auf der Insel Zante starb (Sept. 1811), befand ich mich noch in Klein-Asien. Seine litterarischen Überreste sind beinahe ganz gerettet: nur der schätzbarste Theil seiner Sammlung griechischer Münzen war entwendet oder verschwunden. Jener Nachlaß wurde mir im J. 1813 überliefert, und wird nicht unwichtige Beiträge zu der von mir und meinen drei lieben Reisegefährten herauszugebenden Schrift

<sup>1</sup> Beide Namen sind wahrscheinlich keinem unserer gelehrten Leser unbekannt seit *G. G. Brodowii Epistt. Parisienses*, Lips. 1812. 8. S. 110 seqq.

<sup>2</sup> Dieser junge Däne machte sich während seiner Studienzeit, und durch spätere ungeheuchelte Anhänglichkeit und Freundschaft dem Herausg. so achtungs- und liebenswürdig, daß dieser sich herzlich freut, eine einst (Vorr. zu der *Or. pro Marcello* p. XXX) von ihm ausgesprochene Hoffnung jetzt, nachdem das Schicksal allzu früh über ihn geboten hat, durch das hier gelegentlich angekündigte Werk, wenigstens zum Theil, in Erfüllung treten zu sehen. Der beste Erfolg kröne die schöne Unternehmung seiner übriggebliebenen Freunde.



über Griechenland hergeben, besonders die griechische Musik betreffend, als worüber er manche Untersuchungen gemacht hat. Wir haben uns nicht verbunden, aus dem gedachten Nachlass unsern gemeinschaftlichen Portefeullen ein gutes Werk zu genauerer Kenntniss des höchsten griechischen Landes und seiner Monumente hervorzuziehen zu lassen, nach einem Plane, wie er wenigstens bis jetzt von niemand gefasst worden ist. Die hohe Erwartung reicher Ausbeute unserer Bemühungen feuerte uns zu dem Entschlusse an, nicht weniger das Andenken an den unvergesslichen zu bewahren. Denn so zu sagen, an seinem Grabe zu stehen, der Gedanke gedacht, und die Ausführung vollendet. Noch erhebt sich dort bloß ein bescheidener Marmor, den ich von Athen nach Zürich brachte griechisch mit den Zeichen seines Geburts- und Sterbejahrs beschrieb, unten die vier Homerischen Verse: *Οἷη περ φύλλον γενεή* etc.: aber ein würdevolleres Denkmal soll ihm, mit Gottes Hülfe, in der litterarischen Welt errichtet werden. Vorzüglich wird das Werk die Darstellungen der herrlichen Sculpturwerke, die durch unsere Nachgrabungen gefunden worden, manche architektonische Details und einen historisch und alterthümlich erläuterten Text enthalten. Da die Kupfer in Rom geschnitten werden müssen, so werden wir uns in nächster Zeit daselbst alle zusammen finden, um in einigen Jahren die Bearbeitung zu vollenden. v. Haller ist noch in Griechenland, die beiden andern sind bereits dort: ich aber hoffe endlich

te

testens im nächsten Winter auch da zu sein. Bald nach unserer Zusammenkunft soll dann ein Prospectus des Werkes gedruckt werden, das Ganze aber in einzelnen Lieferungen erscheinen, wodurch der Ankauf möglichst erleichtert werden wird. So wird z. B. die Lieferung Aegina oder Salamis alles umfassen, was wir über diese Inseln Neues oder Bedeutendes in Geschichts- und Kunstrücksicht mitzutheilen haben; ebenso die Lieferung Keos, Phigalia u. s. f. Wir werden uns zu seiner Zeit die Freiheit nehmen, durch das Organ Ihrer neuen Zeitschrift dem Publicum von der Sache mehr zu sagen. Copenhagen, d. 8 April 1816.

---

---

*Zusatz zu S. 68.*

---

**E**ben als ich diesen Bogen aus der Druckerei erhalte, habe ich Gelegenheit, dem scharfsinnigen Beurtheiler menschlicher Gesichtsbildungen, Hrn. Akademie-Director *Tischbein*, das dort beschriebene Bild Bentley's zu zeigen, und ihn zu einer physiognomischen Deutung aufzufordern. Ohne das Geringste davon zu wissen, wer oder welcher Mann vorgestellt wäre, antwortete er auf der Stelle wörtlich so: "Die Stirn bezeichnet eindringende Denkkraft, der Mund kecke Ansichten von Menschen und Dingen und Unzufriedenheit mit gemein hergebrachten Meinungen, das ganze Gesicht eine feine Beobachtungsgabe, ohne deswegen den Charakter fröhlicher Gutmüthigkeit zu verlieren." Treffender in der That kann kein physiognomischer Seher rathen.

*HERAUSG.*

---

# Litterarische Analekten,

vorzüglich für

alte Litteratur und Kunst,

deren Geschichte und Methodik.

---

Herausgegeben

von

Fried. Aug. Wolf.

---

II.

---

Berlin,

bei G. C. Nauck, 1817.

# ALBERTA'S ANNUAL REPORT

1907

1907

1907

1907

1907

1907

1907

1907

1907

1907

1907

1907

1907

1907

I.

*Commentatio ad Hor. Carm. I, 1, 29:*

*xxx doctarum hederæ præmia frontium  
Dis miscent superis; xxx etc.* <sup>1</sup>

**S**olent critici corruptos scriptorum locos comparare cum aegrotis corporum partibus, seque ipsos cum medicis vel chirurgis. Sicut hi enim, ita illi, quum veterum libros emendare student, curationem quandam professi, alios locos medicinam dicunt recipere, alios insanabiles esse; non raro hic quoque ferrum et ignis medicinae instar est. Sed quam late pateat haec similitudo, uberius fusiusque persequi possit, qui facetus velit esse, contendendis inter se diversis medendi modis, qui ab Aesculapio inde usque ad Asclepiadas nostros in medica arte usitati

<sup>1</sup> Ab a. 1791, quum *Mareti Varias Lects.* Halensibus typis repeterem, similia nonnulla subinde de impeditoribus veterum locis exarare coepi, id est simili cura et copia; cuiusmodi hoc ipsum est specimen, cui posthac plura adiciuntur, si publici saporis visa fuerint. Excursus seu excessus iustorum Commentariorum dixeris.

fuert. Eodemque pertinet, quod nunc ad praescriptum Horatii versum apposite praefabimur: vetusta nec probe expurgata ulcera erumpere interdum, eoque putrescere gravius, quo diutius oblita fuerint et inducta interpretum butyro aethetico.

Satis haec sit prolusisse quaestioni, quam de illo loco dudum moverunt complures, denuo iam et subtilius a nobis tractandam. Quis enim suavisimi poetae amicus indifferenter ferat, post tot criticorum curas hodieque in primo illius carmine relictam esse offensionem, qua totius odæ vis et gratia deteratur? Ac sane per est mirum, nuper demum, i. e. ante hos ipsos centum annos, paullo post editionem a R. Bentleio factam, dubitari coeptum esse, utrum prius illud *ME*, ex codd. vulgo propagatum, retinere praestaret, an potius quorundam correctionem probare, *TE*. Cui coniecturae quum per se haud multum acuminis insit, quisquis eam protulit primus, (nam auctor ambigitur,) eum nihil aliud quam attente spectatus sententiarum in carmine tenor et poeticus quidam mos in tantum scilicet ausum impellere potuit.

Nimirum sunt qui audaculi coniectoris esse putent, statim in principiis librorum talia peccata imputare librariis ad unum omnibus, idque in ipsis initialibus litteris. Mirifico. Quasi nobis hodie, si forte monachi olim omnes v. 7 HUNC in NUNC mutassent, minus liceret alterum reponere, idve cuiquam magis dubium videri posset quam videtur *mobiliu*, quod ipsum plurimi mutarant in *nobilium*. Immo male creduli potius hominis fue-

rit, sicubi a nullo editore quicquam diversum ex MSS. notatum sit, continuo omnes priorum temporum codices in vulgatis scripturis conspirantes statuere; quum satis constet, antiquos libros a paucis doctorum, praesertim XV et XVI saec., adeo cum pulvisculo excussos esse, ut nihil ne in lituris quidem evanidum praeterierint. Igitur, ut omnes adhuc inspecti codd. teneant ME, nominatim Parisini vetustiores XVIII, quos nuper contulit Vanderbourg. (T. I. p. 587 ss.), potest id tamen vitium esse ex eorum numero, qualia sunt multa nostris codd. omnibus antiquiora. Neque contrarium momentum faciunt litterae versuum initiales, ut quas librarii saepe diductas a reliquis ponebant, aut prima scriptione omittebant, a calligraphis deinde expingendas. Cf. Schraderi Observ. p. 53. Ergo post haec, quibus mala quorundam religio expugnanda erat, unum hoc nobis inquirendum erit, an vere factum sit, quod tam facile fieri potuit, i. e. quid ipsa carminis descriptio et poetica virtus aut ferat aut postulet, indeque perspectae pareamus rationi, non inveteratae consuetudini.

Iam quale illud in formosa facie ulcus sit, argui potest ipsis virorum doctorum interpretamentis, quae medicando velut emplastra aptata sunt. Quocumque enim sensu *poeta* accipietur *Dis mixtus superis*, nonne ridiculum aut certe ἀκατάλληλον est, eum qui sibi iam inter superos seu coelites versari videretur, repente mox descendere in terram, ut ignobiliore sodalitia Nympharum et Satyrorum fruatur, deorum tamen, esque re ab indocta plebe



mortalium semotum: quamquam ne id quidem sine dubitativa conditione, *si — barbiton*: eundemque sibi denique abunde beatum videri, si fautor Maecenas locum concesserit in terreno genere poetarum. Placuerunt tamen haec interpretibus adeo, ut a multis laudarentur. Sed laudent, qui volent, in vv. 32 — 34 modestiam praeceptae confusam superbiae, in v. 29 sublimitatem sententiarum et vigorem imaginum, ad postremum in v. 35 splendidam catastrophem, quam dicunt, ubi post coelestium et agrestium numinum mentionem ad aliquid, si diis placet, amplius et honorificentius assurgit cupiditas, ad *unius Maecenatis suffragium*: nobis quidem haec, ita inter se coniuncta, nimium absurda et incongruentia videntur. Nam quod serio monemur, meram hanc imaginationem esse, quae tantum ad animi sensum, non ad veritatem referatur, si vates *superis deorum se immixtum* narret; illud nimirum satis credibile est, et credere nos cogit proximum consortium; neque eo melius succedere nobis vult interpretatio. Sed in extremo versu etiam huc illuc fluctuant Intpp., dum, ut sunt interdum iusto ditiores, simul triplicem rationem offerunt imaginis capiendae. Nos autem in eo nihil aliud quam proverbiale loquendi genus agnoscimus, poetico quidem decoratum sermone, at non diversum ab Ovidiano illo Metam. VII, 61, quod lucem accipit. ex collatis Herodoto III, 65, Cicerone ap. Ern. Clav. v. coelum, Propertio apud Sciopp. ad Priap. p. 93. His adde, quod poeta post primam amici compellationem, in tot variorum hominum studiis de-

scriptis, omnique prope humano genere ad partes vocato, ne verbo quidem memor illius, sed sese unum per octo versus celebrans, parum significanter subiicit: *Quodsi — inseres*. "Siccine inurbanus noster? siccine praeter morem negligens patroni, quem solum omnium praetermitti minime decebat? Deinde, quam putidum est dicere, gelidum nemus *secernere a populo* virum, quem doctrina iam *superis immiscuisset*? Et qua tandem modestia ita de se loqui potuit Horatius, nusquam iactator sui? (Carm. III, 16, 19)" Verum in illa duorum postremorum versuum clausula adhuc duo nos offendunt: primum levius hoc et grammaticum, quod nullo praeposito nomine aut pronomine ad Maecenatem relabitur oratio, quam ut *ἑμπαρισχότης* reddant, de suo eiusmodi aliquid iniiciunt intpp., ut, *Quodsi tu*, vel, *Si tuum, docte Maecenas, iudicium accesserit*, quae verba sunt Klotzii in *Lectt. Venuss.* p. 103: <sup>2</sup> alterum paullo gravius est, quod nullo vocabulo docemur, quo iure potissimum Maecenas a poeta sibi brabeuta poscatur, quum neque in viri insignibus natalibus, neque in patronatu eius et amicitia (v. 1, 2.) ad rem iusta sufficiat auctoritas.

At omnis haec sollicitudo *pulveris exigui iactu compressa quiescet*, si, ut diximus, ME mutare

---

<sup>2</sup> Hoc videlicet est furtim interpolare textum interpretando, ut correctionis necessitatem effugias; non minus violenta ratio, rem si spectes, quam si reponas *tu si me lyricis vaticibus inseres*: quo sane opus foret, ni lenior medela suppetet. *Inseres* autem legi malumus quam *inseris*.

licuerit in TE. Quod quidni liceat? Nihili plane sunt argumenta, quibus huius coniecturae adversarii utuntur: inter quae hoc maxime explodendum est, quod carminis simplicitatem et compositionis artem perire dicunt *alieno*, Maecenatis, *nomine* inferendo. Nam quae ista sit simplicitas, nulla ex arte disci poterit. Quid? quod artis callidior aliquis forsitan tale silentium sic in deterius trahere possit, ut in diversis hominum studiis proprium quoddam ipsi Maecenati eligendum relinquatur, locus, si forte, inter *Massici vini potoras desidesque*, qui quotidie ante cenam meridiari solent.<sup>3</sup> Nam in veterum interpretatione, negotio saepe suspicabili, primum est tales quoque suspiciones subnasci, quales haec esset, ac fuit olim similis Scholiastarum

---

3 Ita enim v. 20 intelligendus est, non de conviviis temperius initis. Rem bene illustravit Muretus, nescio quomodo ab Intpp. neglectus, in Epist. ad H. Ciofanum T. I. Opp. p. 530: "*Demere partem de solido die* sine ulla dubitatione est *meridiari*, i. e. ipso meridie horam unam aut alteram dormire; quod qui faciunt, diem quodammodo frangunt ac dividunt, neque eum solidum et *όλόκληρον* esse patiuntur. Varro alicubi (de R. R. I, 2, 5.) vocat *diem diffindere insiticio somno*." De tempestivis conviviis cogitare plane vetant arboris umbra et fons aquae, vetat etiam repetitum *nec*; etsi delicatiores talibus quoque in locis bibebant. Conf. Carm. II, 3, 6 ss. vel II, 13 et Lucret. II, 29 ss. Absurdus etiam loquutionem illam explicat larva Acronis: "ut non intermittat sed continuet laetitiam totius diei." Vulgarem autem explicationem ex optimis editt, facile quisque hauriet: sed verum sensum quaerenti nemo satisfaciet, opinor, praeter Muretum.

quorundam, quibus eundem patronum tenuis cliens in Satiris 1, 2, 25 ob mollitiem vestitus ad stultos relegare videbatur, scite meritoque castigatis ad e. l. a Wielando nostro, qui fortasse monere etiam debuerat de discrimine quodam *demissarum tunicarum* Horatii et *solutarum* Senecae vel Asinii Poll, ap. Cic. Epp. ad Famil. X, 32.

Sed hoc ἐκ παρόδῳ; nunc breviter praecipuas colligamus rationes, cur unice verum oporteat haberi *TE*. Ac primum omnium in verecundo homine, qualem Horatium undique novimus, inepta fuisset gloriatio, si, quum paullo ante (Serm. I, 4, 39) ne nomen quidem sibi arrogasset poetae, iam poematum melicorum primos duo libros editurus, statim in *prooemio* eorum tantam anticipasset *superbiam*, minime *quaesitam meritis*, sed hac demum editione *quaerendam*. Videlicet alia huius carminis ratio est, alia eorum, quibus alterum et tertium odarum librum clausit; unde I. M. Gesnerus vulgari lectioni falsum colorem mutuabatur. Immo comuni sensu carere dicatur poeta, qui nullo temporis respectu, nullo hominis, ad quem scribit, iam nunc velut perenni monumento exacto gloriatur.

Ad quem vero scribit? Nempe ad virum non modo potentem et gratiosum principi, sed etiam eruditum, qui musico studio per omnem vitam deditus fuerat, ipseque carmina faciebat, atque haud dubie tum iam fecerat edideratque multa et artificiosa, in quibus cum paucis eiusdem aevi poetis difficiliora metra tentaverat. Etenim parum norunt Maecenatem, qui eum ex compendiaris litte-

rarum historiis norunt, ut Harlesii, quamvis de eo plura aliis complexi, (Introd. in Notit. litt. Romanae, Norimb. 1781. T. II.) qui ne Senecae quidem iudicia attulit, aliaque erravit, quae olim docto adolescenti facilem scribendi materiem praebere poterunt colligendorumque fragmentorum eum ad modum, quo Burmannus Sec. facere instituit *Anthol. Lat.* I, 53. II, 224. 225. III, 149; quamquam perpauca adhuc latent. Tàm honorifica autem de Maecenatis sunt illa Senecae iudicia, ut iisdem quivis alius eorum, qui hodie noti sunt poetae, ad laudem contentus esse deberet, Ovidius v. c. aut Lucanus, aut alius quispiam. Vitia quidem eius non dissimulat Seneca, inter primos Latinae orationis corruptores numerans eum, sed simul eximiam scriptoris indolem extollit, ac diserte eidem *magnum, grande, virile ingenium* tribuit. Vid. Epp. 19 s. f. 92 extr. 114 n. l. a pr. Taline homini et tali in loco ne uno quidem versiculo perfunctorie honorem habere voluisse Horatium? At Virgilius et Propertius non habuerunt: quin poeticam hominis facultatem, etiam in carminibus ad ipsum scriptis, siluerunt. At scin tu, cur ita non fecerint illi? Equidem hoc cum multis aliis rebus et rationibus antiquitatis ignoro, nec mihi talium rerum saepe leviculas causas scrutari libet; huius tamen rei unam causam, si modo ulla causa fuit, vel in ipsa Maecenatis modestia quaesierim, vel in ceterarum eius laudum copia et ubertate. Compares modo Maecenatis mores ab Horatio descriptos in Serm. I, 9, 49-sqq., item de eius ingenio Carm. II, 12, 11.

In mentem hic venit nobis, quam cupide Propertius poesin puellae suae Cynthiae praedicet Eleg. I, 2 et alibi, quam nemo alius in poetis Romanis umquam numeravit: num is simili laude indignum putare potuit Maecenatem, cuius usque ad X librum carmina citantur, Charisii adhuc saeculo lecta? v. Grammatici. Putschii p. 61. Ac finge, eum ab aequalibus suis non meliorem poetam habitum esse quam tot alios, qui id temporis uno calebant poetandi studio, frondibusque cincti carmina dictabant (Hor. Epp. II, 1, 108): num ideo putas hanc laudem tacuisse illos, ut contemptum suum consulto proderent? Hoc enim tibi restabit unum. Ipsae praeterea *hederæ* si quos offenderunt, non meminerant, puto, illi, talem ornatum vel *nascenti crescentive* poetae concedi a Virgilio Ecl. VII, 25. Nam *doctam frontem* nemo dubitabit recte tribui viro, qui ex eodem poetices studio *doctus* vocatur Horatio Carm. III, 8, 5 et Epp. 1, 19. pr., quod nomen commune tum erat omnium, qui primoribus labris Graecas litterulas attigerant. Adeone iam mirum, si, qui a Virgilio et Propertio ne *doctus* quidem appelletur, in tertio hoc loco etiam plus honoris accepit ab Horatio, quotidiano victore suo, qui inter familiares eius interiorum locum tenebat? Quodsi iam Maecenas *Dis mixtus superis* praedicatur, etsi id praeconium ex veterum more minus magnificum est quam pro sono verborum, tamen ea verba quocumque torseris, multo aptiora erunt opulento nobilique viro quam amiculo, qui hoc certe loco invidiosorem sui laudem devitare maxime debebat.

Denique quid reliqui est? Nihil, credo, nisi ut lector sedulitatem rideat meam, qui tantillae rei defendendae causa tot verba fecerim, cui refellendae unum verbum sufficere putabat optimus nuper in Gallia editor. <sup>4</sup> Sed longiorem me fecit poetae nomen ac dignitas, et plurimorum Intpp. etiam tacentium auctoritates, et quod aliquot abhinc annis eandem fabulam surdis quorundam familiarium auribus narravi.

Non defuerunt tamen huic coniecturae, quam probavimus, sive auctores sive laudatores satis ingeniosi. Quamquam qui eam protulerit primus, id mihi, ex conditis haec scribenti multisque, quos olim inspexeram, libris carenti, minus certum est; id unum certum, altero decennio superioris saeculi primum esse prolatam. Nam quod aliquis Anglorum eam Rutgersio assignavit, merus videtur error esse. Broukhusium autem laudat auctorem Alex. Cuningamus; <sup>5</sup> alii, et quidem plerique omnes,

---

<sup>4</sup> Cal. Vanderbourg in notis ad Odarum I, x. pag. 324: "Je n'ai qu'un mot à répondre. Par le v. 30 Horace n'entend jouir du commerce des Dieux que sur la terre, ce qui s'explique par les vers suivans: c'est dans les forêts (*ge-lidam nemus*) qu'il assiste aux danses des Nymphes et des Satyres; c'est aussi sur des roches écartées (*remotis rupibus*) que Bacchus se montre à lui (Od. II, 19). Mais, pour monter lui-même aux demeures célestes, il a besoin que le suffrage de Mécène confirme les succès qu'il se promet." Pleraque horum ἀποδορία sunt, ipsa adeo ista de Dionyso.

<sup>5</sup> Animadvv. in Rich. Bentleyi Horatium p. 285: "Quum de se ipse dixit *Me Dis miscuit superis*: sic enim

Franc. Harium narrant: quorum uter sit aut verus aut prior, inveniet fortasse, cui huius Harii rarissimus liber ad manum fuerit, mihi ex aliorum tantum commemoratione cognitus: *Scripture vindicated from the Misinterpretations of the Bishop of Bangor*, Lond. 1721. 8, quo in libro nova lectio accurate confirmata esse dicitur pag. 263. <sup>6</sup> Ita etiam suasores novae lectionis feruntur eximii nominibus, ut Jer. Marklandus ap. Spencium in *Polymetide* p. 22, <sup>7</sup> ut Jo. Jortinus in Anglice editis *Miscellaneis philol.* T. II. p. 197. <sup>8</sup>

legendum in Notis ostendi, non *Te*, ut coniciebat Clar. Brouekhusius." Desunt nostro Cuningamiani Horatii exemplari, quas hic laudat *Notas*, neque umquam visae sunt nobis. Etiam historici litterarii tacent de iis.

<sup>6</sup> Verba Harii ipsa ante oculos habuisse videtur non indoctus compilator, Car. Combe in Hor. editione Lond. 1792. 4, cui imprimis par est credere de Hariana auctoritate. Liber autem ille in Germania adeo rarus est, ut eius notitiam nonnisi ex alio, nec multo frequentiore, petere potuerimus, ex *Librorum impressorum, qui in Museo Britannico adservantur, Catalogo II Voll.* Lond. 1787. fol. ad alphabeti ordinem facto, sed sine subtiliore librorum cognitione. — Ceterum qui in titulo appellatur "*Bishop of Bangor*," non alius est, ni fallimur, quam cel. Beniam. Hoadley. Is enim illius loci episcopus fuit ab a. 1715 ad 1721.

<sup>7</sup> Ubi dicitur *TE* "*Markland's reading*," nec profecto inepte comparatur Hor. Carm. II, 16, 33 sqq. Spencii liber primum prodiiit 1747.

<sup>8</sup> "I agree with those who read *TE*," inquit ille. Libri elegantis titulus hic est: *Tracts philological, critical and miscellaneous. By the late Rev. John Jortin, D. D. etc. consisting of Pieces many before published separately, some*



Iam si quis quaerat, quibus in editt. aut translatt. in ordinem recepta fuerit illa correctio, diu mihi et ipsi et per amicos quaerenti tempore primus omnium occurrit Jo. Jones in Londinensi edit. 1736. 8, minime spernenda illa, etsi audaciorum plena coniecturarum. <sup>9</sup> Hunc statim sequutus est poeticus interpres odarum et epodon T. Hare <sup>10</sup> (A. B. Master of Blandford-School, diversus scil. a clariore Hario,) Lond. 1737. 8, itemque alii duo in eodem stadio versati, Phil. Francis, <sup>11</sup> Lond.

---

ral annexed to the Works of learned Friends, and others now first printed from the Author's Manuscripts. In two Volumes. L. 1790. 8. Primus ille auctor seu inceptor fuit *Observationum miscellanearum*, in Batavis deinde Latinae editarum, scripto antehac libro: *Miscellaneous Obs. upon Authors ancient and modern*. L. 1731. 8.

<sup>9</sup> Sub eundem annum de hac correctione haud dubie multum disserebant ephemeridum Angl. scriptores, cavillantibus interioris philologiae osoribus, ut Popio in *Dunciadis* libro eo, qui ceteris primum 1742 accessit, IV, 219:

"Tis true, on Words is still our whole debate,  
Dispute of ME and TE, of Aut or At,  
To sound or sink in cano O or A,  
Or give up Cicero to C or K."

<sup>10</sup> Nimirum multa sunt in linguarum studiis turbas imperitorum suspecta vel inuisa, ut Ciceronis verbis de philosophia nostras ad artes transferamus.

<sup>11</sup> Optime ille sic vertit:

"The Wreaths on learned Brows bestow'd  
Lift Thee, great Patron, to a God:  
I joy to walk the shady Ground etc."

<sup>12</sup> "An ivy-wreath, fair Learning's prize, Raises Maecenas to the skies etc. Hic unus est, qui Rutgersio con-

1745 et persaepe postea; tum Dav. Watson Lond. 1747. 8. <sup>12</sup> mox abbas Gallicus quidam Des Fontaines, qui in idem suapte ingenio incidisse videtur, primum in Diario litt. *le Nouvelliste du Parnasse* ep. 9, deinde in *Odes d'Horace* Berol. 1759. 8; <sup>13</sup> paullo post hunc Ios. Valart in edit. Paris. 1770. 8, qui TE in contextu posuit, et ad Harium refert in Var. Lectt. p. 297, <sup>14</sup> alique denique nuper editores duo, Gilb. Wakefieldus,

---

iecturam tribuebat in notula: "We are obliged for this Correction to Rutgersius." At apud illum, certe in *Venus. Lectt.* c. 1, quo primum carmen tractatur, nihil legimus eiusmodi. An quid forte sit in Rutgersii notis, quas titulus edit. Paris. 1613. 12 promittit, non habeo dicere. Quum copia esset eius edit. inspiciendae, facere neglexi: nunc non est ad manum. Sed parum credibile est aliquid inesse.

<sup>12</sup> Ab Watsono lectio ad Fr. Harii auctoritatem simpliciter refertur in nota.

<sup>13</sup> Ridicule hic suam ipse coniecturam prava interpretatione corrumpit: "Les couronnes de lierre que vous accordez aux poëtes, c'est à dire, la protection dont vous, Mécène, les honorez, vous égalent aux plus grands dieux etc." Hactenus rectius Dacerius in nota; "Il est vrai que Mecenas faisoit quelquefois des vers, mais on ne voit pas qu'il ait été assez grand Poëte Lyrique pour avoir pu s'atirer cet éloge. Et quoique les Poëtes soient des flatteurs de profession, je ne saurois croire ni qu' Horace se fût abandonné à une flatterie si excessive, ni que Mecenas l'eût souffert. Assurément il ne parle que de lui-même. Il fait assez d'honneur à ce favori d'Auguste en lui disant que c'est lui seul qui l'élève au dessus des cieux par son suffrage." Mirum, huic Dacerio inter suos non innotuisse Maecenates, quam patientes essent vel inscite palpantibus.

<sup>14</sup> Quae ibi a Valarto scripta sunt emendationi tuen-

cuius bona annotatione ex edit. *Lond.* 1794. 8. supra usi sumus, et Car. Fea in *Romana* 1811. 8, <sup>15</sup> qui contentus laudavisse auctores suos, ne ullam quidem in notis rationem adhibuit. Praeterea quod hisce editoribus, idem duobus tribusve aliis interpretum placuit, ut Bineto, quem venustum translatores habet Gallica natio, ut Anglo cuidam nuper in Gallia degenti, Croftio, quem honeste Stigmatian vocare licet, in libro: *Horace éclairci par la ponctuation*, *Par.* 1810. 8. p. 15 et 98, eodemque tempore nobili et docto Hispano. Is est Pardo de Figueroa, qui hanc oden cum X aliis Graece in eadem metra vertere ausus est Petropoli 1810. 8, biennio post, ab aula sua legatus ad Russicam, in mediis belli furoribus praematura morte extinctus, vir inter pragmaticos homines ac militares eruditione eminens, cuius suavis familiaritas a. 1807 mihi et Io. Mullero turbida tempora *Berolini* hilaravit. Quare immodestum fuerit de tali illius periculo severius iudicare, praesertim quum etiam excidisse tam protervo auso nonnulla gloria sit.

Atque hae sunt potiores auctoritates, quas operosius, quam fortasse necesse erat, collectas, rationibus

---

dae, nihilo acutiora sunt quam pleraque alia istius vanissimi editoris.

<sup>15</sup> Haec Fea e V. Ill. editio prae aliis plurimis libris ad prelum revocanda esset, si modo fas esset et utile, exterorum opera nihil mutata in quavis alia regione typis repeti. Placent in illa edit. permulta, modo non *Quinctus* in titulo, *Iupiter* et alia orthographica,

bus accurate pensitatis ideo duximus subiungendas, ne quis lector, si aliquot principum poetae editorum nomina hic desideret, nullum nobis patronum adesse ratus, pro vulgato pertinacius pugnare pergat et vetus suum *Mumpsimus* occinere.<sup>16</sup>

\*   •   •

P. S. Dum hae chartae mittuntur ad operas, in manus mihi forte incidit docti hominis in quadam *Ephemeride Vindob. litt.* coniectura, ad idem carmen pertinens v. 14, *impavidus* pro eo, quod vulgo et in omnibus, ut videtur, libris legitur *pavidus*. Ex regionibus istis ad nos alia omnia crebrius perferuntur quam coniecturae criticae; quare hic de illa tribus verbis iudicare placet. Lenis admodum ea est, sed non minus levis atque inutilis. Melior etiam est recepta lectio, quae una voce ingenium agricolae pingit, navi fluctus secanti *metuentis*, sicut mox *mercator* dicitur *metuens* *Africum*. Iam optime Mitscherlichius: "Apte dicitur *pavidus*, ut homo navigationis prorsus insuetus." Neque hic *secandi* verbo inest aliquid, quod audaciae significationem poscat. Denique alienus

---

<sup>16</sup> Ex famosa fabula R. Pacei in libro *De fructu qui ex doctrina percipitur* p. 80. Goclenii de illa versus sunt;

*Mumpsimus* orabat triginta circiter annos

Indocti quidam sacrificus generis.

*Sampsimus* interea quantumvis esse legendum

Admonitus, tenuit *Mumpsimus* ille suum.

Sic hodie multi retinent, didicere quod olim

Non bene, complecti nec meliora volunt.

Litt. An. No. 2.

hinc est locus, quem emendator comparat, Carm. I, 3, 9. ss., ut facile quisque intelligit, qui de *primo* navigatore ibi poetam loqui cogitet. Adeo, si ullo in codice fuisset *impavidus*, praeclare coniecisse videretur, qui vulgatum praeferret.

Ecce, ne nunc quidem finitus labor. Narrant unum ex iis, qui nuper poetam *ad scholarum usum* notis instruxerunt, magnopere sibi placere in contrario commento, *avidus*. Quod ipsum quoque sine dubio suos reperiet probatores, quum editio ista ab nonnullis ephemeridum scriptoribus laudata sit.

Tantum denique verborum opus erat ad unam alteramque primi carminis difficultatem tollendam. I iam et mirare, a sanis hominibus non quovis vere novo novas veterum scriptorum recensione pro-  
cudi!

W.

## II.

*Ex familiari interpretatione  
Ciceronis de natura deorum.*

*Ad L. I. c. 1 — 10. T. IV. p. 471. ed. Ern. <sup>1</sup>*

**C**ap. 1. §. 1. *Quum multae res — sint.* Iam olim nonnullis et nuper pluribus placuit *sunt.* Ergo ab

<sup>1</sup> Quum admodum diversi sint commentarii, qui veterum libris explicandis scribuntur, tum unum illorum genus imprimis utile est discendi cupidis, quod praelectionum apud auditores habituum rationem imitatur. Quo ex genere haec sunt explanationes, excerptae quidem e pluribus, quas extemporali calor fuderat, sed tamen multo prolixiores, quam legitimam interpretationem esse decet. Neque nunc id vitium vitare volui, quum, si ipsae res aliquid habent quod non displiceat, iidem dictaverint auditores. Quapropter ne trivialia quidem resecui, qualia familiari lectioni intercuffere debent, si modo exposita viderentur non trivialiter. Lectores autem, qui aliquando operam meam in illustrandis Ciceronis de philosophia libris expectabant, haec et si quid alias simile scripsero, tamquam micas seu sportulas pro recta, quam antea perarabam, coena accipiant. Ceterum hanc quoque libenter erapudaturus, nisi mihi aditum, qui olim in recensione Ephemer. litt. Jen. 1805 No. 63 patuit, ad insignem apparatusum varia-

initio statim ad grammaticas ratiunculas descere cogimur. Nam codicum in talibus nullam autem esse constat. Tenue est discrimen illi constructionum, minus ad sensum pertinens magis ad formam et colorem dictionis et adrum Latinorum usum. Triplici loquendi utuntur illi, ubi particulae *quum* et *tum* duobus membra iungunt: primo vulgari isto, ut adverbii potestate adsciscat indicativum; alteri coniunctionis vis sibi subiunctivum poscat; tertio ut post *tum* ponatur *tamen*, sicubi id paullum flexae servit sententiae. Priores duo modi numquam promiscuo usu videntur esse; sed ubique potius est oratorius et periodo form aptior. Huiusque modi apud prosarios scripi (nam a poetis prorsus alienus est) centum an exempla reperiatis, similia huic Cic. ad Fam. X. *Quum te a pueritia unice dilexerim, tuque de et iudicaveris, tum — multo acrius diligo.* Ibi sine ullo sensus dispendio sic quoque potuerat, *Quum te dilexi* etc., quod ipsum ante scriptum est ep. 7. Sed simplex haec per membrorum compositio saepe aliquid absoni Latinis auribus, maxime in principiis scriptis et aliis locis, in quibus vel causalis quaedam

---

rum lectionum, ab Hier. Lagomarsino ex plurimis codd. collectum, infelix casus obstruxisset, de quo super xi p. IX. Quis vero aut qualis fuerit vir ille, inter res minus quam pro meritis celebris, docet Ruhnke, Prae Mureti Opp. T. IV. p. VI. ss. et ad Schelleri Lex. I. VI.

tio latet, vel prius membrum ampliorem sive generalem affert sententiam, sequente mox speciali, supra illam quasi eminente. Ita h. l. bene veritas; *So viele unaufgeklärte Gegenstände es in der Ph. auch gibt oder geben mag, so ist doch vorzüglich dunkel* etc. Adeo vix usquam dicitur: *Haec rationes quum absurdas sunt, tum illa longe absurdissima est*: sed potius, ut in Epp. X, 16: *Quum rebus ipsis essent* (litterae tuae) *et studiis in remp. gratissimae: tum erant gravissimis verbis ac sententiis*. Quin prope abhorrent ab usu Latino loquutiones huiusmodi: *Quum sunt, quum erant*. Parum recte autem praecipitur, sic positum *quum* omnino esse *quamvis, licet*; etsi hanc commutationem interdum commode ferunt linguae nostrae. Quidni enim in particulis quoque synonymorum discretas valeant potestates? Denique restat in structuris illis aliud discrimen, duntaxat grammaticum. Praegresso subiunctivo novum verbum accedere in altero membro necesse est; quum indicativus praestit, plerumque nihil opus est verbo novo. At hoc obscurum esse non potest in grammaticam subtilitatem adsuetis: contra etiam his subactius iudicium requiritur, utra cuique loco ratio sit convenientior. Ita in nostro ipse nutabat Ernestius, quum antea verum vidisset et correxisset p. Sext. 1; item ad Off. III, 2 errabat J. M. Heusinger; tum Goerenz. ad Legg. II, 14. p. 157 hactenus, quod non improbabat mendosum *videantur*. Ceterum attigerunt haec grammatica, praeter postremum hunc Ciceronis editorem, Drakenb. ad Liv. IV, 60 et Gernhardus ad



Off. p. 280, fortasse et alii, sed nondum quisquam sic, ut novis et maioribus erroribus in posterum occurratur.

*de natura deorum.* Fuit vir non indoctus, qui haec verba, etiam in libri inscriptione, nihil putaret aliud sonare quam *de diis*. Nam apud Cic. saepe *vim et naturam deorum* plane circumloquitur *deos*, ut c. 13. Vere: nisi quod titulorum diversam apparet esse rationem. In hoc nimirum Cicero imitatus est Graecos philosophos, quorum quum alii scripsissent *περὶ θεῶν*, alii itidem scripserunt *περὶ τῆς τῶν θεῶν φύσεως*, v. c. Xenocrates, Chrysippus, argumento non dissimili illius, quod est in libello Cornuti seu Phurnuti, ad nostram aetatem servato.

*ad cognitionem animi.* Praeponimus lectionem nobis statim probandam, et dudum unice probatam Turnebo Advv. XIV, 14. Vulgo legunt *agnitionem*, quod frequenter confusum est cum illo, in Gothica praesertim scriptura. Cf. ad or. de L. Manil. 1. Hoc vero, proprio significato acceptum, alienius est a talis disputationis initio, ubi quaestio simpliciter dici debuit, ut hodie loquuntur, et *theoreticae* et *practicae pulcherrima s. gravissima*. Neque *agnitio* pro *cognitione* poni hic propter sensus ambiguitatem potuit, licet exempla non desint, ubi paene pro *cognoscendi* verbo legitur *agnoscere*, ut infra 18. §. 49, de Fin. V, 18. §. 49. Mureti correctioni, quamvis verum sensum reddenti, adversetur impr. hoc, quod Latine *mentis* dicitur *agitatio*, non *animi*; certusque est is usus, etsi *mens* et *animus* saepe vel componuntur vel commutantur. Iam

genitivum *animi* in nostra illa trium librorum lectione nemo mirabitur, qui hunc casum tam ad subiectum quam ad obiectum referri didicerit. Cf. Gell. IX, 2. Reliquam huius concinnitatis rationem scite explicat Ernestius, <sup>2</sup> monens h. l. *ad* non finem spectare, sed ex consuetudine dici Ciceronis, qui pro hoc, *est animo fructuosissimum* scribat, *uberrimum est ad animi fructum* etc. Ac nihil sane notius vel ex iis, qui nostro tempore doctius scribunt Latine.

*De qua tam variae — cohibuisse.* Locum multis negotiosum fecit levis librorum dissensus. Sed quod unus alterve eorum praebet, *De qua quidem*, id vix dignum putes notatu. Hanc enim voculam ita vel addunt vel omittunt scriptores, ut, quid legendum sit quoque loco, non nisi ad bonorum codd. fidem redeat. Adiecerunt tales expletivas saepe librarii, ut nunc multi faciunt, qui Latine scribendo minutas elegantias curiosius venantur. Proxima videntur difficiliora esse: Quid enim illud est, *ut magno argumento* etc.? si legamus *inscientiam*, quam scripturam praetulit doctissimus quisque, postquam ante multi MSS. et primariae editt. dederant *scientiam*, ex inscientia scilicet correctorum. Nam

---

<sup>2</sup> Ernestium semel appellavi olim, quum Tusculanas edere, non Ernestum, qua nominis forma fere utuntur Batavi. Ignorabam ego tum, quod illis fortasse innotuerat, displicuisse ipsi formam priorem, ex qua periculum esset, ne confunderetur cum professore quodam Lipsiensi paene aequali, Jo. Henr. Ernestio, de quo v. Saxii Nomencl. P. V. p. 622 Nunc, quum illud periculi gloria viri sublatum est, ipse fortasse aequo animo ferret morem nostrum.

istos, falsam sententiam horrentes, textum sua sponte mutasse apertum est. Sed quum Aldus nepos bene reddidisset *inscientiam*, nondum tamen omnes sanatum locum putarunt, in eoque fingendo, refingendo, certatim sese exercuerunt. Postremo his turbis finem attulit Ernestius, optime de h. l. meritus; qui si quid omisit minusve perspicte notavit, id posthac in programme quodam a. 1798 supplevit Schützius, cuius et ipsius acumini plura in his interpretationibus debemus. *Inscientiam* i. e. *nihil scire* (c. 7. §. 17), quasi technicum vocabulum et diversum ab *inscitia*, recte ille interpretatur eam Academicæ sectae rationem, qua *percipi* i. e. ad cognitionis evidentiam non convellendam adduci putabant nihil posse, *probaturum* autem sapientem non percepta, h. e. in vita opinionationes sequenturum esse, sed ita ut ipse opinari se sentiret, sciretque nihil esse, quod *comprehendi*, *percipi*, *scribi* posset. Cf. Acad. I, 11, impr. §. 41. II, 48 et Senecae veram argutiam epist. 88 extrema: *Academici novam induxerunt scientiam, nihil scire*. Antea nonnulli vocem falso acceperant de conscientia ignorantiae sive de discendi cupidine vel admiratione, quam *φιλοσοφίας ἀρχήν* plures Graecorum dixissent: ut et Middleton accepit in vita Cic. Tom. IV. p. 305 ed. Bas. Gravius deinde errarunt, qui in verbis *id est princ. philosophiae* glossema odorati sunt, ut Wyttenbachius in Bibl. crit. I, 3. p. 19, et ante hunc ignobiliores quidam, ut Scheller Observ. in priscos Scrit. p. 207 atque alii in libellis menstruis, nisi quod unus eorum servavit *philoso-*

*phiae*. Satis feliciter hoc; siquidem genitivo simul sublato, verendum est, ne omnino sensus omnis pervertatur. Nam mire inepta haec sunt talia: tam variae et discrepantes sunt doctorum sententiae, ut *ea discrepantia* nobis argumento esse debeat, causam (*tantae discrepantiae*) esse inscientiam. Quasi aliquo argumento egeret ea res, aut illud magnum argumentum posset esse. Immo vox *philosophiae* i. e. *philosophandi* refertur ad *causam*, cui uni nomini haec adduntur, *id est principium*. Nam, ut saepe alias, Cicero in scholasticis Graecorum nominibus Latinam egestatem questus, ex plurium verborum adiectione operose quaerit perspicuitatem. Atque h. l. ipsius animo haud dubie obversabantur Graeca, αἰτία καὶ ἀρχή s. ἀρχὴ αἰτιώδης, *Grund und Anlaß alles Philosophirens*. Nam diversa rursus via errabat Ernestius, quum *principium* caperet de singulari quodam et primario decreto Academico-rum. Quodsi quem adhuc glossae species offendat in isto *id est*, quod saepe iure, saepe iniuria, criticae suspensiones movit, praeferat *causam* et *princ. philosophiae*, quod e cod. Vossiano affertur in Observe. misc. Bat. III, p. 155: nos quidem, perpensis omnibus, lubentius in vulgato acquiescimus.

*a rebus incertis*. Ne nunc quidem perfuncti sumus omni interpretandi opera. Ern. notarat, non vulgariter hoc dici, quasi ab iis rebus quae incertae essent: quis enim hoc non crederet? sed assensionem cohibuisse ab rebus *omnibus*, quia incertae essent; quia nihil perceptum esset, aut percipi posset. Corrigere haec supplendo sic voluit Kinderva-

ter: Academicam ἀκαταληψίαν et ἐποχὴν (assensus cohibitionem) non ad φαινόμενα rerum pertinuisse, sed ad νοούμενα atque ὑποκείμενα. Quae de re insuper excursus subiunxit, paullo longiorem quam desiderent lectores Tiedemanni, Buhlii, Tennemanni et aliorum, qui dogmata veterum philosophorum enarrarunt. Ipsam ad rem tria verba Senecae l. c. sufficiant: *Academicos incerta (ἀκατάληπτα) omnia dicere*. Sed utile erit adiicere, quod Ernestii sententiae tuendae animadvertit Schützius. Assensum, inquit ille, aequae a visis cohibendum censebant Academicici atque a ceteris rebus. Distinguebant autem *assensionem* a *probatione*. Visa *probare* poterat, qui iis *assentiendum* esse negabat. — Assensum enim vocabant eum animi motum, quo aliquid certissime et cum summa evidentia intelligi putaret sapiens. Id fieri posse nisi in perceptis, constanter negabant: percipi autem *prorsus nihil* posse; ab *omnibus* igitur rebus assensum esse cohibendum. Qua tamen ἐποχὴ sapientem non impediri, quo minus sibi quaedam *probabilia* esse duceret. Cf. Acad. II, 3. §. 8 et 31. §. 99. “Itaque et sensibus *probanda multa sunt* etc.” Eoque ex loco perspicuum est, a rebus inc. coh. ass. idem esse ac nullis nec visis nec rationis decretis sic confidere, ut ea pro certis atque indubitatis defendas, quamvis minime prohibeat illa ratio, quin multa probabilia esse videantur. Cf. ἐποχῆς descriptionem c. 5: *Non enim sumus ii* etc.

*Quid est e. temeritate fortius.* Hic quoque pauca subtexere licebit priorum copiis. In codd.

plerisque, etiam Parisino quodam, quem Lallemandus plurimi facit, legitur *fortius*, idque primus ad-  
 acivit prae ceteris cautus vir, Victorius, quum an-  
 tea ex paucis nec bonis libris ederetur *turpius*. Hoc  
 vero rursus posthac Davisius et alii retraxerunt,  
 tamquam facillimum intellectu et alibi quoque di-  
 ctum Ciceroni, ut Acadd. I, 12, de Div. 1, 4: et  
 cui non? Interim fuerunt, qui *fortius* ex errore in  
*turpius* abiisse mirati, propius quiddam quaerent;  
 ita alius coniecit *foedius*, alius adeo *spurcius*, alius  
 nuper *fuilius*, idque proxime ad litterarum ductus,  
 opportune collato loco Acadd. II, 18. §. 59. Talibus  
 iam coniecturis incertiore facti, quam prius eramus,  
 revolvimur ad scripturam optimis libris testatam,  
*fortius*. Primum nihil cogit scriptorem, ut teme-  
 ritati idem omnibus locis attributum iungat, quum,  
 si quid turpe est, id etiam aliis nominibus censi  
 possit. Tum, si Cicero verbo *cohibendi*, in quo vis  
 quaedam intelligitur, aliquid addere voluit de *con-*  
*traria vi* inconsultae credulitatis, num in eo quid-  
 quam est, quod male consequens sit dicere? Quid  
 autem scriptori hoc in genere visum fuerit maxime  
 consequens esse, non ingenio sed libris testibus co-  
 gnoscendum est. H. l. ergo si placuit Ciceroni, te-  
 meritatem in iudicando propter *vim* notare eam,  
 qua *inoautos et imprudentes* abripiat atque in erro-  
 res inducat; quid aliud scribere Latine potuit quam  
*potentius, violentius, fortius*? Nam ut veteres scri-  
 ptores recte et interpretemur et corrigamus, ipso-  
 rum linguis cogitare debemus posse, atque adeo cu-  
 iusque scripturam, quoad licet, tacite adiuvari, vel,

ut nunc loquimur, *reproducere*, qua in re omnino magna pars philologicae doctrinae constat. Iam si nobis hoc ipsum Latine dicendum esset, ex tribus illis vocabulis minime displiceret postremum *fortius*: sicut *fortia vincula* et similia dicuntur pro *validis*. Neque aliter sensisse videmus Turnebum Advv. XIV, 14 et Gronovium patrem in Observv. II, 2, quum Victorianam lectionem defenderent, Sed paucos habuerunt illi adstipulatores sententiae suae, ipsius fortasse culpa defensionis. At nusquam alibi, ut P. Manutius iam notavit, Ciceronem *fortius* ita usurpasse reperimus. Nempe in iis, quae habemus, scriptis, in quibus forte alibi nusquam in eandem sententiam inciderat. Ista vero stultissima est opinio, cognitam magno scriptori Latinitatem hodieque in tot reliquiis eius superesse universam. Conferat nobis, quisquis istuc est aetatis ut adhuc discere possit, atque ediscat Mureti V. L. XV, 1, quo capite ridicula quorundam, qui se tum Ciceronianos vocabant, (penitus interiit id genus) superstitio vere acuteque exagitur.

§. 2. *quo omnes duce natura vehimur*. Ita scribendum utique esset vel sine codd., etsi haec quoque rarior verbi significatio est. Quippe facilis est translatio a cursu maritimo, quo *vehi* dicuntur hoc vel illo *duce* s. *gubernatore*; quomodo etiam Germani translatis verbis suis utuntur, *wohin steuern, treiben*. Corruptum in paucis codd. *venimus* non debebat placere Ernestio: frigidum est et ignavum in hac sententia verbum, et sine exemplo. Indequ dein enatum est *novimus*, addita nova cor-

ruptione, *et quod omnes*. Gron. correxit *vehimus*, quod ex noto usu participii *vehens* Latinum videbatur huic Gronovio filio. Minus inepte Ern. requirit *ferimur*: sed ne hoc quidem sic satis usitatum est in prosa. — De Protagora sophista et reliquis cum illo coniunctis nihil attinet dicere: notissimi sunt fontes et rivuli historiae philosophorum, unde talia peti possint. Neque omnino nostrum consilium est decreta eorumque interiorem notitiam persequi.

*Theodorus Cyrenaeus*. Invisis codd. *Cyrenaeus*, quod certam sedem habet Tusc. 1, 43; malebat Boherius, vere statuens ille, hoc nomine patriam designari, priore sectam. Nam proprie talium nominum primariae formae potius substantivorum sunt, derivativae adiectivorum. Sed quatenus Cyrenaei philosophi plerique fuerunt iidem Cyrenaei, interdum eundem et *Κυρηναίων* et *Κυρηναίων* appellant veteres; sicut atheus hic Theodorus Stobaeo ὁ *Κυρηναῖος* vocatur Serm. II. Ita ex eadem familia Antipater alii scriptori est *Cyrenaeus*, alii *Cyrenaeus*. Neque h. l. opus erat ut gentili *Melius* iungeretur etiam *Cyrenaeus*. Facilius contra in Acadd. II, 24 feras correctionem *Cyrenaei*.

*tanta sunt in v. ac dissensione*. Olim his addebatur *constituti*. Quod quia ab aliquot codd. aberat, iam Victorius, Lambinus, Gruterus abiecerunt. Neque ego id defendere ausim, etsi, verum ut fatear, mihi non tam displicet quam Lambino, cui nullo pacto Ciceronianum videbatur. In Graecis certe similiter additur saepe *καθιστάς*; multoque pro-



clivius fuit librariis omittere illud quam interpolare; denique apud Cic. aliis locis totum hoc loquendi genus legere me non memini; unde incertum fit, quid ille scripserit h. l. Neque certum alterutri lectioni momentum affert Firmici locus, quem docte citavit Davisius ex Praef. lib. I de Math. extr., ubi is suis interponens verba Ciceronis, ex loco nostro mutuata, *Tanta*, inquit, *in varietate et dissensione versati, ut longum sit singulorum enumerare sententias etc.*, qua auctoritate etiam *enumerare* h. l. rectissime probatur Davisio. Maxime proprium hac in re hoc verbum est, simillimumque vitio plurimorum codd. *annumerare*. Cf. Oudend. ad Suet. Oct. c. 70. Vulgatum *dinumerare* multo deterius est, nec in ullo bono cod. repertum.

*quod v. m. rem causamque continet.* Nonnulli *causam remque*, contra Latinitatis usum, ubi de *ὑποθέσει* seu potius gravissimo capite quaestionis agitur. In seqq. varie errarunt librarii, ut obscurior facta sit manus scriptoria. Singula persequi taedet; quum nihil novi ex iis addisci possit. Nam mendosam esse Davisii scripturam, *ac ab omni curatione*, quivis concedet, cui notum est, meliore linguae aetate *ac* non ante vocales poni, neque ante *e*, *h*, *q*, *x*; qualia a tironibus ex Noltenio suo optime discuntur. Nam sicubi illud adhuc ante vocales legitur, error est aut incuria relictus, aut nuper inductus: ut Wakefieldus in Lucretii textu (I, 889. V, 343) libidinose inculcavit *ac in terram* pro *atque in t.* etc. Nostro autem loco neque *ἀσύνδετον* convenit, neque Ernestii *vacantes*, sed potius *atque*

*ab o.*, vel, quod Firmicus habet, *et ab o.*, servata simul praepositione. Deinde pro *imprimis* vulgo editur *imprimisque*, quod quamvis sibi non probatum, reliquit Ernestius, timidior interdum, ut senex: qui et Davisii *imprimis quoque* improbare debebat, in quo locum non suum occupat *quoque*, i. e. eum, quo saepe id collocant recentiores. Itaque satis iam expedita haec videntur, et ad sententiae vim, et ad periodi conformationem. Nulli usui est, quod extremo scripserunt quidam, *ea quae* pro *eaque*.

C. 2. §. 3. *Sunt enim philosophi* etc. Epicurei illius aetatis et ex antiquis desertisque scholis nonnullae, v. c. Eleatici.

*tribuenda d. n. ita sunt h. e. ea lege.* Et in talibus conditionibus *si* altero in membro eundem verbi modum reposcit, qui praeierat: *si — animadvertuntur ab iis, et si est aliquid — tributum*, de cura ac beneficiis deorum. Pro illo *ita* nostri Latini fere scribunt *tum*, suis ex linguis scilicet. Apud veteres eodem modo inter se respondent *ita* et *si*, quo *tum* et *quum* de tempore.

*quod ab iis ad h. v. permanere possit.* Plane uti nos: *wenn die Götter ohne Einfluss auf die menschl. Angelegenheiten sind.* Ipsa sententia bene comparatur cum Ovidii vs. ex Ponto II, 9, 24: *Nam quid erit, solito quare dignemur honore Numina, si demas velle iuvare deos?* etc. Ceterum hic atque paullo ante scribendum est *ab iis*, non *his*, ut saepe peccarunt monachi, statim §. 2. 4. 11. 12: quin scripserunt isti adeo *hisdem*. Utrum

autem illorum verum sit, ubique ex singulari numero iudicari debet.

*In specie a. fictae simulationis.* Abundanter vel ad maiorem vim additur *fictae*, quo genere epithetorum non poetae solum, sed ceteri quoque libenter utuntur, etiam brevitatis amantiore, v. c. Tacitus, qui suo stilo scribit *falsa simulationum* Ann. VI, 45 extr. Item apud alios prosarios *falsus est error*, *falsa adulatio*, *inconsiderata temeritas*, plura eiusdem generis, quae facile inveniet, qui ea quaerere operae pretium duxerit; ne poetica memorem, *maestum dolorem*, *pavidum metum*, alia, a Burmanno collecta ad Quintil. VIII, 2, 10. Coniectura *ficta* ne quem deludat, ipse locus adiectivi satis cavebit. In reliquis huius periodi sic distinguuntur tria vocabula, *pietas*, *sanctitas*, *religio*, ut diversa ea esse nemo dubitare possit. Ac notiones horum vocabulorum paullo accuratius definit Cic. c. 41 et seq., unde discas, cur modo *cultus* referatur ad *sanctitatem*, *honores* ad *religionem*, *preces* ad *pietatem*.

*perturbatio vitas.* Non eius, quam moralem dicimus: ad hanc subsequencia pertinent: sed domesticae et civilis vitae. Nam publicis et privatis caerimoniis abolitis una tolli necesse est deorum templa cum sacrificiis, ludis, pompis, omni genere sacrorum rituum; ex quo quanta *vitae confusio* oritura sit, facile intelligitur. Copiose haec adversus aliter interpretantem exponenda erant.

§. 4. *Sunt a. alii philosophi.* Praeter aliquos vetustiorum impr. Stoici, contra quos, maxime Chrysip-

sippum, multa deinde *disseruit Carneades*. Cf. Tusc. V, 29. §. 83. Plura hic et aliis locis ad illustrandas res attulit Kinderv.

*quae dicentur in his libris*. Praecipue II, 29. sqq. Continuo coni. Boherius, *ut et ipsi*, quorum posterius, *ipsi*, Ernestius quoque suasit. Adeo hi primi et soli editores putabant melius fore, si dicerentur dii *velut suis manibus ipsi* fabricati. Prior res intpp. *ipsa* tacite acceperant, opinor, sicut nonnumquam Gr. *αὐτά*, h. e. qualia ante oculos habemus, eodem habitu, eadem forma, non tantum materie. Quamquam omnino difficilium est interdum et scribenti et de scriptis iudicanti discernere, utri nomini aptius aut magis necessarium sit emphaticum pronomen. Quodsi verum fuerit *ipsi*, valde mirere, illud ex nullo dum codice enotatum esse, quo nihil facilius vel ex calami errore nasci potuerit. Levia tractamus, scimus: sed tractandarum modus curam acuet in gravioribus rebus.

§. 5. *de qua tantopere*, Gron. ex uno cod. affert *tanto opere*, quod iam ap. Lucretium potiores libri omnes tenent, ut et Cic. hoc plerumque videatur praetulisse, item *quanto opere*, *magno opere*.

C. 3. *Qua quidem in causa* etc. Hac in causa, i. e. quaestione, disputatione, *benevolos obiurgatores*, quos sibi placandos dicit, Stoicos esse; *invidos vituperatores*, quos confutandos, Epicureos, monuit Kindervater: nec quisquam locum secus intelligit; nemo certe de philosophiae studiosis in universum. Igitur Ciceronis, illo interprete, haec est sententia: velle se in his libris utriusque scho-

lae decreta non cupide sed ad veritatem explicare, ita ut Academicorum more utrisque dubitationes suas exponat; a partium studio se liberrimum esse. Cf. Fin. III, 1. §. 3. Iam deinceps trium scholarum philosophi Romani sic colloquentes inducuntur, ut Epicureorum partes agat C. Velleius, Stoicorum Lucilius Balbus, Academicorum Aurelius Cotta. Quibus sermonibus etsi haud magna ars adhibetur ad cuiusque sectae morem et ingenium pingendum: non Platonem enim Cicero in his dialogis aemulari voluit, sed Aristotelem et hunc qui sequenti sunt: illud tamen promissum satis liberaliter peragit, quod de *placandis Stoicis* fecit. Nam qui Cottae suas ipsius sententias tuendas tribuit, idem in extrema disputatione lib. III. profitetur, Balbi propius quam Cottae rationes ad verisimilitudinem propendere sibi videri. In quibus verbis, cum nostro loco artisime iungendis, quippe ad hunc plane respicientibus, iam superiore tempore fuerunt, qui simulationem de industria fictam inesse suspicarentur. Sed primum eiusmodi ironia neque causam nec vestigium habet ullum; atque accurata lectio libri II et III cuique certissime persuadebit, illud Ciceronem vere ac serio scripsisse, eaque re sibi maxime Academicum visum esse, *volaticum*, ut alicubi ait, *modo huc, modo illuc*. Cf. Tusc. V, 29. Minime autem ipsum de deorum numine et providentia umquam dubitasse, omnia eius scripta ostendunt. Nam in tota philosophia practica Stoicam potissimum rationem probavit, Antiochi exemplo, qui verus novissimae Academiae conditor, ipsi imprimis amatus,

plurimis in rebus germanissimus Stoicus fuit. Qua de re legendus est posterior liber Acadd., saltem loca a Gedikio inde excerpta in utili libro, Cic. Hist. philos. ant. p. 223. Ceterum de illa praecipua quaestione longam habemus disquisitionem in libello, iam, ut videtur, obliterato G. S. Franckii: *Versuch über d. philos. Character der Ciceronischen Bücher v. d. Natur d. Götter*, Altona, 1799. 8.

ut alteros — alteri etc. *Alteros* refer ad Stoicos, ut *alteri* sint Epicurei. Contra alii. Sed illuc nos ducunt seqq., imprimis relatio verborum *didicisse* et *docendi*. Ibidem Lambinus pro *repellendi* conii. *refellendi*, lenius quam pro re, cui optime convenit verbum ex palaestra rhetorica. De Or. II, 17: *Armatus adversarius et feriendus et repellendus*.

§. 6. *Multum* — *variumque sermonem video fluxisse* h. e. in vulgus dimanasse de libris nostris, philosophiam illustrantibus. *Multus sermo*, ut *multus iocus* et alia, etiam in soluta oratione. Quam brevi autem tempore scripti editique fuerint illi libri, aliunde cognoscendi dudum copia fuit. Sunt ii, praeter libros de republica, multo ante in optimo aetatis vigore compositos, <sup>3</sup> primum Consolatio de morte Tulliae suae, a. U. 708 defunctae, et Hor-

---

<sup>3</sup> Opus hoc, cuius adhuc XI saeculo exemplar in Gallia latuisse fertur, nuper quodammodo restitutum seu resectum est ex Ciceronis reliquis studio eruditi Galli, Bernardi: *De la république ou des meilleurs gouvernemens; ouvrage de Cicéron* etc. Par. 1768 et auct. 1807. 2. voll. 8.

tensius s. cohortatio ad studium philosophiae, tum ea, quae hodie supersunt, Academica, de Fin. B. et M., Dispp. Tusculanae, mox hi de N. D., scripti 709. etc.

*eam nobis potissimum.* De discrimine verborum, *potissimum, maxime, imprimis, praecipue, praesertim*, alius explicandi locus est. Ad prima duo sufficit nunc notasse, *maxime* ita poni, si locum habeat *magis*, atque ad *gradum* quendam pertinere; *potissimum* ibi, ubi *potius*, idque *delectui* proprium esse. Sed quum haec alias iungantur cum eo vocabulo, ad quod praecipue spectant, hic alieno loco legitur *potissimum*, quod ad *eam* referri debet, uti posthac §. 11: *nos hanc potissimum disciplinam sequutos*. Quae haud inolesta est negligentia, praesertim ubi praepositum pronomen quandam immodestiae speciem haberet. Ac sunt omnino traiectiones verborum Latinis et multo magis Graecis valde frequentes; immo saepe ne sunt quidem, quod vocantur, nisi iis, qui veterem loquendi usum ad novarum linguarum regulas metiuntur. Ut in seqq. Germanum offendere potest *rebus*, non ad *lucem* retractum, sed alteri membro interiectum: quo tamen nihil apud antiquos tritius est aut inoffensius.

*consumpsimus*, non *consumsimus*, et *consumptum*, non *consumtum*, ut nondum desinunt scribere. Nostra consuetudo iis nititur rationibus, ut *eam* nemo eruditus non sibi in plerisque imitandam putet post illa omnia, quae a Lambinis, Muræti, Vossii atque aliis quondam in contrarias partes et dicta sunt et in scriptis suis observata. La-

pidum auctoritates si cui ponderosiores videantur quam grammaticae rationes, praeter alios illorum conferat *Praenestinos* in Suet. Ernest. T. IV. p. 348 et ibi notas. Sunt autem plura huiusmodi apud Ciceronem mutanda, et olim iam mutata a nobis, ut in ipso titulo *Tulli pro Tullii*, ut *sapientium* p. *sapientum* et *sapientis* in accus. plur. etc.

*quibus semper domus n. floruit.* Sine causa Ernestio hoc iactantius dictum sonabat. Vidit iam Scheller, qui tamen incidit in coniecturam *patuit*, nulla re verisimilem. Perinde est vulgatum, ac si quis nostrum dicat, *honorificas* sibi videri tales familiaritates: ut nostra aetas semper honorem habet in ore. Adde quod *florere* ponitur de celebritate et abundantia laetarum rerum, ut Gr. *ἀνθεῖν*, et cf. Cic. p. Planc. 26. §. 64. p. Sext. 63. §. 131 etc. In seqq. commutatio fit structurae ex eo, quod h. l. minus commode dici videretur *magistrorum* seu *doctorum institutiones* quam ante *amicorum familiaritates*. Ideo nominativus locus datur: *principes — a quibus instituti sumus*. De viris his *doctissimis*, h. e. *philosophis*, v. impr. Brut. c. 89 — 91.

C. 4. §. 7. *primum ipsius reip. causa.* Prima causa, qua se impulsus ad has philosophas scriptiones fuisse narrat, reipubl. forma fuit per Caesarem mutata: altera causa continetur infra verbis, *Hortata — confugissem*. Quae ridicule accepit non nemo de domestica calamitate ex mole aeris alieni; unde nimirum in his libris tot anacolutha aliaque festinationis indicia provenerint. Iam Davisius illa recte retulit ad obitum filiae, neque alio locum



Acadd. I, 3, ubi brevius utraque causa coniungitur, alteraque haec praepositur, in verbis, *Fortunae gravissimo percussus vulnere*. In his autem omnibus videndum est, quam summis Cicero de summa Caesaris potentia loquatur, tum viventis adhuc, et quam lenibus utatur verbis, *consilio*, *cura*, *necessitate*, nullo vocabulo, quod in viri invidiam trahi possit; contra quam factum vides in libro de Off. post necem Caesaris scripto. Rem iam ad Tusc. I, 1 egregie monuit Muretus Opp. T. III. p. 784.

*Latinis etiam litteris*. Fere i. q. libris, quo de usu ad libr. de Div. II, 2 v. Hottingeri notam. In proximis §. 8 ex novo codice nuper allatum est *quod iam facile sentio*; sed typotheta, qui omisit, acutior fuit Editore. Latine parum utilis h. l. esset particula *iam*. Dein verba *Gr. institt. eruditi* in suspicionem vocabat Gruterus, quasi mox iterum inculcata, *quae a Graecis accepissent*; ex bello isto praecepto, non criticorum, sed furum: Si quid non adsit, non desideres. Mox in transcurso observanda est recta constructio verbi *communicare*, quod nullus bonorum scriptorum dativo iunxit, ne Livius quidem, cuius exemplo quodam incautiores lexicographi utuntur, ipse etiam Forcellinus. Post I. F. Gronovium et Oudend. ad Caes. B. C. III, 18 bene notavit Morus: Errores non debebant verecundia codicum nescio qua servari. Ipse tamen id in Caesare suo fecit, Oudendorpii textum modeste sequutus; id quod nimio praestat, quam veterum libris vanas coniecturas et nova vitia importare, emptores lectoresque ludere atque defensitantibus et mirabundis sodalibus negotia ac pericula facessere.

§. 8. *tantum profecisse videmur, ut — vincamur.* Davis. correxit *vincamur*: quasi ita liceret constantes librorum scripturas deformare. Simplex est regula, ex legitima temporum doctrina manans, aoristis in sequenti membro subiungenda esse imperfecta, praesentibus perfectis praesentia; eiusque regulae nulla esse potest exceptio. Vt, si nunc ipsum annotationem hanc absolvero, recte scribam, *annotavi hoc, ut appareat*: sin autem de annotatione praeterito tempore facta ad historicum modum scribam, *annotavi hoc, ut appareret*. Persaepe circa haec peccant recentiores, qui Latine scribunt, obscuro sensu freti, non certa cognitione. Veteres ubi videntur errare, non in ipsis temporibus labi potuerunt, sed in iudicio exprimendae rei. Hic quidem Ciceroni utrumvis dicere licebat, i. e. *profecisse* ipsi poterat esse praesens perfectum, poterat etiam esse aoristus. At gravius fortasse peccavit corrector, posterius verbum spectans, *videmur*. Cur igitur tacuit idem ad verba II, 27: *Videor mihi et esse deos, et quales essent, ostendisse?* ubi Boher. maluit *sint*.

§. 9. *Hortata etiam est.* In pluribus vet. editt. postponitur *etiam*, quod multo frequentius fit in hac et similibus particulis; etsi certa lex non videtur fuisse Romanis. Cf. c. 7. §. 16. II, 2. §. 5, ubi Lamb. verum vidit, fallitur Boherius. Sed exempla utroqueversum ex veteribus congerant alii, imprimis contraria iis, quae Schaeferus notare instituit ad epp. Plinii. Mox in aliquot codd. est *cui*, non *cuius*; et est illud ibi aptius quam hoc, ubi iungitur *reperire* vel *quaerere* vel similia.

*continuatio seriesque rerum.* Quod a nobis *systema* vocatur, *systematischer Zusammenhang*, ubi *alia res ex alia nexa* est. I. Gron. cum Davisio malebat *alias ex aliis nexae*, futili de causa, ut solet iste. Utrumque uti codd. variant, ita ipse Cicero aliis locis, quorum duo notavit Goer. ad Legg. I, 19 f. Hoc tamen loco perplacet Ernestii ratio, consequentiam urgentis, *et omnes*.

C. 5. §. 10. *Non s. t. auctoritatis.* In his traiectione quaedam est, quae oritur ex emphasi contrariorum (*oppositorum* vulgo dicunt), *auctoritatis et rationis*. Alioqui sic scribi potuisset, *In disputando enim non tam etc.* Hinc manifestum est, quam eleganter scribatur, *non t. auctoritatis q. rationis momenta*. Sicut *ratio* enim sua habet momenta, (*diversos gradus* vocat nostra consuetudo) sic etiam *auctoritas* habet; prout alius philosophorum inter principes est, alius inferior dignitate, alius infra secundos et tertios. In pluribus libris haec vera scriptura abiit in *auctores*, vel, quod non multo melius est, *auctoritates*, licet haec omnia triviali grammaticae satisfaciant.

*Desinunt enim — iudicium adhibere.* Exemplum hoc est ex paucis, in quibus *adhibere* absolute dictum videatur pro *uti*. Qualia fortasse non cogitabat Ruhnkenius, quum illud verbum hoc significatu Latine scribentes ponere vetaret in Praef. ad Schelleri Lex. Sed eximio viro brevitatis animadversionis speciem erroris obiecit. Verum est, quod animadvertere ibi voluit, nunc a plerisque non ex veterum usu scribi *adhibere* vocem, *adhi-*

*bene formulam loquendi* etc. Similiter saepe erramus in verbo *occurrere*, quum toties dicimus *verbum, sententiam*, aliud quidvis, *occurrere* apud hunc, illum scriptorem; etsi eo vocabulo sic interdum uti licet, ut aliqua eius proprietas servetur. Sed haec quoque notatio obscurior videri potest iis, qui omnia sibi minima mansa dari malunt.

*ipse a. erat Pythagoras.* Temere negat Ernestius, illud pronomen vim reverentiae vel auctoritatis habere. Longiorem admonitionem omisisset, opinor, si modo istud *αὐτὸς* meminisset in Aristoph. Nubb. v. 220. Quam male vero Ciceronem suum nosset Walkerus, acutulus subinde adiutor Davisii, quum haec quatuor verba ad glossemata relegaret, postremus editor perbene annotavit.

§. 11. *desertarum relictarumque rerum.* Vett. editt. quaedam habent *derelectarum*, quod quis hic forsitan verum esse iudicet ob notum horum synonymorum usum. Supra tamen §. 6 legebatur vulgatum, ibique sine ulla suspicione.

*profecta a Socrate.* intell. Platonico: quamquam ne ille quidem cum iis, qui statim sequuntur, philosophis satis vere componitur. Quod autem hic et supra *deserta* apud ipsos Graecos dicitur haec disciplina, id ad Philonis mortem pertinere apparet ex Acad. II, 6. §. 17. Nam huius auditor, Antiochus, non immerito putabatur a familia descivisse.

§. 12. *alio loco diligentius.* In Academicis. Eorum enim etsi magna pars periit, superest ibi eiusmodi locus II, 31 sqq. Mox in verbis *indociles tardique* iunctura haec notanda est, qua ex re

plerumque vis et usus synonymorum optime cognosci potest. Vel unus talis locus ostendit, minus contumeliose Latine hominem vocari *tardum* quam *stupidum*, *fatuum*, *pinguem*: quae voces inter liberaliores homines non temere nisi iratos audiebantur, quum *tarditas* alicuius saepe non inhoneste accusetur. Nusquam quidem in laude est *tardum ingenium*, i. e. diversum a veloci et celeriter omnia arripiente; sed ita dicitur, ut leniora fere pro durioribus. Latius haec explicui, ut intelligatur magnum discrimen inter *tardum* et *pinguem* in noto versu Horat. Serm. I, 3, 58, a lexicographis praetermisso, et ab intpp. varie lecto, novisque nuper curis corrupto; in quo nunc facile quivis ingenium exerceat suum.

*ex quo existit et illud* etc. In extrema hac periodo plura miratur ultimus Editor, partim depravata aut interpolata opinatur. A postremis incipiamus, i. e. imperfectis, *perciperentur*, *haberent*, *regeretur*. Sed hic deflexus temporum post praesentia nihil habet omnino, quod offendere debeat, quum multa eiusdem modi exempla vel non quaerenti occurrant. Unum et insigne infra est c. 15. §. 39 et 40 inde a verbo *fluerent*, plurima apud alios scriptores. Nec vero antea scribi poterat *existit* pro *existit*, neque posthac expectari infinitivus *regi*, qui potius omni usui, omni rationi aequae repugnaret quam de Or. I, 28 *adiuvati* pro *adiuvaretur*. Qualia ne Wopkens quidem in Lectt. Tull. II, 14. p. 208 ab se dicta aut defensa agniturus esset. Nam multum diversa est

ratio illius structurae, quam exquisitis correctionibus Livii illustravit I. F. Gron. in Obs. p. 288 ss. Num forte ita quoque ulla offensio esset, si haec sic legerentur: *ex quo illud sequitur s. efficitur, multa esse probabilia, quibus, etsi non perceptis, sapientis vita regatur s. rogeretur*. Sententiam a consilio loci minime alienam, neque pro illo obscure expressam, declarant quae p. 284 adscripsimus. Praeterea miratur idem interpretes *visum quendam* etc., causamque anquirat, cur uno hoc certo loco masculinum sit *visus*, quum alias fere neutrum legatur *visum*, paullo rarius etiam *visio*. Omnia Cic. loca indicat Plexiacus Lex. philos. IX, 4. Equidem in eo genere longe facilius sum, unus multorum: nam ineptum Boherii *usum* vix quisquam praeter Ern. memoratu dignum habuit: neque ego magis huius masculini causam quaesierim, quam cur Ciceroni dicatur *census* et *censum*, *nexus* et *nexum*, *eventus* et *eventum*, semel etiam *peccatus* Verr. II, 2. §. 78. Denique Davisio molestum fuit *et* ante *illud*, neque id immerito. Nam ita hanc particulam saepius inculcarunt librarii. Verum ne quis ideo veteri Vallae credulum se praebeat, numquam *et* pro *etiam* a Cic. positum edicenti, quod edictum repetierunt Heusingeri aliique multi. Hic vero nobis studiosi, recte et fideliter studentes, discant, quam curiose in tanta lexiconum imperfectione omnia scrutanda sint, nec raro toti libri perlegendi, priusquam levissimis in rebus legitimum loquendi usum exploratum habeant. Nondum enim ad hunc doctrinae gradum

pervenimus, ut subtiliora sciamus discrimina inter *etiam*, *et*, *quoque*, dum philosophiam veterum linguarum et coniecturalem critice crepamus, et omnia magna loquimur. Memores ergo illi sunt antiqui versus, *Odi pueros praecoci sapientia*, atque interim exempla conferant, ubi legitur *et hoc*, *et ego*; *salve* — *et tu salve*; *et tu multum salve*; *et tu bene vale* — aliaque ap. Cic. ad Att. VII. 26. extr. XVI. p. 1042 Ern. de N. D. I, 39 §. 109. Plaut. Stich. 300. Trin. 27. Terent. Hec. I, 2, bis in una scaena etc. Ita videbunt fortasse, infirmam quandam et prope evanidam vim esse, qua *et* din ante Cic. pro *etiam* positum sit; quamvis aequè ut Valla errarint ii, qui hunc refutare voluerunt, modo pravis lectionibus abusi, modo anacoluthis falso intellectis. Sed nunc satis est ad veram rationem digitorum intendisse, nec iuvat doctorum circa pusillam rem in utramque partem errantium nomina cum reprehensione afferre.

C. 6. §. 13. *omnes videntur*. Conieci quondam, *omnes homines*. Non enim de philosophis ceterarum sectarum sermo est, sed de quovis, qui indicare possit, velit, ausit. Et quid isti efficerept, pro sua quisque sententia pugnantes? Sic etiam aptius mox repetitum videbatur *omnes*. Non tamen multum tribuo isti coniecturae.

*aut erit inventus* — *invenerit*. Haud nimium placet haec eiusdem verbi iteratio, ob quam textum mutare liberet, si scriptores nobis, non librarii corrigendi essent. Cf. multo molestius exemplum II, 54 §. 135, quod et ipsum frustra tentatur. Cete-

rum Davis. maluerat *fuert inventus*, cui quod respondit Ernestius, ex pervetusto errore fluxit. Respondendum erat, in passiva voce idem tempus esse *inventus ero* atque in activa *consensero*, utrumque indicativi. Exempla profecto nemo expectet allata, nisi qui etiam formas, *amo, amas, amat*, certis testimoniis firmatas requiret. Sed suspicari licet, docto Anglo hic perfectum tempus fuisse *consenserint*, non futurum.

*ut ille in Synephebis.* Sic Ern. et antea Davis. in edit. priore; bene, quamvis ex uno, ut videtur, Ursini libro: in ceteris variabat lectio, sicut solet in glossulis: quippe in aliis, *ut Statius*; in aliis, *ut Plautus*; in alio, *ut Terentius*. Sed Caecilii Statii fuisse Synephebos, ex Menandro, translata, certissimum est. Cf. de Senect. c. 7. In talibus autem fabularum locis citandis non poetae spectari solent, sed personae loquentes; diciturque fere indefinite *ille*, ut Tusc. III, 28. §. 67 et I, 14. §. 31, posteriore loco ex coniectura nostra, quae tamen aliis quoque doctis placuit propter participium *spectans*. Nisi enim his locis ab initio scriptum fuisset *ille*, vix potuissent tot nomina interpolari. Igitur etiam h. l. tuemur *ille*. Davisius quidem hoc et omne aliud nomen prorsus omisit in altera editione, scripsitque *ut in Synephebis*, adversante omni usu. Putarat is fortasse, dicendum nunc potius fuisse *ut illi*, scil. *libuit*: verum haec absurda ellipsis foret et minus usitata, etsi tolerabilior quam ellipsis *exclamatur*. Immo ad *ille* ex eodem praegresso verbo supplendum est *exclamat*.



Quod autem ab aliquot codd. abest omnis nominativus, causa videtur haec, quod librarii lacunam relinquare maluerant; ut interdum fecerunt, quam ex apertis glossematis aliquid pro libitu recipere. De ipsis, qui sequuntur, versibus plura sunt quae moneri possint; ut intelligatur, quam parum gratiae habeant hae locorum ex antiquis fabulis sumptorum laudationes, quae saepe paullo longius repetitae sunt. Sed hoc quemyis suus sensus docere poterit. Nam Cicero quidem videtur satis habuisse, in his quoque exempla imitari Graecorum, qui tum de philosophia disputationes seu declamationes scribebant: id quod apparet ex Tusc. II, 11. Ceterum post alterum *ille* non improbabile est, verba *Fieri in civ. facinora capitalia* hoc ordine etiam ex Statio hausta esse: arguit quodammodo color orationis. In postremo denique versu (trochaico tetrametro catalectico) scriptum olim fuit, *meretrix nevolt*: opus ibi est penultima correpta, ut *nevolt* saepius legitur apud Plautum. At vitium residere patimur in reliquis. In hoc enim genere versuum Cicero videtur verae mensurae non semper diligens fuisse, atque adeo plura ad prosae modum dissolvisse; ex quo lubricus ludus fit, innumeros numeros ad metrorum leges refingere velle.

§. 14. *quibus nos praesumus*. Cicero augur ab a. U. 700, aet. suae 54. Amat ille lectores commovere subinde dignitatum et munerum suorum. Similis stili egoismus (vocabulo sit venia) est in loco de Div. I, 1: *Cilicum et Pisidarum gens et his finitima Pamphylia, quibus nationibus praefui-*

*mus ipsi.* Mox ante *Haec* rectius colo interpungetur, eodemque modo ante *Profecto*, ut haec interiecta sint, et *tanta dissensio* demum longam periodum finiat.

§. 15. *animadverti quum, — disputatum sit.* Ita nostrae edit., quod grammaticam offendere videtur. Neque omnes sic habent libri; ex duobus saltem notatur *disp. est.* Unde in prima edit. Davisius coni. *asset*, ut deinde etiam Ernestius, idque melius quam Guiliehm. *fuit.* Hodie vix quisquam aliud scripserit quam *disputaretur.* Quod quum longius absit a codd. fide, mihi quoque minus displicet *disputatum esset*; quasi res animadvertenda sit absoluta iam disputatione. Quo modo libenter loquuntur Latini, perfecta verbi actione usi, ubi nos imperfecta. *Sit* non nisi perpaucis exemplis post *quum* temporale defendi licebit, quale hoc est Legg. II, 1: *quum haec videat.* Cui exemplo simile hoc Plauti est Aul. I, 5, 6: *Curata fac sint, quum a foro redeam domum*, ubi modestissimus Reizius in suo exemplari correxit *redeo.*

*Nam quum feriis Latinis — venissem.* Scil. in villam ipsius, quod Romani additum non expectabant. Videntur negotiosi cives etiam per quadriduum *Latinarum*, ut aliarum feriarum et ludorum diebus, in rusticum otium et requiem secessisse, ut vel ipso otio vel studiis fruerentur. Nobis hanc horum colloquiorum scaenam verisimilem facit mentio *exhedrae*, quae cubicula, si quid video, non in domibus urbanis erant, sed tantum in villis, cincta undique lectis et subsellis, imprimisque apta

colloquio amicorum. Atque ibi has disputationes per triduum habitas Cicero significat potius quam indicat II, 29. §. 73 et III, 7. §. 18; ubi recentiores errant plerique, qui culpam, quae scriptoris fuit, transferunt in librariorum et nescio quos interpolatores. Minime enim continentem et unius diei sermonem his tribus libris fingere ille voluit, sicut semel fecit in opere de Legibus; neque hos de N. D. libros imperfectos reliquisse videri debet, nisi ipse egregie mentitus est, *perfectos* eos esse de Div. II, 1 dicens, seque tum maxime in scribenda appendice occupatum. Alio sane sensu hos omnes de philosophia libros nequaquam absolutos esse, alibi monitum est.

*exhoda*. Scripturam hanc praeferunt omnes editt., quum in multis aliis eiusmodi vocibus adspirans littera omittatur hodie, praesertim post Cellarium. Nam priores de his aliter iudicabant, ut I. G. Vossius, cui etiam *exhodus* et *synhodus* placebat, et antea A. Manutius, cuius sententiam pluribus tuetur Lagomarsinus ad Pogiani Epp. T. I. p. 266 sqq. Latinam in compositis analogiam ei regulam facimus etiam in Graecis vocabulis, dubium non erit utrum sequamur; si codices et proba monumenta, haec et ipsa magis favent addendo *h*; sin Graecorum genuinam pronunciationem, longior oritur disceptandi copia, quam ut eam nunc ingredi liceat. Interea teneamus non solum *Euhemerus*, *Euhydrium*, *polyhystor*, sed etiam *enhydriis*, *enharmonius*, *Panhormus*: in aliis constantiam vix concedet usus noster, ut in *epishodium*, *perihodus*

*dus*; etsi hoc postremum apud Festum quoque sic scribitur. Unum quiddam nobis adhuc in quaestione venit haec orthographica rimantibus, an ipsi Romani iam tum eam grammaticas partem ad certam vel consuetudinem vel rationem redegerint: quod cur dubitemus, haud leves videmur causas habere.

C. 7. §. 16. *M. Piso*. Alii olim ex libris, *M. enim Piso*. Et talia saepius omittuntur a librariis quam apponuntur; neque illud tam alienum est h. l. quam Ern. censebat. Notum est eam particulam saepe niti ellipsis, v. c.: Trium dico, non omnium quatuor, qui nunc sunt in honore; *Piso enim* Peripateticus si adesset etc. Neque offendit modo lectum *enim*. Nostratibus fortasse magis placeat, *Etiam M. Piso*. Testimonia de viro, quae Ern. in Clave promisit, praebet Goer. ad Fin. V, 1.

*liber — ad Balbum missus est*. H. e. dedicatus ipsi. Putant nonnulli eum librum fuisse *Sosum* illum, cuius mentio fit Acadd. II, 4. §. 12; mihi quidem id plures ob causas non admodum verisimile est.

*re concinere*. Hoc Victorius vulgatum fecit; olim correctores quidam codicum mutarant in *consentire*. Commode Lamb. contulit Fin. IV, 22. §. 60, ubi ipse id primum restituerat ex Nonio.

*qui honesta commiscerent*. Ante ut persaepe deest *sic* vel *ita*. Quare videtur assumptum esse, quod nuper ex novo cod. allatum est; *qui sic*. Talia plura afferuntur ex eodem libro, quae scioli correctioni in eo versatae merito imputat censor

in Ephemer. litt. Jen. 1816. no. 108, qui et alia ibi ad hunc librum perite animadvertit.

§. 17. *Verum haec alias.* Non male subaudias *tractabimus*, etsi hoc ad libros de Finibus spectat, iam tum absolutos. Cicero enim, quum Balbo haec verba tribuit, mori tantum dialogico inservit, non facit quasi oblitus se non loqui ipsum. Brevius illustratur res de Off. III, 3.

*me intueus. Παρεσθῆναι* est: mit einem *Blicke auf mich*. Mox *agebamus*, priusquam intrasset Cicero. Nam dialogi arte quadam nos velut in medium sermonem traduci, bene monet Ern. *Quaeres agatur*, pro eo quod vulgo dicere solemus, *quae de re sermo sit*. At ita rarius veteres, *sermo est*: alias dicunt, *habetur sermo*, sed hoc diversiore vi. Off. Intpp. ad Fin. II, 1 extr.

*Quamobrem, inquit, Vellei.* De iterato verbo *inquit* in quotidiano sermone vid. ad Suet. Caes. c. 32, ubi exemplum ex Plat. Phaedone c. 24 nuper collatum est, cui adde ex eodem c. 32. Ad formam *Vellei* monuerim aliquid, quod paene puerile videri possit; sed faciendum est, ut hoc quoque argumento semibarbarum j expellamus. Nam qui nominativos ita scribunt ac pronunciant, *Vellėjus*, *Vultėjus*, *Pompeјus*, *Cajus*, num iidem etiam vocativos faciunt *Oaj*, *Pompeј* etc.? num etiam *heј* hnt antiquum *seј* pro *si*? Sin secus, cur in his alium aequuntur scribendi morem? Sane tueri *se non* possunt auctoritate Prisciani p. 739 vel 741, qui et ipse suo aevo *i* consonae diversam formam ignorabat.

*tu a. nolo existimes* etc. Duorum codd. mendis inductus Davisius primum legi maluerat, *tu autem volo existimas, non me* — posthac idem ad meliorum librorum fidem rediit. Verba *non me*, ab initio posita, expectare deinde lectorem iuberent *sed alium quem*: ita scribi oportebat, *non auctorem me huic venisse*. Paullo post similiter errabat Gruterus, ex uno suorum codd. optans *fretum* praeponi *libero iudicio*. Auribus, inquit, meis animoque id longe praestat. Viri cetera eruditissimi aures Ciceronianas nemo umquam peritus laudavit; animus ipsi optimus fuisse dicitur.

C. 8. §. 18. *ex Epicuri intermundiis*. De his *μετακοσμοις* v. Diog. L. X, 89. Cic. de Div. II, 17. Fin. II, 23. Senec. Benef. IV, 19, alios a Krugio citatos in Hist. vet. philos. p. 300.

*Platonis de Timaeo deum*. Vitium in his recte vidit Walkerus; sed dubito, num recte correxerit in *Timaeo*, quamvis saepe sic loquantur Latini, saepissime Cicero. Correctio, etsi duabus modo litteris constans, minime lenis est: non temere sic errant librarii: multoque probabiliore interdum sunt correctiones, quae minus lenes videntur. Ita ego haec verba putabam lemma marginis fuisse, male Latine allitum, deinde in texta intrusum; sicut et alibi factum est et in vexato loco Orat. in Catil. II, 2. §. 4. Certe hic non ita ut c. 12 opus erat Platonis librum nominare, id quod negligitur etiam in Zenonis sententia de pronoea. Ad Platonis doctrinam, a Velleio Epicurea ieiunitate deformatam et derisam, satis erit conferre Timaeum, seu Graecum

p. 28. Steph. (303 Bip.), seu Ciceronianum cum Gr. collatum ap. Gedik. p. 156 sqq.

*rotundum, ardentem, volubilem deum.* Expectes statim *volubilem* post *rotundum*. Sed turbatus ordo melius convenit Velleio, Platonem et Zenonem leviter cavillanti.

§. 19. *Quibus e oculis animi.* Abest *animi* a plerisque vett. editt. usque ad Victorium, a quo inde ex codd. in textum migravit; recte, opinor. Primo quidem ad aspectu speciem glossematis habet. Nam *mentis oculi*, *mentis acies* dici Latine solet, nusquam aut rarissime *animi*. Hinc tamen nondum certa fit suspicio illa. *Mentis* enim vix adiacere potuisset Epicureus, nisi calumniam ipse suam obterere vellet, et sibi quasi respondendo contradicere. Iam quum quivis alius hoc idem respondere potuisset, *Mentis*, personae fortasse dedit Cicero ut diceret *animi*, hoc sensu: *Unde animus ipsius oculos accepit ei rei necessarios?* Mox *fabricam* ne de loco accipias, sed de re, actione.

*tanti muneris.* I. e. operis, ut antea. Alibi haec duo iunguntur eadem fere potestate. *Munus* enim, quod proprium est de aedificatione publica et magnifica aedilium aliorumque magistratuum, ita transferri solet ad hoc universum, ut paene ipsum *mundum* significet. Cf. Tusc. I, 29. §. 70 cum Ern. in Clave et Pareo in Lex. crit. v. *munus*.

*illas quinque formas — sensus.* *Ὀψία, ταπεινόν, θάλασσαν, στάσεις, κίνησις*, ex Plat. Timaeo p. 43 sqq. (312 Bip.), vel Ciceronis translatione c. 7. Cf. Tennemannii Syst. d. Plat. Philos. T. III. p. 48 sqq.

Nihil attinet subnotare, quam falsae atque ineptae sint Velleii pleraeque reprehensiones veterum sapientium. Qui quid sibi voluerint, ne Consulari quidem nostro ingenium fuit aut otium perscrutandi, multo minus alijs Romanis, quos ille in his libris disputantes inducit.

*Longum est omnia.* Hic quoque veterem Victorii lectionem immutatam servavit Ernestius, optimo instituto fortasse. Dubitanter enim loquendum est, quia parum accurate traditur, quid libri meliores praeberint, utrum illud, an *ad omnia*, quod Davis. pluribus codd. assignat. Inde in multas primarum editt. venit, *Longum est iter ad omnia*, manifestum glossema ad eam, quam modo attuli, scripturam in margine notatum: ex eoque postea vane coniectum est, *iterare omnia*. Probabat tamen hoc aliquando Davisius, absurde interpretatus: quasi Velleio grave videretur omnia repetere, quae absente Tullio disputasset. Nobis contra vulgatum magis placet quam *ad omnia*. Nam diversi generis neque huius loci est, quod idem Davis. ex II, 1 comparat, *ad ista alias*. Sed quum bene ibi subaudiatur simplex *dicere*, siquidem saepe ap. Cic. est *ad aliquid dicere*, quidni eandem ellipsin esse putes in illo, *Longum est omnia*? Nusquam sane hoc legitur alibi, verum non abhorret ab sermonis consuetudine, ut docet locus apte huc collatus Tusc. III, 18: *Non necesse est nunc omnia*. Sed ne plura de re, unde nihil sapientiae lucramur, ne grammaticae quidem. Mox *inventum*, pro *investigatum*, *scrutando inventum*: qua in sententia aptioribus ver-



bis utitur Cic. Tusc. II, 13. Fat. c. 20. Et cf. supra c. 6. §. 13, infra c. 18 extr. cum Ern. Clave v. *optare*.

§. 20. *Sed illa palmaris quidem*. Notabile est, Davisio priores editores hic ita non haesisse, ut explicatu indignam putarint ellipsin in ironica voce *palmaris*. Nimirum quo quis eruditior est, eo legere solet celerius, nec statim lecta oblivisci. Paulo supra *sententias* Velleius promiserat *futiles et commenticias*: nunc novam *eiusdem Platonis* ridet *sententiam*, quam *futilitatis palmam* mereri ait. Transitionis modum hunc Romanis pervulgatum fuisse, satis discimus ex uno loco Philipp. or. VI, 5. §. 15: *Sed illa statua palmaris*, ubi nostrum simpliciter comparat P. Manutius. Atque inde forsitan praetextum exsculperis omittendae particulae *quidem*, quam aliqui codd. hic omittunt, non tamen iterandi substantivi, *sententia*. Duram autem quum eam ellipsin haberet Davisius, ut difficultatem, quae nulla esset, removeret, ingenium suum torsit emendando, primum una, ut ait; litterula mutata, *Sed illa palmaria*, pluraliter; deinde in altera recensione, pluribus tamen mutatis litteris, *Sed illud palmare est*. Hinc progressus Ernestius, (quid est enim critica contagione fortius?) nescire se scribit, quomodo loci vitium tollendum esset. At scivit nuper aliquis. Hic longe diversam ellipsin reformidans, a Latinitate sane alienam, Graecam sc. in *εἰς μίαν* s. *κατὰ τὴν ἑμὴν*, haec leviter coniebat: *Sed ille palmaris, qui quum — factum, item eum d. f. sempiternum*. Ut *palmaris* dicatur ho-

mo pro eo, qui palmam meruit, vix analogia linguae, vix scriptorum usus permiserit, ne postarum quidem, qui potius *palmam* sic usurpant. Neque modo illud, sed alia plura premunt coniecturam, quae laudatus istius editionis censor sagaciter observavit p. 390.

*Pronoea v. si vestra est* etc. *Pronoea* Stoicorum, semel iam in notitiam Graecae adducta, nunc non male Latinis litteris scribitur. Cf. Acad. I, 7 et Timaei fr. c. 4. extremo. Ipea scriptura verborum, in sensu minime dubio, nonnihil habet dubitationis, vulgataque Ernestiana deberi videtur librariis, saepe festinante calamo dictantem subsequentibus, ideoque de iusto vocabulorum ordine minus sollicitis. Si cui ergo displicet illa traiectio, assumat is, ut alii iam fecerunt, ex Lambini margine: *Pronoea v. v. si eadem est*, (i. e. eadem ac Platonis iste deus) *Lucili, eadem requiro*. Sic repetitum *eadem*, etsi sensui non necessarium, nihil habebit offensionis. Habet vero nupera coniectura: *Pr. v. si vestra est, L., eadem; eadem requiro q. p. ante*. Nam certae tantum sunt conditiones, sub quibus proficit medicina de hac pyxide. Sed et hanc accipiemus, si simillimo Ciceronis exemplo commendata erit.

C. 9. §. 21. *Ab utroque autem*. Intell. *utroque* vestrum, Platonico et Stoico. Infra, ad Stoicum: *ut fere dicitis*, non *dicunt*. Alii malunt, a Platone et Zenone, quasi praesentibus, ut c. 31. §. 87, cuius loci tamen non eadem ratio est. In proximis post *innumerabilia* a multis inepte inculcatur *ante*;

id unde ductum sit, nescitur: in codd. certe non videtur fuisse, neque est in Victoriana. Nec magis h. l. asyndeton placet. Olim fuit fortasse *autem*, quod vett. editt. quaedam habent, et quod talibus locis usitatum est Ciceroni, facileque mutari potuit in *ante*.

... *Saecula nunc dico — tempus esset*. Ern. ad h. l. tacet doctissime, aliis varia molientibus, ut obscuritates tollant. Cuius culpa, si qua est, aliqua pars in ipso Cicerone haeret, qui sententiam, per se minus planam, longiore verborum ambage impedivit. Sed plura sollicitantur sine ulla causa. Ut statim in principio, ubi parum Latine optatur, *Saecula non dico nunc ea*. Immo haec est sententiae consequutio: *Saecula nunc quidem dico non talia, quae vocantur proprie*, centum ferme annorum spatia) *sed quandam ab i. t. aeternitatem* etc. Tum alius offendit in *annuis cursibus*, hisque verbis interponit *solis*, quam coniecturam et Iud. Philonis et ipsius Ciceronis (I, 31. §. 87. II, 19. §. 50) locis confirmat; frustra. Iam in illis verbis, *nulla temporum circumscriptio*, quae ita recte collocantur in omnibus libris, nonnulli malunt *temporis*, haud dubie hoc quoque perperam, tum propter vocis potestatem, tum quia modo praecessit singularis *tempore*. Maior in seqq. difficultas est ex contrariis librorum lectionibus, *intelligi potest* et *intelligi non potest*. Sed negationem, iam in primis editt. infartam, dudum reiecit Victorius, quem postea Grut. Davis. alii imitati sunt. Nec dubitare licet, quin, qui primus eam intulit, loci difficul-

tatem sic optime sublatam putaverit, eorum exemplo, qui nunc idem et sentiunt et faciunt. Si vero levem membrorum traiectionem notemus, hanc minime obscuram habebimus sententiam: *Fuit quaedam ab i. t. aeternitas, quae spatio quidem, qualis aut quanta fuerit, potest intelligi, h. e. animo, ratione, cogitatione fingi, sed quam nulla temporum circumscriptio metiebatur; quod (s. quoniam) cogitari omnino nequit, tempus aliquod tum fuisse, quum nondum ullum tempus esset.* (Etiam simplicius sic dixeris: Tempus sensu quodam verbi iam fuit, antequam mundus noster conditus esset; etsi tum — χρόνος illo ἀχρόνος — aevi mensuram non, sicut nunc, menses et anni faciebant.) Eum sensum quo minus videret ipse Davisius, hoc maxime obstitit viro, quod in *spatio*, quaequivit *notionem temporis universam seu abstractam*, nullo ad solis motum respectu habito. Quod plane contra esse, tota clamat sententia. Huc accedit, quod nuper verissime monitum est, verbo *tamen* vel ipso satis excludi additam negationem, atque etiam eo, quia Cicero in proximis, *Isto igitur t. i. spatio*, post ampliorem *παρενθήκην* nullo modo potuisset in vocabulum *spatii* incidere, nisi antea idem *spatium* posuisset ad explic. *innumerabilia saecula* sua.

§. 22. *tamquam aedilis.* Locum, in quo nemo doctorum olim haeserat, dum illustrare conatur Ernestius, multo impeditiorem reddidit aliis, et inutili coniectura depravatum. Abesse ille volebat duas voces *et luminibus*, quasi corrumpentes lusum,

qui inesset in ambiguitate verbi *signa*, ad sidera in coelo pertinentis, pariterque ad statuas, quibus aediles solebant ludorum diebus ornare forum et vias, per quas Circensis pompa duceretur. At non Iudit verbis Velleius, sed cavillatur ipsa re, i. e. faceta comparatione dei, coelum stellis ac sideribus distinguentis, cum aedile, in publicis sollemnibus partes urbis magnifice statuis ac luminibus decorante. Res ipsa notissima est vel ex Intpp. Suet. Caes. c. 10. Iam ea comparatio quantum deceat Epicurei personam et totius loci colorem, ita in aperto est, ut mirandum sit eam plurimum doctorum acumini illudere potuisse. Neque vero per se *aedilis* mentio absurda aut indigna videri potest, si quis cogitet, quam superbo apparatu basilicas, porticus, forum, Capitolium exornarint magistratus illi nobiles et curules. Qui hoc videre nuper noluit, simul miratus, tali in sensu non potius dici *tamquam aedilis forum*, is de recta ratione scribendi minime recte iudicavit. Sin autem, quod ipsum Ernestio fraudem dedit, a nullo scriptore memorantur *lumina* in illis muneribus accensa, res haec una est ex multis, quas quum nullum testimonium confirmet, sola ratio verisimillimas facit. Ut omittamus, iam apud Graecos τὸ λύχνους ἀντρεῖν in publica laetitia usitatum fuisse, quis dubitet, num in illorum temporum luxurie tam splendidus aedilium apparatus per noctem, quum viae celeberrimae essent, illustratus fuerit candelabris et lychnuchis, quorum mentionem in re simillima fecit Suet. Caes. c. 37? Levior tamen si forte talis com-

paratio visa est eruditis, qui fortasse de illuminationibus nostrarum urbium cogitarent, hic de veteris Romae splendore agitur: quamquam nova Roma certis diebus spectacula exhibet, quae a multis, qui minime sunt Epicurei, cum signifero coelo atque Aetnaeorum ignium eruptionibus comparata sunt. — Similis est *A. Matthias* in libello, qui mihi haec commentanti commodum redditur, defensio recepti textus, cui ille confert locum II, 6. §. 17, ut ibi quoque vulgatam lectionem contra recentem correctorem tueatur. Praeterea conff. dicta ad vocum *munus* §. 19.

*Si, ut deus ipse — habitaverat.* H. l. si interruptionem facit et ellipsin, ex familiari ductam sermone, geminam Graecae, ubi subauditur *εὖ ἔχει, εὖ ἂν ἔχοι* etc. *Es liesse sich hören, wenn ein Gott solches hätte thun können, oder gethan hätte, um selbst besser zu wohnen.* — His pro clausula subiunguntur haec ironica: *ante videlicet tempore* etc. Simul additum *deus* ironiam pulchre adiuvat. Melius aliis constructionem perspexit Wopkens L. T. p. 82 et 119, cuius confer exempla, c. 35. §. 99. Tusc. III, 17. §. 36. Acadd. II, 29. §. 94, pauca, ut iactat, de innumerabilibus. Nec dissimili elliptico usu dixerunt Romani *sin autem*, et nudum *sin* — ut ap. Platonem est *σι δέ*. Male igitur Walkerus, loquutione non intellecta, delebat *si*, ita scribens cum interrogatione — *ornare? Ut deus ipse melius habitaret?* Sic vero praeciret *An*.

§. 23. *An haec i. e. hoc universum.* Alibi, *haec quae videmus, mundum, quem Stoici fere*

*dicebant* hominis causa a deo s. pronoea sua effectum esse. Cf. II, 153 sqq, et contra, Lucret. V, 157 sqq.

*deinde quod — possint, nec f. praesentia.* H. e. omnes stulti sunt miserrimi: ex Stoico dogmate puta: *primum* et maxime, quia stulti sunt, *deinde* quia tales tot tantisque, quae hominum vitam premunt, incommodis penitus opprimuntur, quum sapientes tamen artem calleant illa incommoda commodorum pensatione minuendi. At hic *sensus* quomodo lateat in ista structura, quae ad speciem intricatior est, non viderunt novi Intpp., nūneque correctionem integri textus tentarunt. Sed omissis Davisii, in utraque recensione diversas vias ingressi, et Walkeri, emendantis seu verius corrumpentis, tum Ernestii et aliorum tentaminibus, unde nemini quicquam discere licebit, paucis vim et rationem constructionis explicemus. Nam ne hoc quidem probabile est, quod Walkerus absolute dici putat *ita multa pro admodum multa*, quum id, quamvis Latinum, numquam sic dicatur, ubi sequitur *ut*. Constructio ad utriusque linguae idiomata pertinet, atque ex eo est genere, quod ad Demosth. Lept. §. 8. p. 224 strictim attigi, et in Plat. Menōne p. 94 D., qui locus omni vitio vacat, accuratius saepe in lectionibus explanavi. Idiomatis forma haec est, ut simpliciter iungantur duo membra, inter se quodammodo contraria, quae nobis novitias linguas spectantibus magis perspicua fiant, si ea interiecto *quum* inter se connectantur, eorumque relatio implicatione periodica significetur. Hodie scri-

pserint plerique vel ad illum, quem supra posui, modum, vel ad hunc potius: *ita sunt m. incommoda in vita, ut, quum sapientes ea c. c. leniant, stulti contra nec v. v. possint, nec f. praesentia.* Atque his dudum scriptis, inspecto Matthiae libello, doctissimum hunc virum eadem verba video plane eadem via interpretari, atque a correctorum libidine vindicare, afferentem item alia duo illius structurae exempla, ex Xenoph. M. S. II, 7, 11, et Plat. Apol. Socr. p. 28 E, ubi equidem vertendo et veterem Latinitatem et perspicuitatem copulare studui. Unum iam his subscribam, quod saepissime nobis animum pungit, quum a novis intpp. tantos fluctus in simpulis moveri videmus, ubi Victorius, Lambinus, ceteri XVI saec. Editores silentiis suis fatentur, nihil ipsis obscurum aut dubium fuisse — Sed absint ab h. l. opprobria, quae haud facile quisquam nostrum effugerit aliis locis. Subiunctivus *possint*, unice vera lectio, iam in illorum editt. fuit et in priore Davisii, ibique sine variantibus: in altera demum indoctius recepit *possunt*, ex nihilo suspensum.

C. 10. *nullo modo — cadere posset.* Sententiam recte ceperis, si cum Davisio compares infra c. 18 et 32; non item ipsa, quae Cicero scripsit, verba, quae incerta fiunt codicum et magis Editorum coniecturis lascivientium dissensu. Ceteris probabilior, nec tamen satis digna Cicerone visa est Lambini, quae et ante in una alterave editione fuit et in utraque Davisii est: *nullo m. viderunt a naturam, non intelligentes in quam figuram cadere*



*posset.* Veri enim minus simile est, quod Ern. coniecit, a Wyttenbachio in Bibl. crit. V. III. p. 20 probatum: *nullo m. viderunt, animi natura intelligentis in q. f. c. posset.* Nam nihili est *animus intelligens*, quoniam Latine *intelligentiam* non *animus* habet, sed pars animi, *mens*. Aliorum hic quoque mittimus deteriora, praesertim quum facillimam et optimam correctionem nuper attulerit Eichstaedtius in Corn. Frontonis operum notitia p. 2: *nullo m. viderunt, animi natura et intelligentia in quam figuram cadere posset.* Non omitendum tamen est, quondam me in vetere edit. quadam sic scriptum reperisse: *n. m. v. a. natura in q. f. c. posset*, sine molesta ista voce: consultone et ex codice, an incuria, quis dixerit?

§. 24. *qui animantem, immortalem et e. b. r. e. velint.* I. e. rotunditatem formae tribui deo, hoc omnium maxime absurdum putat Velleius; nam reliquas tres qualitates ne Epicurei quidem negabant. Dicit igitur, *qui rotundum esse velint, quem animantem simulque beatum putant.* Vere ita sententiam ex vulgata verborum collocatione declaravit V. D. in laudata postremae editionis recensione.

W.

## III.

*De Pherecydis Fragmentis.*

**P**rodierunt primum abhinc annis septem et viginti Pherecydis Lerii sive Atheniensis fragmenta, a V. C. Sturzio collecta et illustrata, qui liber deinde repetitus est a. 1798. In quo ut editoris in conquirendis fragmentis industriam, in emendandis acumen, eruditionem in illustrandis agnoscas, unum tamen desideres; quod hanc tantam fragmentorum copiam non ita disposuit, ut totius operis Pherecydei ratio et contextus ob oculos poneretur. Itaque quum eodem tempore et inde ab anno 1786 ipse etiam in iisdem fragmentis colligendis elaborarem, Heynii ad Apoll. T. III. p. 993 (ed. 1783) auctoritate motus, id imprimis agebam, ut farraginem illam, quantum possem, apte ordinarem, et fragmenta ad suum quodque locum referrem. Id eo facilius fieri potest, quod scriptores, qui loca Pherecydis attulerunt, saepe, e quo libro illa sumta essent, addiderunt. His itaque tamquam fundamentis nixus singulis fragmentis libri, unde petita essent, significationem habentibus ea, quae cum iis coniuncta fuisse e fabula ipsa appareret, subiunxi. Ita

pauca tantum relinquebantur, quae ex veri quadam similitudine in libros digererentur, pauciora etiam, quae quo pertinerent, prorsus incertum esset.

E libro *primo* quinque fragmenta servata sunt, ap. Sturz. I. II. (p. 78 a verbis ἦσαν γὰρ ὁ Δίπρυς — ὡς Φερεκύδης πρώτῳ) III. IV. V. Ex his quintum de genere Miltiadis, quum a reliquorum argumento, quod prorsus mythologicum est, plane abhorreat, ad aliud Pherecydis opus, Archaeologiam, referendum puto. Fr. III. de Peleo agit: itaque omnia, quae ad Pelei mythos spectant, fragmenta e libro primo sumpta esse colligo: fragm. ap. Schol. Hom. Il. π, 175 ap. Sturz. p. 85, tum fragm. ap. Schol. Pind. Nem. III, 58, quod in Sturzii collectione non reperi. Fabulas Pelei praecedere debuit Aeacus, hunc pater Iuppiter, cuius mythi, nisi primo, quonam alio in libro enarrari potuerint, haud assequor. Ut Iovis stemma in primo libro expositum credam, accedit etiam hoc, quod in eo de Apolline quoque agebatur, ut e fr. IV. apparet, quocum cohaerent fr. ap. Schol. Eur. et Pind. p. 88 et fr. XXXIV p. 163, <sup>1</sup> fortasse etiam fr. e Schol. Apoll. p. 160. Itaque, quum de Iovis filiis in primo libro actum fuerit, sequitur, Iovis mythos in eodem libro pertractatos fuisse. Hoc modo videmus, quomodo

---

<sup>1</sup> In fr. ap. Schol. Pind. verba ἐπάγει δὲ καὶ αὐτὸς — ὁρίγεται de Pindaro, non de Pherecydo, accipienda sunt. Verbis enim poetae ὅφρα τις τῶν ἐν δυνατῷ φιλοτάτων ἐπιψαύειν ἔραται respondent ista Scholiastae: ὅπως ἂν τις τῶν δυνατῶν ἐπιθυμιῶν ὁρίγεται, ad Pyth. IV, 164.

modo fr. I de Hysia, Arcadiae urbe, in primo libro locum habere potuerit, nimirum in exponendis Iovis natalibus, quos ad Arcadium nonnulli referebant. Ad Iovem porro pertinet fr. XXXVII. Ut Apollinem pater Iuppiter, sic Iovem Cronus praecedere debuit: ad eum pertinet fr. XXXIII. Ita probabile fit, etiam de Iovis fratribus, Neptuno, ad quem pertinet fr. II pars, ac Plutone in hoc libro actum fuisse. Quocirca libri *primi* argumentum ita constituo:

Uranus et Terra: horum filius *Triptolemus* fr. XXXVI, hinc Cyclopes (huc fortasse referendum fr. ap. Pollucem, St. p. 82), Centimani, Titanes, in his Oceanus, cuius filia *Daira* fr. LXIII. Cronus eiusque progenies, in qua *Iuppiter* fr. I. *Chiron* fr. XXXIII. Cronus a Iove imperio exuitur: Titanomachia, Gigantomachia, *Typhon* fr. XXXVII. Filiorum Croni progenies 1. Neptuni; ab hoc *Nauplius* fr. II, *Orion* fr. XXXV. 2. Plutonis: Proserpinae raptus (potuit hic etiam locum habere fr. XXXVI de Triptolemo.) 3. Iovis: hinc a. Apollo et Diana, qui *Tityum* interficiunt fr. XXXIV. Apollinis amores: *Aesculapius* ex eo et Coronide fr. IV. *Cyrene* fr. p. 160. *Corybantes* fr. XXXI. *Idmon* et *Calchas* fr. XLIV. b. Aeacus: hinc *Peleus* fr. III.

Libri etiam *secundi* initium in Iovis stirpe enarranda versatum videtur. Nam fr. VIII, quod expressis verbis ad librum II refertur, Thestii, Martis e Demonice filii, progeniem e Laophonte exponit. Cui hoc libro memorandae triplex esse potuit occasio: aut enim Aeoli stirpem persequens ad

Thestium et Laophonten pervenit, et quidem *vel* ita, ut Aeolum sequeretur Calyce filia, hanc Endymion, Aetolus, Pleuron, Agenor, Demonice, hanc denique filius ex Marte Thestius, *vel* sic, ut in Pleuronis progenie memorata Laophonte, huius e Thestio prolem commemoraret. Haec quidem ratio duplex prima specie valde probabilis videri potest, quod in hoc libro mentio etiam fit Promethei, qui pater fuit Deucalionis, quo natus Hellen Aeolum genuit. Sed quum, hoc posito, de reliquis etiam Aeolidis et primo quidem loco de Aeoli filiis, hoc libro actum fuisse sequatur, hoc vero factum sit libris VI, VII, VIII, ut infra demonstrabitur, probabilior videtur tertia ratio, qua Martis stirpem exponens Pherecydes Thestium eiusque e Laophonte prolem memoraverit. In Iovis igitur liberis enumerandis hoc libro pervenit ad *Martem*, eiusque prolem, fr. VIII, VI. *Argum* fr. p. 173, tum ad poemam *Promethæo* impositam fr. IX. A Iove genitus Epaphus Libyam, haec Belum et Agenorem peperit. Sequebatur tum Beli stirps, a qua libro demum IV ad progeniem Agenoris transit. In illa primus fuit *Danaus* cum filiabus fr. VII, hinc Hypermnestra, Abas et filii Proetus atque Acrisius, ab Acrisio oriundus *Perseus* fr. X. Nec dubito, quin huc etiam pertineat fr. II, (nisi quod verba: ἦσαν γὰρ ὁ Δίπτυς — Φερεκ. ἐν πρώτῳ e libro I sumta sunt) in eoque pro Φερεκύδης ἐν δωδεκάτῳ legendum sit Φερ. ἐν δευτέρῳ, ENB pro ENIB, praesertim quum duodecimus Pherecydis liber nusquam remoretur. A Perseo ad filios eius progressus est,



Alcaeum et Electryonem, inde Amphitryonem et Alcmenam, tum *Herculem*: vid. fr. XI quatuor loca fr. XII et fr. e Schol. Veneto p. 151. Herculis tantum natales et res ante ἄθλα gestas hic liber complexus videtur.

Liber *tertius*, ut e fr. XIII colligo, Herculis ἄθλα reliquasque res ab eo usque ad mortem gestas complectebatur. Itaque etiam fr. XXX pro *Φερ. ἐν δεκάτῳ* legendum suspicor *Φερ. ἐν πρώτῳ*: facilis enim mutatio est notarum *ENT* et *ENI*. Nam quod in fr. XXX narratur, Herculem poculum aureum a Sōle accepisse, idem fr. XIV e libro III narrat Athenaeus. Ad fabulam vero in eo fr. tractatam necessario pertinent quinque loca sub fr. XXX comprehensa. Fragmentorum vero ad librum tertium pertinentium hunc facio ordinem, Apollodorum sequutus: fr. ap. Schol. Apoll. Rh. II, 1055 de Stymphalidibus, quod in Sturzii collectione non reperiō: fr. XXX cum quinque aliis, de Hesperidum pomis ablatis, quo pertinet etiam fr. XIV et locus Strabonis III p. 257 a Sturzio omissus; tria fr. de Antaeo p. 145 seq. fr. XXXXVI de Iphiti caede, adiuncto fr. ap. Schol. Soph. p. 189, fr. ap. Schol. Ven. p. 190 de Co insula expugnata; fr. XXXXVII de Molionidis, Cteato atque Euryto; duo fr. XXXXIX de Amalthea; fr. XIII de Dryopibus; fr. L. de Alcmenae morte.

Libro *quarto* ad Inachi stirpem redit Pherecydes, et Agenoris progeniem enumerat, ut apparet e fr. XV, videturque ille liber continuisse ea omnia,

quae libro III capp. 1 — 4 narrat Apollodorus. Itaque ad hunc librum referenda sunt fr. XV; aliud ap. Schol. Apollon. Rh. II, 178 a Sturzio praetermissum; fr. p. 112 de Thaso Cilicis f.; fr. LI de Deucalione, Minois filio.

Libro *quinto* ad Cadmum progreditur, ut apparet e fr. XVI. Probabile vero est, ut Apollodorum III, 4 — 8, sic Pherecydem Cadmi fabulis subiecisse mythos Thebanos. Ita fragmentorum libri V hic ordo erit: fr. XVI de Cadmo et Spartis; fr. ap. Schol. Eur. Phoen. 666, omissum a Sturzio, de dracone; duo fragmenta p. 113 de Spartis; fr. p. 114 de monili, quod Cadmus Harmoniae dedit; fr. p. 115 de Bacchi natalibus et educatione; fr. 114 e Suida (cf. Photii Lex. p. 462 v. "Της) de Semeles nomine "Τη et Hyadibus, de quibus agunt etiam sequentia fragmenta tria ap. Sturz. p. 115 sq., fr. ap. Schol. German. v. 254, praetermissum a Sturzio, de Pleiadibus ob Bacchum educatum inter sidera relatis; fr. LXXI de Medusa, Polybi uxore, quae Oedipum nutrit, fr. LII de Oedipodis uxoribus ac liberis; fr. p. 201 de Polynice; fr. p. 169 de Tydeo, Astaci cerebrum sorbente; fr. LIII de Tiresia.

E libro *sexto* cum nota libri exstant sex fragmenta, quae omnia de Argonautis agunt, ita ut appareat, Iasonis res et expeditionis Argonautarum aliquam partem (nam agebat de ea etiam liber VII) huius libri argumentum confecisse. Iasonem praecedere debuit pater Aeson, hunc parentes Cretheus et Tyro; Tyros pater fuit Salmoneus, filii Neleus

et Pelias; itaque de his etiam hoc libro actum fuisse puto. Quum vero Argonautarum expeditio hoc libro exposita fuerit, de Athamante etiam et Phrixo in eo relatum fuisse necesse est. Ex his Pherecydē hoc libro Aeoli et filiorum stemma exponere incepisse conficio, atque in eo narrasse, quas ad Athamantem, Salmoneā, Cretheā pertinent. Quocirca huc refero: tria fragm. XXXX, quibus addendum quartum e Schol. Germ. 223, quod omisit Sturzius, de Phrixo: fr. XVII de Chalciope, Phrixi uxore, quocum iungendus videtur locus Hesychii v. Ἰοφῶσσα ap. Sturz. p. 175; fr. ap. Schol. Pind. ibid. de Phrixi filiis; fr. XXVI p. 126 de Neleo, Tyrus filio; fr. ap. Schol. Odyss. p. 163 de Aesone, Iasonis patre; fr. ap. Schol. Apoll. et Steph. Byz. p. 185 de Aesonide urbe; duo fr. XXXIII p. 163 de Alcimedē, Iasonis matre; fr. XXXXII de Iasone ad Peliam pergente; fr. XXXX p. 172 a quonam Argo navis nominata sit; fr. XVIII de Philammone Argonauta; fr. XXVI p. 128 Iphiclum non fuisse inter Argonautas; fr. XXXI p. 158 de Ida et Lynceo; <sup>2</sup> fr. LXXIII de Aethalide Argonauta; fr. XXXXIII Herculem ad Aphetas navem liquisse; fr. XIX de Phineo; fr. XX et XXI de Harpyiis; fr. XXII de tauris ignivomis et agro Martio.

*Liber septimus* reliquam partem expeditionis

---

<sup>2</sup> Male illo loco Sturz. verba τῶν περὶ Ἰδαί — accepit de Dactylis Idaeis.



Argonautarum atque Iasonis facta persequabatur; quibus absolutis, ad alterum Crethei filium, Amythaonem, eoque natos Biantem et Melampodem, processit narratio, ut e fr. XXVI apparet. Ita probabile etiam sit, de Pherete, tertio Crethei filio, atque Admeto, Pheretis filio, in hoc libro actum fuisse. Deinceps reliqui Aeolidae sequebantur, Deïon seu Deïoneus, ut apparet e fr. XXV, Sisyphus, Perieres, Magnes. Hunc igitur librum sequentia fragmenta efficiunt; fr. XXIII de dracone ab Iasone occiso; fr. XXIV de Absyrto, cui addendum est aliud ap. Schol. Apoll. IV, 228 non allatum a Sturzio; duo fr. XXXV de Iasone Medae ope repuerascens; fr. XXVI<sup>3</sup> de Melampode, Amythaonis filio; fr. IV p. 88 de Apolline apud Admetum serviente, quod fr. in Admeti fabulis locum habuisse, e Pherecydis verbis ibi servatis apparet; fr. XXV de Cephalo, Deïonei filio; fr. XXXI de Sisypho, Aeoli filio; fortasse etiam fr. LXXII de Maera, filia Proeti, Thersandro, Sisyphi filio, nati.

Iam ad Aeoli filias perventum erat. Ita libro octavo, praeter alias, imprimis de Canace eiusque progenie, Aloïdis, et de Calyce dictum est. Ab huius filio Endymione oriundi erant Plenron, Porthaon, Oeneus. Ita patefacta via ad fabulas Melagri ac Tydei, tum venationem apri Calydonii. Hanc vero hoc libro memoratam fuisse apparet e

---

<sup>3</sup> In eo pro εἰς τὴν ὄρευν e Theocr. III, 43 leg. εἰς τὴν ὄρευν.

fr. XXVII. Itaque ad hunc librum tria fragmenta refero: XXXVIII de Endymione; XXXIX de Tydeo; XXVII (cf. p. 170) de Ancaeo ab apro Calydonio interfecto.

E libro *nono* unum tantum fragmentum superest XXVIII p. 134 de Elati Icari f. progenie; e libro *decimo* duo (nam in fr. XXX pro  $\Phi$ . ἐν δεκάτῃ, leg. esse  $\Phi$ . ἐν ἑσπερίῃ supra demonstravimus), alterum XXIX de Amphione et Zetho, alterum ap. Schol. Apoll. p. 137 de iisdem. Ex his difficilis est, argumentum eorum librorum recte constituere. Poterimus tamen, si ea, quae praeter fragmenta ad superiores libros relata e Pherecyde afferuntur, secundum seriem rerum in iis proditarum disponamus, aliquem saltem ordinem probabiliter efficere. Videtur autem Pherecydes ab hoc libro Pelasgi stirpem persequutus esse, ut Apollod. III, 8. Itaque hoc refero fr. LIV de Pelasgo et filio Lycaone; fr. p. 205 de Callisto; fr. LV de Lycurgo Arcade. Sequuntur videntur fabulae Laconicae, fortasse a Taygeta, Atlantis filia, ducta narratione. Ab eius filio Lacedaemone deinceps orti Amyclas, Cynortes, Perieres, Tyndareus et Icarus; huius filia *Penelope* fr. LVI. E Tyndarei uxore Leda Iuppiter austrulit Castorem et Pollucem, qui *Eurymanthem* interfecit fr. LXIV p. 216, tum Clytaemnestram et Helenam, quarum illa Agamemnoni, haec Menelao, Pelopidis, nupsit. Hinc fabulae de *Pelope* fr. 99; duo fr. p. 98. 99 de *Oenomao* et *Myrtilo*; fr. p. 101

de *agno aureo*. Ad fabulas Laconicas spectant etiam fr. XXVIII de Elato, Icari filio, Taenari patre, quod nominatim ad l. IX refertur; fr. LXXIX de Oetylo Spartano.

Libro *decimo* Alcyones et Electrae, Atlantis filiarum, progeniem illustrasse videtur Pherecydes. Ab Alcyone ortus Hyrieus; inde Nycteus; huius filia Antiope Amphionem et Zethum peperit: vide Apollod. III, 10, 1. Huc itaque pertinent fr. duo XXIX de *Amphione*, e quibus prius est illud, quod Schol. Apoll. I, 735 affert, quod in libro decimo locum habuisse intelligitur e Schol. Od. 2, 263, Apoll. I, 741, fr. p. 140. de *Neïde*, Zethi filia; aliud ib. de *Niobes liberis*. Ex iisdem apparet, in fabulis Amphionis et Zethi narratas esse res *Phlegyarum* fr. p. 135, itaque etiam *Ixionis* fr. LXIX. Ab Electra oriundi Dardanus, Erichthonius, Troas, Ilus, Laomedon, Priamus: vid. Apoll. III, 12. Itaque huc pertinent: fr. LVII de Palladio: fr. ap. Eustath. p. 1348, 18 de Priami filio Dio, quod omisit Sturz. Post narratum Troiae excidium Graecorum reditum, ducum fata exposita esse credibile fit. Hic igitur fortasse locum habuerunt fr. LXXIV de Anio; fr. LXXV de Orestis nutrice, quae eum Aegistho eripuit; fr. LXXVI de Orestis morte; fr. LXXVIII de Neoptolemi caede; fr. LXXVII de Theoclymeno vate, a Telemacho in Ithacam abducto. Restant fabulae Atticae fr. p. 176 de Orithyia: fr. LVIII de Daedalo; fr. LIX de Theseo; fr. LX de raptu Ama-

zonis; fr. LXI de Thesei uxoribus; quae tamen cum tribus aliis fr. ap. Polluc. X, 29, 128 de Codri morte, fr. ap. Clem. Alex. Strom. 17. p. 242 Sylb. de Darii expeditione in Scythas, quae in Sturzii collectione desidero, fr. V ad alterum Pherecydis opus, *Ἀρχαιολογίαν Ἀττικὴν*, potius referenda esse suspicor.

A. M.

---

## IV.

*Der Achat der heiligen Kapelle.*

Die Abdrücke der Pariser Gemmensammlung, welche die königl. Kunstakademie zu Berlin neu-lich erhielt, gibt mir Stoff zu folgender neuen Erklärung. Es findet sich darunter auch ein mit vorzüglicher Sorgsamkeit gemachter Abdruck des großen Steines, welcher schon lange unter dem Namen, „des Achat der heiligen Kapelle“ bekannt ist. Die Geschichte dieses seltenen Steines ist mehrmals erzählt worden, zuletzt noch von unserm Freunde, Herrn Hofr. *Böttiger*,<sup>1</sup> der den Erklärungen so

<sup>1</sup> In der Zeitschrift: *London und Paris*, 10 Jahrg. N. VIII. 1807. Nach der Sage soll *Baldwin*, Graf von Flandern, die Gemme zu Constantinopel erhalten haben, wo sie als ein Kleinod in dem Schatze der Byzantinischen Kaiser aufbehalten gewesen. Der Graf machte dann ein Geschenk damit an Ludwig IX. Man glaubte im Mittelalter den Triumph des keuschen *Joseph* in Aegypten vor *Pharao* darauf zu sehen. Die Einfassung, welche die Byzantinischen Künstler der Gemme gaben, war von Gold, und mit den Bildnissen und den griechischen Namen der vier Evangelisten ge-



vieler seiner Vorgänger noch die seinige beifügte. Auch soll Herr *Millin* eine Erklärung davon zu geben gesonnen sein. Ob dies seitdem geschehen, ist mir noch unbekannt.

Bei den Erklärungen der Früheren halte ich mich nicht auf. Nur von der des Herrn *Böttiger*, der die Früheren benutzte, werde ich das Wesentliche anzeigen, und dann meine Ansicht beifügen.

*Böttiger* sieht in den thronenden Hauptfiguren in der Mitte des Bildes den Kaiser Tiberius und seine Mutter Livia; und nennt die ganze Scene: *den siegreichen Eintritt des Germanicus in die Kaiserfamilie*. Der kriegerisch gekleidete soll der aus Deutschland zurückkehrende Germanicus sein, und die weibliche Figur neben ihm seine Mutter Antonia in der Bemühung ihm den Helm vom

---

ziert. König Karl V schenkte sie dann in den Schatz der heiligen Kapelle, und daher die allgemeine Benennung, Achat der heiligen Kapelle. *Peiresc* machte 1620 zuerst auf das Profane in der Darstellung aufmerksam. Andere Erklärer waren später *Tristan de St. Amand*, *Albert Rubens*, *le Roy*, *Montfaucon*, und mehrere. — Aus dem Kirchenschatze kam die Gemme wieder in den der Könige, und von da zur Revolutionszeit in das große Antikencabinet. Hieraus ward sie 1804 durch Einbruch entwendet, anfänglich begraben, und dann bis Amsterdam vertragen, wo der Diebstahl entdeckt, und der Stein nach dem Cabinet zurückgebracht wurde. Nur das Gold der Einfassung fand sich nicht wieder; die neue, welche der Stein jetzt hat, ist von vergoldetem Erz.

Köpfe zu nehmen, welches er aber ablehnt, indem noch viel zu erkämpfen sei. Die weibliche Figur, auf einen Schild sich lehnend, hinter ihm, soll seine Gemahlin Agrippina, und der Kleine ihr Sohn Caligula sein.

Hinter der Livia auf der entgegengesetzten Seite sieht der gelehrte Ausleger Drusus, den Sohn Tiber's, und neben ihm seine Gemahlin Livilla, Schwester des Germanicus. Die sitzende Figur am Fusse des Thrones der Livia ist ihm eine Armenia, stehend, daß man ihr gegen die Parther zu Hülfe komme. Die bis jetzt genannten Figuren betrachtet Böttiger als eine im Palatium vorgehende, in sich geschlossene Scene.

Die Scene darüber ist ihm der Olympus, und die in der Mitte verhüllte Figur Quirinus, und nicht, wie Andere meinten, Juppiter, oder Venus Genetrix, die Stammutter des Julischen Geschlechtes. Der Reiter auf dem Pegasus soll Augustus sein, dem der Stammvater Aeneas die Kugel, als Symbol der Weltherrschaft darbringt. Gegenüber soll der Geharnischte Julius Caesar sein, bereitet zu dem Empfange des Sohnes.

Die unter dem Throne angebrachte Gruppe deutet der Ausleger nicht näher. Es sind ihm unterjochte Völker, die sich als Sklaven im Staube krümmen.

So weit im Wesentlichen der neueste Ausleger.

Auf Einwendungen gegen das Einzelne dieser Erklärung kann ich mich nicht einlassen. Wie

man aus dem der Erklärung beigegebenen Kupfer ersieht, hatte der Ausleger nur sehr schwache und unvollkommene Zeichnungen vor sich, und dies ist hinreichend, ihn zu entschuldigen, wenn er in seiner Auslegung nicht glücklicher war. Aber daß die wahre Vorstellung auch denen, welche den Stein selbst sahen, bis jetzt ein Räthsel blieb, ist auffallend, da die Hauptfiguren in dem vor uns liegenden Abdrucke sich so deutlich kennbar machen. Wer kann in der thronenden Figur in der Mitte des Bildes den Kaiser Claudius, wer in dem vor ihm in kriegerischer Rüstung stehenden Jüngling den Nero, und wer in der obwärts schwebenden, mit der Strahlenkrone gezierten Figur den Augustus — gleichsam bei dem ersten Anblicke — erkennen? — Und hat man den Schlüssel zu diesen drei bedeutendsten Figuren des Bildes, wie sollte eine Irrung in Rücksicht des Übrigen möglich sein?

Noch hatte ich keine Gelegenheit, eine genaue Zeichnung nach dem schönen Abgüsse machen zu lassen. Wem indeß die Ansicht des Steines selbst oder der darnach gemachten Abgüsse nicht zu Gebot steht, mag sich vorläufig an die wenig genauen, von Andern herausgegebenen Kupfer halten. Diese geben doch einen Begriff vom Ganzen, wenngleich nicht von den einzelnen Charakteren, worauf es freilich hier wesentlich ankommt.

1. Die Figur, welche in der Mitte der Tafel thront, in der Linken das Scepter, und in der Rechten den Lituus hält, den Kopf festlich mit Lorbeern bekränzt, und den Körper nackt zeigt, außer



daß das schuppige mit Schlangen eingefasste Fell (Aegis) ihn von den Hüften bis in die Mitte der Beine decket, — ist der Kaiser Claudius.

2. Die weibliche, ganz bekleidete, neben dem Kaiser thronende Figur, mit dem Lorbeer um's Haupt, mit dem linken Arme auf der Lehne des Thrones ruhend, und in der Rechten, wie es scheint, ein Büschel Ähren haltend, ist Agrippina die jüngere, die vierte Gemahlin und Nichte des Claudius.

3. Die jugendliche, kriegerisch gerüstete Figur, welcher der erste Flaum um Backen und Kinn keimt, und die mit Harnisch, Mantel, Schwert, Helm und Beinschienen angethan, am linken Arme den runden Schild nach griechischer Art hält, die rechte Hand von hinten über den Helm legend, der mit einem Adlerskopfe verziert ist: diese Figur, den beiden thronenden geradeüber stehend, ist der an Kindesstatt aufgenommene Sohn des Claudius, das leibliche Kind der Agrippina, C. Domitius, von nun an Nero Claudius Drusus Caesar genannt.

4. Die jugendlich weibliche, mit dem Lorbeer bekränzte Figur, deren Tunica bis zu den Füßen fließt, und die zwischen Claudius und Nero gedrängt, letztern mit der Rechten umhalset, und traulich in's Auge faßt, ist Octavia die jüngere, die Tochter des Claudius und der Messalina, welche vorher in eine andere Familie an Kindesstatt angenommen, hier sich als Braut und Gemahlin des Nero darstellt.

5. Der seitwärts hinter dem Nero auf einem

Panzer stehende, und ganz wie Nero kriegerisch ausgerüstete Knabe ist Britannicus, der einzige mit Messalina gezeugte Sohn des Claudius, welcher aber durch die Ränke der Agrippina von der Nachfolge des Vaters ausgeschlossen ward.

6. Die tiefer hinter Britannicus sitzende Figur, von welcher nur der Oberleib und einige Falten der Kleidung unterwärts sichtbar sind, und die, wie es scheint, in der Linken eine Papierrolle hält, ist Antonia, die älteste Tochter des Claudius von seiner zweiten Gattin Aelia Petina, zuerst vermählt mit Cn. Pompeius Magnus, und dann mit Faustus Sylla. Später, als nach dem Tode der Poppaea sie sich weigerte den Nero zu heirathen, liefs er dieselbe unter dem Vorwande einer Verschwörung aus dem Wege räumen.

Diese sechs hier zusammengestellten Figuren, welche die Mitte der Tafel einnehmen, machen offenbar für sich ein geschlossenes Ganzes, durch ein Gemeinschaftliches bewegt und zusammengestellt. Die andern Figuren unten, neben und oben um diese Gruppe nehmen nicht denselben Antheil, und sind nur als anspielende Nebenwerke vorhanden. Diese theilen sich wieder in zwei Gruppen. Zu der einen gehören die Figuren, welche in der höhern Region schwebend vorgestellt sind, zugleich mit den beiden zur Seite des kaiserlichen Hauptthrones gestellten, welche durch Hand und Blick ein Gemeinschaftliches mit den oben schwebenden Figuren andeuten.

Zur andern Gruppe gehören nicht blofs die



unten zusammen Sitzenden, sondern auch die Figur, die zur Seite am Fusse des kaiserlichen Thrones sitzt. So ist das ganze Bildliche der Tafel in drei Hauptgruppen abgetheilt: in die mittlere, die obere, und die untere, oder in die der irdischen Götter, in die der himmlischen, und in die der in Staub gedrückten.

Nähere Andeutung der zweiten Gruppe:

7. Die männliche geharnischte Figur, seitwärts des Kaiserthrones, welche mit Hand und Auge aufwärts weiset, ist Germanicus, der auf Befehl des Augustus an Kindesstatt angenommenen Sohn des Tiberius, und Bruder des Claudius, und

8. Die neben ihm auf dem Prachtstuhle sitzende, aufwärts sehende, weibliche Figur ist Agrippina die ältere, seine Gemahlin; und Enkelin des Augustus. Als Himmlische deuten sie auf andere Himmlische hin.

9. Die oben in der Mitte an dem Kugelträger ruhende Figur, das Hinterhaupt verschleiert, mit der Strahlenkrone auf dem Kopfe, und mit dem Scepter in der Rechten ist Augustus, der Vergötterte.

10. Die zu seiner Rechten freischwebende geharnischte Figur mit dem Schilde ist sein Stiefsohn und Nachfolger Tiberius; und

11. Die zu seiner Linken auf dem Pegasus, den ein Genius am Zügel geleitet, sitzende Figur ist Drusus der ältere, der jüngere Bruder von Tiberius, Gemahl der Antonia (Tochter des M. Antonius und der Octavia, Schwester des Augustus) und Vater des Germanicus und des Kaisers Claudius.

12. Die räthselhafte Figur, die, ganz in Phrygischer Kleidung, eine Kugel haltend und schwebend die Figur des vergötterten Augustus trägt und stützt, scheint mir hier der Genius des Mysischen Berges Olympus zu sein, der mit dem Gebirge Ida zusammenhing. Der Künstler scheint nelmlich wegen der Phrygischen Abkunft des Augustus hier den Mysischen dem Thessalischen Olympus vorgezogen zu haben. Es kam eigentlich auf die Hauptidee an, den vergötterten Augustus hier, als auf dem Olympus thronend, gleichsam als Inppiter Olympicus selbst darzustellen.

Andeutung der dritten Gruppe:

Diese stellt trostlose, im Stanbe sich krümmende, Gefangene vor. Aber wer sind sie? — Ohne Zweifel stehen sie als Unterworfenen in einer Beziehung zu Claudius. Der Feldzug, den dieser Kaiser selbst machte, war der in Britannien; aber sein Triumph ward schon im Jahr 796 gefeiert, sechs Jahre vor seiner Verbindung mit Agrippina. Doch ward der Krieg fortgesetzt, und im J. 803 Caractacus, König der Britten, zum Gefangenen gemacht (Tac. Ann. 12, 35). Man könnte also leicht darauf fallen, den am Fufse des Thrones auf einem Schild sitzenden und in Trauer versunkenen für Caractacus zu nehmen, und die übrigen Gefangenen für seine Anhänger. Aber das Costum der Figuren widerstrebt dieser Auslegung. Passender für die Zeit, wo Claudius sich mit Agrippina verband, fällt der Krieg mit dem Bosporanischen Könige Mithridates, der damals als Gefangener nach Rom

geschleppt wurde (Tac. Ann. 12, 15.) Das Costum des Königes sowohl, als der mitgefangenen Männer, Weiber und Kinder, läßt keinen Zweifel übrig, daß die Gruppe sich auf diese Begebenheit beziehe.

Nach der bisherigen Auseinandersetzung würden wir die ganze Vorstellung unter der Benennung begreifen:

Die Aufnahme des L. Domitius an Kindesstatt unter dem Namen Nero in das Claudisch-Drausisch-Julisch-Cäsarische Geschlecht: womit die Ankunft des gefangenen Königes der Bosporaner, Mithridates, zu Rom gleichzeitig verbunden ist.

Der Kaiser Claudius, der sich nach dem Tode seiner dritten Gemahlin Messalina durch bühlerische Künste bethören ließe, seine Nichte Agrippina zu heiraten, hatte noch in demselben Jahre (80½ der Stadt) ihren Sohn unter dem Namen Nero, zum Nachtheil seines eigenen Sohnes Britannicus, an Kindesstatt aufgenommen, und zugleich ihm seine Tochter Octavia (die er deswegen in ein anderes Geschlecht aufnehmen ließe, damit es nicht hieße, daß Geschwister sich heirateten) verlobt. — Diesen Vorgang stellt die Hauptgruppe in der Mitte der Tafel vor. Claudius ist als irdischer Jupiter nackt mit der Aegis und dem Scepter dargestellt, zugleich in der Rechten den Lituus haltend, zum Zeichen, daß er als Augur nicht verabsäumt habe, den Willen des Schicksals durch den Vogelzug über einen so wichtigen Vorgang zu erforschen. Agrippina thront neben ihm als irdische Göttin des Überflusses, die Attribute der Ceres in der Rech-

ten tragend. Das verlobte Paar stellt sich liebevoll dar: Octavia umarmt ihren Neuverlobten. Zur Bekleidung der beiden jungen Fürsten ist das kriegerische Kostüm gewählt; denn als künftige Imperatoren sollen sie erscheinen; obwohl Nero damals kaum zwölf, Britannicus erst acht, und die Braut Octavia erst sieben Jahre alt waren. Vier Jahre nachher (im J. 806) hatte die Verheirathung statt, Antonia, die ältere Tochter des Claudius, ist anwesend als Familiengenossin.

Passend wählte der Künstler zum Nebenwerke die Ankunft des gefangenen Bosporaner Königes Mithridates, als ein glückliches Ereigniß für den Kaiser und das Reich, und dann zugleich als glückliches Vorbedeuten für die künftige Herrschaft der hier dargestellten Jugend.

Da nun hier Alles übereinstimmt: daß die Vorstellung des Kunstwerkes in dem ersten Jahre der Heirat des Claudius mit Agrippina gefaßt war; so bleibt es auffallend, das Brautpaar auf dem Steine schon so groß dargestellt zu sehen, und daß schon ein bedeutender Bartflaum die Backen und das Kinn von Nero deckt, den er natürlich im 12ten Jahre seines Alters noch nicht haben konnte.

Diesen anscheinenden Widerspruch erklären wir so: Der Künstler kann recht gut seine Arbeit gleichzeitig mit dem dargestellten Vorgange angefangen, und auch unausgesetzt daran fortgearbeitet haben. Aber man bedenke die Größe des Steines, die Härte des orientalischen Onyx, und die Art, wie der Steinschneider arbeitet. Unter einer Rei-

he von Jahren kann ein solches Werk nicht gefertigt werden; und wahrlich ist uns kaum begreiflich, wie überhaupt eine so große Masse von Stein gehandhabt wurde, um sie zu bearbeiten. Wenigstens würde mit den jetzt nur bekannten Vorrichtungen die Ausführung eines so großen Werkes kaum zu bewirken sein, und es lohnte sich der Mühe, ein solches Unternehmen den Steinschneidern unserer Tage als Aufgabe vorzulegen. So viel ist aber auf jeden Fall klar, daß auch bei den geschicktesten Veranstaltungen die Bearbeitung eines solchen Steines nothwendig mehrere Jahre dauern mußte. Hierauf hatte natürlich der Steinschneider bei der ersten Anlage des Werkes Rücksicht zu nehmen. Das junge Paar sollte noch Ähnlichkeit haben, zur Zeit, wo das Werk vollendet sein würde. Während der Arbeit kam die Reife der Jahre heran, und der Künstler gab ihnen die Ähnlichkeit, welche sie damals hatten. Nero legte seinen ersten Bart (*lanugo*) erst spät ab, (in seinem zweiundzwanzigsten Jahre), und feierte deswegen damals zuerst die *Juvenalia*. (Dio Cass. LXI, 49. Cf. Suet. in Ner. C. 34.) Es gibt auch Büsten dieses Kaisers, besonders eine im capitolinischen Museum, wo der Bartstumpf beträchtlich lang angegeben ist.

Das andere Nebenwerk, nemlich die Gruppe der Himmlischen, zeigt die Abkunft und Verwandtschaft der hier versammelten Claudischen Familie in aufsteigender Linie bis zum ersten Beherrscher Rom's, dem vergötterten Augustus. In Germanicus und in seiner Gemahlin Agrippina erscheinen

die Großeltern des hier adoptirten Jünglings, und der Großvater dieser Großmutter war Augustus. In Drusus erscheint der Urgroßvater des Nero, so wie auch in dessen Bruder, Tiberius, welcher den Germanicus als Sohn und Nachfolger angenommen hatte. — So hebt sich die schwache Gegenwart durch den Glanz, die Macht und die Herrlichkeit des Vergangenen.

A. H. 2





## V.

*Athen's Denkmäler, von Lord Elgin.*

Seitdem die beträchtliche Zahl wichtiger Monumente aus Athen, die Lord Elgin dort zusammenbrachte, in London angekommen ist, haben dieselben die Federn *für* und *wider* vielfältig beschäftigt, und auch in Deutschen öffentlichen Blättern ist häufig die Rede davon gewesen. Zwei Schriften sind in dieser Beziehung dem Archäologen hauptsächlich wichtig; daher wir das Wesentliche daraus mittheilen wollen.<sup>1</sup>

Diese beiden Schriften haben denselben Zweck, nemlich den L. Elgin über die Entführung der Denkmäler in Athen zu rechtfertigen, und auf ihre Vortrefflichkeit als Kunstwerke aufmerksam zu

<sup>1</sup> Der Titel der ersten dieser beiden Schriften ist: Memorandum on the subject of the Earl of Elgin's pursuits in Greece. 2te verbesserte Auflage, L. 1815. in 8vo S. 100. drei Kupfer.

Der Titel der zweiten: Mémoire sur les ouvrages de sculpture qui appartenoient au Parthenon et à quelques autres édifices de l'acropole à Athènes. Par M. Visconti. L. 1816. in 8vo S. 196.

machen, damit das Parlement sich geneigt finden möge, diese Kunstschätze durch Ankauf den andern im britischen Museum einzuverleiben. Dies ist nach den neuesten Nachrichten auch wirklich geschehen. Der Preis beträgt 35000 Pf.; und so erhält die bereits reiche Sammlung in London nicht nur diesen neuen Zuwachs, sondern auch die in Phigalia aufgefundenen Reliefs, welche das Parlement schon früher für die Summe von 15000 Pf. erstand. Unser Bericht wird übrigens nur kurz sein; damit man uns nicht vorwerfe, Eulen nach Athen zu tragen.

Nach der Schrift No. 1. war die Absicht des Grafen Elgin, da er im J. 1799 als englischer Botschafter nach Constantinopel abging, anfänglich nur, seinen Einfluß bei der Pforte zu benutzen, um die merkwürdigen Denkmäler in Athen und in dem übrigen Griechenland genau zeichnen, ausmessen und abformen zu lassen. Zu diesem Zwecke warh der Begleiter des Botschafters, Hamilton, mehrere geschickte Künstler in Rom an: als den *Tita Lusieri* als Prospectzeichner, den in Karlsruhe erzogenen, und in Rom gebildeten Kalmücken *Feodor* für die Figurenzeichnung, die Architekten *Balestra* und *Ittar*, den ersten für das Ausmessen der Monumente in Athen, und den andern zu gleichem Zwecke für das übrige Griechenland, und dann zwei der geschicktesten Former. Diese Männer arbeiteten jahrelang, und erfüllten auf's genaueste die Absichten des edlen Kunstfreundes. Hiebei hatten sie Gelegenheit sich zu überzeugen, wie diese Denk-

mäler theils durch Nichtachtung, theils durch die Geldgierde der Türken sich täglich mehr dem Untergange nähern. Sie waren also die erste Triebfeder, den Lord Elgin dahin zu vermögen, seinen Einfluß und sein Geld dahin zu verwenden, diese kostbaren Überreste durch Wegschaffung zu retten.

Der Lord, überzeugt von der Richtigkeit dieser Ansichten, ging in den Vorschlag ein; und so ward zur wirklichen Wegschaffung geschritten. Nicht nur die Bildwerke wurden von den Gebäuden abgenommen, sondern auch türkische Häuser angekauft, um in den Fundamenten nachzugraben, welches Unternehmen der Erfolg auch sehr wohl bewährte.

Das Ganze, was der Lord nach London brachte, besteht wesentlich in Folgendem:

1. In einer Anzahl mehr oder weniger fragmentirter Statuen, welche das vordere und hintere Giebelfeld des Parthenon zierten.
2. In 14 Reliefs von den Metopen desselben Tempels.
3. In den Reliefs von dem Fries der äußern Mauer der Cella, ungefähr 250 Fufs in der Länge.
4. In einer der Caryatiden am Pandrosium.
5. In vier Reliefs, die, wie man glaubt, ehemals als Fries am Tempel der Aglauros dienten.
6. In einem Basrelief vom Theater des Bacchus.
7. In der Colossalstatue von dem choragischen Denkmale des Thrasyllus.
8. In 64 Inschriften, worunter auch die Sigai-

sche, nebst einer Anzahl Graburnen und kleinern Grabsteinen, theils mit Inschriften, theils mit Reliefs verziert.

9. In einer Anzahl Gefäße von gebrannter Erde mit Zeichnungen, gleich denen, die man in Großgriechenland und Sicilien findet, entdeckt in Gräbern von Athen, Aegina, Argos und Korinth. In dem Kriege vom J. 1806 sind einige der schönsten dieser Art Gefäße dem Künstler *Lusieri*, der sie in Athen in Verwahrung hatte, von den Türken weggenommen worden.

10. In einer Sammlung Architekturstücke von Marmor: worunter Basen, Kapitäle, Triglyphen, Kranzgesimse, marmorne Ziegel, ganze und Stücke von Säulen. Solche sind von den besten Monumenten: als vom *Parthenon*, dem *Erechtheum*, den *Propyläen*, und dem Tempel der Venus bei dem Kloster Daphne auf dem Wege von Athen nach Eleusis.

11. In einigen kleinern Figuren von Erz, und in Gemmen, theils hoch, theils tief geschnitten, worunter vorzüglich eine Centaurin mit dem säugenden Jungen an der Brust.

12. In einer Sammlung schöner und schön erhaltener Münzen.

Zu diesen Originaldenkmälern kommen ferner:

13. Die Zeichnungen und Ausmessungen aller bedeutenden Gebäude, nicht bloß wie sie jetzt sind, sondern auch in der Ergänzung, wie sie waren, dargestellt. Hiezu gehört auch der Grundriß der

Akropolis, und der der Umfassungsmauern von Athen, mit der Angabe aller ehemaligen Thore, zugleich auch mit den langen Mauern nach Munychia und dem Piraeus, wie sie zur Zeit des Peloponnesischen Krieges waren. Zu diesem Zwecke ward an mehreren Stellen nachgegraben.

14. Die Zeichnungen aller bedeutenden Bildwerke; zum Theil mit Ergänzungen von *Feodor*.

15. Die Formen von den vornehmsten Denkmälern, und zwar nicht bloß von den Bildwerken, sondern auch von vielen schönen Architekturtheilen. Unter die ersten gehören die Reliefs vom Tempel des Theseus, und von dem choragischen Monumente des Lysicrates. Nur die Reliefs vom Windthurme sind nicht abgeformt, unter Angabe, daß ihre Arbeit schwerfällig ansähe. Aber eben um den Stil der verschiedenen Zeitalter genau mit einander zu vergleichen, wäre die Abformung der letztern wichtig gewesen, besonders da sie die einzigen sichern Monumente aus dem Zeitalter der Ptolemäer sind.

Alle die Zeichnungen und Ausmessungen sollten, durch die besten Kupferstecher bearbeitet, auf Subscription allmählig herausgegeben werden.

Ferner verschaffte Lord Elgin dem *D. Carlyle*, Prof. der arabischen Sprache zu Cambridge, alle mögliche Erleichterung des Zuganges zu der Manuscriptensammlung im Serail, und in vielen andern Orten von Constantinopel. Mehr als 30 Klöster auf dem Athos nebst mehreren andern in Griechenland und im Archipelagus wurden durchsucht

Eine große Anzahl der Manuscripte wurde angekauft, und von andern, die man nicht haben konnte, genaue Verzeichnisse genommen.

Im Anhang sind der Schrift beigefügt: 1. zwei sehr begeisternde Briefe von dem alten Mahler *West* über die Vortrefflichkeit der Sammlung und ihre zweckmäßige Benutzung für Künstler. 2. Bemerkungen über *Phidias* und seine Schule. 3. Ein Abdruck aus dem Magazin von *Millin* über ein Relief, das schon *Choiseul-Gouffier* vom Parthenon wegnehmen ließ, und das jetzt im Pariser Museum sich findet. 4. Ein Brief von *Vicconti* über die Sammlung. 5. Ein Schreiben, das den Verkauf und den Preis der Sammlung zum Zweck hat. Die vielfältigen großen Auslagen des Lords werden aufgezählt, so daß ihm der Verkaufspreis kaum die Auslagen ersetzen wird. Merkwürdig in diesem Schreiben ist zugleich die Angabe der Preise mancher andern Sammlungen, auch selbst einzelner Stücke in der neuesten Zeit.

Die Schrift No. 2. gibt gelehrte und artistische Erläuterungen von den vornehmsten Bildwerken der Elginischen Sammlung. Dies geschah auf eine Weise, wie man es von einem Manne, wie *Vicconti*, erwarten konnte. Überall zeigt sich der erfahrene, umsichtige, gewandte, und in allen Fächern des Alterthums viel bewanderte Archäolog.

Bei diesen Erläuterungen bedient sich der Verf. sehr glücklich der Zeichnungen von *Nointel*, welche dieser als französischer Botschafter bei der Pforte

zu jener Zeit machen ließ, ehe das Parthenon seine große Zerstörung durch das bekannte Bombardiren unter dem Venezianischen General Königsmark erlitt. In Rücksicht der großen Bildwerke in den Giebfeldern rügt *Visconti* mit Recht den Irrthum früherer Reisender, den auch *Stuart* begeht, daß sie die darin dargestellten Gegenstände mit einander verwechseln. Nach *Pausanias* war die Geburt der Minerva über dem Haupteingange, und der Streit des Neptun und der Minerva um die Schutzherrschaft von Attika an der Hinterseite (*Opisthodomos*, *Posticum*) vorgestellt; Nun hat *Stuart* zwar in seinen Rissen den Haupteingang richtig von der Ostseite angegeben, aber ohne die Aussage des *Pausanias* zu berücksichtigen, setzte er doch die Vorstellung des Streites um die Schutzherrschaft in das östliche Giebfeld, und die Geburt der Minerva an die Hinterseite in das westlichere, so wie *Wheler* und *Spon* früher gethan hatten. Nach *Visconti* erkannte *Quatremère-de-Quincy* diesen Irrthum zuerst, und legte darüber nach einer Zeichnung von *Nointel* der Akademie die Bildwerke des westlichen Giebels modellirt vor. Der Referent kann versichern, daß ein solcher Irrthum (ohne die Zeichnung von *Nointel* zu kennen) ihm schon seit vielen Jahren bekannt war, und daß er ihn in noch ungedruckten Schriften gerügt hat. Es ist ihm aber lieb, seine Ansicht jetzt auch durch Andere bestätigt zu sehen.

Da aber nun endlich der gedachte Irrthum ge-

hoben ist; so fällt es jetzt um so mehr auf, daß *Visconti*, von dem westlichen oder hintern Giebel sprechend, mehrere Denkmäler als hiezu gehörig erläutert, welche offenbar zu dem östlichen Giebel an der Vorderseite gehörten. Man fand nehmlich diese Überreste in den Fundamenten eines von L. Elgin erkauften und niedergerissenen türkischen Hauses, welches gerade vor der östlichen oder Vorderseite angebaut war. Wonach die hier in den Fundamenten gefundenen Überreste nothwendig herabgefallene Theile des östlichen Giebels sein mußten. Dies sagt der englische Bericht in der Schrift No. 1. S. 14. ausführlich und bestimmt. Nur war der Berichtgeber noch in dem alten Wahn, daß von dieser (östlichen) Seite der Streit um die Schutzherrschaft vorgestellt gewesen sei. — Dies mag Hrn. *Visconti* irre geleitet haben, daß er nun einen Theil der Überreste, welche offenbar zu den östlichen Bildwerken, die Geburt der Minerva vorstellend, gehörten, als Theile des westlichen Giebels, wo der Streit zwischen Neptun und Minerva abgebildet war, erklärt. Leicht möchte also der schöne Rumpf, welchen der Erklärer für den des Neptun nimmt, der vom Iuppiter sein, und so auch andern Figuren, besonders dem schönen liegenden Flußgotte, den *Visconti* in seinem Wahne *Ilissus* nennt, andere Namen zu geben sein. Eher möchte der vermeinte *Ilissus* den Tritonsfluß, wo die Geburt der Minerva hinversetzt wird, vorstellen.

Noch finden wir in dieser gehaltvollen Schrift des Herrn *Visconti* Veranlassung zu folgenden Bemerkungen.



Uns ist nicht klar, was der Verf. vom östlichen Giebel S. 32 sprechend, von dem Wagen des *Hyperion*, dem erst der des *Helios* folgen soll, angibt. Von einer solchen Vorstellungsweise kommt in andern Denkmälern nichts vor.

S. 47 sieht man, daß der Verf. auch der irri- gen Meinung ist, der *Peplus*, welcher in dem Pracht- aufzuge der *Panathenäen* als Segel ausgespannt er- schien, habe dazu gedient, ihn vor der Statue der Göttin aufzuhängen, anstatt daß derselbe nach un- serer Meinung zum Überhang für das *Hypaethron* des Tempels bestimmt war. (S. meine Abhandl. vom Temp. der *Diana von Ephesus* S. 47.)

Sehr treffend ist, was von der Darstellung der Pferde in Rücksicht ihrer Gestalt und ihrer Bewe- gungen in Verhältniß zu den Forderungen, die *Xenophon* an ein gutes Reitpferd macht, S. 77 ge- sagt wird.

S. 90 wird über die *Centauren* geäußert: que le génie de Zeuxis avoit su donner à cette mon- struosité une forme agréable. Sollte man hiernach nicht glauben, als ob *Zeuxis* zuerst *Centauren* ge- bildet habe, oder daß die früher gebildeten jene angenehme Form noch nicht gehabt hätten? — und doch blühte *Zeuxis* erst in der 94ten *Olympias*, nachdem (ohne Anderer zu gedenken) die Bildwer- ke der *Centaurenkämpfe* vom *Phidias* am *Parthe- non* schon viel früher vorhanden waren.

S. 116. Nachdem der Verf. bemerkt hat, daß die *Gebälketrägerinnen* am *Pandrosium* in der schon von *Chandler* publicirten Inschrift *Jungfrauen*

(κόραι) und nicht Caryatiden genannt würden, erklärt er sich in Hinsicht der Entstehung der Caryatiden, wie *Vitruv* sie erzählt, dahin, daß dergleichen doch irgendwo vorhanden gewesen sein mußten, indem nach *Pausanias* (3, 11.) auch Gefangene die Persische Halle in Sparta unterstützt hatten. Dies ist aber ein Irrthum. *Pausanias* sagt nicht, daß die Perser an dieser Halle statt der Säulen dienten, sondern daß die überwundenen persischen Anführer, wie *Mardonius* und *Artemisia*, über den Säulen aufgestellt waren. (Vergl. meine Bauk. n. d. Grundsätzen der Alten S. 40.)

S. 120. Die Beschreibung, die *Visconti* von den vier Reliefs, welche einst den Tempel der Aglauros geziert haben sollen, gibt, ist der Meinung des englischen Berichtgebers No. 1. p. 21. nicht günstig, daß dieselben Gefechte der Griechen mit den Persern vorstellen sollten. Eines davon stellt nach *Visconti* selbst bestimmt einen Amazonenkampf vor, so wie dies auch deutlich aus den Kupfern bei Stuart hervorgeht; und die andern drei scheinen gleichfalls kriegerische Auftritte aus der Heroenzeit darzustellen, wahrscheinlich Vorgänge aus dem Trojanischen Kriege, obwohl *Visconti*, offenbar gegen sein besseres Wissen, die Erklärung, daß sie Persische Kämpfe vorstellten, nicht ganz ablehnen will.

S. 123. Das Basrelief vom Theater des Bacchus im Stil einer bedeutenden Anzahl von Denkmälern, welche *Winckelmann* noch Etruscisch nennt, von den neuern Forschern aber allgemein als

altgriechisch anerkannt worden sind, nennt jetzt *Visconti* eine Aeginetische Arbeit. Die Ursache, warum er dies thut, übergeht er gänzlich. Allerdings gedenkt *Pausanias* in mehreren Stellen solcher Bildwerke, deren Arbeit er Aeginetische nennt. Dieser Stil drückte sich durch eigenthümliche Kennzeichen des Alterthümlichen aus. Aber diese Eigenheiten hat weder *Pausanias*, noch irgend ein anderer Schriftsteller angegeben. So sehr dies auffällt, und die Aussage des *Pausanias* den Forscher reizte; so ist doch bis jetzt, so viel mir bekannt ist, von keinem Neuern etwas bemerkt worden, das zur Bestimmung eines solchen Stiles berechtigen könnte. *Visconti's* Angabe ist hier also bloß divinatorisch. Vielleicht wird das Räthsel durch die in Aegina entdeckten Monumente, welche der Kronprinz von Baiern an sich kaufte, gelöst. Zeichnungen hievon hat der Ref. bis jetzt nicht gesehen; aber Augenzeugen versichern ihn, daß der Stil derselben viel Eigenthümliches habe, und besonders eine Minerva sehr an die in Portici erinnere. Dies wäre allerdings der Divination des Herrn *Visconti* gar sehr günstig; doch man halte zurück, bis die Denkmäler mehr vor die Augen der Kenner gekommen sein werden.

Noch bemerken wir: daß *Visconti* in der colossalen Figur, welche die Höhe des Denkmals von Thrasyllus zierte, und die *Stuart* unter dem Namen eines Demos von Deceleia gegeben hat, einen weiblich gekleideten Bacchus entdeckte.

*Nach*

*N a c h s c h r i f t.*

Eben kommt uns the Quarterly Review No. XXVIII London May 1816. zu, wo ein langer Abschnitt über die Elginsche Sammlung, und über die Londoner Verhandlungen dieserwegen einen genauen Bericht erstattet. Wir fügen hier dasjenige daraus bei, was zur Ergänzung des schon Gesagten dienen kann.

S. 515. sehen wir, daß die Zeichnungen, welche der Marquis von *Nointel* im Jahr 1675 von den Bildwerken am Parthenon machen liefs, jetzt auch in dem 4ten Bande der Athenischen Alterthümer von *Stuart* sehr genau von Herrn *Woods* publicirt sind.

Die Gefäße von gebrannter Erde mit Zeichnungen belaufen sich in der Elginschen Sammlung auf einige hundert. Auch eine antike Leier und zwei Flöten von Cedernholz wurden in einer Grube bei Athen gefunden. Die Münzsammlung beträgt 880 Stücke, wovon 66 in Golde, 577 in Silber, und 237 in Erz.

Lord Elgin wird in der Schrift gegen die Anklage seiner Gegner in jeder Rücksicht vollkommen gerechtfertigt. Begünstigt durch die Sultanin-Mutter und den Capitän Pascha erhielt er einen Firman: nicht nur alle heidnische Alterthümer zu sehen, zu zeichnen und abzuformen, sondern auch Nachgrabungen anzustellen, und jeden Stein, der für ihn, seinen Secretär, oder die von ihm bestellten Künstler wichtig sein möchte, wegzuführen.

Litt. An. No. 2.

A a



## 556 Athens Denkmäler, v. L. Elgin.

Dabei hatte aber der Lord noch den bürgerlichen Gouverneur von Athen, und dann den Militärbefehlshaber in der Festung zu gewinnen. Alles dies außer den großen Unkosten des Wegschaffens kostete ihm sehr viel Geld, so daß die Gesamtauslagen von Lord Elgin auf 60000 Pf. angegeben werden. Er hat dessen ungeachtet die Sammlung dem Parlement für die Schätzung von 35000 Pf. überlassen, damit die Monumente zusammen bleiben und nicht versplittert werden.

Beigefügt sind eine Menge Zeugnisse von Künstlern und Kennern über den hohen Werth der Kunstwerke, und über ihre Vorzüglichkeit, selbst vor den in Phigalia gefundenen Reliefs. Der Hauptgegner des Lord Elgin und der Sammlung war Herr Payne Knight, dessen vorgebliche Kunstkennerie hier recht arg mitgenommen wird. Der Lord hat zwar bei der Sache viel Geld aufgeopfert, aber auch einen vollen Triumph über seine Gegner davon getragen, und sich eine bleibende Stelle in der Kunstgeschichte erworben.

*A. H.*

---

## VI.

*Über ein dem Philodemus bisher  
beigelegtes Epigramm.*

(Zu Horat. Serm. I, 2, 121.)

*Aus einem Briefe.*

— Noch auf einen Punkt Ihres reichhaltigen Briefes, v. Fr., bleibt mir zu antworten übrig. Sie fragen mich, warum ich die Leser der Anthologie in meiner zweiten Ausgabe (welche eigentlich die erste vollständige ist) das Epigramm des *Philodemus* vermissen lasse, das in den Brunckischen *Analekten* (T. II. p. 85, No. 9. <sup>1</sup>) unter den andern Überbleibseln dieses, ehemals fast nur aus den

<sup>1</sup> Εἰνὶ μύχοις κραδίας δαιούς περιθάλλω ἔρωτας,  
τὸν μὲν Ῥωμαῖδος, τὸν δὲ Κορινθιάδος.  
ἡ μὲν ματρῶνας τε τρόπους καὶ ἥθεα στέργειν  
οἶδ' ἀπὸ κεκυφάλου μέχρι περισκελίδων.  
ἡ δὲ χυδὴν παρέχει, πάσῃ φιλότῃτι προσηγῶς  
πλαστουργοῦσα τέπους τοῦς Ἐλεφαντιάδος.  
εἰ δὲ μίαν ταύταιν, Παιῶν, μ' αἰρεῖν ἐπιτίλλας,  
εἰν Ἐφόρῃ μίμνω, τὴν δ' ἄρα Γάλλος ἔχει.

A a 2

Schriften Cicero's bekannten Gadareners, <sup>2</sup> einen ehrenvollen Platz einnimmt, und Sie scheinen ein Versehen der Vergesslichkeit zu muthmaßen, das in den Addendis gut gemacht werden müsse.

Ich könnte mich vielleicht begnügen, Sie statt aller weitem Antwort auf das hinzuweisen, was ich vor mehreren Jahren in dem Verzeichnisse der epigrammatischen Dichter (*Animadversiones in Anthol. Gr. T. III. P. III. p. 957*) über dieses Epigramm mit wenigen Worten bemerkt habe; oder auch auf die in den Anmerkungen selbst (Tom. II. P. I. p. 218.) berührte Äußerung des für die Litteratur überhaupt, insbesondere für die Anthologie, viel zu früh verstorbenen Chardon de la Rochette; <sup>3</sup>

---

<sup>2</sup> Die Stellen der Alten, die diesen Dichter erwähnen, sind gesammelt von Menage zu Diogen. Laert. X, 3 p. 446. Aus den Quellen des Cicero ist das wenige geschöpft, was der Scholiast des Horaz an der oben angeführten Stelle von ihm sagt, der ihn ganz richtig einen *poetam Epicureum* nennt. Dagegen versichert ein alter Commentator in der Strasburger Ausg. 1498 fol., die ich eben vor mir habe: *Acron ait philodemum phisicum epicureum fuisse, et gallos in libidinem pronos putasse. Nicht unergötzlich ist, was Donighelli (T. II. p. 30.) zu dieser Stelle, ich weiß nicht woher, beibringt: Cum haec vox Philodemus sonet amatorem, cultorem populi, fortasse indicat L. Gellium Poplicolam, M. Antonii amicum, strenuum ducem et oratorem insignem, qui fuit consul anno 718.*

<sup>3</sup> *Magasin encyclop. An. IV. Tom. I. p. 563.* Ainsi nous ne savons rien sur l'origine de cette épigramme, laquelle probablement est due à quelque moderne qui aura voulu la faire passer pour ancienne, et tendre un piège aux savans

da ich aber vermuthen kann, daß dieselbe Frage von mehreren Lesern der Anthologie und des Horatius gethan werden wird, so ergreife ich diese Gelegenheit, Ihnen die Gründe der Auslassung umständlich vorzulegen, mit der Bitte, sie, wenn es Ihnen der Mühe werth dünkt, durch Ihre Zeitschrift zur öffentlichen Kenntniß zu bringen.

Das Epigramm ist, nach meiner Überzeugung, nicht nur kein Werk des *Philodemus*, sondern — was in diesem besondern Falle Eins ist — die Arbeit eines neuern Versificators.

Bei Abfassung der Anmerkungen stand diese Überzeugung noch nicht fest bei mir. Damals schrieb ich, "es sei jenes Epigramm elegant genug, und des alten Dichters nicht unwerth." Richtiger möchte ich geschrieben haben, "es sei dem neuern Verfasser nicht ganz mißlungen."

Doch ich will hier nicht vorwegnehmen, was ich weiterhin über den poetischen Werth des Gedichtchens zu sagen habe, sondern, der gewöhnlichen Ordnung gemäß, zuerst die äußern Gründe der Unechtheit aufzählen.

Sie wissen, daß das Epigramm, so wie wir es

---

qui véritablement y ont été pris. Die Vermuthung des französischen Gelehrten ist darum von vorzüglicher Bedeutung, weil wol niemand alles, was zur Anthologie gehörte, von dem ersten bis zu dem letzten, so genau kannte, oder jedem schwierigen Punkte mit so umfassender Belesenheit und rastlosem Eifer nachspürte, als er. Es ist daher höchst wahrscheinlich, daß da, wo er eine Quelle nicht fand, sie überhaupt nicht zu finden sein mochte.



bei Brunch lesen, \* zuerst in *Reiskens* Anthologie erschienen ist (S. 111, No. 651.), der es in den Leipziger Auszügen aus der Heidelberger Handschrift, nicht aber unter den andern Epigrammen, sondern auf einem besondern Blatte und auch unter dem La Crozischen Excerpten fand.

Die Leipziger Abschrift, welche ursprünglich aus Holland stammt, ist durch mehrere Hände gegangen, ehe sie nach Leipzig gelangte.<sup>5</sup> Wer das Blatt hineingelegt, ob *Cuperus*, von dem sie an *Uffenbach* kam, oder erst *Uffenbach*, wer kann es sagen? Es ist indess wahrscheinlich, daß es aus Cuper's Bibliothek mitgekommen, und dann, als ein interessanter Fund, dem gelehrten La Croze, der sich vielfältig um die Anthologie bekümmerte, mit-

4 Der Reiskische Text weicht von dem Brunchschen nur in den Worten *αὐ δὲ* und *αἴψην* V. 7. ab. In den La Crozischen Papieren stand *αἴψην* und *τί δὲ*, offenbar für *εἰ δὲ*; außerdem gibt das Leipziger Blatt in den Schlussworten, *τῇ δ' ἄρα γ' ἄλλος ἔχει*, mit der Anmerkung: In ultimo versu forte legendum *ἴλλος*, ut sit id, quod ab Horatio dictum est: *Gallis hanc Philodemus ait*. Dieselbe Anmerkung haben auch La Crozens Blätter. Dieses ist allerdings von der Art, daß die Absicht zu täuschen wahrscheinlich wird. Der Verf. des Epigramms hatte zuverlässig *ἴλλος* geschrieben, und wenn er *γ' ἄλλος* absichtlich verschrieb, so glaubte er nicht fürchten zu dürfen, daß, nach seiner zurechtweisenden Anmerkung, sich noch jemand über die wahre Lesart irren würde. Und doch geschah auch hier das Unerwartete. S. die siebente Anmerk.

5 S. Prolegg. in Antholog. gr. §. XI, C. p. CXLVI.

getheilt worden. Auch glaubte *Reiske* wirklich *Cu-per's* Hand zu erkennen.

Also wahrscheinlich aus Holland stammt es; Aus Holland aber hatte auch *Bentley* das, was man damals die *Anthologia inedita* nannte, erhalten; doch war unser Epigramm ihm unbekannt. Und als er zum *Horaz* am a. O. den Wunsch ausgesprochen, daß doch das Original, welches der Römer vor Augen gehabt, aus irgend einem Winkel möchte hervorgezogen werden, wie ein anderes des *Kallimachos* aus der *Anthologia inedita* zum 106 V. derselben Satire <sup>6</sup> — da erinnerte sich keines

---

<sup>6</sup> *Gallos* autem hic *spadones* et *Cybeles sacerdotes* accipio, qui tam lentas ambages facile et patienter ferre queant. Si *Philodemi* epigramma ex angulo aliquo erueretur, ut ex *Anthologia inedita* productum est illud *Callimachi*; tum certius scire possemus, utrum *Γάλλους* vellet an *Γαλάτας*. Jetzt möchte wol niemand mehr an der Richtigkeit der von *Bentley* am meisten gebilligten Erklärung zweifeln. Die Aelteren schwankten zwischen beiden. So der Scholiast des *Cruquius*: illam inquit relinqui debere *Gallis*, matris *Deum* sacerdotibus, qui concumbere non possunt; aut *Gallis*, i. e. barbaris hominibus, et minus delicatis, qui largius donare possunt, et minus persentiscunt dolos meretriciorum. *Cruquius* selbst scheint der letztern Erklärung allein geneigt, die auch *Baxter* mit großer Zuversicht annimmt, auf ein Scholion sich berufend: relegat tales ad *Gallos*, qui magno adulteria mercantur, mit der Bemerkung: hodiernis *Gallis* minus conveniunt haec veterum impropria. Was in dieser Erklärung der Gallischen Nation anstößig sein konnte, weist *Lambin* mit leichter Hand ab: hanc *Philodemus* ait *Gallis* esse relinquendam seu dandam, tam caram ac difficilem: ma-

seiner gelehrten Freunde, daß der Wunsch bereits erfüllt, daß das Epigramm schon vorhanden sei; und selbst Cuper, der die Erscheinung des Bentley'schen Horaz noch fünf Jahre überlebte, dachte nicht an das Epigramm, das er wahrscheinlich mit eigener Hand geschrieben hatte.

Wie möchte ein solches Vergessen oder Verheimlichen eines Schatzes, der nur durch Mittheilung Werth bekommt, zu erklären sein? Ich weiß es nicht; wohl aber, daß alles klar wird, wenn das Epigramm vielleicht erst damals entstand, vielleicht eben durch *Bentley's* Wunsch veranlaßt wurde.

Doch wie dem auch sei, 'genug', die Freude der ersten bestimmten Benutzung blieb dem Engländer *Joannes Toup* <sup>7</sup> aufgespart.

*la enim solemus hostibus et inimicis precari.* Besser noch that Dacier, der sie ganz verwarf.

<sup>7</sup> Toup Emendatt. in Suid, P. II. p. 158. ed. Lips. (Vol. I, p. 238. ed. Oxon. sec.) der, nach einigen leichten Berichtigungen der vorletzten Zeile, sagt: *minime autem dubium est, quin ad hoc epigramma respexerit Horat. Satira 1, 2, Illam etc. sed vereor, ut verba Philodemi satis recte ceperit poeta Romanus.* Msc. Lips. *την δ' ἄρα γ' ἄλλος ἔχει, quas nescio an verior lectio.* Eratosthenes in epigrammate *supra* laudato, *Ἀρσενος ἄλλος ἔχει.* Sed de hoc ipse videntur Horatius. Wir meinen auch, daß der römische Dichter wol am besten hierüber möchte geurtheilt haben. Vgl. *Steph. Weston's* Hor. collat. scriptorum Grr. illustr. Lond. 1805. 8. 193. F. J. Bei diesem Anlaß wollen wir bemerken, was in einer litterarischen Sammlung nicht unörtlich ist, daß *Toup's* Vorname eigentlich *Jonathan* war, wie er sich in seiner Jugend auch schrieb, z. B. in seine Bücher: *E libris Jona-*

Verdacht hatte durchaus niemand; auch keiner der spätern Erklärer des römischen Dichters, die entweder Toup's Bemerkung benutzten, oder aus *Brunck's* Analekten das Gedicht selbst kennen lernten. Sie meinten nehmlich, und diese Meinung war äusserst verzeihlich, dafs aus derselben Quelle, aus der die zahlreichen, bis auf *Saumaise* unbekannt gewesenen Epigramme geflossen, auch dieses geschöpft sei. Jetzt aber, da die Pfälzische Handschrift völlig bekannt ist, jetzt, da wir mit der grössten Zuverlässigkeit wissen, dafs es in keinem Winkel der alten Anthologie aufbewahrt worden; jetzt müssen wir nothwendig weiter nach seinem Ursprunge forschen, und, wenn sich dieser nicht nachweisen läfst, schon darum eine spätere Entstehung annehmen.

Woher aber in aller Welt könnte es genommen, wo könnte es aufbewahrt gewesen sein? In einem bekannten und gedruckten Schriftsteller gewifs nicht. Aber vielleicht in einem noch ungedruckten? Würde dann der Finder seine Quelle nicht am Rande bemerkt, würde er seine Entde-

---

*Toup.* Nachher nannte er sich in lateinischen Schriften *Jo. Toupius*, und so noch in seinen *Emendatt. in Suidam.* Endlich wurde er nach erlangter grösserer Celebrität kühn genug, sich vollständig *Joannes Toupius* zu schreiben: so auf dem Titel und der Dedication seines *Longin.* Über das Anhängsel *US*, das vor 30 Jahren in Deutschen Zeitschriften belacht wurde, und das sich jetzt fast niemand versagen mag, wer es übrigens mit dem Latein nicht genau nimmt, reden wir wol ein andermahl *ob fugam vacui.* HERAUSG.

ckung nicht Andern mitgetheilt haben? Und so kämen wir wieder auf die vorhin erhobenen Schwierigkeiten zurück.

Und wie sollte es gekommen sein, daß sich jene Quelle seitdem allen übrigen Augen entzogen? Was könnte es überhaupt für ein Werk sein, in welchem jenes Epigramm Platz gefunden? Oder sollen wir annehmen, daß es sich auf einem Vorsatz- oder Anhangsblatte einer alten Handschrift als Lückenbüßer erhalten habe? Wer kennt nicht Handschriften mit solchen Zugaben, entweder aus eigener Anschauung, oder doch aus Bandini's, Iriarte's und Anderer Beschreibungen? Allerdings ist keine Erscheinung gewöhnlicher. Aber wer, fragen wir unserer Seits, wer hat jemals unter solchen Anhängen irgend ein Epigramm eines *alten, namhaften* Dichters gefunden, das nicht unmittelbar aus der Planudeischen Anthologie, oder sonst aus einem bekannten Schriftsteller (Herodotus, Diodorus, Diogenes Laertius) gezogen war? \*

So viele äußere Schwierigkeiten häufen sich, um

---

\* Das Epigramm des Agathias oder Palladas, welches Hr. Boissonade in einer Handschrift des *Philostratus* fand, (v. Philostr. Heroic. p. 638.) macht hiegegen keine Instanz. Die Gedichte dieser Byzantischen Poeten, von denen die Heidelberger und Planudeische Anthologie nur einen Theil enthält, haben sich wol auch noch einige Zeit abgesondert erhalten, da die der ältern Epigrammatisten durch die Anthologien des *Melaeger* und *Philippas* in Vergessenheit geriethen.

uns die Freude an dem Philodemischen Epigramm zu verkümmern.

Nehmen wir aber an, es sei wirklich neu, und, wie es mir am wahrscheinlichsten dünkt, in Holland gefertigt, so verschwindet jede Schwierigkeit, und die Entstehung des Gedichtchens erklärt sich von selbst. Dafs es damit auf Täuschung abgesehen gewesen, kann mit Zuversicht nicht behauptet werden; wenigstens findet sich von absichtlicher Verbreitung keine Spur. Die Stelle der Horazischen Satire (V. 105—108), welche fast wörtlich aus einem Epigramm des *Kallimachus* übersetzt ist, und der glückliche Gebrauch, den Joseph Scaliger und Daniel Heinse<sup>9</sup> von diesem Epigramm gemacht hatten, vielleicht auch, wie schon oben gesagt, *Bentley's* Wunsch, das Philodemische Gedicht, so wie das Kallimachische, entdeckt zu sehen, konnte wohl einen Gelehrten auf den Gedanken bringen, zu der Horazischen Stelle, die sich ausdrücklich auf den *Philodemus* beruft, das Original auf einige Weise herzustellen. Die Vergleichung der römischen Matrone und der korinthischen Hetäre war von dem römischen Dichter gegeben; ungefähr auch der Gegensatz ihrer Art und Sitten, nur dafs in dem der Matrone gewidmeten Distichon die griechische Nachbildung dem lateinischen Originale (*Matronae praeter faciem nil cernere possis, Cetera, ni Catia est, demissa veste tegentis*) an lebendiger

---

<sup>9</sup> Ersterer in seinen Briefen S. 527, letzterer in den Noten zum Hor. p. 54.

## 566 Über ein dem Philodemus

Darstellung nachsteht. Den Schlusssatz aber, auf den es vornehmlich ankam: τὴν δ' ἄρα Γάλλος ἔχει, fand, oder glaubte der Verfasser in den Horazischen Versen zu finden:

Parabilem amo Venerem facilemque.

Illam, post paullo; sed pluris; si exierit vir;

Gallis hanc Philodemus ait: sibi, quae neque  
magno

Stet pretio, neque cunctetur, quum est iussa,  
venire.

So abgetheilt findet sich diese Stelle in den alten Ausgaben; und so las und verstand sie auch der Verfasser des griechischen Epigramms: Gallis Hanc, Philodemus ait: τὴν δ' ἄρα Γάλλος ἔχει. Nun ist aber diese Interpunction, bei welcher Illam und hanc auf dasselbe Object bezogen sein sollen, erweislich falsch, und es muß nach *Bentley's* Vorgehens, dem, so viel mir bekannt, alle spätere Herausgeber folgen, so interpungirt werden:

Illam, post paullo; sed pluris; si exierit vir;

Gallis: Hanc, Philodemus ait, sibi, quae neque etc. <sup>10</sup>

Wie verändert erscheint nun alles! Soll das in Frage stehende Epigramm alt und ein Werk des

---

<sup>10</sup> Ein einziger älterer Notenschreiber, dessen *Cunningham* Animadv. in Hor. Bentr. p. 52 gedenkt, ein ganz unbekannt gewordener *Aurelius*, soll schon in einer Bader Ausg. von 1580 Bentley's Interpunction vorgeschlagen haben, mit der Anmerkung: *Ita distingue contra omnia quae sunt exemplaria.*

*Philodemus* sein, so stimmt es nicht mit den Worten des Römers zusammen. Ist es aber ein neueres Machwerk, so trifft es, sonderbar genug, mit der falschen Abtheilung der Worte zusammen, die bis auf *Bentley* allgemein gegolten hatte.

Denn, die Sache beim Licht besehen, ist es, nach jener nothwendigen Veränderung der Interpunction nicht einmal mehr gewiß, ob in dem Gedichte des *Philodemus*, welches *Horaz* wirklich vor Augen hatte, von den Gallis die Rede gewesen. Nur so viel ist ausgemacht, daß der Römer bei dem griechischen Dichter den Wunsch gelesen, eine Geliebte zu haben, die ihre Gunst wohlfeil verkaufe, und, wenn er ihrer bedürfe, unverweilt erscheine; etwa wie jene *Philanion*, die er im 10ten (Anthol. Pal. T. I. p. 116. No. 121.) seiner Epigramme rühmet, oder die *Lysianassa*, die er im 8ten (A. P. T. I. p. 118. No. 126.) einer Dame entgegensetzt, die nur für fünf Talente zu kaufen war; <sup>11</sup> oder endlich jene namenlose im 3ten Ep. (A. P. T. I. p. 97. No. 46.) welche der ersten Aufforderung folgend, den Lohn ihrer Gunst der eigenen Schätzung des Liebhabers überläßt. Es geht uns hiebei nichts an, daß *Philodemus* an andern Stellen andere Grundsätze zeigt, <sup>12</sup> und ganz bestimmt

---

<sup>11</sup> Vergl. das XXII Ep. in den *Analekten*. (Anth. Palat. T. II. p. 329. Nr. 34.)

<sup>12</sup> Da alle frühere Ausleger des *Horaz* ganz unzweifelhaft in dem *Philodemus* des Römers den epikureischen Freund des *Piso* gefunden hatten, stellt sich ihnen Herr *Dacier* aus



den schwierigen und gefährvollen Genuß dem leichten und sichern vorzieht: genug, daß er in mehreren seiner Epigramme das, was H. ganz unzweifelt als *Philodemus'* Gedanken anführt, wirklich mit unzweideutigen Worten äußert; während daß in dem Epigramm, das wir als das eigentliche Original der Horazischen Stelle ansehen sollen, jener Gedanke nicht einmal angedeutet, sondern nur die *strenge Sitte* der Matrone der *üppigen Gefälligkeit* der Hétäre entgegengesetzt, und deshalb jene den verstümmelten Priestern der Cybele zugewiesen wird.

---

weiser Bedenklichkeit in den Weg, und führt ihnen zu Gemüth, daß ja jener Philodemus einen ganz entgegengesetzten Geschmack gehabt habe, als woran man nach dem Epigramme *Ἀφροδίτη καὶ ἑρμῆς* (Anal. T. II. p. 83. No. 1. Anthol. Palat. T. II. p. 504. No. 173.) gar nicht zweifeln könne. Nachdem er nun dieses Epigr. im Original uns in einer galanten Übersetzung mitgetheilt hat, setzt er hinzu: Voilà donc un Philodemus bien différent de celui dont Horace parle: et c'est ce qui me persuade avec raison que celui-ci était un célèbre débauché de ce temps-là. Er hätte immerhin auch noch das XVI Ep. (Anth. Pal. T. I. p. 90. No. 85.) anführen können, dem aber wieder das XXII (Anth. Pal. T. II. p. 329. No. 34.) entgegensteht. Einem andern, wenn ich nicht irre, ebenfalls französischen Bearbeiter des Horaz, kam gar in den Sinn, den ehrlichen Philodemus zu spalten, indem er las: Gallis hanc, *Philo, demus*, ait. Ich will hier noch bemerken, daß Horaz auch im 9ten V. bei den Worten: O crus, o brachia! wol an *Philodemus'* XXI Epigr. (ὦ ποδὸς, ὦ κνήμης! Anth. Pal. T. I. p. 120. No. 122) gedacht haben möchte. Überhaupt ist diese ganze Satire voll von Reminiscenzen griechischer Originale.

Diese Bemerkungen führen mich natürlich auf den poetischen Werth jenes Epigramms selbst. Ich habe schon oben bekannt, daß ich ehemals zu günstig davon geurtheilt habe, ein Bekenntniß, dessen ich mich um desto weniger schämen darf, da es so viele und so scharfsinnige Männer durch einen äußern Schein von Eleganz getäuscht hat, der bei genauerer Betrachtung verschwindet.

So ist gleich die Einrichtung des Gedichtchens, die Ökonomie der Gedanken, nichts weniger als tadelfrei, und keineswegs eines Dichters würdig, von dem *Cicero* sagt, (Or. in Pison. c. 29.) eum poema facere ita festivum, ita concinnum, ita elegans, nihil ut fieri possit argutius.

Denn das, worauf es hier vornemlich ankam, die Vorbereitung des Schlusses, ist es nicht mangelhaft? Hätte nicht der Bereitwilligkeit der korinthischen Hetäre, die als eine wohlunterrichtete Schülerin der Elephantias, alles freigebig bot, das Zögern der zwischen Wollen und Nichtwollen schwankenden Matrone, die Ungewißheit ihres gefährvollen Besitzes, und die Seltenheit des mit Übermuth gewährten und durch Besorgniß verkümmerten Genusses mit bestimmten Zügen entgegengesetzt, und so der Ausruf, *τὴν δ' ἄρα Γάλλος ἔχει* — motivirt werden sollen? Statt dessen begnügt sich der Verfasser mit der flachen Bezeichnung, *daß sie in Allem die Weise und Sitte einer Matrone liebt*; was nicht bloß auf die Ehrbarkeit, von der hier allein die Rede sein soll, sondern noch auf manches

andere bezogen werden kann. Ganz sonderbar aber ist der Inhalt des vorletzten Verses: *Wenn du mir eine von beiden zu lieben gebietest, o Piso.* Was hat Piso — wenngleich des Dichters Beschützer — hierbei zu thun? Hatte nicht der Verfasser behauptet, er hege Liebe zu beiden in seinem Herzen? Was zwingt ihn jetzt zu einer entscheidenden Wahl? und wie in aller Welt kann bei solcher Wahl von einem Befehle seines consularischen Freundes die Rede sein? Es scheint, der Verf. hat in der zufälligen und lockern Verbindung seiner Gedanken das Beste vergessen.

Endlich ist auch Sprache und Versbau keinesweges eines Philodemus würdig.

Von dem letztern zuerst. Die Verse sind nicht übel gebildet; doch nicht philodemisch. Die sämtlichen, noch übrigen Epigramme dieses Dichters enthalten, wenn ich recht gezählt habe, hundert und drei Hexameter; unter diesen sind achtzig rein bukolisch; und nur Ein vierzeiliges Epigramm führt seinen Namen, in welchem beide Hexameter den bukolischen Abschnitt entbehren. Bei weitem in den meisten ist er vorherrschend. Aber sonderbar genug — in dem unsrigen hat von vier Hexametern auch nicht ein einziger jenen bukolischen Rhythmus.

Auch das vor dem Vocal verlängte *καλ* im dritten Verse kann einiges Bedenken erregen. So wie jede Art von Zusammenstoß der Vocale, ist bei den epigrammatischen Dichtern selbst diejenige,

wo der lange Vocal in der Hebung steht, äusserst selten, und in den allermeisten Fällen nur vor einer Präposition zulässig: von *καί* besonders in der Thesis sind die Beispiele zu zählen,<sup>13</sup> und bei den ältern und bessern Epigrammatisten vielleicht kein einziges unverdächtig.

Auch in der Sprache ist einiges dem Zweifel unterworfen. Sogleich die Form der Präposition *ἐνί*, die an sich nur selten, in den Epigrammen der Anthologie aber, wenn mich mein Gedächtniß nicht trügt, nie vorkommt; so wie auch *περιθάλπω ἔρωτας* (wofür die Epigrammatisten das einfache Verbum gebrauchen) fremdartig klingt. Doch mag

---

<sup>13</sup> So steht es freilich auch, und vor dem nehmlichen Worte, in der Anth. Palat. T. II. p. 179. No. 504. *καμυκὸν εὖπε θάλεια βίον καὶ ἡθεα κενά*, aber dies Gedichtchen ist doch von spätem Datum und nicht elegisch. So auch in einigen christlichen Epigrammen, die, was die Verskunst betrifft, nicht für musterhaft gelten können. Wo es sonst in den Epigrammen vorkommt, ist die Lesart verdächtig. So Anth. Pal. T. II. p. 583. No. 123. v. 15. *δισσὼν ἔς τε πυρὴν καὶ ἄλματα*, wo man *κᾶς ἄλματα* oder *καὶ ἐς ἄ.* mit Hermann verbessern kann. Der Stelle in Strato's Ep. T. II. p. 451. No. 8. v. 7. *καὶ οἶκαδ' ἀπελθὼν* kann der homerische Gebrauch zu statten kommen (s. Spitzner de Versu her. p. 134.), von dem indess die Epigrammatisten nicht sehr oft (am häufigsten bei dem Worte *ἔργα*, an drei bis vier Stellen) Gebrauch machen. Auch könnte man in der eben angeführten Stelle mit geringer Veränderung lesen: *ἀνοῦμαι προφάσαι στεφάνους, οἷς οὔκαδ' ἀπελθὼν ἑστεφάνωσα θεοῦς, κῆνον ἐπενέξμενος*. Was jedoch dem *καὶ ἡθεα* zu statten kommen kann, ist der gleiche Gebrauch schon in der Hesiod. Theog. 66.

diese Bemerkung immerhin fallen; so wie man es auch vielleicht vertheidigen könnte, daß der in Rom einheimisch gewordene Dichter sich des lateinischen *matrona* bedient, obschon dergleichen bei andern Graeculis, die in demselben Verhältnisse waren, nicht gefunden wird. Aber wann hatte ein Grieche den Begriff, *vom Scheitel bis zu den Füßen*, so sonderbar ausgedrückt, wie hier geschieht, *vom Kopfszeuge bis zu den Spangen der Schenkel*?<sup>14</sup> ein Bild, auf das der Verfasser des Epigr. vielleicht durch das Horazische, *Matronae praeter faciem nil cernere possis, Ceteris, ni Catia est, demissa vultu regentis*, und das darauf folgende, *ad talos stola demissa et circumdata palla* — geführt werden mochte; wenn ihm nicht etwa auch das ebenfalls Horazische, *puer talos a vertice pulcher ad imos* (Epist. II, 2, 4.) vorschwebte. Auch das darf nicht unbenutzt bleiben, daß die Elephantias, deren Talente der 6te V. erwähnt, und die dem Verfasser des Epigramms aus lateinischen Schriftstellern<sup>15</sup> bekannt war, bei griechischen Schriftstellern nicht vorkommt. Endlich stößt uns im 7ten V. *αἰπεῖν* für *αἰπεῖσθαι* auf, weshalb auch Reiske, aber ge-

<sup>14</sup> Der eigentliche Begriff der *regione* ist nicht vollkommen bestimmt. Die Stellen der Alten verschaffen keine vollständige Belehrung. Der Verf. des Epigramms scheint das Wort aus Horat. I. Epist. 17, 56. genommen zu haben.

<sup>15</sup> S. Sueton. Vit. Tiberii c. 23. Lusus in Priap. No. 3. Martial. XII. 43. Vergl. Fabric. Bibl. Gr. Tom. VIII. p. 158. ed. Harl.

wifs nicht mit Recht, lieber ἀρξεν vorziehen wollte: was er auf dem Blatte der Leipziger Abschrift fand; so wie das sprachwidrige Πείσον st. Πείων, was das Sylbenmaß auch erlaubte, und ein Abschreiber kaum verändert hätte. Dem neuern Verfasser mochte die Regel leicht entfallen, oder durch einige bekannte Ausnahmen verdunkelt worden sein. Philodemus schreibt Epigr. XXXIII. der Regel gemäß, φάτασε Πείων, so wie Antipater aus Thessalonike Ep. X. ἀλκιμα Πείων.<sup>16</sup> So klein diese Änderung in unserm Verse wäre, möchte doch eine vorsichtige Kritik sie schwerlich gestatten.

Hier haben Sie, was ich gegen das Nicht-Philodemische Epigramm einzuwenden habe, und wodurch ich abgehalten worden bin, ihm eine Stelle unter den echten Überbleibseln dieser Art einzuräumen. Einige dieser Gründe mögen geringfügig scheinen; aber mich dünkt, daß, wo so vieles gegen ein Werk spricht, das, wie die Blätter der Sybille, man weiß nicht woher geweht worden, der Zweifel nicht lange bestehen könne.

F. J.

---

<sup>16</sup> Herr Prof. Gräff in Petersburg benutzt unsere Stelle (weil er noch keinen Verdacht gegen die Echtheit des Epigrammes hatte) in der Epist. crit. in Bucol. Gr. p. 37, um bei Theocrit. Eid. VIII, 56. seine Vermuthung σύννομος Μελων ὁρῶν zu unterstützen. Er schlägt bei dieser Gelegenheit vor, in demselben Epigr. V. 3. ἡθῆτα σμυρῶν, u. V. 8. τῶν δ' ἄρα γ' ἄλλος ἔχει zu lesen.

## VII.

*Coniecturae de nonnullis locis  
Plutarchi T. V. ed. Wyttenb.*

(Inde a pag. 613. T. IX. Oxon. ed. in 3.)

**T**. II. p. 1128. D. *Αάθε φρενητίζων, μὴ γνῶ σε ὁ  
λατρός, ἴδι ῥήσας ποι κατὰ σκότου σταντὸν ἀγνοού-  
μενός που τοῖς πάδεσιν.* Recte ad sensum *Hadr.*  
*Iunius* σὺν τοῖς πάδεσιν. Sed *Plutarchus* scripsit,  
ἀγνοούμενος αὐτοῖς πάδεσιν. *Aeschyl. Prom. v.*  
*220.* κενθμῶν καλύπτει τὸν παλαμηνῇ Κρόνον Ἀύ-  
τοῖσι συμμάχοισι. *Aristoph. Lys. v. 1257.* διαῤ-  
ῥαγείης, ὃ μὲλ', αὐτοῖς ῥήμασιν. *Ad Aelianum V.*  
*H. 1, 3.* ὁ δὲ ἀμηχανεῖ καταπιεῖν αὐτὸν αὐτῷ τῷ κα-  
λάμῳ, *Perizonium* miror scribentem: *In utroque  
et Lugd. et Sluisk. desideratur τῷ.* An ergo pro  
αὐτῷ καλ. legendum σὺν τῷ? nisi ita sit, praefero  
*vulgatum.* In talibus articulum modo addi, modo  
omitti docuit *Schaeferus* ad *L. Bos. p. 748. s.* —  
Paullo post: οἱ δὲ σφόδρα παλαιοὶ καὶ τοὺς νοσοῦν-  
τας φανερώς προσεῖχον. *Cod. Harl. προσῆγον,* in quo  
προῆγον latere suspicatur *Plutarchi* emendator, cae-  
terum verba mutila esse censens. Mihi in mentem  
venit: καὶ τοὺς νοσοῦντας φανερώς περιέστειλαν, i. e.  
ἐθεράπεινον. Quo sensu *Noster T. II. p. 1126. A.*

οὐκ ἂν τις εἶπεν αὐτῷ· μέν, ὦ ταλαίπωρ, ἀτρέμας  
σοῖς ἐν δαιμόσι, περιστέλλων τὸ σαρκίδιον. Illu-  
stravit hunc verbi usum *Adresch.* ad *Aeschyl.* T.  
II. p. 101. — In proximis verbis: ἔδει δὲ καὶ τοὺς  
νοσώδεις βίους, καὶ τὰ τῆς ψυχῆς παθήματα πᾶσιν  
ἀπογυμνοῦν, καὶ ἄπτεσθαι καὶ λέγειν ἕκαστον ἐπι-  
σκοποῦντα τὰς διαθέσεις, malim: ὡς ἄπτεσθαι.

P. 1130. B. Καὶ τοι τῆς γὰρ βούχης καὶ τοῦ εὐδαί-  
φους ἐνσεβῶν χώρον. Fortasse: καὶ τί τὸν τῆς ὀδ-  
ξῆς καὶ τοῦ εἶναι φάσιν εὐδαί. χώρον; et quid de  
illa gloria veraeque vitae scitis, quae beatorum  
est, narrant? Obiter corrige in fragmento, quod  
*Musonii* videtur esse, ap. *Stobaeum* Flor. I. p. 19. 20:  
καὶ τοι τί ἔχει δυσχερεῖς ἢ πέντα; pro καὶ ἔτι.

P. 1136. F. οὐκ ἡγνόμεν δὲ ὅτι πολλὰ Λόγια Παρ-  
θένηα ἄλλα Ἀλκμᾶνι πεποίηται. ἄλλα pro Ἀλκμᾶνι  
scriptum. Sic in Anthol. Palat. cap. VII. nr. 709.  
membranae antiquissimae: νῦν δέ μοι ἄλλο ὄνομα,  
pro Ἀλκμᾶν, ut recte habetur apud *Plutarch.* T. II.  
p. 599. E.

P. 1141. D. E. *Pherecratis* Comici fragmen-  
tum de musica docte et eleganter illustravit *Hein-  
richius* V. cl. in libro de Epimenide p. 189. ss. usus  
etiam coniecturis quibusdam, a me hic illic prodi-  
tis. Lepidus est locus, in quo musica de citharode-  
dis nevatoribus ita loquitur, ut de protervis homi-  
nibus agi existimes, qui in matronam honestam  
tamquam in scortum infimae conditionis bacchati  
sint. Ad hanc ambiguitatem facit v. 8. χαλαρωτέ-  
ραν ἐποίησε, v. 14. στρόβιλον ἐμβάλλον, v. 15. κάμ-  
πτων καὶ στρίφων, et alia quaedam ex eodem fonte



derivata. Quae ibi dicuntur v. 11. de Cinesia, eum musica temere contrectanda effecisse, ut iam sinistra viderentur dextra, καθάπερ ἐν ταῖς ἀσπίσιν, ea idem videntur significare, quod ὥς ἐν κατόπτροις, quia in scutis laevigatis atque politis, tamquam in speculis, in dextra parte videntur, quae in sinistra sunt. Quae in illa ecloga sequuntur inde a versu 12, ad hunc fere modum scribenda et distinguenda esse existimo:

ἀλλ' οὐκ ἂν εἶποις, οὗτος ὥς ἄνομος ὄλωσ.  
 Φρῦνις δ' ἴδιον στρόβιλον ἐμβαλὼν τινα,  
 κάμπτων με καὶ στρέφων, ὅλην διέφθορεν,  
 ἐν πέντε χορδαῖς δῶδεχ' ἁρμονίας ἔχων.  
 ἀλλ' οὖν ἔμοιγε χούτος ἦν ἀποχρῶν ἀνὴρ,  
 εἰ γάρ τι καῖζήμαρτεν, αὐθις ἀνέλαβεν.  
 Ὁ δὲ Τιμόθεός μ', ὦ φιλτάτη, κατορώρυχε,  
 καὶ διακένκαικ' αἰσχιστα. "ποῖος οὐτοσί  
 Τιμόθεος ἦν;" Μιλήσιός τις Πυρρῆας.  
 κακά μοι παρέσχευ ὅσ' οὗτος ἅπαντας, οὓς λέγω,  
 παρελθυσεν, ἄγων ἀτραπιτοὺς μυρμηκίας.  
 καὶ ἐντύχη πού μου βαδιζούση μόνη,  
 ἀπέδυσε κἀνέλυσε χορδαῖς δώδεκα.

V. 13. vulgo legitur: ἀλλ' οὐκ ἂν εἶποις οὗτος ἦν ὅμως ὅμως. Quae Brunckius hic tentavit ad Aristoph. T. III. p. 170, parum sunt probabilia. Etiam Wytttenbachii correctio, quamvis ad sensum optima: ἀλλ' οὖν ἐπεικῆς οὗτος ἦν ὅμως ἐμοί, paullo longius tamen a vulgatae ductibus abest. In nostra lectione nonnisi paucissimas litteras mutatas vides. Ut h. l. ὄλωσ in ὅμως depravatum videtur, ap. Achill. Tat. I, 12. p. 33. edit. Bip. τῶν δὲ θυνήρων

οὐκέτι κρατεῖν δυνάμενος, δαὺς δὲ ἑαυτὸν, ὅμως τῷ  
 τοῦ δρόμου πνεύματι, τῆς τύχης ἦν. Sic etiam Cod.  
 Monac. nr. 96. *Salmassius* ὅλος exhibuit, quod post  
 πνεύματι collocatum bene haberet. Nunc autem  
 scribendum et distinguendum videtur: δαὺς δὲ ἑαυ-  
 τὸν ὅλως τῷ τοῦ δρόμου πνεύματι, τῆς τ. ἦν. Ibi-  
 dem in proximis verbis, ὃ δὲ ἵππος ῥύμη θείων ἐκ-  
 τρέπεται τῆς λεωφόρου, malim, ῥύμη θείων, de quo-  
 rum vocabulorum permutatione dixi in *Addit.*  
*Anim. ad Athen. p. 209*, unde in *Plutarchi vit.*  
*Narcelli c. 14. T. II. p. 215.* eleganter tentavit cl.  
*Coray*: καὶ γενομένην, ὥς φασι, ῥύμη τῆς ἀπο-  
 λείψεως, ἔπει... pro ῥύμη. V. 14. *Φρύγες* est in  
 Codd., sicut etiam T. II. p. 84. A. pro *Φρύγες* et  
*Φρύγες*. *Φρύγες* autem scribitur ap. *Suid.* T. III.  
 p. 636. et *Schol. Aristoph. Nub. 969*, ubi Comici  
 eum saepissime propter innoxationes perstrinxisse  
 narrantur. *Φρύγιδος* τοῦ μουσικοῦ est in vit. *Ag-*  
*dis T. I. p. 799. F. V. 16. δώδεκα ἁρμονίας.* Vulgo  
 γ. 20. *διανέμειν αἰσχιστά*, quod vitium *Brunchius*  
 sustulit V. 21. *Τιμόθεος; Μιλήσιος τις Πυρρόλας*,  
 vulgo: *Μέτρο* laboranti ut subveniret, idem cor-  
 rexit: *Τιμόθεός ἐστι; Μιλήσιος...* Quod non mi-  
 nus est vitiosum, quum in *Μιλήσιος* prima con-  
 stanter producat. Nomen *Πυρρόλας*, quod servile  
 est, illustravit *Heiarichius*. V. 22. vulgo, oratione  
 cum præcedente versu continuata, *Μιλήσιος τις*  
*Πυρρόλας κακὰ μοι παρέσχεν οὗτος ἄπαντας...* Du-  
 bitari nequit, distinguendum esse post *Πυρρόλας*, quo  
 facto verba *κακὰ μοι παρέσχεν* male pendent. Non  
 suffecerit distinxisse: *κακὰ μοι παρέσχεν οὗτος, ἄπαν-*

τας.. quum sic oriatur asyndeton minime ferendum. Quare scripsi: κατὰ μοι παρέσθεν ὅσ' οὗτος! quamvis malim versum sic exhiberi:

ὅσα μοι παρέσθεν οὗτος!

V. 23. ἐτραπέλους μύρμηκας vulgo. Saltem μύρμηκας scribendum. Sed recte mihi emendasse videor, ἀτραπιτοὺς μύρμηκας. Sic fere Aristophanes in Thesm. v. 100. de cantillante: μύρμηκος ἀτραπιτοὺς, ἢ τί διαμνύρεται; quem locum interpretatur *Suidas* in μύρμηξ T. H. p. 589. In ultimo *Phaenocratis* versu *Wyttenbachius* corrigit: ἀπέδωκε πλινθισαί χορδὰς δώδεκα. In qua correctione ἀπέδωκε mihi videtur verissimum. Reliqua autem, ἀπέδωκε χορδαίς δώδεκα, hand alio, ni fallor, dicta sunt sensu, quam v. 5. χαλαρώτερον ἐπόησε χορδαίς δώδεκα.

Dissertatio illa, cui a *Th. Tyrwhitta* in peculiari schedula primum editae, *Wyttenbachius* principem locum inter fragmenta *Platarchi* concessit, legitur etiam, quod virum eruditissimum fecelliose videtur, ad calcem libelli de puerorum educatione a *Schneidero* editi Argentorati 1775, ubi doctae quaedam emendationes expromuntur. Ibi in Opp. T. V. P. II. p. 695. A. legitur: ἑπαροῖς γὰρ αὐτῆς ἡδονῆς συστολή λύπη γίγνεται δ' εἰς ἐπιθυμίαν· φεύγει δ' ὃ δίδειν. Quae verba sic corrigenda suspicatur *Wyttenbachius*: ἑπαροῖς γὰρ αὐτῆς, ἡδονή· συστολή, λύπη· ὁρῶνται (aut ἐκτείνονται) δ' εἰς ἐπιθυμίαν. Eodem sensu *Schneiderus*: συστολή λύπη γίγνεται· ὁρῶνται δ' εἰς ἐπιθυμίαν. Nec tamen in hac emendatione sibi satisfaciebat vir doctissimus. Scribendum, si quid video, minima mutatione: ἑπαρ-

σεις γὰρ αὐτῆς, ἡδονῇ· συστολή, λύπη· ζεταὶ δ' εἰς ἐπιθυμίαν. Hoc verbum, a librariis passim depravatam, nuper Frontoni resipuimus in his ipsis Analectis supra p. 115.

Ib. p. 698. B. C. Διδὸν καὶ προσκόψαντες αὐτίκα τὰς ὀφρὺς συνήγαγον, ἐν τῷ πληγέντι μορίῳ τοῦ ἡγεμονικοῦ τὴν αἰσθησιν ὀξέως ἀποδιδόντος· καὶ παρεγκόπτομεν ἑσθ' ὅτε τὸ πνεῦμα, κὰν τὰ μέρη δεσμοῖς διαλαμβάνηται· χερσὶ σφόδρα πιέζομεν, ἱστάμενοι πρὸς τὴν διάδοσιν τοῦ πάθους, καὶ τὴν πληγὴν ἐν τοῖς ἀναισθήτοις πλήττοντες, ἵνα μὴ συνάψαι πρὸς τὸ φρονεῖν ἀληθῶν γένηται. In hoc loco, qui corruptissimus est, miror neminem haesisse in συνήγαγον, quum in sequentibus tamen auctor non tertia persona, sed prima pluralis utatur. Scribens dum existimo: τὰς ὀφρὺς συνάγομεν, τῷ πληγ. μορίῳ... Deinde correxerim: κὰν τὰ μέρη δεσμοῖς διαλαμβάνηται, χερσὶ σφ. πιέζομεν, αὐτὰ sc. partes morsu disiunctas et divulsas manibus comprimimus. Verbum συνάψαι Wyttendachius et Schneiderus cum συνάψασαι permutandum esse viderunt; in πλήττοντες autem ille φυλάττοντες latere suspicatur.

P. 702. C. καθάπερ οὗτοι ὡς περ τῶν ἀνωθεν κατὰ φύσιν κρῖναι ἀχώριστον ἐπιχειροῦσι διακρίνειν. Praeclare Wyttendachius σπερμάτων correxit et ἀνωθεν. Sed praeterea corrigendum: καθάπερ γὰρ οὗτοι τὴν τῶν σπερμάτων ἀνωθεν κ. φ. κρ. In coniunctione ὡς περ haud raro erraverunt librarii. Apud Libanium T. IV. p. 414. 21. recte me emendasse arbitror: ὁ δὲ ὡς ὑπερβολὴν ἐχούσης ἐπιλαμβάνει.

νεται τῆς δίκης, pro ὥπερ βουλῇ. In *Gorgias* Landeri. *Helena* Oratt. Gr. Tom. VIII. p. 96. vulgo legitur: εἰς οὖν αἰτία καλεῖται καὶ τὴν Ἑλένην ὁμοίως, νείαν οὖσαν; ὥς περὶ βιατῆριον βία ἀρπασθῆναι, τῇ γὰρ πειθοῖ ὁ νοῦς παρασύρη. Corruptius etiam Cod. Gothanus: ὥςπερ εἰ βία ἤρπασθη τὸ γὰρ τῆς πειθοῦς ἔξεν ὁ δὲ νοῦς... Sensum restitues scribendo: καὶ τὴν Ἑλένην ὁμοίως, νείαν οὖσαν, ὥς στροβίλῳ, τῇ ῥημάτων βία ἀρπασθῆναι; τὸ γὰρ τῆς πειθοῦς [βίαν] ἔχει, ὁ δὲ νοῦς παρασύρεται. De singulis verbis cum nemine rixabor; sed si reputaveris similitudinem litterarum στροβίλῳ et στροβίλῳ, me non multum a vero abegisse fateberis. Haud dissimilis locus est ap. *Platon.* *Lach.* p. 187. E. οὐ μοι δοκεῖ εἰδέναι, ὅτι ὅς ἂν ἐγγυτάτω Σακράτους ἢ λόγῳ, ὥςπερ γένει, καὶ πλησιάζῃ διαλεγόμενος, ἀνάγκη αὐτῷ... μὴ παύσασθαι ὑπὸ τοῦ αὐτοῦ περιγόμενον τῷ λόγῳ, πρὶν ἐμπέσῃ εἰς τὸ δίδόναι περὶ αὐτοῦ λόγον, Ibi non poenitet coniecisse, ὥςπερ, λέγῃ, quae verba fortasse rectius post καὶ ante πλησιάζῃ collocabuntur. Aliter tamen de hoc loco statuerat *Heindorfius* p. 441.

P. 704. B. ὁρμῇ δὲ τὸ ζῶον, οὐχ ἡ ψυχὴ, πρὸς τὸ κείρασθαι, πρὸς τὸ ὀπλίσσασθαι, πρὸς τὸ λούεσθαι, κατακλιθῆναι. Verbo ὀπλίσσασθαι non bene convenit cum reliquis. Scribendum videtur, πρὸς τὸ ποτίζεσθαι. Ante ultimum infinitivum *Tyrwhittus* πρὸς τὸ repetit. Sufficiat, si fallor: καὶ τὸ κλιθῆναι.

P. 707. B. οἷον εὐθὺς ἐν νέαις ἀκμάζειν τὸ ἐπισυμμητικόν, ἐν πρεσβύταις τὸ περιλυπὸν τοῖς μὲν γὰρ αἶμα τὰ θερμαίνεσθαι κέκραται, καὶ πνεῦμα ἐκ-

γδαῖον ἐπὶ τὰς δρέξεις παρέστηκε. Corrigit *Wyttenbachius*, αἷμα τε θερμὸν ἐγκύρῃται. *Schneiderus*, αἷμα τὸ θερμαῖνον. Mihi in mentem venit; ἐν τοῖς μὲν γὰρ αἷμα θερμαῖνον, κενράτηκε, quod cum proximo παρέστηκε bene conspirat.

In altero de Anima fragmento p. 709. C. "Ὅσοι μὲν οὖν μέρος ἀποδιδάσκω αὐτὴν δόξαι αὐτὴν ἐκείνη λέγειν ἔμπυχα τὰ ἄλογα πῶς ζῶει, Negationem dā esse videns *Wyttenbachius*, οὐκ εἶναι corrigit. Non minus probabiliter scripseris: δόξαι αὐτὴν ἐκείνη οὐ λέγειν ἔμπυχα τ. αἰ. τ. ζ.

P. 715. α. post verba οὕτως (οὕτως habet *Schneiderus*) αὐτὴ εἶη, exciderunt haec in editione Oxoniensi: οἷον γὰρ ἀπόκλιται ἀβαννημένης αὐτῆς τῆς κατὰ νοῦν ἐνεργείας. In illis, quae sequuntur: α. δὲ δοκεῖ ἐνεργεῖν ἀποστρέφει, πᾶσι καθήματα αὐτὴ μᾶλλον, οὐκ ἐνεργήματα, *Schneiderus* addit ἀποστρέφεισα, *Wyttenbachius* ἐνεργεῖν ἀποστρέφειν, quod an sufficiat ad vitium orationis tollendum, dubitare licet. Fuisse videtur: α. δὲ τοῦ αἰετὶ ἐνεργεῖν ἀποστρέφει. Quae respondent infra positis p. 717. B. πάθος γάρ τι αὐτῆς τὸ μὴ ἀπαύτως ἐκρυεῖν. Animae enim naturam contineri eo, ut ἀεικλήτος αἴ, plures veterum dixerunt. Vid. *Aristot.* de Anima I, 1, 2. *Diogen. Laert.* IVIII c. 85. *Hornius* in *Stobaei* Ecl. I. 52. 5. T. II. p. 806.

P. 717. A. ἀλλὰ τὰ τε ὑποθέσει ταύτη φαίνεται πλείω τὰ ἐπόμενα. Scr. ἀλλὰ γὰρ εἴ ὑποθέσει ταύτη. — Ib. p. 718. A. ἀλλὰ δοξάζει τὰ τε μὴ ἀγαθὰ καὶ τοῦναντίον. Repetito vocabulo, quod excidit, lago: τὰ γε μὴ ἀγαθὰ ἀγαθὰ, καὶ τοῦναντίον. Ex

hoc fonte, unde pluribus veterum locis medicinam petivimus in Additam. Anim. ad Athen. p. 127. 2. et in Append. ad Porson. Adverss. p. 298. 1. sanandus videtur etiam locus depravatus *Libanii* T. IV. p. 904. 28. πολλὰς γὰρ ὀφείλουσιν ἄνθρωποι χάριτας ταῖς παι-  
τρῶν, τοῦ φύναι καὶ γενέσθαι, καὶ τοῦ τὸν ἥλιον  
ἐπιδεῖν ἔτι πρὸς τοῦτοις τροφῆς, παιδείας (sic  
Cod. Paris. ap. Bast. in Comm. palaeogr. p. 835  
pro παιδων), γάμων, παιδοποιίας, κτήσεως χρημάτων,  
δόξης ἀγαθῆς, βίου εὐσχήμονος πάντα ὅσα  
(σχήματος ὅσου vulgo) ἂν εἰσῶι, ἐνταῦθα. Παρ'  
ἧς οὖν ἡμῖν ταῦτα, ταῦτα (hoc vulgo abest) πῶς  
οὐχὶ καὶ τὰ παρ' ἡμῶν δέχαιον εἶναι; per quam igi-  
tur haec nobis obtingunt, nonne per est, eisdem no-  
stra etiam tribui? Apud eund. T. IV. p. 1044. 6.  
in descriptione meretricis: ἔτι περιπλεκομένη τὸν  
δεῖνα, τὸν πλησίον ἐθήρεον ἀπέσκαπτον τῇ γείτονι  
ψιδυρξούσα. Scribe: ἀπέσκαπτον τὸν γείτονα,  
τῇ γείτονι ψιδυρξούσα.

P. 742. A. "Οτι ἡ μὲν ὀρέγεται ἀπ' αὐτῶν, ἡ δὲ  
ἐνδεῖ ἐκτὸς αὐτῶν. ἐπ' αὐτῶν tentat *Wyttenbach.*, ali-  
ud quid tamen scriptum fuisse suspicatus. Senaeus  
postulat, ut scribatur: ἡ μὲν ὀρέγεται ἐπὶ ὄντων, ἡ  
δὲ ἐνδεῖ ἐκτὸς ὄντων. Noster p. 840. C. διαρρα-  
ῖσαι δὲ τῶν ἀπόντων, ὑπερορῶντες ὧν ἔχουσι. *Thea-  
crit.* Eid. X, 8. οὐδαμὰ ται συνέβα ποθέσαι πινά  
τῶν ἀπόντων.

P. 824. B. τὸ γὰρ εἰμαρμένον ἀτρεπτόν καὶ ἀπα-  
ράβατον, ὥσπερ μόνον ὁρᾷσι νεύσει, καρτερὰ τοῖς  
κέλευσιν ἀνάγκη καὶ πεπωμένη. Scribe: ὥσπερ μόνον

νον ὀφρῦσι νεύσει, καρτερᾷ τοῦτο κέκλωτ' ἀνάγκη καὶ πεπωμένῃ.

P. 833. B. Ἡ οὐχ ὄρας, ὅτι οὐκ εὐφωνότερον οὐδὲν δι' ὧν ὁ Πῦλος τὸν τύραννον Οἰδίποδα ὑπεκρίνατο, ἢ τὸν ἐπὶ Κολωνῷ ἀλήτην καὶ πτωχόν; Verba δι' ὧν delenda videntur Wytttenbachio. Equidem depravata potius existimem, et sic refingenda; οὐκ εὐφωνότερον οὐδὲν ἌΔΩΝ ὁ Πῦλος.

P. 836. B. Διὰ τοῦτό τοι καὶ τῶν θεῶν τὰ ἱερά, ὅσα ἐκ τοῦ πάλαι ἀρχαίου νενομίσται, τοῖς ἐρημοτάτοις χωρίοις οἱ ΠΡΩΤΟΙ, μάλιστα δὲ Μουσῶν τε καὶ Πανός. Wytttenbachius post οἱ πρώτοι excidisse existimat verbum ἐνδρυσαν, aut simile quid. Ad sensum verissime. Sed Plutarchus, nisi fallor, scripsit: ὅσα ἐκ τοῦ πάλαι χρόνου νενομίσται, τοῖς ἐρημοτάτοις χωρίοις ἸΕΡΩΤΑΙ. De verbo ἱεροῦσθαι consule Ducker. ad Thucyd. L. V, i. Ruhnck. ad Timaeum p. 147.

P. 838. A. Τὰς μὲν οὖν δικαίας ἡδονάς, οὐκ ἐπ' αὖν ἡδονὰς οὔτε καλεσάμεν, οὔτε ἴσμεν, ἀλλὰ θεραπείας. Ὅσαι δὲ παρὰ ταύτας πᾶσαι ὕβρεις περιτταὶ εἰσι, πεπληρωμένοι, βιαζόμεναι, καὶ ταῖς ποικίλαις κολακεύουσαι, λανθάνουσι βλάπτουσαι. Salebrosi hulus loci sensum restitues, verbis sic scriptis et distinctis: Ὅσαι δὲ παρὰ ταύτας, πᾶσαι ὕβρεις περιτταὶ εἰσι, αὖ πεπληρωμένους βιαζόμεναι — λανθάνουσι βλάπτουσαι. Omnes autem voluptates, praeter illas, nihil sunt aliud nisi libidines super-vacaneae, quae in saturos et repletos vim exercentes, atque illecebrarum varietate blandientes, multum detrimenti hominibus afferunt.



P. 848. C. ἄξιον γὰρ θαύματος φῆσαι τὸ περὶ τοὺς ἐρωτας, ὥς περ ἔστιν ἌΜΑ ΛΑΛΕΙ, εἶτα ἀπορεῖ καὶ ζητεῖ πρὸς ἑαυτὸν. Ubi de *Menandro* agitur, rerum ad amorem spectantium omnium maxime gnaro. In corruptis vocabulis cl. Editor tam-  
 tat: φησὶ τὸ περὶ τοῦ ἔρωτος, ὅθεν γίνεσιν ἄρα λαμβάνει. At hoc potius miratur Comicus, si recte intelligo, quomodo fiat, ut non omnes eadem, sed alius aliam amet. Hinc huiusmodi quid latere suspicor: ἄξιον γὰρ θαύματος φῆσαι τὸ περὶ τοὺς ἐρωτας, ὥς ποτ' ἔστιν ἌΛΛΟΝ ἌΛΛΑ ΦΙΛΕΙΝ, εἶτα ἀπορεῖ... Recte sic εἶτα acquiritur participium. — In *Menandri* autem versibus vexatissimi sunt postremi:

καιρὸς ἐστὶν ἡ νόσος

ψυχῆς ὃ πληγὴς ΕἰΣΩΛΗ τιτρώσκεται.

ubi cl. Editor, aliorum coniecturis posthabitis, corrigit: εἰς ὃ δεῖ. Quam coniecturam proposuit etiam T. II p. 763. B. (T. VIII. p. 59.) ubi Comici excitantur verba, ὃ πληγὴς τιτρώσκεται, vitiosis illis omisissis. Facilis emendatio; an vera, non dixerim. Comparatis *Plutarchi* verbis, quibus contra *Menandrum* disputat p. 854. ὁ ἔρως οὔτε τῇ γένεσιν ἐξαιτίας φησὶ λαμβάνει καὶ ἀθρόαν ὡς ὁ θυμός· ἀλλ' ἔκπτεται μαλακῶς, καὶ σχεδὸν οἷον ἐντήκων ἑαυτὸν. non improbabile videbitur, *Menandrum* scipisse:

ὃ πληγὴς ΟΤ ΣΧΟΛΗ τιτρώσκεται.

non lente, sed subito; unde ille existimat apparere, morbum amatorium totum pendere ab opportunitate quadam. — In eadem disputatione p. 850. B.

legitur: πάλιν δὲ τὸ συνουσίᾳ τὸν ἔρωτα μὴ κρατεῖσθαι διὰ τὸ τῇ αὐτῇ συγγεγόμενον ἄλλον ἀπαλλαγῆναι καὶ μεταφρονῆσαι. . . . sensus προτεῖσθαι postulare videtur, quod verbum iungendi conciliandique potestatem saepe habet pro συγκατεῖσθαι. *Liban. T. IV. p. 590. 9. καὶ γάμον δεύτερον ἀπὸ δευτέρων ἔδνων ἐκρότῃσαι*, ubi non indigenius Reiskiana coniectura συνεκρότῃσαι. *Themist. Or. XXXII. p. 362. B. καὶ οὐ δίδουσι προτῆσαι τὴν δίκην*, quod Latinus interpres non intellexit. Facile permutari κρατεῖν et προτεῖν, innotuit *Dorvillius* ad p. 85. s. ap. *Heliodor. L. I, 30. p. 47. ed. Corny ἡγή κατάκροτος ἐκτεφέρο. Cod. Monac. nr. 96. κατὰ κράτος. Consule ibi doctissimum interpretem T. II, p. 50.*

P. 852. C. ἐξέλασον αὐτοῦ τὸ θηρίον πρὶν θνήσκειν καὶ ὀδόντας. Bene ad sensum *Gesnerus*, αὐτοῦ. Sufficiet autem, mutato spiritu scripsisse αὐτοῦ.

P. 860. B. ὅπερ ὀργή τε καὶ πικρία καὶ ὀξυθυμία λέγεται, νομίσματα ἥμισυ ταῖς ἀνδρείαις ψυχαῖς πρόποντα. ὀνόματα *Wyttensb. corrigit*. Equidem τὰ σήματα coniiciebam. Obiter expromam coniecturam de loco *Gorgias* in *Helena* *Encom. Oratt. Gr. T. VIII. p. 101: τί θαυμαστόν, ὅς εἰ μὴν θεὸς θεῶν θέλαν δύναμιν κρατεῖ, πῶς ἂν ὁ ἦσαν εἴη τοῦτο ἀπώσασθαι καὶ ἀμύνασθαι. δυνατός; εἰ δ' ἔστιν ἀνθρώπιον νόσημα, καὶ ψυχῆς ἀγνόημα, οὐχ ὥς ἀμάχημα μεμπτόν, ἀλλ' ὥς ἀτύχημα νομιστέον. Cod. Gothanus: ὅς εἰ μὴν θεὸς κατὰ θεῶν θέλαν δύναμιν, πῶς. . . . Unde legendum suspicor: τί θαυμαστόν;*

ὥς (nam) εἰ μὴν θεὸς κρατεῖ θεῶν θεία δυνάμει,  
 πῶς ἂν ὁ ἦσων.... tum in fine periodi: οὐχ ὥς  
 ἀμάρτημα μεμπτόν, ἀλλ' ὥς ἀτύχημα οἴκτεστέον.  
 Nam quod *Reiskius* legendum existimat, ἄξιον εἶναι  
 οὐ νομιστόν, id' et per se parum est probabile, et  
 concinnitatem tollit. In proximis *Gorgias* verbis,  
 ἤλθε γὰρ ἤλθε ψυχῆς ἀγρεύμασι, non omnino  
 displicet lectio Codicis, ἤλθε γὰρ ὥς ἤλθε. Ad *Plu-*  
*tarchum* redeo. Ibi proxima in hunc modum exhi-  
 bentur apud *Stobaeum*: ὁ γὰρ οἶκος πρῶτος, καὶ δη-  
 μοσίᾳ πρῶτος πολὺ μᾶλλον ἔσται, τοιοῦτος ἐνδοθεν καὶ  
 ὑπὸ τῶν οἶκοι πεποιημένος ΑΤΤΩ τῆς αὐτοῦ ψυχῆς  
 εἶναι ἀγαθός. In his verbis, altero πρῶτος deletο,  
 legendum et distinguendum arbitror: ὁ γὰρ οἶκος  
 πρῶτος, καὶ δημοσίᾳ πολὺ μᾶλλον ἔσται τοιοῦτος, ἐν-  
 δοθεν καὶ ὑπὸ τῶν οἶκοι πεποιημένος ΑΓΩΓΟΣ τῆς  
 αὐτοῦ ψυχῆς εἶναι ἀγαθός. Ubi glossa πρῶτος adie-  
 ctivo τοιοῦτος adscripta totius loci depravandi occa-  
 sionem dedit.

P. 877. A. Ἀλλὰ μάλιστα διωγῶν ἀπέθανε τῆς γυ-  
 ναικός, ἐρῶν ἐρώσεως ἀπολιπόμενος. Οὐδὲν εἰπεῖν,  
 οὔτε ποιῆσαι [πρὸς αὐτὴν] ἱερόν ἐτόλμησαν. Vi-  
 tium orationis notavit *Wytenbachius*, πρὸς ἀλλή-  
 λους corrigendum suspicatus. Non dubito, virtutum  
 eruditissimum magis probaturum esse, quod ipsi  
 coniecimus: οὐδὲν εἰπεῖν, οὔτε ποιῆσαι πρὸς αὐτὰς  
 ἢ ἱερόν ἐτόλμησαν. Ap. *Helian.* V. H. IV, 10. Pe-  
 ricles narratur precatus esse, μηδὲν οἱ ῥῆμα ἐπιπολά-  
 σαι τοιοῦτον, ὅπερ οὐκ ἔμελλεν ἐκτραχύνειν τὸν δῆμον,  
 πρὸς αὐτὰς αὐτῷ γεγόμενον. προσάντη ἔργα sunt in  
 epigr.

epigr. *Dioscoridis* Anthol. Pal. cap. VII. nr. 450  
Tom. I. p. 443. *προσάντη καὶ τραχέϊαν τρίβον* iun-  
xit *Gregor. Naz.* in *Anecdosis Muratorii* p. 177.  
Attigit hoc vocabulum *Barnesius* ad *Eurip.* Iph.  
Taur. 1012, et *προσάντη λέγειν* *Luciani* Interpretes  
T. IV. p. 482. s. edit. Bip.

F. J.



## VIII.

*De voce ἀνδρείκελον.*

**H.** Steph. Thes. T. I. p. 435 de v. ἀνδρείκελον scribit: "Ἀνδρείκελον, substantivum, simulacrum, statua: in statua enim similitudo viri apparet: ἀνδρείκελον, coloris genus, ab Hermolao purpurissimum exponitur." Ἀνδρείκελον de coloribus usurpatum non est substantivum, sed subintelligendum est φάρμακον, χρώμα, vel tale quid, et de simulacris quum sermo est, εἶδωλον, ἄγαλμα, vel tale quid. Causa huius duplicis significationis in hac voce, quae et *genus coloris* et *statuam* denotat, a statuariis et pictoribus derivanda est; qui simulacrum et exemplar habebant, in quod intuentes suum opus delineabant: hoc simulacrum vel exemplar erat ἀνδρείκελον, i. e. τὸ ἀνδρὶ ὅμοιον: in hoc enim similitudo viri apparebat: suum huic ἀνδρείκελῳ nomen apud artifices ipsos, idque e Suida discimus: Κίναβος τὸ εἶδωλον, πρὸς ὃ οἱ πλάσται καὶ οἱ ζωγράφοι βλέποντες, διατίθενται πλάττοντες καὶ γράφοντες. Κίναβος non est confundendus cum canabo, de quo Hesych. Κάναβοι τὰ ξύλα, περὶ ἃ τοιγῶτον οἱ πλάσται τὸν κηρὸν τιθέασιν. Phot. Lex. Κά-

ναβος· τὸ πρῶτον ξύλον ὑπὸ τῶν πλαστῶν, περὶ ὃ τὸν πηλὸν τιθέντες πλάσσουνσι. Pollux VII, 164: Περὶ δὲ ὃ οἱ τοὺς πίθους πλάττοντες τὸν πηλὸν περιτιθέντες πλάττουνσι, τοῦτο τὸ ξυλήφιον κίναβος καλεῖται. X, 189: Τὸ μὲν δὲ ξύλον, ᾧ περιπλάττουνσι τὸν πηλὸν οἱ κοροπλάθοι, κίναβος καλεῖται. Manifeste κίναβος non est i. q. κίναβος, ut Schneiderus in Lexico existimare videtur. Κίναβος ap. Plin. XXV, 12. est *proplasma*: "M. Varro magnificat Arcesilaum, L. Luculli familiarem, cuius proplasmata pluris venire solita artificibus ipsis quam aliorum opera." Quia hoc ἀνδρείκελον, vel κίναβον, i. e. *proplasma*, *minio* semper pingebant veteres, inde factum est, ut idem verbum et coloris genus et statuam significaret. Ἀνδρείκελον proprie est simulacrum sive statua; deinde coloris genus. Pollux VII. c. 28. Τὰ δὲ χρώματα ἀνδρείκελον κ. τ. λ. Hanc coniecturam confirmare videtur Timaeus Lex. Platon.: Ἀνδρείκελον χροῖα ἐπιτηδεῖα ὡς πρὸς ἀνδρὸς μίμῃσιν. De more statuas pingendi vide Franc. Junium de Pictura veterum, Roterod. 1694. p. 94. "Statuas ipsas quandoque pingebant: non minio tantum pingentes, ut est ap. Plin. XXXIII, 7. Plutarch. Probl. Rom. XCVIII, aut bitumine tingentes, ut est apud eundem Plin. XXXIV, 4, sed usitatoque picturis colores ad earum etiam ornatum adhibentes." "De imaginibus hoc observandum est," ut scribit Edm. Frigeliu de Statuis illustrium Romanorum, Holmiae 1656. 12°. p. 95, "quod consularium praetoriorumque praetextatae fuere, censoriorum purpureae, triumphalium auro intextae. Tum etiam pin-

gebantur ad decorem, venustatem et vivi hominis similitudinem; quippe magnam curam adhibebant, ut in eo quoque quam simillimae efficerentur." Sic fieri consuevisse, narrat Polybius VI, 51: "Ubi cadaver sepelierunt, et iusta peregerunt, imaginem defuncti in celeberrima aedium parte ponunt, lignea quadam aedicula circumtectam. Est autem haec imago vultus similitudo quam accuratissime expressa, tum de formatione figurae, tum et pigmentis." Quod ad ἀνδρείκελον naturam et compositionem pertinet, Plato in Cratylo p. 424. D. (cap. 35. p. 72. ed. Fisch.) scribit: ὥς περ οἱ ζωγράφοι βουλόμενοι ἀφομοιοῦν ἐνίοτε μὲν ὄστρον μόνον ἐπήνεγκαν, ἐνίοτε δὲ ὁτιοῦν ἄλλο τῶν φαρμάκων· ἔστι δὲ ὅτε πολλὰ συγκεράσαντες, οἷον ὅταν ἀνδρείκελον συσκευάζωσιν. Iterum Plato Polit. p. 501. B: ξυμμιγνύντες τε καὶ κεραννύντες ἐκ τῶν ἐπιτηδευμάτων, τὸ ἀνδρείκελον, notante Ruhnck. ad Tim. p. 36. Suid. in v. habet: Ἀνδρείκελον· ὁμοιον ἀνδρὶ, σημαίνει δὲ καὶ τὸ μίγμα τῶν ζωγράφων, ὃ καλεῖται χρωμάτων κρῖσις. Facile est e Platonis duobus locis conicere Suidam scripsisse κρῖσις pro κρῖσις. Trillerus iam sine eorum ope κρῖσις coniecit: "Leg. potius videtur χρωμάτων κρῖσις, ut ex antecedente μίγμα patet, quod nescio an observatum fuerit Kustero; Portus enim intactum praetermisit." Obs. crit. p. 401. Pollux VII, 28: χρώματα κεράσαι, κερᾶσθαι, μῆσαι, συμμῆσαι, συμμῆσθαι. Salmasius tamen in Solin. p. 180. E.: "Indicum," inquit Plin. XXXV, 6, "quum teritur, nigrum, at in diluendo, mixturam purpurae caerulique mirabilem reddit."

At in terendo simul etiam diluunt. Libri habent partim *cernatur*, partim *secernitur*; omnino leg. *cernitur*, aut *succernitur*: dicit Indicū ex India venire, harundinum spuma adhaerescēte hano, cum cernitur, nigrum; terebatur, et cernebatur, h. e. succernebatur, priusquam dilueretur: hoc *cernere* etiam dicebant. Vitruvius de sandaraca: "Sunt loci, unde effoditur parata, quam nec molere, nec cernere opus est, sed sic est subtilis, quemadmodum si qua est manu contusa et subcreta." Glossae: Cerniculum, *σύγκρισις*. Cum cernitur, nigrum apparet, at cum diluitur, mirabilem mixturam praefert caerulei et purpurae. Eadem Glossae iterum: Cernit, *ὄρα, σήθει*. Fortasse οἱ *ζαγράφοι ἀνδρείκελον* vocabant τὴν *χρωμάτων κρίσιν*, utpote factum ex materia varii generis in metallis inventa, quae prius *cernenda* erat, quam ad usum esset parata. Ut vidimus, *ἀνδρείκελον* ab Hermolao exponitur *purpurissum*, sicque ab aliis exponitur: de purpurisæ autem egit Salmas. in *Solin.* p. 181. "Purpurissum," ut ait I. Laurenbergius in *Antiquario* Lugd. 1652. 4. p. 368, "Fucus, quo feminae genas tinguunt: Gloss. *φύκιον*: Aristoteles *ἀνδρείκελον* vocat, idque purpurissum exponit Gaza. Afranius *Homine*: Cedo purpurissum, Naevius *Sannionibus*: In licio cretam, cerussam, purpurissum. Plautus *Mostell.* I, 3, 104: Tum tu igitur cedo purpurissum. S. non do: scita es tu quidem, nova pictura interpolare vis opus lepidissimum. Hinc purpurissatae genae, purpurisso tinctae: Plautus *Truc.* II, 2, 25. Quia istas buccas tam belle purpurissatas



habes (purpurissum, quo buccas inficiebant suas meretriculae, *rubricam* dixit Plautus Latine: nam subiecit non multo post: Buccas *rubrica*, cera omne corpus intinxit tibi: notante Gesnero Thes. L. L.). Appuleius Apol. (p. 323): Cum in puella videret inunedicatum os, purpurissatas genas, illices oculos." Conf. Turnebi Adverss. XXIV, 17. Sed hoc purpurissum non est i. q. ἀνδρείκελον apud Xenoph. Oecon. X, 5, 6. Ποτέρως ἂν οὖν, ἔφη, ἐγὼ τοῦ σώματος αὐτοῦ δοκοῖν εἶναι ἀξιοφίλητος μᾶλλον κοινωνός, εἰ σοι τὸ σῶμα πειρώμεν παρέχειν τὸ ἐμαυτοῦ ἐπιμελόμενος, ὅπως ὑγιαίνον τε καὶ ἐρῶμενον ἔσται, καὶ διὰ ταῦτα τῷ ὄντι εὐχρως σοι ἔσομαι, ἢ εἰ σοι μίλην ἀλειφόμενος, καὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς ὑπαλειφόμενος ἀνδρείκελον, ἐπιδεικνύοιμι τὸ ἐμαυτὸν καὶ συνεῖν ἐξαπατῶν σε, καὶ παρέχων ὄραν καὶ ἄπτεσθαι μίλτου ἀντὶ τοῦ ἐμαυτοῦ χρωτός; Ἐγὼ μὲν, ἔφη ἐκείνη, οὐτ' ἂν μίλτου ἀπτομένη ἥδιον ἢ σοῦ, οὐτ' ἂν ἀνδρείκελου χρῶμα ὀρώην ἥδιον ἢ τὸ σόν, οὐτ' ἂν τοὺς ὀφθαλμοὺς ὑπαλημιμένους ἥδιον ὀρώην τοὺς σούς ἢ ὑγιαίνοντας. Καὶ ἐμὲ τοίνυν νόμιζε, εἰπὼν ἴφη ὁ Ἰσχόμαχος, ὧ γύναι, μήτε ψιμμυθίου μήτε ἐγγούσης χρώματι ἥδεσθαι μᾶλλον, ἢ τῷ σῶ· ἀλλ' ὥςπερ οἱ θεοὶ ἐποίησαν ἵπποις μὲν ἵππους, βοῦσι δὲ βοῦς ἥδιστον, προβάτοις δὲ πρόβατα, οὕτω καὶ σὲ ἄνθρωποι ἀνθρώπου σῶμα καθαρὸν οἶονται ἥδιστον εἶναι. An hic elegantissimus scriptor Xenophon in eodem sententiae membro scripserit, εἰ σοι μίλην ἀλειφόμενος καὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς ὑπαλειφόμενος ἀνδρείκελον, valde dubitamus. Haec verba fortasse non sunt sana, quatinus nemo, ut videtur, et

adhuc pro suspectis habuerit. Ἀνδρείκελον enim non esse *oculorum pigmentum*, ut e primo huius sententiae adspectu lector existimare possit, e Xenophonte ipso apparet. Nam idem infra ἀνδρείκελον facit non, ut in his verbis, *colorem quo oculi illinantur*, sed *colorem, quo aliqua alia corporis pars inungatur*: ἐγὼ μὲν οὐτ' ἂν μίλου ἀπτοίμην ἥδιον ἢ σοῦ, οὐτ' ἂν ἀνδρείκελου χρῶμα ὀρώην ἥδιον ἢ τὸ σόν, οὐτ' ἂν τοὺς ὀφθαλμοὺς ὑπαλημιμένους ἥδιον ὀρώην τοὺς σοὺς ἢ ὑγιαίνοντας. "In Xenoph.", ut scribit Sturzius Lex. Xenoph., "ἀνδρείκελον est inter pigmenta, quibus viri fucantur, ut ἔγχουσα tribuitur mulieribus: sic a Timaeo Lex. Platon. p. 36 explicatur, *χρῶα ἐπινηδεῖα ὡς πρὸς ἀνδρὸς μίμησιν*." Trillero Xenophon voce generali ἀνδρείκελον stibium quoque comprehendisse videtur. "Si Xenophontis locus sanus sit, ἀνδρείκελον vel de superciliis, vel de palpebris, vel de oculis ipsis intelligendum erit." Notabis ex Dioscoride hoc elaboratum veteribus, *ut caesios puerorum oculos arte et cura redderent nigros*, qui color in oculis pulcrrior habitus: *Nigris oculis nigroque crine decorum*. Vet. Epigr. Οὐδὲ κόρας ξανθὰς παραπέμπομαι, ἀλλὰ περισσῶς οὐς μαλανοφθάλμους αὐλοφανεῖς τε φιλῶ. Salmas. in Solin. p. 134. Vitiosa sunt rubra supercilia: Catull. Carm. 68. "Praeterea addebat quendam, quem dicere nolo Nomine, ne tollat rubra supercilia." Quibus vero rubra aut saltem minus nigricantia supercilia erant, fuligine quadam inficere ea solebant: testis est Alexis Isostasio ap. Athen. XIII, 23. Τὰς ὀφρῦς πύρρὰς ἔχει τις; ζωγραφοῦσιν ἀσβόλῃ. Ταῖς

ὀφρύσι τὴν ἀσβόλην ἀναματτόμεναι, ut loquitur Clem. Alex. III, 2. Iuvenalis II, 93: Ille supercilium madida fuligine tactum Obliqua producit acu, pingitque trementes Attollens oculos. Vide quoque Ovid. III de A. A. 20. Athen. XII, 7. Σαρδανάπαλος ὑπεγέγραπτο τοὺς ὀφθαλμοὺς καὶ τὰς ὀφρῦς. Fr. Iunius de Pict. Vet. III, 9. Plinius XI, 37: "Palpebrae in genis homini utrinque, mulieribus vero etiam infectu quotidiano tanta est decoris affectatio, ut tingantur oculi quoque." Naumachius ap. Stob. tit. LXXIV. p. 319. Μηδὲ μέλαινε τεοῖσιν ὑπὸ βλεφαροῖσιν ὀπωπᾶς. Varro ap. Nonium Marc. v. Palpebrum: "Quos calliblepharo naturali palpebrae Tinctae vallato mobiles septo tenent." De calliblepharo bene observavit Marc. Diosc. (ap. H. Steph. in v.) esse et remedium malorum, et formae lenocinium. Trillerus Obs. crit. p. 400, ut ostendat *stibium*, et *calliblepharum*, et *platyophthalmum* esse nuncupatum, apponit Plinii locum XXXIII, 6: "Principalis *stibii* vis circa oculos, nuncque ideo plerique *platyophthalmos* id appellavere, quoniam in *calliblepharis* mulierum dilatat oculos." Sed h. l. *calliblephara* sunt *formae lenocinia*. Sensus est: *Stibium*, *calliblephari* loco usurpatum, mulierum dilatat oculos. Fallitur eruditissimus Sturzius, cum in Lex. Xenoph. *μῖλτον* id dicit, quo *virorum* facies ungitur. *Μῖλτον* etiam ab feminis usurpari, ex Aeliano patet, V. H. XII, 1, ubi de Aspasia: Ἐφ' ἧς δὲ ἡ χροιά ἡ κατὰ τοῦ προσώπου ῥόδους· διὰ ταῦτά τοι οἱ Φωκαεῖς ἔτι παιδίων οὔσαν ἐκάλουν Μιλτώ: ubi vide Perizon, Eustathius ad II. B. p. 310:

Ἰστίον δὲ καὶ ὅτι τὸ μὲν μιλτοπάργος ἐπλθετον  
 ἐστὶ νηὸς εὐπρώρου, ῥηθὲν πρὸς τινα ὁμοιότητα παρ-  
 θένου καλλιπαρήου, καθότι καὶ κόραι ποιητικῶς αἰ-  
 τοιαῦται νῆες εἰρηνται· ὥς καὶ πάρθενοί που τριή-  
 ρεις αἱ πρωτόπλοοι. Schol. Platon. p. 151.: Κόμμι  
 λέγεται τὸ ἐκ τῶν δένδρων ἅτε δὴ δάκρυον, ἀπορρέον  
 ὑγρόν, ὃ χρῶνται πρὸς τὰς τρίχας τῶν γυναικῶν, ὥς-  
 τε μὴ διαχεῖσθαι αὐτάς, ἀλλὰ μένειν ὥς ἄγαν συν-  
 ημέναι, ἐφ' οὗ βεβούληνται σχήματος αἱ κομμώ-  
 τριαι· παρ' οὗ (παρ' ὅ, ut bene coniiicit Bast. ad  
 Gregor. p. 103.) καὶ ἀπὸ τοῦδε τοῦ κόμμεως λέγον-  
 ται καὶ ἡ τέχνη κομμωτική. Scholiastes fallitur.  
 Κομμώτρια venit non e κόμμι, sed e v. κομμός,  
 vel potius e nomine κομμός, de qua Λέξεις ῥητορι-  
 καὶ ap. Bekk. Anecd. Gr. p. 273: Κομμός ἡ κοσμοῦσα  
 τὸ ἔδος τῆς Ἀθηνᾶς ἱερεῖα. De v. κομμός silet H.  
 Steph., ut et Schneiderus. “Κομμώσασθαι legas,”  
 ut scribit Pierson. ad Moer. p. 237, “ap. Synesium  
 Enc. calv. p. 85. C., cuius verbi nulla exempla  
 dedit Steph. in Thesauro, ubi de reliquis accurata  
 egit diligentia.” Schneiderus quoque nullum affert  
 exemplum.

*E. H. Barker, Anglus.*

## IX.

*Io. Nicolaus Niclas,**Steph. Thesauri L. Gr. speratus editor.*

**Q**uam mihi, feriarum auctumnalium otium etiam hoc anno Goettingae consuementi, contigisset coram tecum colloqui, inter alia sermo incidit in memoriam viri illius et in istum rumorem de eius studio lexicographico, quem tu nuper in *Anall. litt.* I. p. 235 attigisti. De quo viro, scholae Michaelitanae apud Luneburgenses rectore Graece scientissimo, ego quidem, cui ille ad se aditum, qui per paucis patuit, inde ab a. 1799 ad 1806 familiarissimum concedebat, (eadem enim in urbe tum ego Ioannei s. senatoriae scholae rector eram,) plura et quovis alio nunc viventium accuratiora optima fide tradere posse mihi videor, omnemque imprimis de illa re tollere dubitationem. Nam singulis mensibus multas per horas cum sene pius adolescens conversabar. Ita ego sexcenties apud ipsum fui, semperque offendi libris suis affixum et insudantem, maximeque in augendis copiis nondum in lexica congestorum vocabulorum Graecorum occupatum. Iam anno 1765 illud agere instituerat, et

mira ratione persequabatur, ut aliquando Henr. Stephani Thesaurum *sex voluminibus maximae formae* (tot enim suffectura putabat) in vulgus ederet. Ac primis annis laetissimo vultu mihi saepe narrare solebat, cum Fritschio bibliopola sibi dudum de edendo opere convenisse; per 38 annos sibi omnes, quotquot superessent, scriptores Graecos ab Homero usque ad Agathiam Scholasticum, eorumque plures minimum decies, et nonnullos etiam postremorum Byzantinorum, illius unius consilii causa perlectos et excerptos esse. Utebatur eam ad rem praecipue editionibus Aldinis, Iuntinis, Stephanianis, Commelinianis et similibus; recentiores isto minus curabat et rarius in manus sumebat, nisi tuas aut Schneideri aut Jacobaei et paucas aliorum. Ex illis nova vocabula assidue aucupabatur, vel ab Stephano enumerata examinabat, ubinam quodque lateret et cuius auctoritatis esset. Duo possidebat Stephani exemplaria, quorum tamen marginibus, quantum memini, nullam litteram alleverat, nec vacuis chartis intertexta illa erant; neque in aliis eius schedis quicquam adscriptum vidi, quod ad St. Th. vel universe ad lexica Graeca pertineret. Nam quae mihi ad usum augendae grammaticae Graecae Marchicae, quae 1802 II. voll. cum Reizii, Ilgenii et aliorum observatt. a me edita est, describenda permisit, ea exemplari grammaticae Gr. Halensis adscripserat. At habebat ad manum lexicon minus Graeco-Latinum, ex Scapula eodem etymologico ordine excerptum, eique libro reperta omnia alleverat. Videbantur esse aliquot millia

verborum, a lexicographis nondum receptorum, sed sine ulla interpretatione, solis locis, ubi ea legerat, paginisque librorum breviter indicatis, minutis plerumque scripturae compendiis, quae nemo facile intelligeret nisi ipsius manui adsuetus et Graecarum probe peritus litterarum, veterumque editt. usu tritus. Ipse a me consultus, qua methodo tot copias in posterum usus esset, dicebat sibi olim iuveni chronologicum et verborum et significationum ordinem unice placuisse, et nunc quoque probari eundem, ita ut Homerae, lyricae, tragicae, comicae, historicae, philosophicae etc. voces et notiones se quodammodo ad historicam modum exciperent; *Stephanum* tamen totum cum omnibus vitiis et defectibus, ne viri manes laederet, reddere se in animo habere, sed subiectis animadversionibus suis, additisque vocabulis, quae ab illo vel omissa vel prave scripta seu perperam explicata essent. Quae diversa, quamvis praeclare instituta, qua arte in unum iungere voluerit et primario consilio aptare, numquam me exemplo edocuit, nec vitae humanae, praesertim suae, brevitatem reputavit, donec a librario a. 1803 sero monitus est. Is enim tum senectuti utriusque suae diffidere coepit, et tantas impensas libro vix finiendo facere recusavit. Adeo numquam cl. Niclas Stephano locupletando et emendando iustum apparatus confecit, qui typis mandari posset, nec talis aut mundus aut immundus ab ullo homine conspici usquam potuit: ad summum affuit et superest aliquid, quod *registerum verborum* dixeris, vocabulo etsi non antiquo,

rei tamen aptissimo. Iam vero postquam Fritschii suasu, ut dixi, totum consilium abiecerat, et post discessum illinc meum, minime verisimile est eum ad id opus animum retulisse: post 1806 imbecillitate fractus plerumque decubuit, et miseram aetatem degit, adeo ut, adhuc spirans, potius pro mortuo habendus esset. Immo talis iam erat postremis illis annis, quos ego Luneburgi agebam. Eo tempore quum illum minus saepe inviserem, aliquando ancillam suam ad me misit, ut quam primum esse convenirem: prae animi sollicitudine quiescere se non posse, et familiaris alloquii desiderio laborare. Statim adii ipsum et in lecto cubantem inveni, a pristino suo placido vultu nimis mutatum. Dextra mihi porrecta et lamentabili voce, Dic, quaeso, inquit, quid tandem de me fiet? Ego quidem eum consolari et spem verbis augere. Quum vero miseriam sortis suae acrius sentiret, utpote aegrotus et senex et caelebs ab omnibus necessariis remotus, paullo post magis magisque eius aegritudo increvit. Denique domesticae securitatis causa ei pro tutore apponendus erat unus ex collegis scholasticis.

Bibliothecam suam, 16000 fere librorum, mihi aliquoties ostendit, et liberam eius usum permisit. Haec autem integra a. 1811, quo obiit Niclas, pervenit in bibliothecam Academiae equestriae, quae ibidem est; iam ante hos XX annos eam Hannoverani curatores duobus millibus imperialium a. thalerorum, adiecto annuo reddito, sed librorum usu possessori in vitae tempus servato, coemerant, sa-



pienti consilio Havemannii, qui Acad. equestris professor erat, a. 1806 mortuus. In illa igitur bibliotheca necesse est omnia Niclasiana, ne minima quidem chartula excepta, contineri imprimisque totum, qui rumori occasionem dedit, *apparatum ad Steph. Thes. L. Graecae*.

In omni vita et moribus illius pauca erant, quae tibi aut cuiquam memorabilia videri possent. Rustici filius ex agro comitum Ruthenorum, et nulla eximia educatione adiutus, suo ipse Marte se ad classicae eruditionis praestantiam evexerat. Quapropter eum rogavi quondam, ut vitam suam describeret: ad quod ille, prope ipsis Dav. Ruhnkenii verbis, respondit: Vita mea est in libris meis. Sed quum tam paucos edidisset, significare mihi visus est Epistolam primo volumini *Geoponicorum*, (Lipsiae, 1781. 8.) ad patriae suae comites praemissam, unde nonnulla de eius iuvenilibus studiis peti possunt. Corpusculi et valetudinis imbecillitate operi faciundo inhabilem se usque ad XII annum quotidie quid agricolae facerent observasse narrabat, atque ex eo veteres de re rustica scriptores adamare coepisse; in scholis primum Schleizae, mox Gerae sub Hauptmanno utramque linguam didicisse, et maxime ab hoc abundantis doctrinae partem in se transfusam esse. Anno 1745 circiter Goettingam delatus, talia illuc ex schola attulit doctrinae rudimenta, quae Gesnero suo probarentur, cui se et ipsa *Geoponica* et alia *infinita immensaque munia* debere gratissimus praedicabat. Circa a. 1752, pene septennio Goettingae transacto, Ilfeldam il-

lustris paedagogii hypodidasculus vocatus est; 1763 Luneburgum corrector eiusdem scholae, cui deinde ab a. 1767 praefuit, veteris et severissimae disciplinae gravis assertor, alter quasi Fischerus Lipsiensis.

In obeundo munere suo religiosissimus fuit, testibus plurimis eius discipulis, inter quos annuit clarus theologus Rostochiensis, *Ziegler*, qui et ipse iam mortuus est. Imprimis egregie docebat Graecam et Latinam linguam, nec fortasse aliud quicquam; vernaculos libros legere plane vetabat.

<sup>1</sup> Ibi ego abhinc triginta annis ipse complura de abominibus viri moribus narrari audivi. Paucis anni diebus coenobii finibus exire consuevit, aurulam quamvis horrens: si quando faciebat, usque ad certam quandam arborem spatibatur; illum ad terminum quam venisset, illico substituit, reditum parans ad museum suum. Iam tum, cum Jul. Caes. Scaligero praeae credens etymologiae, *Coelibat*, *Coelites*, ab uxoria re mirifice abhorrebat, certoque constituerat in coelibatu manere. Valde tamen offendebar, quum ex antiquo instituto illius scholae, quae non omnibus magistris satis ampla domicilia praebere potest, schedulam reversalem dare seu scripto fidem obstringere deberet, uxorem se ducturum non esse, ideoque propemodum novo munere se abdicare volebat. — Ampense autem laetor, quicquid restat collectionis Niclasianae, quod ad augenda Graeca lexica ullam utilitatem habere possit, mox in manus pervenire posse praestantis viri, illuc ad docendi munus evocati. Hannoveranus est *Evers*, qui adhuc Aroviae in Helvetia scholam insigni cum laude rexit. Is non committet, spero, ut illud diutius publicis usibus inuideatur. ED.

<sup>2</sup> Me puero, non pauci scholarum magistri idem faciebant. Unius tamquam vivi imago mihi adhuc ante oculos

Itaque in multis rebus, maxime in physicis, quod a Geoponicorum editore minime expectes, ita hospes fuit, ut interdum a collegis suis leniter rideretur ob anilem superstitionem et credulitatem. *Cuiusmodi* specimina hic memorare piget. Ceterum vitae fuit integerrimus, in usu hominum comis et modestus et familiaribus fidissimus. Mores habuit admodum singulares, quales ex scholastica et ex sedentaria et solitaria vita tam facile trahuntur. Domi semper latuit solus cum vetula ancilla; tantum sub veris adventum semel iterumque extra oppidi portas deambulatum ibat. Morosum saepissime inveni, tum maxime, quum per plures dies vocabulum ab Stephano sine auctoritate positum investigare non potuisset. Dicebat tum: *Oculos mihi lego ex capite, nec quod quaero invenio.* Et saepe nauci res erat, quam tanta industria quaesierat.

Habes interpretationem somniorum de apparatu Thesauri Graeci, tuae olim tutelae commisso. Oculis quidem optimi viri, certe animo talis rei obscura species obversabatur, in chartis numquam fuit.

Osterodae,  
m. Sept. 1816.

Dr. Frid. Hülsemann,  
Scholae Director.

---

versatur, qui tirones suos a vitis et pravis consuetudinibus deterrens, uno spiritu monebat ut caverent *nefandas libidines* (*muta peccata* dicebat) *et linguas novitias.* ED.

---

## X.

*Mélanges littéraires**tirés de quelques Lettres inédites*<sup>1</sup>de M. de Villoison à M. Chardon de la Rochette, <sup>1</sup>

1. **L'** impossibilité de me procurer du pain à Paris; la faim, puisqu'il faut le dire (*epistola non erubescit*), le manque d'argent, après ma ruine totale; le décret de l'Assemblée qui chassoit de Paris

<sup>1</sup> Ex volumine epistolarum, quod nuper nobiscum communicavit humanissimus quidam litterator Parisiensis, haec excerpimus, quae cum studiis nostris earumque historia paullo coniunctiora essent. Scriptae a Villoisono sunt eae epistolae ad familiarissimum amicum turbulentis annis istis, quos, urbe relicta, maxime Aureliae in domo sororis transigebat, materiam ordinans promisso operi de rebus antiquae et novae Graeciae, quibus cognoscendis etiam postremorum saeculorum scriptores perlegebat. Ad hos igitur plura pertinent hic apposita; omnia autem arguunt, quantum ex litterariis reliquiis eius viri, in quo multae variaeque litterae erant, exspectare liceat; quamvis insint nonnulla, quae haud maiore utilitate censi possint, quam olim studiose quaesiti libri in *Ana* afferebant. Quo ex genere imprimis sunt ea, quae de Cousini et aliorum interpretum ridiculis vitiis dicuntur. ED.

Litt. An. No. 2.

Dd

tous ceux qui avoient le péché originel, <sup>2</sup> m'ont forcé d'aller chercher dans le sein de ma famille à Orléans, les moyens d'exister et la tranquillité, *res substantialiter bonas* disoit Newton.

2. J'ai demeuré quatre ans à Venise chez Mrs. les frères Coleti, dont Aglio, l'éditeur de Catulle etc. étoit l'oncle maternel. C'est là où j'ai appris que ce fou étoit aussi un imposteur, et avoit cité des *Mss.* qui n'avoient jamais existé que dans son cerveau: ce qui est bon de savoir pour n'être pas la dupe de ses prétendues variantes.

3. Le grand duc, maintenant Empereur de Russie, me montra à Venise, la traduction des Géorgiques par Eugenius Bulgaris. Elle est détestable. Je n'avois jamais rien vu de si mauvais, jusqu'à ce que vous m'eussiez envoyé l'Enéide. Quelle différence de la traduction des Psaumes en vers Grecs par notre Petau! Cet Eugène, professeur du mont Athos, de Constantinople, Archevêque de Cherson etc. est l'homme le plus vanté, *ὁ ὀφθαλμὸς τῆς Ἑλλάδος!*

4. L'abbé Penzel, très-célèbre en Allemagne par sa version de Strabon, où il a joint de savantes notes, m'avoit envoyé, il y a cinq ans, le prospectus d'une nouvelle édition qu'il prépare des *Geographi minores d'Hudson*. Auroit-il abandonné cet ouvrage qui étoit presque terminé? 1788.

---

<sup>2</sup> C. à d. qui étoient nobles.

5. Puisque vous voulez tout ce qui a été fait sur l'Anthologie, je vous exhorte à voir *St. Gelais* et *La Fresnaye Vauquelin*, deux de nos anciens poètes, qui en ont imité plusieurs épigrammes. Aussi vous en trouverez plusieurs, traduites en Latin par *Fed. Morelli* dans le livre intitulé *in Papiinii Statii Sylvas F. Morelli comment.*

6. Vous rendez un service essentiel aux François qui, comme moi, ont le malheur de ne pas savoir la langue Allemande, en revoquant les notes, et retraduisant les passages, et corrigeant les textes Grecs et Latins de l'excellent ouvrage de *Meiners*.

Quand vous en serez au *Denarius Pythagoricus*, sur lequel *Meursius* a donné une compilation, où il cite souvent le rare ouvrage que je possède, intitulé *τὰ θεολογούμενα τῆς ἀριθμητικῆς*, je vous exhorte à lire p. 441 et sq. du T. I. des *H. Mori Opp. omnia* Lond. 1669. fol. la dissertation *in tertiam tabulam cabbalisticam*. Je me suis amusé à étudier les ouvrages de *Knorr à Rosenroth*, de *Buddens* et autres, sur la cabale des Hébreux, qui est fort utile pour la connoissance de la philosophie orientale, source de la Grecque; et j'ai toujours cru, avant d'avoir lu *H. Morus*, que la doctrine du *Denarius Pythagoricus* et celle des dix *Sephiroth* étoient la même et avoient engendré les *Eons* des Gnostiques et des Valentiniens.

7. J'ai trouvé à Orléans les portraits de *Luther* et de sa femme dans une espèce de garde-meuble du Département, où ils couroient grand

risque de pourrir. Je gage qu'il n'y en avoit pas un qui ne brûlât du désir d'avoir une aussi belle femme que Cathérine de Bohren. C'est la première fois que j'ai vu son portrait. Il justifie bien l'éloge que Bossuet fait de sa beauté dans *son Hist. des variations* II. §. 13. Elle a une physionomie noble, fine, pleine de feu.

Mon hôtesse à Venise, la bonne mère Coletti, faisoit toujours ses prières devant une belle miniature qui représentoit d'un côté Luther et de l'autre Mélanchthon. Elle croyoit que c'étoit S. Pierre et S. Paul. Cette méprise dans une vieille Italienne est plus pardonnable que celle du plus fameux avocat du temps de Ménage, qui croyoit que l'*oratio Divi Marci*, qu'on trouve dans le Corps du droit Romain, étoit une *oraison de S. Marc*.

8. Il se trouve quelques corrections sur Hésychius dans les *Observations* de Ménage sur Malherbe p. 396. édit. 1666. Voilà un exemple qui prouve qu'un critique et un éditeur doivent tout lire.

Il en est de même des observations de Muret sur les sonnets de Ronsard en l'honneur de sa belle Cassandre, qui étoit tout bonnement une cabaretière borgne du fauxbourg St. Marceau. Muret a fourré beaucoup d'érudition dans ses notes. Malheureusement le dernier éditeur, M. Rahnkenius, ne s'est servi que de l'édition imparfaite et défectueuse en 8vo, au lieu de celle en 2 voll. in fol., beaucoup plus ample.

9. Je suis charmé de voir que je ne me suis pas trompé sur le compte de M. Corai, en le regardant comme un des plus grands critiques qui aient jamais existé. Vous en jugerez encore par les remarques ci-jointes: rien de plus heureux ni de plus naturel. J'espère que dans six mois il nous donnera la première partie de ses Remarques sur Hippocrate. Elle renfermera 400 corrections toutes de la même force. 1790.

10. L'infatigable Huet avoit légué sa bibliothèque aux Jésuites du Collège de Clermont, Rue St. Jacques, à Paris. Tous ces livres, sur-tout les Grecs et les Latins, sont chargés de notes marginales très fines et très-bien écrites de sa main. Il seroit fort à souhaiter qu'on réunît et publiât ces notes, ou du moins que les futurs éditeurs des Classiques les consultassent.

11. M. van Goens, qui avoit joué un grand rôle dans la révolution de Hollande, et qui étoit du parti triomphant, vit en Suisse sous le nom de sa mère, celui de *Cunningham*. <sup>3</sup>

M. van Santen est maintenant fort occupé de son Terentianus dont il a déjà imprimé 56 pages du texte, et 72 de ses remarques. Sept. 1788. <sup>4</sup>

---

<sup>3</sup> Eodem sub nomine postea in vicinia nostra latuit, Wernigerodae ad montem Bructerum, ubi etiam mortuus est; quod, ut parum notum, hic notatu dignum videbatur.

<sup>4</sup> A professore Amstelod. *van Lennep* diu expectabatur absoluta editio scriptoris.



12. M. de Rochefort dit dans sa Notice des Mss. du Roi, qu'il y a beaucoup de manuscrits à la Bibl. copiés par un certain *Ἀματωλός*. Il ne savoit pas que c'est un titre que les moines Grecs se donnoient par humilité,

13. L'éditeur d'Archimède, feu M. Joseph Torelli de Vérone, bon poète Italien, habile géomètre et érudit profond, a donné d'excellentes dissertations, où il explique des passages jusqu' alors intelligibles du Dante, par le moyen des Scholastiques et des astronomes contemporains et prédécesseurs de ce grand poète qui suivoit leur doctrine.

14. Je crois que vous n'aurez guère été content de Zoega *de nummis Alexandrinis*. Il n'a pas répondu à mon attente...

M. Schweighaeuser de Strasbourg m'écrit que M. Brunck ne s'occupe plus nullement de littérature Grecque, qu'il s'amuse à se promener et à jeter quelquefois un coup d'oeil sur les poètes Latins. Quant aux Grecs, il les a totalement abandonnés.

M. Schweighaeuser me demande au nom de M. Exter des renseignemens sur le roman des amours de Charicle et de Drosille de Nicéas Eugénianus, et me prie de lui marquer si je veux me charger de l'édition de cet auteur, dont on conserve un Ms. à la Biblioth. nationale. Je lui réponds que ce Ms. est imparfait, tandis que celui de Venise est complet, que M. Morelli vous en a envoyé une copie, que c'est donc à vous qu'il faut s'adresser, en cas que vous vouliez perdre votre temps.

donner l'absurde ouvrage que j'ai lu à Venise pour mes péchés. <sup>5</sup>

15. En lisant la Byzantine pour mon ouvrage, j'ai été quelquefois dans le cas de consulter la

<sup>5</sup> [M. de la Rochette devoit donner dans le 4 vol. des Mélanges le texte et la traduction françoise de ce Nicéas.] P. S. Ce roman de Nicéas est encore plus détestable mille fois que l'Eumathius auquel le savant Gaulroin a donné du prix par ses excellentes notes. Les Grecs ont conservé bien plus long-temps le talent d'écrire en prose. Mais leurs vers politiques, les hexamètres de Théodore Métochite, le plus savant homme de son siècle, ceux de Pachymère, historien intéressant, font pitié; ils ont l'air d'être écrits dans la langue Tatar, dont ils ont toute la dureté.

À propos de Pachymère que je relis pour la quatrième fois, il faut que je soumette à vos lumières une correction, que je viens d'y faire ce matin. L. IV. c. 14. p. 209. *in vita Andron.* il décrit en mauvais vers et en prose une comète qui parut à Constantinople en 1301 à l'équinoxe d'automne, et il ajoute p. 210: Ἐξ ἔαρος καὶ εἰς τότε (jusqu'à l'apparition de la comète) αἰχμὸς παιπαλοῖν τὸ πῖδον δεικνὺς ἀμφεῖχε τὴν περὶ ἡμᾶς οἰκουμένην, ὡς μηδὲν μὲν ἐκβλάστανεν ἰσχύειν, πάντα δὲ φρέατα καὶ πάσας πηγὰς ἀποσβῆναι· λειμῶνες ἐπὶ ὅλῳ μηνὶ καὶ πρόωποι ξυμβεβήκασι. Le P. Poussines rend ainsi ces derniers mots: *prata toto mense citius floruerunt ac maturuerunt foena.* Le traducteur de Poussines, Cousin, auquel ce foin auroit convenu pour toute nourriture: *les prés ont fleuri un mois plutôt que de coutume.* N'êtes vous pas surpris de voir une si grande sécheresse faire fleurir les prés un mois, plutôt que de coutume? Je prolonge un seul trait d'une lettre, et je lis *χειμῶνες*: *tempestates per totum mensem continuum et intempestivae acciderant.*

traduction que Cousin a donnée de la plupart de ces auteurs en 8 vol. in 4to. Il faudroit 8 gros volumes in fol. pour en relever les principales absurdités. Athanase Auger étoit un aigle auprès de ce Cousin.

Pachymère *Hist. Andron.* III, 20. p. 164. T. II. dit que les Genoïs furieux égorgèrent tous les Vénitiens qu'ils rencontrèrent à Constantinople — ἀπὸ τοῦ σφῶν μπαϊούλου ἀρξάμενοι. Cousin traduit: *ils commencèrent par un crocheteur.* Je lui pardonne de n'avoir pas su que μπαϊούλος veut dire le *Baile*, l'ambassadeur de Venise, parceque les Grecs, qui depuis long-temps prononcent le B comme un V, se servent de μπ pour rendre le son de notre B. Mais comment n'a-t-il pas su que *Baiulus* veut dire *Baile*? Gretser se sert du mot *baiulus* pour exprimer le μπαϊούλος pris dans le même sens par Codin *de Off. aul. Cpolit.* c. 14. p. 107. — Nicéphore Grégoras IV, 5. p. 57. T. I. οἱ γὰρ μὴν κατὰ χρόνους τακτοὺς ἄρχειν (*Latinorum Cpolit.*) ἀποστελλόμενοι, ὃ μὲν ἐκ Βενετίας καλεῖται μπαϊούλος, ὃ δ' ἐκ Πίσης (Pise) κούνσουλος, ὃ δ' ἐκ Γεννούας Ποτέστατος (Podesta).

Cousin ne savoit pas mieux la Géographie. Pachymère T. I. p. 137. l. III. c. 16: τὸν δὲ γε Σεβαστοκράτορα Κωνσταντῖνον ναυσὶν ἐμβιβάσας, ἐπὶ Μονεμβασίαν ἐκπέμπει. Cousin traduit: *il envoys Constantin en l'isle de Monembase.* Ce n'est pas une faute d'inadvertance. Car le même Pachymère ayant dit plus bas c. 16. p. 138: ὃ δὲ γε Σεβαστοκράτωρ τῇ Μονεμβασίᾳ καὶ τοῖς πέριξ προσκαθήμε-

νος — Cousin, qui veut toujours que Monembase, aujourd'hui Malvoisie située sur le golfe Argolique, soit une isle, puisqu'on y aborde avec des vaisseaux, ταῖς ναυσί, dit que *Constantin ayant attaqué l'isle de Monembase* —

Il n'étoit pas plus versé dans la connoissance des rites de l'église Grecque et de l'église primitive. Pachymère V, 20. p. 285: *κὰν τῇ τῆς ὀρθοδοξίας κοινοπληθεῖ, ὅτε βασιλέως ἐκδημήσαντος καὶ πλήθους ἱκανοῦ συναχθέντος, ὁ μὲν πατριάρχης ἡπράκτει, ἱερεὺς δὲ μόνος ἀπερικτυπήτως πάντη καὶ ἀνηκούστως, μηδὲν ἐπαϊόντων διὰ τὸν θόρυβον, τὰ τῆς ἱερουργίας ἐξέπραττεν.* Cousin traduit: *L'empereur étant venu à la grande église le jour de Pâques, le Patriarche n'y parut pas. Il n'y eut qu'un prêtre qui dit une messe basse.* 1. ἡ τῆς ὀρθοδοξίας n'est pas la fête de Pâques, mais bien celle de l'Orthodoxie qui se célébroit le premier dimanche de Carême, et qui avoit été instituée sous le règne de Thédora et de Michel III, pour le rétablissement de la foi orthodoxe sur le culte des images attaqué par les iconoclastes. 2. ὁ μὲν πατριάρχης ἡπράκτει ne veut pas dire que le Patriarche n'y parut pas, mais qu'il n'y officia pas, et qu'il n'y eut qu'un seul prêtre, qui *chanta* la messe sans les cérémonies usitées dans une si grande fête. Les artisans firent tant de bruit qu'on ne put pas l'entendre. 3. Il est ridicule de faire dire une *messe basse* par un prêtre Grec. On n'en a jamais dit dans l'église primitive ni dans l'église Grecque;

mais on la chante toujours avec plus ou moins d'appareil.

Voici encore une faute plaisante. Cantacuzène II, 7. p. 219: Σεβαστόπουλός τις, τῶν ὑποτεταγμένων βασιλεῖ, τὸ γένος μὲν Μυσός etc. Pontanus traduit, *patrens*, et le traducteur de Pontanus met, *qui avoit l'honneur d'être parent de l'Empereur*. Vous voyez que C. n'entendoit pas même les traductions Latines, et ne savoit pas que *parentes* dans Salluste veut dire ὑποτεταγμένοι.

Ces échantillons des bévues de Cousin pourront peut-être amuser notre savant ami, le Citoyen Larcher. Ce Cousin étoit pourtant un des premiers auteurs du Journal des Savants. Ce Journal est bien inférieur à celui de Trévoux, aux *Acta eruditorum* etc. L'érudition y est presque toujours tournée en ridicule dans les 30 premiers volumes.

16. Sous peu de temps j'aurai fini la seconde lecture de la Byzantine, qui m'a été fort utile.

Nicéphore (Xanthopulus) *Hist. eccles.* XVIII, 35. p. 854. T. II, *ed. Frontonis Ducaei* parle d'un monstre qui naquit en Thrace sous le règne de Maurice, qui n'avoit ni yeux, ni sourcils, ni paupières, ni bras, ni mains, ni figure humaine, mais une queue derrière le dos. L'auteur ajoute que l'empereur le fit tuer; τὸ μὲν τέρας ἀναιρεῖσθαι προσέτατε, καὶ αὐτίκα τὸ ἔλφος ἠσπάζετο. L'interprète Latin traduit, *gladiumque statim exosculatus*

est. Fronton du Duc ne fait aucune remarque sur ce passage. Je corrige ἐσπάσατο, il tira son épée.

17. On ne sauroit se faire une idée des fautes qu'a laissées subsister Aubry, l'auteur de la dernière et de la meilleure édition de S. Cyrille d'Alexandrie. Par. ex. T. 3. p. 113. in *Oseam*: συνέσεως ἀπούσης τὸ ἀπλοῦν ἐπιδήμιον καὶ μωρία τὸ χρῆμα λοιπόν. Il est clair qu'il faut lire ἐπιζήμιον. Et T. 5. de festis pasch. Hom. 6. p. 80. part. sec.: αἱ τῶν ἀνθρώπων ψυχαὶ διὰ τῆς ἐκείνου (*Diaboli*) κακουργίας σεσαγνευμέναι πρὸς ἀπώλειαν, ἕξω τῶν ὑποχθονίων ἐγένετο πυλῶν, καὶ τοὺς τῆς ἀβύσσου κευθμῶνας (imitation d'Hécube d'Euripide) ἐκδύνουσαι τὰς ἀνηλούς τοῦ θανάτου διέφυγον αὐχάς. Le traducteur Latin rend fort bien *stationes*; il faut donc lire αὐλάς. Et T. 5. p. 155. de festis pasch. Hom. 11. il dit de l'Idumée qu'elle est συχνοῖς ὁρῶν ἀναστήμασι καὶ περπαταῖς ὄχθαις ἄνω καιομένην ὡς εἶναι παντὶ τῷ δυσάλωτον. Je lis κλειομένην. Et T. 3. in *Habacuc* p. 530: Κατώλισθον — ἐν ὄρεσι καὶ χει \* ὀλίγα διενεγκεῖν. Aubry met un astérisque après χει pour indiquer une lacune. Le traducteur Latin dit de même: *ut a reptilibus montanis et \* parum differant*. Il paroît qu'il y avoit dans le Ms. χεῖ, c'est à dire, χεῖρας, *latibulum serpentis, ferarum*, en françois, *Jacobi-nière*. — Je pourrois vous communiquer plusieurs autres corrections; car je vous avouerai à ma honte que je suis à présent plus familiarisé avec les historiens de la Byzantine, avec les écrivains Grecs

ecclésiastiques et du moyen âge, qu'avec les auteurs de la belle antiquité.

18. Je lis actuellement les livres de droit Grec, le *ius orientale*, le *ius Graeco-Romanum*, les *νεαπαλ* et *διατάξεις*, publiées par Scrimger, Haloander, Leeven, Labbe, Meursius. J'y trouve des usages remarquables et beaucoup de corrections à faire. Aujourd'hui je vais vous donner une bonne correction de Théodoret. C'est un des pères Grecs les plus élégants et les plus savants. *In encomio S. Io. Baptistae* p. 25. [p. 87. T. V. ed. Sch. et Noesselt.] il dit de S. Zacharie et de Ste Elizabeth : "Εν μόνον ἦν — ἌΓΑΝΟΝ ἀνοῖξαι — δεῖξαι. Garnier met à la marge: Forte ἄγαμον au lieu d' ἄγανον, et traduit en conséquence *coelibem uterum*. Pour moi, je lis ἄγονον, et je trouve la preuve de cette correction p. 26. (92) ἡ Ἐλισαβὲς συλλαβοῦσα etc.

19. Je relisois dernièrement Cantacuzène, qui dit que Zacharie Génois, s'étant emparé de l'isle de Chio, ὠχύρον τὴν πόλιν τὰ τε πεποιηκότα ἀνοικοδομῶν: ce que Pontanus rend ainsi: *Ochyrum oppidum et alia vetustate ruinosam reparavit*; à peu près comme le Pogge dans la version de Diodore de Sicile IV, 13 avoit fait de ἐξ ὀχυρᾶς πόλεως *Ochyra ville de Sicile*. Pontanus n'a pas reconnu sa faute dans ses notes, et Gretser ne l'a pas non plus relevée. Et puis fiez vous aux traducteurs!

20. Le passage de la Républ. de Platon L. 6. p. 12. ed. Mass. Νόησον γὰρ τοιοῦτον! — πλωτήρῳ vous frappera sûrement comme il m'a frappé. Cet-

te allégorie ne se réalise que trop de nos jours. Remarquez bien que tous les mots portent. Mais il y a à la fin un membre de phrase, *ὅπως δὲ κυβερνήσει — καὶ τὴν κυβερνητικὴν*, que je n'entends pas trop. Les versions que j'ai ne m'en donnent pas une idée nette. Comment entendez vous ces mots?

[M. de la Rochette traduit le passage de cette sorte: "quant à l'art de gouverner le navire, soit que l'équipage approuve ou non la manoeuvre, ils ne pensent pas que cette étude et les profondes réflexions qu'elle demande, puissent s'allier avec l'art proprement dit du pilotage." Et il ajouta: "Je crois que c'est là l'idée de Platon, et qu'il a voulu dire qu'il ne suffisoit pas à un pilote d'avoir toutes les connoissances qui tiennent au pilotage, mais qu'il falloit encore savoir contenir son équipage, et pouvoir faire marcher le vaisseau malgré les cris des mécontents qui s'élèvent autour de lui."]

21. Voilà la seule fois de la vie, où votre recommandation est parfaitement inutile. Je crois avoir des droits pour vous disputer le plaisir d'aimer tendrement notre savant ami, M. Corai, et l'honneur de lui rendre toute la justice qu'il mérite. J'en suis jaloux; je réclame même la priorité, puisque c'est moi qui vous l'ai fait connoître, et que je puis dire comme ce sonneur qui entendant louer un excellent sermon, disoit avec orgueil: "c'est moi pourtant qui l'ai sonné."

22. Je suis fort de l'avis de M. Larcher sur



ête Xénarque, cité par Athénée L. X. p. 441. E.: "Ὅρκον δ' ἐγὼ γυναικὸς εἰς οἶνον γράφω. Mr. L. restitue εἰς κόνιν. Ce savant ne se rappeloit pas ces vers d'Ovide Amor. II, 5, 17: "Non oculi tacuere tui, conscriptaque vino Mensa, nec in digitis littera nulla fuit."

50. Nous avons tous deux manié sur les quais beaucoup de volumes des différentes Bibliothèques de France, d'Italie, d'Allemagne et de Grèce, et nous avons parcouru beaucoup de Catalogues, sans jamais rencontrer l'édition des odes d'Antoine Corais. Pour moi, je suis persuadé qu'on n'a jamais réuni en un seul corps les différentes pièces qu'il fit imprimer dans diverses occasions, telles que son ode au célèbre Daguesseau, depuis Chancelier, auquel Boivin le jeune et quelques autres adressèrent des pièces Grecques. <sup>6</sup>

---

<sup>6</sup> Dem. Procopius de Eruditis Graecis §. 40: Ἀντιόχος ὁ Κοραῖς Χῖος ἱατροφιλόσοφος, ἐδιδάχθη τὴν Ἑλληνικὴν καὶ Λατινικὴν φωνὴν ἐν τῇ πρεσβυτέρᾳ Ῥώμῃ περιηγήσατο τὴν Γαλλίαν καὶ τὴν Ἰταλίαν· συνέγραψεν Ἑλληνιστὶ Πινδαρικὰς ᾠδὰς καὶ τύποις ἐξέδωκεν, ἃς οὐκ ἂν τις ἀναγνώσκων ἀνεν θαύματος, διὰ τε τὴν ἄλλην ἁρμονίαν καὶ ἐρμῆλειαν τὴν ἐμφαινομένην αὐταῖς, οὐχ ἥτιον δὲ καὶ διὰ τὸ κατηκριβωμένον τῆς πρὸς τὸν Πίνδαρον μιμήσεως.

Ceterum similia illis, quae de Coraë supra leguntur, et paullo plura cf. in epist. Villosioni ad Sturziū nostrum, huius Empedocli Agrigentino praeposita p. XLIV. Talium virorum favisse ingeniis, ut communis Gallorum, ita Villosioni propria semper laus fuit. ED.

## XI.

*Quaestiones epistolicae de  
orthographicis quibusdam Graecis.*I. *Infinítivum αἰν, non αἶν.*

**Q**uaeris ex me, cur in Nubibus, posteaque alibi, deserta scriptura, *τιμᾶν, εἶν*, quae doctis omnibus hodie usitata est, has formas sine *ι* subscripto dederim, et quas huius mutationis causas tantas habuerim, ut eam nunc quoque teneam et in renovanda Homeri editione sequendam putem. Iam in Acharnensium fragmento, in quo idem feci, extrema pagina paucis verbis rei rationem reddebam: sed ea verba aut effugerunt oculos tuos, aut animum minus adverterunt. Quare explicatius nunc eadem de re quaerenti tibi respondebo. Ac breviter id facere possem, simpliciter negando antiquam esse vulgarem consuetudinem; tum expectandus tu esses, ut illud me dedoceres. Hoc tamen nondum satis est mihi. Nam et alia nonnulla, quibus vetus auctoritas deest, in orthographia Graeca servare mihi mos est, nostrae quoque aetatis eruditorum dissensum verenti, si modo non sunt

errores, quibus in maiores inducamur fraudes.<sup>1</sup> Talis autem est error iste: simul novus est, certe veterum usu non receptus, temereque ex falsa notatione grammatica arreptus est.

<sup>1</sup> Ita retineo puncta diæretica super *Δι*, *Ἀχαις* et similibus, etsi mihi ipsi numquam probata. Orta enim haec videntur ex plurimorum librariorum consuetudine litteras *ι* et *υ* duobus punctis distinguendi, de qua v. ad Eurip. Med. 1106 Porson. et Bastii Ep. crit. ad V. C. Boissonad. p. 53. Indeque fortasse etiam factum est, ut *Θαῦμα* seu *Θαῦμα* et *αὐτός* s. *αὐτός*, dissyllaba, sic scribi solerent, partim simul vitiatō tōno, *Θαῦμα* (*Θαῦμα*) sct *αὐτός*, (*ὁ αὐτός*: nam pro simplici *αὐτός* in vetusta Ionum lingua illud non fuisse, recte suspicatur Wessel. ad Herod. p. 732.) Conf. Herm. de emend. gr. Gr. p. 48 et Schaeff. cum Koenio ad Gregor. Cor. p. 419 verissima docentes. At si scribere malis *Δι*, *Ἰππῶν*, *Ἀχαις*, mox itidem scribendum erit *δῆτος*, (*δῆτος*) et initio versus *Ἦξε* ex verbo *αἰσσω*, (contra *Ἦξε* ex v. *ἄγω*) et *αἰετο*, (contra *οἰετο*) et *εὐξεν* et *εὐξεν* etc. Nam, ut *υ* ante consonam nulla est diphthongus, (notissima res et aliunde, et ex Eustath. ad Il. p. 938, 43 et al.) sic omnino diphthongi Graecis numquam fuerunt *ηι* et *ου*; nec ullus hodie potest esse metus, ne *ι* pro subscripto habeatur, nisi in maiuscula scriptura, qualis in lapidibus est, aut in nupera ista Anglorum quorundam, furtivum *ι* inter minusculas litteras non iam subscribentium sed apponentium: quī modus, opinor, paucis probabitur nostratum, praesertim iuniorum, οἷον *οὐκ αὖτις μύσας*. Habet enim ille varias molestias cum pari insolentia coniunctas, sive *ι* de Porsoni monitu ad Medeam v. 68, ipsiusque exemplo in postrema edit. Hecubae (Lond. 1808. 8.) minore forma adscribitur; multo maiores, si G. Burges id eodem modulo apponens scribit *δραῖν*, *δραῖν*, *ῥαῖν*.

Ex duobus ergo, quae in disceptationem veniunt, primum pro explorato sumi debet, adscribendae litterulae morem Grammaticis priorum post Chr. n. saeculorum, adeoque iam vetustioribus, aut prorsus ignoratum aut improbatum fuisse. Nullus afferri eius moris potest auctor, sed contrarii potius. Nam primum Herodianus expresse praecepit, *βοῶν* scribendum esse, non *βοᾶν*, cum eoque alius magister consensit, qui in Dionysii Thracis artem commentatus est, canonesque grammaticos et alia nondum edita scripsit, Theodosius Alexandrinus. Vide *Παρεκβολὰς τοῦ μεγάλου ῥήματος* in Aldi Hor- tis Adon. p. 193 a. et 263 a. Atque horum duorum auctoritate nituntur ea, quae hodieque legi ab omnibus possunt in Etymol. M. p. 201, 47. 419, 52 et in Phavorini Lexico, multas ob res haud spernendo, v. ἀπαρέμματα. Qui autem ex postremae aetatis Grammaticis adscriptum et memorarunt, primi et praecipui sunt Constant. Lascaris et Theod. Gaza, aequales ambo saec. XV. Et posterior quidem horum sic illud ratum habuit, ut ne meminere

---

*διον*, alibi mendosius *δραῖν*, *ῥαῖδιον*, mendosiusque etiam *εὐ-φραῖναι*, etc. in Eurip. Troadd. et Phoenissis. Igitur facile quisque assentietur praeclaro harum editt. censori, in Quart. Rev. Vol. III. p. 171, novum morem improbanti. Ceterum, ut in Graecis nimis in *ι* addendo, sic inconstantes in aliis linguis sumus omittendo, et recte, v. c. in nostra, *Atheist, ge-irrt, prosaisch, poetisch* etc. et in Latina, in qua pauci adhuc scribunt *heroës, poëta, coërceo, coëmo, nemo aureis* etc.

quidem alterius formae, lib. IH. iubens πᾶν ἀπαρέμψατον διὰ θογγογραφείσθαι. Sed Lascaris, etsi adscriptionem magis analogicam esse opinatur, omissionem minime ignorat, ostendens probari eam et defendi a quibusdam, ut ait, *Grammaticorum nostrorum*. Cuius defensionis rationes non potuerunt diversae esse ab iis, quas Etymol. M. affert; modo negligentius a Lascare explicatae sunt. Neque ego, si quid veri mihi de istorum magistrorum ingeniis innotuit, ab iis plures rationes inventas esse censeo; idemque non dubito, quin ultimis ante Lascarem saeculis novus mos paullatim invaluerit. Quae de re certiora docendi erimus ab iis, quibus otium est in magnis bibliothecis assidendi, veterrimosque codices perlustrandi, et varietates eorum exigendi ad palaeographiae Graecae desideria. Id ubi factum fuerit, diplomatica fide constabit, puto, quod nos ceteri tantum coniectura perspicimus, in priscis libris omnino rarius adiectum fuisse ε, quandoquidem doctis Alexandrinis tum in aliis vocibus, tum in dativis σοφῶ, σοφίῃ, σοφίᾳ, non tam necessarium visum est quam in κέρᾳ vel σέλᾳ; quum sonus illius iam antiquitus in multis syllabis videatur fuisse surdior et qui audiri vix posset. De ε certe in dativis sua aetate a multis neglecto notum testimonium est Strabonis XIV. p. 575 (928), quod egregie firmatur plerisque inscriptionibus eorundem temporum.

At quae est ea, qua maxime Lascaris confidit, analogia? Est ea plane eadem, quam quivis liber grammaticus oculis oggerit, similis formarum de-

clinatio, <sup>2</sup> φιλέειν, φιλεῖν, βοάειν, βοᾶν. Lascaris lib. III. haec verba sunt: Τὰ ἀπαρέμματα τῶν τοιούτων ἀναλόγως ὑπαγεγραμμένα ἀνέγνωμεν, βοᾶν, δρᾶν· ἀλλὰ διὰ τὴν ἐπιφορὰν τοῦ κ οὐ παραδέχονται ἔνιοι τῶν ἡμετέρων γραμματικῶν, καὶ ὅτι ἀπὸ τοῦ τρίτου προσώπου τοῦ παρατατικοῦ αὐτὰ σχηματίζουσιν. Ad haec ultima infra revertar: illud vero, φιλεῖν, βοᾶν audivimus saepe a pueris; sed diu est quum credere desivimus. Nam si verba in αῶ et ῶ desinentia hac in re inter se similia fuerunt, sicut in praes. tempore sunt haec, φιλέεις, φιλεῖς, εἰσεῖς, ἔῃς, φιλέει, φιλεῖ, εἰάει, ἔᾶ, qui sit ut verba in ὦ non eandem regulam sequantur? i. e. cur, quum οει in his verbis contrahi unice soleret in οι, uti ex δηλόεις ducitur δηλοῖς, ex δηλόει δηλοῖ, infinitivus non accepit formam δηλοῖν? unde in eo contractio prodiit rarior, et quae perpaucis tantum nominibus, hisque ipsis vix recte, tribuitur? Nempe ex eo non prodiit, ut videri potest, quod in talibus contractis κ per υ absorberi necesse esset, sed quod nihil aliud quam δηλόειν contrahendum erat, non δηλόειν. Similique ratione, si arbiter voluit usus, ex γελάειν fieri potuit γελᾶν, et eodem tenore ipsam φιλεῖν ex φιλέειν. Dubitanter loquor: potuerunt haec ita fieri; alia quaestio est, an reapse ita facta sint.

---

<sup>2</sup> Non dicimus *coniugationem*, qui usus novus est et minus Latinus. Paullum diversa potestate vetēres dixisse συζυγίαν sive *coniugationem*, ex illorum libris compertum est; et res imprimis notabilis est in grammatica Graeca.

Miraberis fortasse, me qui in multis aliis rebus antiqua potius probem quam nova, hic insolenti novandi libidini indulgere. Itaque ne diutius tibi nova videantur, quae vetusta sunt, ex his nostris Grammaticis satis vetustum nominabo, qui postrema haec ad eandem contractionis legem retulit. Is est Urbanus Bellunensis, cuius institutiones l. Gr. ex Aldi. officina prodierunt primum 1497, mox ab a. 1512 auctiores aliquoties. Hic Urbanus, illius Lascaris circa a. 1470 docentis Messanae unum cum P. Bembo discipulus, ceteroqui gravem doctoris auctoritatem reverens, in hoc tamen diversos auctores sequutus, non γελᾶν sed γελῶν scribendum edicit. "Infinitivus, inquit, circumflexorum omnium praes. temporis secundum *juniores Grammaticos* a tertia eiusdem praesentis indic. modi sit, addito ν, quemadmodum et *gravitonus*, ut ποιῶν, ποιῶν, ποιῶν. *Veteribus* contra placuit, ut huiusmodi infinitivus a tertia pers. praeteriti imperfecti omnino deduceretur, a quibus haec datur regula: Πᾶς ἐνεστώτῳ ἀπὸ βαρυτόνων κατὰ τὸ τρίτον πρόσθεν ν προσλαβὼν ἀπαρέμφατον ποιῶν λέγει, λέγειν. ἀπὸ δὲ περισπωμένων ὁ παρατατικὸς προσόδῳ τοῦ ν καὶ συστολῇ τῆς ἀρχούσης· ἐποίησεν, ποιεῖν, ἐβόα, βοᾶν, ἐχρύσεν, χρυσοῦν. quod fecisse videntur, tum ut formativa littera cuiusvis coniugationis, sicut in aliis modis, ita et in infinitivo servaretur, hoc est ε, α, ο, ut ποιεῖν, βοᾶν, χρυσοῦν" etc. Hanc Urbani sententiam posthac amplexi sunt multi Grammaticorum, ut Aldus Manut. in gramm. institutt. Gr. Venet. 1515. p. 112 a, et

notiores, Caninius, Clenardus, Vergara, alii, usque ad Ramslerus et Busbeium; item plures eorum, qui principes editiones Graecas curarunt, ut Platonem Aldinum, Eustathium Rom. etc.

Posset hic meo loco aliquis, ne nullo merito suo novatoris nomen inveniret, longius progredi, vicissim ex te quaerendo, ubi, praeterquam in grammaticis libris, legeris formas *γελάειν*, *ξηλόειν*. At mihi aurem vellit amicus, qui quae legit omnia in numero habet, alteram quidem harum formarum sibi incompertam dicens, sed prioris apud poetis exempla reperiri. Quot numero? quaeso. In Homericis nulla sunt, nulla in longo carmine Quinti Smyrnaei; apud unum Apollonium Rh. uno in verbo *γαιετάειν* hanc formam quater omnino legimus, (I, 828. 903. III, 680. 1134) quum apud eundem poetam alibi aequabiliter edatur *ἐλάειν*, *περάειν*, *ὑντιάειν*, *εἰσοράειν*. Similia illius *γαιετάειν* an uspiam legantur exempla, aliquando narrabunt nobis docti iuvenes, a posteriorum Epicorum lectione recentes; ac, si forte nulla sunt, futurus Apollonii editor mirationem, quae de eo verbo duas ob causas oritur, tollendam curabit. Nostra parum refert, quam saepe i. e. quam raro reperiatur ista forma, quoniam satis apparet, eam analogia linguae nequaquam everti; quapropter etiam ab omnibus Grammaticis ad nos usque in ordinem recepta est. Plerosque tamen, qui de contractione *τιμᾶν* quaerebant, luisse videtur Ionicus infinitivus *φιλέειν*. Nonne vero haec dialectus aliis quoque in formis sic solvit *εἶν*, ut in *ἰδεῖν*, *φυγεῖν*? Has ergo et similes solutiones,



φιλέειν, ἰδέειν, βαλέειν, in tribus infinitivi potestati-  
bus, quum hexametro commodissimas maxime fre-  
quentet Ionica poesis; rarius autem, quamvis nullo  
discrimine, usurpet formas, quae vulgo vocantur con-  
tractae: vix alia reperitur, quam γελαῖν, γελαῖαν, γε-  
λάμεν, γελάμεναι, neque in prosa usquam est γε-  
λάειν. Quae si vera sunt, ut videntur esse, non  
quaeres amplius, cur mihi etiam γελαῖαν sine ε scri-  
bendum videatur; quomodo dudum plures ante  
Clarkium scripserunt, in his diligentissimus type-  
graphorum, Turnebus, qui sane iidem et ὀρέας et  
ἐάα dederunt: eaque videntur ipsa quoque rationem  
habere hac, quam plerique nunc sequimur, potius-  
rem. Etsi enim indubia sunt ὀρέας, ἐᾶ, inde nos  
continuo efficitur, ut dissolutae vocali infinitivi ad-  
iici debeat ε subscriptum.

Sed ut illam formam, sic et ζῆν, ψῆν etc. et,  
ne te longius morer, omnes peraeque Doricas et  
Aeolicas eius generis terminationes furtivo ε pri-  
vari oportebit; quod et Phavorinus iam olim prae-  
cepit. Nam ne excipienda quidem sunt verba in  
ἔω, ut φιλεῖν vel φιλην p. φιλεῖν, et si qua alia a-  
niuntur ν. In his omnibus dico eandem valere ra-  
tionem, quam paullo post probabo. Ac, si me ad-  
mones Aeolicae dialecti, haec omnino diversum  
morem sequi potuit, si quando in usu fuerunt re-  
censitae a serioribus formae, γελαῖς s. γελαῖς s. γε-  
λαῖς p. γελαῖν, (cf. Sapph. Frr., ed. I. C. Wolfii p.  
22 vel in Mus. crit. Cantabr. I p. 8) et χρυσοῖς s.  
χρυσοῖς p. χρυσοῖν. Neque adeo ex his cogere vo-  
les, tam usitata unquam fuisse γελάειν et χρυσάειν

quam sunt analogica: nisi forte ex Doricis, *φιλήσαις, τάλαις, φαισάι*, etc. analogia eiusdem modi extorquenda putas vel scribendum *φιλήσας, φασάι*.

Verum mittamus dubias, aut, si olim usitatae fuerunt, solitarias formas dialectorum minus cultarum, nobis propemodum obscuratas. Dicendum enim iam de rationibus novationis, quas veteres Grammatici attulerunt. Hic autem plane negligenda nobis sunt ista, quae, qui Herodianum epitomavit, ex pravo intellectu nugatus est de imperfectis adscripto *ι* carentibus, ap. Aldum p. 195, siquidem ea sanus Grammaticus ita scribere non potuit. Melius illud est, et magni momenti, quod altero loco notatur, in *extremis syllabis verborum* ante *ν* Graeco ore pronuciari nihil potuisse, quod obscurum sonum haberet, quale est id *ι*, ab ipsis *ἀνεκφώνητον* dictum. Theodosii et Herodiani hic canon fuit: "Ὅτι τὰ εἰς *ν* λήγοντα ῥήματα οὐδέποτε ἔχει πρὸ τοῦ *ν* τὴν ἀνεκφώνητον. Quam magistrorum observationem si sequare, nihil admodum contra proferre poteris; nisi omnis haec ratio tibi ex coniectandi libidine fluxisse videbitur. Et sane interdum comminiscuntur isti talia, ut facilius explicent aliquid, quod in usu loquendi positum est: non temere tamen formas verborum ex sese fingunt, quasi ab antiquis traditas. Quocirca fit ut, qui Grammaticorum ingenia probe novit, quo magis eorum in quadam *χρήσει* firmanda perversam rideat sollertiam, eo minus rem, quam sic probare volunt, incertam existimare debeat. Neque video denique, quo iure id, quod de subscripti *ι* ante *ν* ingrata pronuciatio-

tione notatum est, ad scholae acamina referre assis. Nam certam eiusmodi formam in *verbis* videmus nullam; nec per se improbabilis res est; in eaque conspirant omnes, qui antiquam formam illustraverunt. Tanto minus tribuas, per me licebit, alteri rationi, qua priorem adiuvant, quum statunt, γελᾶν non ex praesenti γελᾷ derivatum esse, sed potius ex imperfecto ἐγίλα. Ita Hierodotus: Διὰ τὸ ἀπὸ τῶν περισπωμένων ὁ ἐνεστώτης τῶν ἀπαρεμφάτων ἀπὸ τοῦ παρατατικοῦ κανονίζεται, καὶ οὐκ ἀπὸ τοῦ ἐνεστώτος; ἐπειδὴ, εἰ ἦν ἀπὸ τοῦ ἐνεστώτος ἡ δευτέρα συζυγία τὸ βοᾶν, γελᾶν, τὸ εὐφραίνειν ἔχον καὶ ἡ τρίτη συζυγία, διὰ τῆς αἰ διαθόγγου ἐκφέρεσθαι, οἷον χρυσοῖν, πληροῖν, ὅπερ ἀδύνατον· ἡ γὰρ τρίτη διὰ τῆς ου διαθόγγου ἐκφέρεται κ. τ. λ. Nemo non videt, hanc explicationem ex ridiculo genere eo esse, quo nihil explicatur; quum allatam causam pateat ita demum esse aliquid, si ipsius rei, cui causa quaeritur, veritas aliunde sit cognita. Atque pluribus talibus formarum deductionibus haud scio an melius consulatur discentium commoditati quam interiori linguarum studio; multaque huiusmodi commenta nobis vano doctrinae colore illudunt. Alius praeterea aliam originationem viam ingredi pari prope iure potest, si modo ante, tamquam res facta, loquendi usus confirmatus fuit. Nihil enim obstat, quo minus in hac quaestione, ut in toto verbo, ponere primam et vetustissimam liceat *graciliorem* formam omnium infinitivorum, desinentem in *ev*, et Graecis et Germanis communem, mox *pluviores* seu *integriores*: λέγειν (*legen*).

λέγειν, (λεγέμεν, λεγόμεναι,) [γελάειν] γελαῖν, (γελάαν, γελάμεν, γελάμεναι,) [φιλεῖν] φιλεῖν etc. Sed quid iuvat ita ludere declinando, priusquam de prisco formarum usu liquido constiterit? Hic vero aut vehementer fallor, aut in ipso Grammaticorum laborioso conatu exquirendarum rationum latet indicium, quo veteris consuetudinis constantia arguatur, perspicuumque fiat, non commentum quoddam sed antiquitatis παράδοσιν ab iis servatam esse. Videlicet non ademptum ii voluerunt infinitivo suum et eo consilio, ut eius formam ab imperfecto ducerent: quo quid facere potuissent absurdius? sed in eam temporis deductionem delapsi sunt, ut haberent, quo novam speciem addere possent scripturae antiquitus traditae. Quin, si hanc non accepissent traditam, multo proclivior suppetebat via, quae omnes infinitivos et barytonorum et circumflexorum aequales faceret, eadem, quam postremis saeculis confictam esse vidimus. Adde etiam, quod doctiorem causam ex germana verborum pronunciatione ductam eo minus fingere potuerunt Grammatici, quo magis eidem in νόῳ aliisque et nominum et pronominum dualibus assueti erant.

Postremo ad inscriptiones me remittis. Noli putare has a me incuria neglectas; etsi maiorem partem earum nobis non certiore fide descriptas esse arbitror, quam quae olim Pocockius ferebatur a servulo suo congerendas curavisse. Tu quoque ipse recte mones, omisso in iis et minus refelli vulgarem scripturam, quam apposito confirmari meam. Quid faciam igitur, dum verum quaero, non ut

vincam? In plurimis titulis, quos equidem legi, hoc  $\iota$  nondum reperi, omninoque sic finita verba pauca, praeter unum  $ZHN$ ; id autem ubique ita scriptum est, ut supra demonstravi. Quod igitur de titulis quaeris, nihil est; et subabsurdum videtur, hoc *nihil* citatis locis confirmare velle, quum talis confirmatio rem parum firmet. Tanto cupidius contrarium ex inscriptionibus docebunt, qui poterunt; rogandique sunt, ut quam primum nos ab errore, si error est, liberent.

Interim aliquid adiciam de novis nostrae consuetudinis fautoribus, quod supplemento dictorum esse possit. Maxime huc pertinet, quod de ea forma scripsit Cl. Lancelotus p. 223, ubi re breviter aed satis bene explicata sic pergit: "Il semble que cette formation soit *plus analogique*; et l'on trouve même des *Mss. fort anciens de la Bibliothèque du Roy* qui l'autorisent entièrement." Tum recentior, qui ad manum est, Fischerus in Animadvv. ad Welleri gr. Gr. T. I. p. 113 sic loquitur, ut ea, quae ex suis libris excerpserit, haud male intellexisse videatur. Subiungere ibi potuerat vir variae lectionis, verum iam pridem restitutum esse ab eruditore theologo, (1 Petri 3, 10, 1 Cor. 9, 14, aliisque paucis locis) Bengelio in edit. N. T. 1734, cuius in Praefatione lectorem sic monet: "Sphalmatis errorisve suspicionem reprimi fas erit, si cui  $\alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon$  reciprocum et  $\alpha\gamma\eta$  cum spiritu leni,  $\xi\rho\gamma\acute{\alpha}$   $\mu\omicron\nu$  cum duobus accentibus,  $\kappa\alpha\gamma\omega$  et  $\alpha\gamma\alpha\pi\alpha\omega$  sine *iota subscripto*, si  $\alpha\pi\omicron\kappa\tau\acute{\epsilon}\nu\omega$  sine  $\iota$ ,  $\epsilon\gamma\alpha\tau\omicron\varsigma$  per  $\nu$  simplex,  $\epsilon\sigma\tau\iota\nu$  cum  $\nu$  et  $\omicron\upsilon\tau\omega\varsigma$  cum  $\varsigma$  ante conso-

nam interdum, ac potius, si ὁ καὶ ἡ βάτος, si ἐστὼς neutrum per ω, et similia occurrent." Horum omnium, partim vitiatorum, rationem ille reddidit aut conatus est reddere in N. T. maiore edit. eiusdem anni, tum in Apparatu crit. ad N. T. p. 92. ed. secundae. Postea eandem orthographiam praetulit I. F. Reitz. ad Lucian. L. p. 778, et nuper Elmsleius in Praef. ad Soph. Oedipum Tyr.

## II. Τᾶλλα, non τᾶλλα.

Notasti, quod nondum recesserim a scriptura τᾶλλα, cui nuper altera, quam accentuum doctrina poscat, a nonnullis praelata sit et stabilita, neque in Germania solum, sed etiam apud externos. Ita in Thucydide Edinburgi a. 1804 edito impressum est τᾶλλα, etiam sine signo contractionis, quod nunc nonnulli Anglorum omittunt, ut Blomfieldus. Obiicis simul aliquot priscarum editionum auctoritatem, quae tueatur τᾶλλα.

Quod de priscis editoribus scribis, id non nesciebam; sed videbantur illi mihi in hac quoque re non analogiam sed fallacem eius speciem sequenti esse, rectumque vidisse docti, qui sub H. Stephani aetatem magno consensu vulgarem morem inducere coeperunt. Est is iam in priscis editt. Homeri, si bene memini, omnibus; eumque summus ille Lexicographus et *magis receptum* suo tempore dicit, (Thes. L. Gr. I. p. 341.) et in suis libris ipse eodem perpetuo utitur. An is alicubi etiam rationem attulerit, nunc non vacat quaerere: itaque supplebo eam, te ita iubente.

Vellem primum contra antiquos editores ac typographos afferri posse fidem Mss. codicum, quae ubi constans est, longe praestat istorum consuetudini, ut qui in multis adhuc rudes grammaticae subtilitatis, in tonorum maxime distinctionibus recta et prava miscebant. Sed duplex est in codd. scriptura, una, quam primarii aliquot proximorum saeculorum eruditi, in his Angli hucusque, tenuerunt, et ἄλλα, altera vulgaris illa, quam a plerisque librariis frequentius observatam videmus. Dico, a plerisque: nam etiam τᾶλλα in parte codd. scriptum est. Ex eaque parte haud dubie manavit typographorum, ad quos provocas, usus; ut ipse meae vineta, nondum culta, quodammodo caedere videat.

Iam horum trium modorum postremus, quem reductum vis, nihil dubitationis haberet, si certo constaret in ea voce crasin inesse veram. Quamquam hactenus quoque repugnarent exempla, in quibus et vocalis et quantitas mutata veram crasin prodit, ut τᾶνδον, θῶπλα, Dor. τῶνδρες, et multo plura, in quibus καὶ inest, ut καῖτι, καῖσι, καῖσιν, καῖτα, καῖπον, καῖτι, καῖσις, καῖσος, quae omnia non magis usquam properispomena legimus quam καῖλλα, pro his καὶ ἄλλα, et καῖμα, p. h. καὶ ἄμα etc. Satis tibi erit, spero, haec dodecas exemplorum eiusdem analogiae, ex Aeschylo, Pindaro, aliis enotata usque ad Hesychium et Lexicographos, quae certe insignem constantiam praedunt in acuto ponendo. Loca aliquot citasse non inutile erit, ut editorum consensum videas: Aesch. Pers. 502. Sappho fr. ap. Athen. XIII. p. 564 D. Pind. P. II, 159

(87 sq.), IX, 86 (50) Soph. Oed. T. 364. 933. Eurip. Hec. 656. 996. Iphig. A. 464. Aristoph. Ran. 1525. Vesp. 302. Theocr. VIII, 70. Hesych. T. II. p. 1345. Greg. Cor. §. 29. Ion. p. 419.

At oritur hic magna, ut in minutiis grammaticis, dubitatio, utrum omnes huiusmodi contractiones (generali verbo apud te uti licēbit) perfectae sint crases, an genus inter has et inter elisiones apostropho notatas interiectum, cuius ratio nobis antiquariae scripturae varietatibus obscurata sit. Loquor de coagmentatione, quae nihil ex sequente vocali mutat, ut in ταῦτόν, ταῦτά, κενθός, in ipso notissimo καί, quod si veram crasin haberet, scriptum esset κα̃, ut paucis locis, nec certa fide, scribitur κα̃ς p. καίς: quibus quidni eadem serie adiungamus τ̃λλα, τ̃λλήλων, τ̃λλότρια? Ac sunt et olim fuerunt plures, qui, ut dixi, τ̃ ἄλλα eodemque modo reliqua ista scribere mallerent, ut κ̃ οὐ et χ̃ οὐτός et κ̃ εὐδαίμων etc, uti ipse faciebat Bentleius in Menandreis et alibi, nuper Brunckius in Comici Ran. 757. Av. 275. Pac. 15 etc. Itaque nihil videtur ob stare, quin talia ad elisionem magis quam ad crasin referantur; nisi tu potius de frequentiore modo concretionis verborum cogitas, ut praepositionum et aliarum vocum, quae in compositione unam duasve vocales prorsus amittant. A multis autem veterum, sicut saepe hodie a doctis, omnia illa cum apostropho quasi duo vocabula scripta esse, Grammaticorum notationes arguunt, ut in Schoell. Ven. ad II. §. 260. Nam iam apud Homerum, ubi legitimae crases paene nullae sunt, καί ante αὐτός



vocales amittit, item  $\chi$   $\eta\mu\epsilon\iota\varsigma$  est Il.  $\beta$ . 238, place ut apud Atticos. Male enim in his  $\kappa$  vel  $\chi$  pro particula  $\kappa\epsilon$  accipias; quod quum veterum nemo videatur fecisse posteriore loco, partim illi fecerunt priore et Il.  $\nu$ . 754: male quidem, ob structuræ rationem, quæ ibi nullum  $\kappa\epsilon$  patitur, et quod  $\kappa\alpha\iota$  sic emphatice positum persæpe legitur ante  $\alpha\upsilon\tau\acute{o}\varsigma$ , ut sæpe ante  $\alpha\lambda\lambda\omicron\varsigma$ ,  $\alpha\lambda\lambda\omega\varsigma$ ,  $\omicron\upsilon\tau\omega\varsigma$  etc. Id. verò, quod moniturus eram de scriptura Graecorum, illuc pertinet, quod Critici ipsius nationis vix ac ne vix quidem quaerere potuissent, utrum  $\mu\acute{\alpha}\lambda\iota\sigma\tau\alpha$   $\kappa$   $\alpha\upsilon\tau\acute{o}\varsigma$ ,  $\epsilon\pi\epsilon\iota\tau\alpha$   $\delta\epsilon$   $\kappa$   $\alpha\upsilon\tau\acute{o}\varsigma$  scribendum esset, an sopito accentu,  $\mu\acute{\alpha}\lambda\iota\sigma\tau\alpha$   $\delta\epsilon$   $\kappa$ . etc., si  $\kappa\alpha\upsilon\tau\acute{o}\varsigma$  ipsorum tempore pro vera crasi habitum fuisset. Scribi enim diu non potuit aliter quam  $\kappa\alpha\tau\tau\omicron\varsigma$ , ut v. c. Il.  $\iota$ , 412.  $\kappa\alpha\tau\theta\iota$ .

Redeo ad constantiam librariorum et editorum nostrorum in acuendis crasibus,  $\tau\acute{\alpha}\nu\delta\omicron\nu$ ,  $\kappa\acute{\alpha}\tau\iota$ ,  $\chi\acute{\alpha}\mu\alpha$ , ut luculenta hac analogia defendam  $\tau\acute{\alpha}\lambda\lambda\alpha$ . In simili constantia in scriptis editisque libris videmus  $\tau\omicron\upsilon\theta\epsilon\gamma\omicron\nu$ ,  $\tau\omicron\upsilon\psi\omicron\nu$ ,  $\kappa\acute{\alpha}\tau\alpha$ ,  $\kappa\acute{\omicron}\gamma\omicron\varsigma$ , alia generis eiusdem circumflexa. Id discriminis unde sit, primus ad spectus demonstrat. Nam vel syllaba iam flexa erat in his vocibus integris, vel ex mutatione prodit diphthongus: diphthongo autem in crasi, ut in omni contractione, circumflexum dare ipsa coacti soni natura coegit, non item monophthongo. Ut, si  $\tau\acute{\alpha}\lambda\lambda\alpha$  singularem faceret, quem nonnulli perperam finxerunt  $\tau\omicron\upsilon\lambda\lambda\omicron$ , recte ita scriberetur; contra  $\tau\omicron\upsilon\theta\epsilon\gamma\omicron\nu$  pluralem habet  $\tau\acute{\alpha}\gamma\gamma\alpha$ , non  $\tau\acute{\alpha}\gamma\gamma\alpha$ , ut Soph. El. 625. Atque hæc si ad istum modum discer-

nun-

nuntur, quum a plerisque omnibus confundantur, nullum restabit vocabulum sic formatum, de cuius tenore dubitari possit.

Quodsi tibi etiam nunc magis analogicum videatur *τάλλα*, causam non video, cur non in talibus acutum a communi regula recedere malis potius, quam novum ex paucis codd. et editt. arripere. Non desunt enim in hoc quoque ordine verborum exceptiones, quarum nondum satis explicata ratio est, partim in verbis, ut *πράττε*, *κίπτε*, *ῥίψε*, *πράχθαι*, *ἐπαίξαι*, *φίλοι* Il. κ. 280 etc., si prioribus tribus vocales natura longae insunt, partim in vulgationibus iuncturis, *οὔτε*, *εἰτε*, *μήτε* (div. a *μη-τε*), *οὔτις* (prisce pro *οὔδεῖς*, quum fictum nomen sonet *Οὔτις*,) tum in iis, quae cum particulis inseparabilibus sunt, ut in *τοῖςδεσι*, *οἷδε*, *ναίχι*. Nam error est recentiorum, si postremum hoc scribunt *ναίχι*, ut in grammaticis libris fit et in Callim. ep. 36. (Blomfield. edit. 55), quem in errorem et inconstantiam (cf. epigr. 30) illos fortasse traxit comparatum *οὐχι*, quod exceptionem facere, non regulam sequi putandum erat. Atque sic iam veteres praeceperunt. Iidemque simile exemplum afferunt neglecti circumflexi in particula *εἶα*, a Nicanore quidem sic notata, cuius loco nunc fere de Choro-robosci praecepto scribitur *εἶα*. V. Eustath. ad Il. p. 107, 25. Nimirum in his multa hodie habentur pro certis, quae olim diversis magistrorum argutiis distrahebantur, postquam genuina pronuntiatio obmutuisset: id quod parum cogitare videntur, qui rem ex novis compendiis haustam nimia curiosi-

tate tractant. Numquam mihi placuit Bentleii opinio, in epist. ad Millium extrema *omnem accensum rationem hodie praeposteram et perversam esse* iudicantis; sed nihil est in Graeca grammatica liberalis hominis studio et ingenio indignius, si quis perplexis et incertis eius doctrinae subtilitatibus se immergat. Sentiunt editores.

Nondum tamen mihi finis est horum λεπτολεγειμάτων. Experiendum enim postremo, quid ex veteribus de illa ipsa scriptura disci possit. His vero quaerentibus nobis primo occurrit opusculum περὶ πνευμάτων, in cuius fine edit. Valck. p. 242 post Ammonium *inter crasium exempla* post τοῦτον, τοῦπος distincte scriptum est τᾶλλα, non τᾷλλα. Quod sane ex eo contextu aliquid momenti accipit. Denique ultimus tibi scrupulus eximetur, spero, si nobis antiquam vocis pronunciationem exquirere contigerit. Unde vero nobis, tam seris studiorum, probum auctorem aut testem dudum perditae rei? Tales testes habemus, etsi non clare loquentes, sed tamen haud nimis mussitantes, in utriusque cod. Veneti Scholiis ad Il. α. 465, in quibus excutiendis varie erravit novissimus Editor. Ex iis quod unum huc facit, illud est, quod ibi docemur priorem syllabam vocis, non, ut diphthongum ex iusta crasi, flexo sono pronunciatam esse. Nam mire pugnant Grammatici, utrum τε an τὰ in ea voce inesset, immemores etiam reperiri τὰ τ' ἄλλα, ut Odys. ε, 29; unusque eorum, ceteris alias acutior, Herodianus, prius illud tuebatur, i. e. eandem statuerebat originem, quam haberent γάρ, τάρ, quae ex

γῆ ἀφ' ἧς ὅρα ne longam quidem quantitatem habent, nedum circumflexionem. Quamobrem notant Scholia, in ΤΑΑΑΑ servari primum α συνησταμένον. Quo loco qualis dicatur συσταλή, et aliunde notum est, et ex supra scriptis p. 424 intelligi potest. Quicquid tamen ibi ab Herodiana disputatum erratumve affertur, aut quicquid denique tibi de recta vocabuli pronuntiatione placuerit, id saltem mecum pro certo sumes, nullo pacto eruditum Grammaticum tam inscite ab originationis veritate aberrare potuisse, si illud α circumflexo accentu notatum fuisset, τὰλλα.

### III. Οὐτοσί, οὐτωσί etc., nusquam οὐτοσίν, οὐτωσίν.

Miraris, cur, quum postremis versuum syllabis, etiam in comoedia, v. paragogicum addiderim, iisdem locis non scribam οὐτοσίν, neque οὐτωσίν ap. Platonem. Assentiri videris viro docto, qui, quod ego olim timidius feci, multo audacius et crebrius faciendum censebat, apud Homerum adeo suadens ἑοσίν, ad modum tertiae personae; quo sane nonnumquam ad nostrorum Atticorum libita tollerentur hiatus, ut, Ἐκ γὰρ ἐμῷ γένος ἑοσί, ἐμοὶ δέ σε γέλυσσο μήτηρ. Istud vero in minuta re magnum erratum est. Non quaeritur in his, quid iucundius sonet nobis, qui toties offendimus in re, quam germani Attici, omnis chasmodiae osores, tamquam Ionicis poetis propriam non moleste tulerant: quippe ex Atticorum manibus carmina illo-

rum accepimus: alioquin et *εἶμιν* ut *εἰσιν*, et *καὶ δὲ* ut *καὶσιν*, et *οὐκὲν* ut *εἰκοσιν* exoptes, et *ἀδελφεὶ* ut *θεῶν τῶν* etc. De *ἑσσι* definite Eustath. ad II. p. 76, 35: *Διὸ οὐδὲ ἐπελκυστικὸν ποτε γίνεσθαι τοῦ ν, ὡς τῶν θῶν*. Atque ratio, ab *επεκτασι* petita, quam in affert ibi et repetit ad Odyss. p. 1408, 15, satis probabilis est, convenitque eadem his omnibus, *τε δέ, τουτονί, τουτουςί, αὐτή, ταυταί, τοιαυτί* etc., quae Comicis maxime frequentata fuerunt.

At narrans, in codd. illud *ν* saepe huic verborum generi adscriptum reperiri. Immo mihi, diligenter observanti, contra repertum est; quamvis non nescirem, in prosa quoque eam litteram interdum supervacuo addi solere, ut ante quatuor consonantes *γ, κ, ξ, χ*: id quod dispiciendum erit ei, qui cognatam scripturam, ex rudiori pronuntiatione ortam, confutare volet, *τῇμ φιλλῶν καὶ τῶν ἀλεμων*, de qua praeter alios nuper ad Thucydidem disputavit P. C. Levesquius, minus recte.

Nisi vero ita esset, ut supra dixi, ante vocales illa vocabula poetis percommoda fuissent, et necessario legerentur in mediis quoque versibus, nusquam legimus talia. Igitur sicubi illis vocibus additum est in Mss. *ν*, haud minus peccatum est librariorum quam Ernestii ad Nub. 142 etc. Certus tantum numerus est syllabarum finalium, et brevium quidem, quae antiquo usu *ἐπίσσω* admittunt; extra eum numerum nemini licet esse importare linguae. Ne *ἑσσι* quidem Doricum, uti pro *ἑσιν* et *εἰσιν* est, usquam *ν* habet in Pythagorici fragmenti. ap. Galeum. Rursus optabile finit

*ἐφελκυσιν* fieri in clausulis periodorum seu universae orationis, ubi pronuntiatio longiorem pauam facit; cui usui saepe bonorum codd. auctoritas favet, Cf. Herm. de emend. Gr. gr. p. 23.

IV. *Χῶ, χῆ, θῶπλα, non χῶ, χῆ, θῶπλα etc.*  
*seu de variè scribendis crasibus.*

Mones me de excursu Seidlerii ad Euripidis Troadas, in quo vir egregius suum τῶσχα defendens, miratur me in crasibus contra communem usum etiam post asperatas consonantes lenem spiritum ponere coepisse. Putabam ipse id novasse me; sed idem excursus mihi in memoriam revocavit aliorum *δοῦρμαῖον, δοῦκατεῖον*, et Brunckii notam ad Aristoph. Eysistratam 277, similia suadentis, etsi is editor in aliquot aliis locis eiusmodi verba ad vulgarem modum scripsit. Quisquis tamen primus illius orthographiae fuit auctor, de re et ratione nobis quaerendum est; ad eam vero explicandam pluribus animadversionibus opus videtur.

Primum nota diacritica ista non est spiritus, neque, quod olim multi putabant, apostrophus, sed *νεφερίς*, signum craseos, non ita pridem in grammaticam et in lexica utiliter inductum, at scribendo nondum tritum. Quo de signo quae duo exstant Graecorum Grammaticorum loca, ab ipso Seidlero ibidem allata sunt. Ac spiritum nullum esse, ipso arguitur loco eius post tenues aequae et asperatas consonantes, atque adeo in mediis vocibus, ubi spiritum hodie non solemus ponere. τᾶγγύριον,

θαίματα, τὰνδραῖα, τὰναντία, τοῦσχατον, θῆμια,  
 ἐγφῶδα etc. Neque nisi erudito lectori hoc loco po-  
 tuit in mentem venire vetusti moris, quo Ἀντίος,  
 παπρός, et contra δρόνος, χρόνος scribebatur, in  
 scholis grammaticis puta, ad distinguendam litterae  
 q̄ ex diversa iunctura nunc leniorem, nunc densio-  
 rem pronunciationem, quae nobis in barbaria natis  
 numquam potest esse non eadem: nec pertinebat  
 huc analogia discretarum vocum, ut νίχθ' ὄλθω, τί-  
 φθ' οὔτως. Nam alii legi subiecta sunt vocabula, quae  
 eo modo per elisionem cum praegressis, vel, quod  
 rarius fit, cum sequentibus vinciuntur; alii, quic-  
 quid ex duabus vel tribus syllabis vere coalescit in  
 unam. Posterius nemo ignorat crasin vocari, signi-  
 ficanter admodum ex verbo κεραννίσαι, quo mixtio  
 seu confusio notatur talis, qua ex duobus pluribve  
 elementis novum quiddam ac diversum existit.  
 Ut autem ex crasi oritur syllaba vere una, quippe  
 sub uno comprehensa accentu; sic e vocabulis per  
 thlipsin seu elisionem coagmentatis quasi fit una,  
 h. e. unum qua pronunciationem syllabatim fa-  
 ctam. Quod discrimen veteres technici, quam ce-  
 teras contractionum rationes tenuiter persequuti sint,  
 ut Trypho in πάθεισι λέξεων §. 24, tamquam notis-  
 simum negligentius transierunt. χῶκ Δα, χῶκ Δι.  
 (καὶ ὁ ἐκ), τοῦν (τὸ ἐν), τὰν (τὰ ἐν), οὔ-πισθεν (ὃ  
 δπισθεν), θῆ-μέρα (τῇ ἡμέρᾳ), χῆ-μέρα (καὶ ἡμέ-  
 ρα seu καὶ ἡ ἡμέρα), μούγ-κώμιον (μοὶ ἐγκώμιον),  
 ἐμου-ποδύνει (ἐμοὶ ὑποδύνει), κῆγ-χόνη (καὶ ἡ ἀγέ-  
 νη): ex altero genere, πάν-θ' ὄρω (ut πᾶν-τόπις),  
 θι-ν' ἔ-φ' ἄλός (θινὶ ἔπι ἄλός), τᾶς-μα' ἔ-ν' ἄν

(τὰ ἄσμενα ἴσα ἦναι). De hac divisione quondam dictum est aliquid a Reizio in libro de accentus inclin. p. 118, sed dicendum est identidem, quoniam videmus a plerisque adhuc voces versuque non tam dividi quam discerpi, ut metuendum ait, ne tandem pro monosyllabis venditentur hæc, *νύ-κτι* et *πύ-χθ'* (*νύ-κτι*), *στρύ-φν'* (ante *ἡθῆ*), *ἔ-σθλ'* (pro *ἐσθλά*), *σκλη-φρ'* (p. *σκλη-φρά*), *τί-φθ'* (p. *τίποτε* i. *τί ποῖε*) cum similibus plurimis, ac non minus falsis: uti sæpe videmus exteros ad suam quosque linguam aut libidinem sic verba dirimere, *πάρ-οδος*, *ἀνθ-έλειν*, *φθ-εργος*, *δέξ-ασομαι*, *δέδεγ-μαι*, *δέδεκ-ται*, *μίσ-γεσθαι*, *ἐχ-θρός*; et rursus, *συν-νάγειν*, *προ-σάγειν*, *ἐκ-τι-σάγειν*, *μελα-νάγεις*, *ἀγά-γκη*; nuper etiam *ἀνδρ-άποδοα*, (scilicet, quo verum *εἴσπραος* ex *ἀποδόσθαι* oculis inculcetur): ut leviora mittam, aequè mendosa, sed quæ typothetis in artum compulsis condonamus, ut supra *νύκτι*. Atque hæc veterum Grammaticorum observatio de ordinandis syllabis, et imprimis illud, quod dixi, elidendo duas voces quasi in unam coniungi, usum suum et alibi et in re metrica habet. Inde, ne ad alia divager, statim intelligas, cur verba, *παλαί' ἔπη*, *ἀρ-πυ' ἀνέγραψεν*, *Ἀδμήτῃ' ἐν οἷς*, Atticis poetis non magis fecerint hiatus, quam ipsæ mediæ syllabæ in *δέκατος*, *ἑρπυια*, *εἶεν* etc., quum intolerabilia illia fuerint hæc, *καὶ ἐν* (p. *κᾶν*), *Ἀδμήτου ἐν* et similia; omninoque cur Græcis non tam displicuerint, *δάκρυ' ἀναπρήσας* s. *ὁμορξάμενος*, *δμῶ' ἐμόν*, *νῆ' ἀγαθῆν*, *τεύχε' ἔκειτο*, *βέλε' ἤπρετο*, *πέσει' Ἀγαμέμνων*, quam *δάκρυ φ. θ.*, *δμῶ ε.*, *βέλη ἦ.*, *πέσει.*



A. Nimirum discreta hic videmus vocabula, illa coagmentata; ex quo fit ut Attici, quorum dialectus maxime doctrinam hiatuum constituit, alterum genus lenius tulerint, alterum studiose vitarint, molleque illud, quod rhetores in hiatibus ex concursa vocalium esse non negabant, etiam in elegantiore et Isocratica prosa fastidierint. Sed de coronide explicare coeperam.

Hanc igitur semicirculi forma iam medio aeo adhibitam esse ad indicandam δύο λέξεων ἀφαισγωγή, ex Etymologico M. apparet, ubi etiam exempla haec sunt, τοῦμόν, τὰμά, προῦστη, προῦπτον. Et in ista crasi i. e. es, qua ex vocalibus aliquid mutatur, et ad quam duo certe priora verba pertinent, minime inutilis ista nota hodieque est: quod propter eos dico, qui universae de his apicibus ita iudicant, ut iuxta cum ignarissimis nescire se narrent, quomodo v. c. apostrophus auditu percipi possit. (Conf. Ephemm. litt. Jen. 1809. IV. p. 151. \*) Quasi endiri apostrophus usquam affectarit, aut quasi non

---

\*) Plagulae illae scriptae sunt a viro probe docto et, ut multae eius litterae testantur, mihi amicissimo, non, ut nonnulli tum putabant, uno ex iniquis meis. Et ipse mihi eum quasi subornavi adversarium, ministratis nonnullis censurae subsidiis, quod eam sperabam utilissimam fore Homero meo, de quo antea corrigendis typographi specimenibus optime meruerat; omisi tamen ab eo scripta legere, antequam typis mandarentur. Alioquin ipsum de quibusdam impostem, quae nunc veris et ingeniosis adpersa sunt partim temere, partim falso animadversa, a meque reiecta consulo. Ita nova insunt, quae magnopere vereor ut veterascant.

omnem scripturam ad oculos prius loqui oportet, quam ore aliquid distincte pronunciari possit: quapropter alia quoque in scriptionem recipi necesse fuit, quae nullum humani oris organum efferre valet.

Coronis igitur veterem et usum habuit et appellationem; et hanc quidem ab inflexa figura, unde ipsum *coronae* nomen ducitur. At in eo signo primum hoc molestum est, quod eidem, etsi nominibus distincto, ut nunc scribitur, triplici potestate fungendum est. Tum in ponendo eo nobis, qui omnia puris chartis accurate imprimi cupimus, variae oriuntur difficultates, si constantiam scripturae quaerimus, si tonorum regulas servare, inepte ambigua cavere, et non nimis insolentes verborum species fingere volumus. Ex maillenis tibi aliquot exempla dabo. Nam quum haesitatio rarius locum habeat in crasibus iis, quae fiunt ex copula καί, ex aliis quibusdam particulis et pronominibus, maxime ex articulis: (nemo enim haeret in pervulgatis, τῶν κεί, τῶν, τῶν, καὶ ἀνάγκη, καί, τῶνδε, καὶ δὲ, τῶνδε, τῶνδε, τοῦνταρ (τὸ ὄνταρ), δὴ μὲν τούτων, in interiective dicto ἐγὼ μὲν (glauδ' ich, vi paullum diversa quam ἐγὼ οὐ μὲν): rursus in multis nec dissimilis speciei ita te in contraria trahunt et ipsas rei rationes et doctorum auctoritates, ut, quicquid posueris, mox disconcinnum tibi ipsi videri possit. Fluctuant editores inter καί et κ' εἰ, καὶ et κ' οὐ, καὶ οὐδὲ et κ' οὐδὲ, καὶ οὐδὲ et κ' οὐδὲ, de quibus supra dixi; disjunctione propter hanc debilem crasin fortasse ferenda, nisi etiam scriberent, ut

Bentleius constanter 'fecit,  $\chi'$   $\omega$  la:  $\chi'$   $\phi$ ,  $\chi'$   $\psi$ ,  $\chi'$   $\omega$   $\sigma$ oc,  $\chi'$   $\omega$   $\sigma$ ic,  $\chi'$   $\alpha$   $\sigma$ ipoc etc., quibus simillima forent τὰ πη, τὰ κεί.  $\chi'$   $\alpha$   $\theta$   $\epsilon$ oc p. κἀ $\theta$   $\epsilon$ oc, Soph. El. 1181,  $\chi'$   $\upsilon$   $\pi$   $\epsilon$  p.  $\chi$   $\upsilon$   $\pi$   $\epsilon$ , Eurip. Iph. A. 1389, hodie forsitan unicum, sed qualia plura legerentur, si plura dramata superessent. (Productas vocales subnotata lineola distinguimus: brevibus nulla nota opus est.) Ista tamen Brunckius et alii persaepe imitati sunt, in pravis rectisque perinde inconstantes.

Exempla quaedam brevitatis causa nunc afferamus  
nuda, cum eorum variationibus, nec semper prae-  
posita es, quae mihi potissimum praeatur: nam in  
horum pluribus modo accentus, modo aliud quid  
obstat, quo minus ad eorum, quae supra posui,  
analogiam scribantur. Habebunt in his adolescen-  
tes tui, in quo sollertiam suam exerceant. Ἡ ἔξω-  
δος minimum tribus modis et scribitur et scribi  
poteat, ἔξωδος, ἦ ἔξωδος, ἧ ἔξωδος; postremum con-  
tra bonam logicam, quae attributum dari vult  
non-enti; ἡ πίνουα (ἡπίνουα), ἡ μπειρία; ἡ πισταία;  
ἡ πιμηθίως (ἡπιμηθίως, ἡ Ἐπιμηθίως v. c. ἀνωα);  
τῆπιατολῇ (non τῆπιστολῇ), τῆγαθῇ (τῇ ἀγαθῇ), θῆ-  
κατῇ (τῇ Ἐκατῇ), ὦ νασαχυντε, κᾶνασχυντε, ὦ χαρ-  
νέων (ὦ Ἀχαρνέων γέροντες), ὄχω (ἂ ἔχω, non ἄχω,  
nec ἄχω), τᾶμεινον (τὸ ἄμεινον, non τ' ἔμεινον,  
quod est τε ἄμεινον, prima brevi), ἀλαβον (ἄλα-  
βον, ἂ ἔλαβον), ἀλάμβανον (ἂ ἐλάμβανον), φῆπτοῖς;  
μῆ ἔειναι, μῆ δικεῖν (ἀδικεῖν), μῆ δυστήνησε, μῆ ἔω  
(μῆ ἔω, μᾶξω, μῆ ἔξω, seu ἔξω), μῆ μμένης (μῆ ἐμ-  
μένης), δῆ ἔγων (δῆγγων, δῆ ἔγων), ὅτι ἔπαλαθῶ-

μην, ἐγὼ ζῶν ἐγὼ ζῶν), ἐκείνῳ δῶκε, οὐφρασκειν (οὐφρασκειν, οὐφρασκειν, οὐφρασκειν), ἐξότου τράφην, μέλλω ξεμεῖν. Nam, ut cum vulgo ait Aesp; Porphy in Lexico Dorico, Quot capita, tot sensus: Quis vero, qui τὰνδικα καδῖκα iunxit, ad hunc eundem modum conglutinare ausit ἐγώφρτευσαι, aut cum quibusdam veterum ἐγώφρτευσαι, ἐξότου τράφην etc. ? His adiace longiora et sesquipedia; non ad risum ficta, sed ex populari sermone sumpta, ut πλέον ἡγάβουλόμην (ἢ ἐγὼ ἐβουλόμην Ban. 1147.), τὴνφθαλμῶν κόπης (τὴν ὀφθαλμῶν ἐκκόπης Av. 342.), πολλάνικς δὴδοξάμαυτῳ (δὴ ἰδοξα ἐμαυτῳ Vesp. 4965.), quibus si duo tria gemina appones, contrariam crasibus habebis τρυγδοπομομουμικῶν, quam non dubito tamen in Cecropidarum colloquiis quotidie auditam esse.

Spectatis et comparatis his, haud mirabere, si quis, quod ego saepius expertus sum, de perpetua aequabilitate desperans, eo se adductum sentiat, ut aut *pleraque* talia potius integre scribenda putet: in *nonnullis* enim ne hoc quidem ex tricis viam aperit: aut si quis certe coronidem, quae non raro incommodam sedem habet, penitus sublata velit; id quod nuper, a nonnullis Anglorum factum est. Quamquam etiam eas, quas Blomfieldus ad Aeschylum a se praelatas ipse vocat, inusitatas species, paucis lectoribus placituras opinor: καμῆ, καίκατα, χόστις, τοῦργον, τάργα, προύστη, προῦπτον etc. In postremis quidem duobus id facillius feras, si ea minus ad legitimam crasin quam ad vulgarem syntaloepham referas, quo προύστυ et προῦδος perti-

nent; vel, ut id secus existimes, analogiae colorum ostendunt nota haec, ταυτό, (ταυτολογεῖν, ταυτέτης,) ταυτά, σουτοῦ, ἐμαντοῦ, quae dudum a multis ita scribuntur, sine ea, quam Blomfieldus dicit, apostropho. Sed ad ποικίλα ista quibusdam temperamentis videtur utendum esse; primo hoc, ut, si vox ab alterutro spirituum incipit, coronis ornatur; sin a consonante, subiungatur, seu asperata ea littera sit seu lenis. Quam normam sequendo medium quiddam tenebimus inter eos, qui parum faciunt, et qui nimium. Nimium videntur facere, qui malunt οὐμός, ὠνή, nec videas, cur iidem in Vocativo non item scribant ὠνιο, ut multi ὠπαθε et deterius ἄπαθον. Veteres ipsi diversa sequuntur, praesertim in longioribus verbis, ubi positum tibi cuius scripturae renititur; at duas illi parum leges adiiciunt, primam, ne subscriptum ponatur in mediis vocibus, ut in τῶμῳ (i. e. τῷ ἐμῳ), τῆμῳ, τυχῆαδῃ, ἐμῶκυμῳ (p. ἐμῷ ἀκυμῳ); aliam, ne coronis addatur iis, quae ab aspero spiritu incipiunt, ut θοιμάτιον, θῶπλα, χημέρα. Posteriori tibi arbitror inauditum esse: ac mihi quoque fuit, antequam id ex Urbano Belhunensi discerem; namquam autem rei rationem cognovi, immo contrario modo scriptum video ap. Etymol. M. p. 443, 35-36, 34 et alios Grammaticos. Iam ex media illa via et maiorem constantiam lucramur et hoc commodi, ut verborum origines multo facilius agnoscantur. Sic v. c. tria, quae auribus confusum sonant, ecclesie saltem nullam ambiguitatem habent: τῶν, (τὸν δὲ; nusquam enim τᾶν legitur, aut δὲ p. δὲ, ne

τοῦν quidem, aut χαῖνι, aut καῖνι: cf. supra p. 432) τᾶν. (Dor. p. τῆν) τᾶν (τῶν ᾄν, de quo bene praecipit Porsonus, posthac tamen melius minores, qui μὲν τᾶν tuentur potius quam μέρ' ᾄν: cf. Elmsleii ad Acharn. 323. p. 122, etiam de simili τᾶρα).

Noli ergo dubitare, huius generis plura nostro permissa esse iudicio. Nullus veterum Grammaticorum nobis monstravit, quibus modis vera pronuntiatio crasium exprimi antiquitus soleret. Vera autem pronuntiatio ut *quodammodo* sub adspectum veniret, ac ne similia verba confunderentur, in hoc maxime excolenda erat scriptura. Eaque quaestio prima est nobis proposita; altera est, unde ortae sint tales concretiones, et apud quas Graeciae nationes quibusque scriptorum classibus maxime frequentatae fuerint; tertia, quid per grammatica praecepta licuerit olim aut non licuerit scribere. Ad haec porro observationes aliquot hic per saturam spargere placet, alio loco fortasse diligentius pertractandas.

Secundae quaestionis ergo a vetustissimis temporibus repetendum est. Etenim vatum aevo nata est *poetica* quaedam *crasis*, cuius longior usus iustam vocalium concretionem elicuit, inter Diores primum, tum magis inter Atticos. *Synizesis* illa seu *synecphonesis* dicta valde similis est novorum Itolorum mori, quo hi non solum vocales procliviter coalescentes, sed etiam dissidentes quasdam, usque ad tres quatuor, in unam versus syllabam cogunt, ut in *miei*, *tuoi*, *guai*, *figliuoi*; quibus ipsi illorum Grammatici patrocinantur. Ut autem hac

in lingua tot vocales una in syllaba componentis, pronuntiatione legentium arbitrio relicta, ita in vetusta Graecorum poesi fieri oportuit, quam primum litterarum usus invaluisse. Exemplo uti notissimo ex Hesiodica Theog. v. 48. Ibi *disyllabum* ἀοιδῆς (falso olim et nuper ap. Gaisf. in P. G. M. editum est ἀρχόμεναι λήγουσι τ' ἀοιδῆς, quod ne intelligi quidem potest,) illud igitur ἀοιδῆς si contracte scriptum esset ᾠδῆς, praematurius probiisset forma, qua priora tempora nondum usa esse constat. Simillimum est Odys. v. 194 ἄλλοσεδέα, a nemine, quod sciam, contractum in ἄλλουδέα, aut in aliud quid. Eodem modo apud Homerum et ceteros Ionicos poetas scribi licet ac debet, εἰ μὲν δὴ ἀντίβιον, (quasi δὴ ἀντίβιον) δὴ ἔβδον, δὴ ἄγρην, εἰλαπίνην ἦέ, ἀρετήν ἐστι, τοῦ ἐσθλοῦ ὦ ἀρίγνωτε, ἐμῶ ὠκυμόρῳ, ἀσβίστω οὐ, ἐπει σὺ, σταθμοὶ ἐν (velut σταθμοῖν, ut vere vidit Thierschius); neque nobis fas est contrahere δ' ἀντίβιον, εἰλαπίνην ἔ s. εἰλαπίν' ἦέ, aut ἔπ' οὐ, ne apud Pindarum quidem, ad quem plura notavit Boeckh. p. 420, nec apud scaenicos poetas; nisi quod sermo vulgaris usu recepit ἐπάν, ex duobus ἐπει ἄν. Atque ex aliquot eiusmodi exemplis apud Homerum rationem duxi scribendi δὴ ἔπειτα, (a Brunckio, ut nuper didici, ad Vesp. 665 iam occupatum, quae de scriptura et alii antea et Wintertonius ad Hes. Opera I. 290 erraverat,) tum in illo versu Il. α. 277 refingendi Πηλεΐδην, ἔθελ', ubi dupliciter scripserunt veteres, primo male Πηλεΐδην θέλ', deinde Πηλεΐθῆ ἔθελ', acuto tono geminato; altero proprio,

altero verbi, tamquam enclitici, in nomen reclinari, ut veteres fecerunt aliquoties; neutrum consentaneae rei. Quodsi in nostra lectione nonnullis, qui, quae audiri duntaxat possunt, videre omnia volunt, molestiam creavit comma mediae iniectum synizesi, non gravior ea offensio est quam in verbis Comisi, *εἰ δὲ μὴ, ἀλλὰ νῦν λέγειν* Thesm. 288, saepe repetita, ubi morae necessitas paullo maior est quam in vocativo; nec tamen cuiquam sic truncare libuit *μὴ ἄλλ'* aut *μηλλά*. Iam, quomodo talia Graecum os extulerit, vix mirabitur, qui cogitet quid in pronunciando sit suspendere vocem, neque hoc loco ridebit distinctionem, morari simul iubentem, simul vetantem, quatenus eandem ambiguitatem aliis locis non paucis ferendam esse apparet: siquidem interpunctiones, natura sua oculis, non auribus potestae, pluribus usibus inservire debent, nec nisi inconstantia quadam ad rationem redigi possunt. Quae verba quorsum pertineant, proprio studio dicendum est ex diversissimi generis exemplis conferendis et ad classes suas revocandis.

Post haec per tot ambages deducta concedes, quaedam istorum apud Atticos quoque in usu mansisse, scribendoque expressa esse, atque ad poeticam potius quam ad vulgarem crasin referri velle. Hinc ergo referes illa, *μὴ οὐ, μὴ ἀλλὰ, μὴ εἰδέναι, εἰὼ οὐ, εἰὼ εἰμί*, ex quibus nulla littera compendifieri potest. Sed haec quam late pateant, et quibus finibus coercenda sint, difficilius est iudicare in singulis. Praeter ipsam Atticismi indolem, quae omnes vocalium contractiones et commixtiones a-



mat, duo sunt fontes, unde cognitio rei *historiarum*, sed impuriore facti, nec integri nobis servati, Grammaticorum praecepta et Mss. codices. In quibus igitur rebus illa vel inter se, vel Attico *mos* congruunt, eae usque ab Alexandrino aevo repetendae sunt, ultra quod in scribendo sapere hodie non licet; etsi liberrimum est, ex vetere analogia novas et proprias coniecturas captare. Quod ut recte fiat, redeundum etiam ad tempora Alexandrinis priora. Atque tum haud dubie mos fuit, cuius adhuc in codd. et lapidibus vestigia existant, quae cuipiam notam incitiae merere visa sunt, ut omnes et elisae et per crasin quoquo modo mutatae vocales ponerentur integrae. Secus id acciperunt posteriores inter ipsos Graecos, quum putarent doctam pronunciationem non pati *ἀστέφ' ἐμὸς* *πυρρῶ, ὄρνιθ' Ὀδυσσεύς* etc., extrito *ε* dativi; quae de re prope omnia Eustathii monita indicavit Gais. ad Hephaest. p. 221. Ceterum qui in Graecia *dū* fuit mos, eundem scimus fuisse in nova Italia. Nobilis est Decameronis Boccacciani codex Manollianus, qui auctoris aetati suppar, nihil in litteris contractum aut breviatum habet; quo ex codice aliquot operis editiones factae sunt. Qui vero nunc in Italica lingua obtinet usus, studiis *ortus* est eorum, qui optimam pronunciationem calamo *proe-*sus imitari volebant. Ex quo paulatim tot *curtatae* voces cum earum signis prodierunt, *apostrophis*, quibus tempore quodam in principis quoque verborum utebantur, ut et Graecos parcius fecisse constat. Postremo totam hanc elisionum doctrinam in  
utro-

utroque populo fere eosdem progressus habuisse verisimile est; dum perfectis crasibus, quibus Atticorum sermo abundabat, pleraeque carent linguae recentiorum. Ex Attica autem consuetudine in Homerum nostrum illata sunt tria eiusmodi, *κᾶν*, *ᾤριστος*, *οὐμός*, sicut in Theognidem *οὐπετυχών*; prope cogente, opinor, pronuntiatione.

Etenim in tota re maxime nos sollicitat, quod parum liquet, quomodo multae poeticae synizeses primum, mox prosaicae crases pronuntiatæ fuerint; quam tamen causam legitima scriptio verissimam habere putanda est. Illud quidem certum est, in iis crasibus, quae a communi contrahendi lege recedunt, breves vocales non tam *absorptas* esse, quam *involutas* praegressis vel monophthongis vel diphthongis, surdus etiam expresso *postremo* *ι*, ut in *ᾠπάλος*, *ἐγὼδα*, *κᾶνος*, *ᾤζυρέ*. Nam nemo hodie ignorat male subscribi *ι*, ubi non postremum erat, ut in *κᾶν*, *κᾶλλος* (dupliciter male), *χᾶσαν* (Pind. P. II, 87. 8), *ᾤλλοι* s. *ᾠλλοι* (τῆς νεωτέρας *Ἰάδος* *κράσις*: Herod. II, 51. VIII, 67. Apoll. Rh. I, 998. 1081, et Intpp. II. β. 1, rectius *ᾠλλοι*;) et in similibus plurimis diu factum est; etsi meliora iam pridem disci potuerant ab Etym. M., aut certe ex a. 1635 a Wintertono l. l. v. 293, qui simul ibi aliud falso subscriptum s. aoristis et perfectis verborum subtrahit, *ἔφηναι*, *πέφηναι*, *σημῆναι*, *εὐφρῆναι*. Sed in neutro monitis viri, quamvis apud Anglos scholarum usu celebratis, paruerunt Bentleii, Barnesii, etc. usque in hoc saeculum. Adeo interdum cetero sapientes Grammatici, et tanta vis est consuetudinis.

De quarundam crasium pronuntiatione, quem fontem rectae scripturae esse monui, libenter me peritioribus docendum mandarim. Sed in hoc consentimus sine dubio omnes, nihil quod ambiguum esset, in Attica scaena ab actoribus proferri debuisse. Annon verò ambigua sunt ipsa haec, τὰν (τὸ ἀπό, τὰ ἀπό), καὶ (καὶ οἱ, καὶ ὃ, nisi in hac rarissima crasi malis καὶ), καὶ αἱ, καὶ ἡ Dor.), τοῦν (τὸ ἐπὶ, τοῦ ἐπὶ), οὐμοί (οἱ ἐμοί, ὁ ἐμοί), οἷς μέσῳ (ὁ ἐν et οἱ ἐν μέσῳ, ut λόγοι: cf. Eurip. Hecub. 531. Med. 814 edit. Matth. cum quatuor prioribus nostri temporis editt., quarum aliae illa tolerarent, aliae plane probant; et cum Brūnckii notis ad Ran. 1399, Thesm. 158), οὐκτός (ὁ ἀνός, οἱ ἀνός), οὐξω (ὁ ἔξω, ἔξω s. οἱ ἔξω), τοῦν (τοὶ δαί, τοῦν ἐστὶ), οὐφόρει (ὁ ἐφόρει et οὐ ἐφόρει. v. c. τὸ ἄχθος), μοῦχρησεν (μοὶ ἔχρησεν, μοῦ ἔχρησεν) etc. In nonnullis horum adeo tria latere videri possent, nisi certus bonorum poetarum usus haec rexisset; velles tamen diversas diversis vocibus scripturas semel introductas esse, ut. v. c. οἱ μοί p. οἱ ἐμοί, καὶ πρὸς μοί, σοί σσι, καὶ οἱ s. καὶ οἱ, μοί δέκα, licet ubique codicum bonus numerus transformatis vocalibus faveat. Ita nonnumquam recte ut cogitemus, ipsos veteres librariorum et Grammaticos nobis non multo sapientiores fuisse, et non paucos theatrorum debuisse Hegelochos, si poetae his plus laboris iniunxissent, quam humana organa perficere possent. Nam quod in simili re Athenia irritum est ambiguum actoris Euripideae recitantis Or. 269, Ἐν κυμάτων γὰρ αὐθις αὐτὴ γαλήνη· ὁρᾷ, eius cul-

pae pars Euripidi ipsi speciose imputari a Comicis potuit. Displicent enim mihi acumina ad istam fabulam congesta a nonnullis, qui nesciebant quid esset *vocem suspendere*; quae tamen ars nullo pacto ridiculū cavere magis potuisset, quam si Germanus recitare cogeretur, *Aus schwarzen Scürmen kehrt die Helle ganz zurück*. Hic lectori quidem nihil ridiculi in mentem venire potest; sed aures statim ferit *die helle Gans*, utcumque et ante et pronuntiātum est.

In viam redeo. Quid enim digredi vetat grammaticam non scribentes? Sed si quis in uberiore arte causas crasium resumere volet tractandas, dedita opera inquirere debet in leges circa eam rem ab optimis scriptoribus servatas, quatenus eas librariorum error aut libido non obscuravit. Ipse Bentleius in his subinde erravit, novas voces procudens, non ut isti olim, qui τοῦλλο, προῦστασμα etc. fingeant, sed tamen τοῦναι p. τὸ εἶναι in Menandr. p. 130, ταλάματα p. τὰ λαματα p. 105, adeoque χ' ὄν p. καὶ ὄν p. 112; postea similia alii, ut Wytttenbach. Plutarchum corrigens T. X. p. 824 χῶπερ, ut qui alicubi p. καὶ ἐς posuit κῆς, bene ad-versante cod. Rav. in Ran. 1529, ut qui in Theogn. 996 ediderunt χ' ὄσον seu χῶσσον, ubi rectum nunc ex cod. affertur θ' ὄσον etc. Nec vero veteres magistri dubitarunt in Hegemónis versu ap. Athien. XV. p. 699 A. et ap. Eustath. ad II. p. 1239, 28 scribere χῶρ' εἰς τὸν ἀγῶνα, devorato εἰ ante alterum et, quāvis melius fuisset χῶρε' εἰ δὲν χῶρε' εἰ,

ut in *Lysistr.* 605. Eaque exempla omnia ad crasin referenda sunt, non ad thlipsin s. elisionem, in qua ipsa recentiores frequentius errarunt quam veteres. Nam quum in Ionicis carminibus verborum terminatio *αι*, quippe correpte et *ἀνάσσει* prolata, elidatur inoffense, (*βούλομ' ἐγώ, ἔσομ' αὐτός, γνώσει' ἔπειτα, ἔσονται, ἔρχεσθ', ἔσσισθ' ἐμέ, δειν' ἐθέλει* etc.) in quibus etiam *καλλιπρωλον* veteres diserte laudabant, dubitatum contra est a Dawkins et aliis, num apud Atticum poetam Nub. v. 7 bene legatur *κολάσ' ἔξιςσι*, v. 43 *γῆμ' ἐπῆρε*, v. 519 *ἀναγεῦν' ὑμᾶς*, v. 546 *ἐπεμνηδῆσ' αὐτῶ* etc., i. e. utrum ita diphthongum *αι* elidere Atticis liceat, an id excusabile tantum fuerit sequente longa syllaba; quae latebra nulla patet in verbis v. 777 *καλείσθ' ἀπαγξαίμην*. Neque enim infinitivus aoristi aut perfecti activi aliquid praecipui potuit habere, ignoratum scilicet antiquis Aristarchis et ipsi Aristarcho, et Bentley ad Menandr. p. 105. Immo nobis si occurreret *λέξ' ὃ φιλότης*, vix aliud quam *λέξαι* legere videremur, minime *λέξω*, idque duabus de causis. Nam primum *κλητικὸν ὢ* in hac compellatione inepte extrusum esset, neque omnino productae vocales, neque anceps *υ*, nec diphthongi, (illa *αι* excepta et *οι* in uno *οἶμ' ὅς*), aut elidendo perire possunt, aut legitima crasi devorari. Ad haec parumper mihi confer illa, *οὐ' χά, Ἀπόλλω εὔ* (Ran. 508), *ἐγώ'ς αὐτόν, ἐγώ'ν αὐτῶ, ἐγώ' λεγον, ἦ'ε Πανός ἦ'πὶ Κωλιαδά, ἦ'δ' ἦ' γώ, δῆλη' στεί, ἰδία' σί* (*propria est*), *ἦ' θύρα' σθ' ὑπερεφής, ἦ' θύρ' ἐπὶ*

nam falsum est quam *μίσσε* esset p. *μή* *ὅτι* et *πέ-*  
*σσε* p. *ποῦσσε* s. *ποῦ* *ὅτι*: — tum ex Comico rur-  
 sus *κοιμᾶσθ'* ἐν εὐνῇ, εἴν' ἔφασκε, εἴν' ἄγγελος, ἴδε'  
*ῥοτ'* (*propria sunt*); οὐδεμί' ἐστὶ γυνή. Fallitur  
 enim Brunnck. ad Av. 976. Thesm. 217. et in Sup-  
 plem. Aristoph. T. III. p. 188, nisi quod scribit,  
 diphthongos ante *vocalem* brevem *rarissime* elidi.  
 Itaque Bentleium nurexis in fragm. Menandri  
 p. 86 satis Homerice tentare *λογίζομ'* ὁ, item Her-  
 mannus in Oed. Col. 547 κ' ἀπώλεσα, alios alia  
 audaciora. Nam probabiliter is, qui in Phoen. 1230  
 illam Brunnckii sententiam probabat, Porsonus, ta-  
 lia coniecturis oppugnavit, nec fortasse ultum nunc  
 exemplum latet i personae pass. elisae, postquam ab  
 illo in *postrema* editione suae Hecubae ad v. 1161  
 correctum est unicum *τηροῦμ'* ὑπὸ τῶνδε Vesp. 319;  
 et quis usquam vidit *οἶμ'* ὥς p. *οἶμαι* ὥς, vel  
 κ' ἴσωσα p. *κᾶσωσα*, vel *κελθεῖν* p. *κάλθεῖν*, sim?  
 Sic sane etiam κὲς et κέν p. καὶ ἐν et καὶ ἐν ali-  
 quid esset, quod nihil videtur.

Admonet me hic locus ut tribus verbis dubi-  
 tationem tangam, quae diversa metra et metrorum  
 loca tractantibus incidit, an, quae Dawesius ubi-  
 que ingerebat, *γράφομαι* γώ, *γράφομαι* γώ, alicubi  
 toleranda sint. Tu si umquam dubitasti, nunc as-  
 sentieris Porsono ita scribenti in Eurip. Med. 722  
*πεφάσσομαι* γώ, Iph. A. 726 *εἶδωμαι* κ' σέθεν, in  
 Vesp. 536 *γράφομαι* γώ etc. praecente Bentleio ad  
 Men. p. 107, verasque hic quoque crases esse sta-  
 tuas: quae quo molimento pronunciatas sint, te de-

ceant alii. Quapropter ipse Porsonus minus recte videtur fuisse sententiae suae, saltem inconstanter, si, Gaisfordo ad Heph. p. 222 teste, in Ban. 509 scribere maluit *περίοισι ἀπὸ δόντι*, quamvis id facile praestet monstruosis, *ὀφιομαπέλδοντα, εὐθιαμαία, χρηστάρω* pro *χρησταί τάρω* i. e. *ἐτάρω* etc. in quibus de omni accentu desperandum erit. Mihi quidem fallax in talibus semper visa est analogia breviorum et tritiorum vocum, *κᾶλώ, κᾶτα, χᾶττος*, quam video etiam veteres Grammaticos neglexisse in verbis ab *αι* incipientibus, ut in *ταίδιον(α) p. 27* *Αἰδιον(α) ap. Tryphonem* loco supra laudato: id quod novum scrupulum iniicit ob illa, *τᾶρχα* et *κᾶρχον* apud Euripidem. Attamen in his quoque legitimus quidam usus fuisse mihi videtur; nec tu consenties cum Martiale, qui nihil negatum dicit Graecis, *ut quos Ἄρες Ἄρεα docet sonare*; mirificum iudicium, quum Ἄρεος priorem syllabam olim ancipitem habuerit.

Denuo revolvor ad suetam crasin, cuius plura, quam adhuc factum est, colligenda sunt exempla, et pro dialectis scriptorumque variis generibus iudicanda. Apud Soph. Oed. C. 508 legebatur ante Brunckium *χρήσται* pro *χρεῖα ἔσται*, neque id offendit Scholiastas; nec difficilius vocales *αιας* in unum coire potuerunt, quam in aliis vocabulis *αιον, αιός, αἰά, αἰή*; utrum autem illudne vulgatum reliquerit poeta, an *χρεῖ ἔσται*, an aliud quid, mihi non magis liquet, quam utrum in Lysistr. 945 Comicus contraxerit *ἐα αὐτό* cum Brunckio in *ἐα ὕτ*, an cum prioribus editt. scripserit *ἐα αὐτ*.

In his omnibus est quod nescimus, nec pudentibus eam ignorantiam. Ac similia diligentem lectorem in prosariis quoque Atticis morari possunt, in quibus periculum est, ne qui constantem in absonis venantur, mox corrigere ausuri sint, quae in plerisque, praeter Isocratem, saepissime biant. Nondum tamen mutavit quisquam τὸ ἐμὴ in τὰμὰ, (nam τοῦμόν licuit prosae) aut τὸ ἕτερον in οὐτερον (nihilī vocem p. θάτερον, de qua sui generis unica voce et labente Atticismo turpius depravata v. Etym. M. p. 443. 27. Phavorin. γ. ἄτερος cum Piers. ad Herodian. c. Moer. p. 432 et aliis;) aut τὸ ἄχθος in τᾶχθος et genit. τᾶχθους (ad τῶνθρόπου), aut τὸ Ἀττικὸν et τὰ Ἀττικά in τᾶττικᾶ, aut ὁ ὄχλος (ad τοῦναιδος) in οὐχλος, aut ὁ ἐχθρός in οὐχθρός, aut τὸ ἡμῖν (ad θῆμᾶτερον) in θῆμῖν, p. Ion. θῶμῖν, aut ἐγὼ ἔφην in ἐγῶφην, quod ne in versu quidem legitur, aut τῷ ὅλῳ in θῶλῳ, τῇ ὁδῷ in θῆδῳ s. θῶδῳ, καὶ αἰὶ in καί, aut τὸ ἄλλο in — nescio in quid.

Cum hisce quaestiunculis iungenda denique ista est, quam animosae movit Dawesius Misc. crit. p. 123 sqq., Atticini usurparint, sicut Dorae et Iones, ἄνθρωπος, ἀδελφός, αἰήρ, ἄνθρωποι etc. an, sicut in τὰνδρί, τᾶδελφῷ et paucis aliis, ἄνθρωπος, ἀδελφός, αἰήρ, item ἄνθρωποι, ἀγνοοί etc. Prius fortasse tolerabile putasset ille, si usitatam respicere voluisset contractionem in χειρώας ex χεῖρο ἄνας, ex αἰδῶα αἰδῶ, in quo accentus ex vulgari regula est et Aristarcheus, quum τὴν περὶ etc. diversam legem sequantur. Sed Critico coepitat alterum mo-



dum unice placuisse, quem alii posthac diu perbarruerunt, ut Valckenarius, et eo auctore Brunckius, qui alias Angli nimium sequax erat. Mihi eadem ratio in aliquot Nubium locis prope invito extorta est Porsoni et aliorum erudito convicio ipsoque saepe silentio, ut ad Hecub. 233 1216 etc. Hodie factum nollem; ac, si nunc fabulas edendas haberem, imitarer potius scribentes οἱ γὰρ, et in sing. adeo ὁ ἀγαθός, ὁ αὐτός, nova licentia, cuius alibi tibi rationem reddam, nisi ex superioribus satis apparuerit. Nam post ista Demosthenis Leptineae §. 33. adscripta incertum et minus probabile putabam id inventum esse, cui et codicum constans fides et tacite conspirantes Grammatici adversantur. De codice Rav. ad Ran. 1210 (1184) reperies nonnihil apud Invernizium, qui ceteris locis omnibus pro more suo repetisse videtur Brunckianas lectiones.

Non dicam, in ancipitibus vocalibus magnam Graecis libertatem fuisse, longe maiorem quam vulgo putant: causantur enim α in ἀνῆρ etc. productum in aliquot versibus, de quo tibi in *trimetris* quidem non satisfaciet Brunckius ad Vesp. 269, collato Pors. ad Phoen. 1670: sed pluribus talium verborum vix opus est articulo, quod loca *demonstrant*, in quibus omnes codd. praebent ἀνδρῆς, ἀνδρῆ, etiam ἀνδρα, cui casui ex illa ratione τὸν addendum esset. Et quoties vel unus Demosthenes in unis Philippicis licentius interpolandus foret, ubi Macedonum rex contemptim vocatur ἀνδραπός, alii hostes ἀνδραπός! Accedit quod saepe sic discrepant libri, ut articulum a paucioribus scribis additum

potius quam a maiore parte omissum censeas. At illud prorsus palmare est, quod Crates Britannicus argumentum duxit ex Sigeo lapide, unde idem primus ista, *κᾶν, κᾶγῶ, κᾶκεῖνος*, confutare sibi visus est. Cf. Lobeck. ad Ai. p. 221. et supra p. 451. Pluribus haec partim ridicula persequi taedet; sed unum ex viro aut illius sectatoribus quaeram, si productionis vel alius rei causa dixisse Atticos putant *ἁπόλων, τᾱπόλωνος, ἄναξ, ἀριθμός, ἀήρ, αἰθήρ, ἀγάθων, ἄλλος*, et plural. *ἄλλοι, ἄνδρες, Ἀττικοί*, num mutent etiam *ἔστην* *ἄνῆρ* in *ἔστηχ* *ἄνῆρ* etc. Quin etiam consulere peritos licebit de vocabulis, quae iam asperum spiritum gerunt, *ἄρπαξ, ἄβρος, ἐπτά*, si cui forte in Thebana fabula hoc dicere placuit: in quibus profecto spiritus spiritui insidens facit negotium fuisset. Mortuus tum iam erat Bentleius, quum haec non sine acumine proferrentur, ideoque nonnulla a se peccata vivus non dedidit, v. c. id quod in epigrammate ad Phalaridem primum edito haeserat et nunc quoque haeret, *χῶντικός* pro his *καὶ ὁ Ἄ.* Anthol. Palat. T. I. p. 428. n. 410. Possem plura asferre, quae ad hanc quaestionem pertinent; sed ad quae respondere vix quisquam nostrum hodie in tanta scriptorum Graecorum iactura posset. Nam, ut unum addam, disquiri debet etiam de femininis, ut *ἡ ἀγαθή. ἡ αὐτή, αἱ ἀγαθαί, αἱ αὐταί, αἱ ἄνθρωποι*, an item ex his fiat *ἀγαθή, ἀγαθαί* —

In Nub. v. 1185 ab Hermanno editum est *ἡνική*, vocabulum nusquam testatum: ibi ego in tutiorem partem errare malebam revocando *αὐτή*, etai hanc

pronominis formam plerique omnes nunc negamus dici posse p. ἡ αὐτή. Videbatur mihi ἡ αὐτή poni potuisse pro *eadem*, cuiusmodi tum probabile exemplum in memoria habebam. Neque mutavi v. 1198 ἀρχαί, quod articulum non nimis necessarium putabam, et nimis contumeliosum. Itemque v. 451 servavi ἀπαντῶντες, ubi simplex participium ex usu loquendi sufficere opinabar: in quibus omnibus quinque Vindobb. codd. conspiciunt cum reliquis antea collatis.

Sed finem faciam longo sermone, quo si non omnia, quae rem illustrent, quatenus potest, explicui, si plura significavi magis quam edisserui, difficultatesque movi plures quam removi, ea tamen mihi videor attulisse, quae, apud Maittarium et alios dispersa, necdum in uno conspectu posita, nunc professis Grammaticis novam materiam dubitandi iudicandive praebeant. Loca accuratius citavi pauca: operosum, neque ita necesse. Dramata percurrenda ei erunt omnia, qui studium denuo in his minutis ponere voluerit. Latine haec scripsi. Germanice scripta riderent forsitan Germani.

#### V. De forma s in mediis vocibus.

Offendit te, ut scribis, usque adhuc s in mediis vocibus compositis, neque oculi tui novo, quem vocas, mori insuescere volunt, etsi iam plurimum in libris usitato. Qua in re consentientes certe habes permultos alios in Germania, plures, ut suspicor, inter exteros. Angli quidem pristinam consue-

tudinem hodieque ita tenaciter retinent, ut, quum nuper (1808) *Reizii et Schaeferi* Herodotum bel-  
lissimis typis Oxoniae repeterent, in hoc uno a  
posterioris Editoris exemplo discesserint. *Reizius*  
enim, in parte a se curata nondum sic scripserat,  
metu deterritus, puto, ne quis insolitum quiddam  
invectum quereretur, (v. Praef. ad Herod. p. XXV)  
multoque serius rem instituit, postquam diu du-  
bitarat, et ratiunculas, ut solebat, in utramque  
partem lente subduxerat. Unum hoc errabat vir  
praeclarus, quod novam putabat esse rem, quae  
multo ante suasores suos auctoresque habuisset.  
Duos eorum ut nominem, et satis antiquos et pri-  
marios in Graecis litteris viros; *H. Stephanus* quum  
aliquamdiu vulgarem usum tenuisset, tum in The-  
sauro l. Gr., ubi id maxime opus erat, tum in ali-  
quot scriptorum editionibus composita sic distin-  
xit; itaque *G. Io. Vossius* in noto libro schola-  
stico Institutt. l. Gr. de harum formarum discrimi-  
ne haec praecepit, "et in fine vocis poni c pro σ,  
ac, iuxta veteres codices, etiam in medio, si verbi  
compositi prior vox in hanc litteram desinat, ut  
εἰςσέτω."

Quod *Vossius* ibi de vett. codd. scripsit, nec  
verum est omnino, et, si verum esset, leve mo-  
mentum faceret. Notum est enim, per medium  
aevum post inducta utriusque linguae minuscula  
alphabeti in singulis litteris tot mutationes factas  
esse, ut inde diversissimis scripturis aequa auctori-  
tas conciliari queat. Copiosae a multis tractatae sunt  
istae varietates, quae ad Latinam linguam perti-

nent; nondum eodem studio, quæ ad Græcæ; nisi quod modo *Bastius* in Commentatione palæographica harum bonam partem illustravit. Nihil velles vir, in codd. maximæ bibliothecæ legendis versatus, de ea re aliquid dixisset, quo *ὁ ἀπὸ τοῦ* (*les protes*) in Gallicis officinis de hoc novo usu *σ* et monerentur. Nam quod is ibi p. 723 et alias de codicum scriptura attulit, nemini doctorem ignotum erat, et finale vetustioribus scribis pæne inusitatum, postremis tandem sæculis in communem usum venisse. Non antiquorum ergo librorum et auctoritas illa, quam *Vossius* *Mætis* tribuit omnibus; eaque re evidentissimum est, in neutram partem hic codices nobis pro exemplo esse posse. Nimirum illos si sequi velles, non tantum *σ* pro *ε*, sed etiam *π* pro *ρ*, adeoque iunctim *σπ* pro *ε* et *τ*, *προσπ* p. *π* reponere deberes, simul alia multo ineptiora, ut in Latinis ubique longum *f*, quod per plures ætates solum regnavit, in *disturbo*, *distrabo*, *assequor*, *suscipio*, *profuscula* etc.; nec fere quicquam in his litterarum formis ponere posses, quod non Mss. libros auctores haberet.

Nunc igitur, si nobis codices nihil certi præscribunt, probabilis ratio vel ex commoditate seu utilitate vel ex pulchritudine seu venustate scripturæ ducenda erit. Ac fortasse præter longam assuetudinem, cuius tanta vis est quantam omnes experimur, posterior causa maxime valuit apud eos, quibus tantopere displicet forma *σ*. Nam quæ ductu suo aperte tendat sese iungere cum in-

quentibus litt<sup>er</sup>is, alter quodammodo dehiscit et quasi discrepat a continente scriptura. Et huius ipsius rei gratia eam figuram adscivimus, non de vetustatis auctoritate, quae per se exigua est in his minoribus litteris, non de ulla alia re solliciti nisi legendi facilitate et recta pronunciatione. De vetustate autem non paucos, qui alias callidi pulchrarum formarum iudices sunt, ita scio sentire ut eam a litterarum figuris prorsus abiudicent, omniaque in iis unice referrent ad simplicitatem et evidentiam. Sed eam controversiam componant illi cum *Didot* nostris, quorum novum institutum in hac ipsa Latini alphabeti littera eosdem diu offendebat, repositantes pro rotundo *s* longum *f* in *descendo, distinguo, suspicor* etc. Et inre, aiunt plures. Nam si illud expulsum esset eo, ne unica superesset littera, et supra lineam surgens et infra eam descendens, esset hoc saltem aliquid; verum non ita res est. In *recta* scriptura, quam officinae *antiquam s. Romanam* vocant, non minus infra lineam descendit *f* quam *s*; et in *inclinata s. cursiva s. Italica* uterque hic ductus pariter descendit et surgit, v. c. quum typothetae vel scribae ponunt *falsa suspicio, falsches Mass*. Ut autem concedas, Latina in omni typorum modulo carere posse longo *f*, enormi *f* servato solo, id nostrae linguae imitari non licet, quia ei singularis forma opus est ad exprimendum  $\beta$ , qua discrimen notetur et pronunciationis et significationis, v. c. in *gießen, gegossen*, in *Masse, Massen*, in *reißt, reist* p. *reiß't* etc. Quocirca officinae ad Didotianam elegantiam instructae

In Germanicis libris, saepe ipsorum auctorum fuit, utramque figuram servare solent distinguendis vocibus: quin probandus est fortasse mos eorum, qui ad vernacula Latinis litteris exprimenda triplicem sibili formam usurpari volunt in talibus; *messen*, *des Messkünstlers*, nec ferenda putant *einschen*, *entschliessen*, *schreiben*, *selbst*, *französisch*, *portugiesisch*, *abstellen*, quasi *abs-tellen*, *entz-præchen*, *Gesank*, *unvers-chämt*, et similia, quae blasphemiam quorundam dialectorum imitantur.

Atque ista nostrae linguae proprietas novam ostendit viam, quae in mediis vocabulis commendatior fiat. Nempe diverse pronunciabant Graeci sūm et Z, prout aut postremum erat in voce, aut in alia parte situm. Ab initio et in medio maximum fondebatur sibilum, aliquanto minus quam nostrum geminatum in *Genossen*, *hassen*, *Possen*: in extremis autem vocibus et haud dubie etiam in compositis mediis leniore sono erat, similis illi, quem habebat ζ longe suavissimum. Inde littera σ horridula, tamquam bestialis stridoris, descripta est apud Dionys. de C. V. p. 170 (100); eaque causa fuit, cur veteres σιγματισμόν (nimis frequentatum σίγμα, non σίγμα) in pulchra oratione perhorrescerent, sicut in versu Eurip. Medae: *Ἔστω σ' ὦς ἰσασιν Ἑλλήνων ὅσοι*, in quo veteribus unus tantum dulcior sonus litterae audiebatur. De his omnibus docte disputavit Andr. Dalzel peculiari Diss. in *Edinburg. Transactt. of the Royal Soc.* T. II.

At, inquit, vix decet nos barbaros circa eam litteram, ut ille ait, delicias facere. At ne ego qui-

dem hoc suaderim, quippe qui sciam pronunciando nos adeo non discernere  $\sigma$  et  $\varsigma$ , ut prius illud et  $\zeta$  propemodum contra proferamus, quam solebant veteres. Ita  $\zeta\alpha\varsigma$  vel  $\zeta\omega\varsigma$  initio apud nos durius sonat,  $\sigma\alpha\varsigma$  lenius; neque discrimen facimus in  $\varsigma$  extremo. Nec vero, ubicumque potest, nihil a nobis fieri debet, ut scribendo certe antiquae pronunciationis memoriam usurpemus. Immo quod hac in re novamus, minime abhorret ab antiqua consuetudine, facereque videri possumus velut ipsorum vice Graecorum. Non quod illi duplicem formam suam ( $\Sigma$  et  $\varsigma$ ) similiter distinxerint, sed alio quodam invento eorum ad rem nostram translato utimur. Nam unde factum est, ut  $\nu$  ante litteras, quae vulgo ridicula Latinitate palatinae vocantur, (dic. *kai-ferlichen*.) abierit in  $\gamma$ , nisi ex diverso sono, quem earum litterarum natura hebetaret? Fallitur enim vir doctissimus, qui censet hoc  $\gamma$  nihil aliud esse quam  $\nu$  infra lineam protractum, parum memoret id non ad solas mainusculas litteras convenire. Igitur veteres Graeci, ubi leviter mutatum i. e. paullo obscurius prolatum audirent suum  $\nu$ , a Nigidio *adulterinum* dictum, locis illis aliam etiam litteram destinarunt, cui aliquis novum adeo nomen addidit, quod in lexicis non est,  $\alpha\gamma\mu\alpha$ , quasi a *frangendo*, quo verbo in re simili utitur Quintilianus.

Etsi igitur genuina ac vetus pronuntiatio  $\tau\alpha\upsilon$   $\sigma$  et  $\varsigma$  hodie restitui non potest, tamen nos quoque vocalibus sequentibus aliquod discrimen observamus, quod si exaudiri nonnulli negant, ii aut surdaestri sunt, aut malae pronuntiationi nimium



assueti. Quicquid enim ipsi non distincte pronunciantius, id ne ab aliis quidem recte pronunciatum satis acute audimus. Verum maior utilitas est ea, quae et in Latina et in nonnullis novitiis linguis ex eadem scriptura iam pridem quaesita est, ut alicui compositae vocis parti, in *c* desinenti, idem *c* in media servetur: ita oculis certe, quibus tot alia in scribendo gratificamur, statim primo obtutu iuncturae seu compositionis vera ratio apparet. *ἔστε, donec, ἔστε, εἴστε;* (et in hoc uno olim docti probabant compendium *c*, ductu etiam invenustiore;) *ἔσβη* ex v. *ἐσβῆναι*, *ἔσβη* ex v. *σβεννύναι*; *ἀπρόσκοπος* ex v. *κόπτω*, *ἀπρόσκοπος* ex v. *σκοπῶ*. Cuius generis vocabula quod non ita multa exstant, propterea illud discrimen nemo negligendum statuet in ceteris simili modo compositis.

Iam ne quis dicat, aliis quibusdam consonantibus eandem diversarum formarum commoditatem optari posse: multa optari in vita possunt, quae habere nequeas. Sed praeter *z* vix una est consonans, qua et finis et initium verborum Graecorum fieri soleat; non *κ*, non *λ*, non *π*, non *τ*, non alia, exceptis *ν* et *ρ*: et harum gratia quis simile desideret subsidium? Ut in nostra lingua omnes et scribendo, et, si *Didoti* nobis veniam dant, imprimendo distinguimus *Vers-endung* et *Ver-sendung*, nec tamen duplici *b* aut *n* cautum volumus, ne quis imperitus legat *Er-blaffer* pro *Erb-laffer*, aut puer nobis syllabizet *Ei-nöde*, ut *Ei-ner*. Atqui in nulla lingua pueris aut rudibus ista diversitas datur,

datur, vel, ut ambigua vitent. Ambiguerum ne in nostra quidem maior numerus est, in qua tamen *f, s, ss* in scholis subtiliter distinguere discimus. . . . . Unam praeterea contra nostram consuetudinem monitam est, magnas quasdam difficultates subnasci, si ad alia vocabula quam ad monosyllaba, *etc, etc, πρὸς, ὅς, δὲ, δὺς* etc. traducatur. Hae difficultates quales sint, non doceamur, at recta est admonitio. Nam quum plerique adhuc Grammatici, elementis litterisque percensitis, negligent rationem verborum syllabatum efferendorum, seu doctrinam, quam Graeci dixerunt, *ἐκφωνήσεων ἢ περὶ τοῦ συλλαβίζεω*, nisi quod Matthiae Grammat. Gr. maior p. 56 sq. aliquid de illa praecepit: non raro scribentibus accidunt dubitationes, utri ditiarum syllabarum ea littera adscribenda sit. Hic aperte confitendum est, me olim saepius fortasse quam alios erravisse, et ceteris errandi auctorem fuisse; eoque posthac maiorem gratiam habui huic et finali, quod ad accuratius huius rei studium me incitavit. Corrigendi enim eiusmodi errores erant, et aliquando planius exponenda omnis illa doctrina; non propter erroris periculum ipsius subsidii utilitas repudianda. Id qui committere mallet, idem faceret, ac si quis haesitans, utrum in Graecis *πρὸς-σβυς* an *πρὸς-βυς*, *δύ-σσηνος* an *δύς-σηνος*, *ἀ-σκηθής* an *ἀς-κηθής*,<sup>2</sup>

2) In his paucis exemplis recta falsis praeposui. Duo ex iis sunt ap. Hom. Il. x. 212. q. 445. Inde *ἀσκηθής* non sine nota dimissum est a diligentissimo Dammio p. 264d, qui pluralem sic explicat: "Integri et recte valentes, quales esse

*ἀμφι-σπντεῖν*, an *ἀμφι-σπτεῖν*, in Latinis *prae-sens* an *prae-sens*, *dis-cepto* an *di-cepto*, *ob-scurus* an *obs-curus*, *de-stino* an *des-tino* divideret, totam hanc ram suaeque deque habere vellet, et una latebra uti inaequae ea, quam in Graecia vulgaris mos, in Latine optimus paravit Didotus.

Explicui meas rationes novi, quem odisti, moris, tuasque confutavi. Alii adversarii si forte gratiores attulerunt sui iudicii, infidae ignosce memoriae mese; et mox contrarias plures, quae tibi in mentem venient, affer, quaeso, proximo huius libri fasciculo, qui tibi tantundem spatii concedet, quanto te enecavi. Interea alios sibi fautores quaerat nostra ratio. Sed praevideo multas, qui alteri nimis inuerti sunt, nihil suffecturum esse, ut nostrae odiam deponant. Nam ut placeat aliquid nobis aut ut displiceat, quavis alia re quam ratione et argumentis pervincendos nos praebemus homines. Meis quidem oculis ingratum et molestum est videre *Διόσπολις*, *Κυόσαργις*, *Ἑλλάσποντος*, *ὄστισοῦν*, *ρύντινασοῦν*, *εἰδαγωγῇ* *εἰς τὴν προσφάλα* et plurima

---

solent ei ὀφθαλμοὶ probe quanto corpore, qui hoc nomen derivant a *ὄφθαλμος* etc. Alia HomERICA a duobus egregiis viris non immerito notata sunt, ut *λαοσόος*, *ὀλσθ*. Utinam iidem rei causas docuissent, et quomodo syllabizanda essent *ΠΤΗΘΕΣΘΙ*, *ΕΡΕΒΕΤΖΘΙ*, *ΜΟΙΟΣΤΟΚΟΣ* etc. Et poterant plura reprehendi, quae censuris eorum posthac subducuntur. In Latinis rarior offensio est: tamen *prae-sens* scriptum videmus saepe a multis, qui id referre videntur ad verbum *prae-sum*, quasi hoc usquam esset *prae-sum*.

eiusdem modi, fateorque ea mihi non magis probari quam nostra in lingua haec, *deshalb, aufsetzen, aussprechen, aufweisen* etc. Vehementer mihi haec omnia in scriptura cuiusviscumque displicent.

#### VI. σκοπός, ἄστροι, χρεών.

In nupera quadam dissertatione Halensi sic positum est inter theses ex cathedra defendendas: "Hom. Il. β. 792 et omnibus aliis locis, ubi vox σκοπός significat *speculatorem, custodem*, scribendum est paroxytonon, ut distinguatur ab oxytono σκοπός, *scopus, finis*; quod discrimen Lexica observant, editiones autem omnes negligunt." Hoc legendi mirabar primo, omnes poetae editores tantillam rem fugere potuisse, praesertim tum, quum illa pars grammaticae summo studio tractaretur: mox auctorem miratus sum, tam leviter ex uno duobusve lexicis reprehendentem eos, qui ipsi lexica fecerant. Vana est admonitio: nulli nec veterum nec recentiorum cognitum est istud discrimen: praeter tot Homeri locos etiam apud Pindarum, Sophoclem, alios multos significatione utraque scriptum est σκοπός. Est ergo haec vox addenda illis, quarum diversa vis accentuum non mutat, ex quibus in Reiziano libello p. 113 speciminis causa unum exemplum affertur, ὄρμος, et τόπος λιμένος et πτόμος περιπραχέλιος; et qualia non pauca sunt etiam inter propria nomina, quae fere ab appellativis ita distinguebantur olim, et, quod vel sine teste

credibile erat, hodie quoque apud Graecos, teste Coraë ad Aellani V. H. IV, 24. In talibus nostrum, nemini licet ne minimum quidem movere aut novare; neque hoc est *ιστορεῖν*, et *φιλοσοφεῖν* in arte grammatica. Alioqui doctissimo cuique facillime videri possent plura et in hac et in reliquis partibus linguae refingenda; fierique posset ut levis error unius lexicographi longo post tempore dissertatores academicos frustra exerceret. Quamquam praestat de nihilo disputare quam non disputare.

Item olim a benevolente quodam monitus sum de mendo adhuc neglecto in II. γ. 28 et 517, *ἄσπεσαι* pro *ἀσπράσαι*. In eius libri edit. Valckenariana, qui hos apices Bentleij exemplo nimis apernebat, utrumque accentum appositum videas; et postremus Iliadis interpretas miratur Grammaticos, quod *ἄσπεσαι* metaplasum pro *ἀσπείροις* acceperint, nec probarint potius *ἀσπράσαι* ad modum dativorum *ἀνδράσαι*, *θυγατράσαι*. Mirari haec licet, non xputare; nec nostrum est cum Aristarchis veterum certare in talibus ad analogiam quandam mutandis. Hic sine ullo dissenſu antiqui comparabant *ἔγκασαι*, *προσώπασαι* ac similia, nam pauciora numero quam illa contraria sunt; et tunc antiquis consentiunt recentiores, qui in ea voce antepaenultimam, non paenultimam acui voluerat.

Subiiciam aliud ex eodem genere aequè leviculum. Docuerunt nonnulli, *χρῆται* participium esse impersonalis verbi *χρῆ*. Id unde didicerint, nisi forte ex perverso articulo apud Suidam, aut ubi vocem ita scriptam legerint, docere omiserunt.

Sane nemini ignotum est participium *χρῆων* s. *χρηίων*, sed id est personalis verbi *χρῆω* p. *χράω*, *vaticinor*; quo numquam utuntur prosaici; illud, de quo praecipunt, substantivum *ἀκλειον* est, quo inde ab Herodoto et prosaici utuntur et poetae, praecipue Attici, simillimum cognato Ionico vocabulo *ἡ χρῆω*. Alterum vero, *χρεών*, neutrum est, eiusque saepe legitur genitivus τοῦ *χρεών*, raro vel potius rarissime dativus τῷ *χρεών*, praesaepe formula *χρεών ἐστι*, quasi, *es ist. ei* > *Muss.* Plura de ea voce attulit Steph. T. IV. p. 582, non omnia tamen, quae in Thesaurō expectes.

Possent similia quaedam non inutiliter moneri de novis erroribus, quae impetant tanquam novam sapientiam admirantur sed respirandum est quando ab operosis minutia.

## XII.

*Miscella critica.*1. *De Euripidis editione principe.*

Quum editionem Alcestidis Euripideae praepararem, amicus, qui tum Dresdae degebat, principem poetae editionem, a Iano Lascaro curatam, cuius exemplum in Regia ibi bibliotheca asservatur, in usus meos contulerat, excerptamque inde ad me transmiserat lectionis discrepantiam. Paulo post factum est liberalitate Henr. Blümneri, Viri Illustris, ut aliud eius editionis exemplum e bibliotheca Senatoria Lipsiensi in meas ipsius manus veniret. Est hoc exemplum membranaceum eximiae pulchritudinis, et diligentissime conservatum. Quod quum ipse conferre coepissem, non uno loco recedere illud animadverti ab iis, quae amicus in Dresdensi exemplo legisse se disertis verbis monuerat. Mirabar hoc tanto magis, quod recordiae amici, diligentissimi viri, tribuere illud non poteram. Rem communicavi cum Hermanno, quo intercedente etiam Dresdensis exemplum Lipsiam missum est.

Iam collato utroque exemplo perspicua intelleximus, in altero eorum plures paginas a typographo esse retractatas, et nonnullas eius insigni lectionis diversitate. Atque ita denuo impressa sunt in Medea quatuor integra folia inde a v. 24, usque ad v. 256. editionis Barnes., in Hippolyto tria integra folia a v. 1198 usque ad v. 1337, porro posterior folij pagina a v. 1397—1425, et prior folij pagina a v. 1426—1452, in Alceste denique tria folia a v. 16 usque ad v. 162. Praeterea in Medea v. 768 exemplum Lipsiense habet *μαλς*, Dresdensi *μαλς*, et in Andromacha v. 479. Lips. *σουλ*, Dresd. *σού* sine accentu. Sed haec quidem manifesta sunt vitia, inde nata, quod inter imprimendum litterae, quae in Dresdensi desiderantur, exciderunt. Colligi tamen ex his vitis licet, exemplum Lipsianum prius impressum esse; idque etiam eo confirmatur, quod membranaceum hoc est, obtinente apud typographos more, ut praestantiora exempla ante vulgaria prelum subire iubeant. Videtur enim Escaris, quum iam parati essent aliquot exempla, novum nactus esse codicem, cuius lectiones nonnullis locis tantopere ei probarentur, ut editionis partem repetendam statueret. Est igitur Lipsiense exemplar ex prioribus illis non mutatis, et, nisi forte plura huius editionis membranacea exempla exstant, unum fortasse ex hoc numero reliquum. Nam probabile est, editorem, quum in chartaceis exemplis, ut quae minoris essent pretii, repetita folia abiceret et deleret, huic membranaceo parcendum duxisse. Pretium Lipsiensis exempli angetur etiam eo, quod



vero simile est, hoc ab initio ad finem unius eiusdemque codicis lectionem referre. Lectionum autem utriusque exempli diversitas haec est:

*Exemplum Dresdense. Exempl. Lipsiense.*

Medeae Porson. ed.

V. 25 συντήκουσα	σὺν τήκουσα
— 28 θαλάσσιος	θαλάσσιος,
— 50 μή ποτε	μήποτε
— — δέρον	δέρον,
— 34 ὑπα	ὑπα,
— 35 πατρώας	πατρώας
— — μὴ πολεῖσθαι	μὴ ἀπολεῖσθαι
— 36 οὐδ'	οὐ δ'
— — εὐφραίνεται	εὐφραίνεται.
— 37 κακόν,	κακόν.
— 39 τήνδε δειμαίνω	τήνδε. δειμαίνω
— 40 ὄση	ὄση
— — δι' ἥπατος	δι' ἥπατος
— 41 εἰς βᾶς	εἰς βᾶς
— 42 καὶ πεῖτα	καὶ πειτα
— — συμφορὰν	συμφορὰν (Talia posthac parcius notabo.)
— 45 αἶδε παῖδες.	αἶδε παῖδες,
— 46 ἐγγοούμενοι	ἐγγοούμενοι.
— 48 παιδαγωγός	abest.
— 49 τι	τι
— 52 πρέσβυ	πρέσβυ

↑ Spiritus asper in hac editione eiusque sororibus semper pingitur sic †, spiritus lenis sic †; alibi autem vel cetero signum sic †. Certe ita pictum voluit Lascaris; nam opus non ubique parare.

## Dresd.

## Lips.

V. 54 *πιτνῶντα* — *ἀνθ-* *πιτνῶντα* — *ἀνθάπτεται*  
*απτεται.*

— 56 *κῶρανῶν*

— 57 *μολούσῃ* — *τύχας*.

*κῶρανῶν*

*μολούσῃ* — *τύχας*

In sequentibus personarum notae non eisdem paginae locis in utroque exemplo collocatae sunt, unde clare apparet, folia esse recusa.

— 59 *κῶνδέπω*

— 61 et 63 *οὐδέν*

— 66 *κλύειν*,

— 67 *προσελθῶν*.

— 68 *ὑδωρ*,

— 70 *σὺν μητρὶ*

— 74 *πάσχοντας*.

— 76 *δῶμασιν*

— 77 *προσείσομεν*

— 78 *κίον παλαιῶν, πρὶν*

— 79 nota personae inī-

*τις γεγενη.*

— — *τόδε.*

— 80 *δίσποιναν*,

— — *λόγον*

— 81 *ὑμᾶς πατήρ*

— 82 *μὲν μὴ δ.*

— 84 *τίς-θνητῶν, γινώσκει*  
*σκαίς*

— 86 *οἱ μὲν δ. οἶδὲ καὶ*

— 87 *τούςδε γ'*

— 92 *ὥς τί*

*κῶνδέπω*

*οὐδέν*

*κλύειν.*

*προσελθῶν*

*ὑδωρ.*

*σὺν μητρὶ*

*πάσχοντας*

*δῶμασι*

*προσείσομεν.*

*κίον παλαιῶν, πρὶν*

*n. p. in fine versus.*

*τόδε*

*δίσποιναν, (sic)*

*λόγοις*

*ὑμᾶς πατήρ*

*μὲν δὴ. δ.*

*τίς-θνητῶν, γινώσκει*

*οἱ μὲν, δ. οἶδὲ, καὶ*

*τούςδε γ'.*

*ὥς τί*



Ἰωνεῖα

Ἰωνεῖα

- V. 127 λῶσα βροτοῖσι, τε  
δ' ἄπερβαλλοντ' λῶσα βροτοῖσι καὶ δ' ἄπερ-  
βαλλοντα
- 128 οὐδένα οὐδένα
- 131 φωνᾶν φωνᾶν
- 132 τᾶς τᾶς
- 133 οὐδέ πω ἥπιος. οὐ δέ πω ἥπιος αἶ-  
ἀλλ' αἶ
- 134 ἔσω ἔσω
- 156 οὐδὲ συνήδομαι οὐ δὲ συνήδομαι, ἢ χύναι
- γύναι
- 138 ἐπεὶ μοι φίλα κέ- ἐπεὶ μοι φίλον κέκρανται  
κραται
- 142 οὐδενός οὐδέν, Interpunctio-  
nis signa saepe mi-  
le addita sunt.
- 144 αἶ. αἶ. κάλιστα αἶ. αἶ. διὰ μου
- 145 βαίη βαίη
- — ζῆν ζῆν
- 146 καταλυσσάμαν καταλυσσάμαν
- 148 Ζεῦ Ζεῦ
- 149 οἶαν οἶαν.
- 151 τί σοι ποτὲ τᾶς τί σοι ποτὲ τᾶς
- 156 καινὰ σείβειν καὶ καινὰ λέχη σείβειν
- χη,
- 157 χαράσου χαράσου
- 158 Ζεὺς σὺ τόδε συν- Ζεὺ σὺ τόδε συνδικήσει  
δικάσει
- 162 λεύσασθ' λεύσεθ'
- 165 διακνητομένους διακνητομένους
- 169 καπιβοᾶται καπιβοᾶται
- 171 θνητοῖς θνητοῖς

## Dreid.

## Lipsh.

V. 183	γενόμεναι	γενόμεναι ;	821
— 183	καὶ τὰδ' αὖδα	καὶ τὰδ' αὖδα	821
— 184	σπεῦσον	σπεῦσαι.	821
— 188	δέσποιναν ἔμην	absunt	821
— 193	κούμεν	κούμεν.	821
— (196	utrumque exemplum ἐπὶ τ')		821

— 200	ὠδαῖς	ὠδαῖς	821
— 208	μογερά	μογερά	821
— 213	ἐλλάδ'	ἐλλάδ'	821
— 214	δι' ἅλας	δι' ἅλας	821
— 215	κλήιδ'	κλήιδ'	821
— 217	μή μοι τι	μή μοι τι	821
— 219	τοῖς δ' ἐνδυραίοις	τοῖς δ' ἐνδυραίοις	821
— 221	ἐνθαλμοῖς	ἐνθαλμοῖς	821
— 225	ἦνεσ'	ἦνεσ'	821
— 226	πολίταις	πολίτης	821
— 236	τοῦδ' ἔτ'	τοῦδε τ'	821
— 237	κατ'	καίιν	821
—	λαβεῖν	λαβη.	821
— 239	γυναιξίν. οὐδ'	γυναιξίν οὐ.	821
—	ἀνίστασθαι	ἀνίστασθαι	821
— 243	κατ'	κατ'	821
— 244	βίαι	βίαι	821
— 254	καμ'	καμ'	821
— 258	λελησμένη	λελησμένη	821

## Hippolyti. Barnes. ed.

V. 1208	εἰσορᾶν	εἰσορᾶν	821
— 1222	ἱμάσιν	ἱμάσιν,	821
— 1226	μεταστρέφουσα	μεταστρέφουσαι	821

**Dreßl.**

**Lips.**

V. 1228 προφάνει	προφάνει
— 1232 παναχαλτίειν	παναχαλτίειν
— 1244 ἐλπιόμεσθα	ἐλπιόμεσθα
— 1266 τὰμ	τὰμ
— 1268 τὰν	τὰν
— 1281 βασιληίδα	βασιληίδα
— 1283 Personae nota, deest	Αρ.
— 1287 οὐχ' ὁσίως	οὐχ' ὁσίως
— 1301 γενναιότητα	γενναιότητα
— 1305 οὐχ' ἑκοῦσα	οὐχ' ἑκοῦσα
— 1307 ὥσπερ	ὥσπερ
— 1308 προσείδειν	πρὸς σείδειν
— 1319 ἔδωχ'	ἔδωχ'
— 1320 φαίνει	φαίνει
— 1327 γίγνεσθαι	γίγνεσθαι
— 1334 σὺν	σὺν
— 1336 ἀνάλωσε	ἀνάλωσεν
a v. 1338 usque ad v. 1395 duae paginae non sunt recusae.	
— 1399 ἱππονώμας	ἱππονόμας
— 1400 πανούρος	πανούρος
— 1407 συμφορὰς	συμφορὰς
— 1418 κατὰ σκήπτου	κατὰ σκήπτου
— 1423 ταλαίπωρ	ταλαίπωρ
Inde a v. 1452 usque ad finem typi iidem in utro- que exemplo.	

**Alcestidis Barnes. ed.**

V. 42 προσοικελειν	προσοικελειν.
— 44 νεκροῦ	νεκροῦ.

## Dread

## Lipé

V. 47	ἦκεις	ἦκεις	1221 77
— 53	ἄλκηστις	ἄλκηστις	—
— 64	Θ. (i. e. θάνατος)	abest	—
— 66	Φέρητος (initiali littera ceteris paullo maiore.)	φέρητος	—
— 68	θρήνης	θρηνης	—
— 69	Ἀδμήτου	Ἀδμήτου	—
— 82	βασίλειαν	βασειλειαν	—
— 86	αὐτῆς	αὐτῆς	—
— 95	πόθεν	πόθεν	—
— —	τί σε	τίς σε	—
— 109	γενόμεσθαι	γενόμεσται	—
— 125	ἀνίστη	ἀνίστη	—
— 127	πλάκτρον	πλάκτρον	—
— 132	ἄιμορραντοι	ἄιμορραντοι	—
— 147	ἔτοιμος	ἐτιμος	—
— 148	ἴστω — καπαδα- νουμένη	ἴστω — κατθανουμένη	—
— 157	ἤκουσαν	ἤκούσαν	—
— 159	ἤσκήσατο	ἤσκήσατο	—
— 162	σέ	σε	—

Halae Saxonum d. 10 Mart. MDCCCXVII.

A. S.

2. *De novo Thucydide Edinensi.*

Supra p. 431 mentio facta est de Thucydide 1804 Edinburgi edito 6 voll. in 8 seu 12 mai. Libri niuidissime impréssi inscriptio haec est: *THUCYDIDES, Graece et Latine. Accedunt indices. Ex edit. Wassii et Dukeri. Edinburgi: excudebat Gulielmus Laing.* (Idem typographus, qui 1806 *Herodotum* ad Wesselingii et Reizii editi eodem habitu, sed minus emendate curavit 7 voll.) Thucydidis volumina omnia in eo exemplari, quod ad nos pervenit, anno 1804 signata sunt; prooemio subscriptae litterae *P. E.*, initiales *Petri Elmleii*, qui editioni auctoritatem et aliquot correctiones addidit, de quibus nonnihil dixit futurus historici illustrator, *E. F. Poppo* in *Observ. criticis ad Thuc.* p. 13. A nobis hoc loco iterum fit mentio Scotiae editionis, ut percontemur, quae causa sit cur *Th. F. Dibdinus* in utili litteratoribus libro: *An Introduction to the knowledge of rare and valuable editions of the Greek and L. Classics* T. II. p. 298 (tert. edit. Lond. 1808. 8.) librum aliter descripserit ac nostro exemplari conveniebat. Ut transeam, illi alios annos ibi assignari, 1803 — 6, etiam plura afferuntur ex Praefatione, quae non sunt in nostra; ut descriptor aut mutatae aut longiore ob oculos habuisse videatur. Tum tradidit, subiunctas esse variantes scripturas et annotationes, ex Dukerianis excerptas. Harum rerum nihil videmus in nostro exemplo. Conficere liceret, *Dibdino* iam in promptu fuisse *typimum*



quoddam volumen postmodò editum ex promisso editoris in Praef. sic facto: "Superest, de quo te monitum velim, ut spatio temporis nonnullò interiecto, variantium lectionum et annotationum, delectum volumine seorsum edito tibi proponam." Sed scribit Dibdinus, *cuius volumini extremo sub- iunctum illud auctarium esse; simul diserte indi- cat, rem voluminibus completam esse editionem.*

IV.

### 3. *Ad Virgilium Heynianum.*

Heynii Virgilium satis constat Londini a. 1793 a quatuor mercatoribus librarlis et Lipsiensi edi- tione a. 1788 repetitum esse. Eaquè una est repe- titio libri per Anglos facta: aliam enim in Ame- rica prodisse, falso narratum est. In illa Londinen- si R. Porsonus speciminum typographicorum cor- rectionem receperat, qui et breve prooemium no- mine *Correctoris* adiecit. Negotium, etsi ad 4000 librarum sterl. constituisse dicitur, tamen ita cura- tum est, ut aliquanto plures operarum errores ir- repserint, quam in Lipsiensi exemplari erant. Por- soni ipsius manu nihil quicquam accessit praeter perpaucas animadversiones, quas propter auctoris nomen hic dabimus, alius viri docti parvis addita- mentis auctas.

BUC. IV, 45. *sandyx pascentes*] Fuit vir doctus, qui *nascentes* coniiceret. — Scilicet fuit is Bentleius in Bibliothèque Anglaise T. I. p. 186: et ad Lucan. IV, 125.

V, 28.

V, 28. montesque *feri* silvasque] Marklandus ad Stat. Silv. II, 5, 13 coni. *montesque, feras silvasque*. — Immo Markl. recte legit *montesque feros*, sed typorum errore *feras* expressum est in edit. Burm.

AEN. II, 196. lacrimisque *cohetis*] *coactis* Heinssio acceptum ferendum. — Probat etiam Tyrwhittus ap. Dawes. Misc. crit. ed. Burgess. p. 386, confirmari illud putans a Iuvenale XIII, 133. V, 55. At procul *excelsa*] *e celso* Wall., quod praefert Bentleius ad Lucan. III, 88. VII, 26. Aurora in *roseis*] *croceis* cōni. Schraderus ad Musaeum p. 289 — et Bentleius ad Lucan. IV, 125. Cf. Aen. IV, 583. Stat. Silv. I, 2, 45.

VIII, 246. trepidentque] Vulgo *trepidant*, quod Rom. quoque exhibet: recte, si quid video, modo *que* absit. Abest etiam a Rom. et aliis *que*. — Et sic citat Menagius ad Malherb. libro supra (p. 406.) laudato p. 330.

IX, 467. Euryali et Nisi] An hoc hemistichium ex interpretamento margini adscripto subnatum? — Sic censet auctor libri, cui titulus, *Lettres de quelques Juifs à M. Voltaire*.

773. Unguere] *Tingere* Bentleius ad Lucan. III, 268. Cf. eundem ad Hor. Carm. II, 1, 5.

XI, 309. Ponite] Melius Dawes. p. 6. curis secundis divinavit, male suppletum esse verum, quum poeta tantum dedisset *Ponite*.

4. *Additamentum ad P. 1. p. 107.*

Mirari me fateor, quod *F. J.* Analectorum horum Parte prima quum brevius sane quam vellem explicaret editum a Coraio Epigramma sepulchrale in Basilam miſsam, tam facile potuerit aequi hunc interpretem, mire ac manifeste errantem, quum in hoc versu, μουσικὸν εἰς δάπεδον σῶμ' ἀναπαύσαμην, copularet verba μουσικὸν δάπεδον, sic *theatrum* dictum existimans, in quo sepulta fuerit mima. Quis, quaeso, fando audivit, artifices scenicos sepultos esse umquam in scenis vel in theatris? Nam poetarum imagines in prosceniis theatrorum collocari, quam prorsus diversum sit, apparet. Atque ista res nimirum incredibilis statim tollitur vera hac iunctura, μουσικὸν σῶμα, *corpus musicum*, concinnum, ad omnes venustatis gratiaeque numeros temperatum; ceteroquin id sepultum profecto extra theatrum alicubi in terra. Num quid apertius? Sed de hoc epigrammate alia plura restant dicenda, quibus mox erit locus. Scr. Berol. m. Mart. 1817.

Hh.

## XIII.

*Mala aut inelegans Latinitas  
in scriptis recentiorum.*

**N**e optimos quidem auctores Latinitatis omnibus vitiis immunes esse, et, si non barbarismos ac solecismos committere, aliis tamen plurimis modis a recta scribendi norma aberrare, nemo nescit eorum, qui et Latine sciunt et cum iudicio legere didicerunt. Ne de antiquis et classicis scriptoribus dicamus, quibus ipsis vel optimis usquequaque multo superior est grammatica omnisque ars scribendi; praestantissimos illos heroes saec. XVI suis naevis et ulcusculis laborare, unius illorum et principis, *M. A. Mureti*, exemplo intelligitur, in cuius operum nova editione *Dav. Ruhkenius* non raro, quamquam parcissime, pravam usum vocabulorum, formularum, constructionum notavit. Neque dubium est quin, qui nostra aetate bene eleganterque scribunt, si libros suos retractare possent, aliqua in iis ipsi essent inventuri, quae mutata vel correctae mallent. Ita unus recentiorum, Latine quidem longe doctissimus, et qui eius linguae copias duobus grandibus lexicis recensuerat, *I. M. Gesne-*

rus, quō erat candore et modestia, sic dicere solebat: *Non multa scripsi, sed relegendis, quae scripsi, interdum erubescenda deprehendo*. Quod quum ita sit, facile obsequimur quorundam voluntati, qui saepe suadebant, ut in hisce Analectis subinde animadversio fieret eiusmodi vitiorum, quae paullo eruditiores viri vel cura nostra non indigni adolescentes adhuc parum cavissent: gravioribus enim tironum peccatis alibi non desunt correctores sui; neque utibile est et invidiosum, quodvis ulcus tangere. Quare tenebimus in hac censura hunc modum, ut, unice respectata, nominibus parcamus viventium: sic fortasse haec notationes plus habebant utilitatis, et minus ignominiae. Ac primo ne vituperabimus quidem vitia, sed tantum notabimus *typorum* diversitate; quo lectoribus facultatem demus quaerendi, quibus quidque causis in conspicuo loco positum sit. Quin, ut ea indagatio aliquam difficultatem habeat, plura genera errorum confusa afferemus. Ceterum in aliquot exemplis, quamvis minime fictis, huic magistrali labori lenem iocum nobis libenter concedent *humaniorum* studiosi.

---

I Multi et hic et alibi *produntur* libelli a critico genere, quibus adolescentes ingeniosi coniecturas in Graecos Latinosque scriptores exponant. In eorum plerisque eruditionem, acumen et sollertiam admiror: sed iidem partim tam feiune, partim tam inquinata scripti sunt, ut fastidium et nauseam legentibus oboriatur. — Verba haec sunt Ruhnkeni, sed superiore saeculo scripta a. 1789, Praef. ad Mureti Opp. T. IV. p. VII.

A.

1. *Pluribus* inter haec nota inveniunt peritiores; sed *unum solummodo* lectorum generi *non* operam dabamus.

2. *Grassiora* et raro *obvia* viti nihil opus est *prolixè* reprehendere: sufficiet *indigitare* ea, quae etiam a doctis committuntur. *Multo maioris alapas* *mecum* *veneunt*.

3. *In primis* autem *erunt*, ut opinor, *quinque*, quae in critico Ciceroniano *perfecto* spectanda *diceremus*. I. A. E.

4. Si quis ad haec praecepta exegerit clarissimos criticos, non *ille* quidem in uno repererit omnia, sicut *nec* nos reperimus. I. A. E.

5. Necessè est *videre*, *ne* Ciceronem a librariis *fraus* facta sit; et, si quid huiusmodi sentire *videamur*, *videamus*, an ei restituere quod ademptum *videatur*, legitime possimus. I. A. E.

6. Vere dixit, qui homines nescire aliter, quid sibi *velint*, quum de vulgata lectione *loquantur*. F. A. E.

7. Mihi monendi estis, *ne eundem* cum illo viro errorem *erretis*. I. A. E.

8. Causas, quae nos *impulerint*, ut Mureti opera in unum corpus congesta ederemus, *ago*, breviter explicemus. D. R.

9. Doctissimi quoque scriptores, et qui ab omnibus *plena* manu laudantur, peccatis *non* carent contra sermonis Latini *puritatem*. S. P.

10. Inter omnes *favigeratissimi* sunt doctores *huius* academiae, quorum unus ... *quoad* mo-

res ac *litteras* ita eminet, ut ei *Musae* ipsae *narras* *annunciass* videantur. I. F. R.

11. *Octennium* iam *elapsum* (*praeterlapsum*) est, ex quo huic *me accinxi* negotio *taediosissima*.

12. Ad optimam *Graecitatem* discendam necesse est in *auctorum* Graecorum lectione *attendere* ad *idiotismos* seu *grascismos*, *atticismos* *maxime*, sicut in Latinorum ad *latinismos*.

13. Videndum ne *fortasse* errores et *praedjudicia* lateant in his ipsis *animadversis*.

14. *Aberrationes* a legitimis temporibus non plus *veniae* habent quam *illae* in numeris et *ca-sibus*.

15. His atque similibus *litteratis* laboribus *ex-antlandis* non adolescentia aut *senectus*, sed *virilis aetas* sola idonea est.

16. Non *hassitanter* hunc Gronovium, *im-mortalem* virum, Livii *sospitatore* appellarim.

17. Mihi quidem *nullum* umquam *dubium* fuit de huius narrationis *sublesta* fide.

18. *Collatum* etiam, ut scribit, pro *parte vi-tili* curavit codicem, *adiectumque* indicem, qui ad ineptum modum Nicolai Erythraei omnium *ac singulorum* verborum *rationem* haberet.

19. Una haec ratio mihi *prasplacet* omnibus *reliquis*.

20. Pro *autochiria* sive *suicidio*, quibus *ver-bis hodierni* scriptores Latini uti *debent*, veteres Romani nihil aliud habebant quam *periphrasin*, more *voluntaria*. Nempe *saepicula* crimina, quae

nationi maxime *sollennia* sunt, in lingua eius minime *exprimi* possunt.

21. *Repetite* iam huius scriptoris *fere puerilem balbutiem* in his notis *taxavimus*.

22. Haud adeo, crede mihi, caecus sum, ut id non *evidentissime* statim ex primis *lineis* epistolae *viderim*.

23. Haec menda in Hesiodum *passim* inveniit aut servavit *descriptorum* et editorum *oscitantia*.

24. Ante nostram editionem haec *sphalmata* huius plurimis *pravata* legebantur (vitiis *decebebant*.)

25. Ex exemplis *adhuc adductis* apparet, quam *iudiciose* talia in *doctis linguis* tractanda sint.

26. Multos hic video *viros iuvenes*, liberalissimis *studiis* strenue *incumbentes*.

27. Condonanda haec sunt *compilatori*, non ei qui *proprie Marte* aliquid *elaborat*: tali scriptori etiam multo *latinus* omnia dicenda erant.

28. *Ab Homero*, cuius *stylum* quis ignorat? tam male *tornati* versus *essa* nequeunt.

29. Hanc sensum *ne quidem* adhuc *per transennam* videre potuerunt *celeberrimi* interpretes, et vitium *quisque* acutissimus *praeteriit*.

30. Annotationes in *priscos* scriptores Latinos, auctore I. A. G. S.

31. Senecae quae tribuntur tragoediae vel *omnino non*, vel in *privatis theatris* tantum *doctae* videntur.

32. *De illa materia* multo *pensiculatus* (*penitius*) iam alii *tractarunt*.



33. Saepe dubitatum est, *an* illud non cum proximo paragrapho *arctius* iungendum sit.

34. *Ei*, quod paullo ante dixi, simillimum est aliud, cuius hic propter *spatii* angustias *respectum* habere non licet.

35. Tandem mihi *precandi* sunt lectores, ut variis *defectibus* libri, quem nunc *in dias lucis auras* emisi, aequi bonique consulere non dedignentur.

36. Nullus dubita, ex his duabus sententiis meam esse *verissimam*.

37. *Abiturientium* profectus olim *seus* ac melius explorabantur, maxime in *antiquis* scriptoribus interpretandis.

38. Tam longa belli *duratio* regis numquam satis *depraedicandi* fisco ipsoque *subditos* exhausit.

39. *Politicum* hominem dedecet dicere, illud ego non *putassem*.

40. Praeclari isti libri, quos *vero* post diuturnas *expectationes* accipere non potui, *iuxta* criticorum *opinionem* mihi utiliores *aliis* omnibus fieri potuissent.

41. Regula haec ab *accuratissimis* grammaticis sine *omni* exceptione *stabilita* est.

42. Et in Gallia haec scripta saepe *seorsim* prodierunt, nuperque *quoque* ita *iterum* sunt excusa: reliqua apud nos propediem *praelum* subibunt.

43. Coaevi scriptores omnes iam de libri *genuinitate* (*germanitate*) dubitarunt.

44. Totum chorum *peregregie* emendavit editor, excepto quod una syllaba septimi versus falso

*prolongata* est, quae nusquam nisi correpta occurrit.

45. Satis de his in hoc programme scripsi, et tempora urgent: hinc plura in proximam *prolusionem* differam, qua fautores nostri ad *autumnale* examen habendum mihi invitandi erunt.

46. Quidni talia *omitemus*, quae undecumque repeti possunt; puerisque sunt notissima, qui *non dum aere lavantur*.

47. In Colluthi carmine non multa solum *in menda cubant*, sed plures versus etiam *perverse combinati* sunt, alii prorsus interciderunt.

48. Quaecumque in ea re perficere *valui*, perfeci, neque id *mei causa*, sed *tui*.

49. Quae *altioris indaginis* erant, nunc omisi, alias *extentius* proponenda.

50. *Non possum non, quin* existimem, huius elegantissimae aetati, qua iam etiam Graece scribit *adolescens*, in Latinis novum Antibarbarum optabilem esse.

51. Non in *singularibus* modo verbis sed etiam in constructis saepe adhuc *caespitant* viri docti; ut qui Euthyphronis Platonici principium, ita vertit: "Quid novi accidit, quod tu istis in Lyceo conversationibus relictis, hic iam *versaris*?"

---

Animi causa integro numero superaddidi verba, quibus nescio quis (in Eph. litt. Ienens. 1816. No. 233) Platonica illa sibi Latine vertere visus est rectius quam antea sic factum erat: Quid *subiti* accidit, ut tu istis in Lyceo conversationibus relictis, hic iam *converseris*? In his *primum*

vox *subiti* ex omni Latinitate videbatur aptissima esse reddendo noto sensui Graeci *νέωτερον*, quum *novum* perraro nec nisi in certis loquutionibus eadem vi dicatur, minime in his, *quid novi accidit? num quid novi?* (Est hoc Graece *τί καινόν*, id quod notissimum est ex Demosth. i Philipp., etsi, quod nemo ahenotavit, Plutarchus similesque scriptores, neglecta Attica proprietate, *καυανδουίν*, *καυανουγυίν*, *καυανουα-γίν* eodem sensu ponunt quo priores *καυαντι*, *καυανου* vel *καυανουσι*.) Deinde aperta est, verba *διατεβήσας* et *διατεβήσας* iisdem, non modo cognatis vocabulis, vertenda esse, adeoque illis ipsis, quibus nulla significantiora offert Latinitas. Denique nimis indocta sunt et paucis, opinor, intellecta, quae iste de reliqua constructione balbutit. Confert cum eâ locum Cic. Tusc. I, 41: *hinc mihi evenire, quod mittar ad mortem*. — An igitur discrimen inter haec ut et quod post verba *evenire*, *accidere*, *contingere*, non didicerat, priusquam de libro Latino iudicare auderet? an vero ullum boni scriptoris exemplum sperat reperiri posse, ubi tali interrogationi *quod* cum indicativo serviat? An ipsi placebunt talia: *Quid novè evenit, quod Vindobona relicta, iam Iennam revertiri?* — *Quid accidit tibi, quod Graecorum librorum censor constitutus, in Latinis tam vulgaria nascis?* aut — adulescimus enim sensim ipsius Latinitati — *Qui sit quod talium rerum ignarus, censoris personam tibi imponi passus es?* — Pudet, viro stadium Platonicum certatim decurrenti, et concertatorum censuram agenti, grammaticos libellos indicare, ex quibus duas diversas structuras cum rationibus suis perducant. Et similium lectorum gratia nobis integer Plato vertendus erit! Scilicet ut absolutas verarum magnum volumen addatur, in quo a prima periodo verba et constructiones explicemus et ab imperitorum iudiciis defendamus.

W. Fb.

## XIV.

*Zusätze über Rich. Bentley.*

**B**ei der obigen Bearbeitung des reichen Stoffes zu *Bentley's* Leben ist theils Einzelnes zufällig zurückgeblieben, das ohnehin die Anmerkungen zu sehr überhäuft hätte, theils ist dem Verfasser von einem der Englischen Litteratur vorzüglich kundigen Gelehrten zu Göttingen einiges Unbekannte nachgewiesen worden. Beiderlei Notizen mögen hier für Leser, die den Mann möglichst genau zu kennen wünschen, zur Vervollständigung jenes Aufsatzes nachträglich mitgetheilt werden. Und schrieben wir dies nicht Deutsch, so wäre vielleicht zu hoffen, daß durch dies alles ein Litterator zu Cambridge, wo es an neuen handschriftlichen Nachrichten über B. unmöglich fehlen kann, angereizt würde zur Errichtung eines größern Denkmals für ihren vormaligen berühmten Mitbürger.

1. Daß B. in seiner Muttersprache auch Verse gemacht, scheint selbst in England vergessen zu sein. Um so angenehmer wird ein Gedicht überraschen, das *Johnson* als das einzige erwähnt, das B., so viel man wisse, geschrieben habe. (*Sam.*

*Johnson's Prefaces biograph. and critical to the Works of the English Poets*, L. 1779, 12. Vol. I. p. 97.) Derselbige Kunstrichter rühmt anderswo (*Boswell's Life* Vol. II. p. 341) das Gedicht als einen kräftigen Erguß eines Mannes von starkem Verstande, dem es bloß an Fertigkeit in dieser Art von Arbeit gefehlt; daher sein Ausdruck eine gewisse Rauheit trage, die ihn aber nicht übel kleide. Zuerst standen die Verse in *Dodsley's* größseren *Collection of Poems* im letzten d. i. sechsten Bande S. 188, woraus wir sie hier setzen.

*A Reply to a Copy of Verses*

made in Imitation of B. III. Ode 2 of Horace.

*Who strives to mount Parnassus' hill,  
And thence poetic laurels bring,  
Must first acquire due force and skill,  
Must fly with swan's or eagle's wing.*

*Who nature's treasures would explore,  
Her mysteries and arcana know,  
Must high, as lofty Newton soar,  
Must stoop, as delving Woodward low.*

*Who studies ancient laws and rites,  
Tongues, arts and arms and history,  
Must drudge like Selden days and nights,  
And in the endless labour die.*

*Who travels in religious jars,  
(Truth mixt with error, shade with rays,)*

*Like Whiston wanting pyx or stars,  
In ocean wide or sinks or strays.*

*But grant our hero's hope long toil  
And comprehensive genius crown,  
All sciences, all arts his spoil,  
Yet what reward, or what renown?*

*Envy, innate in vulgar souls,  
Envy steps in and stops his rise;  
Envy, with poison'd tarnish souls  
His lustre, and his worth decries.*

*He lives inglorious, or in want,  
To college and old books confin'd;  
Instead of learned he's call'd pedant,  
Dunces advanc'd, he's left behind!*

*Yet left content, a genuine stoic he,  
Great without patron, rich without South-sea.*

2. Sonst scheint des Anmerkens nicht unwerth, daß B. weder Musik noch eine andere mit seinen Studien verwandte Kunst trieb. *Middleton*, der die Geige spielte und gern damit Concerte veranstaltete, hieß ihm ein *Fiedler* oder *the musical Conyers*, und mußte ein Epigramm der Anthologie auf sich angewandt sehen:

*Ἄνδρὶ μὲν αὐλητῇρι θεοὶ νόον εἰσενέφυσαν·  
ἀλλ' ἅμα τῷ φυσᾶν χῶ νόος ἐκπέτατο.*

Man glaubt, daß dieser Spott den Mann am tiefsten verwundete und zu ewiger Rache reizte: "*si non nocuisset, mortuus esset.*" Ähnlich war der

Fall mit *Pope*. Als daher B. erfuhr, wie dieser ihm im letzten Buche der *Dunciade* (s. S. 79 oben) mitgespielt hatte, soll er gesagt haben: "Ay, like enough: I spoke against his Homer; and the *portentous Cub* never forgives."

5. Liebhaber der Englischen Dichtkunst werden zu S. 57 noch gern zwei kleine Schriften kennen lernen, die gegen B.'s Kritik über *Milton's* verl. Paradies gerichtet sind: *Milton restor'd and Bentley depos'd*, L. 1732, und *A friendly Letter to Dr. B. occasioned by his new Edition of P. L. By a Gentleman of Christ-Church College, Oxon.* Beide enthalten leider größtentheils ebenso viel Wahres als Witziges.

4. Unter den lateinischen Dichtern, mit deren Kritik B. sich in einer gewissen Zeit viel beschäftigte, ohne etwas davon ins Publicum zu bringen, war, wie wir S. 55 bemerkten, auch *Lucretius*. Übergangen aber sind dort wegen ihrer kleinen Anzahl seine dadurch entstandenen Conjecturen, die Wakefield in der größern, uns damals allein bekannten Ausgabe (L. 1796. 4 voll. in 4) unter seine Anmerkungen eingeschaltet hat. Neuerlich sind diese Muthmaßungen, Bemerkungen und Erläuterungen vollständiger aus B.'s Nachlaß gedruckt worden in der neuen wohlfeilen, aber eher bereicherten als verkürzten Octav-Auflage des Wakefield'schen *Lucretius* — *ex R. Bentleyi autographo in Museo* (solche Fehler scheinen in England noch erlaubt, wie in Deutschland noch hie und da *spondaeus* u. dgl.) *Britannico conservato*, Glasg. 1815.

4 voll. Den letzten Band beschließend gehen sie von S. 403 — 468.

5. Zu dem Urtheil des ungenannten Engländers in Anmerk. 39 S. 34 gehört ein ähnliches von Dr. Parr (dem von seinen Landsleuten jetzt am höchsten geachteten lateinischen Stilisten) in dem *Memoirs of the Life of Gilbert Wakefield*, L. 1804. 8. Vol. II. p. 453: "Dionys. Petavius, qui nullum modum servavit in exagitando Scaligero, apud suos dicere solebat, eum, etiam quum erraret, docere. Here I remember that Dr. Johnson made a similar remark on Dr. Bentley, when he and I were conversing about B.'s Notes on Horace, and the strictures written upon them by Johnson of Nottingham and Alexander Cunningham." (Man sieht hier, wie sich dieser Gegner Bentley's eigentlich schrieb. Ich bemerke dies für einige Leser, die sich über die obige Schreibung S. 32 gewundert haben, weil sie den Namen allein aus dem Lateinischen Titel seiner Ausgabe kannten.)

6. Unter die giftigsten Schmähschriften auf B. gehört ein jetzt seltenes Libell, dessen Verf. sich nicht genannt hat: *Vita et colloquia R. Bentleyi ut plurima ab Ipso conscripta. In Latin and English*. L. 1712. 8. Das Englisch steht dem Latein gegenüber, eines so unerheblich als das andere.

7. Das S. 74 Anmerk. 80 erwähnte *Case of Dr. B.* — L. 1719. 8. war eine Antwort auf *Middleton's A full and impart. Account etc.* (S. 38. Anm. 45) und zugleich auf ein schon 1712 in Fol. erschienenenes Schriftchen eines Anonymus: *The*



*proceedings of the Vice-Chancellor and Univ. of C. against Dr. B. stated and vindicated.*

8. Die Gegenparthei Bentley's in jenem Handel des Collegiums (S. 29. Anm. 37) war nur um etliche Köpfe stärker als die seinige. Von 65 Gliedern, aus denen jenes bestand, wollten 35 nicht unterschreiben, obgleich einer der schlechtesten Fellows umherging und Stimmen warb.

9. Das S. 38. besprochene Broad-piece war damals ein Stück vom Werth von 23 Sh. 6 Pence. So wird es bestimmt in *The Case of Dr. B. Reg. Prof. of D. farther stated and vindicated in answer to a Second Part of the Full and imp. Account etc.* (also gegen Middleton. s. S. 39. Anm. 45.) Dies Büchlein von Dr. Sykes, das uns nebst mehreren, die der Anführung unwerth sind, erst unlängst zu Händen kam, ist auch vom J. 1719. S. 8. *Nichol's Anecdotes* Vol. I. p. 159.

10. Was S. 63 von R. Cumberland, Bentley's Enkel, in Absicht seiner Zeitschrift bemerkt wird, das läßt sich der Verf. doch nirgends merken. *Jenar Observer, being a Collection of moral, literary and familiar Essays*, der nur zu fünf Bänden gediehen ist, und 1791 die vierte Auflage erhielt, gibt übrigens so viele Nachrichten von der griechischen Komödie und überhaupt von griechischer Litteratur, als man sonst nirgendwo leicht der gemischten Lesewelt anbieten möchte. Und auch Gelehrten gewährt das Buch eine angenehme Lectüre.

11. Etliche Leser, die sich nach der S. 37 beiläufig gedachten Schrift von *Porson* näher erkun-

digten, veranlassen hier die Angabe des ganzen Titels derselben: *Letters to Mr. Archdeacon Travis, in answer to his Defense of the three heavenly witnesses I John V, 7. By Rich. Porson, L. 1790. 8.* (fast 450 Seiten stark.) Dann gehört noch zu dem Gegenstande ein neues Schreiben von P. an T., das im *Gent. Mag.* auch 1790 abgedruckt wurde, und neuerlich wieder in den sogleich zu erwähnenden *Porson'schen Tracts* S. 352—368 unter der Aufschrift: *Reproof valiant to Mr. Travis's Reply churlish.* Wenigstens einen deutschen Auszug verdienten diese Schriften wol, zur Vergleichung dessen, was Griesbach und Andere über die Stelle geschrieben haben. Und noch gibt es darin mancherlei für das schöne Alterthum.

12. Über das milde Benehmen Bentley's gegen seinen unwürdigen Nebenbuhler *Barnes* (s. S. 35) findet sich in den von *Th. Kidd* herausgegebenen *Tracts and miscellaneous Criticisms of the late Rich. Porson, Esq. L. 1815. 8.* auf S. 313 folgende Stelle: "In Bentleium ferocissime invehitur Barnesius ad Eurip. Fragm. p. 442. ed. Cantabr. 1694. [Nam quod *aliquis* ibi arguitur Grotii manes violasse, is *aliquis* est Bentleius in Epist. ad Mill. p. 15 Oxon. 464 Lips.] In eodem opere Bentleii Epistolam illam impudenter compilavit Barnesius, notatus ideo a Valck. Diatrib. p. 3. Nunc cf. Bentr. Diss. de epist. Pseud-Euripideis p. 120 et 121. ed. 1697. (p. 61 et 64. Lips.), et Viri summi lenitatem mirare."

W.

## XV.

*Etwas über John Taylor.*

Nur wenig ist uns von diesem Gelehrten bekannt geworden. Wir geben dies wenige, wie wir es empfangen, zur Vervollständigung unseres *Saxe*, (*Onomast. lit. T. VI. p. 673*) bei dem sich bloß des Mannes Titel und seine berühmten Schriften angezeigt finden.

Taylor wurde zu *Shrewsbury* 1703 geboren: näher ist die Zeit nicht bekannt: und lebte bis zum 4. April 1766, seit 1730 als Fellow von *St. John's College* zu *Cambridge*, nachher in verschiedenen Stellen an andern Orten, endlich zu *London*. Im J. 1732 gab er die erste Ankündigung seines *Lysias*, welcher Redner dann Lond. 1739. gr. 4. erschien, nur in 400 Exemplaren. Im nächsten Jahre ließ er eine abgekürzte, doch hier und da verbesserte Octav-Ausgabe davon folgen. Darauf erschienen die übrigen, von Saxe verzeichneten Schriften, worunter die Erläuterung des *Marmor Sandvicense*, das *Lord Sandwich* 1739 nach England brachte, allgemeine Aufmerksamkeit verdient, als die Philologen dem Buche gewidmet haben. Die Inschrift

ist eine der ältesten und wichtigsten zur Kenntniss der Attischen Finanzen, selbst für ein paar Punkte der gelehrtern Grammatik: sie enthält ein sehr ins Einzelne gehendes Verzeichniss der Einnahmen und Ausgaben dreier vom Staate in der 101 Olymp. abgeordneten Deputirten bei der Feier des bekannten Apollo-Festes zu Delos. Von seinen übrigen Büchern hat unser Litterator eines der bedeutendsten ganz übersehen, die *Elements of the civil Law*, wovon uns nur die dritte Aufl. L: 1755. 4, und noch eine von 1786, die, (man sieht nicht warum) auf dem Titel wieder die dritte heisst, durch die Hände gegangen ist; ein bei sogenannten eleganten Juristen vermuthlich noch nicht vergessenes Werk, mehr bei den Philologen, die wol sonst zu einem und andern ihrer Classiker kritische Vorschläge daraus würden haben entnehmen und besprechen können.

Taylor war, obgleich auch öffentlich beschäftigter als die meisten Englischen Gelehrten damaliger Zeit, einer der für Litteratur thätigsten, überhaupt äusserst arbeitsam. Immer saß er, wie begraben in seinen Büchern, an einem grossen Tische, der für nichts weiter ein Räumchen liess. Dabei besaß er eine beständige Heiterkeit und den schönen Charakterzug, sogleich bei jedem Besuche eines Fremden das *senium inhumanae Camoenae* von der Stirn wischen zu können. Dann rief er seinem John: *Bring pipes and glasses*, und nun wurde Raum zu einer Flasche Wein auf dem Arbeitstische gemacht, der nebst 3 oder 4 gemeinen Stüh-

len, die auch immer mit Büchern besetzt waren, das einzige Geräth des Zimmers ausmachte.kehrte dann manchmal der Gast von der halben Treppe zurück, um ihm noch was zu sagen, fort waren Gläser und Flasche, die Bücher hatten sich wieder dergleichen ausgebreitet, daß sie den ganzen Tisch einnahmen, und er war grade ebenso vertieft darin, als da man ihn zuerst überraschte. Nie habe ich einen von dieser Seite so fügsamen Gelehrten wie Taylor kennen gelernt, schreibt einer seiner nachlebenden Freunde in *Th. F. Dibdin's* schätzbarer, nur Vieles allzu sehr überschätzender *Introduction* Vol. II. p. 76.

W.

## XVI.

*Eine Ovidische Elegie.*

(Amorum 1, 5.)

**S**chwül war's einst, und es hatte der Tag sein  
 Mittel vollendet,  
 Als auf's Polster ich hin streckte zur Ruhe  
 den Leib.  
 Ein Theil nur war offen des Fensters, der andre  
 verschlossen;  
 Also das Licht, wie es meist pflegt in den Wäl-  
 dern zu sein.  
 So halbleuchtend erscheint, wann Phöbus entflie-  
 het, die Dämm'ung;  
 So wann Nacht schon wich, aber der Tag nicht  
 begann.  
 Solche Beleuchtung ziemt zu verleihn schamrö-  
 thenden Mägdlein,  
 Wo Schlupfwinkel für sich hoffet die zagende  
 Schen.  
 Siehe, da kommt mir Corinna, des Leibbrocks Gür-  
 tel gelüset;  
 Aber den schimmernden Hals decket das flat-  
 ternde Haar;  
 Wie zum Gemache der Lust liebreizend Semiramis  
 eingehn

504      Eine Ovidische Elegie.

Mochte, wie Laïs, vordem vielen der Männer  
geliebt.

Ich rifs ab ihr Gewand; zwar schadete wenig das  
zarte;

Gleichwohl rang sie mit mir über den Schutz  
des Gewands:

Und da sie rang, gleich einer, die nicht obsiegen  
mir wollte,

Wurde sie mühlos bald, selbst sich verrathend,  
besiegt.

Wie vor den Augen mir jetzt die der Hüll' Ent-  
kleidete dastand,

Nirgend schien ringsher über den Gliedern ein  
Fehl.

Schultern und Arm', ach, welche beschant' ich,  
welche befühlt' ich!

Wie für den Druck fügsam waren die Blüthen  
der Brust!

Wie schlank untergeschmieget dem schwellenden  
Busen der Leib auch!

Welch' und wie kräftig die Seit'! auch wie die  
Hüfte so rasch!

Einzelnes nennt' ich umsonst: nichts nicht lob-  
würdiges sah ich:

Drauf die Entkleidete fest drückt' ich mir ge-  
gen die Brust.

Wer nicht wüßte, was folgt! Kraftlos jetzt ruhten  
wir heide.

Möchte mir öfter des Tags Mittel, wie dieses  
gedeih'n.

---

## XVII.

*Sonette von Petrarca.*

(Sonetto 143)

Durch unwirthbarer, rauher Wälder Dichte,  
Der kaum bewaffnet Volk sich mag vertrauen,  
Geh' ich getrost; denn nichts erregt mir Grauen,  
Als jene Sonn', entflammt von Amors Lichte;

Und sing' im Gehn (o thörichte Gedichte!)  
Sie, die kein Gott mir wehren kann zu schauen;  
Sie seh' ich stets, und glaube Mädchen, Frauen,  
Bei ihr zu sehn, und es ist Buch' und Fichte.

Zu hören wahn' ich sie, wann in den Zweigen  
Die Lüfte seufzen, Laub und Vögel klagen,  
Die Bäche murmelnd grünes Gras befeuchten.

Nie schuf ein einsam Grau'n, ein tiefes Schweigen  
Des Schattenhaines mir ein solch Behagen;  
Zu sehr nur birgt sich meiner Sonne Leuchten.



## II.

(S o n e t t o 154.)

Einst, an Achills glorreichen Grabeshallen,  
Rief Alexander aus in tiefem Staunen:  
O Vielbeglückter, dem das laute Schallen  
Erklang so prachtvoll tönender Posaunen!

Doch diese Taube, rein und weiß vor allen,  
Die alle Welt als einzig muß bestaunen,  
Läßt mein Gesang nur dürftig wiederhallen;  
So werfen unser Loos des Schicksals Launen:

Denn sie, Homers und Orpheus' werth zu achten,  
Und jenes Hirten, den noch Mantua preiset,  
Daß singend sie die Eine stets erhüben,

Hat des Geschicks nur hier unbill'ges Trachten  
Dem anvertraut, der Inbrunst ihr beweiset,  
Doch ihren Ruhm wohl mag durch Worte trüben.

---

## III

## (Sonetto 173.)

Du wilder Strom, der aus der Alpenquelle  
Hervor sich wühlt, woher dein Nam' entsprossen,  
Und Tag und Nacht eilt mit mir, unverdrossen,  
Wohin mich Liebe führt, dich eigne Schnelle:

Geh' immer fort; nicht Schlaf hemmt deine Welle;  
Ermattung nicht. Doch, eh du dich ergossen  
In's Meer, verweile, wo die Auen sprossen  
Von frischem Grün, bestrahlt von schön'rer Helle.

Dort siehst du unsre holde Sonne prangen,  
Wovon dein linkes Ufer glänzt so prächtig;  
Vielleicht (o Hoffnung!) harret mein ihr Verlangen.

Küss' ihr den Fuß, die Hand, so weiß und  
schmächtig,  
Und sprich: der Kuß sei statt des Worte em-  
pfangen:  
Der Geist ist willig, doch das Fleisch ohnmächtig.

---

## IV.

(S o n e t t o 198.)

O du, die vor dem schweren Sturm am Tage  
 Mir einst ein Haven war, verschwiegene Zelle!  
 Allnächtlich bist du jetzt der Thränen Quelle,  
 Die ich am Tag' aus Schaam verborgen trage.

O Bettchen, das mir Rast in solcher Plage,  
 Und Stärkung war, mit welcher Schmerzenswelle  
 Beströmt mir Liebe jetzt die Ruhestelle  
 Durch Händ', um deren Zorn ich schuldlos klage!

Doch flieh' ich nicht bloß Einsamkeit und Enge,  
 Noch mehr mich selbst, mein Sinnen und mein  
 Gräuen;  
 Häng' ich ihm nach, so spring' ich auf geschwinde.

Zu meiner Feindin, der verhafsten Menge,  
 .. (Wer dacht es je?) muß ich die Zuflucht nehmen;  
 So graut es mir, daß ich allein mich finde.

J. D. G.

## XVIII.

*Manch erlei.*

1.

**P**lutarch erzählt im Leben des Cicero C. 17. von Lentulus, er sei als Quästor von Sulla einst wegen Vergeudung öffentlicher Gelder im Senat zur Rechenschaft gezogen worden. Da sei er ganz heck aufgetreten, und habe gesagt, Rechenschaft könne er nicht geben, *aber er gebe die Wade*. Dies sei ein Ausdruck der Knaben, wenn sie beim Ballspiel gefehlt; und davon habe er den Beinamen *Sura* bekommen. — Die Ausleger bemerken, die Sache könne nicht so sein, da es schon vor jenem berückichtigten Lentulus *Suras* gegeben habe. Das Geschichtchen ist ziemlich dunkel, weil man nicht weiß, was beim Spiel weiter erfolgte, wenn der Knabe erklärt hatte, *se suram praebere*. Wahrscheinlich irgend eine Kinderei. Indefs so gerade hin erfunden möcht' es doch auch nicht sein; eher wol nicht ganz richtig von dem Biographen aufgefaßt, welcher darin fehlte, daß er glaubte, jener Vorfall im Senat sei für den Lentulus die Ursache des Beinamens geworden, den er doch schon von sei-

nen Vorfahren ererbt hatte. Vielmehr scheint der leichtsinnige Quästor, indem er sagte: "Rechen-  
schaft könne er nicht geben, aber die Wade", (*sed  
suram praebeo*) eine läppische Anspielung zugleich  
auf seinen Beinamen und auf die Formel des Kna-  
benspiels gemacht zu haben, die um desto scurri-  
ler wurde, da er, wie es scheint, um seinen Rest  
zu decken, eben nichts zu bieten hatte, als seine  
Person, mit der er dann ebenso leicht durchzu-  
kommen hoffte, als der Knabe bei dem scherzenden  
Anerbieten seiner Wade. Was darauf weiter ge-  
schähen, ist durchaus unbekannt. Aber das ganze  
läppische Wesen des Mannes zu zeigen, ist auch  
das Bekannte schon genng. Und dazu mochte es  
wohl *dem* gedient haben, aus dessen Quelle Plu-  
tarch seine Anekdote schöpfte.

J.

2.

Dringend fordert unsere Hülfe eine Horazische  
Stelle, Epist. 1, 7, 55. f. *narrat, Vulteiū nomine  
Menam, Praeconem, tenui censu, sine crimine no-  
tūm, Et properare loco et cessare, et quaerere et  
ūti, Gaudentem* etc. Hier war der *sine crimine no-  
tus* schon offenbar anstößig gewissen ältern Corre-  
ctoren, deren Änderung *sine crimine natum* Bentley  
aufnahm, aus zwei Handschr., mit gänzlicher Ver-  
zweiflung übrigens an einer jemals zu hoffenden  
Übereinstimmung der Ausleger hiebei. Hiebei frei-  
lich, da keines von Beiden befriedigt. Aber ein Drittes  
liegt zu nahe, um nicht Verwunderung zu erregen,  
wie der Scharfblick Bentley's es verfehlen konnte.

Lies: *Præconem, tenui censu, sine crimine, notum et properare loco et cessare etc.* *Notus, nobilis* verbinden sich mit Infinitiven, wie ἔνδοξος, und die *palma nobilis evehere* (Od. I, 1, 5. 6.) wäre der Fügung wegen auf keinen Fall allzu griechisch für die Tonart der Musa pedestris dieses Dichters, der sich selbst nennt *irasci celerem* Ep. I, 20, 25., und über ein Dutzend Beispiele dieser ihm ganz geläufigen Fügung darbietet in Satiren und Briefen; so wie andere Dichter für *notus* selbst, wovon ein Beispiel aus Silius Italicus schon in den Hand-Wörterbüchern steht. Ferner, wie Horaz hier *notus properare*, völlig so schrieb Juvenal *subitus properare*, doch in einer Stelle, die so noch nirgends in allen vorhandenen Handschr. und Ausgaben vorkommt, und zum erstenmal in einer zum Druck bereit liegenden neuen Ausgabe Iuvenals ehesten so wird gefunden werden: Sat. IV, 150 f. wo Montanus den ungeheuern Rhomb zu zerstücken widerräth: *Testa alta paretur, —. Debetur magnus patinae subitusque Prometheus. Argillam atque rotam citius properate.* So sämtliche Handschr. und Editionen, auch die zuletzt bei uns erschienene, welche nun, wer ihrer bedarf, jenseit des Canals zu bestellen hat, nachdem die Britten den ganzen Vorrath von Exemplaren an sich gekauft haben. Gleichwohl kann das *argillam atque rotam properare* nur gesagt sein von dem, der die Schüssel selbst verfertigen soll, keineswegs aber von Jenen, die für die Verfertigung bloß sorgen sollen. Oder möchte etwa Montanus den hoch-

würdigen Collegen gar zumuthen, daß sie, um des Rhombs willen, sogleich lieber selbst zu Töpfern würden? Wozu aber alsdann der *magnus subitusive Prometheus* noch außerdem? Der tiefliegende Fehler der Stelle wird gründlich geheilt und aller Anstoß gehoben durch die sichere Verbesserung: — *subitusive Prometheus Argillam atque rotam citius properare*. "Ein großer Thonkünstler, und flink das Werk recht schnell zu fertigen." — (Jedem das Seine! Mit Freuden nenne ich meinen theuern Freund, *Christian Andreas Friedrich Grafen zu Rautzau* aus dem Hause Rastorf in Holstein, als den, der sich die Ehre der Entdeckung bei dieser Iuvenalischen Stelle erwarb, während der sinnvollen Übungen im Verstehen römischer Schriftsteller, die er unter meiner Leitung noch erst vor kurzem in Kiel anstellte.)

Hh.

3.

*Brittannien* oder *Brittanien* statt *Britannien* zu schreiben, fällt uns in Deutschland nicht leicht ein; ebenso schreibt man *Britannisch*. So im Latein *Britannus*, *Britannicus*, *Britannia*. Auch wo einmal die erste Sylbe lang vorkommt, wie bei Lucret. VI, 1105, liest man ein einfaches *t*; dagegen Inschriften, überhaupt zu reden, wenig Gewicht haben, in welchen ein paarmal *tt* steht, obwohl die Verlängerung der ersten Sylbe in Versen, wo diese Quantität ist, solche Schreibung sehr zu rechtfertigen scheint. Bekanntlich rügt der Eng-

länder als Schreibfehler *Britton*, *Brittain* st. *Britton*, *Britain*. So schreibt er denn auch *British*. Warum genehmigen hiernach unsere Adelige und der gemeine Gebrauch nicht auch *Briten* und *Britisch*, wie wir oben einige mahl geschrieben? Jetzt liest man in demselben Buche und auch in dem Deutschen Wörterbüchern *Britannisch* neben *Britisch*; *Britten* aber allgemein. Beachtenswerth ist auch, daß in Griechischen Geographen die Schreibweise wechselt. Bei Dichtern wird man nicht leicht anders finden als *Βρετανοί* oder *Βρεττανοί*, z. B. bei Dionys Perieg. 284. 566. Im Strabo aber IV. p. 199 schreibt selbst der Engländer Falconer (T. I. p. 278 ff.) mit den frühern Ausgaben und mit unserm Tzschucke (T. II p. 65 ff.) *Βρεττανοί*, *Βρεττανική*, und nur erst Coray in seiner vor kurzem auf Kosten der trefflichen Gebrüder Zosimaden erschienenen Ausgabe (*ἐν Παρίσις*, 1802, 8vo) gibt dort *Βρετανοί*, *Βρετανική*. Beiläufig erwähnen wir noch, daß die in der Geographie bisher unbeachtet gebliebene Insel bei Procop. Goth. IV. 20 wieder *Βρεττία* geschrieben wird; und daß auch sonst in ähnlichen Namen und in dem obigen selbst das *ττ* bei Spätern gefunden wird. Vgl. Etym. M. p. 212, 30. Steph. Byz. v. *Βρεττία*.

## 4.

Da hier so eben, wie oben oft, die Adjectiva von Völkernamen große Anfangsbuchstaben erhalten haben, so bringen wir (für ein Mancherlei wol nicht unpassend, nochinals in Umfrage, ob es nicht



nen. Am wenigsten scheinen sich hier die Franzosen, die sonst in orthographischen Dingen so musterhaft sind, so ganz gleich zu bleiben; vielleicht denken sie, das Streben recht consequent zu sein führe zuweilen zu den wunderlichsten Inconsequenzen. Aber Italiäner drucken nicht gern *monete greche, leggi solouiane, oorte tebana, vasso italo-greco*; Engländer nicht *the greek, roman orator; trojan, peloponnesian war, english language, sigean marble, hunterian Museum, catiline conspiracy, chinese slipper* etc. Bei uns, die wir in Substantiven große Anfangsbuchstaben schreiben, soll es also grade verkehrt sein? Und warum?

5.

Um jüngern Philologen, die jetzt ihre Nahrung gleich an wohlbesetzten Tischen finden, eine Vorstellung zu geben, wie furchtsam und schwächlich die ersten Schritte waren, die unsere Ahnherren vor 80 Jahren zur Gestaltung der Wissenschaft thaten, wie sogar lateinische Classiker gleich verdächtiger Waare unter Vorwänden auf den Markt der Universitäten eingeschwärzt werden mußten, dazu kann folgende Anekdote aus dem Göttingischen Lectionis-Catalog vom J. 1737 dienen. J. M. Gesner, der seinen Zuhörern und selbst den Exoterikern des Seminariums das N. Testament, seine eigene fast vergessene Griechische Chrestomathie und *Ernesti's Initia solidioris doctrinae* erklärte, kündigt für den Sommer jenes Jahres zuerst *Horatii Odes* an, mit dem Zusatz, *ut in primis quid*

*prodesse IN SEVERIORIBUS STUDIIS POSSINT; ostendat.* So hoffte er vermuthlich, daß der alte Poet vor den Augen des dortigen, jetzt wol auch vergessenen ersten Theologen, *Magnus Crusius*, und überhaupt vor den höhern Facultäten der gestrengen Wissenschaften Gnade finden dürfte.

## 6.

*Meiners* in seinen *Annalen von Göttingen* (Hannov. 1808. 8) S. 330 erstaunt mit Recht, wie *Gesner* in einem Programm, das uns übrigens nicht zu Gesicht gekommen ist, gleich in den ersten Jahren der dortigen Universität die Bücherzahl der Bibliothek bis *weit über eine Million* habe übertreiben können. Er habe nemlich gesagt, die Alexandrinische der Ptolemäer hätte nach *Gellius* VI, 17 sich *ad milia ferme voluminum septingenta* belaufen, die Göttingische aber enthalte schon *alterum tantum*. Wenn hier nicht der Erstaunter selbst im Irrthum war, so hat also *Gesner* aus dem *Gellius* *ad milia voluminum septuaginta* in Gedanken gehabt. Was mögen Ausländer, denen vielleicht das Programm zugekommen war, bei diesem natürlich glaubwürdigen Berichte des wahrheitsliebenden Bibliothekars gedacht haben! Aber eher darf man besorgt sein für *Meiners*.

## 7.

Der ehemalige Göttingische Prof. *Klotz* heirathete an demselben Orte eine Demois. *Sachse*, die eben damals mit ihren Eltern in einem Garten bei

der Stadt wohnte, wo sie, wie man sagte, oft galante Gesellschaft sah. Am Hochzeitmorgen wurde der Bräutigam von *Kästnern* mit einem dreispitzigen Distichon beschenkt, das längst als classisch geachtet sein würde, wenn es nicht von einem so neuen Poeten wäre. So viel uns bekannt, ist es noch ungedruckt, und bisher nur in unsicherem Gedächtniß fortgegangen; daher es hier ein paar kleine Änderungen ex coniectura erhalten mußte, die es hoffentlich nicht entstellen werden.

AD C. A. KLOTZIUM.

*Olim truncus eras; nunc vir sis, Saxia fecit:  
Custodem te horto praeferit ista suo.*

8.

D. Tiedemann schrieb im Geist der speculativen Philosophie, 1 Th. S. 249: "In der Ordnung, wie nach *Empedokles* aus der Einheit die sichtbaren Elemente hervorgehen, ist zwischen den Berichten anscheinende Verschiedenheit, die jedoch am Ende in Übereinstimmung sich auflöst. Nach einigen wird aus Feuer Luft, aus Luft Wasser, aus Wasser Erde; nach andern geht vorauf Äther oder Luft, daraus sondert sich Feuer, daraus Erde, und aus dieser quillt durch die schnelle Umdrehung Wasser. Beides vereinbart *Aristoteles* dadurch, daß die Ordnung nicht unwandelbar ist: nicht allemahl sondert die Luft sich zuerst; dies hängt vom Zufall ab: *Dasmahl*, spricht *Empedokles*, *machte es Gott also, oft auch anders.*" Für letzteres wird Arist. Phys. II, 5 angeführt. Die

gemeinte Stelle aber, mit einem Verse des philosophischen Dichters, steht dort im 4ten Kap.

Jahre nachher kam ein J. B. als Beurtheiler jenes Werkes, und sagte dagegen: "Tiedemann übersetzt unrichtig. Nicht von *Gott* ist hier die Rede, sondern von *Göttern*." Zugleich citirt er die *Griechischen* Worte *samt dem Verse*, welcher auch de Gen. et Corrupt. II, 6 wiederholt wird. Der aus E'. Weltschöpfung (*κοσμοποιῖα*) genommene Vers lautet wörtlich so:

*Οὐτω γὰρ συνέκυρσε θεῶν τότε, πολλὰκι δ' ἄλλως.*

Hier sieht jeder, der den Text liest, (und Geschichtschreiber der Philosophie werden sich hüten in die lateinische Version zu blicken, wo es heisst:

*Saepe alias aliter, sed tum sic forte cucurrit*)

dafs auf keinen Fall weder an den lieben Gott 'noch an Götter zu denken ist, und dafs nur für das Particip *θεῶν*, *laufend*, ein Hauptwort fehlt. Dies geht aber an beiden angeführten Orten deutlich vorher, das einemahl *ὁ αἰθέρ*, das anderemahl *αἴθερ*; und so ist in diesem wie in andern Fragmenten desselben Dichters, was der Rec. selbst ahndete, von nichts anderm als dem zufälligen Zusammenstoßen der Elemente die Rede.

Der spaßhafte Vorgang kann beim gelehrten Unterricht benutzt werden, wenn man von allerlei Seiten die Vortheile der Griechischen Accentuation bemerklich machen will. Nur muß man freilich auch *nach den Accenten vorzüglich* aussprechen, wie es die alten Griechen selbst in jedem Zeitalter thaten, nur etwas anders als die heutigen,

und muß nicht, wie Ref. einst eine Zeit lang gleich Andern that, zwischen Accentuation und Quantität schwanken, wobei das Festhalten der Accente fast unmöglich wird. In sofern sind uns denn die von den Grammatikern in die Schrift gebrachten *Accentzeichen* sehr nützlich, wenn es gleich manchen, nicht ohne Grund, classischer und alterthümlicher gedünkt hat, diese Zeichen wegzulassen nach Art anderer Sprachen, die zum Theil eine nicht leichte Tonlehre haben ohne jenes Hülfsmittel. Denn in den besten Zeiten ihrer blühenden Sprache und Litteratur schrieben die Alten durchaus so wenig, als überhaupt die Römer je, Accente; was auch allzu natürlich ist, um das Gegentheil nur zu denken, und jetzt besser als ehemals bekannt durch die Auszüge des Gramm. *Arkadius*, die *Villoison* in den *Epist. Vinar.* S. 115 mitgetheilt hat, wo *Aristophanes*, der Lehrer *Aristarchs*, als der vornehmste Ordner der geschriebenen Accente, Spiritus und Quantitätszeichen genannt wird. Schon anderswo (*Prolegg. ad Hom. p. CCXIX*) wurde dies Verdienst des berühmten Grammatikers gelobt, das immer den Dank der Nachwelt verdient, so verächtlich auch *Bentley* und nach ihm andere Engländer, die keine *Bentleys* waren, von den Griechischen Accenten sprachen. So können wir Spätlinge doch wenigstens auf dem Papiere etwas von der Musik sehen, die in der Aussprache ursprünglich gehört wurde, ja wir können sogar viel davon wieder vor das Gehör bringen, wenn wir in der ersten Jugend etwa halb so viele Anstrengung dar-

auf wenden wollen, als jeder Ausländer auf die echt Englische oder selbst auf die Französische Aussprache wenden muß.

## 9.

TEXT von Plat. Phädon g. Ende: Καὶ ὁ Κριτων, Ἄλλ' οἶμαι, ἔφη, ἔγωγε, ὦ Σώκρατες, ἔτι ἤμιον εἶναι ἐπὶ τοῖς ὄρεσι, καὶ οὐπω δεδυνέναι. Καὶ ἅμῃ ἐγὼ οἶδα καὶ ἄλλους πάνυ ὀψὲ πίνοντας, ἐπειδὴ παραγγελθῇ αὐτοῖς, δειπνήσαντάς τε καὶ πίνοντας εὖ μάλα, καὶ συγγενομένους γ' ἐνίοις ἂν ἂν τύχῃωσιν ἐπιθυμοῦντες. Ἀλλὰ μηδὲν ἐπείγου· ἔτι γὰρ ἔχχωρεῖ. Καὶ ὁ Σωκράτης —

VULGATA: Aber mich dünkt, Sokrates, sagte Kriton, die Sonne steht noch über den Bergen, und ist noch nicht untergegangen. Auch weiß ich, daß Andere sehr lange nach der Ankündigung warteten, bis sie das Gift nahmen; sie aßen und tranken noch recht stark; manche sahen auch wol Jünglinge, nach denen sie sich eben sehnten. Eile doch also nicht; denn es hat noch Zeit. Hierauf erwiderte Sokrates —

SCHLEIERMACHER: *Da* sagte Kriton, Aber mich dünkt, *O* Sokrates, die Sonne *scheint* noch *an die Berge*, und ist noch nicht untergegangen. *Und* ich weiß, daß *auch* Andere *erst* ganz spät *getrunken* haben, nachdem es ihnen *ist* angesagt worden, *und haben* noch gut gegessen und *getrunken*, ja einige *haben gar noch Schöne* zu sich kommen lassen, nach denen sie Verlangen hatten. *Da* sagte Sokrates —

Ob die *Vulgata* durch die Erwähnung *erschütterer Jünglinge* dem urschriftlichen, bis zu wahren Doppelsinn vorsichtig gewählten Ausdrucke (ἐντροπίζοντες) doch nicht etwas zu viel Farbe gebe, liesse sich vielleicht fragen, wenn man auch nichts besseres dafür zu rathen wüßte. Wie aber in der andern würdig-possirlichen Übersetzung das einzige zarte Wort durch die genehmigte Umschreibung verdeutscht und verdeutschlicht ist, und darüber die nächste Zeile gar ausgelassen, dies verdient unter den Methoden und Mustern, wie man *nicht* übersetzen müsse, aufgeführt zu werden.

10.

“Mit *Karl Schmidt*, (dem Verf. eines Buches: *Der Zitterstoff und seine Wirkungen in der Schöpfung, entdeckt von K. S., Breslau, 1803 ff. 5 Th.*) geht ein neuer Zeitraum für die Auslegung der Griechischen und Römischen Dichter an, wie ich aus Erfahrung weis. Ich kann hier nur so viel versichern, daß ich sogar in den Dichtern, Horatius, Virgilius, Ovidius, die völlige Bestätigung der Schmidtschen Lehren gefunden und durch ihn erst recht angefangen habe, diese Dichterwerke richtig zu verstehen, und ihre Schönheit ganz zu fühlen, wovon man bisher kaum eine Ahndung hatte.” *Trautvetter's Schlüssel zur Edda.* Berlin, 1815. S. 15.

## Verbesserungen.

- S. 21 Z. 12 lies 1807  
 S. 47 Z. 24 — Phuleleuthari  
 S. 60 Z. 28 — 1699  
 S. 72 Z. 23 — welchem  
 S. 100 Z. 4 — οἱ τῶι'  
 S. 142 Z. 7 — sei  
 S. 182 Z. 6 — ἐξημέραται  
 S. 182 Z. 7 — ἐξαργυρούμεθ'  
 S. 207 Z. 2 — réimprimé  
 S. 215 Z. 12 — lit  
 S. 288 Z. 24 — c, g, h  
 S. 304 Z. 19 — paenultima  
 S. 429 Z. 27 — quas  
 S. 439 Z. 8 — τῶσχεα



Stanford University Libraries

3 6105 012 581 331

5

402

[illegible]

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES  
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004

